

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Belgique artistique et littéraire, tome 32 (n°103-108), Bruxelles, 1^{er} juillet 1913-15 septembre 1913.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Paul André . . .	<i>Camille Lemonnier</i>	5
Emile Verhaeren . . .	<i>Camille Lemonnier</i>	9
Victor Clairvaux . . .	<i>Un Ami d'autrefois</i>	13
Baron de Heusch . . .	<i>Le Recrutement des Armées</i>	22
J.-P. Lippert . . .	<i>La Belgique devant un grand devoir international</i>	34

A travers la Quinzaine :

Auguste Vierset : *Les Faits et les Idées*, 43. — **Arthur De Rudder** : *Les Peuples et la Vie*, 48. — **Maurice Gauchez** : *Les Vivants et les Morts*, 54. — **Léon Tricot** : *Les Gens de Paris*, 60. — **R.-E. Mélot** : *Les Journaux et les Revues*, 69. — **Ray Nyst** : *Les Salons et les Ateliers*, 73. — **Fernand Germain** : *Les Champions et les Records*, 81. — **André Kaminker** : *Lettre d'Anvers*, 85.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : Geo Drains, E. Gaudy, Oscar Liedel,
F. Taelemans, Willy Thiriart.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

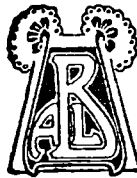
Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

R. E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME TRENTE-DEUXIÈME

Juillet — Août — Septembre

1913

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE

REVUE ILLUSTRÉE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

TOME TRENTE-DEUXIÈME
JUILLET — AOUT — SEPTEMBRE
1913



BRUXELLES
26-28, Rue des Minimes, 26-28

CAMILLE LEMONNIER

Le deuil le plus cruel qui pouvait nous frapper a atteint les Lettres belges. Camille Lemonnier est mort le 13 juin.

Avec une stupeur affligée tous les artistes et les innombrables amis que le Maître comptait ont appris la lugubre nouvelle imprévue. Tous, trois jours après, ont fait à la dépouille de celui qu'on admira et qu'on aima du plus profond et du plus sincère de l'esprit et du cœur un émouvant cortège. Des fleurs, des piétés ferventes et du silence affligé escortèrent son cercueil.

Et il n'y eut rien d'autre. Et ce fut grandiose.

Georges Eekhoud, avant que la terre se refermât sur le corps périssable de celui dont l'âme et le génie survivront désormais seuls, prononça d'admirables paroles au nom des écrivains français de Belgique. Ce ne fut pas un adieu désespéré, ce fut un salut filial au Père qui se séparait de nous dans une apothéose et non pas disparaissait en nous laissant désespérés.

On a dit, et partout, et parfaitement, par quoi Camille Lemonnier fut un maître du Verbe et un créateur original et vigoureux. Je n'ai pas l'intention de montrer à mon tour ici combien le domaine des explorations littéraires de Lemonnier fut sans limites, l'horizon de sa vision sans bornes, la gamme de ses couleurs sans fins. Lui-même aima souvent, d'ailleurs, de souligner cette diversité abondante, cette unanimité multiforme de ses préoccupations intellectuelles. « J'ai fait de mon esprit, écrivait-il un jour, une maison dont les fenêtres s'ouvrent sur des couchants de pourpres et de métaux, dont les fenêtres s'ouvrent aussi sur de mols clair de lune. Et dites que je suis un prince sans territoires: ceux que je convoite se reculent toujours plus loin devant mes pas. Je suis chez moi partout où s'éveille une sensation d'inconnu, partout où me réclame

un peu de mystère. Nulle paternité ne me parle plus en mes livres une fois leur zone explorée.

» *Le jour où, résigné à me confiner, maître d'un lopin, dans mon enclos, je ne regarderai plus vers l'horizon, là-bas, qu'on ferme sur moi ma bière: les vers, comme un fromage, auront mangé ma cervelle.* »

On a comparé souvent Lemonnier à un grand fleuve: il va, passe, roule, jamais las, et, tout au long de sa course, il reflète les rivages les plus variés. Villes colossales, monuments gigantesques, rochers, bosquets, roseaux, quais de pierre ou rives fleuries, il s'imprègne de toutes les images. Rien n'est trop grand, — rien n'est trop petit pour se mirer dans ses eaux.

Pour ce prosateur extraordinairement fécond, écrire fut toujours un besoin, une fonction. Il écrivit comme d'autres parlent, comme d'autres pensent, comme d'autres rient, comme l'on voit, comme l'on marche, comme l'on respire. Aussi doit-on être certain que son Œuvre retiendra l'attention de tout le monde, forcera l'admiration de tous les mondes.

Il possédera cette gloire, rare entre toutes, d'avoir été et d'être longtemps encore un initiateur. N'a-t-il pas en effet révélé tout un peuple à lui-même? Et ce peuple aujourd'hui ne s'en doute même pas encore. C'est Lemonnier peut-être qui, pour la première fois, a fait surgir très nettement de ses écrits l'instinct d'individualisme et de liberté. En combien d'endroits de ses romans ne trouvons-nous pas un appel éperdu à la beauté de la vie libre, farouchement indépendante et forte d'être indomptable?

Et Lemonnier, après avoir révélé son pays à lui-même, révéla la Belgique au monde. Car ses livres, lus à Paris avant de l'être ici, traduits dans toutes les langues, ont fait, pour ce que nous nous plaisons à appeler notre « expansion mondiale », plus peut-être que beaucoup de gros rapports documentaires, des statistiques et des monographies habiles. Ce fut la plus joyeuse de ses fiertés, cette certitude qu'il avait acquise que sa voix chaleureuse était entendue au loin quand il célébrait ce qu'il voyait autour de lui. Il n'est pas une page descriptive de La Belgique, de Happe-Chair, des Contes, du Petit Homme de Dieu, du Mâle, des Noël's, de Comme va le Ruisseau, du Vent dans

les Moulins, de la Chanson du Carillon qui ne soit un reflet de l'âme de notre peuple, cette âme qu'il tenait pour « énergique et méditative, probe, prudente, ferme dans l'adversité, héroïque au travail, attachée à ses plaines, à ses roches, à ses eaux comme au signe sensible de sa fortune, comme au simulacre matériel de sa double race nerveuse et placide ».

* * *

Ce que fut la vie de Camille Lemonnier, ce que furent ses luttes, ses enthousiasmes, ses victoires, ses amertumes, ses amitiés, ses joies, il avait lui-même commencé de le dire dans des Mémoires dont la publication s'est poursuivie depuis un an. Après qu'un journal bruxellois eut inséré ce qui a trait à l'enfance, aux débuts dans la littérature et à la genèse des premières œuvres, Lemonnier donna à un quotidien parisien les chapitres où il évoquait plus spécialement ses séjours et ses relations à Paris; à la Belgique Artistique et Littéraire il voulut bien réserver les feuilles relatant les souvenirs littéraires belges, depuis le moment où les jeunes de 1880 se groupèrent autour de l'ainé et le reconnurent pour le chef prestigieux sous l'égide duquel ils partiraient pour le grand et bon combat.

La mort a brusquement terminé un labeur ininterrompu pendant exactement un demi-siècle. Prophète intellectuel, initiateur populaire, artiste dans la puissance infinie du mot, Lemonnier reste vivant néanmoins par le culte que nous lui gardons.

Il fut, comme l'a dit Maurice Maeterlinck, « au royaume du verbe, le berger qui mena le troupeau le plus vaste, le plus divers, le plus docile et le plus magnifique. »

Si l'instrument tout personnel, éblouissant et solide, dont il se servit pour exprimer dans leurs nuances infiniment variées ses sensations et ses pensées, déconcerta parfois ceux qui n'admettent pour la langue française que la pure et classique clarté formelle, il faut considérer que ce prodigieux artiste était autant un sculpteur et un peintre qu'un véritable poète au lyrisme truculent. Il a pétri, colorié, martelé, ciselé, enluminé ses phrases avec une maîtrise originale, audacieuse et débordante de vie.

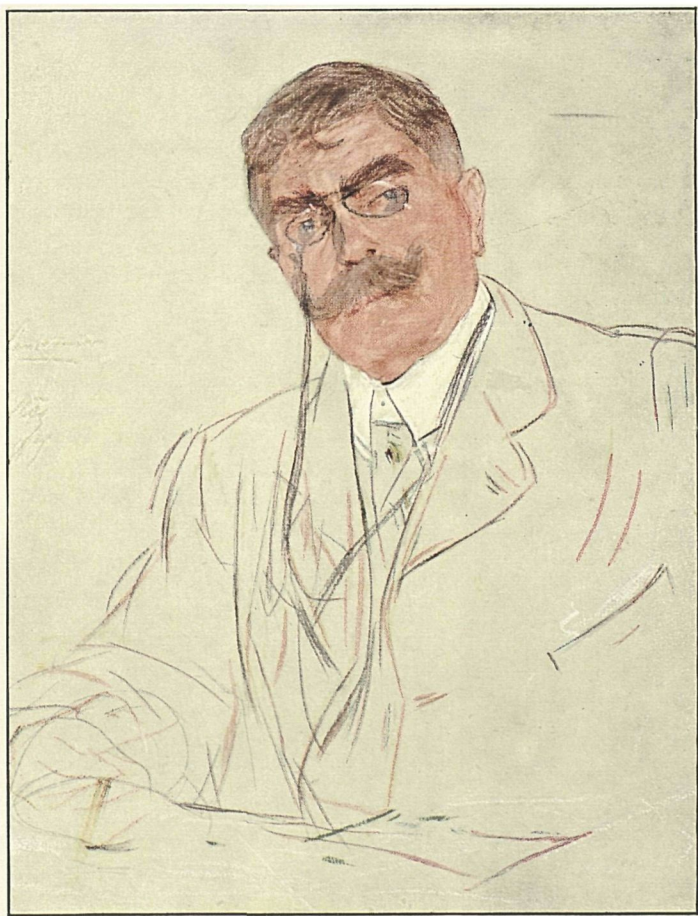
Il y avait en lui de l'opulence, de l'ingénuité, de la fièvre et de l'extase. Est-ce avec les mots de tout le monde qu'un artiste sensitif et anxieux d'impression fidèle comme celui-là, pouvait orfévrer la matière de sa pensée et de sa vision?

* * *

Aujourd'hui qu'il a fini sa tâche, notre grand Ami cordial et bienveillant, le Maître que nous révérions parce qu'il était l'Exemple sur qui, tous, nous eussions, ambitieusement, souhaité modeler notre effort et calquer notre destin littéraire; aujourd'hui que la Belgique s'aperçoit peut-être qu'elle a été trop avare de reconnaissance et de justice envers celui qui lui vaut tant de lustre universel, il appartient à la Jeunesse d'accomplir envers le grand disparu le devoir auquel trop de ses contemporains ont failli.

Comme le livre épique de Charles De Coster doit être la Bible de notre Patrie, l'OEuvre multiple et luxuriant de Camille Lemonnier en doit devenir l'Hymne et le Cantique.

PAUL ANDRÉ.



CAMILLE LEMONNIER

*Dessin de LUCIEN WOLLÈS
Cliché's VAN OEST*

CAMILLE LEMONNIER

Je veux surmonter ma douleur pour dire, fût-ce incomplètement, ce que je pense de lui et de son œuvre. Je parlerai moins de l'écrivain que de l'homme.

Celui qui vient de fermer les yeux a regardé la vie avec intensité et avec joie. De tels yeux ne devraient jamais mourir. Et vraiment s'éteignent-ils? Leurs plus beaux et leurs plus vastes regards sont conservés en des livres que respectera le temps.

Camille Lemonnier n'était point en littérature un analyste âpre, un fouilleur à vif de caractères, un découvreur cruel et impitoyable de tares et de vices. Même dans ses romans les plus noirs et si vous le voulez les plus naturalistes, en décrivant ce que l'on a voulu appeler des brutes humaines, il montrait avant tout leurs forces rouges et leurs gestes athlétiques. Il les grandissait jusques à l'épopée: ou oubliait leur laideur.

Jamais il n'eut voulu être, comme certains écrivains, une sorte de tortionnaire moral qui arrache mille aveux honteux et bas à la passion de ses personnages. Il aimait trop la vie pour la flétrir par le pessimisme

Ses dons d'enthousiasme étaient certains. Il ne *pensait* pas l'humanité; il la *voyait*. En cela, il se montrait d'accord avec tous les artistes de sa race. Les flamands regardent d'abord et puis jugent et scrutent. Rubens, Van Eyck, Jordaens n'ont dépeint la vie qu'à travers leurs sens. Ils l'ont grandie et magnifiée en ses gestes les plus pathétiques. Lemonnier fit de même. Voir était pour lui la grande volupté.

Représentant les hommes et les choses il les a fait aimer. Un arbre, un ciel, une rivière, une ferme, un village, une montagne, un paysage lui devenaient des motifs de joie. Rien ne lui était caché ni dans leurs lignes ni dans leurs couleurs. Il détaillait avec sympathie tous les aspects de leur visibilité.

Je me souviens d'avoir fait avec Lemonnier de longues promenades à la campagne. D'abord il parlait de mille choses, soit littéraires, soit politiques; puis peu à peu ses narines qui aspiraient les parfums répandus, ses doigts et ses mains qui touchaient le vent, ses oreilles qui entendaient les bruits d'un bois proche, l'induisaient au silence.

Les paroles devenaient plus rares. Il s'oubliait dans son plaisir de voir et d'éprouver et tout à coup comme ramassant pour les darder les mille impressions qui s'étaient unies en lui, il les projetait en une brusque émotion. Alors il vous empoignait soudain par le bras; il vous secouait violemment et dans un grand cri, il célébrait la beauté des choses. Tout devenait formidable; la moindre odeur, le chant d'un oiseau, le balancement d'une cime prenaient à ses yeux un aspect souverain et merveilleux. Même il s'emportait à tel point qu'il vous eut comme menacé, s'il vous était venu à l'idée de ne point partager entièrement ses transports. Nul ne lui résistait. Il était emporté, impérieux, admirable. Il semblait soulevé comme par une force panique et bien des fois j'ai vu ses yeux se mouiller, si grande et si sincère était son émotion.

Or, ce débordement et cette fougue, Lemonnier les a mis dans ses écrits, avec abondance et ferveur. C'est grâce à eux qu'il touche non pas seulement ses compatriotes, mais toute l'élite humaine. C'est le sentiment profond que tout homme a de la nature qu'il est parvenu à célébrer de manière ardente et personnelle. Il aime vraiment jusqu'en son cœur la terre. Il recherche en elle des exemples de vigueur éternelle, de bonté inlassable, de splendeur quotidienne et de saine vérité. Il vit avec elle respectueusement et tendrement tout à la fois. Il trouve en elle sa propre somptuosité et sa propre abondance. Elle lui est un exemple et un témoin.

C'est en elle aussi qu'il rencontrait des motifs de croyance et comme des règles de conduite. Quand il voulait légitimer une action ou bien une pensée, il disait « voyez les arbres, voyez les plantes, voyez les astres, ne font-ils pas ce que nous devrions faire ». Il semblait être d'accord avec ce qu'il y a de plus simple et de plus profond dans les choses. Il est mort avec calme et avec sérénité. Quelque temps avant sa maladie, il se plaisait à croire qu'un jour il ferait partie de l'immensité et de l'anonymat du monde. Cette participation à la vie totale lui semblait une compensation non redoutable ni haïssable de la perte de son individualité. Il y a, ajoutait-il comme une gloire consolatrice à songer qu'on sera une force plus obscure certes, mais plus large et plus répandue. On fera mieux partie de tout et l'on sera plus près des origines. C'est

ainsi que cet admirable vivant dont l'activité avait été si belle et si spéciale, envisageait sa fin.

Il fut une exception glorieuse parmi les hommes de son pays. Jusqu'au moment de sa venue, personne n'avait osé se choisir comme carrière celle d'homme de lettres. On était employé, on était juge, on était journaliste et subsidiairement on faisait des livres. Même Van Hasselt, même de Coster avaient été d'un professeur à l'école militaire et l'autre pédagogue et fonctionnaire. Camille Lemonnier voulut vivre de sa plume.

Pour les Belges, vivre ainsi c'était se condamner à végéter. Quand on disait en ce temps là d'un homme « Il écrit » on répondait « Je me suis toujours douté qu'il ne faisait rien ».

Aujourd'hui dans le pays belge on ne pense plus de même. L'écrivain y a droit de cité. Il n'est plus considéré comme un travailleur excentrique, inutile ou fou. Plus que n'importe qui, Lemonnier a contribué à produire un tel changement. Il fut ainsi le chef et le conducteur des milices littéraires qui allaient se lever en Flandre et en Wallonie. Il enseignait à tous le dur et méritoire travail non pas pour l'argent, mais pour l'art et peut-être pour la gloire. Il poussait à accepter la vie âpre et batailleuse, la vie mentale et ardente, la vie probe et hautaine. Le Belge aime à vivre de manière riche et cossue et veut que ses enfants l'imitent. L'enseignement de Lemonnier avait donc, sans qu'il le voulût, une portée sociale et tranchait magnifiquement sur la pensée des foules. Lui aussi bien avant les autres était un professeur d'énergie.

Bien qu'il soit excessif d'affirmer qu'il a suscité la grande génération littéraire de son pays, on peut toutefois s'induire à croire qu'il en a largement favorisé l'élan. Il avait le geste décidé et opportun. Il entraînait. Doué de bonté et de fermeté tout à la fois, il savait trouver les mots qu'il faut dire pour enlever l'hésitation aux jeunes courages. Que de reconnaissance les meilleurs de nos écrivains lui doivent ! Il se penchait sur leurs travaux encore inédits, les examinait, les corrigeait, les épluchait. Il était plein de tact dans ses blâmes; plein de joie dans ses approbations. Vous sentiez la chaleur de son amitié vous envelopper. Il était brusque parfois, mais si foncièrement doux, après ses brusqueries. Pour le fâcher, il fallait vraiment lasser jusques au bout sa patience. Il n'a jamais été

jaloux du succès d'autrui. Une équité profonde résidait dans son âme. Le sort voulut-il que la gloire de certains de ses cadets prit par hasard quelque avance sur la sienne, il la regardait prendre l'essor, en battant des mains.

On lui a manifesté à maintes reprises qu'on le vénérât et qu'on l'aimait. Dès 1883, la *Jeune Belgique* à peine née lui criait son admiration. Plus tard, lorsque son œuvre atteignit au cinquantième volume, ses pairs et ses cadets lui offrirent un banquet qui fut comme une apothéose, enfin il y a quelques années à Paris, toute la littérature lui fit fête. Il est vrai, qu'à trois reprises ses livres avaient été poursuivis en justice et qu'il fallait trois exaltations successives pour effacer ces trois dépréciations injustes et maladroites.

On aurait pu croire qu'après avoir produit soixante œuvres dont quelques-unes, *Le Mâle*, *Le Mort*, *Le Vent dans les Moulins*, *Le Petit Homme de Dieu*, *Tante Amy*, *L'Haltali*, sont des œuvres invincibles, Camille Lemonnier se reposerait dans sa vieillesse. Il n'en fut rien. Jusqu'aux derniers jours de sa vie il travailla. Il n'aurait pu faire autrement. Des hommes comme lui ne se taisent que dans la mort.

Aujourd'hui, à voir sur le lit mortuaire sa belle main droite, allongée tout au long de son corps, on a comme le besoin de la baiser avec tout le respect et toute la gratitude dont le cœur humain est capable. C'est elle qui traça lettre à lettre la pensée du grand travailleur sur des centaines de feuilles de papier frissonnantes et fit que son âme et sa mémoire, retirées à cette heure de son corps à lui, vivent d'une vie fourmillante et tenace dans le corps actif et puissant de milliers d'hommes. Il continue donc sa vie dans la vie des autres secrètement. Il leur donne du courage et de l'orgueil, de la bonté et de la joie, de la tendresse et de l'amour; il modifie leurs idées et leurs sentiments; il grandit leur être et continuera à le faire on ne sait jusques à quand. Car voilà le miracle que chaque grand talent accomplit. Et voilà pourquoi aussi des hommes comme Lemonnier ne meurent vraiment pas.

EMILE VERHAEREN.

Cette étude, traduite en allemand, a été publiée dans la *Frankfurter Zeitung*.

UN AMI D'AUTREFOIS

J'aimais beaucoup M. Gérard. Je sais bien qu'il avait quelques défauts. Papa ne parlait jamais de lui qu'en dodelinant de la tête, comme il faisait lorsque je commettais une gaminerie. Mais combien de fois n'avais-je pas entendu maman lui souffler :

« Tu n'est pas raisonnable, mon ami. »

De son côté, maman avait un petit travers insupportable : elle contredisait. Papa le répétait volontiers.

Pour moi, mes parents, à tour de rôle, me renseignaient au sujet de mes imperfections. J'aurais eu tort, par conséquent, d'user de rigueur à l'égard de M. Gérard. D'ailleurs, et c'est encore mon père qui le certifiait : « Il faut accepter les gens tels qu'ils sont et passer beaucoup à ses amis ».

J'avais plusieurs raisons d'aimer M. Gérard. D'abord, il ne venait jamais sans que maman fit en son honneur certains plats fins, dont j'avais ma part. Nous le traitions bien notre ami Gérard. Nous tenions à lui et savions qu'il appréciait les bonnes choses. Il avait un bel appétit. Ensuite, dans le feu de la conversation, on oubliait souvent de m'envoyer coucher à huit heures. Aussi me tenais-je coi sur ma chaise. C'était délicieux.

M. Gérard s'entendait à faire naître la discussion. Il était toujours d'un autre avis que ses interlocuteurs. Calme en s'asseyant à table, il ne manquait point à donner ses discrètes approbations à la composition du menu et à la réussite des mets. Maman était fort sensible à ces éloges. Mais, à mesure que le repas avançait, M. Gérard s'échauffait, et, généralement, au dessert il tonnait de tout son cœur. Il avait la voix profonde et vibrante.

Jamais il n'oubliait de nous prévenir que son intention était de rentrer chez lui de très bonne heure. Ceci ne l'empêchait pas de partir en courant, pour voir le dernier tramway tourner gentiment le coin de la rue sans l'atten-

dre. Il racontait sa déconvenue à sa suivante visite. M. Gérard n'avait pas de jour. Il lui arrivait de venir plusieurs fois en une semaine, puis de ne pas se remontrer trois mois durant. Papa finissait par dire :

« Que fait donc Gérard ? Je m'en vais lui écrire deux mots ! »

Le lendemain, M. Gérard apparaissait, sans aucune espèce de gêne. Tout de suite il déclamaient contre la vie. Dans ce cas, il avait toujours traversé une crise, un tas de choses pénibles. Il était déprimé, parlait de « tout culbuter une bonne fois et d'en finir ». Ces façons de s'exprimer me rendaient M. Gérard sympathique. Je le voyais, grand et solidement bâti comme il était, en mesure de mener loin ses résolutions énergiques. Pour moi, ces « choses pénibles » prenaient des formes et un visage humains. Ah ! par exemple ! c'étaient de vilaines gens et je me réjouissais à l'idée de la « solide trempe » qui leur était réservée.

Oui, j'aimais beaucoup M. Gérard. Je l'ai dit : il avait ses défauts. Tout d'abord, il ne m'accordait guère d'importance. En entrant, il me serrait doucement la main et me donnait une petite tape sur la joue. C'était tout... Non, il y avait plus. Parfois, à table, il s'interrompait au beau milieu d'une sortie, entre deux bouchées, jetait un coup d'œil significatif vers moi, puis regardait mes parents. Je ne laissais pas d'en être humilié et inquiet. En effet, M. Gérard se trouvait invariablement chez nous à huit heures. Je ne désirais donc rien tant que de ne pas attirer l'attention sur moi.

M. Gérard habitait à l'autre bout de la ville, dans une allée ombreuse. C'était déjà la campagne. Nous n'y allions que rarement. Il occupait une vieille maison. Les portes y criaient, les tapisseries étaient défraîchies ; les plafonds fendillés et sales me rappelaient des cartes géographiques ; le meuble était fatigué. Dans l'escalier, les marches geignaient d'elles-mêmes. C'était amusant ! Maman prétendait qu'elle en aurait eu peur la nuit.

M. Gérard avait un cabinet de travail qui était bien la plus belle chose que l'on pût imaginer. Je serais embarrassé de dire ce qu'il contenait ou, plutôt, ce qu'il ne contenait pas. C'était un magnifique pêle-mêle. On y voyait de vieilles bottes à côté de petits souliers de satin, des

livres et des poteries, des miroirs anciens et des armes étranges, des estampes et des chinoiseries. La pièce était étroite. Une odeur particulière de parfums tropicaux et de choses fanées s'en exhalait. Ce capharnaüm haussait M. Gérard dans mon estime et fortifiait mon amitié pour lui. Papa était un homme simple et maman ne souffrait pas un grain de poussière. Notre intérieur avait un aspect régulier. Mes parents étaient d'honnêtes gens qui voulaient m'inspirer le goût de l'ordre et de la bienséance. Je raffolais du tohu-bohu. Le cabinet de M. Gérard était ce que je pouvais me figurer de plus désirable.

Or, il arriva que vers une fin d'année, dans la semaine de Noël, une parente de mon père tomba gravement malade. On ne parlait de tante Mélanie qu'avec respect. Elle n'était pas dévote et grossissait annuellement son capital de la moitié de ses rentes. Cela me donnait à penser qu'elle les avait plus que suffisantes, et je savais que papa comptait un peu sur elle pour mon avenir. Nous allions régulièrement lui présenter nos souhaits de nouvel an, et cette visite me valait une heure de chemin de fer. C'était ce que l'affaire me rapportait de meilleur, car tante Mélanie ne tarissait pas en remarques acérées sur mon éducation et me reprochait ma lourdeur. Elle avait des poils durs au menton et un râtelier qui m'inquiétait. Je n'osais point ouvrir la bouche devant elle, parce qu'elle me reprenait avec une douceur effrayante. Comme elle ne supportait pas le bruit, j'avais à me tenir tranquille sur une chaise. Pendant que mes parents et elle prenaient un doigt de vin, je grignotais un biscuit sec et fade. Il me fallait le manger lentement et prendre garde de n'en rien laisser tomber sur le tapis. C'était terrible.

Quand maman me dit que tante Mélanie était au plus bas, je pensai que « c'était bien fait » et que, sans doute, je serais dispensé, cette fois, de l'aller voir. J'en étais venu à compter pour rien le plaisir de voyager. Mais, lorsque papa m'annonça que j'irais passer chez M. Gérard les quelques jours que durerait son absence et celle de maman, je pardonnai décidément à tante Mélanie les avanies dont elle m'avait abreuvé. Ne lui devais-je pas le bonheur qui m'arrivait aujourd'hui?

Par le fait, M. Gérard vint me prendre. Nous accompagnâmes mes parents à la gare, puis, à pied, nous gagnâmes la vieille maison. Le temps était gris. Les arbres de l'avenue mettaient des arabesques de givre sur le ciel sombre. Le pas de rares passants résonnait sur la terre durcie comme font des baguettes sur la peau sonore d'un tambour.

M. Gérard aimait le feu. Il y en avait un grand dans la chambre du rez-de-chaussée. On entendait la femme de journée aller et venir à l'étage.

— Tu peux jouer, mon petit, me dit M. Gérard, quand nous eûmes quitté nos paletots. Fais tout le bruit que tu voudras.

— Qu'est-ce que tu as pour jouer, monsieur Gérard?

Je pensais au cabinet de travail.

M. Gérard se mit à chercher. Il fouilla des tiroirs et ne trouva rien.

— Veux-tu regarder des images? demanda-t-il, en s'interrompant.

— J'aimerais mieux pas des images.

M. Gérard se gratta derrière l'oreille et demeura pensif.

A la fin je hasardai une question :

— Pourquoi tu n'as pas un petit garçon?

— Ah voilà ! dit M. Gérard, en souriant. Il reprit aussitôt : Je n'en sais rien... Du reste, nous devons nous occuper de te dénicher un jouet.

Je me fis cette réflexion que le moment était venu de frapper un grand coup.

— Tu ne sais pas quelque chose? commençai-je.

— Eh bien?

— Tu en as tout plein en haut, dans ton... cabinet.

Il ferma les paupières, branla la tête et fit :

— Oui... i... i...

Je compris qu'il n'était pas de mon avis et je repris, un peu désappointé :

— C'est des joujoux pour les grandes personnes.

M. Gérard sourit encore et, me tapotant la joue, déclara :

— Tu es un petit malin.

Avisant alors une mignonne boîte en bois, il me montra les jonchets qu'elle contenait, puis les répandit sur la table. Nous jouâmes. Je gagnai. Je m'amusais beaucoup d'avoir tout à coup tant d'importance dans la vie d'un

homme qui m'en avait accordé si peu jusque-là. Je me réjouissais surtout d'être plus adroit que mon partenaire.

Cette première journée me laissa le meilleur souvenir.

A mon grand regret cependant, M. Gérard me mit coucher à huit heures. J'avais un lit immense, dans une chambre froide où j'eus peur tout d'abord; mais comme je voyais M. Gérard qui lisait, à côté, assis dans un fauteuil, je finis par me calmer.

En me bordant, il m'avait dit :

— Ta maman a coutume de t'embrasser.

Je soufflai que oui.

Il se pencha sur moi et me donna un baiser.

Je n'avais jamais été plus surpris, car je croyais M. Gérard incapable de faire une caresse.

Le lendemain, dans l'après-midi, pendant que la femme de ménage était sortie, on sonna. Je courus ouvrir. Une belle dame se trouvait à la porte. Elle me sourit. Je n'avais vu de ma vie une plus jolie personne. Elle sentait bon. Chacun de ses mouvements s'accompagnait d'un murmure soyeux. Elle dit :

— Monsieur Maurémont est chez lui.

Je lui répondis qu'elle était chez M. Gérard.

Elle m'assura que c'était en effet M. Gérard qu'elle désirait voir, M. Gérard Maurémont.

Je la fis entrer. M. Gérard attendait, debout, au milieu de la pièce. Il était pâle; il devint rouge. La belle dame alla vers lui, la main tendue. Elle le regardait avec une expression extraordinaire, que je ne parvenais pas à m'expliquer et qui me remuait. Je me rappelai que papa avait dit un jour, à propos de M^{me} Planchier, une amie de maman, que c'était une évaporée, mais qu'il fallait convenir que ses yeux étaient les plus beaux du monde. S'il avait pu parler ainsi, c'est qu'il ne connaissait point ceux de la belle dame de M. Gérard.

Lui, restait sur place. Il paraissait mécontent. Je ne le compris pas. Il gronda quelques paroles sourdes, fronçant les sourcils, et me dit à brûle-pourpoint :

— Va jouer, mon petit, va !... Tu peux monter dans le cabinet.

A tout autre moment, cette permission m'eût enchanté ;

mais la dame me retenait ; elle était troublante et, en face d'elle, M. Gérard avait l'air si fâché ! D'ailleurs, toute la chambre embaumait à présent.

— M'as-tu compris ? répéta M. Gérard.

Il avait sa grosse voix. Je tirai la porte, sortis et pris l'escalier.

Oh ! ce cabinet où s'amoncelait le bric-à-brac délicieux qu'il m'était permis d'admirer de près et en détail ! Je pouvais examiner à loisir ces choses étranges et tentantes. Voilà qu'elles étaient à moi. J'allais les toucher, les sentir, les remuer à mon aise... Eh bien, non, là ! ça ne me disait plus rien. Il faisait morne dans le cabinet des merveilles, et d'en bas me parvenait le bruit des voix. Celle de la dame était comme une musique tendre et remplie de prière. La basse de M. Gérard y répondait, grave ou rude. Je devinais la dame touchante, avec son long regard un peu triste. Elle était si belle ! Je ne cessais de me le répéter. J'allai vers la fenêtre, sans accorder la moindre attention à ce qui m'entourait. J'écoutai. Il me sembla entendre pleurer. Une grande pitié me traversa le cœur. Sur la pointe des pieds, je regagnai la porte, l'ouvris avec précaution, pour ne point la faire crier. Elle grinça néanmoins. Je m'arrêtai. M. Gérard certifiait :

— Non, non ! cela jamais, jamais !

— Gérard, je t'en conjure... Gérard !

La pauvre voix, suffoquée de sanglots, se tut. Je ne perçus plus qu'un bredouillement. L'indignation s'empara de moi. Me tenant des deux mains à la rampe, je descendis les marches plus vite que je n'eusse dû, car chacune craquait à son tour. Mais je n'y prenais plus garde, convaincu de ce que la belle dame se trouverait bien de mon aide. Il était temps que j'intervinsse.

Je détestais M. Gérard. C'était un horrible homme.

J'arrivai, avec mes bonnes et fermes résolutions, devant la porte, que je voulais ouvrir d'un grand coup brusque. Mais là, je reçus comme un choc dans la poitrine. M. Gérard parlait d'un ton si colère, que je m'arrêtai, tout tremblant. Je ne comprenais pas les mots, mais je devinais la fureur. M. Gérard ne s'emportait plus ; c'était peut-être ce qui rendait si terribles ses paroles. Je n'osais pas bouger, me demandant comment on pouvait apostropher

ainsi une dame, et surtout une si belle dame. Sûrement, maman aurait déclaré que M. Gérard manquait d'éducation, de civilité. Ceci acheva de le diminuer absolument dans mon estime.

Mais il venait de se taire, et je perçus des plaintes étouffées, de légers hoquets, qui se terminèrent par un cri si douloureux et déchirant que les larmes m'en montèrent aux yeux. Il y eut ensuite un interminable silence. Je ne pus résister au besoin de mettre mon œil au trou de la serrure. Je savais que c'était très mal ; mais M. Gérard se conduisait-il mieux ? Je le vis, penché sur la dame. Elle était blanche et restait sans mouvement. Il avait pris ses mains et lui parlait bas, à l'oreille. Sa voix était devenue caressante. Il répétait :

« Marthe... Marthe!... »

Elle ne remuait pas et ne lui répondit point. Alors il abandonna ces mains qu'il tenait dans les siennes et accourut à la porte. Je n'eus que le temps de me jeter de côté. En trois bonds, il fut au premier ; il ne lui en fallut pas davantage pour redescendre. Il portait une bouteille. C'est à ce moment qu'il m'aperçut et rougit, en détournant le regard. Pour rien au monde je ne lui aurais adressé la parole. Il rentra et referma le battant.

J'avais froid ; je me sentais extrêmement malheureux dans ce corridor. J'écoutai pourtant. Qu'allait-il arriver ? J'entendis bientôt que M. Gérard ouvrait une fenêtre, puis je distinguai un long soupir. Enfin, M. Gérard se reprit à parler, très convenablement, avec un accent de prière et tant de bonté, que je fus déjà sur le point de lui pardonner ses fautes. Il disait, d'un ton attristé :

« Cela vaudra mieux, vraiment... Il faut me le permettre... Si, si, je ne puis pas, avec cet enfant... »

Le reste fut indistinct, et la dame finit par consentir à ce qu'il voulait :

« Puisqu'il le faut... »

Il vint immédiatement m'ouvrir et me demanda de tenir compagnie à la dame, pendant qu'il irait chercher une voiture. Il endossa son paletot, mit son chapeau et sortit.

La dame me fit asseoir à ses côtés. Elle paraissait accablée et je lisais l'affliction dans ses grands yeux, qui me regardaient avec honte et attendrissement. Je ne sais par quel miracle je comprenais tout ce qu'ils exprimaient.

Elle m'attira près d'elle et me baisa sur le front, puis posa sa tête contre la mienne, toujours sans rien me dire. Je ne bougeai pas et crus, un instant, qu'elle s'était endormie. Toutefois, je ne tardai pas à savoir qu'elle pleurait, et non pas à la manière des petites filles, qui prennent leur temps pour jeter le premier cri, afin de le donner meilleur, mais en silence et longuement. Je sentais ses larmes dans mes cheveux, puis elles coulèrent sur ma joue. Cette désolation me fit si mal, que ce fut moi qui éclatai en sanglots, et la pauvre dame dut s'employer à me calmer. Elle me prit sur ses genoux et dans ses bras, et me couvrit de baisers. Je les lui rendis de mon mieux.

C'est ainsi que M. Gérard nous trouva. Il amenait un fiacre qui attendait à la grille du jardin.

La dame me déposa sur le canapé, se leva, s'essuya les yeux, tira de sa poche une boîte en argent, dont elle sortit une houppe et se poudra. Elle remit ensuite son chapeau. M. Gérard l'aida à passer son manteau. Avec beaucoup de sollicitude, il l'entoura de sa fourrure. Avant d'abaisser sa voilette, elle m'embrassa. J'en profitai pour lui souffler que je l'aimais bien et que je ne lui ferais jamais de chagrin, moi. Elle me sourit avec effort et j'eus encore un baiser, puis elle s'en alla, jetant, avant de quitter la pièce, un dernier regard à tout ce qui était là. M. Gérard la conduisit, ouvrit la portière, lui baisa la main. Le cocher tira sur les rênes, les sabots du cheval sonnèrent sur le pavé. Un moment encore le bruit des roues et des vitres se laissa entendre. Appuyé contre un arbre, M. Gérard regarda s'éloigner la voiture. Lorsqu'elle eut disparu seulement, il rentra. Je vis qu'il était ému. Le regard fixe, il s'assit devant le feu. Longtemps il resta silencieux. A la fin, il se tourna vers moi pour me dire :

— Tu ne parleras de tout ceci à personne. Tu es un homme, maintenant : tu dois apprendre à garder le silence sur les malheurs de tes amis... Quand tu seras plus âgé, si tu te souviens encore de moi, je t'en conterai plus long à ce sujet. En attendant, nous irons t'acheter demain un chemin de fer, et tu oublieras les vilains tourments des grandes personnes... N'est-ce pas ?

Je fis oui, de la tête, puis répondis :

— Monsieur Gérard, pourquoi tu dis que je suis un homme?... Est-ce que tu joues avec des chemins de fer, toi ?

Il me regarda, sans rien repartir.

J'ai su depuis que M. Gérard vivait séparé de sa femme. Elle avait, affirmait-il, l'esprit contrariant. Je crois qu'il était malaisé d'en avoir d'autre quand on avait affaire à lui.

Qui était la belle dame ? Je ne l'ai jamais appris.

M. Gérard espaça de plus en plus ses visites. Un beau jour, il quitta la ville et ne donna plus de ses nouvelles. Malgré tous ses travers, il nous manqua. S'il pouvait du moins avoir fait en secret, et dans la mesure de ses moyens, le bonheur de la belle dame.

Mais M. Gérard n'était-il pas de ces gens qui sont leurs propres et plus impitoyables ennemis ? Je le crains.

VICTOR CLAIRVAUX.

LE RECRUTEMENT DES ARMÉES

(Suite.)

Les temps modernes. — Conscription et nation armée.

La révolution française eut cela de considérable qu'elle s'étendit comme une flamme dévorante avivée par le vent, à toutes les parties de l'existence de la nation.

Les institutions militaires, toujours liées, comme nous l'avons dit, à la constitution politique des états, devaient être bouleversées de fond en comble comme toutes les institutions du passé.

Désormais, le souverain n'aurait plus ce pouvoir monstrueux de déclarer la guerre suivant les caprices de ses ambitions personnelles, qui n'étaient pas toujours d'accord avec les intérêts de l'Etat, parfois subissant des influences de famille, quand ce n'était pas le ressentiment pour une épigramme : telles, par exemple, l'alliance de la fière impératrice Marie-Thérèse avec la Pompadour contre la Prusse dont le Roi soldat et poète n'épargnait pas la satire aux têtes couronnées.

Par la révolution, le souverain devenait la nation elle-même et l'armée devait sortir des entrailles mêmes de la nation. Les guerres que celle-ci déciderait d'entreprendre ne seraient plus limitées par les ressources dont disposait le trésor pour acheter des hommes.

Dès lors, ce qui limitait l'action guerrière : la cherté de la marchandise humaine, venant à disparaître, la guerre prit, à partir de la République, ce caractère d'acharnement qui lui fit produire des résultats décisifs pour les peuples qui s'y engageaient. La République étant dénuée de ressources pour alimenter ses armées, on vécut sur le pays envahi, d'après le précepte de César : la guerre doit nourrir la guerre et cette phase nouvelle bouleversa la stratégie; on répartit les colonnes sur les routes conduisant aux centres de production; il fallut créer des préceptes stratégiques pour la concentration des colonnes; la République vit la noblesse militaire émigrer : elle créa des

cadres jeunes et les vieux préceptes de la guerre compassée allèrent rejoindre tous les vestiges d'un système disparu dans la tourmente révolutionnaire.

Les Etats, pour faire face aux interminables guerres de la République et de l'Empire, furent forcés, tour à tour, d'abandonner le recrutement par racolage pour adopter celui du vainqueur, afin d'avoir le nombre.

Comme nous l'avons montré précédemment, les armées de métier s'arrangent mal de la défaite, le butin, la ripaille et le reste sont du côté du victorieux et le soldat racolé, professionnel de la tuerie, quelle que soit la cause pour laquelle il se bat, voit dans la guerre heureuse vie et abondantes exactions.

En 1789, les cahiers du Tiers Etat étaient unanimes à réclamer l'abolition de l'odieuse milice forcée, arbitrairement appliquée. Les régiments dits provinciaux (milice) furent supprimés et avec eux le principe de l'obligation militaire due par les seuls prolétaires. On recourut, tout d'abord, aux engagements volontaires, avec une garde nationale composée de tous les citoyens *actifs*, c'est-à-dire des électeurs acquittant l'impôt.

L'Assemblée nationale qui remplaça la Constituante, décréta un appel à l'étranger « pour défendre la liberté ». Beaucoup répondirent à cet appel et notons que les Belges furent nombreux; il y eut de 1792 à 1799 des bataillons belges, liégeois, wallons, bataves; comme il y eut des bataillons germaniques, saxons, polonais, des légions italiennes dans les premières armées de la République. Plus tard, Napoléon incorpora dans ses armées des troupes de toute l'Europe.

Malgré les discours pompeux du temps, malgré l'apparât avec lequel fonctionnaient, dans toutes les communes de France, les bureaux d'enrôlement, les *volontaires nationaux* furent en nombre insuffisant. Aussi, le 5 juillet 1792, on proclama *La Patrie en danger*, pour décréter l'appel obligatoire de 450,000 *réquisitionnaires* qui étaient pris parmi les gardes nationaux. Nouvelle « réquisition » de 300,000 gardes nationaux en 1793, toujours appelés volontaires. Puis la convention décréta la *levée en masse* de tous les hommes de 18 à 25 ans. Le ministre de la guerre, Bouchotte et le capitaine du génie Carnot organisèrent en bataillons cette levée en masse et

ces bataillons continuèrent à s'appeler « bataillons de volontaires ».

Après la défection de Dumouriez et la défaite de Neerwinden, c'est en masse que les « volontaires » abandonnèrent les drapeaux et les coalisés menacèrent les frontières de la République. Grâce à son système de places fortes et aux anciennes troupes royales amalgamées avec des bataillons nouveaux, grâce au système de guerre des envahisseurs s'oubliant à la guerre de siège, la France put être sauvée; mais c'est une audacieuse légende, celle qui consiste à présenter le salut de la République dû à l'enthousiasme révolutionnaire des bataillons de volontaires nationaux marchant en sabots à la conquête de l'Europe. Bientôt la convention atterrée, créa le comité de salut public et Carnot fut chargé des affaires militaires avec pouvoirs dictatoriaux. Tous les Français furent mis en réquisition permanente, jusqu'à ce que l'ennemi fût chassé du territoire. C'est le principe des levées annuelles, aujourd'hui admis dans toutes les armées.

Par ces moyens, la République dispose, vers la fin de 1794, de douze armées comptant 750,000 hommes; mais la levée en masse donnait, sur le papier, 1,170,000 soldats, ce qui est un déchet de 420,000 hommes qui s'explique par le chaos dans lequel se trouvaient toutes les administrations publiques.

On brigada les *bleus* et les *blancs*, c'est-à-dire des bataillons nouveaux et ceux de l'armée royale, à raison de 2 bataillons de *bleus* pour 1 de *blancs*. Les vieux noms célèbres des régiments de racolés : *Picardie*, *Piémont*, *Champagne*, *Auvergne* disparurent avec leurs traditions glorieuses; la République égalitaire eut 258 demi-brigades numérotées, elle disposait de 650,000 hommes d'infanterie. Bientôt apparût la « conscription » (1). Le Directoire, menacé par la deuxième coalition, après le Congrès de Rastadt, ne se sentait pas l'envergure d'un comité de salut public, pour réquisitionner tous les Français. Sur le rapport de Jourdan, on établit la conscription qui appelait tous les citoyens de 20 à 25 ans successivement par « classe », à partir de la plus jeune. Le remplacement était

(1) Du mot romain « *Conscripti* » ou inscrits ensemble.

interdit. En temps de guerre, les classes servaient indéfiniment.

Entre les mains de Bonaparte, de Napoléon qui était investi d'un pouvoir absolu et qui avait ébloui le monde par ses victoires, la conscription fut un moyen autocratique de mettre en coupe réglée la population. On avançait l'âge d'appel, on revenait sur des classes ayant déjà payé leur dette et à partir de 1813 les vieux soldats étaient noyés dans le flot des jeunes conscrits.

En somme, la conscription de cette époque différait peu du service obligatoire. Un simple décret appelait sous les armes la levée de telle ou telle année; on admit à partir de 1805, une sorte de remplacement qui ne pouvait présenter d'inconvénients graves; car celui qui, moyennant finances, servait pour un autre, savait bien que l'armée, toujours en guerre, n'était pas alors, un refuge pour les déclassés et les fainéants désertant l'atelier pour la caserne. Depuis les immortelles victoires d'Italie en 1796, jusqu'à la chute de l'Empire en 1815, à Waterloo, l'Europe vit la guerre ininterrompue et la victoire s'attacher avec constance aux drapeaux français. Il fallut bien, pour faire tête au conquérant, adopter les moyens de guerre, y compris le mode de recrutement, qui avait mis à sa disposition un réservoir d'hommes, où il puisait à son gré.

La conscription, cependant, répugnait à certains peuples et quand nos provinces furent, par droit de conquête, devenues des départements français, il fut très difficile d'imposer aux Belges cette obligation militaire. Nos populations, surtout celles des provinces flamandes, se montrèrent hostiles, on dut les traquer à travers les campagnes pour les contraindre, ce qui donna lieu à une guerre insurrectionnelle qui porta le nom de *guerre des paysans*.

Le mode de recrutement par la conscription permettait à la guerre d'affecter ce caractère de ténacité cruelle qu'elle eut pendant la période du premier Empire. On ne devait plus suspendre les opérations pour prendre ses quartiers d'hiver et refaire les effectifs.

Il y avait toujours, dans les dépôts, des conscrits levés par anticipation ou appelés sur les classes ayant déjà fourni « l'impôt du sang » du nom que donna le général Foy au recrutement par conscription. Avec ces ressources, on alimentait la guerre sans que le souverain dût acheter

des combattants par ses ressources particulières ou en les demandant aux parlements.

Aussi est-ce la période des grandes batailles stratégiques se dénouant par un véritable carnage et il est curieux de constater qu'avec les formidables engins de guerre d'aujourd'hui, les pertes subies dans les batailles sont moindres que pendant l'épopée guerrière Napoléonienne.

La gloire du grand conquérant, son prestige étonnant, la fascination qu'il exerçait sur ses troupes sont les facteurs les plus déterminants de l'enthousiasme de ses soldats et de la facilité avec laquelle ils allaient au devant de la mort au cri de vive l'Empereur!

Du côté de l'Europe asservie, le sentiment de la nationalité peu à peu s'éveillait dans les âmes et l'on vit des armées coalisées formidables être mises sur pied, tandis que l'Angleterre soutenait les dépenses militaires au moyen de son or, à défaut de pouvoir lever des armées de cette importance par l'ancien système de racolage qu'elle n'a jamais abandonné, se bornant à des lois d'application qui régularisaient et amélioraient les procédés d'engagement par primes.

Il est inutile d'insister sur l'utilisation qui fut faite de la conscription, dans les divers états, pendant la période d'une cinquantaine d'années qui suivit la chute de Napoléon.

La réaction était naturelle, toutes les mères lançaient l'imprécation contre les deuils qui furent la désolante rançon de tant de gloire venant aboutir au démembrement de la patrie et amenant une réaction violente contre les principes révolutionnaires qui avaient électrisé les foules.

A peine les Bourbons eurent-ils repris la couronne, qu'ils sentirent combien grandirait leur popularité par l'abolition de la conscription. Le retour à l'ancien régime gouvernemental devait, par une logique immuable ramener le racolage et les troupes de milice. La loi édicta que l'armée se recruterait par enrôlements volontaires; mais comme ce moyen n'était plus en rapport avec les exigences militaires du temps, la loi ajoutait hypocritement que le complément d'effectif serait fourni au moyen d'un tirage au sort parmi les inscrits de chaque classe, avec faculté de remplacement moyennant finances, cette lèpre des armées comme on a, chez nous, défini ce système qu'on ne put abolir qu'après quarante années de lutte.

Recrutement par le service obligatoire et personnel.

Cependant un événement considérable se produisit, au moment même où la gloire des aigles français rayonnait avec le plus d'éclat. Il eut les conséquences les plus importantes pour l'avenir des nations; il amena, par des étapes successives, un état de paix armée que l'on maudit parce qu'il est ruineux et entretient à l'état latent l'angoisse d'un formidable conflit toujours à la veille d'éclater.

Ici encore, en recherchant les causes de cet événement, nous allons faire, en même temps, la démonstration du lien très étroit qui existe entre le recrutement des armées et la virilité, l'esprit de solidarité nationale qui animent un peuple.

La monarchie absolue prussienne avait conservé l'orgueil des victoires de Frédéric le Grand. Rosbach et Lützen étaient un éblouissement. Les formes compassées, la bastonnade, les longues dissertations classiques sur le choix des positions militaires et tant d'autres « vieux habits, vieux galons » restaient en honneur dans l'armée prussienne où l'on n'apercevait pas qu'il y avait quelque chose de complètement nouveau dans les méthodes de guerre, du vainqueur de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, de Marengo et d'Austerlitz.

L'anéantissement de l'armée prussienne, le 14 octobre 1806, à Iena et à Auerstadt, suivi des victoires d'Eylau et de Friedland, eut pour conséquence une humiliation profonde de la Prusse qui vit son roi assister, presque comme un comparse, à l'entrevue de Tilsitt où se décidait le sort de la Prusse.

Napoléon abusa de la victoire et parmi d'autres conditions très dures, imposa à la Prusse, ce qui était nouveau, de ne pouvoir entretenir une armée supérieure à 42,000 hommes.

Sous l'aiguillon du malheur un effluve patriotique intense s'éveilla dans tout le royaume; trois hommes furent les régénérateurs de leur pays: Scharnhorst, de Stein et Gneiseneau. Dans tous les domaines on entreprit des réformes. Pour l'armée, on décréta l'obligation du service, la suppression des châtiments corporels, remplacés par la discipline et le sentiment de l'honneur militaire.

L'effectif ne pouvant dépasser 42,000 hommes, on imagina de faire de l'armée l'école militaire de la nation, par où devraient passer tous les citoyens pendant un temps court pour se former au métier des armes et rentrer ensuite dans leurs foyers, jusqu'au moment d'un rappel. C'est le principe des réserves.

Déjà, pendant la guerre d'indépendance, dans l'exaltation du sentiment national, entretenue par les sociétés secrètes dont la « Tugenbund » était la plus active, la Prusse avait pu mettre en ligne 120,000 hommes qui n'étaient plus les racolés d'antan.

La loi qui fixait le mode de recrutement fut décrétée en 1814; elle exigeait de tout Prussien 19 années de service, dont 3 dans l'armée active, 2 dans la réserve de cette année et 14 dans la landwehr ou armée territoriale dont le 1^{er} ban devait marcher en coopération avec l'armée active. On décréta, en outre, la levée en masse de tous les citoyens de 17 à 42 ans non incorporés dans l'armée active ou dans la landwehr. C'était le landsturm imité du « tumultus » des Romains (1).

Ce système de la nation armée fut successivement amélioré. En 1866, après les succès obtenus dans le Schleswig et en Danemark, la Prusse s'était longuement préparée à disputer à l'Autriche l'hégémonie en Allemagne. Ses armées furent partout victorieuses, frappant le monde de stupeur; car on ne croyait pas à la valeur militaire de troupes ainsi recrutées.

L'unité allemande était constituée après le coup de foudre de Sadowa et selon le mot d'un homme d'Etat: l'axe de la politique européenne était déplacé: au lieu de passer par Paris, il passait, désormais, par Berlin. En 1867, fut adoptée la loi de recrutement de la Confédération de l'Allemagne du Nord et la Prusse qui en prenait la tête, dirigée dans sa politique extérieure par le célèbre Bismarck préparait une nouvelle guerre pour arriver, par l'écrasement de l'Empire de Napoléon III, à ses vues profondes: à l'Empire d'Allemagne. Le mode de recrutement nouveau avait permis de mobiliser pour la guerre franco-allemande, 42,000 officiers et 1,452,000 soldats dont 1,146.000 ont pénétré en France.

Cette page de l'histoire de l'Allemagne est aussi émou-

(1) Quand le « tumultus » était proclamé, tous les hommes valides, même les esclaves, couraient aux armes. Cette mesure grave était prise le plus souvent contre les invasions des barbares germains et gaulois.

vante qu'instructive et nous ramène à notre proposition du début de cette rapide esquisse: les peuples ont les institutions militaires que leur énergie, leur attachement à leurs coutumes, à leurs droits, à leurs aspirations, les portent à consentir.

L'Autriche vaincue à Sadowa, la France écrasée en 1870, et après elles, tous les Etats européens, adoptèrent, pour leur armée, le recrutement par le service personnel et obligatoire qui, peu à peu, aboutit au service généralisé.

La loi du nombre est venue s'imposer comme élément nouveau de la question et pour y satisfaire on a, de plus en plus, réduit la durée de présence à la caserne, afin d'incorporer, chaque année, un plus grand nombre de soldats, ce qui devait avoir pour conséquence de rompre le rapport raisonnable entre l'effectif de l'armée active toute prête à marcher pour la guerre et celui des réserves.

En ce moment, se produit un événement qui aura des suites graves: deux grands Etats déclarent par la voix de leurs officiers, de leurs mandataires aux parlements et même de leurs ministres qu'ils préparent non plus « la guerre » mais « une guerre » contre un ennemi désigné, ce qui ne s'est pas vu jusqu'ici dans l'histoire; car on tenait cachés de semblables desseins, ils arment à outrance et tendent à transformer le principe de la nation armée rapidement instruite et renforcée, au moment de la guerre, par le rappel de nombreux réservistes, par une armée du temps de paix toute prête à se ruer sur l'adversaire au moyen des éléments toujours plus nombreux des présents sous les armes.

Le service réduit, jusqu'à trois ans, au maximum, presque partout, alors qu'en France, après 1870, on servait encore pendant 7 années, exige un encadrement très solide de ces jeunes soldats et un noyau de vétérans qu'on obtient par des rengagements à primes.

On pourrait synthétiser comme suit la différence considérable entre les armées d'autrefois et celles d'aujourd'hui.

Dans le passé, on faisait marcher, par voie de tirage au sort, quand ce n'était pas par des désignations arbitraires, les citoyens pris dans la classe des déshérités et des travailleurs. On fixait le nombre d'hommes dont devait se composer l'armée; telle quelle, cette armée faisait la guerre et la nation donnait ainsi délégation à des individus

formant une caste à part, de la défendre ou de revendiquer ses droits. Ces soldats étaient de qualité d'autant meilleure que plus longtemps ils avaient délaissé l'outil, la charrue, pour porter les armes. Ces hommes ne considéraient pas autre chose que leur métier de soldat et marchaient sans se préoccuper beaucoup de la cause pour laquelle se faisait la guerre. Rentrés dans leurs foyers, ils restaient de vieux soldats autour de qui s'agitait une société incomprise. Mais aujourd'hui les choses ont bien changé! Il faut le nombre; pour y arriver, on appelle tous les citoyens valides, ce n'est plus un clan de professionnels, mais la nation elle-même qui prend les armes et se prépare à la guerre; loin de désirer que le soldat se spécialise dans son métier, on cherche par tous les moyens, à développer en son cœur l'amour de son pays et les officiers se font éducateurs pour l'aider dans sa mission de bon citoyen. Rentré dans sa famille, il n'est pas libéré; ses services sont dus à la Patrie jusqu'à l'âge de 45 à 50 ans (1), il passe successivement dans les différents échelons du recrutement, dont le dernier: le landsturm ou réserve de la territoriale, a pour destination la défense directe des foyers.

Quelles sont les conséquences les plus probables de l'adoption des nouvelles méthodes de recrutement des armées?

Une des plus importantes est qu'une guerre offensive ne s'engagera plus sans qu'elle soit voulue, il faudra que des motifs puissants soulèvent les passions.

Au sujet de la guerre russo-japonaise nous écrivions (2) en 1909:

« Ce qui plane au-dessus de toutes autres considérations quand on suit les événements de cette terrible lutte, c'est l'influence des causes morales. Elles ont leur répercussion sur toutes les péripéties et se font sentir dans l'ensemble de la stratégie comme dans l'inachèvement des engagements tactiques.

» Dans l'état actuel de la civilisation des peuples, une guerre ne peut être entreprise avec la foi et l'enthousiasme

(1) Selon les pays,

(2) Considérations sur la guerre russo-japonaise. Paris, Chapelot et C^{ie}.

qui doivent dominer toutes ses manifestations que si les sacrifices demandés à la nation en armes sont consentis, parce qu'une grande cause populaire est en jeu, qu'elle a été infusée dès l'enfance dans les écoles et montrée comme une condition inéluctable de la grandeur de la patrie, de son honneur et de son développement... »

Qu'on envisage les causes morales, dans cette guerre russo-japonaise, où il s'agissait, pour les Russes, de rester possesseurs d'une lointaine contrée dont le droit d'occupation leur était contesté et pour les Japonais de se venger du traité de Simonosoki, qui leur avait arraché une conquête due à leur énergie et à leur courage.

Qu'on envisage l'état intérieur de la Russie, où grondait sourdement la révolte contre des institutions qui cessent d'être acceptées; où l'ignorance du peuple ne lui permettait pas d'apprécier les motifs pour lesquels on l'embarquait dans les innombrables trains, pour traverser les déserts de la Sibérie et aller, dans ces régions lointaines et inconnues de Mandchourie, combattre ces petits hommes jaunes sans avoir contre eux le moindre motif de haine, voire de dissentiment!

L'enfant japonais, dans son école, chante des cantiques guerriers, où sont déifiées les actions d'éclat de ses ancêtres; où la mission traditionnelle du grand Japon est exaltée au sublime; où la mort est enseignée comme le couronnement naturel du sacrifice à faire à la patrie; où les armes sont mises en mains solennellement comme un moyen de conquérir le monde asiatique et d'en chasser les étrangers odieux et envahisseurs.

Ce n'est pas seulement de l'enthousiasme qui anime ces cœurs, c'est de la frénésie. Il faudra vaincre, il faudra mourir : chacun le sait et l'accepte; mais chacun sait aussi que le sacrifice de la vie serait inutile, s'il était consenti seulement avec résignation; il doit l'être de la manière la plus avantageuse pour la patrie, c'est-à-dire, en employant la discipline, le savoir, l'agilité, la force, l'adresse et la ruse pour que cette vie de chaque soldat ne lui soit arrachée qu'après avoir fait à l'ennemi le plus grand mal.

De là cette préparation attentive et continue, physique et intellectuelle en vue de la grande mission.

Cette influence des causes morales est d'autant plus considérable que par l'encasernement de toute la jeunesse,

riches et pauvres étant confondus, on marche de plus en plus vers un régime adoucissant qui exclut l'implacable discipline d'autrefois et qui fait disparaître aussi, sous le rapport matériel, la rudesse guerrière des conditions de la vie militaire ancienne.

Habitué, en temps de paix, à un certain bien-être que la nation réclame pour ses enfants enlevés à la famille, la rudesse du soldat de métier qui en faisait un homme endurci à la fatigue, aux intempéries, a fait place peu à peu et, pour s'accroître sans cesse, à un régime plus amolissant.

Tout cela peut se corriger, en partie, par une forte éducation physique et l'on peut presque prédire que le service généralisé aura pour conséquence une amélioration de la race.

Les officiers, qui rencontrent dans leurs soldats des hommes d'une intellectuahté supérieure confondus avec les autres, sont tenus de se montrer plus instruits, plus circonspects, ils doivent être des éducateurs dans le sens le plus général du mot et l'obligation d'instruire et d'éduquer complètement leurs soldats en un espace de temps très court, les astreint à un labeur incessant. L'armée, à tous les échelons de la hiérarchie, devient ainsi une ruche toujours en travail.

La diffusion des idées par la presse, par le livre, par l'instruction répandue à flots, doit amener cette conséquence que les actes autoritaires doivent avoir, à la base, le sentiment de l'équité; une injustice fait autant de mal au commandement qu'un acte de faiblesse ou de complaisance pour le fils d'un puissant du jour.

Il y a lieu de tenir compte de la haute portée morale qui résulte de l'union dans le rang pour y remplir le même devoir, des citoyens de toutes les conditions et du bien qui en découle pour l'union des citoyens.

Nous ne voulons pas abuser des pages que cette revue littéraire et scientifique nous accorde, en poussant plus loin l'examen des conséquences du recrutement contemporain des armées. Il y aurait encore à considérer les dépenses colossales que le régime de la paix armée impose aux nations et de la ruine financière qui pourrait être la conséquence d'une guerre quelque peu prolongée.

Il y aurait encore à considérer l'influence du nouveau

régime sur la constitution des cadres et sur les relations de l'armée avec l'élément civil.

Pour nous, Belges, qui n'avons aucune velléité de conquête et ne songeons à courir aux armes que pour la défense de nos frontières, le respect de notre indépendance et de nos chères libertés, aucun sacrifice ne sera jamais trop grand et le pays bénira un jour les hommes prévoyants qui, secouant une torpeur qui nous assoupit trop longtemps, ont le courage de dire à la nation : Un homme, un fusil; un citoyen, un soldat: tous debout et confondus dans les rangs pour défendre notre drapeau qui symbolise les conquêtes morales, intellectuelles et matérielles de nos aïeux, afin de faire la Patrie toujours plus belle, plus prospère, plus respectée dans le monde.

L^{ie}-GÉNÉRAL BARON DE HEUSCH.

LA BELGIQUE DEVANT UN GRAND DEVOIR INTERNATIONAL

Un insigne honneur et un devoir à la fois grand et noble échurent à la Belgique à la suite du Congrès Mondial des Associations internationales tenu à Bruxelles en 1910. De ce congrès naquit, en effet, l'Union des Associations internationales qui, élisant domicile dans notre capitale pour son office central, hissa du coup notre pays à la tête du mouvement de solidarité et de coopération internationales. Ce devoir et cet honneur eussent pu paraître écrasants et périlleux pour un petit pays comme le nôtre si, depuis notre admission au sein de la grande famille des nations, nous ne nous étions ingéniés, par tempérament et par conviction idéaliste plutôt que par obligation et par intérêt, à pratiquer en toutes circonstances les hautes vertus sociales d'hospitalité, de courtoisie et de civisme international.

Le choix unanime par l'Union des Associations internationales de la capitale belge comme centre de son activité universelle, implique pour nous le mandat glorieux de lui faciliter par tous les moyens en notre pouvoir, l'exercice et le développement constant de son action mondiale et purement morale. La domiciliation chez nous de l'Union des Associations nous place, en effet, dans la situation du personnage jouissant de la réputation flatteuse d'être aussi généreux que cossu et qui, un beau jour, constate qu'il devra d'urgence modifier la disposition intérieure de son château pour pouvoir loger dignement un hôte de marque dont l'amitié lui est précieuse.

L'hôte de marque qui fait appel en ce moment à notre généreux appui comme d'ailleurs au concours de tous les Etats civilisés, n'est autre que cette Union des Associations dont les efforts visent au but humanitaire qui se résume en ces simples mots: « Entente internationale par la coopération solidaire intellectuelle et sociale des peuples ». Aussi

se surprend-on à rougir à la pensée humiliante qu'à notre époque de prospérité matérielle inouïe, de progrès scientifique et technique insoupçonnés et toute imprégnée des principes de vérité et de justice, d'entraide et d'entente, il ait fallu plusieurs années de propagande opiniâtre avant d'entrevoir l'heureuse éventualité de la pose à Bruxelles de la première pierre de la Cité Internationale.

Ceux qui se souviennent de la pénible ascension du mouvement pacifiste savent pourtant que la noble munificence d'Andrew Carnegie n'aurait jamais eu l'occasion de concrétiser l'idée pacifique par l'érection du somptueux Palais de la Paix, si, durant de nombreux lustres d'un travail obstiné, des propagandistes opiniâtres n'avaient préalablement sarclé dans les cerveaux d'élite le préjugé qui voulait que l'étranger fût l'ennemi: *hospes hostis*, pétri de sentiments de solidarité et de commune entente les intelligences et les cœurs. L'apostolat qui s'exerce dans les cellules de l'Office Central de Bruxelles sème par le monde le bon grain de la concorde. Dans les congrès et dans les conférences il établit un contact entre les peuples qui désormais penseront à l'unisson, travailleront en commun et partageront leurs joies et leurs peines. L'Office Central, émanation de l'Union des Associations Internationales, engendre par ses travaux cette mentalité jusqu'ici inconnue de la tolérance interracique dont les diplomates des conférences de La Haye et de la Cour d'Arbitrage fixent, sous les espèces de conventions et d'arrangements, les manifestations extérieures. Bruxelles, pourrait-on dire, défriche le champ des mentalités, sème le grain, fait la moisson et prépare la mouture que La Haye n'a qu'à transformer selon les besoins et les goûts de sa haute clientèle politique. L'Union des Associations formule, fait discuter et approuver par les Congrès et enfin sanctionner par les parlements, des résolutions qui d'ici, vont se répercuter dans les codes des nations. Toutes ces résolutions se rapportant aux intérêts les plus divers de l'activité humaine, constituent les matériaux dont se construit sous nos yeux émerveillés la société internationale mieux équilibrée, la civilisation plus fraternelle d'après-demain.

Croirait-on que cet organisme compliqué, en perpétuelle gestation de l'ordre nouveau plus, sinon définitivement harmonisé, souffre cruellement en ses entourures et que

l'exiguïté de ses laboratoires sociaux paralyse partiellement ses hautes fonctions, ankylose ses membres, compromet gravement son développement ultérieur. Eh, bien! la Belgique qui a accordé son haut patronage aux offices internationaux dont actuellement 22 États sous des formes plus ou moins complètes et 123 associations internationales sont les bénéficiaires, est assez riche, nous semble-t-il, pour payer sa gloire, et, la première, elle aura à cœur d'assumer sa part entière des charges qui résulteront de l'édification du centre architectural instamment réclamé par l'Union des Associations.

Le Palais Mondial qu'elle est appelée à construire sera pour la vie internationale des peuples ce que les palais des souverains, les ministères et les hôtels de ville sont pour chaque pays en particulier. Dès maintenant tous les nerfs du corps social international aboutissent dans les nombreux services de l'Office central et c'est vers le Palais Mondial de Bruxelles, à l'érection duquel tous les États jusques et y compris les républiques de l'Amérique latine apporteront leur concours, que nous verrons s'orienter les aspirations idéales et matérielles de l'humanité agissante, converger les efforts généreux de tous les amis du progrès humain et affluer les fruits du travail des penseurs internationaux. Les aspirations qui s'expriment par le monde, individuelles ou collectives, seront réunies ici en un faisceau puissant, transformées en des revendications communes et positives qui feront rayonner jusqu'aux confins de la terre leur action généreuse et irrésistiblement pacifiante. Le Palais Mondial, dès lors, sera le point de polarisation de la superconscience sympathique de l'humanité. Notre centre organique du labeur universel sera, dans l'ordre intellectuel et social, l'analogue de ce qu'est, à La Haye, dans l'ordre politique et diplomatique, le somptueux Palais de la Paix. Et ainsi, petit à petit, sous l'égide de la Belgique accueillante aux idées de progrès, se réalisera le syncrétisme harmonieux, l'union solidaire des volontés bienfaisantes qui fera la force de l'humanité nouvelle.

Le devoir international de la Belgique se trouve nettement tracé et défini avec toute la clarté désirable par le vœu unanime de la Commission Internationale de l'Union des Associations. Dans sa cession d'avril 1912 elle a réi-

téré ses remerciements au gouvernement belge qui alloue annuellement 30,000 francs au répertoire bibliographique universel, et 2,000 francs au Musée International, tout en octroyant aux œuvres mondiales la jouissance gratuite de locaux dans les bâtiments de l'Etat : 4,200 mètres carrés au Palais du Cinquantenaire, au Musée Moderne, et dans les sous-sols du Palais des Beaux-Arts. La Commission a également adressé ses remerciements à la « Carnegie Endowment for International Peace » pour la subvention annuelle de 75,000 francs qu'elle a allouée à l'Office central. L'Union espère que grâce aux subventions des Associations, des Etats et du Mécénat les ressources de l'Office Central se développeront de manière à lui permettre de réaliser complètement son programme.

Il y a lieu, déclare la Commission de l'Union, d'aider l'Office Central à réaliser la concentration matérielle de ses divers services. Elle estime au surplus, qu'il y a lieu de ranger la création d'un centre international architectural parmi les entreprises dont l'écllosion doit être favorisée.

A l'ordre du jour du Congrès Mondial qui s'est réuni en juin dernier, nous avons vu figurer l'examen des mesures pratiques pour développer le centre international et le doter de locaux, d'installations matérielles et de collections appropriées à ses services.

Signalons enfin que l'Union des Associations a jugé nécessaire d'adresser récemment aux ministres des puissances étrangères une communication sollicitant pour son œuvre le concours des divers gouvernements en leur offrant l'usage des services internationaux déjà institués. Une notice et des publications explicatives ont été remises à l'appui de la communication. L'Union a prié les gouvernements de bien vouloir examiner ses vœux avec la bienveillance qu'ils témoignent à toutes les entreprises susceptibles de contribuer au progrès général. Elle a précisé le but de ses œuvres internationales et le plan de coopération qui permettrait à chaque gouvernement de participer au Centre International et d'en retirer tous les avantages pour ses propres administrations et ses nationaux.

Ces démarches et l'appel pressant que l'Union a adressé il y a quelques semaines à un certain nombre de personnalités en vue d'obtenir d'elles les moyens nécessaires au

complet développement du Centre International créé à Bruxelles, révèlent une détresse à laquelle le souci du prestige moral de la Belgique commande de mettre fin en promouvant énergiquement la construction du Palais Mondial.

Appréciant le bénéfice moral qui résultera pour nous d'une intervention rapide et conforme au sentiment unanime des puissances étrangères et du prochain Congrès Mondial de Gand, le gouvernement belge — nous aimons à le croire — s'empressera sans doute d'aller au devant des vœux du Congrès en mettant à la disposition de l'Union les terrains nécessaires à l'érection du Palais Mondial. En cette circonstance, le bon renom de la Belgique est en jeu, car, si le choix unanime et spontané de Bruxelles comme siège de l'Union atteste l'universel respect qu'inspire le nom belge, la confiante amitié réciproque qui nous unit de cœur à toutes les nations étrangères ne pourra que s'accroître si nous nous montrons généreux avec tact et à propos. *Bis dat, qui cito dat!* a dit très justement Sénèque. En permettant à l'Office Central de choisir librement l'emplacement de la future cité de la Pensée Internationale, nous justifierons amplement le privilège moral qui est nôtre, d'être la résidence du royaume de la Pensée.

Songez surtout, lors du choix de l'emplacement de cette cité unique au monde, que la première et la principale œuvre architecturale à réaliser, devra correspondre au point de vue de la situation comme de son utilisation et de son aspect extérieur à la grandeur de l'idée qu'elle doit abriter et concrétiser. Qu'il faille « faire grand » c'est l'évidence même puisque le Palais Mondial sera la résidence des services centraux de plus de 500 associations internationales. Il devra fournir les salles pour la Bibliothèque Universelle qui devra compter 50 millions de notices classées et répertoriées (elle en a déjà 11 millions) et les salles de congrès et de conférences, loger la Bibliothèque internationale qui devra atteindre les deux millions de volumes (75,000 volumes sont déjà réunis), le Musée International qui devra s'étendre sur une cinquantaine de salles (il en compte actuellement 16) et enfin les archives documentaires et encyclopédiques capables de comprendre une dizaine de millions de pièces, textes et documents iconographiques (les collections en sont commencées

et comprennent 300,000 pièces) d'autres organismes encore, tous essentiellement susceptibles de croissance et indispensables au fonctionnement des rouages de la vie internationale. Qu'il faille « faire beau » et imprimer à ce Palais un caractère d'incomparable harmonie des proportions, des styles et de la couleur, cela n'est pas moins évident puisqu'il servira de demeure à la royauté intellectuelle et morale exerçant son empire généreux sur les peuples des deux hémisphères.

Un autre postulat est que l'édifice devra dominer majestueusement de ses splendeurs architecturales et décoratives un paysage libre permettant toutes les extensions futures sans nécessiter de coûteuses expropriations. Or il paraîtrait que d'aucuns auraient songé à assigner à titre de logement aux services centraux de la Vie Internationale une triste mesure située dans un bas-fond faubourien. Le bruit qui a couru à ce sujet dans la presse et dans les milieux artistiques ne fut sans doute qu'une méchante calomnie car aucun ministre belge ni aucun membre de l'Office Central et de l'Union des Associations ne seraient assurément capables de proposer l'ancienne Abbaye de la Cambre fondée en 1201 et qui fut désertée par l'Ecole militaire, l'Ecole de guerre et l'Institut cartographique.

La Belgique se doit d'éviter toute solution provisoire ou étriquée du Palais Mondial. Or la transformation de l'Abbaye du Bas-Ixelles ou l'érection de la Cité de la Pensée sur les ruines de cette vénérable bicoque encastrée entre un étang et des rues commerçantes et peuplées serait une véritable injure au bon sens esthétique et un persiflage absurde de l'idée mondiale elle-même. Nous gagerions volontiers que si pareille solution devait être officiellement suggérée, l'opinion internationale la battrait en brèche au Congrès international de Gand par l'organe des représentants des Gouvernements étrangers et des dirigeants de l'Union des Associations. Aussi n'en serait-il plus question, nous osons l'espérer du moins.

Le bon sens commun veut que la Cité internationale soit érigée hors ville dans un site élevé. Les séculaires mesures architecturales pourront, comme le veau d'or, rester toujours debout dans leurs bas-fonds humides et malsains. Certaines industries modernes guettent avec

impatience leur disparition pour s'y substituer à elles. C'est dans l'ordre. D'autre part, il est à peine nécessaire de faire remarquer que les édifices monumentaux, palais et temples servant de Centres religieux ou politiques, dans l'antiquité et les temps modernes, ont dressé ou dressent encore sur des collines, sinon sur les sommets de montagnes, leurs splendeurs architecturales. Bornons-nous à citer l'Acropole d'Athènes, cette merveilleuse citadelle de l'ancienne Athènes édifée sur un rocher de 150 pieds où l'on arrivait par les Propylées et dont le sommet était couvert d'œuvres d'art les plus diverses et les plus remarquables, de temples, de palais et de statues; le Capitole de Rome avec ses temples dédiés à Jupiter et à Junon, le Tabellarium abritant les archives du vaste empire s'élevait sur le mont Capitolin ou Tarpéien que Michel-Ange lui-même a doté de palais qui en font encore aujourd'hui le centre idéal et administratif de l'Italie; la cité sainte de Sion-Jérusalem couronnée par le temple de Salomon et ses vastes dépendances; le Kremlin de Moscou, etc., etc. Prétendre ériger le Palais Mondial dans un bas-fond serait une aberration que l'on ne commettra pas.

Quant à l'Idéal international enfin sorti des limbes grâce à l'évolution progressive des idées, nous avons, comme beaucoup d'autres fervents mondialistes, rêvé l'établissement de sa demeure orientée vers le Levant, sur le point culminant du superbe plateau de Woluwe.

Parmi tous les autres sites de la banlieue que nous avons envisagés comme emplacements possibles pour l'édification du Palais Mondial, celui-ci emporte tous les suffrages. D'un accès facile il domine, en effet, la grandiose et aristocratique avenue de Tervueren, le long de laquelle, depuis le Palais du Cinquantenaire jusqu'au Palais Colonial, le génie de la nature et celui de l'homme se sont unis pour répandre à pleines mains leurs trésors combinés. Quelle multitude de visions infiniment variées éblouissent les yeux avant d'arriver aux étangs qui, à droite et en contre-bas de l'avenue de Tervueren dévalant vers le pont de Woluwe, en forme de cœur ou de palette sertissent dans l'émail des herbages leur miroir argenté. Le paysage qu'on découvre du plateau vers Tervueren est de ceux dont la beauté idéale est indépendante du soleil et des saisons. L'automne, quand du haut du plateau nous

l'admirions la dernière fois, l'avait dépouillé sans le déparer et l'hiver peut le ravager sans détruire la noblesse de sa physionomie. Au premier plan du panorama la houle des bois chantait la gamme des jaunes, du jaune verdâtre à l'ambre clair, du cuivre éclatant au vieil or, et à l'or roux, tandis que dans le lointain, sur l'écran dentelé de la forêt séculaire, le bourg de Tervueren découpe ses toitures gaufrées que domine timidement le clocher minuscule de sa vieille église trapue.

Faudrait-il s'étonner si l'on découvrait un jour la preuve que le caractère prestigieux de l'Avenue de Tervueren avait, depuis plusieurs années, suggéré à Léopold II le désir d'activer la construction de villas luxueuses depuis le second rond-point jusqu'aux Trois-Couleurs?

Au risque d'être taxé de témérité et d'indiscrétion nous ajouterons par parenthèses, qu'en optant pour le plateau de Woluwe comme emplacement de l'Exposition Internationale et Universelle de 1910, le roi bâtisseur, de l'aveu même de son confident feu Henri Maquet, nourrissait des sentiments favorables à un très intéressant projet d'ensemble d'une haute portée artistique et économique. Ce projet tend à créer entre le plateau de Woluwe et le bourg de Tervueren, en laissant absolument intacte la forêt, une série de cités-jardins internationales et commerciales. Le plan d'ensemble parfaitement étudié existe et prévoit l'édification de la Cité de la Pensée Internationale dans le site que nous préconisons. Nous en donnons prochainement des précisions intéressantes, les plans de *Cosmopolis* et de la *Cité de la Pensée internationale* devant figurer à l'Exposition des Villes de Gand.

Certain de ne pas nous tromper, nous ajouterons aujourd'hui que l'idée et les esquisses du projet des cités-jardins ou *Cosmopolis* avaient rencontré dès septembre 1907, le Palais Colonial n'étant pas encore débarrassé de ses échafaudages, l'approbation sans réserve du feu roi. Ceci est si vrai que la plaine du Solbosch l'ayant emporté sur le plateau de Woluwe, le souverain ne cacha pas à Henri Maquet un certain dépit. Deux ans plus tard — si nos souvenirs ne nous trompent pas — lorsque déjà il suivait sa cure électrique à Paris, donc trois mois avant sa mort, il manifesta encore sa décision de prendre sa revanche en affectant une partie des revenus du domaine de la Cou-

ronne à la préparation de l'Exposition centenaire: le commencement en devait être la construction sur le plateau de Woluwe et la Cité Internationale tandis qu'une grande International Improvement Society devait construire les cités-jardins. Un sort cruel en décida, hélas ! tout autrement.

Ceci dit, nous terminons par le vœu motivé que la Belgique, assurée dès à présent du concours de vingt-deux Etats étrangers, prenne courageusement l'initiative de poser dans le cadre prodigieux et dans la quiétude songeuse du plateau de Woluwe la première pierre du Capitole de la solidarité humaine. Il est à prévoir qu'autour de ce vaste laboratoire de l'interpénétration des peuples et des races, couronnant magnifiquement les pelouses et les étangs, surgiront bientôt, toujours sans empiéter d'un pouce sur le superbe parc, des instituts nouveaux et des institutions ayant elles aussi besoin d'une certaine ampleur. Avant qu'il soit longtemps, Bruxelles pourra se glorifier d'avoir érigé en un lieu élu pour la beauté, l'acropole consacrée au savoir humain et à la gestion des grands intérêts mondiaux. La Belgique neutre et industrielle en organisant cette apothéose de la coopération des peuples prouvera aux puissances étrangères qu'au milieu des légitimes préoccupations de son expansion économique, elle n'a pas oublié l'idéal international, cette plante bien frêle enracinée dans le sol belge qui deviendra, suivant la belle parole de M. Léon Bourgeois: « l'arbre aux frondaisons magnifiques sous lequel le genre humain viendra se reposer, confiant et joyeux ».

Non, il ne sera pas dit que la Belgique a le cœur ridé par l'unique souci de thésauriser. Elle tiendra à honneur, au contraire, de cultiver la petite fleur bleue de l'idéal. Loin de prétendre égoïstement vivre sa vie, elle voudra vivre la vie des autres et, de la sorte, elle sera grandie moralement autant qu'elle l'a été physiquement par la conquête et l'organisation de son empire colonial.

J.-P. LIPPERT.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Moncrabeau et ses Poètes.

La Société Royale Moncrabeau, dite « Les Quarante Molons », vient de célébrer son soixante-dixième anniversaire. Pourquoi n'avoir pas attendu les trois quarts de siècle, dira-t-on. Eh ! les Molons font-ils jamais rien comme tout le monde ? N'ont-ils pas naguère inauguré la série des jubiléés en fêtant leur quarantenaire ? Qu'importe au surplus ? Ce que j'en veux retenir, c'est que cette année, Moncrabeau est en liesse ; et cela suffit pour que chez les Namurois, depuis longtemps exilés de Grognon et de Gravière, le cœur se pavoise des frais souvenirs de jeunesse. Ceux-là me comprendront qui ont gardé au plus intime de leur être l'amour des Cheoncq Clotiers, du perron liégeois ou de Jean-Jean d' Nivelles, le regret du combat du Lumeçon, de la danse des Gilles ou des marches d'Entre-Sambre-et-Meuse, ou pour qui le pays natal s'évoque tout entier dans l'égrènement cristallin d'un carillon flamand.

Moncrabeau ! Je revois l'orchestre aux cinq gradins bariolés du bleu des mantelets, du rouge vif des coiffures et des molletières en fer blanc, du blanc des collerettes à fraise et des manches à larges plis ; flanqué, dans le bas, de deux Chinois au grand chapeau parasol, et dans le haut, de deux marionnettes : l'homme à califourchon sur un tonnelet de vieille « Keute », la commère assise sur un âne en carton.

Un coup de sifflet : cette masse confuse et immobile se précise en quarante silhouettes se dressant automatiquement de leur siège. Nouveau coup de sifflet : quarante mains collées au front font le salut militaire, puis retombent avec un bruit mat. Dernier signal : et les

Molons reprennent leur position première. C'est le salut moncrabeautien.

Mais qui donc ne se souvient les avoir vus, il y a quelque dix ans, à l'Alcazar ? Plus rares sont ceux qui les applaudirent en 1881, à la fête donnée au Cirque Royal au profit des inondés, en présence du Roi et de la Reine ; et quelques vieillards à peine se rappellent la stupeur provoquée au Cercle Artistique par la première audition à Bruxelles des Quarante Molons, le 2 avril 1859. A cette époque, l'orchestre mirlitonnesque était une nouveauté en Belgique, partout ailleurs qu'à Namur.

Rogier assistait à la fête, dont le *Moniteur* ne dédaigna pas de signaler le succès en termes dithyrambiques.

Sur ceux qui l'imitèrent plus tard, cet orchestre n'avait pas seulement l'avantage de la priorité. Si le mirliton y régnait en vainqueur, dissimulé sous les formes les plus hétéroclites : ustensiles de ménage, batterie de cuisine ou lampe carcel, il n'était pas l'unique mode d'expression adopté. Il y avait des instruments à cordes, de fil d'archal ou de boyaux, à anches, à claviers. La viole d'amour y voisinait avec le violoncelle monocorde n'ayant qu'une planche pour caisse de résonance et une vessie gonflée pour chevalet.

Un concours de luthiers fantaisistes, ouvert à Moncrabeau, le 5 mai 1857, avait donné naissance au criniki, au caurlet, au cocoli, au hulau, au poriatophone, aux chimrettes, à la guzla, à la flûte-cara, aux cougnous à piston, aux mirlitons à soupape, au créné-solo, au chabot-basse, au malton, à la crossette, à la charmette, à la calle-basse, à la buse-travestière, au tchin da l'rimouïe et à la tiesse di tchfau.

D'excellents musiciens se récréaient à tirer parti de ces instruments invraisemblables, et la naïve inspiration de l'aveugle Bosret, l'auteur du *Bia Bouquet* s'était complue à composer des morceaux spéciaux mettant en valeur les richesses insoupçonnées de cette symphonie baroque.

Comment expliquer, à qui ne l'a pas entendue, « Li piquette do jou au village » qui s'ouvre par les chants du coq et du rossignol, le cri du coucou, le bêlement des moutons, le beuglement des vaches, les aboiements des chiens, les gloussements de la basse-cour, tandis que trois heures sonnent au clocher du village, puis aux hor-

loges particulières. Et l'aube paraît, le soleil se lève, le village se réveille, et c'est d'une impression ingénue et touchante à force de naïveté.

Puis voici l'orage avec la pluie, la grêle, la foudre, le crépitement de l'ondée sur les feuilles, le retour du beau temps ; et comme à Moncrabeau, la gaieté ne perd jamais ses droits, cela s'appelle « Les Auvergnats surpris par l'orage ».

* * *

Les origines de Moncrabeau, esquissées plus ou moins exactement à diverses reprises, ont définitivement été fixées en 1900, grâce à la découverte d'un rapport rédigé en 1868 par Paul Godenne, un Molon de la seconde génération, et publié par son fils, M. Jacques Godenne, dans une étude consacrée à la joyeuse Académie.

Vers 1834, un cercle de gais lurons s'était formé à la Plante, au cabaret du père Warnon, sous le titre de « Li Cabinet des Meintes (mensonges) ».

Le père Warnon était un vieil aveugle à perruque et à queue de rat, tout pétillant de malice. Parrain du Cercle, avec Bosret, il consentit à sacrifier solennellement sa queue de rat pour corser les fêtes inaugurales. Un barbier, membre du Cabinet, fut chargé des fonctions de sacrificateur. Coiffé de son plat à barbe, vêtu d'une longue chemise multicolore et de grosses bottes, il fut reçu processionnellement à la porte du local. Le père Warnon, les mains jointes et les yeux bandés l'attendait, à genoux sur une table, soutenu par l'aveugle Bosret. La queue de rat coupée, on alla l'enterrer au jardin avec accompagnement d'airs funèbres sur les flûtes à l'oignon et les guimbardes. Puis le père Warnon chanta un *De Profundis*.

Pour être accepté parmi les Meinteurs, il fallait conter avec esprit, devant les anciens une bourde plus ou moins littéraire. Ce fut là le début de l'évolution du Cercle vers la chanson wallonne que devaient illustrer les œuvres des Molons Werotte, Lagrange, Colson, Suars, Metten et tant d'autres.

Admis ou ajournés, les candidats devaient payer à la docte assemblée une tonne de vieille Keute et un repas

uniquement composé de plats de « quèwis » (queue de bœuf) remplacés plus tard, à Moncrabeau, par une salade d'endive garnie de ronds de betterave et de haricots et qui sert de plat d'entrée aux banquets de Sainte-Cécile.

Une scission au Cabinet des Meintes provoqua la création des Quarante Molons. Le nom de Moncrabeau est celui d'un village situé à douze kilomètres de Nérac, en Lot-et-Garonne, où s'était formé, après l'Empire, un cercle de vieux grognards qui apportaient dans le récit de leurs exploits une verve gasconne si hyperbolique qu'on les désigna sous le nom de menteurs. Dès lors, ils s'organisèrent en société, eurent des statuts et exigèrent de chaque récipiendaire un récit mensonger.

Comment les Molons namurois eurent-ils connaissance de l'existence de la société française et héritèrent-ils de ses dépouilles après la mort du dernier grognard, c'est là un point qui n'a jamais été éclairci. Ils eurent à leur tour des statuts, des armoiries, une constitution qui proclame l'inviolabilité du président et son pouvoir autocratique. Ils y ajoutèrent, ce qui ne gâtait rien, l'organisation d'œuvres charitables qui n'ont fait que se développer depuis.

* * *

Par contre, le mouvement littéraire local y a plutôt perdu. La renaissance de la chanson et du couplet satirique tentée par les membres du Cabinet des Meintes et qui s'était pleinement affirmée pendant les premières années de Moncrabeau a forcément pâti des préoccupations philanthropiques et musicales. Peut-être après tout, cette floraison littéraire, extraordinairement touffue, avait-elle appauvri le sol après son riche épanouissement.

Ne nous eût-elle donné que Wérotte, peintre des mœurs, des coutumes et de la vie namuroises, qu'on devrait s'estimer satisfait. Les poètes namurois, et particulièrement Charles Wérotte, n'ont jamais obtenu dans la littérature wallonne la place à laquelle ils ont droit. L'importance dialectique du liégeois, la gloire d'un Defrecheux, l'art délicat et souvent parnassien d'un Simon, d'un Vriendts et de maints autres chansonniers plus récents justifiaient une priorité qui eût pu, à la

vérité, être moins exclusive. Si Defrecheux a eu du génie une ou deux fois dans sa vie, et s'il a écrit quelques pièces parfaites qui suffisent d'ailleurs à légitimer son renom, il a laissé foule d'œuvres médiocres qui le cèdent à maintes chansons de Wérotte pour la verve, l'observation, la valeur descriptive, l'émotion et la bonhomie narquoise. Wérotte a mis en scène le Namurois de tout âge avec ses passions, ses jeux, ses travers, ses préjugés, ses malins sous-entendus, ses gauloiseries franches, ses idiotismes pittoresques. Il a chanté la vieillesse et l'enfance, la misère et la joie, les jours d'ennui et les kermesses, l'amour et le petit verre. Il a, dans un milieu bien wallon, campé des types bien vivants. Il a des croquis lestement enlevés, des tableautins d'amour d'une fraîcheur exquise, et ses vers s'impègnent d'une philosophie bon enfant, à la sagesse peu prêchese et aux brocards malicieus.

Julien Colson, lui, fut le chroniqueur à l'affût des actualités, passant au crible de ses appréciations ironiques les inventions, les découvertes, les engouements modernes. Il décrit les promenades dominicales, les batailles de pinsons, les kermesses, les tirs aux pigeons, le tirage au sort, les revues de garde-civique, cède trop volontiers au plaisir de rimaille sur tout, mais a particulièrement réussi à reproduire, dans des pièces dialoguées, le pittoresque bavardage des rues. Plus inégal que Wérotte, il a su se créer un domaine à part qu'il a exploité souvent avec bonheur.

Parmi les nombreux poètes que produisit Moncrabeau, Wérotte et Colson furent les plus féconds et les plus caractéristiques ; et ce n'est pas l'un des moindres mérites de cette société originale d'avoir, au milieu de ses divertissements mirlitonesques, déclenché un mouvement littéraire régional qui, malgré certaines périodes de ralentissement, n'a pas encore perdu de sa vitalité.

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Goya et les Peintres de l'Espagne contemporaine.

Il y a un mois à peine la petite ville de Fuendetodos, en Aragon, était en fête. La population était réunie devant une humble et vieille maison de la cité, et sur la façade de ce bâtiment on plaçait une plaque de marbre, destinée à rappeler au passant qu'un grand homme avait vu le jour dans cette simple demeure. Cet homme était le peintre espagnol Francisco-José Goya y Lucientes.

Parmi les autorités et les artistes qui assistaient à la cérémonie et rendaient ainsi un dernier hommage à la mémoire de Goya, on remarquait un peintre espagnol universellement connu, M. Ignacio Zuloaga. Qui n'a vu ces toiles aux tons durs où des types de Castille, vieillards ou femmes, dont le visage est ravagé par des rides profondes se silhouètent sur un fond de paysage qu'on dirait calciné? Zuloaga était l'initiateur de ces fêtes, et il ne jugea pas sa tâche accomplie quand il eut fait placer cette plaque de marbre sur l'antique demeure; il voulut encore veiller à la restauration de l'intérieur, y établir un musée des souvenirs et des œuvres du grand peintre dont l'Espagne se glorifie.

Le voyageur qui a fait le pèlerinage d'art aux musées de la péninsule, à Valence, à Séville, à Cadix, à l'Escorial et surtout au Prado de Madrid, revient pénétré de cette conviction que l'Espagne possède trois grands peintres qui mieux que les autres, mieux que Zurbaran le pieux, mieux que Ribera le farouche, mieux que Murillo le gracieux évocateur des anges, précisent son caractère, ses tendances et ses goûts, ces trois peintres qui ressortent si violemment, dirai-je, sur l'ensemble des artistes espagnols, sont Velasquez, le Gréco et Goya. Leur originalité est si bien définie, leur talent est si fortement caractérisé dans le sens de la race à laquelle ils appartiennent qu'il ne serait pas possible de les imaginer naissant ou travaillant ailleurs que dans le pays qui les a vus naître et travailler.

Si nous examinons avec soin l'œuvre de Goya, nous

nous étonnons de sa variété et de son originalité. Rien qui nous rappelle une impression déjà ressentie, rien qui ne soit original, saisissant ; rien qui, de suite, ne captive et ne retienne notre attention. Il existe ainsi dans tous les pays des artistes ou des écrivains qui sont dotés d'une de ces extraordinaires et surprenantes personnalités. Ils possèdent le don d'exprimer si fortement leurs idées ou leurs sensations, selon un mode si primesautier, en des formes tellement caractéristiques qu'elles restent inoubliables pour ceux à qui elles furent ainsi communiquées. Ces artistes, ces poètes sont-ils supérieurs aux autres ? On ne pourrait l'assurer d'une manière certaine. Souvent on constate chez quelques-uns une inégalité qui provient de l'énergie même de l'expression, mais leurs qualités et leurs défauts se gravent, ineffaçables, dans la mémoire des hommes. C'est Rabelais, c'est Hogarth, c'est Cranach, c'est Callot ; c'est Goya en Espagne. Il atteint parfois à la grandeur, et parfois aussi il semble s'assouplir à des jeux de séduction et de grâce. Il répand tour à tour l'effroi ou l'ironie, et quelquefois il les mêle avec un art qui nous étonne.

L'Espagne qui nous retient par son charme étrange, par l'aspérité de son sol de pierre, autant que par l'éclat de sa lumière ou l'opulence de ses huertas qui sont des oasis dans des déserts de rocs, l'Espagne tour à tour farouche et luxuriante semble avoir trouvé en Goya une de ses plus vivantes réalisations. On sent bien que ce peintre ne pouvait naître nulle part ailleurs, et en parcourant les musées de la péninsule, particulièrement celui du Prado, on saisit le lien mystérieux qui unit l'artiste à sa race.

Voulez-vous comprendre la force d'expression de Goya, considérez avec attention ce tableau célèbre du Musée de Madrid, *La Famille de Charles IV*. Le roi, la reine, les princes et les princesses sont réunis en un groupement qui nous séduit d'abord par son naturel. Regardez l'expression de ces visages : autant de psychologies mystérieuses qui nous sont soudainement dévoilées. En les examinant, nous saisissons tous les traits de caractère de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants. Il est de beaux visages ; il en est aussi dont la laideur nous effraie. Tel celui de la reine Marie-Louise. Cette physionomie

nous révèle le cynisme, la cruauté; la richesse des parures dont elle est entourée augmente encore cette impression. On devine une pensée infernale derrière ces yeux brillants et pervers. Comparez ce visage à celui de la sorcière édentée du Musée de Lille, et vous serez convaincu de la ressemblance qui existe entre ces deux figures de femmes. Certes, nous ne doutons pas que le portrait de Marie-Louise ne fut ressemblant, mais l'imagination de Goya avait sans nul doute une prédilection pour ces physionomies ravagées et cruelles, et cette prédilection le poussait à exagérer parfois en ce sens ou à renouveler des types analogues. Car Goya se sent attiré vers les scènes de l'Inquisition, vers les scènes de massacres et de tueries.

Ah! ce tableau du Musée de Prado qui porte le nom de *Scènes du 9 mai 1808*, qui a pu le contempler sans éprouver une horreur aussi vive que celle qu'il eut ressentie s'il avait été le témoin de cette tuerie? Des hommes, des révoltés, sont debout dans des attitudes d'exaltés. On dirait des démons, à voir l'expression sauvage qui anime leurs traits égarés. Il en est qui serrent des poings menaçants, il en est qui joignent les mains, il en est qui se couvrent le visage, car devant eux les baïonnettes des soldats exécuteurs sont abaissées; la mort est là qui les guette, qui dans un instant va cracher les balles; il semble que ces hommes soient déjà hors de la vie, dans un monde de damnation, et à côté d'eux, il y a le sang répandu de leurs compagnons, les corps rouges de ceux-ci, les visages défigurés, troués de balles meurtrières; il y a à côté d'eux aussi des vivants, des parents, des amis qui les considèrent avec pitié et avec effroi. Ils participent à leur sort tragique. Eux aussi ils crispent leurs poings, ils se couvrent les yeux de leurs mains noirâtres pour ne pas voir la chose affreuse, les flammes qui sortiront de ces fusils tendus et jetteront sur le sol, au milieu d'un flot de sang, ces corps transpercés, qui immobiliseront dans un dernier spasme ces damnés, leurs frères. Il en est un surtout parmi ces assistants tragiques dont les deux yeux hagards ressemblent à deux flammes, tant il vit profondément, ardemment le sombre drame qui se déroule devant lui. Et dans le lointain, la ville de Madrid élève ses tours et ses clochers vers le ciel inexorable. Quel peintre imagina jamais plus effrayant tableau! Quel poète conçut plus terrible poème!

Et voici que soudain Goya va se transformer. Il était cruel ; il deviendra gracieux. Il nous évoquera Watteau et ses jeux champêtres. Parcourez les galeries de l'Escorial, non pas le musée, mais les chambres du palais royal, ces salles parées de toutes les élégances de plusieurs siècles de gloire et qui contrastent si fortement avec la demeure sombre de Philippe II. Allez au Prado. Dans des jardins de rêve, quatre jolies *manolas* tiennent un drap étendu et font sauter en l'air un mannequin dont les bras et la tête pendent lamentablement ; de belles dames, de galants seigneurs vêtus des somptueux vêtements du XVII^e siècle, se récréent à l'ombre des grands arbres ; un marchand de pots étale sa marchandise, tandis que passe un brillant carrosse, à l'arrière-train duquel se pressent trois grotesques valets. Cependant, regardez de près ces personnages de comédie où le XVII^e siècle frivole semble avoir répandu ses charmes, vous verrez qu'ils ne sont pas pareils à ceux que peignirent Boucher ou Fragonard. Il y a quelque chose d'étrange dans les physiognomies de ces femmes, dont les joues sont trop bouffies, trop roses, dont les regards s'illuminent de flammes. Ils sont gracieux, certes, mais une cruauté se mêle à l'expression de leur joie, et ces beaux gentilshommes qui flirtent avec ces belles dames dissimulent sous leur charme et leur jeunesse une sorte de cruauté naïve.

C'est encore un mélange de jeunesse et de perversité que nous remarquons dans les fameux tableaux de la Maja, l'un représentant l'amie du peintre étendue sur un lit de repos, le corps moulé par des vêtements gris qui nous en révèlent toutes les lignes ; l'autre nous montrant la même jeune femme dans toute sa séduisante nudité. Ici encore, nous remarquons ce mélange d'artificiel et de vérité qui est une des caractéristiques de l'art de Goya, quand il s'incline vers les frivolités. Comme on l'a fait observer souvent, c'est le portrait de la Maja habillée, recouverte de la parure de ses vêtements, que Goya s'est plu à peindre le mieux ; il semble, au contraire, que la jeune femme nue ne nous apparaisse pas aussi gracieuse que l'autre, dont la robe laisse si facilement deviner les formes. Le portrait de Maja est un peu maladif, comme tout l'art de Goya d'ailleurs. On pourrait le rattacher à celui d'un Baudelaire ou d'un Rops, et le naturalisme

particulier à la peinture espagnole ne fait qu'en augmenter la puissance d'impression.

Ce peintre de l'horreur est satiriste à ses heures. Dans ses *Caprices*, dans ses *Malheurs de la Guerre*, dans tous ces dessins d'une énergie si concentrée, il se montre l'historiographe des événements de son temps ; il commente ceux-ci, il flagelle les mœurs de son époque, parfois il a la fougue d'un Juvénal, la fantaisie d'un Callot. On dirait qu'il va atteindre au sublime. Est-il rien de plus saisissant que cette planche des *Malheurs de la Guerre*, représentant une foule réunie autour d'une sorte de squelette couché qui semble revivre pour écrire sur une feuille de papier le mot de l'énigme de l'au delà que la mort vient de lui révéler « Nada » (rien) !

Et ce Goya, si divers dans son expression, ce Goya qui sait tour à tour charmer et effrayer, qui après avoir manié avec une remarquable virtuosité le pinceau du peintre, se sert avec une puissance extraordinaire du crayon du satiriste, ce Goya ne perdit jamais de sa personnalité. Il ne ressemble à aucun autre ; il est bien de sa race, il est bien de cette Espagne âpre et farouche qui si souvent nous étonne.

Il n'est donc point surprenant que M. Ignacio Zuloaga ait suscité les fêtes organisées dans la petite ville aragonaise qui vit naître Goya y Lucientes. Il y a là autre chose qu'un témoignage d'admiration à l'égard d'un artiste aimé, il y a une sorte de reconnaissance de ce lien qui unit Goya aux peintres des écoles contemporaines, aux Zuloaga, aux Anglada, aux Romero de Torres.

Au cours du XIX^e siècle, la peinture a passé en Espagne comme dans tous les pays d'Europe par la crise du romantisme. On y a peint comme en Italie, comme en France, comme en Allemagne, comme en Belgique, de ces tableaux d'histoire où le poncif le disputait à l'emphase. Et cependant, il me semble que la crise y fut moins aiguë que dans certains pays, en Italie par exemple. Si l'on compare les productions qui datent de 1830 à 1850, conservées dans les galeries de Rome, de Milan et de Florence, avec les œuvres de la même école rassemblées au Musée Moderne de Madrid, on constate une supériorité en faveur de l'Espagne. La belle tradition n'y fut pas totalement perdue et les peintres contemporains la renouèrent aisément.

Mais une Renaissance pleine de promesses a révolutionné l'art espagnol contemporain. Il ne serait pas trop téméraire de dire qu'il n'existe pas aujourd'hui un groupe d'artistes, nous ne disons pas plus audacieux, mais doté d'une personnalité aussi marquée que celui des peintres espagnols. Certes, il en est, de par le monde, qui cherchent de nouvelles voies, Fritz Erler et Leo Putz en Allemagne, les cubistes en France, et les futuristes en Italie. Les artistes espagnols n'ont pas de ces audaces ou de ces outrances ; ils ne cherchent pas de techniques nouvelles ; ils se bornent à développer le sens de leur race et la personnalité que leur crée la terre qui les environne et où ils sont nés. Les peintres doivent reproduire sur leurs toiles l'atmosphère qui leur est familière, les types qui leur sont connus, montrer la sincérité et la probité de leur art et ne pas s'attacher à copier des modèles qui leur sont étrangers, ou des ciels qu'ils n'ont pas contemplés. Si nous tenons compte de la différence du génie, de la diversité des inspirations, nous pourrions dire que certains peintres de l'Espagne contemporaine sont les dignes continuateurs de Goya, parce qu'ils cherchent à voir et à peindre selon les traditions de leur pays et de leur peuple et qu'ils possèdent une vision très personnelle qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Et nous pensons non seulement à ce Zuloaga, qui a peint les paysages arides et violents de Castille, et les types donquichottesques de Ségovie, mais au basque Zubiaurre qui a rendu avec un naturalisme si saisissant, avec une si grande originalité de couleurs, les sites et les paysans du Nord de l'Espagne, à l'idéaliste Romero de Torres, de Cordoue, qui fut le peintre de la Chanson andalouse, à Anglada, à Sorolla, à Vasquez, aux Catalans Mir et Rusinol, à tous ces artistes qu'un lien si intime unit à la terre âpre et magnifique pourtant de leur pays et qui nous en font mieux goûter la troublante et profonde beauté.

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

JEF DENYN

Voici, je crois, la première fois depuis que je m'acquitte de la tâche de silhouetter ici quatre personnalités marquantes, par mois, qu'un Belge est mort dont j'aurais voulu parler avec toute l'émotion que sa disparition me procure. Puisque d'autres, mieux désignés que moi, vous évoqueront le maître Camille Lemonnier, force m'a été de proposer à mon directeur Paul André d'autres sujets, forcément moins intéressants.

Je vais donc vous parler de M. Jef Denyn. M. Jef Denyn succéda à son père comme carillonneur de la ville de Malines en 1887. On doit à ces deux artistes des améliorations notables du mécanisme du carillon, qui permettent de donner au jeu une souplesse absolue. De nombreux carillons ont été réorganisés depuis un certain temps d'après les indications de M. Denyn. Président du jury du concours de carillonneurs organisé à Malines en 1910, il a consigné dans son rapport au sujet de cette joute remarquable, des remarques précieuses sur le choix et l'exécution de la musique campanaire. Il a composé des morceaux pour son instrument et excelle à improviser des préludes ; il doit en outre sa renommée au goût et à la virtuosité de ses interprétations et à la délicatesse du chant soutenu qu'il parvient à faire exprimer par les cloches. Depuis 1892 il donne des concerts à la tour de Saint-Rombaut, tous les lundis, le soir, en juin, août et septembre. A l'occasion du 25^e anniversaire de sa carrière artistique, le Roi le nomma chevalier de l'Ordre de Léopold. M. Jef Denyn s'est fait entendre les 12 et 26 juin à Anvers, et il y jouera encore les 10 et 24 juillet, les 7 et 28 août prochains, de 9 à 10 heures du soir.

Le carillon est l'instrument national des Flandres où, dès le XV^e siècle, tous les beffrois des Hôtels de Ville en furent munis. Les premières installations se composaient d'instruments purement mécaniques ; plus tard, on eut des carillons joués à la main, et ce sont ceux de cette espèce qui furent placés dans les clochers des églises. Les

plus grands d'entre eux comprennent jusqu'à quatre-vingts cloches et possèdent toute la série des demi-tons formant une gamme chromatique d'au moins six octaves. Certains, même parmi les plus importants, ne comptent que quarante ou cinquante cloches. Celui de la tour de Notre-Dame à Anvers se compose de quarante-sept cloches, dont trente-six, d'une admirable pureté de son et parfaitement accordées, ont été fondues pour la ville en 1655-1658 par François et Pierre Hemony, deux Lorrains établis à Zutphen et à Amsterdam, et qui sont les auteurs de la plupart des cloches des carillons de Malines et de Gand et d'un grand nombre de carillons des Pays-Bas. Trois des cloches d'Anvers sont dues à Georges Dumery (1767), fondateur à Anvers et plus tard à Bruges, où il fit les cloches au son moelleux qui chantent encore dans le beffroi. Sept clochettes, enfin, fondues à Louvain par Félix Van Aerschodt, sont modernes.

Dès le XVI^e siècle, on jouait le carillon au moyen d'un clavier à touches et à pédales; en 1877, on essaya d'alléger le travail du carillonneur par l'adoption d'un instrument ingénieux permettant d'attirer sans effort le battant sur la cloche; le souci d'obtenir un jeu souple et nuancé a fait revenir à l'ancien clavier, très soigneusement établi et semblable au mécanisme du carillon de Malines, qui, depuis quelques années, a servi de modèle pour la réfection de nombreux jeux de cloches. L'orchestre campanaire, qui peut se mouvoir mécaniquement ou par l'intermédiaire d'un musicien, joue automatiquement des airs annonçant l'heure, la demi-heure, les quarts et les demi-quarts; ces airs sont parfois plus ou moins religieux; on peut y reconnaître le *Sum tuum* ou le *Veni Creator*; on y entend aussi des fragments de *La Flûte enchantée*, de la *Dame Blanche*, des *Puritains*, de *Si j'étais roi*, des *Noces de Jeannette*, de la *Fille de Madame Angot*; souvent même on y perçoit des chansons populaires ou des refrains, des scies de café-concert.

On connaît le célèbre poème des *Rayons et les Ombres*, écrit à Malines en août 1837 par Victor Hugo « sur la vitre d'une fenêtre flamande » :

*J'aime le carillon dans tes cités antiques,
O vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,
Noble Flandre, où le nord se réchauffe engourdi
Au soleil de Castille et s'accouple au midi!*

*Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle,
 Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole,
 Apparaître soudain par le trou vif et clair
 Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.
 Elle vient, secouant sur les toits léthargiques,
 Son tablier d'argent plein de notes magiques,
 Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyés,
 Sautant à petits pas comme un oiseau joyeux,
 Vibrant ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible:
 Par un frêle escalier de cristal invisible,
 Effarée et dansante, elle descend des cieux;
 Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,
 Tandis qu'elle va, vient, monte, et descend encore,
 Entend de marche en marche errer son pied sonore!*

Rodenbach, de ci, de là, dans son œuvre, a décrit l'effet que produit l'orchestre des cloches (Cf. *Le Carillonneur*, *l'Art en exil*, le *Miroir du ciel natal*); André Theuriet (*Le bleu et le noir*); François Fabié (*Le clocher*); Charles Guérin (*Le Sang du Crépuscule*); Fernand Gregh (*La Maison de l'Enfance*) et ce bon et grand Camille Lemonnier lui-même, un peu partout dans ses romans flamandais, ont, en d'heureuses onomatopées, exprimé l'harmonie des musiques campanaires

Les carillons attestent l'amour de nos populations pour la musique; ce sont des instruments propres à raffiner le goût de la foule, et un Jef Denyn travaille peut-être plus à l'éducation artistique du peuple que de nombreux professeurs de Conservatoires...

J'ai entendu, le 12 juin, Jef Denyn à Anvers. Il joua tour à tour une cavatine de G.-A. Rossini, deux poèmes de J.-B. Faure, une sonate de Richter, une fantaisie de Peter Benoit, une ballade de K. Candaël, et un chant des flamands de Peter Benoit. Sous ses doigts experts et habiles, le carillon murmurait, soupirait, vocalisait, chantait, pleurait ou grondait. Au soir, alors qu'en compagnie de Charles Bernard nous rêvions au bord de l'Escaut, dans l'admirable vie nocturne du port, les sons qui s'envolaient du haut de la tour de Notre-Dame nous pénétraient d'une délicieuse émotion. C'était comme un peu des rythmes anciens qui s'en revenaient vers nous; c'était, ce carillon que faisait vibrer Jef Denyn, un peu de l'âme ancestrale des Flandres qui plânait par dessus la ville des Signooren et le mirage sombre du fleuve. Ah! qu'autrement captivante et enlaçante, qu'autrement élo-

quente et pure nous parlait cette musique, venue des cieux pour rejoindre le sol, en comparaison des opéras conventionnels et faux ! Et, quand le concert fut fini, longtemps après, nous murmurions encore : « Ce Jef Denyn, quel artiste (1). »

LE TSAREWITCH

Mon Dieu, Madame la Tsarine de toutes les Russies, combien je vous juge à plaindre, malgré toutes vos richesses ! Et croyez bien que je n'entends point parler des plus ou moins vagues appréhensions que peut susciter en votre esprit l'existence des Nihilistes ou des Terroristes de votre pays.

Non, Madame, je vous plains pour ce que doit souffrir votre cœur de mère. J'ai lu qu'à la suite des fêtes de Moscou, où, malgré la Faculté, le protocole exigea la présence de votre pauvre fils, celui-ci a dû s'aliter et que son état, déjà fort précaire, est de plus en plus alarmant.

N'est-ce pas, porté sur l'épaule solide d'un Cosaque que ce petiot costumé en général dut assister à ces cérémonies de fatigant apparat ?

Pauvre mère, pauvre gosse ! A quoi lui sert le beau destin que l'hérédité impériale lui assure, un jour ou l'autre ? A quoi bon se dire qu'il sera tôt ou tard le plus puissant Empereur du Monde s'il ne doit jamais connaître le bonheur d'être fort, énergique et gai ? Né sur les marches d'un trône, riche dès ses premiers balbutiements, appelé à savourer la joie des honneurs les plus retentissants, qu'est-il, ô femme, sans le précieux don de la santé ?

Et, si je vous écris, c'est pour vous donner un modeste conseil. Cet enfant n'est pas créé pour vivre dans l'atmosphère dangereuse et malsaine des Cours. Rien ne peut le distraire de ses soucis, de ses ennuis, de ses misères dans les palais où il vivote sous la garde de vos cosaques et de vos soldats lithuaniens. Ayez un geste maternel, un noble geste de mère apeurée et plus soucieuse de sauver la vie de son fils que d'assurer la tranquillité des dignitaires protocolaires.

(1) Ceci n'a rien de désobligeant pour M. G. Brees, carillonneur de la ville d'Anvers, qui donne des concerts tous les lundis et qui joue régulièrement à Gand, au Beffroi, cet été. M. G. Brees est également un pur artiste.

Fuyez avec votre petit tsarewitch, Madame la Tsarine. Fuyez ; allez au loin, dans quelque climat qui convienne à sa faiblesse, à sa douloureuse constitution ; vivez avec lui la vie humble, obscure mais saine des gens de la terre ; ce qui l'étouffe et le tue, cet enfant, c'est la température de serre chaude, de prison, qui règne là où les exigences de votre vie l'obligent à végéter ; menez-le dans les champs, dans les forêts ; emportez-le ; délivrez-le de toutes contraintes ; laissez-le pousser, comme une plante sauvage, en plein air, au contact de la nature ; nourrissez-le des brouets et des ordinaires des humbles ; faites qu'il oublie ses études, qu'il se croie à jamais délivré de la torture de son règne futur. Aimez-le ; soignez-le vous-même avec l'aide d'un bon médecin de campagne qui préfère aux drogues les médicaments du soleil et de l'air ; ne songez plus — pour le moment du moins — à en faire un tsar ; travaillez à en faire un homme.

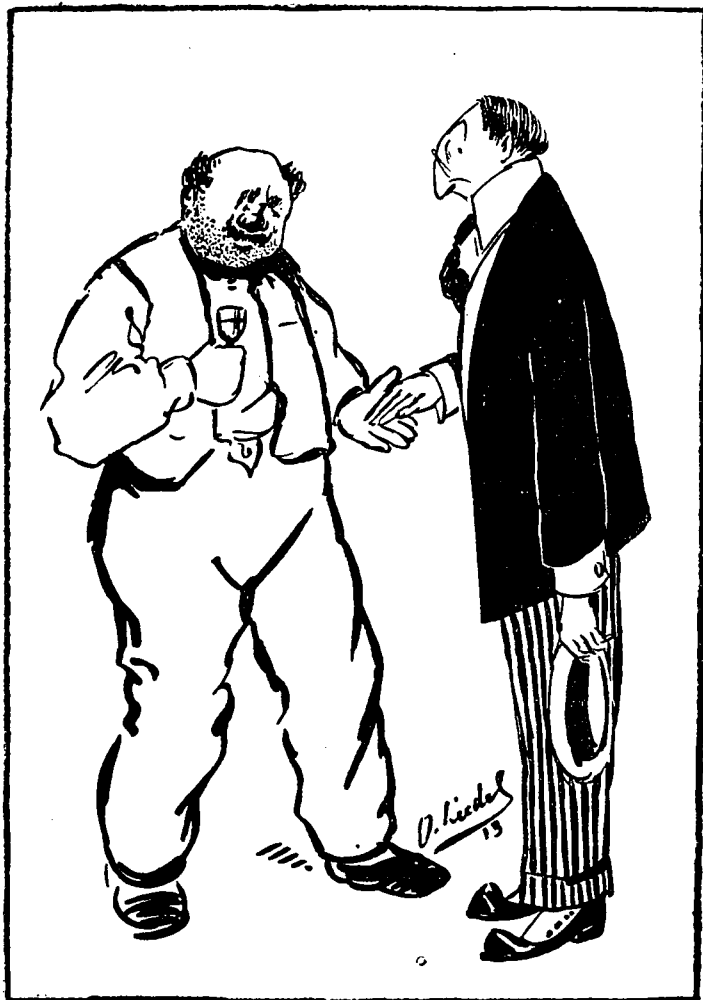
Etre un homme ! Pouvoir rêver quand rêver séduit ; pouvoir se promener quand tout y invite ; avoir la liberté de courir quand les jambes se dérouillent d'elles-mêmes ; respirer comme bon semble, manger quand on en a envie, être son maître, son seul maître enfin, et n'être plus ce pauvre et lamentable chiffon de tsarewitch que guident des lois, des hommes de lois, des protocoles et des courtisans veules et intéressés, que guettent des révoltés prêts pour tous les attentats.

Ah ! que mes accents évoquent ceux de Juvénal — je n'ose l'espérer — ou ceux de Joseph Prudhomme — tout le monde ne peut pas être un Barrès, — peu importe ! Je ne regrette qu'une chose, Madame la Tsarine, c'est que mes accents ne seront pas entendus jusqu'en Russie. Car j'ai la conviction qu'à un prince chétif et malingre, le grand air, l'air pur et libre peut rendre la force ou, du moins, suffisamment de ressort, pour lui permettre d'accomplir sa carrière d'homme sur la terre.

Et ces mots, sans fiel, sans envie, uniquement inspirés par la pitié que me suggère ce malheureux enfant, croyez, ô Impératrice puissante, je ne les adresse point à la Tsarine, mais à la mère, à la mère qui doit surpasser en vous la princesse.

MAURICE GAUCHEZ.

LES NOUVEAUX IMPÔTS



Le Poivrot à l'Agent de Change: Ah! mon vieux, i' nous ont mis dans les mêmes draps...

(Dessin de OSCAR LIEBET.).

LES GENS DE PARIS

« Nous avons enfin reçu des nouvelles du nommé Julien, lequel avait fait précédemment parler de lui en enlevant à ses parents une jeune personne du nom de Louise, de sa profession couturière. On se rappellera que ce prétendu poète, dont les théories morales — amoraux — surprirent nombre de ceux qui le connurent, avait fait élire sa maîtresse Muse de Montmartre par tous les baladins, fainéants, concubins et absinthomanes de la Butte. Appelée par sa mère en larmes au chevet de son père gravement malade, la jeune fille n'avait pu se refaire à la vie familiale, et, au bout de quelques semaines, s'était derechef enfuie pour rejoindre son amant, et, avec lui, la noce et la paresse. On n'entendit plus parler ni de lui ni d'elle; quinze ans s'écoulèrent sans que nous sussions ce qu'il en était advenu. Peut-être serions-nous morts dans cette déplorable ignorance si M. Gustave Charpentier, qui s'est fait, on le sait, l'historiographe de ces piètres héros, n'avait, avec plus d'énergie et de ténacité que nous, poursuivi les recherches. Il vient de terminer son enquête. Elle a été couronnée d'un plein succès. Et en voici les résultats : Julien, las de Montmartre, emporta Louise à Rome où il l'abandonna pour suivre une vieille catin connue là-bas sous le nom de la Beauté. Celle-ci l'entraîna dans un pays slovaque dont M. Charpentier ne nous a pas dit le nom, puis en Bretagne, où elle le lâcha, d'ailleurs sans s'être donnée à lui. La raison déjà fortement ébranlée comme on le sait, Julien revint à Paris, où il se remit à vadrouiller. C'est en sortant du Moulin-Rouge, une nuit, qu'il retrouva Louise, laquelle exerce actuellement entre la place Blanche et la place Pigalle le métier de pierreuse. Elle assura Julien de la confortabilité de son intérieur et l'y ramena, assez malaisément, car il était complètement ivre. Nous voilà désormais renseignés sur ce qu'il advint

à ces deux personnages dont toute jeune fille bourgeoise a rêvé. »

Ainsi eussent pu dire les journaux de Paris s'ils avaient eu quelque souci de la vérité. Ils ont préféré raconter longuement que M. Gustave Charpentier venait d'accoucher d'un nouveau chef-d'œuvre, lequel avait été offert au public idolâtre par M. Albert Carré et un chef d'orchestre du nom de Wolff. Car il sied de noter que le seul capellmeister capable de mettre sur pied *Julien*, notre compatriote Rühlmann, a été comme par hasard oublié; qu'il se console en pensant — je le dis sans sourire — que la bonne fortune lui sera octroyée avant peu de conduire *Louise*. Après *l'Agésilas* en effet, Corneille écrivit *Attila*, et après *Louise*, M. Charpentier a écrit *Julien*.

Je me refuse à vous parler de la musique de *Julien*. Mais je vous dirai deux mots de son livret, œuvre du compositeur lui-même. J'atteste, tout d'abord, qu'auprès de ce livret les drames lyriques de M. Jules Sauvenière sont de rayonnants chefs-d'œuvre. Et je l'atteste avec une gravité que je dirais sacerdotale, n'était ma vieille réputation d'anticléricisme. *Julien*, c'est un défi. *Julien*, c'est inexprimable. De pièce, point; de situation dramatique, point; d'amour, de conflit, point. Une suite d'âneries prétendument profondes, philosophiques, de discours invoquant impérieusement les caramels, de scènes ou du burlesque le plus irrésistible, ou du trivial le plus inattendu. Une phraséologie digne de la cantate belge de l'époque de 1860... Et le tout distillant un tel ridicule et un tel ennui — que l'on en pleure. Oui, que l'on en pleure, pour Charpentier, qui avait du talent, et qui s'est fourvoyé dans le sable mouvant de cette littérature, comme si faire de la musique n'était point son destin!... Et nous réclamons les *Noces de Jeannette*, et nous vous lons impérieusement *Faust*!...

Donc, ni action, ni amour, ni début, ni dénouement. A quoi voulez-vous que l'attention se retienne?... A des vers de l'orient de ceux-ci :

Que ne m'a-t-il prise comme passagère,

Le charmant aviateur

Qui forgea son Hélice au foyer de mon cœur!

C'est Louise qui assume la responsabilité de les dire, et, dans sa pensée, ils signifient : « Pourquoi, lorsque l'inspiration l'entraîne, ne m'emmène-t-il pas avec lui au pays du Rêve? »

*Que ne m'a-t-il prise comme passagère,
Le charmant aviateur
Qui jorgea son Hélice au foyer de mon cœur!*

Glissez cela dans une revue à la Scala de Bruxelles, et le Parquet interviendra. D'ailleurs, il y a mieux dans le « poème lyrique » de M. Charpentier. Durant que Julien et Louise s'avancent vers l'Hiérophante dans le Temple de la Beauté, on entend un acolyte dire en désignant la jeune femme : « En voilà une que j'aimerais mieux la voir tomber en mon lit que l'tonnerre! » Et ça n'est pas, notez-le, du Beulemans. Et voici la première parole de la Beauté :

Rêve auguste que tu fais d'être en face de la fée.

Ton thé t'a-t-il ôté ta toux? Six chasseurs sachant chasser... Cette façon de s'exprimer court tout au long du texte.

Mais c'est au dernier tableau que le lyrisme de M. Charpentier atteint aux définitives altitudes. Louise, désormais prostituée, se définit à Julien :

*Je suis
une muse
qui s'use
à souffler de tendres sons
dans les cornemuses
des cœurs polissons.*

Elle ajoutera :

*C'est un métier divin
comme le tien,
poète malchanceux,
que savoir rendre un homme heureux!*

Soit ; mais tout de même un peu moins difficile. Après cela, il faut savourer le chœur :

Cloum, catacloum, catacloum,

Cloum, cloum.

Ohé! Louise,te,

Lève ta liquette,

Boum, baïboum, baïboum,

Boum, boum,

Pas autant que l'osa la Phrynette

de Donnay,

Mais aussi gaiement que Marcel Legay

sortant d'un banquet.

Et voilà qui nous ouvre des perspectives pires que Newsky sur les mœurs habituelles au doyen des Chansonniers. Et Julien, épaté, s'écrie :

Trille,

O Fille!

Chante,

Bacchante!

Eh ! bien, c'est heureux que M. Gustave Charpentier fasse sa musique lui-même. Il n'eût, je pense, trouvé aucun monsieur qui eusse consenti à déposer des notes sous un livret de cette sublimité-là!...

La sublimité, où est-elle?... Peut-être dans *Marie-Magdeleine*, qui a obtenu à peine six représentations au Châtelet, — six représentations dont les trois dernières ont dû être *meublées* à coups de billets!... Et c'était du Maurice Maeterlinck!... et Georgette Leblanc était la Courtisane!... Mais *Julien* comble la salle de l'Opéra-Comique... Mais on court voir, dans la *Pisanelle*, M^{me} Ida Rubinstein, longue, sèche, maigre, inintelligible, avec deux gestes toujours les mêmes et la face blême d'une morte, à nonner en une langue inconnue le texte prolix et lumineux, obscur aussi, de d'Annunzio... J'accorde la splendeur des décors de Bakst, qui semble avoir, sur sa palette, écrasé, parmi toutes les roses et toutes les pivoines rouges, la Voie lactée entière, et le Soleil aussi. Et j'ac-

corde celle des costumes. Au surplus, la pièce, montée, — c'est un jeu de mots si vous voulez — a coûté près d'un million. M^{me} Rubinstein porte au III un manteau de 40,000 francs. On a donné, comme petit cadeau d'entrée, 70,000 francs à M. d'Annunzio. Et c'est un four, et l'on y va pour rire. Et, le soir de la seconde, le poète Louis Deubel, mourant de faim, s'est jeté du haut du Pont-Royal dans la Seine. Outré du gaspillage d'or qui est fait chaque année par la danseuse russe au profit d'un poète italien avec la collaboration d'un brasseur allemand, M. Edmond Sée, dans le *Gil Blas*, signala qu'avec la seule moitié de la somme, il eût été permis à cinquante talents nouveaux de se faire connaître... Mais les talents nouveaux, Moûsieur, on n'en veut pas. Quand il en pousse, on les étouffe. Tous les requins de l'arrivisme, de la gallette, du bluff et de la prostitution font le cercle autour du trône où nul ne doit plus s'asseoir et le défendent comme l'autre faisait des Thermopyles. Quoi donc!... Un inconnu viendrait qui soufflerait à M. X... un peu de sa gloire, à M. Z... un peu de ses droits, à M. Y... un peu de sa maîtresse?... Mais ce serait intolérable!... « Les éditeurs, c'est à nous, les gras, les gros, les arrivés; le public, c'est à nous; le théâtre, c'est à nous; et c'est à nous les femmes. Tout est à nous. Pour ce qui est de toi, nouveau venu, il y a au delà des Tuileries un pont de pierre blanche qui s'appelle le Pont-Royal. Il te suffira d'en enjamber le parapet pour connaître les douceurs de l'anéantissement... qui vaut bien la gloire, va, et l'argent, et les bons dîners, et les premières décevantes, et la gorge de M^{me} B..., qui est truquée comme une pièce du Châtelet... Va donc, mon bonhomme: la Seine vaut mieux que la Scène et que les femmes: elle ne trompe pas. »

Et Louis Deubel a écouté cette voix, et il s'est jeté dans le fleuve, comme avait fait à Liège, une nuit de mars, voici quinze ans, un autre poète, mon ami Camille Balmès... On raconte que tombé dans la misère, Deubel, qui était un poète en effet, c'est-à-dire un héros incapable de tenir des livres chez un épicier ou de servir de plongeur au bistro, s'en fut trouver son père... Le père le prit par le bras, descendit chez sa concierge, et lui dit :

— Vous voyez ce gaillard-là? C'est mon fils. Quand il viendra, vous le f... à la porte.

Deubel n'est plus revenu. Il est allé où vous savez... et je vous abandonne ce père. Le poète avait trente-quatre ans. Il avait publié quelques plaquettes, verlainiennes, émues... Son talent était des plus rares. Voici des vers qui l'attestent, et qui, maintenant que l'on *sait*, paraissent plus émouvants encore :

AUX NAVIRES

*Navires belliqueux aux carènes pesantes
Qui montez les chevaux de la vague éclatante,
Pour ravir le soleil et forcer l'horizon,
Vous qui gonflez au vent d'orgueilleuses poitrines,
Voiliers! ô laboureurs de la glèbe marine
Dont vous semez de mort les écumeux sillons,*

*Comme vous, emporté sur des jours sans rivage,
Du néant à la vie, au néant, je voyage,
Répercuté dans l'Etre ainsi qu'un chant profond,*

*Comme vous, ô coureurs des mouvantes campagnes,
Je bondis au-dessus des flots qui m'accompagnent,
Porteur d'un rêve immense aux riches cargaisons,*

*Et quand mon fou désir de connaître s'allume,
Comme vous, égarés sous des toisons de brume,
Je lance un rouge appel à qui rien ne répond,*

*Dans l'azur que, vaincu, je poignarde de haine,
Et je me couche au lit de la détresse humaine,
Comme vous, en sombrant, au lit des goëmons.*

Le flot l'a rejeté sur la rive. Les amis de Louis Deubel se cotisent maintenant pour lui faire des funérailles et lui élever un tombeau... Comment!... il avait des amis, qui savaient sa détresse et l'ont laissé mourir?... Laurent Tailhade, dans un bel article, s'en étonne... Ah! comme il a raison!... Et cependant... ce poète, âme tendre, fit-il pas mieux de ne pas vivre?... A une époque où le métier de restaurateur ou de champion de boxe est préférable à tout, l'existence d'un poète, d'un vrai, — je ne parle pas de M. Rostand, — est un trop abominable calvaire. Je

sais bien qu'il y a toujours la ressource de faire des conférences aux *Annales*... Mais je sais aussi que les vrais poètes ne font pas de conférences, ou les font mal. Souvenez-vous, Belges, de Verlaine, et souvenez-vous d'Alfred Jarry...

Il reste encore, c'est vrai, les prix littéraires, qui sont fort en honneur, et dont vivent d'aucuns. Mais il faut pour les obtenir avoir avec soi, dans la lice, un éditeur riche et intéressé à l'affaire. Ce n'est point le tas de tout le monde. Alors, puisqu'il ne reste que le dégoût, que le mépris, le vrai poète qui n'a point l'héroïque courage d'un Bloy, s'ensauve vers les vagues berceuses, et meurt, une belle nuit, comme on se délivre... Ainsi mourut Louis Deubel, qui ne put même pas attendre que le décorât M. Léon Bérard, sur les instances de Bérénice.

Car Maurice Barrès a pris l'initiative de réclamer du gouvernement quarante croix pour des écrivains. « De tout temps, déclare-t-il, les poètes ont affectionné le laurier. » Le geste a d'autant plus d'allure que l'auteur de *Colette Baudoche* est toujours vierge... de tout ruban violet ou rouge. Mais on l'amoindrit, ce geste, en révélant qu'un auteur décoré se vend mieux et plus qu'un auteur qui ne l'est pas. (J'imaginai cependant qu'il était impossible de se vendre davantage qu'on ne le fait aujourd'hui!) Si ces messieurs des Lettres aspirent à la Légion d'honneur pour des raisons de boutique, — passons. Mais s'il n'en est point ainsi, et si, conscients de leur glorieux labeur, ils réclament une manière de justice, eux qui ont travaillé à accroître le renom intellectuel de la France, applaudissons. Et exprimons l'espoir de voir le Sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts inscrire en tête des quarante crucifiés de demain le nom de Léon Bloy, qui, seul écrivain indépendant, n'a connu jusqu'ici qu'une croix : celle — dont au demeurant il s'honore — sous laquelle ploya Jésus-Christ : la douleur.

Je vous ai conté en long et en large la commémoration de Catulle Mendès. Plus simplement, on a, l'autre matin, célébré Léon Dierx. Ce fut au cimetière des Batignolles, qu'une petite pluie grise mélancolisait... La tombe du prince des Poètes ne s'adorne d'aucun marbre ni d'aucun bronze ; il paraît que cela viendra, et nous l'espérons fermement... Voici un an que le plus noble artiste sommeille

à l'ombre de ces arbres. M. Paul Fort le rappela à ceux qui pourraient l'avoir oublié. Il exalta son prédécesseur dans la principauté des poètes. Sa tête luisante de tzigane se dressa au-dessus des fronts d'une petite foule recueillie, sa voix emplit l'espace vert. Cela fut très bien. Alors, on se mit en quête de la sépulture de Verlaine. Mais personne ne savait où elle se trouve. Il y avait là cependant Sébastien - Charles Lecomte, Léon Hennique, Alfred Valette, Paul-Napoléon Roinard, Henri Barbusse, Han Ryner, et d'autres notables encore. Il fallut recourir au gardien, qui, lui-même, hésita. Finalement, on découvrit la pierre, abandonnée, sans soin... M^{llo} Jeanne Fort y laissa tomber des roses, et ce geste nous consola de tout. O Belges! élevez à Camille Lemonnier un monument si éclatant et si haut que, si, dans quelques années, les écrivains et les poètes de votre pays veulent saluer sa tombe, ils ne soient point obligés de quémander l'aide d'un gardien pour y accéder aisément!...

Mais sortons, sortons de tant de mélancolie!... Un soleil éclatant chauffe Paris énamouré qui se décolète, qui se pique au corsage des roses, roses qu'on voit, moins roses que celles qu'on devine!... Rions!... Chantons!... Asséchons, aux limonadières-terrasses, les verres pleins de choses éclatantes et glacées! A nous, les grenadines-kirsch, et les cassis-cognac!... A nous les pernod opalins où la groseille épaisse mêle lentement des tons d'aurore!... A nous, quand la nuit bleue descend sur Montmartre en folie, le silence adorable de la piazzetta du Calvaire, où l'on boit, sous la vigne des tonnelles, le chianti, l'asti, tous les muscats odorants et dorés!... A nous, au haut de la rue des Saules, à l'orée de cette rue Saint-Vincent qui reste l'ultime vestige de la Butte ancienne — et sacrée! — cet oasis chantant du *Lapin Agile*, où des poètes, le bras posé au cou des belles filles, anathémisent en décapodes lyriques les destructeurs de la Mamelle du Monde!...

Rions! Rions de Jane-Catulle Mendès, effarouchée par un dessin attentatoire de l'implacable Rouveyre!... Oser dire que la Fée aux Ongles Purpurins n'a plus la sveltesse frêle des roseaux, et que, peut-être, sa gorge n'évoque plus la fermeté souveraine des Paros, voilà qui vaut, au petit jour, et boulevard Arago, le baiser rouge de la Veuve!...

Rions!... Rions comme on rit, à la Scala parisienne, devant Nossent, devant Devère, Belges exhalants, que seconde, trépidante, picratique, une Jane Mexès arrondie, rigolote, bonne fille, la clarté joyeuse d'*On va une fois rire*, où elle arrive, à force de nervosité plaisante, à mettre de l'esprit!...

Rions!... Rions par Enthoven, aux Folies-Bergère!... Rions par Simon et Crommelynck, au Théâtre Réjane!... Rions parce qu'il fait bleu, qu'il fait rose, qu'il fait chaud!... Et si, à force de rire, nous avons trop chaud, nous demanderons à Julienne Marchal, Manon belge, Traviata de Bruxelles, de nous emporter au delà des mers, dans la nacelle aéronautique de Leblanc!... Car Paris est désormais la capitale de la Belgique!... Car le boulevard des Italiens prolonge le boulevard Anspach!... Au trottoir de celui-ci, Willy mystifie les crotjes, au trottoir de celui-là, Jacques zwanze les midinettes!... Et l'on boit du faro rue Fontaine, au « bar de Manneken-Pis »!... et place Clichy un pâtissier de Bruxelles étale des *pis-tolets dorés*!

Rions!... Paris-Belge est plein de grâces et d'esprit; M^{me} Neel Doff lance un nouveau livre, et, par alliance, M^{me} Neel Doff est Belge!... Si Lemonnier n'est plus, Edmond Glésener nous reste, et je ne sais pas pourquoi son admirable livre, *Monsieur Honoré*, n'est pas à l'étal de tous les libraires de Paris!...

Mais le soleil s'irruet et incendie ma fenêtre, se couche voluptueusement sur cette lettre... Ah! que ces roses, sous sa caresse, embaument fort, tout à coup!... Je ne veux plus écrire... Rouvrons, pour la vingtième fois, le petit livre divin de Géraldy :

.
*Ce n'est pas vrai que les baisers peuvent suffire.
 Quelque chose m'étouffe ici comme un sanglot.
 J'ai besoin d'exprimer, d'expliquer, de traduire...
 On ne sent tout à fait que ce qu'on a su dire...*

LÉON TRICOT.

LES JOURNAUX ET LES REVUES

Revue française.

J'aimerais parler encore de la *Nouvelle Revue Française*, dont le numéro du mois de juin contient la suite de l'étude de Jacques Rivière sur le *Roman d'Aventure*, et aussi un passage du volume que publiera tout prochainement Suarès, sous le titre de *Cressida*. L'activité de Suarès est grande. Je viens de lire de lui une nouvelle œuvre encore : *Idées et Visions*. De tout cela, qui est très intéressant (quelques rencontres de Suarès avec Romain Rolland font plaisir), il conviendrait sans doute mieux de parler en une chronique des livres. Peut-être y reviendrons-nous. Pour l'instant, donc, varions un peu.

J'ai devant moi quelques fascicules de *La Grande Revue*.

Nous parlions récemment des revues dont l'aspect est essentiellement français, et de celles qui ont l'allure quelque peu allemande. Peut-être la *Grande Revue* fait-elle songer un rien aux revues d'Allemagne. Cela n'est point fatalement un reproche. Les revues allemandes sont pleines de choses sinon toujours très agréables à lire, aimables, élégantes, du moins intéressantes, instructives et, le plus souvent, sérieusement pensées. D'ailleurs, la *Grande Revue* a sur toute revue allemande un avantage que l'on ne saurait nier : c'est qu'elle est française. Je crois inutile de revenir sur cela...

Est-il nécessaire, au surplus, de présenter la *Grande Revue* ? Depuis les dix-sept ans qu'elle existe, je pense qu'elle s'est fait suffisamment connaître. Je me borne donc, en cette chronique qui, à mon regret, sera un peu rapide, de signaler quelques articles publiés dans les deux derniers fascicules parus au moment où j'écris (ceux du 25 mai et du 10 juin). Cela ne veut point dire que ces deux fascicules ne fournissent matière à des commentaires plus étendus.

Tout d'abord, voici des études assez graves : *Les dessous du Ralliement*, par A. Aulard, professeur à la Sorbonne ; *L'Armée Jaune*, par Alfred Guignard ; *La Prévoyance et les Classes moyennes*, par Maurice Bellom ; *L'Indifférence des Ouvriers syndiqués en matière politique*, par Maxime Leroy ; *Les Conséquences du travail de la femme*, par Louise Compain. Puis (10 juin), *L'Amélioration des Retraites ouvrières*, par Albert Métin, député ; *L'Industrie et le Service de trois ans*, par Pierre Hamp ; *La Casuistique et les Devoirs envers l'Etat*, par Albert Bayet ; *L'état actuel de l'Aéronautique militaire*, par E. Caslant, capitaine de Génie ; *Le Congrès d'Hygiène sociale*, par Marie Poirier, etc., etc.

Je me borne à citer les titres, bien que cela soit par trop sommaire. J'aurais, il est vrai, assez peu de compétence pour m'étendre davantage. Mais je regrette de ne pouvoir m'attarder plus longuement à « *Hamilton* » (préface d'une nouvelle édition des *Mémoires de Grammont*), par Louis Martin, sénateur du Var ; à « *Le Cas de Louis II de Bavière* », par Louis Ganzenmuller (sujet souvent traité mais toujours passionnant, à cause de la personnalité extraordinaire, douloureusement attirante de ce prince, un peu plus plus que génie, c'est-

à-dire fou) ; et surtout à l' « *Introduction à la Renaissance* », par Elie Faure, riche d'idées grandes et belles, d'aperçus pleins d'ampleur : caractéristique, en général, des œuvres de ce savant historien de l'art. Je cite ce passage, sans choisir, faute de pouvoir citer l'étude tout entière : Ayant indiqué le caractère d'antagonisme qui régna entre le Nord et le Midi, entre la Réforme d'Allemagne et la Renaissance d'Italie, voici comment l'auteur en montre les influences réciproques et, somme toute, la fusion :

« La recherche des équilibres sociaux s'exerce aussi bien sur l'étendue de la terre que dans la durée de l'histoire et ses conditions changent selon les circonstances économiques, morales et géographiques qui l'ont rendue indispensable. Les pays du Nord de l'Europe eurent à réaliser, vis-à-vis des pays du Sud, une réaction à peu près analogue à celle que le peuple juif avait tentée contre l'action du peuple grec. L'exaltation des qualités intellectuelles et sensuelles de l'être faisait place brusquement à l'exaltation des qualités mises en valeur par les prophètes juifs. C'est là du moins la signification schématique que prenaient, dans l'esprit des penseurs qui l'exprimèrent, ces mouvements trop complexes et trop profonds pour qu'on puisse en ramasser dans une formule unique le sens politique et social. Le caractère universel et la volonté de discipline intérieure du christianisme primitif imposa aux barbares du Nord et de l'Ouest de l'Europe, un cadre nécessaire à l'endiguement et à l'utilisation de leurs énergies inemployées. La Réforme, à son tour, ou du moins le mouvement qui aboutit à la Réforme, leur permit de retrouver leur personnalité compromise à la longue par l'envahissement progressif de l'idéalisme latin, et de dégager leur action économique de la domination romaine. Si la forme extérieure que donnèrent à l'agitation réformatrice les pouvoirs religieux et politiques de l'Allemagne étouffa les puissances spirituelles délivrées par la Renaissance, elles devaient ressusciter avec la grande musique dans le génie du Nord désormais libre et maître de verser sa formidable vie dans l'âme des hommes futurs ».

Au reste, « Rubens, homme du Nord et catholique, accordera une minute l'âme de Michel-Ange et l'âme de Dürer ».

Les chroniques régulières de la quinzaine, dans *La Grande Revue*, sont signées Léon Werth, J. Ernest-Charles (La vie littéraire), Louis Laloy (La musique), Gustave Lanson, professeur à la Sorbonne (La vie théâtrale), Victor Augagneur, ancien ministre (La vie sociale), Maurice Pernot (La politique étrangère) et Gaston Doumergue, ancien ministre (La vie politique).

Les chroniques de Léon Werth sont d'une fantaisie charmante. Je lis, dans celle du 10 juin, intitulée « *Stravinsky et Nijinsky* », ceci :

« Pendant la représentation du *Sacre du Printemps*, des femmes du monde, trois doigts dans leur bouche, sifflaient comme les apaches s'appelant dans la nuit pour « *carder* » un passant. Elles défendaient leur art contre celui de Stravinsky. Quelqu'un leur cria : « Oh donc avez-vous été élevées...? ». C'était un naïf. Elles avaient été élevées dans le monde. La politesse du monde n'est que pour la musique de Paul Delmet, la musique du tango et la musique du néo-classique. Le monde aime la sentimentalité, la pornographie et l'ennui. La critique aussi. Mais la grande critique n'aime que l'ennui ».

Je suppose donc que la gymnastique du danseur Nijinski, à laquelle

je n'ai jamais assisté, doit être vraiment bien amusante, puisque le grand critique musical qu'est Louis Laloy ne la goûte point. Parlant lui aussi du *Sacre du Printemps*, et louant avec enthousiasme la musique de Stravinsky, voici, en effet, ce qu'il dit du danseur :

« M. Nijinski, jeune homme des plus sympathiques, était un interprète de grand talent. On a voulu en faire un créateur, et sa bonne foi comme son zèle sont hors de doute. C'est le génie qui lui manque, si on veut bien réduire ce mot au sens clair de faculté inventive. Plus encore que le ballet des *Jeux*, le *Sacre du Printemps* a signalé son impuissance, parce que le sujet comportait de plus amples développements. M. Nijinski n'a su que réunir, comme en une encyclopédie, des attitudes copiées un peu partout, depuis l'Afrique centrale jusqu'aux rivages samoyèdes, et de ces attitudes il n'a déduit que des mouvements mécaniques. S'il eût observé ces sauvages qu'il se donnait pour modèles, au lieu de feuilleter des traités d'ethnographie, il eût reconnu en leurs danses les plus désordonnées une sorte de grâce, et c'est cette grâce qu'il fallait s'attacher à reproduire, non par leurs moyens, mais par les nôtres. Le musicien qui imite un orchestre exotique ne renonce pas pour cela aux instruments nationaux ; la danse comme la musique de nos pays a son langage, approprié à nos mœurs, à nos tempéraments, à nos traditions, à nos façons de penser et de sentir. C'est dans ce langage que l'artiste doit traduire les impressions qui lui viennent de la nature ou d'un art étranger ; il sera conduit parfois à l'enrichir de locutions nouvelles ; mais il est vain de prétendre le remplacer par un autre langage, que personne n'entend, pas même celui qui le parle à la façon des perroquets, articulant des signes dont le sens lui échappe ».

Et ailleurs (fascicule du 25 mai), à propos du ballet intitulé *Jeux*, dont la musique est de Debussy :

« La saison russe a commencé par nous offrir, avec les reprises de l'*Oiseau de Jeu* de Stravinski et de *Shéhérazade* de Rimski-Korsakov, la première représentation d'un ballet de Nijinski dont M. Claude Debussy a consenti à écrire la musique. Cette collaboration n'a guère été heureuse, et ne pouvait l'être, parce qu'il y a vraiment trop de distance entre les deux auteurs. *Jeux*, tel est le titre ; ce ne sont pas jeux d'enfants, mais d'adolescents vicieux et équivoques selon le danseur, innocents à l'égal de la nature qui autour d'eux frémit et murmure dans le soir, selon le musicien. De plus, cette musique fluide et soutenue, qui noue dans l'espace ses lignes impondérables et pourtant résistantes, exigeait des mouvements comme elle prolongés, arrondis et liés. M. Nijinski la scande par le menu, heureux comme un écolier de pouvoir poser sur chaque note un signe de tête, de bras ou de jambes, et si attentif à dénombrer les queues des croches et des noires qu'il ne tient compte ni de la mélodie, ni du rythme, ni même de ces liaisons qui courant au-dessus des portées de nos partitions manifestent aux ignorants et aux sourds la construction des phrases. On ne saurait imaginer une interprétation plus grossièrement matérielle, ni plus contraire aux lois éternelles de toute harmonie, celle du corps aussi bien que celle des sons. Le résultat, c'est que, pareils à des jouets dont une main invisible remonterait de temps à autre le ressort détendu, les personnages vont et viennent sur la scène à pas précipités, tressautent, oscillent, s'entrechoquent, puis s'arrêtent en une posture crispée pour repartir avec un si brusque sursaut qu'on croit entendre le déclic du mécanisme.

L'effet de ces petites secousses alternées est d'un comique à quoi le public de la première représentation a rendu hommage par la plus franche hilarité...

» M. Nijinski était jusqu'à ce jour un virtuose, d'ailleurs sans rival ; il découvre aujourd'hui l'expression, mais la cherche où elle n'est pas. Il se croit maître de décréter à sa guise des analogies qu'il faut ravir à la nature. Pour traduire l'amitié langoureuse de ces jeunes filles, il les fait marcher du même pas, tourner la tête au même instant : peut-être a-t-il eu connaissance de ce titre ingénieusement donné par Verlaine à des sonnets unilatéraux. : *Parallèlement?* Ailleurs un personnage, en mal d'indécision, se balance d'un pied à l'autre, faute de savoir sans doute sur lequel danser...

» On devine bien qu'à toutes ces objections M. Nijinski tient une réponse prête, avec ce mot si fort à la mode aujourd'hui : stylisation. Mais la stylisation arbitraire n'est qu'une contrefaçon d'art, ainsi que certains de nos peintres se sont chargés récemment de nous le montrer. Ces peintres ont succombé, en France, sous le ridicule. On dit que la Russie les accueille.

» Il serait cruel d'insister. Cependant, pour que chaque responsabilité soit établie, il convient de signaler la laideur agressive du décor de M. Bakst, qui sous prétexte de nous montrer un parc nocturne éclairé par des lampadaires a laissé couler sur sa toile des masses opaques de vert mousse, comme s'il n'avait jamais vu les feuillages pâlir sous les rayons bleus des arcs électriques. De plus, il a cru devoir peindre les globes d'où est censé venir l'éclairage et cette plaisanterie, dans un décor de théâtre où on dispose d'une lumière réelle, est digne tout justement d'un commis voyageur en art industriel. Enfin, et surtout, on voudrait bien demander à M. Nijinski pourquoi, puisqu'il répudie le geste, il a cependant agrémenté son ballet de tant d'unions de mains, d'entrelacements de jambes et de frictions de joues, de tant de caresses, de baisers, d'attouchements si bien imités qu'on se sent un peu de honte d'en être l'indiscret témoin. Comment ne pas être tenté d'expliquer cette infraction au principe par une intention de scandale? Existe-t-il donc encore des pays arriérés où l'artiste se croit obligé d'afficher, dans sa vie et aussi dans son œuvre, des mœurs distinctes de celles du vulgaire? Nous sommes revenus depuis longtemps de cette confusion, et savons que l'art, n'ayant rien de commun avec la morale, est aussi indifférent au vice qu'à la vertu.

» Il est profondément regrettable que la musique de M. Debussy ait servi de sujet à ces expériences ».

Comme on le voit donc, il semble bien qu'une réaction se produise contre ces ballets russes, ces décorateurs russes, et tout cet exotisme dont on a sans doute abusé. Telle encore cette étonnante *Mort parju-mée*, écrite en français par un Italien (D'Annunzio est un homme affreusement extraordinaire, dirait-on en Anglais...), jouée en français par un Roumain et une Russe. Ces choses-là sont à la fois comiques et flatteuses... Mais, pour flatteuses qu'elles soient, pour flatteuses que soient ces exhibitions exotiques à Paris, il ne faut pas abuser, en matière de mode ni en rien. Point d'exagération. « La continuité dégoûte de tout », disait, je crois, Pascal, et d'autres. Au reste, l'excès répugne à la nature humaine. J'en veux pour preuve le fait qu'il existe encore des hommes.

R.-E. MÉLOT.

LES SALONS ET LES ATELIERS

La Critique en vacance.

On accumule contre soi au cours de deux années de critique impartiale bien des mépris et des haines. Pour en raisonner, sans passion, appelons ce plat de méchantes choses du nom plus simple d'objections.

La plupart du temps ces objections ne vous parviennent que par lointains ricochets. On peut répondre à quelques-unes, incidemment, et je l'ai fait par-ci par-là ; mais, en général, l'année picturale est trop chargée pour permettre les digressions suffisantes. Pour la première fois depuis deux années je vois vides toutes les salles de Bruxelles ! Gand a tout absorbé. L'internationalisme a flatté tous les espoirs. Voilà qui n'est pas fait pour déplaire à mes rêves d'internationalisation planétaire !

Nous parlions des objections. Les peintres, quand ils ne sont pas entre eux, sont gens silencieux, les uns taiseux comme de vieux diplomates ; les autres, habitants, à leur façon, des tours d'ivoire. Ce sont, pour la plupart, des instinctifs, refermés sur eux-mêmes et qui ne se montrent curieux ni des problèmes de l'art ni de psychologie. Ils se taisent comme le roc, avec ceux qui ne sont pas du métier. Théoriquement, ils ont tort, parce qu'il semble, au contraire, que la lumière doive jaillir des paroles ; et un peu tort aussi parce que leur silence est une attitude de supériorité. Mais pratiquement, ils ont raison, — et c'est l'essentiel, — parce que... parce que ce sont des peintres. Tous les métiers sont généralement silencieux avec le profane. Pas n'est besoin de créer une classe à part pour les peintres. L'électricien, le mécanicien, l'orfèvre, le teinturier, le chimiste, le plombier qui vient chez vous resouder un tuyau, tous ont un petit pécule de connaissances techniques qu'ils serrent précieusement ; tous murmurent comme Pierrot : « J'ai du bon tabac dans ma tabatière, j'ai du bon tabac, tu n'en auras pas. J'en ai du fin et du râpé, mais il n'est pas pour ton vilain nez ! »

Soit.

Pour moi, je trouve que vivre est curieux suffisamment et je ne mets aucun entêtement à avoir raison. La raison des choses m'intéressera toujours plus que mes raisons personnelles. Aussi, ne saurais-je me froisser de l'humeur des artistes, — ils le savent, — ni des autres métiers ! — et je ne veux y voir qu'un des traits zoologiques d'une espèce.

Ma curiosité naturelle me fait aimer les artistes qui me tarabustent. M. William Jelley, administrateur du Cercle des *Indépendants*, m'écrivait récemment, au lendemain d'une discussion qui, certes, valut bien en violence le combat Carpentier-Bombardier.

Hélas, en art, les rounds se répéteront jusqu'à la fin de l'art lui-même, sans doute. Vous pouvez en croire l'homme le mieux informé de Belgique sur la bibliographie esthétique mondiale, Vurgey,



(Dessin de WILLY THIRIAR).

directeur de *La Fédération artistique*, il n'existe actuellement pas une seule définition de l'art avec laquelle on puisse mettre son adversaire knocked-out.

Voici comment s'exprimait William Jelley dans les passages importants de la lettre à laquelle je fais allusion :

« Je viens de lire, avant de vous écrire, votre dernière critique de *La Belgique artistique et littéraire*, et quoique, comme vous le disiez fort justement, votre façon de comprendre la critique n'est pas de faire un palmarès, je ne partage aucunement les opinions que vous y émettez.

» Parce que je vous ai supplié, un jour, d'être éclectique, je ne vous ai pas demandé de tout admirer, loin de là.

» Or, les flots d'eau bénite que vous distribuez, me font mal, et c'est l'opinion générale dont je me fais l'écho, et qui a motivé mon explosion de hier.

» Lorsqu'on vous accuse de tresser de belles petites couronnes ou d'être d'une incompréhension totale je me fâche, je hurle à mon ordinaire, je montre votre désir de bien faire, votre crainte de bêcher à tort, votre travail ardu pour entrer dans la peau de ceux qui œuvrent et les comprendre; vos qualités de raison, votre vie d'artiste grand et probe, ayant eu dans ses œuvres la vraie émotion d'art et devant, par conséquent, la comprendre.

» Lorsque je me trouve devant vous, je vous apporte un peu, malgré moi, de l'animosité qu'on me témoigne contre vous et qui a été le sujet de luttes où je ne suis pas toujours vainqueur.

» Voulez-vous que je vous dise encore un peu ma pensée? Le fini vous hante trop. Vous demandez plus le complet que l'impression puissante qui se dégage d'une œuvre quelquefois jetée simplement, toute frémissante, sur la toile ou dans la glaise.

» Vous me semblez trop oublier que le but réel de l'artiste doit être de permettre aux autres de communier avec lui dans l'émotion qu'il a ressentie et non de représenter la nature plus ou moins fidèlement.

» Si dans ces moments d'émotion violente l'artiste œuvre, son but est de vous communiquer cette émotion, et non pas de vous faire voir le détail des choses qui l'ont émotionné.

» Est-ce par la pulpe de la peau que Rik Wouters a été émotionné quand il a construit sa danseuse? Non, pas du tout! Le rythme du mouvement, le jeu de la lumière coulant sur les grands plans du corps, la belle ordonnance des masses sculpturales, voilà ce qui l'a séduit, émotionné. Or, comme c'est cette émotion qu'il a voulu rendre, communiquer, il a insisté, il n'a fait voir que ce qui l'avait causée.

» S'il avait mis autre chose, votre œil, votre esprit se seraient attardés là où il ne voulait pas qu'ils s'attardent, au lieu de rester confinés là où était la source de l'émotion.

» C'est pourquoi je vous disais un jour de ne plus demander des prunes au pommier et de vous contenter de savourer religieusement ».

Là se clôt la partie d'esthétique de cette lettre. Je l'ai transcrite malgré son étendue, parce qu'elle résume fort bien les exigences des artistes en général envers la critique.

L'émotion! C'est le cri d'ensemble! Avec de l'émotion tout est

sauf ! Avec de l'émotion, dans la disposition des blancs et des noirs d'un nu, on a permission d'emmancher un bras à trois ou quatre centimètres en dehors de son attache normale ! J'ai devant les yeux une ballerine de Van Dongen, elle a le ventre trop étroit et je demandais un jour pourquoi ce détail erroné n'a pas été rectifié par le jugement ? On me répondit que l'œuvre d'art est une manifestation dans laquelle l'artiste souligne, pour les faire remarquer, les caractéristiques qui l'ont frappé, lui, et ainsi il obtient son effet. On me cite



L'Amour.

(Dessin de GEO DRAINS).

en exemple un profil de femme grimée, et ce serait là l'origine des excès de Van Dongen.

Pour moi, je suis porté à appeler ce système de la charge. Je ne vois pas que Rubens, Hals, dans les portraits, ni Le Lorrain dans les paysages, l'aient, ni l'un ni l'autre, appliqué avec cette exagération. Si le ventre trop étroit de cette ballerine avait été rectifié, me dit-on, l'effet ne serait plus le même.

Ce raisonnement suppose que tout ce qui est sur une toile y a été fait sciemment par l'artiste. Or, cela n'est pas exact. Un artiste peut fort bien prendre mal ses dispositions sans s'en être aperçu. Et beaucoup de maladresses sont plus imputables à l'inconscience qu'à la préméditation.

Un sculpteur travaillant jadis mon buste avait mis la tête de travers. J'attendais qu'il le vit au cours des séances. Et le travail se poursuivait sans qu'il s'en aperçût. Je lui en fis la remarque. Vainement. Sans doute trouvait-il le travail trop avancé et n'osait-il plus... Vers les dernières séances, le sculpteur dut une fois s'absenter un moment. J'empoignai la tête avec vigueur et délicatesse moi-même et la redressai sur le cou d'argile molle. Jamais le sculpteur ne vit qu'un changement avait été fait, et il ne le connaîtra que par ces lignes si elles lui tombent sous les yeux. Mais laissons de côté ce



(Dessin de E. GAUDY).

buste, d'un sculpteur de mérite, et qui est d'ailleurs resté l'une des plus belles de ses rares œuvres.

On peut comprendre comment une grande majorité des œuvres qui n'ont, cependant, pour point de départ qu'un mouvement gauche, soient des œuvres d'art tout de même: L'œuvre d'art est une création artificielle dans laquelle l'auteur a été assez conséquent avec lui-même, dans les limites du cadre, pour que tous les éléments d'expression vibrent au diapason central, *quelque soit celui-ci*. Les toiles les plus incompréhensibles du Futurisme, du Cubisme, de Kandinsky sont, à ce titre, de l'Art. Je pense que c'est ainsi qu'il faut voir certaines œuvres d'Ensor, dont le sujet n'est guère discernable. C'est à la lumière de cette définition que l'on comprendra Maurice Denis, De Gouve de Nuncques, Spilliaert, Jefferys (Salon de Printemps 1913). Leur procédé sommaire et naïf, une fois donné le pre-

mier coup de pinceau dans ce ton, si la continuation est harmonieuse, il y a œuvre d'art. Ainsi, une œuvre peut être faite de maladresses entassées les unes sur les autres et, cependant, être d'art tout de même. Reste alors à voir quelle est la qualité de cet art? Mais passons.

On ne fait que me parler de communion avec les œuvres d'art et l'on me présente ces œuvres d'art sous des dehors qui m'offensent tellement que je ne reconnais plus dans les portraits rien des originaux de la nature. Van Rysselberghe, luministe, me présente des lumières et des soies qui me rabotent la pupille! Comme avec lui toute la pléiade des peintres des interprétations du Midi, Libre Esthétique, 1913! Exception faite pour Charles Hermans, fourvoyé, il n'y avait ni un ciel, ni un nu, ni un fruit, ni une fleur (exception faite pour certain rosier de Vanden Eeckhoudt), qui ne fussent d'un métier hostile. Quelle communion, alors, me demande-t-on? Une communion d'infirme! Rien à faire pour l'impression idéalement escomptée du toucher; ni pour le goût, ni l'odorat, fleurs et fruits ne cherchent pas à évoquer une impression d'odeur ni de saveur, ils ne sont là que pour la tache, rien à faire pour l'oreille, bien entendu. Par où donc le tableau prétend-il entrer dans mon intellect, lui qui refuse les séductions qui lui permettraient de s'approcher par les chemins doux de mes sens?

C'est pourquoi, j'en conviens, le fini me hante; c'est pourquoi je crois rester dans une plus saine normale, qui est celle de mes préférences, d'ailleurs, en mettant le *beau* au-dessus du *sublime*. L'athlète également développé de toutes parts a mes préférences sur l'homme deux fois aussi fort qui me campera au milieu du tableau un coup de poing de 500 kilogrammes. Je suppose, en sculpture : une œuvre comme le *Colleone*, elle est forte partout; deux œuvres de Dubois et de Samuel, qui ont toujours la grâce et l'harmonie; une œuvre de Rousseau qui a la vigueur, la grâce et l'harmonie, une œuvre de Rombaux; une œuvre de Kemmerich, lequel a souvent quelques qualités du sublime, de même que Rik Wouters. A tous, et je pense bien qu'ils me pardonneront cet aveu, à tous je préfère le *Colleone*. Il a, dans une forme finie, le mouvement que Wouters croit ne pouvoir atteindre que dans une forme ébauchée; il a la force des expressions que Kemmerich recherche par des attitudes exagérées; il a l'équilibre d'une œuvre de Rombaux; il a la grâce nerveuse de Rousseau, l'harmonie, l'équilibre qui sont chez Samuel et Dubois. Le *Colleone* donne, certes, dans le ciel de Venise le fameux coup de poing de 500 kilogr., mais il n'est pas une partie de cette statue qui ne soit capable d'en faire autant, depuis le casque jusqu'au sabot du cheval!

Voilà comment je demande à être satisfait et ce que représente pour moi le fini. Dans la belle sculpture moderne j'appelle une œuvre finie le *torse d'homme*, de Georges Minne (Salon de Printemps 1912).

Prenons un exemple pour le dessin. Prenons le Georges Lemmen qui orne la couverture du catalogue annuel de *l'Estampe* : il y a là une main de femme : horrible! Voilà des années que les artistes tolèrent cette main gauche et laide! Pour moi, cette main me gâte toute la gravure. Je ne parlerai pas non plus avec éloge de la planche mise récemment à la disposition des membres du Cercle *Pour l'Art*

par le sculpteur Rousseau. Et, cependant, Victor Rousseau ! Je prétends qu'un artiste des temps où l'on finissait une œuvre n'aurait jamais lâché *publiquement*, pour rien au monde, des esquisses pareilles ! La sensibilité moderne, que l'on dit si aiguë, a des accommodements singuliers !

Oui, je demande, autant que possible, le fini d'ensemble dans une œuvre, parce que le morceau réussi dans une peinture ou dans une sculpture ne devraient jamais être que l'indice grâce auquel on peut reconnaître un jeune homme d'avenir. Mais il ne faut pas rester jeune homme toute sa vie.

Il est certain qu'à ne considérer que moi, ou les facilités de ma plume, je courrai toujours avec plus de curiosité vers une sculpture nouvelle de Kemmerich que vers une sculpture de Herbays. Cepen-



(Dessin de F. TAELEMANS).

dant, Herbays a un métier et connaît des arrangements classiques dont je ne puis sous silence passer les mérites à l'occasion. Ces mérites ne sont pas originaux comme ceux de Kemmerich, mais ils *sont*. Tandis que les déformations de Kemmerich, bien qu'elles accusent infiniment plus d'originalité, *doivent* être reprises.

On entend souvent répéter par les assidus de nos Salons : Combien ne donnerait-on pas pour voir une seule originalité, au lieu de toutes ces expositions sans accent, sans relief ! Un tel cri accuse notre blasement. Génie tous les jours et de la part de tout le monde ne serait plus génie. Or, n'oublions pas que nous vivons dans un pays fécond en tableaux, où j'en ai vu pour ma part 48,000 en ces deux dernières années à Bruxelles. Rien d'extraordinaire à ce que

l'on demande des originalités, mais il faut se rendre compte que l'originalité que l'on demande là, n'a rien à voir avec l'art, c'est comme le beau crime qu'appellent de tout leur sang les lecteurs assidus des faits divers. Nous pensons bien qu'il y aurait aberration à refuser à un second Michel-Ange, Vinci, Titien, Van Dyck, Memling, etc., les mêmes éloges qu'emportèrent les premiers. Dans le cas contraire, il faudrait déclarer que l'art a quelque chose à démêler avec la rareté, ou bien avec le record. Cela serait pénible. Je crois que cette tendance est, cependant, admise en critique et notamment par Sander Pierron qui demande d'abord, d'une œuvre, ce qu'elle apporte de neuf?

Il résulte de cette tendance à demander du neuf que l'artiste apporte de la déformation. Beaucoup se méprennent de bonne foi. Un métier naïf, un métier gauche, même l'absence de métier peuvent produire quelque chose de pas encore vu, surtout si on promène ces toiles dans un musée à côté des chefs-d'œuvre. Là, nous reconnaitrons, certes, une originalité; mais encore une fois nous répéterons la question faite plus haut sur un autre point: Quelle en est la qualité?

Des artistes comme Thysebaert, Kurt Peiser, ne manquent pas d'originalité. Tout de suite on reconnaît leurs toiles. Mais quelle est la qualité de cette originalité?

Du même coup j'aborderai la question de l'indulgence que l'on me reproche, parfois. C'est une question où les artistes sont mauvais juges. Chacun ne voit que sa personnalité, ses propres tendances, son propre métier. Le critique ne peut pas borner sa vue ni à un métier, ni à une tendance, ni à une école. Devant chaque œuvre, il refait en partie le travail de l'artiste, et conçoit, pour ce travail, une psychologie chaque fois différente. L'éclectisme nécessaire doit forcément paraître de l'indulgence. Cependant, il n'en est rien. Celui qui étudie attentivement nos 2,000 artistes belges reconnaîtra que parmi ces 2,000, il n'en est certainement pas 50 qui soient totalement dépourvus de toutes qualités. Or, il *faut* reconnaître ces qualités. C'est à ceux qui lisent à se donner la peine de distinguer si l'on parle de qualités ou de génie.

Les petits qualificatifs tièdes ne satisfont pas les âmes exaltées. Chacun voudrait être traité *pinaculièrement*, si je puis dire, l'enfer ou le paradis. Mais hélas! l'une ou l'autre de ces deux gloires manquera toujours au plus grand nombre, et les petits adjectifs des petites couronnes seront justement l'hommage dû à leurs vertus moyennes, et en même temps leur purgatoire.

RAY NYST.

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS

Choses et gens de chevaux.

Tous les ans au commencement de juin il est un coin de Bruxelles où l'on se croirait transporté au milieu des merveilleux pâturages de nos régions flamandes et wallonnes. C'est le hall du Cinquante-naire où se déroule le concours des chevaux reproducteurs.

Pendant trois jours, l'agitation la plus fiévreuse y règne. On y rencontre tout un monde d'éleveurs, les uns bourgeoisement habillés, les autres portant le sarrau ; de maquignons la toise à la main ; de palefreniers en chemise de flanelle ; de valets de ferme les bras chargés de bottes de trèfles ou de paille ; de campagnards au visage ridé et au teint halé par l'air vif des plateaux de la Meuse ou des plaines de l'Escaut ; d'acheteurs les uns venus d'Amérique, les autres originaires de la Frise et portant le costume national aux larges pantalons et aux minuscules vestons de velours noir, comme les a peints Cassiers. D'autres encore sont arrivés d'Allemagne, de Russie, d'Italie, de France, du Danemark, etc.

Et tout ce monde cosmopolite discute, en un baragouinage composé d'une demi-douzaine de langues, des qualités des chevaux belges.

Aux buffets aménagés dans le hall pour le concours hippique, et où de jolies femmes, des messieurs en redingote et chapeau de soie, vidaient des coupes de champagne ou sirotaient des cocktails, ont succédé de simples buvettes. Des pyramides de « pistolets » au jambon s'y amoncellent et l'on y déguste nos bonnes bières nationales.

Ceux que nous voyons là mordent à belles dents dans leurs petits pains, ils boivent joyeusement nos « brunes » et nos « blondes » mousseuses. Ils élèvent la voix en discutant ; ils gesticulent, s'interpellent bruyamment au passage, s'esclaffent en se frappant les cuisses et tout près d'eux passent et repassent ces merveilleux chevaux, aux croupes rebondies, que l'étranger nous dispute à coups de billets de mille francs.

On trouve ici de la vie, de la puissance, de la bonne humeur qui s'exprime avec un peu de rudesse, mais d'où tout artifice est banni. Les gens sont resplendissants de santé, les bêtes sont robustes. Et n'étaient les grandes fermes du hall, produit de l'industrie moderne, les coincs-coincs des trompes d'automobiles, le bruit du timbre des tramways électriques que l'on perçoit, de temps en temps, au dehors, on croirait avoir devant les yeux un tableau animé des kermesses de Breughel le Vieux.

* * *

Quel contraste avec le spectacle qu'offrirait quelques jours auparavant le hall pendant le concours hippique !

Les buvettes portaient les noms pompeux de *tea room* et de *bar*. On s'y rendait pour grignoter des petits fours, salir ses gants blancs et débiter sa meilleure amie. Tout était là conventionnel, artificiel et préparé. Le Concours hippique !... Il y a des représentants de la

noblesse dans les loges et dans les écuries... Les chevaux concourants ont leurs papiers de famille, comme Madame la marquise ou Monsieur le comte.

Ils n'ont d'ailleurs pas oublié ce que Buffon a dit d'eux. Ils sont fiers, capricieux, fragiles comme le public qui vient les voir travailler. Pour un rien ils se « claquent » le tendon ; une colique peut les abattre en quelques minutes. Certes ils sont beaux, élégants, gracieux, comme toutes les jolies femmes que l'on rencontre au cours de cet annuel événement mondain. Elles aussi sont fragiles et artificielles, ces charmantes poupées. Une migraine les retient dans leurs boudoirs. Elles passent frêles et fluettes, le visage pâle, — les payannes seules ont les joues colorées. Elles sont si mignonnes, si délicates qu'on les tiendrait tout entières dans la main, comme la soie de Chine de leurs corsages. Et les spectateurs mâles ont le même aspect emprunté dans leurs vêtements serrés à la taille, dans des souliers vernis qui emprisonnent leurs pieds meurtris. S'amuse-t-ils ? Non, ils se plaignent :

— Ces concours sont trop longs, ma chère. Ils devraient être interrompus pendant une heure. Tout le monde ainsi pourrait se retrouver au *tea room*.

— Comment, vous partez, mon cher ?

— Oui, je vais au Ravenstein. C'est fort ennuyeux, ces concours se terminent trop tard ; on n'a plus le temps d'aller faire un dix-huit trous au golf...

En vérité, c'est vraiment désolant.

Où sont donc les idées des organisateurs du Concours hippique ? Ils ignorent tout des exigences de la vie mondaine. Ils sont tout au plus capables d'organiser un concours de chevaux reproducteurs.

* * *

Ici nul public ne se lamente. Si des clameurs s'élèvent, ce sont des cris d'enthousiasme provoqués par l'arrivée d'un champion étalon ou d'un quadrigé de juments. Pendant trois jours il en défilera par centaines de ces étalons, poulains et juments formidables, fraîchement harnachés, la crinière ornée de rubans de couleur, portant autour du cou un collier des médailles gagnées aux précédents concours.

Ils trottent avec une vigueur, une aisance, une puissance de détente absolument unique chez des animaux de trait de leur poids. Ils hennissent, se cabrent, excités par le claquement des fouets des valets d'écurie ou des propriétaires courant à leur côté. Le sol tremble, les sabots soulèvent des nuages de poussière, les braves éclatent à tout moment. C'est un spectacle merveilleux, que l'on ne trouve nulle part ailleurs.

Que d'efforts il a fallu pour réaliser dans notre race chevaline cette homogénéité qui étonne les étrangers, cette distinction de forme, cette force, cette énergie !

Tout l'honneur en revient à la société *Le Cheval de trait belge* que préside actuellement le baron de Kerckhove d'Exaerde et qui a pour secrétaire un homme dévoué, actif et intelligent, le chevalier Hynderick de Theulegoet, membre fondateur de la société, et que MM. Poelmans et Devriendt secondent précieusement.

* * *

Sans remonter à l'origine du cheval de trait belge, que l'on reporte aux temps géologiques quaternaires, nous rappellerons que les races des chevaux de trait étaient jadis fort nombreuses dans notre pays. Il y avait le Flamand, l'Ardennais, le Brabançon, le Condruzien, le Hesbignon, le Hennuyer, le Hagelandais, etc.

Au moyen âge le cheval flamand était fort apprécié. Pour les cavaliers protégés par des armures pesantes il fallait une monture puissante et vigoureuse; mais dans la suite, quand l'invention de la poudre survint, il fallut créer des régiments de cavalerie plus mobiles. « Notre forte race, a écrit le chevalier Hynderick de Theulegoet, fut remplacée dans les combats par le genet d'Espagne et le cheval napolitain. Ses derniers jours de gloire furent les batailles de Gravelines et de Saint-Quentin où les gentilshommes flamands des bandes d'ordonnance montés sur leurs chevaux nationaux et conduits par le comte d'Egmont, remportèrent encore brillamment la victoire. Puis le trait vint, les travaux agricoles devinrent la destination exclusive du cheval des Flandres. »

Le cheval flamand a dans la suite beaucoup contribué à la formation des races anglaises et, chose curieuse, à celle de certaines races françaises après 1815.

A cette époque, écrit Gayot dans son ouvrage sur le cheval de trait français, cinq à sept cents étalons belges faisaient la remonte en France et plus de cinquante mille juments étaient livrées annuellement à nos voisins.

Malheureusement, sous la domination espagnole le cheval flamand fut délaissé par les pouvoirs publics et mal dirigé par les cultivateurs. Si bien qu'il en résulta une dégénérescence de la race qui a permis à un écrivain anglais d'écrire que les chevaux flamands étaient devenus les plus mauvais du monde. La raison de cette dégénérescence était attribuée à des croisements maladroits et à des régléments défectueux.

Quant au cheval ardennais, cité avec honneur par Jules César, Turenne et Napoléon pour son endurance à la fatigue, il ne répond plus guère aux descriptions qui en furent faites à ces époques. Le cheval ardennais qui, en 1825, avait, d'après Gayot, « l'encolure droite et courte, les épaules, le poitrail un peu étroits, le garrot élevé, la croupe avalée, les membres forts et réguliers, les articulations courtes, les tendons larges et bien détachés, les jarrets étroits et légèrement crochus » a fait place à un type plus fort.

Ce sont là les deux grandes races des anciennes provinces Belges célèbres aux siècles derniers.

« Aujourd'hui le cheval brabançon règne en maître dans le pays entier, dit le chevalier Hynderick de Theulegoet. Son origine l'explique aisément: le cheval de la Meuse, pénétrant dans la région limoneuse, richement fertile, du royaume, s'est transformé en s'adaptant au sol; ses formes sont devenues plus massives, de même que sa taille augmentait; puis, dans sa marche en avant vers l'ouest, il a rencontré le vieux sang flamand avec lequel il s'est uni et qui a développé encore son ampleur et sa stature. Lorsqu'on le considère attentivement, on s'aperçoit bientôt qu'il descend de l'ardennais dont il a conservé les formes ramassées. Il a refoulé devant lui le cheval de la Flandre dont il a même pris la place dans le Veurneambacht et les îles de la Zélande, territoires qui avaient vu naître et se déve-

lopper le type agricole flamand. Son action se fait sentir aussi du côté de l'Ardenne; grâce à l'importation constante d'étalons belges dans le Luxembourg, la race s'est développée; le cheval ardennais se présente sous les dehors d'un robuste petit cheval belge. »

* * *

Au moyen-âge, les encouragements à l'élevage existaient fort peu dans nos provinces qui constituaient une série de petits Etats. Puis vint la Révolution de 1830 et la constitution du royaume de Belgique. Jusqu'en 1840, notre élevage national connut des jours sombres. On multipliait les croisements. En 1841 on commença à s'occuper de lui au gouvernement. Des circulaires furent distribuées aux cultivateurs, mais on procédait sans plan fixe, ni système raisonné. L'Allemagne, la France, l'Angleterre, la Russie fournissaient des étalons à la Belgique. Notre race allait ainsi à sa perte. Quelques hommes heureusement, qui avaient vu le danger, luttèrent courageusement en faveur du cheval de trait que l'on voulait remplacer par le cheval métis. L'un d'eux, M. Jacquet, préconisa en 1860 la marche qui a été suivie et qui mena notre race chevaline à des succès éclatants.

Celui que remporta en 1878 à l'Exposition internationale de Paris, aux concours de chevaux reproducteurs, un produit de notre élevage, *Brillant*, fils d'Orange I, amena la création d'un organisme où les efforts des éleveurs, des amateurs et du Gouvernement furent centralisés. La société « Le Cheval de Trait belge » était née. Elle eut comme membres fondateurs le chevalier Hynderick de Theulegoet qui en fut l'âme, le comte Adrien d'Oultremont, le comte de Beaufort, Paul Tiberghien et le baron de Steenhout. Elle créa, en 1886, le Stud Book dont la collection se paye 600 francs en vente publique. Elle organisa les concours annuels de chevaux reproducteurs auxquels des achats considérables se font. Il fut une année offert 80,000 francs pour l'étalon *Condé*. L'offre fut déclinée, le propriétaire, par un beau sentiment, n'ayant pas voulu que ce produit national quittât la Belgique.

Et annuellement nous exportons à l'étranger pour 50 millions de francs de chevaux, dont 30 millions sont payés par l'Allemagne. La consécration de la qualité du cheval de trait belge eut lieu à l'Exposition internationale de Paris en 1900. Le jury décernait à l'ardennais belge *Spirou* le championnat des races chevalines françaises et *Rêve d'or* obtenait en même temps le championnat des races de trait étrangères.

Comme l'on voit, l'élevage du cheval de trait constitue une de nos gloires et de nos richesses. Il est juste de rendre hommage à ceux qui se dévouèrent pour arriver à ce résultat, la société « Le Cheval de Trait belge », M. le professeur Leyder et MM. Vanderbies et Jacquet.

FERNAND GERMAIN.

LETTRE D'ANVERS

C'était, il y a quelques années déjà, une réunion de jeunes gens qui croyaient que le monde allait tout grand s'ouvrir devant eux, qui parlaient beaucoup, travaillaient pas mal, s'efforçaient de garder intacte leur foi ardente dans leur avenir et y parvenaient parce qu'ils savaient s'entr'aider où il le fallait et se laisser libres où les circonstances l'exigeaient. Ils menaient une vie joyeuse sinon exempte de soucis — car l'on a tort de croire que la jeunesse les ignore : ils sont à sa mesure seulement et semblent minimes aux grands qui les dédaignent. Je faisais partie de ce groupe qui n'est du reste pas dissous à l'heure qu'il est et dont certains membres — modestement je m'en excepte, bien entendu — feront encore parler d'eux, je vous en répons. Nous étions quelques jeunes étudiants en droit et en médecine, mais nous n'avions pas négligé d'admettre parmi nous l'élément pondérateur des commerçants en herbe. Dans ce cercle où il avait été décidé que l'on parlerait d'une foule de choses, même de politique et de religion, nous avons remué avec une belle audace les problèmes les plus abscons et ourdi les plus noirs complots. Je n'irai pas jusqu'à affirmer que les solutions proposées et discutées avec le plus imperturbable sérieux, s'inspiraient toutes de cette calme et pesante réflexion à laquelle elles empruntaient pourtant les apparences et les tournures de phrase. Je ne suis même pas sûr qu'elles participaient toujours au plus élémentaire bon sens : mais ceci en somme importe peu et je n'ai fait ce récit d'un autre âge que pour arriver à constater avec un légitime orgueil que nous étions pourtant parvenus à prévoir avec une clairvoyance qui aujourd'hui me remplit d'étonnement et d'une espèce de crainte presque superstitieuse une foule d'événements qui se sont réalisés depuis, non pas certes avec une précision absolue, mais tels pourtant qu'il serait vain de nier qu'à défaut peut-être d'un sens spécial de divination, nous étions doués d'une certaine perspicacité.

Tous ces souvenirs sont remontés en moi hier soir encore, sur ce promenoir merveilleux qui surplombe notre fleuve et d'où je contempiais avec quelques camarades l'élégante silhouette du petit croiseur norvégien qui vient d'honorer le port de sa visite. Ce foudre de guerre est un bien petit foudre ; on se le représente mal tenant tête à un ouragan de mitraille ou offrant son flanc débile comme but à un tir d'escadre. Ses petits canons bien propres, accroupis derrière leurs boucliers d'acier, ont l'air, avec leur mécanisme de cuivre et de bronze, de jouets inoffensifs qui ne seraient là que pour étirer de façon grotesque sur leur surface brillante l'image des quais et la flèche jaillissante de la cathédrale. Et pourtant tel qu'il s'offre aux regards, ce navire de guerre est un symbole. On sent dans la netteté implacable de ses lignes, l'empreinte d'une discipline forte et raisonnée ; le soldat de marine qui, le fusil sur l'épaule, arpente le pont supérieur d'un pas toujours égal, ne doit pas prêter à rire, malgré l'inutilité presque comique de son appareil guerrier ; ce bateau est, pour tous ces petits cadets blonds et sveltes, l'image même de la

patrie lointaine, en ce que ce pays scandinave a de plus caractéristique et de plus enviable : son sérieux impassible et réfléchi, et la volonté vigoureusement affirmée de faire dans son domaine nécessairement restreint, tout ce qu'il peut faire, et de le faire bien.

Mais il est temps, je crois, d'expliquer mon exorde qui jusqu'ici ne semble guère justifié : or il l'est doublement, d'abord parce que l'avenir des pays du nord était précisément un de nos dadas favoris, ensuite parce que, en voyant apparaître avant-hier, derrière le coude d'Austruweel la fine mâture du navire de guerre, j'ai été soudain mordu au cœur d'une crainte souvent ressentie, et que j'ai voulu en tirer une leçon, en moraliste impénitent que je suis resté, non pas tant du reste pour moi-même que pour les autres, ce qui, convenez-en *in petto*, est bien le propre du moraliste.

A la suite d'une conversation avec notre professeur d'histoire, M. Crützen, homme éminent dont on n'apprécie pas assez le savoir profond, nous avions prévu entre autres choses la plupart des difficultés diplomatiques actuelles : le conflit latent, mais se manifestant par des crises de plus en plus violentes et rapprochées, existant entre la France et l'Allemagne, et sa conséquence la plus directe, à savoir la situation embarrassante de la Belgique et l'étroite dépendance politique de la Hollande envers l'Allemagne.

Il n'était guère question à ce moment de la construction des forts de Flessingue : la bouche large et libre de l'Escaut était sans entrave et nous nous bercions de l'agréable illusion de pouvoir nous mettre à l'abri de toute attaque par la simple disposition de quelques mines flottantes à la hauteur de Bath. C'est alors que nous demandâmes soudain avec quelque angoisse ce que nous ferions bien si la Hollande, usant de son droit le plus strict, sous la poussée allemande, construisait des ouvrages fortifiés à Flessingue et sur la rive gauche du fleuve. Et l'un de nous, parmi les plus âgés, — que Dieu me pardonne je crois que, tout avocat qu'il est à l'heure présente, il n'a guère changé d'avis — s'écria que c'était un *casus belli* et que la seule annonce d'une telle action pouvait servir de prétexte à une expédition contre la Hollande et en cas de victoire à l'annexion de la rive gauche du fleuve. Un éclat de rire ponctua cette sortie : Songez que nous étions au temps du tirage au sort et que la seule idée de la rupture de notre neutralité classait son auteur parmi les fous furieux. Et pourtant, et pourtant, voyez où nous en sommes aujourd'hui ! Non certes pas au point de voir se réaliser ce projet de conquête, et notre ami n'était qu'un sanguinaire fantaisiste, mais admirez avec moi la distance parcourue et les changements qui se sont produits dans nos principes qui semblaient, il y a quelques années à peine, la base même de l'existence de ce pays !

Là où passa le petit navire norvégien, sous la protection des canons de Flessingue, la nuit, au nez et à la barbe des artilleurs des forts Saint-Philippe et Sainte-Marie, quand elle le voudra une flotte ennemie passera, elle aussi, et, en cas de guerre, Anvers embouteillée servira de dépôt et de gage à la puissance qui l'aura occupée et qui la rendra... ou ne la rendra pas suivant la fortune des armes.

Or pour garder son prestige à la face du monde, le plus inaccessible des pays de la terre, celui que sa situation semble mettre à l'abri de tout conflit européen, la Norvège, a su envoyer sur les mers, porteuse de son drapeau, cette petite merveille d'élégance et de force modeste que nous allons en ce moment regarder curieusement.

Et la Belgique? N'est-ce pas, maître Hennebicq, que ce serait un beau spectacle, qu'un petit navire comme celui-là, devant Anvers, et qui s'en irait faire connaître au bout du monde la volonté d'une nation qui veut avoir sa grande place au soleil!

* * *

Plusieurs fois par semaine la tour de Notre-Dame s'éveille, palpite et gronde : vibrant sous le poing puissant de MM. Brees et Denyn, le carillon à chaque fois nous émerveille et nous transporte. Je ne suis pas monté là-haut voir en détail la formidable machinerie qui met en branle les cloches miraculeuses; je ne sais si c'est paresse ou idéalisme, mais je veux garder vivante en moi la légende de la harpe éolienne : elle ne peut être que le souvenir d'un carillon antique. En tout cas, c'est une chose d'une beauté surnaturelle que cet envol des sons sous le ciel nocturne. On souhaiterait presque ne pas entendre ces airs connus, fussent-ils du plus gracieux Massenet ou du plus divin Beethoven. Il faudrait là-haut, dans la tour, un improvisateur de génie, qui sût plier l'instrument unique non seulement à son propre désir, mais aussi aux circonstances extérieures; qui sût hurler avec le vent, égrener des *scherzi* avec la pluie d'été, et envoyer un accord d'adieu majestueux au soleil couchant qu'il doit apercevoir plus longtemps que nous, à l'occident, au-dessus des campagnes de Flandre où d'autres cloches doivent lui répondre, timidement...

* * *

Anvers vient de perdre un de ses types les plus populaires : M. Edmond Delaet est mort. Nous ne l'avons plus connu, nous autres les jeunes, que comme un vieux monsieur encore très vert, promenant à la place de Meir son sourire gouailleur et son invraisemblable chapeau haut-de-forme. Pourtant, que de légendes ne s'attachent pas à ce nom : *Mon Delaet!* C'est toute une vie de ripaille joyeuse et exubérante qui vient de s'éteindre! C'était du temps où l'on ne s'amusait pas uniquement à crier : « In Vlaanderen Vlaamsch! » « Vive ou A bas la calotte! » Foin de la politique! Parlez-moi d'un bon verre de Bourgogne au coin du feu, ou d'un carnaval tel que nos plus folles escapades ne sont que puérilités à côté des inventions de ces ancêtres!

Mais le nom de *Mon Delaet* restera attaché surtout à sa fondation la plus géniale : Le Yacht Club Neptunius. Ce fut un cercle comme sans doute on n'en verra plus jamais à la surface de ce globe anémié. Jamais la moindre dispute n'éclata en son sein, jamais le comité ne dut faire appel aux suffrages de l'assemblée, jamais la moindre divergence d'opinion ne se manifesta. Le même comité, par tacite reconduction, veilla aux destinées du club depuis le jour joyeux de sa naissance jusqu'au lugubre soir de sa mort.

La raison de cette unanimité, la voilà : il n'y avait dans ce club miraculeux... qu'un seul membre, président, secrétaire, trésorier, commissaire; tous se résumaient en la seule et unique personnalité de *Mon Delaet!* Et il ne faudrait pas croire que ce cercle fût voué à une inaction lamentable. Ah! non. Chaque dimanche, excursion au complet sur le fleuve, beuveries immenses et touchantes fraternités avec les autres clubs, puis, *last not least*, organisation d'un bal fas-

tueux aux Variétés, pas les nouvelles Variétés, les vieilles, celles dont je n'ai plus connu que les murs calcinés, et dont tout Anversois ne parle qu'avec les yeux mouillés de larmes de regrets.

Edmond Delaet n'a pas d'autres titres de gloire. Il n'a été que le type parfait d'une catégorie d'hommes qui s'en va : les bon-vivants, les sans-soucis, ceux qui planent avec désinvolture au-dessus des contingences terrestres, et qui savent quand il le faut remplacer un morceau de pain par un éclat de rire et un verre de vin par une gauloiserie.

Des bohèmes? Si vous voulez. Mais des bohèmes sains et puissants. Le mot n'est pas trop fort. Ces bohèmes-là font le caractère d'une ville, ils lui empruntent leur gaité foncière au plus profond des traditions de la race. Soyez assurés que les bonshommes de Jan Steen et de Breughel étaient taillés dans ce bois. C'était alors le peuple tout entier et non plus un original isolé, qui se lançait à corps perdu dans ces ripailles et qui savait pousser à temps voulu ces éclats de rire énormes qui doivent être comme des épouvantails pour les malheurs.

Aujourd'hui? Je n'ai rien d'un *laudator temporis acti*, mais j'ai quand même un peu de tristesse à regarder la ville. Anvers, telle que la racontent encore ceux que notre égoïsme juvénile appelle « les vieux », mais qui ne sont pas vieux du tout, cette ville-là est morte. Elle a donné naissance à une autre cité, plus luxueuse, plus riche : Antwerpen. Et l'on doit prononcer ce nom à l'allemande. Ce n'est plus l'ombre seule de l'aigle allemand qui plane sur nos toits, c'est l'oiseau lui-même. Il n'est pas beau, il a troqué son casque à pointe contre le feutre mou, son épée aiguisée contre le couteau du charcutier, et sa poudre sèche contre toutes celles de perlimpinpin, qu'il vend au coin des rues!

Dieu merci, il y a du soleil sur le fleuve et dans les bois de Santhoven et de Saint-Job et grâce à cela il fait encore bon de vivre.

ANDRÉ KAMINKER.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

CHARLES GÉNIAUX : *L'Océan* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Solide et beau gas, Fauch Treneur, patron pêcheur dont les affaires sont prospères, n'aurait qu'un mot à dire pour épouser Catell, la plus riche héritière du port de Saint-Guénolé. Mais il y a Chann Rouz, une fille folle, rieuse et coquette, à laquelle son caractère sérieux ne plaît guère, si lui l'aime à en perdre le boire et le manger. Et Chann devient la femme de Porguer, un autre patron, aussi joli garçon, aussi brave que Treneur, mais bambocheur et brutal qui la bat et la rend très malheureuse. Un drame effroyable la fait veuve, dans des circonstances telles que Fauch ne peut plus l'épouser et le pauvre garçon périt au cours d'un sauvetage d'une audace insensée, qui est un véritable suicide.

Voilà la trame sur laquelle M. Charles Géniaux a développé les divers chants d'un fort beau poème en prose destiné à nous peindre *l'Océan*, le terrible atlantique, tel qu'il l'a vu, à la pointe de Pen March, furieux et tragique, toujours déchaîné contre le continent qu'il entame un peu plus chaque année. Il y a là aussi quelques silhouettes vigoureusement campées de ces rudes sardiniers bretons, dignes descendants des pillleurs d'épaves qu'ils ne se font pas faute de redevenir à l'occasion.

* * *

ALBERT BESNARD : *L'Homme en rose* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ce n'est pas parce qu'il a le très grand honneur de succéder à M. Carolus Duran, que j'envie M. Albert Besnard. Les hautes situations, si glorieuses soient elles, ne sont guère faites pour me tenter, et pour cause. Ce pourquoi je le jalouse féroceement, c'est de son récent voyage dans l'Inde, car s'il est une chose que, depuis toujours, je désire et que je ne pourrai sans doute jamais m'offrir, c'est un séjour au pays des Rajahs, de Mongli et de Kim. Et les notes de route de M. Albert Besnard qui résume ainsi qu'il nuit son impression, ne font qu'aviver ce désir : « Chose étrange, de » tout ce pourquoi je suis allé dans l'Inde, » splendeur des cérémonies, étrangeté des » mœurs, parures des femmes, monuments » fabuleux, une vision s'élève qui domine » toutes les autres, celle de la beauté sans » entraves du corps humain. Cette appari- » tion a relégué toutes les autres au rang » de détails... A qui dirait qu'il a surtout vu » le décor de ce monde étrange, je dirais moi, qu'il n'a rien vu »...

Au Mercure de France.

ALB. DE BERSAUCOURT : *Etudes et Recherches* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — C'est ici l'œuvre d'un patient érudit, d'un liseur abondant, d'un chercheur qui fouille les vieux papiers et médite et confronte et commente ce qu'ils lui révèlent. L'histoire littéraire et l'histoire anecdotique s'éclairent ainsi pour nous et rien n'est précieux comme ces révélations, ces réflexions, ces rapprochements que nous devons à la minutieuse investigation de quelques lettrés avisés.

M. Alb. de Bersaucourt est de ceux-ci, et son sens critique avisé lui permet d'utiliser les résultats de ses recherches pour en tirer des conclusions ingénieuses souvent imprévues.

Il nous parle de Balzac (mine encore bien inépuisée) ; il rapproche Samain de Maeterlinck ; il remonte jusque dans le XVIII^e siècle et remet en scène les gens et les mœurs de cette époque plus qu'aucune intéressante ; il fait l'historique d'un moment curieux de la vie de la vénérable Académie française ; il évoque Lamartine, Villiers de l'Isle Adam, Victor Hugo dans des circonstances peu connues ou mal connues de leur existence.

Bref, rien n'est banal dans ce gros livre et tout y est sujet, pour nous, à profitable leçon.

Chez Ollendorff.

EDOUARD GACHOT : *Les Soldats de l'Épopée* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Né dans une caserne, au fort de Lichtenberg, le 11 janvier 1789, embarqué en qualité de mousse, à dix ans, sur l'avis *l'Alerte*, à onze ans celui qui devait être le général Gachot était blessé grièvement à Saint-Domingue. Lieutenant en 1808, au régiment de la marine, capitaine au 10^e léger en 1811, décoré par l'Empereur en 1813, retraité en 1851, après trente campagnes, le général Gachot avait pris la peine, au cours de son existence aventureuse, d'inscrire, sur ses carnets, tout ce qui lui semblait mériter d'être retenu. C'est dans ses papiers que furent puisés les trente épisodes reproduits dans ce volume. Modestement, le narrateur s'est presque toujours tenu à l'écart, jamais il ne parle de lui, c'est aux humbles soldats qu'il s'intéresse, il les pousse aux confidences, de leur bouche il écoute le récit des grandes batailles de la République. Jusqu'au bout du livre, les Grognaards ont la parole et l'on ne peut

s'empêcher d'admirer la simplicité avec laquelle Gachot et ses héros racontent les plus grandes choses.

Chez Plon-Nourrit et C^{ie}.

HENRIETTE BEZANÇON: *L'Absente* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Madeleine Desmiroirs, héroïne de ce roman, fille de modestes bourgeois, belle, élégante et artiste a eu la tête tournée par les romans modernes proclamant à grand renfort de majuscules, le Droit à l'Amour, le Droit de chacun de Vivre sa vie, etc. Elle se laisse donc aller à aimer un homme marié qui, malgré l'enfant qui leur est né ne veut pas abandonner sa femme, tandis que Madeleine a quitté ses parents. Après quelques années d'un bonheur plus que douteux, l'amant meurt et la pauvre jeune femme, recueillie par sa mère devenue veuve, s'en va, à son tour, mourir dans le Midi.

Tout cela est bien mélancolique, bien triste, mais ce livre laisse néanmoins une impression apaisante, car s'il est d'une moralité sévère, il montre le pardon suivant la faute et la possibilité du bonheur, sinon pour la coupable, dans le cas présent, tout au moins pour son fils qui n'en peut mais. Une mère désirera-t-elle jamais plus? Madame Henriette Bezançon en outre a un sens très affiné des nuances et son roman tout imprégné de sentiment chrétien le plus vrai devrait être mis aux mains de toutes les jeunes filles.

* * *

HARLOR: *Tu es Femme...* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — «J'ai peine à croire» dit l'auteur M. J.-H. Rosny, aîné, dans une préface à juste titre élogieuse, «que ceux» ou celles qui ouvriront votre livre auront le courage de le refermer avant de l'avoir lu tout entier. Il est ruisselant de vie et je vois bien peu d'écrivains qui aient su dépendre de façon aussi véridique, aussi subtile, aussi pathétique, aussi puissante, une âme de jeune fille. Celle-ci était, plus que toute autre, difficile à décrire. Elle veut vivre librement et noblement, elle veut se connaître, elle veut conquérir les grands trésors de l'intelligence et de l'art sans renoncer aux dons délicieux ni aux grâces de son sexe». Tout cela est fort bien dit et l'on ne peut, en effet, qu'admirer sans réserve aucune, un des beaux livres de l'année, beau par sa forme impeccable et beau par l'élévation des idées qu'il expose, un livre qui porte à penser. Et malgré son sérieux et sa profondeur, *Tu es femme...* est attachant comme le roman le plus mouvementé. On se passionne pour l'héroïne, cette

Clarice, intelligente et artiste, qui, dans ce domaine de l'esprit, arrive au succès, mais qui connaît les pires déconvenues dans le domaine du sentiment et doit s'immoler à la gloire de celui qu'elle aime.

* * *

AUGUSTIN TRIERRY: *Les Grandes Mystifications littéraires* (un vol. in-18 à fr. 3.50). Voici la *Deuxième série* de l'étude consacrée par l'auteur, aux *Mystifications* qui mirent, à de fréquentes reprises déjà, les érudits et les lettres trop crédules en piteuse posture. Celles qu'il nous raconte cette fois sont peut-être plus intéressantes que les premières, car c'est dans l'histoire littéraire du XIX^e siècle qu'il fut le chercher et nombre de victimes non des moindres sont encore en vie, tels les symbolistes si cruellement raillés par Gabriel Vicaire et Henri Beauclair dans leurs *Déliquescences* d'Adoré Floupette, tels encore les savants hellénistes, pris au piège des *Chansons de Bilitis* de M. Pierre Louys. Un chapitre aussi est consacré à Rénier Chalou, receveur des contributions à Mons, président du fameux cercle des *Agothopèdes*, dont les très vieux bruxellois ont gardé la mémoire. Ce Rénier Chalou, en 1840, ameutait la gent bibiophile de l'Europe entière, en publiant un catalogue sorti tout entier de son imagination et dans lequel il annonçait, avec force précisions, la vente de la bibliothèque du comte de Fortsas, exclusivement composée d'exemplaires uniques, dont, il avait eu le toupet de l'écrire, «personne ja» mais n'avait entendu parler».

* * *

JEAN DE LA POULAINÉ: *Par l'Énergie et le Travail* (un vol. in-18 à fr. 3.50).

— «Pourquoi ce livre?

— «Si vous désirez le savoir, cher lecteur, lisez ce volume.»

Où, mais lisez aussi la préface qui, après ce début peu prometteur, vous dira pourtant que: «Si l'auteur raconte dix années d'une vie peu banale, c'est donc qu'il a cru, qu'il croit encore que cette existence humaine fournit de grands enseignements, en montrant comment un jeune homme de dix-huit ans, bien élevé, selon les idées du jour s'entend, c'est-à-dire dorloté, choyé, en un mot gâté par une éducation fautive, par un amour maternel exagéré, par une vie trop heureuse, sut, malgré tout, se débrouiller, devenir un homme et un homme qui a joué un certain rôle dans le monde. C'est aussi que l'auteur s'est rapé qu'il n'y a pas d'individu dont la vie soit entièrement dépourvue d'intérêt, pas d'homme dont l'expérience ne puisse

» nous fournir des faits utiles à connaître, » ou dont la vie ne contienne de grands enseignements ».

Et tout cela est fort bien développé ma foi.

Chez Nelson et C^{ie}.

VICTOR HUGO : « *Odes et Ballades* », « *Les Orientales* » (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — Ce nouveau volume de la collection « Victor Hugo » est appelé à remporter un succès tout spécial. Nulle part ailleurs la féconde diversité du poète n'est aussi manifeste. Qu'il soit triste ou qu'il soit joyeux, le lecteur est toujours assuré de trouver parmi ces morceaux charmants quelques vers qui s'harmonisent parfaitement avec son état d'âme.

Ce volume contient quelques-unes des pièces les plus célèbres de Victor Hugo, nous citerons au hasard : *L'Enfant Grec*, *Sara La Baigneuse*, les *Djinn*s, le *Géant*, la *Fiancée du Timbalier*, la *Légende de la Nonne*, etc.

* * *

MARCEL TINAYRE : *Hellé* (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — Une charmante enfant, sans père pour la défendre, sans mère pour la guider, un homme qui l'aime, un autre qui doit l'épouser, tels sont les principaux personnages que ce délicieux roman présente à ses lecteurs.

Quelle émotion pour la gracieuse Hellé lorsqu'elle se rend compte que son fiancé n'est pas digne d'elle; quelle angoisse pour l'homme qui l'aime quand il la voit sur le point de prendre le nom d'un autre!

Il fallait la plume d'une femme pour dévoiler tout ce que cette vieille et tragique situation peut avoir de nouveau.

La fine et spirituelle psychologie de Marcelle Tinayre, sa façon si brillante de dessiner les caractères et de poser les situations sa « manière » si personnelle, se retrouvent, comme nulle part ailleurs, dans cette œuvre remarquable, qui constitue sans conteste, un des meilleurs romans contemporains et que nous sommes heureux de voir prendre place dans la précieuse collection Nelson.

Chez Bernard Grasset.

LÉONCE ROLLAND : *La Forêt de Myrthes* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — *J'ai pris les rythmes d'or dans ma main*

[souveraine.

*Alors ils m'ont chanté
L'ivresse du désir frénétique qui traîne
Après lui la Beauté...*

C'est un lyrisme toujours très chaleureux qui caractérise les poèmes pleins d'harmonie

et de sonorité de *La Forêt de Myrthes*. L'auteur les dédie à Mistral, parce que celui-ci fut le chanfre génial de sa patrie et de sa race, sa race « chantante et sensuelle ». C'est dire quel souffle anime ces hymnes, quel parfum émane de cette gerbe éclatante de beaux vers pleins de sève et de ferveur.

* * *

FRANÇOIS MAURIAC : *L'Enfant chargé de chaînes* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Avec une âme de poète fortement chargée de mysticisme et bourrée de littérature, Jean Paul Johanet, arrivé à l'âge d'homme, se trouve encore en proie à toutes les indécisions de l'adolescence. Il croit cependant avoir trouvé sa route, un jour que son ami Vincent Hiéron le fait entrer à l'union *Amour et Foi*, un groupe de jeunes gens qui s'occupent de faire revivre le sentiment religieux chez les jeunes ouvriers. Jean-Paul se met à l'œuvre, il confère, il se fait aimer de ces humbles que sa parole fleurie enthousiasme. Mais il se rend vite compte de ce qu'il n'est venu là qu'en dilettante, pour les sensations et les satisfactions que son nouveau rôle pouvait lui procurer. Alors il l'abandonne, prend une maîtresse, fréquente les cabarets de nuit et la noce le fatigue aussi vite que la pratique trop active de la vertu. Retombé dans les mêmes angoisses que devant, il finit heureusement par s'apercevoir qu'une jeune cousine, pas désagréable à regarder bien qu'elle ne plane pas toujours dans les sphères éthérées, l'aime et qu'il l'aime aussi. Et voilà comment se maria Jean Paul Johanet après de longues tergiversations, minutieusement analysées par M. François Mauriac.

* * *

FERN. BOVERAT : *Patriotisme et Paternité* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — La diminution de plus en plus rapide des naissances menace d'exposer la France, dans un prochain avenir, à de graves dangers. M. Boverat, pour attirer l'attention sur eux, recherche quelle sera dans quinze ans la situation de la France, affaiblie économiquement par la diminution constante du nombre de ses producteurs, vis-à-vis de l'Allemagne qui sera bien plus forte qu'elle sur terre, sur mer et dans l'air, grâce à ses 75 millions d'habitants. Il faut, selon lui, faire comprendre à tous les Français que le devoir d'élever plusieurs enfants est aussi formel que celui de défendre le sol natal, et il est indispensable de donner à la jeunesse un enseignement patriotique raisonné et persévérant, pour lui inspirer le dévouement nécessaire à l'accomplissement de ce devoir.

Chez Eugène Figuière et C^e

HENRI DUHEM : *Impressions d'Art Contemporain* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — M. Henri Duhem, le grand peintre septentrional dont les succès mérités ne se comptent plus, ajoute à sa gloire d'artiste un talent reconnu d'écrivain. Sur les traces de Fromentin, de Breton et de tant d'autres manieurs de pinceaux, il marche allègrement, heureux d'exprimer son âme, non seulement d'une façon plastique, mais aussi d'une façon littéraire. Il publie aujourd'hui, outre une réédition de son célèbre petit livre *Renaissance*, diverses études du plus haut intérêt, sur Rodin, sur des peintres comme Breton, Pissarro, Carrière, Besnard, sur des problèmes généraux : art social, décentralisation, tendances actuelles des arts plastiques, sur sa chère Flandre dont il connaît comme pas un la beauté. Ce recueil de haute valeur s'achève sur une admirable leçon : le Métier de peindre, que devraient bien lire nombre de jeunes gens plus épris d'originalité que de savoir.

* * *

MAXIME DUBROCA : *L'Oncle Jules* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Je m'étais toujours laissé dire, et une certaine expérience personnelle m'avait confirmé, du reste, dans cette idée, que c'était dans la bourgeoisie moyenne que se rencontrait, relativement, bien entendu, la plus grande pureté des mœurs. Tel ne doit pas être le sentiment de M. Maxime Dubroca dont le roman sous-intitulé : *Scènes de vie bourgeoise*, montre des bourgeois peu ordinaires... Supposez, Mademoiselle, que M^{me} votre mère, reçoive journalièrement, à draps ouverts, un monsieur de la ville, que votre père soit au mieux avec une veuve du voisinage, que vous-même épousiez un jeune homme riche, avec le ferme propos de prêter ultérieurement vos charmes à votre cousin, que vous réalisiez ce vœu dès votre voyage de noces, que plus tard, en outre, votre mari devienne l'amant de la femme du cousin déjà nommé, qu'enfin, votre oncle Jules, le plus vertueux ou le moins immoral de la tribu, qui, dans les autrefois, connut bibliquement votre mère, soit simplement l'ami de la modiste de la grand'rue. A part le curé et le docteur, lesquels sont d'arrière plan, j'ai énuméré tous les personnages de ce roman satirique, essentiellement bourgeois et provincial, tout au moins dans sa forme.

Aux Éditions du " Sourire ,,

ADRIEN VÉLY : *Saint-Gratien* (un vol. à 95 centimes, illustré). — Après le pauvre *Saint-Vallier* de M. Charles-Henry Hirsch, grand artiste incompris et raté, malade et pitoyable, voici un autre saint, comédien comme le premier, mais comédien heureux, fêté, fêtard, vantard, avantageux, toujours à l'affût d'un bon dîner ou d'une bonne fortune, le tout à l'œil naturellement. Ayant pour père M. Adrien Vély, auteur gai, *Saint-Gratien* devait à pareille ascendance de n'avoir que des aventures désopilantes, il ne s'en fait pas faute. Ces deux douzaines de chapitres enlevés avec un brio et une verve étourdissants sont amusants tout plein. Ajoutez à cela que l'excellent caricaturiste qu'est M. Paul Destez a campé du génial cabot une silhouette adorablement réussie qu'on retrouve, à toutes les pages, dans des attitudes les plus inattendues, en commentaire d'un texte exhalant. Voici donc un petit livre auquel il faudra songer au moment des villégiatures, proches déjà.

Chez Bloud et C^e

MAURICE TEISSIER : *Légendes de la Vieille France* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Dans les chansons de geste ainsi que dans les fabliaux et contes moyenâgeux, la place est faite assez petite aux faits de l'Histoire et celle-ci y reçoit même plus d'un furieux croc-en-jambe. Mais si les actions attribuées aux grands chevaliers sont sorties entières de l'imagination des chanteurs parcourant le pays de France et s'arrêtant dans les manoirs ou dans les carrefours, il n'en va pas de même du cadre dans lequel évoluent les héros.

Là tout est exact, on y découvre une foule d'éléments de la vie réelle de cette époque, si puissamment intéressante, des détails de mœurs, de costumes, d'institutions et ainsi la littérature du moyen-âge, toute d'imagination, se trouve avoir pour l'histoire une très haute valeur documentaire. M. Maurice Teissier a fait un choix judicieux parmi le grand nombre de ces poèmes féodaux et populaires, il les a traduits en langage moderne, de façon qu'ils soient à la portée de tout le monde. Sans avoir la prétention de combler une lacune, son livre présente pourtant une réelle utilité principalement pour le corps enseignant

MEMENTO

❧ *Théâtre de l'Olympia.* — Grenet-Dancourt, qui est mort il y a quelques mois, connu dans sa longue carrière d'abondant vaudevilliste quelques succès durables. Un des plus populaires fut celui de ces *Trois Femmes pour un Mari*, une joyeuse fantaisie qui a pour mérite essentiel, et rare dans le genre burlesque, d'éviter toute grossièreté, toute gauloiserie par trop pimentée.

L'aventure de ce pauvre Raoul amené, pour dépêtrer un ami fiancé exposé aux pires mécomptes, à se faire passer à la fois pour l'époux d'une jeune fille, d'une cocotte et d'une élève de Conservatoire, est une de ces drôleries invraisemblable mais plaisante que nous avons tous applaudie plusieurs fois depuis quinze ou vingt ans qu'on la joue.

Le public nombreux qui est fidèle, l'été comme l'hiver, aux spectacles de l'Olympia, fait fête en ce moment à ces trois actes sans prétention sinon sans gaieté. M. Camus, si souvent applaudi à l'Alhambra, et M. Willy, qu'apprécient les habitués du Parc, enlèvent le vaudeville avec entrain, joyeusement secondés par la très décorative M^{me} Harrietty, l'aimable ingénue qu'est M^{lle} Magda, la pétulante M^{lle} Daulboys. Il faut citer aussi MM. Harzé, Bailly, Ricard, Demorange, M^{mes} Montès, Reuter, Derwé. Tous y vont de tout leur cœur.

❧ *Théâtre de la Gaîté.* — Ce sont quatre tableaux, quatre épisodes plutôt que quatre actes selon la logique et coutumière formule dramatique que M. Jean Ajalbert a tirés, on s'en souvient, du célèbre et sombre roman d'Edmond de Goncourt : *La Fille Elisa*. Nous faisant pénétrer tour à tour, avec sa lamentable héroïne, dans une maison close hantée par les soldats, dans une guinguette forestière de la banlieue parisienne, dans un prétoire de cour d'assises et dans une cellule de maison centrale, les auteurs nous font assister aux quatre étapes de l'existence navrante de la pauvre prostituée qui se met à aimer et tue le pioupiou de son cœur dans un moment de jalousie et rouge hystérie.

Comme « théâtre » la pièce manque d'habileté; comme succession de scènes à effets elle emporte évidemment l'émotion. Mais, grands dieux, que tout cela est macabre pour un « spectacle d'été » dans un théâtre qui s'intitule : la « Gaîté » !...

M^{me} Gabrielle Fontan a supporté avec une belle vaillance et un pathétique consciencieux le poids du rôle douloureux de la fille Elisa. M. Robert Lerac a prononcé avec un naturel, une chaleur et une élégante diction qui ont soulevé les plus légitimes applau-

dissements, le long plaidoyer fort éloquent qui emplit tout le troisième acte.

Le reste de l'interprétation était fort convenable.

❧ *Music-Hall de Luna-Park.* — Ponctuellement, tous les vendredis, M. Nille nous convie à des débuts dont plusieurs, chaque fois, sont vraiment intéressants. Qu'il s'agisse d'un Peau-Rouge doué d'un sonore organe de fort ténor; qu'il s'agisse de Chinois d'une adresse et d'une robustesse aussi originales que déconcertantes; qu'il s'agisse de danseurs venus tantôt de l'un, tantôt de l'autre pays lointain; qu'il s'agisse de gymnastes aux prouesses effarantes; qu'il s'agisse de l'illustre Footit ou d'un adroit émule de Frégoli, — la plus agréable variété et souvent la nouveauté la plus attrayante président à la composition des programmes.

Le Music-Hall, comme les autres attractions de Luna-Park, conquiert la vogue. Tant mieux : les distractions du soir n'abandonnent pas à Bruxelles pendant l'été.

❧ ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — Nous rendons compte des ouvrages d'auteurs belges récemment reçus. Ils sont nombreux; poètes et prosateurs se multiplient et nul n'entend chômer. Ce n'est pas nous qui nous plaindrons de cette ardeur au travail :

Lucien Christophe : *Les Jeux et la Flamme*, poèmes. — Maur. Georges et Jean Redan : *Le Mirage d'or*, pièce en un acte. — Jules Becker : *Un Etablissement d'enseignement moyen à Mons depuis 1545*. — José Perrée : *La Maison blanche*, poèmes. — L. Dumont-Wilden : *Profilés historiques* (En marge de l'histoire de Belgique). — Jean Delville : *Le Christ reviendra* (Le Christ futur en face de l'Eglise et de la Science). — Albert du Bois : *Hélène et Pénélope*, comédie épique en deux actes; — *La Dernière Dulcinée*, poème dramatique en cinq actes. — Neel Doff : *Contes farouches*. — L.-M. Thylienne : *Madame Aily, divorcée*, roman. — Ch. Conrardy : *L'Archipel de Joie*, poèmes.

❧ *Hommage national à Camille Lemonnier.* — L'Association des Ecrivains belges, d'accord avec le journal *Le Soir*, a pris l'initiative de recueillir les souscriptions en vue d'ériger un monument à Camille Lemonnier, d'éditer et de répandre à profusion dans le pays et surtout dans les écoles une *Anthologie* composée de fragments des principales œuvres du Maître, et de fonder un prix annuel de littérature qui portera son nom.

Des personnalités éminentes de Belgique et de l'étranger ont accepté de constituer immédiatement un Comité de Patronage qui est ainsi composé :

MM. Poullet, ministre des Sciences et des Arts ;

Carton de Wiart, ministre de la Justice.

François André, président du conseil provincial du Hainaut ;

Léon Bazalgette, Paris ;

Beckers, directeur-général de l'enseignement supérieur, des sciences et des lettres, Bruxelles ;

Charles Bernard, Anvers ;

Saint-Georges de Bouhélier, Paris ;

Thomas Braun, Bruxelles ;

Pierre Broodcoorens, La Hulpe ;

Charles Buls, ancien bourgmestre de Bruxelles ;

Cyriel Buysse, Gand ;

Charles-Léon Cardon, Bruxelles ;

Jules Claretie, directeur du Théâtre-Français, membre de l'Académie Française ;

Emile Claus, peintre, Astene ;

Cornélis-Lebègue, Bruxelles ;

Auguste Danse, graveur, id. ;

Edmond de Bruyn, id. ;

D^r Louis Delattre, id. ;

Arthur de Rudder, rédacteur au *Soir* ;

Maurice de Smet de Naeyer, président de l'Association flamande pour la vulgarisation de la langue française, Gand ;

Jules Destrée, député, Charleroi ;

Emile Digneffe, président de l'Association liégeoise pour l'extension de la langue française, Liège ;

Comte Albert du Bois, Nivelles ;

Léon Dubois, directeur du Conservatoire de Bruxelles ;

G. Ducrocq, directeur des *Marches de l'Est* ;

A. Duray, bourgmestre d'Ixelles, président du conseil provincial du Brabant ;

Georges Eekhoud, Bruxelles ;

Max Elskamp, Anvers ;

François Empain, sénateur ;

Fierens-Gevaert, secrétaire des Musées royaux, Bruxelles ;

Léon Frédéric, peintre, id. ;

Franz Fonson, directeur du Théâtre des Galeries, id. ;

Charles Gheude, député permanent, id. ;

Valère Gille, id. ;

Albert Giraud, id. ;

Henri Guilbeaux, Paris ;

Gérard Harry, correspondant du *Figaro*, Bruxelles ;

MM. Léon Hennebicq, président de la Ligue Maritime, id. ;

Victor Horta, architecte, id. ;

Paul Hymans, député, président du Cercle artistique et littéraire, id. ;

Eugène Laermans, peintre, id. ;

Georges Lecomte, président de la Société des gens de lettres, Paris ;

Hubert Krains, Bruxelles ;

Maurice Kufferath, directeur du Théâtre de la Monnaie, id. ;

Grégoire Le Roy, id. ;

René Lyr, rédacteur en chef pour la Belgique de *S. I. M.*, Bruxelles ;

Alfred Mabilie, directeur de l'instruction publique et des beaux-arts de la ville de Bruxelles ;

Maurice Maeterlinck, Nice ;

Georges Marlow, Bruxelles ;

Mélot, directeur de l'*Expansion belge*, Bruxelles ;

F. Masson, député, échevin de la ville de Mons ;

Henri Maubel, Bruxelles ;

A. Max, bourgmestre de Bruxelles ;

Mellery, peintre, id. ;

Stuart Merrill, Versailles ;

Marc-Henri Meunier, graveur, Bruxelles ;

Albert Mockel, Paris ;

Pierre Mortier, directeur du *Gil Blas*, Paris ;

J. Noël, directeur de la *Société Nouvelle*, Mons ;

Pierre Nothomb, Bruxelles ;

Paul Pastur, député permanent, Charleroi ;

Edmond Picard, Bruxelles ;

Victor Reding, directeur du Théâtre du Parc, id. ;

Rosny aîné, Paris ;

Victor Rousseau, sculpteur, Bruxelles ;

A. Rouvez, secrétaire des *Amis de la Littérature*, id. ;

Jacob Smits, peintre, Achterlos (Moll) ;

Théodor, député, Bruxelles ;

Vallette, directeur du *Mercure de France*, Paris ;

J. Van den Eeckhoudt, peintre, Bruxelles ;

Emile Vandervelde, député, id. ;

Théo van Rysselberghe, peintre, Paris ;

Marie Vesselowsky, Moscou ;

Emile Verhaeren, Paris ;

Aug. Vermeulen, Bruxelles ;

Georges Virrès, Lummen ;

Maurice Wilmotte, directeur de la *Revue de Belgique*, id. ;

Maurice de Waleffe, directeur de *Paris-Midi*, Paris ;

Fernand Wicheler, Bruxelles ;

Stefan Zweig, Vienne.

Le Comité de l'*Association des Ecrivains belges*:

MM. Octave Maus, président;

Paul André;

Maurice des Ombiaux;

Omer De Vuyst;

L. Dumont-Wilden;

Iwan Gilkin;

Edmond Glesener;

José Perrée;

Sander Pierron;

Georges Rency;

Léopold Rosy;

Robert Sand;

Hubert Stiernet;

Gustave Van Zype.

La pieuse idée de cet Hommage national rencontre partout le plus sympathique accueil. La commune d'Ixelles, outre sa généreuse participation financière, a promis de donner, près des étangs d'Ixelles, un emplacement magnifiquement situé.

La souscription, à peine ouverte, a rapporté, à la date du 27 juin, déjà une somme de 14,356 francs.

Nous transmettrons avec empressement au Comité les sommes que l'on voudra bien nous adresser.

Profondément émues et reconnaissantes des innombrables témoignages de sympathie qu'elles ont reçus à l'occasion de la mort de leur père, M^{lles} Marie et Louise Lemonnier ont le regret de ne pouvoir remercier individuellement les personnes qui leur ont, par télégramme ou par lettre, fait part de leurs condoléances, ou qui ont si abondamment fleuri une dernière fois le grand écrivain. Elles nous prient d'être ici leur interprète auprès des amis connus et inconnus de Camille Lemonnier et de leur exprimer à tous leur vive et affectueuse gratitude.

La femme contemporaine. — A un moment où l'évolution féminine préoccupe tant l'opinion publique, l'idée d'une exposition des arts, métiers et professions de la femme belge semble tout particulièrement intéressante.

Le Club International de Dames, en collaboration avec le Vrouwenvereniging et un groupe de dames s'occupant d'œuvres sociales féminines, organisera à Anvers pour le printemps prochain une exposition de toutes les branches de l'activité féminine.

Nul doute que cette exposition, la première de ce genre en Belgique, surpassera tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour.

Les dames organisatrices s'assurant dès à présent le concours de toute personne qui pourra efficacement les aider, prient d'adresser par écrit toute demande de renseigne-

ments, etc., au Secrétariat provisoire de l'exposition de « La Femme contemporaine », place de Meir, 6, Anvers.

Le cortège du mois de juillet à Tournai. — On parle beaucoup du Tournoi des 13, 14, 20 et 21 juillet prochain, mais on prête moins d'attention au Cortège. Ce ne sera cependant pas la partie la moins brillante de la fête. Les groupes qui, ces quatre jours, parcourront les rues de Tournai seront, nous l'avons déjà dit, une authentique et exacte reconstitution de la fête merveilleuse qu'Henri VIII donna à Tournai en 1513. Les moindres détails ont été minutieusement étudiés, les costumes donnent lieu aux soins les plus scrupuleux, et par ce qu'il nous a été donné de voir, nous pouvons affirmer que rarement on aura pu contempler un pareil déploiement de richesses. Tournai a la renommée d'organiser de façon remarquable les fêtes artistiques et historiques. Les manifestations de ce genre sont nombreuses dans son passé, et ont remporté des succès qui sont restés dans toutes les mémoires. Le Cortège de 1913 dépassera cependant en beauté tout ce qu'on a vu jusqu'aujourd'hui et à lui seul il méritera l'admiration des foules qui se proposent d'en-vahir prochainement la cité.

Chaque jour le Cortège se mettra en marche à 2 heures. Le Tournoi commencera à 4 heures.

Musique. — Le Concours International de Chant d'Ensemble et de Choral Mixte de Malines (15 août) réunira un nombre considérable des meilleurs ensembles vocaux de Belgique, de Hollande, etc.

M. Louis Moreau, chargé d'écrire le chœur imposé, a fourni au compositeur Henry Weyts, son collaborateur, un poème dramatique et pittoresque: *Visions*, dans une note artiste très supérieure à la littérature ordinaire du genre. La partition en est mise en vente par l'édition *Orphéa*.

Le dimanche 7 septembre sera inauguré le Salon organisé à Mons, dans les salles du nouveau Musée des Beaux-Arts, par la Fédération des Artistes wallons, avec le concours du gouvernement et des administrations provinciales et communales de la Wallonie.

Les demandes d'admission doivent être adressées en double exemplaire au secrétariat de la Commission organisatrice, à Mons, avant le 1^{er} juillet. Les œuvres seront reçues du 24 au 31 juillet. Celles-ci seront réparties en cinq classes: peinture (à l'huile, à la fresque, à l'aquarelle, au pastel, etc.); sculpture et médaille; gravure (au burin, à l'eau-forte), lithographie et dessin;

architecture (à l'exclusion des plans techniques) ; art appliqué. Les quatre premières classes seront jugées par des jurys d'admission distincts ; la cinquième par les membres des divers jurys réunis. Ceux-ci entreront en fonctions le 18 août.

La clôture du Salon est fixée au vendredi 31 octobre.

☞ Georges Minne, le sculpteur gantois, vient d'être élu membre associé, à la dernière élection, de la *Société Nationale des Beaux-Arts*, de Paris.

☞ Une Exposition d'Affiches pour cinémas, qui groupera de superbes spécimens allemands, américains, anglais, français et italiens, sera inaugurée le 31 juillet, à la *Maison du Livre*, à Bruxelles.

☞ Exposition internationale de Beaux-Arts à Nieuport, Cercle Artistique, du 1^{er} août au 25 septembre. M. L. De Schieterre, à Nieuport.

☞ L'Exposition *David et ses élèves*, organisée par M. Henri Lapauze au Petit Palais et qui vient de s'achever, a reçu 41,000 visiteurs payants, ce qui, avec la vente du catalogue, a produit pour la Ville de Paris, une recette totale de 59,700 francs.

Les entrées gratuites du dimanche ont été très nombreuses. L'Exposition n'a jamais reçu moins de quinze mille visiteurs le dimanche, et ce chiffre s'est élevé plusieurs fois à vingt-cinq mille.

Puisque le succès des expositions se mesure à la recette, nous demanderons quelle sera la part de la Ville de Bruxelles dans cette recette, pour le prêt qu'elle a fait de ses *David* à l'exposition de la Ville de Paris ?

☞ *La Galerie Boute*, à Bruxelles, rue Royale, ne sera plus affectée couramment aux expositions picturales ; on y fera de la musique.

☞ Un nouveau projet de réorganisation va être mis en exécution à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Son application prochaine provoque au sein du corps professoral un désaccord, qui s'est traduit par la démission du recteur, M. Herman Richir.

M. Rousseau, auquel revient le rectorat, refuse également d'accepter la mission d'appliquer le nouveau règlement.

☞ Le sculpteur De Grootte a fait don au Musée de Bruxelles de son portrait par Alfred Cluysenaar. Ce portrait qui fut fait de De Grootte pendant sa jeunesse est connu comme une des œuvres les plus remarquables de Cluysenaar.

☞ Le Gouvernement vient de faire l'acquisition du tableau *Le Propriétaire*, de Georges Latinis, qui figurait au dernier *Salon du Printemps*.

☞ Nous apprenons la fusion du Cercle des *Indépendants* et de *Vie et Lumière*.

☞ Le conseil de l'ordre des avocats à la Cour d'appel de Bruxelles et le conseil général de la Fédération des avocats belges ont décidé de faire faire le buste de Paul Janson.

Ce buste est destiné au Palais de Justice de Bruxelles.

Trésorier du Comité, M. l'avocat Charles Gheude, rue de Florence, 6, à Bruxelles.

☞ Lundi 16 juin, le ministre Poulet, accompagné de MM. Verlant, directeur général, et Lambotte, directeur au Ministère des Beaux-Arts, a inauguré le *Salon de Décoration monumentale de l'Exposition de Gand*.

Le Ministre a estimé, après sa visite à ce Salon, que la Belgique possède tout ce qu'il faut pour faire de la décoration monumentale, une branche intéressante de l'Art belge.

Les félicitations ont été prodiguées avec justice aux artistes présents : MM. Montald, Delville, Ciamberlani, Langaskens, Rousseau, Khnopff, de La Laing, De Vreese, De Bremaeker, Herain, Marin, etc.

Le Ministre a inauguré le même jour la Section de l'Art ancien dans les Flandres. La plupart des députés et sénateurs de Gand étaient présents. Le Ministre a été reçu par M. Casier, président.

☞ *Le Monument Hubert et Jean Van Eyck, à Gand*. — Le monument représentera les frères Van Eyck glorifiés par les nations. Son exécution a été confiée à un des lauréats de l'Académie des Beaux-Arts de Gand, M. Georges Verbanck.

Bronze et pierre, le monument sera placé à l'angle de la rue du Limbourg et de la rue Gérard le Diable.

Les armoiries des divers pays qui auront participé à la souscription figureront sur le soubassement.

Espérons que là s'arrêtera l'américanisme de l'entreprise...

Le geste n'est pas fort beau...

☞ Trouvé parmi les annonces artistiques de l'Art moderne :

« Hier s'est ouverte, au Palais des fêtes de l'Exposition internationale et universelle de Gand, l'exposition et le concours international d'aviculture. Clôture demain, à 6 heures. »

Nous nous demandons quel rapport... ?

CAISSE CENTRALE

de Change et de Fonds Publics (S. A^{me})

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES

Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746

Rédaction : » A. 6868

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☞ Le monde des affaires a appris, avec émotion, la mort de M. le sénateur Victor Fris, survenue le 11 juin à Kissingen, où il faisait une cure. M. Fris était, comme on sait, une des personnalités les plus en vue de la finance et des industries de traction et d'électricité de notre pays. L'énumération de ses principaux titres dira l'importance considérable du rôle de ce conducteur d'affaires ; M. Victor Fris était président du conseil d'administration de la Société nationale de chemins de fer vicinaux, de la Société financière de transports et d'entreprises industrielles, de la Banque internationale de Bruxelles, de la Fabrique nationale d'armes de guerre, de la Société belge des tramways de Lille, des Tramways de Barcelone, de la Compagnie générale des tramways de Buenos-Ayres, de la Société d'électricité de Rosario, des Tramways de Bilbao, des Tramways provinciaux de Naples, etc., etc.

Sa mort met en deuil les familles Fris, Rampelbergh, Dallemagne et de Marbaix, auxquelles nous présentons nos compliments de condoléance.

☞ *Aux Tramways de Reims*, MM. Lambert Jadot et Henri Laurain ont été nommés administrateurs en remplacement de MM. Baelde et Schwob, démissionnaires.

☞ M. Pierre Marraud, conseiller d'Etat et directeur général honoraire au Ministère des Finances, en France, et le chevalier Carton de Wiart, directeur à la Société

Générale de Belgique, ont été appelés par la *Compagnie des chemins de fer du Congo supérieur aux Grands Lacs africains* à remplacer, comme administrateurs, M. François Empain, sénateur, démissionnaire pour cause d'incompatibilité légale, et feu M. Simont, avocat à la Cour de cassation.

☞ Nous apprenons avec regret la mort de M^e Alfred Moreau, avocat, ancien bâtonnier d'appel.

Ce décès met en deuil les familles Moreau et Mélot.

Nous les prions de bien vouloir agréer nos bien sincères condoléances.

ECHOS FINANCIERS

La **CONGO REFORM ASSOCIATION** s'est dissoute le 16 juin 1913, car, a-t-elle déclaré par l'organe de son président, Sir Gilbert Parker, son existence est désormais sans objet, les fautes et les abus de l'ancien régime congolais ayant disparu grâce aux efforts désintéressés de MM. Morel et consorts.

Sir Harry a affirmé qu'il avait connu personnellement le roi Léopold II et qu'il était convaincu qu'au début ce dernier était doué des meilleures intentions.

Nos Africains seront heureux de ce témoignage qui lève enfin les derniers doutes qu'ils auraient pu conserver jusqu'ici sur la valeur de l'initiative du feu Roi.

Après avoir clôturé la séance par un hommage au Parlement belge, au roi Albert et au peuple belge avec lequel s'établit un nouveau lien d'amitié, l'association s'est immédiatement reconstituée sous le nom de *Putumayo and Indian Reform Association*, dont le titre indique suffisamment le but.

M. Emile Van der Velde et d'autres notables coloniaux belges ont été vivement sollicités d'y adhérer et de mener une campagne, en Belgique, contre les légers abus qui pourraient éventuellement exister encore dans les colonies anglaises.

LA POPULATION DE LA BELGIQUE. — Le *Moniteur* a publié le relevé officiel de la population du royaume au 31 décembre écoulé.

La Belgique compte 7,571,387 habitants, dont 3,756,872 hommes et 3,814,505 femmes.

Dans ce total, le Brabant seul entre pour 1,522,941 âmes. Puis viennent: le Hainaut pour 1,247,072; la Flandre Orientale, pour 1,134,079; Anvers, pour 1,004,909; Liège, pour 980,649; la Flandre Occidentale, pour 884,777; Namur, pour 364,319; le Limbourg, pour 284,171; enfin, le Luxembourg, pour 232,500.

Le fait financier le plus saillant de la dernière quinzaine a été la *chûte momentanée du 3 p. c. belge*. On a connu le cours de 70.50!

On veut voir dans cette violente baisse un sabotage du crédit national en guise de protestation contre les projets d'impôts qui atteindraient le monde de la Bourse.

Si l'explication est exacte, le geste n'en manque pas moins d'élé-gance.

LA SUÈDE AUSSI EMPRUNTE. — De Stockholm : La commission de la dette publique a conclu une convention avec un consortium financier comprenant quatre banques françaises, la Banque de Stockholm et d'Enskilda, la Banque du commerce de Stockholm, et la maison Warbourg, de Hambourg. Cette convention a trait au placement d'un nouvel emprunt suédois de 10 millions de couronnes à 4 1/2 p. c. Les obligations seront datées du 1^{er} octobre 1913. L'emprunt pourra être converti après la huitième année.

Par devant M^e van Caillie, le 26 mai 1913 a été constituée la **BANQUE GÉNÉRALE D'OSTENDE** au capital de 6,000 actions de 500 francs sur lesquelles la Société Générale de Belgique en souscrit 3,079.

Les administrateurs sont : MM. Franqui, Matthieu, Staesens, Carbon, Laroye et van Glabbeke; les commissaires : MM. de Spot, Roger, Serruys, Thoné, van Caillie et van der Heyde.

La compagnie d'**ASSURANCES GÉNÉRALES DE TRIESTE**, au capital de 13,230,000 francs clôture son exercice de 1912 par un bénéfice brut de fr. 8,461,487.29.

CHEMIN DE FER DE GENCK-BILSEN. — Un chemin de fer vicinal relie déjà ces deux localités, mais ne suffit plus au trafic devenu très important à cause des installations industrielles qui deviennent de plus en plus nombreuses. L'Etat a décidé l'établissement d'un chemin de fer à voie normale.

LA COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER DU CONGO SUPÉRIEUR AUX GRANDS LACS AFRICAINS convoque ses actionnaires pour le 11 juillet en assemblée générale extraordinaire, celle du 18 juin n'ayant pas réuni le quorum légal.

On y discutera les modifications à apporter à la convention de 1902 avec l'Etat.

CHEMIN DE FER DE LA MER NOIRE. — La Banque de Paris et des Pays-Bas, procédera à l'émission, au taux de 94 p. c., des obligations 4 1/2 p. c. de la Compagnie du Chemin de fer de la Mer Noire, garanties par le gouvernement russe, à concurrence de 103 millions de francs.

Les comptes des **CHEMINS DE FER ANDALOUS** pour 1912, accusent des recettes brutes de 27,585,084 p., contre 24,815,038 p. précédemment. Les dépenses d'exploitation ayant été de 13,764,895 p. contre 14,351,236 p., le produit net ressort à 13,820,188 p., contre 10,463,801 p. Avec les intérêts de banque, le produit net total atteint 14,075,676 p. contre 10,678,437 p. Déduction faite de 1,200,000 p. pour l'amortissement du matériel roulant (rien l'an dernier), le bénéfice disponible se chiffre par 12,875,676 p., contre 10,678,437 p. Etant donné les charges financières de 9,553,492 p., contre 8,562,695, le solde à répartir est de 3,322,183 p., contre 2,115,741 p., sur lequel il sera distribué 12 p. 50 par action, au lieu de 6 p. 75 l'an dernier.

Il reste, en outre, disponible une somme de 1,321,483 p. On sait que la Compagnie a repris, cette année, l'amortissement au pair de ses obligations.

Cette société acquiert la concession du chemin de fer de Puerto Santa Maria à San Lucar de Barrameda jusqu'ici exploité par la *Société belge des Chemins de fer Vicinaux en Andalousie*. Cette cession est faite en vertu d'une assemblée générale extraordinaire de cette dernière société en date du 18 juin 1913.

Un arrêté royal espagnol du 8 mai a déclaré caduque la concession de tramways électriques de Vigo à Bayona qui avait été accordée à la Société anonyme des **TRAMWAYS ÉLECTRIQUES DE LA GALICE**. (Extrait de *Los Transportes Ferreos* du 8 juin 1913.)

Le conseil d'administration des **TRAMWAYS DE ROUBAIX ET DE TOURCOING** proposera à la prochaine assemblée de fixer le dividende de 1912 à fr. 27.50 par action, contre 25 francs en 1911.

Les recettes de l'exploitation ont atteint 2,039,268 fr. et les dépenses 1,393,194 fr., laissant un solde bénéficiaire de 646,074 fr.

Déduction faite des sommes à prélever pour les intérêts dus, l'annuité inscrite pour la reconstitution du capital social et l'amortissement, le solde définitif du compte de profits et pertes s'élève à 328,290 fr., contre 263,157 fr. l'an dernier, soit une augmentation de 65,133 fr. Encore convient-il de rappeler que 1911 avait bénéficié de l'affluence considérable de voyageurs que l'Exposition internationale de Roubaix avait attirés.

TRAMWAYS DE SALONIQUE — Cette compagnie va entreprendre à bref délai la construction du nouveau réseau de 13 kilomètres dont la concession a été obtenue par iradé impérial du 6 février 1912; les travaux d'agrandissement de l'usine et du dépôt sont en cours d'exécution. Le même iradé a accordé la fusion des concessions de tramways, d'éclairage et de traction électriques de la société, ainsi que l'unification des délais des trois concessions, qui prendront fin ensemble le 15 septembre 1957.

TRANSPORTS DE SAVONE. — Les assemblées extraordinaires des actionnaires et des porteurs d'actions de dividende convoquées pour le 17 juin n'ayant pas réuni le quorum légal, ont été remises au 7 juillet.

COMPAGNIE MARITIME DU CONGO. — On annonce que l'*Elisabethville* a rapporté une cargaison unique dans les annales de la Société Maritime du Congo, c'est-à-dire 1,150,000 fr. en lingots d'or, provenant de la mine de Kilo, et un chargement de 30 tonnes d'ivoire, représentant une valeur de plus d'un million. C'est la plus forte quantité d'ivoire arrivée en une fois à Anvers.

LES TOLERIES DE KONSTANTINOWKA convoquent leurs actionnaires pour le 10 juillet, afin de se prononcer sur une augmentation du capital social.

LA BAISSÉ DES CUIVRES. — La forte dépression qui domine dans les centres financiers d'Europe et d'Amérique se fait également sentir sur les marchés des différents articles, et le cuivre, malgré la très saine situation intrinsèque de son marché, n'a pas échappé à la baisse. Celle-ci s'est traduite par un recul de près de liv. st. 1 3/4 en quelques jours seulement. On cote, en effet, le Standard à liv. st. 66 1/4, à Londres, au lieu de liv. st. 67 7/8.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE TUBES A LOUVOIL. — Les actionnaires de cette Société sont convoqués en assemblée extraordinaire pour le 1^{er} juillet prochain à l'effet de délibérer sur un projet d'augmentation du capital social.

En présence de la concurrence de plus en plus vive que se font les usines françaises de tubes, cette Société aurait, paraît-il, l'intention de produire elle-même sa matière première, et édifierait dans ce but un laminoir pour la fabrication de ses larges plats.

C'est à cette décision que l'on devrait attribuer la proposition d'augmentation de capital soumise à cette assemblée.

La double exploitation de la **COMPAGNIE AUXILIAIRE D'ÉLECTRICITÉ DE NANTES** prouve par des chiffres, les progrès de sa marche: pour les tramways, les recettes se sont élevées, en mai dernier, à fr. 182,638.40, au lieu de fr. 172,638.40 pour le même mois de 1912; d'où une augmentation de fr. 10,024.40. Depuis le 1^{er} janvier jusqu'à fin mai, les recettes des tramways nantais forment un total de fr. 865,560.60 contre fr. 851,018.80 pour la période correspondante de 1912, recettes en augmentation donc de fr. 14,541.80. Pour le service de l'électricité, les recettes ont été, en mai, de fr. 92,130.50 contre fr. 68,973.95: augmentation de 23,156.55, et, du 1^{er} janvier à fin mai, les recettes ont atteint fr. 524,345.95 contre fr. 469,323.95, soit une majoration de 55,022 fr.

Il faut remarquer que ces résultats sont obtenus à l'aide des anciens moyens d'exploitation. Les travaux des installations nouvelles avancent de plus en plus vite; mais rien donc, en ce qui concerne l'organisation arrêtée par l'Auxiliaire d'Electricité de Nantes, n'a pu encore porter ses fruits.

BARCELONA TRACTION AND LIGHT. — Un groupe parisien aurait pris ferme 10 millions de dollars d'actions préférence 7 p. c. non cumulatives de cette Société. On n'a pas encore fixé la date de cette émission.

Les résultats obtenus en 1912 par la **SOCIÉTÉ DES SULTANATS DU HAUT-OUBANGUI** présentent, par rapport à ceux du précédent exercice, une diminution sensible. Cette diminution provient principalement de l'augmentation des frais généraux résultant de la cherté de la matière première.

MM. Mols et Co. et consorts ont formé une société anonyme sous le nom de **COMPAGNIE AUXILIAIRE DES TRANSPORTS INTERNATIONAUX** dans le but spécial d'emballer et expédier tous produits pour compte de tiers.

Le capital est de 1,000,000 de fr. dont 900.000 fr. payés aux apporteurs Mols et héritiers Schlossberger. Les administrateurs sont MM. Mols, Gaston Périer, Reisse, le comte de Maignet et M. Bolle.

MINOTERIES ET ÉLÉVATEURS A GRAINS. — Les résultats obtenus accusent un bénéfice disponible supérieur de 684,091 fr. 85 au précédent ; alors qu'il se chiffrait en 1911, à fr. 2,165,806.69, il apparaît pour l'exercice 1912 par fr. 2,849,898.54.

Les malheureux actionnaires des **GRANDES BRASSERIES DE L'ÉTOILE** sont convoqués pour le 4 juillet, afin de dissoudre éventuellement leur société et de connaître à quelle sauce ils seront mangés.

LÉGISLATION

Le Ministre des Finances a déposé, le 11 juin, sur le bureau de la Chambre, des projets de lois en vue de créer des ressources financières destinées, dit-il, à faire face aux dépenses militaires.

Ces projets intéressent le monde financier, parce qu'ils comportent :

1° Une taxe de 4 p. c. (sans compter les additionnels de la province et de la commune) sur les revenus ou bénéfices des sociétés anonymes, les traitements de leurs administrateurs et commissaires, et les bénéfices des banquiers, agents de change, etc. ;

2° L'apposition d'un timbre de 10 centimes sur les quittances, chèques et accreditifs ;

3° Un droit de timbre de 2 p. c. sur les titres étrangers ;

4° Un droit de timbre de 1 p. c. sur les renouvellements de feuilles de coupons ;

5° Un droit de 0.50 p. c. pour la création et la prorogation de sociétés anonymes ou l'augmentation de leur capital, droit dû sur les apports ou le capital de la société prorogée ou sur l'augmentation du capital ;

6° Un droit de 0.02 p. c. sur les opérations de bourse.

Nous ne mentionnerons pas ici la création d'une taxe ou d'un relèvement de taxe sur les véhicules à moteur mécanique, les cinématographes, les successions, les alcools, etc.

Le § 1^{er} donnerait, paraît-il, un accroissement de recettes de 7 à 9 millions, les §§ 2 à 6 de 17 à 22 millions.

Voici le texte d'une proposition de loi qui vient d'être déposée concernant les marchés à livrer et à terme et l'exception de jeu en matière d'opérations de Bourse :

Article premier. — Tous marchés à livrer sur denrées et marchandises, conclus entre commerçants vendant des choses semblables, sont reconnus légaux.

Si cette condition n'existe point dans le chef des deux parties au moment de la conclusion du marché, celui-ci ne produira d'effets légaux que moyennant la justification que les denrées et marchandises formant l'objet de la transaction ont été spécialisées avant l'échéance du terme.

Art. 2. — Tous marchés à terme sur effets publics et autres, actions, obligations ou titres de sociétés sont reconnus légaux s'ils ont été conclus entre banquiers, agents de change ou courtiers en fonds publics.

Si les deux parties n'avaient point cette qualité, les marchés seront reconnus légaux à la condition d'avoir été opérés dans une bourse de commerce.

La preuve de cette condition sera fournie par un bordereau émanant d'un agent de change ou courtier ayant droit de coter d'après les règlements locaux et visé par la Commission de la Bourse. Ce visa devra être apposé au plus tard avant la clôture de la séance de Bourse qui suivra celle où a été conclue la transaction.

Art. 3. — Nul ne peut, pour se soustraire aux obligations qui résultent des opérations ci-dessus, se prévaloir de l'article 1965 du Code civil, lors même que ces opérations se résoudraient par le simple paiement de différences.

Art. 4. — Seront considérés comme coupables d'escroquerie et punis de peines portées par le Code pénal ;

1° Ceux qui, étant incapables de contracter valablement des obligations, auront traité des opérations à terme en dissimulant cette incapacité ;

2° Ceux qui auront vendu ou acheté des marchandises, effets publics, actions, obligations ou titres de sociétés qu'ils savaient ne pas devoir posséder ou ne pas pouvoir payer au terme fixé ;

Toutefois, les poursuites ne pourront avoir lieu ou cesseront si les objets ont été livrés ou si les fonds sont fournis ;

3° Ceux qui se seront fait remettre des commissions ou des courtages, ou consentir d'autres avantages, en abusant des faiblesses ou des passions d'autrui, en vue de leur

faire contracter des opérations à terme ne devant se résoudre que par le payement de différences.

Art. 5. — Sont dispensés de l'enregistrement, mais soumis au droit de timbre proportionnel sur les effets de commerce, les bordereaux présentés au visa de la Commission de la Bourse.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées aux Bourses de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Deux vol. in-4^o de 2300 pages, reliés (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles). — Prix : 20 francs.

M^e Henri Creten fera paraître sous peu le **CODE FINANCIER** qui à côté de la nouvelle loi sur les sociétés commerciales contiendra les lois et règlements sur les unions du crédit, la Bourse et la profession d'agent de change, la lettre de change, la patente, etc., etc.

Ce volume sera mis en vente à l'*Echo de la Bourse*, 4, rue Berlaimont, à Bruxelles, au prix de fr. 3.50, relié.

Un élégant album a été édité par la **SOCIÉTÉ LIGURE-TOSCANA D'ÉLECTRICITÉ**, afin de faire connaître au public ses installations de production et de distribution des 15 millions de kwh. qu'elle envoie à 100 kilomètres à une tension de 30,000 volts ; à 5,000 et 8,600 volts, sur un développement de 200 kilomètres et à basse tension sur plus de 300 kilomètres dans les provinces de Livourne, Pise, Lucques et Florence.

Cette plaquette est illustrée de nombreuses et superbes photographies.

Nous nous sommes occupés plusieurs fois de cette société qui utilise une force de 28,200 HP. et nous renvoyons nos lecteurs, pour la partie financière, à notre article du 15 juin.

Parmi les nombreux vade-mecum qu'a engendrés la nouvelle loi sur les sociétés, signalons tout particulièrement à cause de sa clarté, ses tables de renvoi aux *Annales*, ses notes de jurisprudence et ses divisions marginales, le **CODE DES SOCIÉTÉS COMMERCIALES**, annoté par M. Eugène Voets, avocat, et publié par la Maison Larcier. Ce livre pratique est complété par les lois sur la patente qui seront bientôt abrogées si les projets du Sinistre des finances se réalisent.

M. V. D. M.

ETATS-UNIS DU MEXIQUE

BONS DU TRÉSOR

DU

GOUVERNEMENT FEDERAL MEXICAIN

6 % de 1913 à 10 ans d'échéance

GARANTIS PAR LES RECETTES DES DOUANES

Remboursable en totalité le 1^{er} juillet 1913 au plus tard

avec faculté pour le Gouvernement Mexicain de rembourser par anticipation, tout ou partie des Bons, à partir du 1^{er} juillet 1916.

Emission de 85,000 Bons représentant un capital nominal de

**Fr. 42,925,000 = Fl. P.-B. 20.570,000 =
dol. or États-Unis 8,245,000**

*Réservés aux marchés belge, hollandais, suisse et américain
dans une émission globale de*

300,000 Bons, soit fr. nominal 151,500,000

Ces Bons font partie d'un Emprunt de fr. 404,000,000 = \$ mex.

156,600,000 = £ 16,000,000 = Rm. 327,200,000 \$ or. E.-U.

77,600,000 = Fl. P.-B. 193,000,000 pouvant être porté à

fr. 505,000,000 ou l'équivalent en monnaies étrangères

La loi autorisant l'emprunt a été promulguée en date du 30 mai 1913.

Valeur nominale des Bons: fr. 505 = \$ mex. 195 = £ 20 = Rm.

409 = \$or E.-U. 97 = Fl. P.-B. 242 en coupures de 1, 5
et 10 Bons.

Le capital et les intérêts sont payables en or, exempts à tout jamais de toute taxe et de tous impôts mexicains existants et à venir, de quelque nature qu'ils soient.

**INTERETS SEMESTRIELS PAYABLES LES 1^{er} JANVIER
ET 1^{er} JUILLET**

au choix des porteurs: à Paris, par fr. 15.15; à Mexico, par \$ mex. 5.85; à Londres, par £ 0.12.0; en Allemagne, par Rm. 12.27; aux Etats-Unis d'Amérique, par \$ or 2.91; en Hollande, en fl. P.-B. 7.26; en Belgique et en Suisse, en francs, au cours du change à vue sur Paris.

Les coupons d'intérêts se prescrivent par 5 ans à dater de leur échéance: les coupons perdus, volés ou détruits sont régis par la loi mexicaine. Les bons remboursables se prescrivent par 20 ans à compter du jour fixé pour le remboursement; le remplacement des bons perdus, volés ou détruits partiellement ou totalement, est régi par la loi mexicaine.

La souscription aura lieu en Belgique le mardi 1^{er} juillet 1913

A BRUXELLES: à la *Banque de Bruxelles*, rue Royale, 62; chez MM. *F.-M. PHILIPPSON & Co*, rue de l'Industrie, 44; au *Crédit Anversois*, avenue des Arts, 30.

A ANVERS: à la *Banque Centrale Anversoise*, Rempart Sainte-Catherine, 67; au *Crédit Anversois*, courte rue de l'Hôpital, 42; à la *Banque de Commerce*, longue rue de l'Hôpital, 9.

Prix d'émission en Belgique: 95.75 p. c. ou fr. 483.54

Par Bon de 505 francs

Jouissance 1^{er} juillet 1913.

Payable comme suit: à la souscription, le 1^{er} juillet, 50 francs; à la répartition, le 8 juillet, fr. 433.54 contre remise d'un certificat au porteur, muni de coupons, qui pourra être échangé ultérieurement contre un titre gravé, soit ensemble: fr. 483.54.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



ÇÀ ET LÀ

LA DISPARITION DES BALEINES.

— Au cours d'une conférence qu'il vient de donner devant l'Académie des sciences, M. Perrier, directeur du musée d'histoire naturelle, a déclaré que, si l'on n'y prend garde, les baleines et les grands cétacés qui vivent au large de la côte occidentale d'Afrique sont appelés à disparaître complètement. Il y a quelques années déjà, M. Gruvel, au cours d'explorations sur les

côtes africaines, avait remarqué l'abondance prodigieuse des cétacés : marsouins, dauphins, cachalots et baleines australes. Il avait signalé au gouvernement et à l'industrie française ces richesses énormes, mais personne ne songea à en tirer parti, et aucune suite ne fut donnée aux rapports de M. Gruvel. Or, actuellement, pas moins de trente compagnies, toutes étrangères, se partagent l'exploitation de la pêche des grands cétacés.

Le rapport de la COMPAGNIE IMMOBILIERE D'EGYPTE dit entr'autres choses :

Nous devons attendre que le marché ait repris toute son activité pour être à même d'apprécier sainement la valeur possible de vente de nos terrains et les garanties qu'offrent nos débiteurs.

Nous espérons qu'avec le temps, grâce aux récoltes importantes prévues pour le coton par suite des travaux de drainage entrepris par le gouvernement et surtout lorsque la liquidation des expropriations actuelles aura libéré le marché des ventes forcées, cet état d'incertitude et d'imprécision se modifiera.

Notre bilan, qui se présente aujourd'hui plutôt sous forme d'une situation, subira une transformation complète dès que le marché aura repris son allure normale.

Au cours de 1912, réalisant un projet que

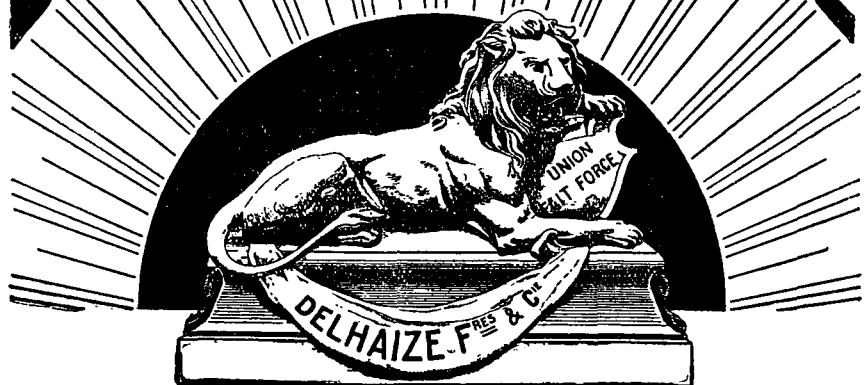
nous vous avons exposé sommairement l'année précédente, notre société a apporté à une nouvelle société égyptienne créée sous la dénomination « La Centrale Immobilière du Caire » un certain nombre de ses terrains; cette société, constituée au capital de 1 million 200,000 francs, a actuellement investi la presque totalité de son capital par l'acquisition de ces terrains.

Une société belge, constituée sous la dénomination « L'Auxiliaire Immobilière d'Egypte », au capital de 4,800,000 francs divisé en 6,000 actions privilégiées 6 p. c. de 500 fr. et 3,600 actions de capital de 500 francs, fait, par voie de prêts, à la Société Centrale Immobilière du Caire, les avances nécessaires pour permettre à cette dernière de construire des immeubles de rapport sur les terrains que nous lui avons cédés.

Nous avons nous-mêmes transformé la rémunération que nous avons reçue pour la

DELHAIZE FRÈRES & C^{IE}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

cession des terrains mis à la disposition de la Centrale Immobilière du Caire, en 3 mille 600 actions de capital de l'Auxiliaire Immobilière d'Egypte, lesquelles ont droit à 75 p. c. du bénéfice que fera l'Auxiliaire après paiement de 6 p. c. à ses actions privilégiées.

Le programme de la Société Centrale Immobilière du Caire est en voie de réalisation : trois immeubles de rapport étaient terminés à fin décembre 1912, deux immeubles en cours de construction et deux autres en cours d'étude. L'intérêt locatif des im-

meubles a tout lieu de donner satisfaction et ressort au-dessus des prévisions.

BEYROUT (*Tramways et Electricité*) — L'assemblée générale ordinaire des actionnaires a eu lieu le 29 mai dernier à Constantinople, sous la présidence de Son Exc. Aleco Bey Pangiris, président de la société.

M. Ch. Thonet, administrateur délégué, remplissant les fonctions de secrétaire, a donné lecture du rapport du conseil d'administration.

L'assemblée, à l'unanimité, a approuvé les

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 800 modèles).

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue 3 p. c.

Dépôts à deux mois . . . 3 1/2 p. c.

Dépôts à un an 4 1/2 p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

Spécialité de Découpage
et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR.
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

*Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux*

Maison Sainte-Marie

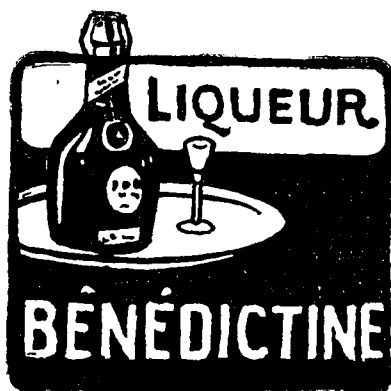
Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910



bilan et compte de profits et pertes tels qu'ils étaient présentés. Les bénéfices d'exploitation, en augmentation de 29,000 francs sur l'exercice précédent, couvrent les charges financières et permettent même d'effectuer des amortissements pour 24,500 francs.

Les recettes totales ont atteint 635 mille 328 francs, en augmentation de 108,751 francs sur l'exercice précédent. Celles effectuées pendant les cinq premiers mois de l'année en cours sont en augmentation de 31 mille francs, soit 15 p. c. sur les mois correspondants de l'année antérieure. Cette augmentation, obtenue malgré la guerre italo-turque et la guerre balkanique, est due aux améliorations introduites dans les services du contrôle des recettes et du mouvement et confirme les prévisions antérieures sur l'avenir de l'affaire.

M. Alb. Pirard, administrateur sortant, est réélu aux mêmes fonctions pour un nouveau terme de cinq ans. M. L. Ranscelot, administrateur délégué de la Banque Liégeoise, est nommé administrateur en remplacement de M. le duc de Staopole, dont le mandat expirait. L'assemblée donne quitus de gestion à ce dernier.

MM. Karl de Burllet et A. Lepère, commissaires sortants, sont réélus aux mêmes fonctions pour l'année 1913.

BRAILA (*Tramways et Eclairage Electriques*). — Cette société, filiale de l'Union des Tramways, qui possède un certain nom-

bre d'actions ordinaires, a clôturé son bilan du 31 mars 1913 avec un bénéfice très sensiblement plus élevé que les précédents.

Le dividende sera de fr. 7.20 par action de capital (contre fr. 6.20) et de 8 francs par action ordinaire (contre fr. 5.50).

Le relevé des coupons se présente donc comme suit :

Exercices	Capital	Ordin ^{res}
1912-13	fr. 7.20	8.—
1911-12	6.20	5.50
1910-11	4.50	1.25
1909-10	4.—	—
1908-09	4.—	—
1907-08	4.—	—
1906-07	2.—	—

Il existe 25,000 capital et 10,000 ordinaires ; les capital doivent recevoir, en premier lieu, 4 francs, et le surplus des bénéfices se partage, moitié entre les 25,000 capital et moitié entre les 10,000 ordinaires. La dividende touche donc fr. 2.50 de dividende par franc de superdividende à la capital.

Les recettes de l'exploitation ont été en 1912-13, de fr. 1,106,046.40, au lieu de fr. 977,618.89 en 1911-12. Les dépenses se sont élevées en 1912-13 à fr. 536,960.92, au lieu de fr. 479,690.18 en 1911-12. Le bénéfice d'exploitation ressort, dès lors, à fr. 569 mille 085.48, au lieu de fr. 497,928.71 en 1911-12, de fr. 404,603.85 pour l'exercice 1910-11 et de fr. 338,060.43 pour 1909-10.

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8° ; l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. - Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par ÉMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès, les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre ces notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

Compagnie Italo-Belge de Tramways Electriques de Vérone-Ville (Soc. anonyme)

Lignes	Exercice courant		Exercice précédent	
	Recettes	Moy. journ.	Recettes	Moy. journ.
Ligne des deux gares	19,991.95	666.39	19,175.40	639.19
Ligne de Borgo-Trento-San Zéno	8,507.00	285.66	8,692.95	289.76
Ligne de Leoncino	8,325.85	277.52	8,356.10	278.53
Abonnements	3,869.00	128.96	3,508.00	116.92
Total du réseau	40,693.80	1,358.53	39,732.45	1,334.48
	Recettes du 1er au 31 mai 1913	Lrs 40,693.80		
	Recettes du 1er au 31 mai 1912	Lrs 39,732.45		
	Excédent en faveur de 1913	Lrs 961.35		
	Recettes du 1er janvier au 31 mai 1913	Lrs 197,315.55		
	Recettes du 1er janvier au 31 mai 1912	Lrs 195,080.70		
	Excédent en faveur de 1913	Lrs 2,234.85		

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES

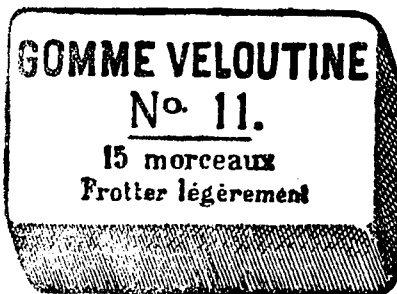
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

ABONNEMENTS :

Belgique 12 francs

Étranger 15 francs

4, rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros
de la **BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE**

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} MAI 1913

- Emile Verhaeren :** *Les Flamands qui travaillèrent à Versailles.*
Marius Renard : *Au Temps des Grèves.*
Edouard de Keyser. *L'Ame Arabe.*
Auguste Vierset : *Le 1^{er} Mai en Belgique.*
Arthur De Rudder : *Une Grisélidis allemande.*
Maurice Gauchez : *Paul Janson et Charles Wøeste.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 MAI 1913

- Louis Piérard :** *Grève générale.*
Henri Liebrecht : *Monsieur Chine.*
A. Michel : *L'Abbaye de Villers-la-Ville.*
Maria Biermé : *Par delà.*
Iwan Gilkin : *La nouvelle Jeunesse.*
Arthur De Rudder : *Presse et Littérature.*
Maurice Gauchez : *Jenny l'ouvrière; Henri Carton de Wiart.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} JUIN 1913

- Ern. Gossart :** *Un Roi Philosophe.*
Sander Pierron : *Un Ami des Arts.*
Léonia Siénicka : *L'Humour et l'Esprit.*
Aug. Vierset : *Le Droit des Pauvres.*
Arthur De Rudder : *Impressions d'Espagne. — La Montagne mystique.*
Maurice Gauchez : *Catulle Mendès. — Carpentier.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 JUIN 1913

- Baron de Heusch :** *Le Recrutement des Armées.*
Max Deauville : *La Brodeuse d'Antinoé.*
R.-E. Mélot : *En Vacances.*
Iwan Gilkin : *Le Peuple et les Poètes démocratiques.*
Arthur De Rudder : *La Famille européenne.*
Maurice Gauchez : *La Princesse de Salm; Philippe d'Orléans.*

Chroniques de la Quinzaine.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Arnold Goffin . . .	<i>Poussières du chemin</i>	89
Louis Delattre . . .	<i>L'Odeur</i>	102
Oscar Thiry . . .	<i>Comment le wallon Charles de Coster devint un écrivain flamand</i>	114
Léon Tricot . . .	<i>Scalp</i>	121

A travers la Quinzaine :

Iwan Gilkin : *Les Faits et les Idées*, 123. — Arthur De Rudder : *Les Peuples et la Vie*, 127. — Maurice Gauchez : *Les Vivants et les Morts*, 134. — Léon Tricot : *Les Gens de Paris*, 140. — Paul André : *La Prose et les Vers*, 149. — R.-E. Mélot : *Les Journaux et les Revues*, 155. — Ray Nyst : *Les Salons et les Ateliers*, 160.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : Kemmerich, Oscar Liedel, Jenny Lorrain,
F. van Offel.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

R. E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

POUSSIÈRES DU CHEMIN

Florence.

POUR HÉLÈNE.

Sur les murailles de la chapelle de l'ancien palais du Podestat, parmi des vestiges de fresques détruites, contours indistincts, silhouettes presque évanouies des acteurs de quelque scène religieuse, on découvre une figure qui, peut-être, est celle de Dante... Peut-être?... Mais elle est belle, elle est fière, elle vient se dessiner d'elle-même dans la pensée de qui évoque les antiquités florentines, les hommes aux paroles brèves et aux actes subits au milieu desquels le poète vécut.

Il y a des raisons fort considérables de douter que ce soit là le portrait de Dante, mais on pourrait se dire: « Qu'importe? Si ce n'est Dante, ce doit être lui ! » Cette physionomie qui n'est sur le champ vide de la muraille qu'un profil énergique et fin, il se peut fort bien qu'elle ait été inventée par l'auteur des fresques — Giotto? — ou qu'il l'ait prise à un quelconque. Ce passant a passé, et, dans le recul des siècles, son image préservée de la ruine de la peinture où elle figurait, a pris grandeur et signification.

Ainsi la légende s'ajoute à l'histoire; ainsi, l'imagination à la réalité... auréole que l'artiste fait descendre pour la nimber sur la figure copiée de la vie qu'il a donnée à un saint. Ainsi du paysan que, rêveurs, nous regardons conduisant dans la campagne son charriot chargé de gerbes et traîné par deux chevaux puissants. Il atteint la lisière de l'horizon, et sous le soleil qui décline, dans la chaleur colorée du crépuscule, entre l'éclat sombre des champs et des bois et l'éclat sombre de l'azur, le char et les animaux et l'homme qui s'éloignent, acquièrent une majesté géorgique. Leurs gestes journaliers s'imposent à nous comme des gestes éternels...

L'individu qui avait servi de modèle à l'artiste du XIV^e siècle s'est effacé, anonyme; il n'est resté qu'un type: le citoyen florentin ou — si l'on veut conserver cette illusion — Dante...

Ce n'est pas le lieu de discuter, du reste, mais celui d'être ému. Le palais du Podestat est devenu un paisible Musée; ses fortes murailles édifiées pour le siège et pour l'émeute ne répercutent plus d'autres bruits que celui des pas trainants des badauds et des curieux — comme nous.

Mais comment ne pas laisser notre attention se détourner, parfois, des marbres, des bronzes et des céramiques réunis dans les salles du vieux palais, à la pensée que, depuis les jours de Dante, rien presque n'a changé dans cet édifice, qui a été, en quel sorte, le centre de retentissement, le lieu de tous les orages et de toutes les luttes dont la République était sans cesse agitée?...

Ici a agi la vie politique, ardente, colère, toute en affirmations dressées les unes contre les autres, dont le poète a tant souffert; ici ont disputé ou combattu, dicté ou subi la loi les descendants de ces Guelfes ou de ces Gibelins chez lesquels le fanatisme de parti a survécu à la mort et que Dante nous montre animés d'une haine plus brûlante que les sépulcres incandescents ou que les pluies de feu de l'Enfer: — Sang, paroles véhémentes, délibérations précipitées de la vengeance ou de la panique, exécutions sommaires... Tout cela est écrit sur ces murailles — et l'acharnement sombre des factions, les décisions frénétiques prises au mépris des médiateurs qui venaient avec la raison en des assemblées où la passion seule pouvait se faire entendre !... Car, il n'y avait d'audience ici que pour la force et les armes; jamais pour les conciliateurs, obligeants arbitres, honnis et rejetés par tous, comme ces neutres, ces passifs, qui « ayant vécu sans infamie et sans gloire » sont exclus à la fois de la peine et de la récompense, dédaignés par l'Enfer et repoussés du Paradis.

Quel rôle pouvaient-ils jouer d'ailleurs, dans une cité où les dissensions civiles avaient « éteint tout amour et toute humanité », où « plus rien ne valait, ni parenté ni amitié »? C'est Dino Compagni qui parle ainsi. Qu'espérerait-il donc lorsque, s'interposant entre les Blancs et les Noirs, il leur montrait qu'ils ne pouvaient se frapper mutuellement, sans se blesser eux-mêmes: « *Contro a chi volete pugnare? Contro a' vostri fratelli? Che vittoria arete? Non altro che pianto!...* Quelle victoire obtiendrez-vous? Aucune autre que des larmes !»... Les larmes ! Elles devaient être évaporées avant que d'avoir pu tomber des

yeux de tels êtres sur leur âme furieuse! Quelles larmes pouvaient-ils connaître que celles de la rage? Que celles de Filippo Argenti, ce Florentin, plongé avec les encolérés dans les marais fétides du Styx, qui, se mordant lui-même dans l'impuissance de son désespoir, répond à l'interrogation du poète: « *Ma tu chi se' ?...* » — « *Un che piango!* Un qui pleure !... »

* * *

Si Dante avait été heureux, aimé, honoré, quelle aurait été son œuvre? N'était-il point de la race de ceux dont l'âme est, comme disait Stendhal, « un feu qui souffre lorsqu'il ne flambe pas »? La joie et la paix auraient-elles pu alimenter ce brasier, en faire jaillir des gerbes de flammes aussi hautes que celles qui illuminent et embrasent les chants de la *Divine Comédie*? Quel aurait été ce poème ou, même, aurait-il été? Et ne doit-on pas croire que la douleur irréparable et l'expression qu'elle cherchait, violemment, contribuèrent à tirer le poète des allégories et des puérilités de l'amour alambiqué et le poussèrent à se faire, également, dans l'ordre de la pensée et du rêve, « un parti de lui-même »?

Moins injuste, Florence aurait été aussi moins glorieuse: C'est parce qu'il a été « Chassé du nid » que l'Alighieri a volé pardessus les montagnes, qu'il s'est élevé jusqu'aux cimes sur les ailes de la colère et de la douleur, qu'il s'est fait solitaire, farouche, sublime... Le poète souffrait et chantait; la souffrance a été pour lui, la beauté pour la postérité.

Dans l'œuvre de Dante, c'est Dante lui-même qu'il faut chercher, les phases de sa pensée, de sa vie, on dirait bien de son âme; lui-même, pèlerin passionné au milieu de la « forêt obscure » de la pensée médiévale. Car la *Divine Comédie* est en même temps lumineuse et obscure. Et il semble que toute la lumière y soit du poète et toute l'obscurité du temps. Dans toutes les parties du poème, ils sont présents l'un et l'autre, celui-ci prompt et puissant aux actes, mais asservi dans sa mentalité, avec sa science courte et ses longs raisonnements, sa logique toute creusée dans les labyrinthes de l'abstraction, sa passion de la figure et du symbole; celui-là, avec toutes ses réalités,

celles du présent contumace et révolté et celles, plus émouvantes, du souvenir, jeunesse, amour, amitiés, remords, chassés avec lui par les routes et dont il est sans cesse hanté.

La fresque du Bargello nous a imposé son image; nous le voyons toujours ainsi, sous son bonnet rouge, avec son profil de médaille, immobilisé dans une attitude fière, dans une expression d'orgueilleuse amertume... Mais il était homme, et faible, et incertain. Son regard n'était pas constamment fixé sur les étendues qu'il remplissait de sa pensée théologique. Il savait aussi marcher sur la terre et recevoir l'enivrement de la beauté du monde sensible; il n'était pas de ces « tristes » qu'il voue à un supplice ignominieux parce qu'ils allaient

*Nell' aer dolce che dal sol s'allegra
Portando dentro accidioso fummo...*

Il n'était pas d'humeur hypocondriaque. La rancœur qui était en lui, principe d'exaltation et d'accablement, et qui le faisait inexorable pour ses ennemis, il l'oubliait quelquefois devant les spectacles et les tentations que lui offrait le *dolce mondo*. Chemineau de la gloire, il s'arrêtait pour respirer le parfum des fleurs, pour jouir de l'ombre du bois ou goûter l'eau fraîche de la fontaine. Il lui arrivait de trébucher dans les embûches du péché vulgaire, oubliant pour un instant qu'il avait mission, qu'il portait le laurier et l'aurole. Ces défaillances, il en fait confidence à Béatrice, au seuil du Paradis: Devant son enfance pure, il confesse sa maturité impure; devant son rêve, ses réalités...

Enfant, il l'avait connue enfant. Connue?... Regardée de loin, plutôt, petite patricienne candide, qui avait traversé les jours solitaires de sa jeunesse ombrageuse comme une princesse de légende ou de roman chevaleresque, apparition silencieuse et furtive, première illusion qui ne s'est jamais tout à fait évanouie et a laissé en suspens dans son imagination comme une poussière dorée... Béatrice ainsi, c'était, sur les routes âpres de l'exil, le nom de son enfance avec ses espoirs, ses aspirations confuses, ses attentes impatientes, et c'était également le nom de Florence lointaine et interdite.

La beauté chez l'Alighieri n'est nulle part plus poignante qu'où il fait surgir dans le cadre épique de son drame la réalité de souffrance et de joie qui a été sienne; les êtres de proie, de crime, de sacrifice ou d'orgueil qu'il retrouve, glorifiés ou condamnés, dans l'autre monde... Florence tout ensemble adorée et haïe; Béatrice, enfin, sous le masque idéal de laquelle il semble s'être fait apparaître, tour à tour, toutes les aspirations de sa foi et de son désir... Béatrice, si fière aux fêtes de mai, parmi les filles de Florence; Béatrice, mémoire de la terre ou espoir du ciel, claire vision qui soutient le banni dans l'incertitude de ses chemins et la froideur des hospitalités. Car, combien de fois a-t-il dû gravir « l'escalier d'autrui »; combien de fois traqué par son âme inquiète, est-il venu s'asseoir dans la maison d'un prince ou à la porte d'une ville, pour aussitôt se relever et repartir, attiré toujours, immortel vagabond, vers d'autres mirages et des horizons meilleurs?... Jusqu'au moment où, à la fin, les pas alourdis, le cœur abattu, sentent venir la mort et qu'elle le trouverait avec l'Injustice, il ne demandait plus rien que le repos, la paix, la paix, un foyer où s'installer — fût-ce dans les cendres...

* * *

La *Divine Comédie* est tout action: Action de grâce dans le *Paradis*; action de douleur, mêlée d'espérance, dans le *Purgatoire*; action d'imprécation ou d'orgueilleuse impénitence dans l'*Enfer*... Chacun des innombrables personnages, illustres ou ignorés, que Dante rencontre sur sa route se présente à lui, les uns, avec l'obstination de leur crime; les autres, en proie aux affres de l'attente, dans l'aspiration à une rémission que le Ciel retarde et à laquelle la Terre, indifférente ou oublieuse, ne concourt pas... Combien qui, à l'exemple de Buonconte, tombé sur le champ de bataille de Campaldino, mendient de l'insolite passant l'aumône d'une prière dont ils ont espéré en vain le soulagement de ceux qu'ils ont aimés ou enrichis?...

Mais ces morts, ils sont bien moins préoccupés, pour la plupart, de leur destin actuel que du sort de leur renommée dans ce monde qu'ils ont quitté contre leur volonté. C'est leur commune et anxieuse curiosité: Que survit-il

de leur souvenir parmi les hommes? « Que te soit recommandé mon *Tesoretto*, dans lequel je vis encore, supplie Brunetto Latini; je n'en demande pas plus. »

Sieti raccomandato il mio Tesoro, Nel quale io vivo ancora; è più non cheggio...

Et ne vaudrait-il pas mieux n'être plus en mémoire que de ses ennemis, plutôt que d'apprendre que plus rien de soi ne subsiste, nul vestige de tant de volontés et de larmes, rien de cette existence terrestre, si longue de désirs, si courte de satisfactions? L'apparition d'une créature vivante a ouvert dans les perspectives fuligineuses des abîmes infernaux comme une soudaine porte de fraîcheur, tellement que, distraits un instant de leur peine, les infortunés qui souffrent là tournent un nostalgique regard vers la vie qu'ils ont vécue en douceur ou en violence, mais dont tout leur paraît regrettable et cher, tout jusqu'aux fautes mêmes qu'ils expient... Car, si horrible qu'ait pu être leur passé, il ne se peut pas qu'il n'appartienne à présent au *tempo felice* auquel la Pia, triste et tendre victime, fait allusion: *Nessun maggior dolore...*

Tous, damnés et pénitents, comme leur évocateur lui-même, sont des êtres en transe. La vie, ils n'ont jamais songé à la rêver, mais bien à la vivre. Ils l'ont voulue toujours, toute, avec une volonté insatiable, toute combattante, tout agie. Ils ne le connaissent pas, le rêve qui interrompt tout à coup l'effort de l'homme du Nord, qui détend son énergie, relâche l'activité de ses mains subitement découragées, le fait se retourner vers lui-même, vers le monde, pour les interroger, pour tâcher de savoir d'eux d'où ils viennent, où ils vont, et goûter ainsi l'enivrement sombre de leur commun néant... La terre italienne est trop belle et trop lumineuse. Tout, les rivages, les montagnes et la mer, y est rythme et harmonie. Au lieu de repousser l'homme en lui-même, de faire refluer sa pensée en méditations vagues et tristes, comme les eaux d'un fleuve refoulées par le rigoureux Océan dans les marécages de son estuaire, la nature en cette contrée heureuse le sollicite, le tire à elle, incline son esprit à la clarté, à l'ordre, à la beauté des gestes et de l'action.

S'il rêve, cet homme-là, son rêve sera désir entravé, aspiration combattue, sur lesquels sa pensée brisera et écumerà sans s'arrêter, comme le flot de la rivière sur les

roches qui font obstacle à sa course. Ses imaginations vont vers leur but; leur impétuosité les entraîne. Elles ne dérivent, ni ne s'épanchent pour stagner, immobiles, en des bas-fonds sans issue. Les saints italiens ne se retirent point du monde, mais, au contraire, s'y mêlent. Ils s'appellent François d'Assise, Catherine ou Bernardin de Sienne. Ce ne sont pas des mystiques, enfermés dans un cloître à la manière de Ruysbroeck l'Admirable, de Thomas A Kempis ou de Suso, mais des agissants: Ils prêchent moins de paroles que d'exemple. Et si Dante lui-même chante, c'est parce qu'il a été mis dans l'impuissance d'agir.

* * *

Le commentaire de la *Divine Comédie* n'est jamais fini. Nous ne disons pas l'interprétation, qui a été fixée, elle, par tant de patients travaux, de recherches, d'érudition philosophique, théologique ou historique, réserve faite de l'inévitable controverse. Mais le commentaire, chacun qui se penche sur le noble poème; chacun peut y ajouter selon qu'il est capable de communion avec une telle pensée, toujours en effervescence de tendresse ou de colère. La beauté est infiniment féconde. Elle n'est pas une fois pour toutes: Elle se donne incessamment sans se diminuer jamais. Ou, plutôt, elle s'augmente de tout ce qu'elle a donné. L'esprit saisit l'esprit, et peut-être n'y a-t-il de beauté supérieure que celle qui demande à être interrogée; qui, unissant, comme la vie même, la clarté au mystère, ravit, inquiète et stimule tout à la fois.

Le poème de Dante surabonde de clartés et d'obscurités. Avec sa scène à triple étage, avec la spirale babélique de ses cercles en ascension vers l'inaccessible, il évoque les Mystères émouvants et contrastés du moyen-âge qui mettaient en même temps devant le spectateur la Terre, le Ciel et l'Enfer. Il prend dans la pensée l'apparence d'une de ces puissantes façades de cathédrales où, ombres et saillies, s'agitent, prient ou travaillent des multitudes de fourmillantes figures... Toute la vie, celle d'ici et celle de par-delà, la création et les siècles de l'homme, et sa rédemption, Adam et les Patriarches, les Rois et les Prophètes, tous ceux dont l'existence fut comme un pas de l'humanité vers l'avènement du Messie. Puis, la Vierge

Marie douloureuse ou triomphante, le Christ jugé ou jugeant; puis, parmi les buccins et les hymnes, la Résurrection des morts et le Jugement dernier... Tout cela encadré, entrecoupé, débordé par une floraison étrange, naturelle ou imaginaire, dans les entrelacs et les festons de laquelle surgissent mille images de réalité et d'abstraction, les Travaux et les Mois, les Vertus et les Vices, l'antique sagesse d'Esopé, les miracles des saints, la justice de Trajan et la gloire de Constantin, les exploits d'Hercule et ceux de Roland et d'Olivier et enfin, des bêtes sans nombre, fabuleuses ou mythologiques, les dragons, les hydres, les faunes, les lices, les hippocentaures, hommes-bêtes ou dieux-bêtes, toute la zoomorphie païenne foulée aux pieds de la divinité et des martyrs...

Certains des éléments décoratifs des édifices médiévaux ont exercé la sagacité des chercheurs et des érudits, qui leur prêtaient un sens abscons, alors qu'ils constituaient simplement la naïve imitation de motifs familiers à l'ancien Orient, dessins ornementaux de tapis et d'étoffes, fantaisistes damasquinures des cuivres. Un phénomène analogue ne s'est-il pas produit pour l'œuvre de Dante, et tel ou tel détail, indifférent ou arbitraire, n'a-t-il pas, par une trop minutieuse ou trop savante exégèse, été chargé d'un excès d'intentions significatives. Il est vrai que le poète a poussé lui-même ses admirateurs dans cette voie, en affirmant, dans le *Convito*, par exemple, que chacun de ses vers comportait deux ou trois acceptions ou en exhortant ses lecteurs à considérer la doctrine cachée dans ses « vers étranges » :

*O voi, che avete gl' intelletti sani,
Mirate la dottrina che s'asconde
Sotto il velame degli versi strani.*

Coquetterie née, sans doute, de l'inclination de l'époque pour l'abstraction imagée, pour l'enchevêtrement des allégories ou des symboles; de la conception de l'école qui effaçait, pour ainsi dire, l'identité des choses pour percer jusqu'à l'idée dont, selon elle, elles n'étaient que les signes ou les attributs. A certains égards, pour les esprits du temps, il ne pouvait y avoir de profondeur que dans la complication. C'était une sorte de clair-obscur spirituel

où ils se complaisaient... Boccace ne pense pas autrement. Le *Décameron* n'a été que l'escapade d'un savant poète qui, toujours, écrit coiffé de son bonnet doctoral. On sait qu'il donna un commentaire de la *Divine Comédie*, devant un nombreux auditoire réuni dans l'église de S. Stefano, à Florence. Dans l'exorde de sa première leçon, il s'excuse de la hardiesse qu'il a prise « d'expliquer le texte subtil, la multitude des histoires et la sublimité des significations cachées sous le voile poétique » de l'œuvre, et, surtout, d'oser une telle entreprise devant « des personnes de haut entendement et d'admirable perspicacité, comme vous êtes, généralement, Seigneurs Florentins! » Puis, « avant d'en venir à la lettre du texte », il fait une longue dissertation sur les « causes » du livre, qui sont quatre : « la matérielle, la formelle, l'efficiente et la finale... »

Mais si Dante a pensé avec son siècle et comme lui, il a pensé aussi au-dessus de lui. La réalité, fusion du passé et de l'avenir, lui est apparue toute vive, échevelée, douloureuse et belle. Et c'est elle qu'il a peinte, non point immobilisée dans un système, mais dans sa vérité houleuse et tragique. A côté de l'ordre-principe, le désordre était partout, partout le conflit, l'inimitié, les âpres convoitises et les jalousies intestines. Et, sans doute, les classements spéculatifs de la pensée contemporaine étaient-ils d'autant plus catégoriques, la structure idéale qu'elle rêvait pour la société d'autant plus méthodique, que ses aspirations à l'ordre étaient plus démenties et plus déçus ses désirs de paix et son besoin de sécurité? L'Alighieri lui-même, victime des factions, témoin écœuré de l'anarchie d'ambitions et de brutalité qui sévissait en Italie. était hanté par le système de la monarchie, hiérarchie de souverainetés sous l'égide bienfaisante et pacificatrice du saint empereur romain, héritier des Césars... Car s'il fut, à cause de l'iniquité subie, Gibelin « par force », sa foi dans les vertus de l'Empire montre qu'il le fut aussi par chimère !

S'il fallait en croire Gabriele Rossetti, le père du peintre-poète, Dante aurait poussé la fureur politique jusqu'à faire de son poème un véritable grimoire où chaque mot serait subrogé à quelque signification secrète, chaque vers bourré d'intentions occultes et ténébreuses, compréhensibles seulement pour les adeptes, possesseurs de la clef de cette laborieuse cryptographie. Par exemple, le mot

tal (un tel, un certain), que le poète emploie quelquefois d'une façon assez équivoque, constituerait la désignation convenue, par les initiales, de l'empereur Henri VII. *Teutonico Arrigo Lucemburghese !...* Folle hypothèse du vieux *carbonaro*, exilé, lui aussi, errant, exaspéré, en mâchant sa fièvre et l'amertume de ses espérances contredites, dans les rues brumeuses de Londres ! Comment concilier, en effet, les modes de l'inspiration avec les nécessités de pareilles préméditations ? Et si celles-ci étaient vraisemblables, les êtres de la *Divine Comédie*, qui surgissent en silhouettes pleines de vie et de couleur, profilées sur un écran de flammes, devraient y apparaître figées et avec l'aspect des images prises dans la matière inflexible et vitrifiée de la mosaïque !

Parfois, on voudrait oublier les scoliastes et les commentateurs, tous ceux dont les patients travaux ont contribué à enrichir l'annotation et l'intelligence du poème. Ils ont dressé autour du monolithe, autour des frises étagées sur lesquelles le génie a taillé mille figures, qui associent la séduction de la vie à l'éternité de la pierre, des échafaudages secourables... Ils nous ont mis ainsi à portée de tout le détail prodigieux de l'œuvre, mais aussi ils nous empêchent souvent d'en embrasser la vertigineuse étendue. On aimerait à venir à la masse impressionnante du monument avec la fraîcheur de son ignorance et de sa sensation, et que tout ce que l'on sait et tout ce que l'on apprend sur le sens de tel vers sibyllin, sur les antécédents de tel personnage soit, comme les inscriptions des reliefs primitifs des églises de Parme, de Modène ou de Vérone, oblitéré ou presque illisible... Vie confuse, mélangée et multipliée de mystère. Il y a une satisfaction et une sérénité dans le savoir, mais l'énigme irrésolue est pour l'esprit et pour l'âme un aiguillon : elle se prolonge en angoisse et dure en beauté. Une main d'artisan a créé sur les chapiteaux ou sur les architraves des églises romanes ces bêtes hideuses, ces faces grimaçantes, les yeux écarquillés, qui ricanent ou menacent... Elle y a, peut-être, mis une pensée, perceptible à l'intelligence du temps, mais sur laquelle, depuis, la pierre s'est refermée — une pensée, claire alors, inexplicable aujourd'hui, et dont la vie conservée et l'obscurité accrue nous captivent et nous inquiètent. Et devant ces œuvres comme devant la *Divine Co-*

médie, on se surprend à se dire, en se servant des mots de Dante: « Non moins que le savoir le doute me plaît...

... *Non men che saper, dubbiar m'aggrata.*

* * *

Béatrice brille à Dante comme l'étoile de Bethléem aux bergers et aux mages. Et il arrive qu'elle semble rivaliser avec la divinité même et que les gloires et les illuminations du Ciel soient comme augmentées de sa présence. Pourtant, l'imagination du poète — et son cœur — se sont joués à d'autres femmes, moins idéales... Mais le rayonnement de Béatrice les repousse dans l'ombre et, en quelque sorte, dans l'accident.

Toute l'œuvre de Dante gravite autour de la fille des Portinari ou, si l'on veut dire, s'achemine vers elle. Elle luit sans cesse à ses horizons. Elle est comme l'apothéose de l'amour et de la foi du poète. Mais celui-ci l'a évoquée aussi dans la vie familière de Florence: elle passe entre les rimes ambiguës de la *Vita nuova* ainsi qu'une apparition brillante et silencieuse. Il la voit riant parmi ses compagnes. Il la rencontre et, tantôt elle le salue avec courtoisie; tantôt, elle détourne dédaigneusement la tête. et ces mouvements se répercutent en allégresse intense ou en indicible souffrance dans le cœur du jeune homme, dont la sensibilité avait été hâtivement meurtrie, peut être, par une enfance sans tendresse. Elle représentait pour lui tout l'amour qu'il n'avait pas donné, le désir de toutes les caresses qu'il n'avait pas reçues, le poids de toutes les confidences qu'il n'avait pas faites. Il l'a aimée enfant de toute son enfance et de tout son amour refoulés. Et, dans la suite de sa carrière, ne l'aima-t-il point de son exil, de ses douleurs, de ses déceptions, et, toujours davantage, de tout ce que son art lui avait donné ?...

Car, créature passagère et incertaine, il l'avait recrée selon l'ampleur de son cœur et de son génie: et il la chérissait à la fois comme un souvenir de lointaine félicité. comme le souvenir de la patrie perdue et comme son œuvre même, œuvre et souvenir grandis ensemble à force d'années, de routes et de larmes... De sorte que, où que le verbe du poète la suscite, au milieu d'une réjouissance

florentine ou à la sortie du Purgatoire, qu'elle soit Théologie ou Amour, qu'elle n'ait d'autres langage que le rire évasif du plaisir innocent ou qu'elle parle avec une gravité divine, ses apparitions nous émeuvent parce que, dans la réalité comme dans la fiction, elle a dominé, pour la conforter et la guider, toute la vie de Dante, et est devenue ainsi comme l'émanation de cette âme puissante et blessée...

Tous les aspects du siècle se réfléchissent, comme en un miroir magique, dans les tercets du grand songeur, errant de seuil en seuil, rongé de désir, tourné sur toutes les routes vers cette Florence qu'il injurie et adore; vers cette Florence « où, lui prédit son maître Brunetto Latini, traduisant son vœu et son espoir secrets, « tous les partis auront faim de toi — *l'una parte et l'altra avranno fame di te* ». La haine et l'amour de Florence s'entrelacent, pour ainsi dire, dans son cœur et, souvent, les deux sentiments reçoivent une expression simultanée. A vrai dire, il s'agit ici, non point de deux sentiments, mais, plutôt, de deux formes du même sentiment, où l'amour est amour et amour aussi la haine... Il allait, plein d'imprécations contre la « cité pleine d'envie » et, sans aucun doute, l'intonation d'une voix florentine le faisait-elle tressaillir parmi les étrangers autant que Farinata degli Uberti dans les horreurs de la « cité du feu »:

O Tosco...
La tua loquela ti fa manifesto
Di quella nobil patria natio
Alla qual forse io fui troppo molesto.

Mille voix diverses et discordantes semblent s'élever toutes ensemble de l'étrange épopée: Gémissements stridents des damnés, implorations des âmes du Purgatoire, cantiques d'adoration des bienheureux et des saints; mille voix auxquelles le poète ajoute les accents de ses propres douleurs. La satire, l'épique, l'hymne se succèdent ou se mélangent dans la *Divine Comédie*. Et, souvent, elle « chante en pleurant », comme ces âmes lamentables et négligées qui attendent leur rachat d'une prière que nul vivant ne se soucie de leur donner. L'effervescence est partout, tendre jusqu'à la suavité, féroce jusqu'à la sau-

vagerie. Tels vers flamboient comme une torche ardente brandie dans les ténèbres et l'épouvante; tels autres ne sont que nostalgie délicieuse et sombre, évocation mélancolique... Ici, le poète se dresse et clame comme un prophète; là il prie avec les mots doux d'un franciscain; ailleurs, il menace dans l'attitude de l'ange exterminateur... Il s'attendrit et pleure comme un enfant ou une femme, il prédit, il rappelle, il aspire, il regrette et il gronde, et il loue, et il supplie...

Il connaissait, pour les éprouver lui-même, l'intensité des fureurs politiques; il savait combien elles étaient implacables et, néanmoins, il s'imaginait parfois que la renommée grandissante de son œuvre inclinerait ses ennemis à la magnanimité, que la beauté effacerait l'injure et lui rouvrirait l'accès de la « belle bergerie », *del bello ovile*, où s'écoula son enfance: « J'y reviendrai poète, s'écrie-t-il, et je prendrai la couronne lyrique dans l'église de mon baptême...

*Ritornero poeta, ed in sul fonte
Del mio battesimo prendero 'l cappello.*

Vain espoir ! Mais aussi, comment s'instituer le juge des vivants et des morts sans soulever contre soi jusqu'à la pierre des tombeaux ?...

ARNOLD GOFFIN.

L'ODEUR

A M^{me} Houyoux-Richald.

Nous habitons, en ce temps-là, rue W..., une haute et étroite maison.

« Six étages quand on compte les souterrains ! » nous répétait avantageusement le propriétaire dans son boniment.

Il aurait pu ajouter : « du plus pur style cheminée de fabrique ». Car, nos meubles une fois installés, les pièces nous parurent si étroites que nous eûmes l'impression qu'il nous fallait à jamais demeurer tranquilles, dans le boyau de cet immeuble, comme un ramoneur dans sa cheminée.

Au-dessous de la cuisine furent installés mes bureaux; au-dessous des bureaux, la salle à manger; ma chambre à coucher au second étage; la chambre des enfants au troisième; de la bonne au quatrième. Par dessus tout, un mètre de grenier, tel le petit chapeau de zinc au sommet d'un tuyau de poêle.

Des fourneaux où cuisait la panade au berceau du bébé, ma femme comptait cent-soixante marches qui devenaient trois cent vingt, aller et retour, malgré tous mes beaux raisonnements pour l'encourager. Dans la maison nous courrions en hauteur, comme d'autres en longueur... Nous nous rencontrions, essoufflés, reprenant haleine sur une marche : la centième ou la deux centième...

A part l'horrible fatigue qu'elle nous causait du matin au soir, et les maladies de cœur que nous sentions fatales, notre habitation était d'ailleurs une si jolie maison moderne!... Toutes les commodités y étaient réunies. La plus perfectionnée consistait, certes, en un monte-charge, un « ascenseur » comme disait glorieusement le propriétaire, qui, dans un coin de l'immeuble, quand il marchait, piquait du toit aux caves, à travers tout, avec un effrayant bruit de ferrailles cahotées.

« Par cette admirable machine, vous pouvez monter un sac de farine en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ! », nous racontait le vantard. « Et vous pouvez y descendre vos eaux sales plus vite que par la fenêtre ! »

La vérité, c'était que des sous-sols à la salle à manger nous parvenions, les jours de bonne chance, à hisser, par

le renommé monte-charge, les assiettes et les verres de la table, quitte parfois, à les entendre, en tas, se pulvériser dans les souterrains. En sorte que nous en étions peu à peu venus à ne nous servir du gênant et terrible engin qu'en guise de porte-voix, par où se criait, aux soigneuses servantes, que la soupe brûlait sur le poêle qu'elles tisonnaient.

* * *

Or, en cette maison de rêve, un jour d'entre les jours, il me vient une idée! Une de ces idées qui suffisent à délecter une vie et embaumer une génération. Ah! quelle idée!

Il me passe donc en tête que l'oncle Marcoux, le frère aîné de ma mère, vieux célibataire, devait commencer à sentir douloureusement la solitude de l'appartement où il vivait depuis cinquante ans.

Il est temps, me dis-je, de montrer au brave oncle que nous ne sommes point si « muffles » qu'il se laissa aller à le proclamer, tel jour de nouvel an où nous avons oublié d'aller lui présenter nos souhaits. Et voilà! Je décide de lui offrir une retraite agréable chez moi, et je cours lui en faire part un dimanche matin :

« Vous n'avez pas d'intérieur, mon oncle? Prenez le nôtre...

— Oui-dà! » me répond l'oncle Marcoux. Et il pinça les lèvres, attachant sur moi ses yeux noirs et tristes comme deux taches d'encre. Oui-dà!... Vous ne vous figurez pas, n'est-ce pas, me voir commettre, en votre faveur, l'injustice de déshériter mes autres neveux? Sachez et retenez que mon testament en bonne et due forme est déposé entre les mains de mon notaire, où il demeurera inchangé à jamais... C'est-il bien entendu?...

— Cher oncle Marcoux, je reconnais là votre délicatesse. Croyez bien que je ne pense point à capter votre fortune, puisque fortune il y a. Je ne désire rien autre chose que de vous voir, en vos vieux jours, un peu dorloté à la maison.

— Ouais ! répondit le vieillard, sans desserrer les dents. « Nous verrons bien... Vous pouvez aller dire chez vous que j'accepte. »

L'accueil réservé dès l'abord à mon invitation m'aurait dû porter à réfléchir. A présent, il était trop tard, elle était agréée. Je m'en retournai donc un peu penaud et déjà mécontent, annoncer à ma femme l'arrivée de l'oncle Marcoux.

Au premier mot, elle fit une moue d'un désespoir si horrifié et si dégoûté, qu'il s'en fallut de peu que je n'éclatasse, à ses yeux, de rire de ma sottise.

« Comment, s'écria-t-elle, tu as invité à dîner cette vieille... bête — j'euphémise ! — sans me donner le temps de passer le ménage en revue, de la cave aux mansardes. Tu sais bien que dans son atroce caractère, le vieux ladre ne pardonne pas la moindre vétille ? Tu sais qu'il va hurler comme un putois, et m'injurier, tel un voyou du marché aux poissons, si la cheminée de la salle à manger se met à fumer pendant qu'il est à table.

— Mais l'oncle Marcoux ne vient pas... ne vient pas dîner, ma bonne... insinuai-je timidement...

— Ah ! poussa ma femme avec un immense soupir de soulagement, qui me poignarda le cœur... Ah !...

— Il vient... définitivement... demeurer ici...

— Il... Chez nous... — Qui... Qui ? De qui parles-tu ?...

— De l'oncle Marcoux... Oui, ma chérie... Je lui ai offert l'abri de notre maison... Le pauvre vieux est si triste dans la solitude. Pense, à son âge... »

Mais ma femme n'entendait plus. Renversée sur la chaise-longue, toute son attention et ses forces étaient appliquées à retrouver un peu de respiration... Tout à coup, elle se relève, bondit sur ses pieds, et en éclatant en sanglots, la voilà qui enfile les cent-soixante-quatre marches de l'escalier, en criant et pleurant :

« Le Marcoux ici !... Le Marcoux, jour et nuit, dans cette maison !... J'aime autant mourir tout de suite... »

Au moins, je ne pouvais plus me faire illusion. Terrible, terrible, la gaffe que je venais de commettre en oubliant que ma femme et l'oncle étaient l'un à l'autre aussi antipathiques que lapin et furet. Mais quoi ? Le mal était fait. L'oncle Marcoux, qui avait paru répondre à peine à mon invitation de ce matin, sur le coup tapant de trois heures, arrêtait déjà son fiacre devant ma porte, et m'annonçait que la voiture contenant ses bagages le suivait avec son domestique : Désiré, dit le Suave. Sur le trottoir, je dus attendre et cueillir à bras tendus, le sale bain de siège peint en jaune que l'oncle Marcoux avait amené sur la galerie et que le cocher goguenard brandissait et faisait retentir de coups de poings, aux rires des passants.

Mon oncle Marcoux était un petit noiraud sec, les traits anguleux et durs. Sorte de vieux corbeau fait homme, son égoïsme, son insensibilité, sa rancune, touchaient sans effort au prodige. Pendant trois ans que nous l'abritâmes l'entendîmes-nous jamais répondre à nos salutations quand nous entrions dans sa chambre ?

Nous l'avions logé au second étage. Pour cela, ma femme et moi, repoussant tout le ménage vers le haut de la maison, nous étions montés au troisième, les enfants au quatrième, la bonne dans les mansardes.

Quand nous franchissions le carré de l'oncle Marcoux, avec quels soins inquiets nous ralentissions le pas, ne posant que la pointe des pieds sur le tapis ! Mais lui, tendait l'oreille. Et tout à coup, quand il avait enfin perçu quelque craquement... :

« Silence ! » hurlait-il. « Avez-vous bientôt fini votre vacarme ?... »

Alors on retrouvait la servante pleurant dans les W. C., n'osant toucher la manique : « Tirez » de peur du bruit de l'eau; affolée à l'idée d'achever le service des chambres pour lequel il aurait fallu passer devant la porte de l'oncle Marcoux.

Désiré, dit le Suave, sorte de valet de chambre de mon oncle, long garçon maigre, chauve, imberbe, avait seul le droit de pénétrer dans la chambre de son maître. Quant à nous, nous avions à parlementer pour lui faire visite. Même avec de la docilité, ce n'était pas toujours facile. Car le Suave avait un goût marqué pour le vin de mon oncle. La plupart du temps, raidi d'alcool, il demeurait assis devant mon oncle, et de peur de tomber n'osant se lever sur ses chaussons de lisières pour répondre à notre appel.

* * *

Un beau dimanche d'été, voilà notre troisième enfant qui vient au monde. Une fille ! Cela se passait à l'étage, au-dessus de l'appartement de Marcoux. Ma foi, nous avions, jusqu'à un certain moment, je l'avoue, négligé d'écouter et même d'entendre les hurlements de colère, les sommations, les « silence là-haut, mille tonnerres ! » qu'il transmettait à ma pauvre femme par des billets dont il chargeait le Suave.

Cependant, tout à coup, au milieu des affres des dernières douleurs, entre deux gémissements de sa patiente, le docteur perçoit le Suave qui me disait dans le cabinet de toilette voisin, où j'attendais :

« Monsieur, Monsieur Marcoux demande pour la centième fois qu'on fasse moins de bruit au-dessus de son fauteuil ».

A cette injonction, je vois par un cran de la porte entr'ouverte, le docteur, penché sur ma femme à laquelle il donnait les derniers soins, relever sa haute taille. Les dents serrées et blanches sous sa moustache hérissée, le visage décomposé par la colère, les deux poings rouges de sang tendus en avant, bardé dans son tablier de caoutchouc blanc, il bondit vers le Suave. Le cognac, sans doute, n'avait pas, ce soir, coupé entièrement les jambes du valet. Le pauvre diable, affolé, put faire demi-tour et fermer la porte derrière lui avant d'être atteint par l'accoucheur empourpré. Mais sur sa face idiote, une telle expression de stupeur avait passé à nos yeux, que le docteur et moi tombâmes assis sur le tapis, et que ma femme, gagnée par notre fou rire, les yeux encore mouillés des larmes de son supplice, éclata de rire avec nous.

Le lendemain, poliment, je montai annoncer à mon oncle la naissance de la jolie petite Nelly. Il était dans son fauteuil, le coude sur la fenêtre, lisant l'*Echo de Bruxelles*.

« Ouais ? » fit-il de sa bouche froncée, en une moue à la coloquinte, et en nasillant plus fort encore que de coutume.

« Avec l'enfant de cette nuit, ça vous en fait trois maintenant. Eh bien, donnez ça de ma part à votre femme, mon neveu ! » Il me tendit un tout petit paquet cylindrique et léger, puis reprenant sa gazette. « Bonjour » dit-il, et il me tourna le dos.

Je me retirai; monté près du berceau installé de cette nuit, je me mis à dérouler l'enveloppe, curieux de la générosité si inattendue de l'oncle Marcoux pour sa nièce qu'il n'avait guère jusque là semblé aimer.

C'était une douzaine... Comment dirai-je ?... Les Français appliquent, à ces objets d'utilité secrète, un adjectif anglais; et les Anglais, un français. O le cher oncle !

Il tomba malade. Je fis venir mon médecin qui, de son côté, manda bientôt un autre de ses confrères en consultation.

Tel était le degré d'exaspération et de haine où le méchant bonhomme avait mis ma femme, que je l'entendis murmurer en introduisant le prince consultant de la science :

« Enfin ! Le bon Dieu aurait-il pitié de nous ? »

J'assistai à la fin de l'entretien des deux Esculape. Mon oncle était dans son fauteuil. Quoique ses pieds fussent enflés à faire craquer la peau qui déjà suintait, il avait refusé catégoriquement de garder le lit.

« Je vous dit : Flute ! » répondait-il à toutes nos prières, avec une grimace de singe méchant.

— Monsieur, prononça le prince de la science, en se rapprochant du lit avec une solennité sévère où il me semblait distinguer que la malice de mon oncle ne lui avait pas échappé. « Monsieur, votre position est grave. Elle n'est pas désespérée, et je crois qu'il y a encore tout à faire, mon savant confrère lui-même n'ayant été appelé à votre chevet que ce matin...

— Ce n'est pas vrai, interrompit tout à coup l'oncle, en scandant ses syllabes. « Je n'ai appelé personne, ni lui, ni vous. Retenez-le, n'est-ce pas, quand il s'agira de vos honoraires. »

— Quoi qu'il en soit, Monsieur, continua le consultant, votre hygiène doit être au plus tôt radicalement modifiée. La viande, l'alcool, le vin, la bière, le tabac, vous sont strictement interdits jusqu'à nouvel ordre. Ne croyez pas que ce soit une banale mesure de prudence qui vous fasse soumettre à cette diète sévère. Monsieur, c'est l'absolue nécessité. Il y va pour vous de la réussite ou de la faillite de notre intervention.

— Désiré ! cria, par dessus la tête des deux médecins penché sur lui, l'oncle Marcoux blême de rage. Désiré ! répéta-t-il au « Suave » qui gardait la porte derrière le groupe : Je vous ordonne d'aller me chercher une bouteille de Bourgogne à la cave.

— Monsieur, nous ne buvons pas, répondit un médecin à ce qu'il prenait pour une politesse du malade.

— Mais mille tonnerres, que croyez-vous donc ? » s'écria l'oncle en éclatant d'un rire sauvage, aigre comme un bruit

de crécelles. « La bouteille est pour moi, crédieu !... Allons, tout de suite, Désiré, une bouteille de vin ! »

Les médecins haussant les épaules se retirèrent. Je ne les revis plus, et l'oncle Marcoux mourut la veille de Noël.

* * *

Ma femme, le jour du décès, était dans l'attente, pour passer les fêtes à ses côtés, d'une amie d'enfance, une dame de Verviers.

« Il nous faudra avertir Hortense qu'elle retarde sa visite. Nous n'avons qu'un trop lugubre réveillon à lui offrir, avec un cercueil là-haut.

— Je ne trouve pas, répondis-je. Avertissons ton amie du décès de l'oncle; mais laissons-la libre de venir ou non. Pour ma part, je désirerais beaucoup la voir près de toi tous ces jours-ci. Ce n'est pas parce que l'oncle Marcoux t'a agacée toute sa vie, qu'il doit te priver de la société de tes amies après sa mort.

— Parfait ! répondit ma femme. « Je vais écrire à Hortense ce qu'il en est. »

Le lendemain, Hortense arrivait par le train du soir. Avant de souper, elle voulut voir la bière. Je la menai dans la chambre mortuaire, où le « Suave », ivre comme un régiment, ronflait en cuvant le vin du mort.

La journée suivante s'écoula en essayages de vêtements; femme, enfants, bonne, la tailleuse passait au noir tout ce qui lui tombait sous la main.

Le temps était froid et sec. Les feux brûlaient activement. Cependant, en rentrant dans la maison, retour de mille courses, je perçus une odeur fade et écœurante qui me fit faire la grimace.

On se mit à table. Tout en mangeant, nous nous surprisions souvent l'un l'autre, le nez en l'air, les yeux mi-clos, faisant sans vouloir le laisser voir en cachette, le petit reniflement qu'on a devant le faisán un peu avancé qui vient d'être servi... Nous flairions... flairions... Mais tout à coup, audacieusement :

« Est-ce que ce serait déjà ?... » fit l'amie de ma femme en levant un doigt vers le plafond.

Ma femme pâlit, et me regardant avec l'expression de la plus profonde détresse :

« Mon Dieu », dit-elle, il sentirait... »

Dès lors, il fut impossible de la faire rasseoir. La table demeura chargée du dîner, et nous sortîmes manger au restaurant.

Vers le soir, en pénétrant dans le corridor, nous voilà tous le nez en l'air, humant.

« Ça augmente... » dit Hortense.

« Oh ! j'en suis malade », répondit ma femme.

« Patience ! » m'écriai-je. « Patience, c'est demain l'enterrement... »

Et elle d'ajouter avec une rage qu'elle ne pouvait cacher :

« C'est égal... Il n'y a que l'oncle Marcoux pour sentir ainsi ! »

— Mais ma bonne !...

— Tata !... je te dis que c'est encore une de ses méchancetés. Moque-toi de moi, mais j'ai dans l'idée que la dépouille d'un chrétien ne dégagerait pas cette odeur ».

Et ces mots étaient prononcés avec un si naïf accent de rancune pour le mort, que nous éclatons d'un rire auquel ma femme se joint bientôt.

Cependant, cette nuit, elle ne voulut dormir que les fenêtres au large ouvertes, malgré la gelée du dehors; et encore, quand elle se trouvait vers le coin où s'ouvrait le monte-charge, elle assurait que l'odeur nauséabonde augmentait.

« La cage de l'ascenseur fait cheminée de tirage ! » lui expliquai-je.

« Ah ! comment un mort peut-il ainsi asphyxier les vivants », s'écriait-elle. Je te dis que c'est une dernière méchanceté de sa part.

L'enterrement eut lieu. Soufre, formol emplirent aussitôt après l'appartement de Marcoux de leurs âcres vapeurs durant des heures, et le soir, nous attaquions l'ascension vers le carré de notre chambre à coucher, déjà immensément soulagés, à la pensée de cet étage purifié de tout souvenir du Marcoux.

« Ah ! c'est ignoble ! » s'écrie ma femme en pénétrant dans l'appartement vide... « Oh ! oh ! mais c'est épouvantable, répétait-elle avec les signes d'une terreur vraie... Venez donc ! Il y sent plus mauvais que jamais. Bien sûr, le méchant a empoisonné la maison. Il veut nous faire mourir de la peste ! »

Au surplus, Hortense, dans le cabinet voisin avouait percevoir la même odeur fade. Les enfants à l'étage du dessus

renchérisaient, presque joyeusement, avec des mines dégoûtées et des cris de putois, sur l'infection. Jusque dans la mansarde, la bonne disait en devenir malade. En sorte, qu'une inquiétude surnaturelle peu à peu faisait pâlir ces femmes, et secrètement me gagnait moi-même, malgré que j'en eusse.

« Il nous infectera, tu verras », me disait ma femme, avec une expression de terreur qui la faisait trembler. Naïvement, elle croyait au pouvoir de la méchanceté posthume de l'oncle Marcoux.

« Il nous asphyxiera », répétait-elle. « Il ne s'est fait mourir, que pour mieux nous étouffer. »

Et à la vérité, je devais reconnaître dans la force invisible, insaisissable, toute puissante de cette odeur ignoble, quelque chose d'effrayant.

Cependant, dans ces affres, un jour se passe, puis deux... Moi-même, je devenais nerveux. Il y a dans les odeurs une force qui, pour être mal connue, n'en est pas moins puissante. Comme une odeur suave exalte la vie, une pestilence accable, écrase, tue. Le relent, d'heure en heure, augmentait dans des proportions désespérantes.

L'écoeurement non seulement nous empêchait de manger, mais nous causait un affaissement général de toutes les énergies, une complète désespérance. Dans cet air triste à respirer, nous semblions tous en proie à une force étrangère de destruction sournoise.

Quoique inondés de vinaigres aromatiques, d'essences, d'eaux de senteur, les vêtements empuantés de l'arôme du tabac le plus âcre que je pouvais fumer, quand je rentrais du dehors, je n'introduisais plus la clef dans la porte de la rue qu'avec une appréhension qui allait jusqu'à me faire inventer des courses et de toujours plus lointaines commissions.

Mais ma femme, que toutes ses occupations retenaient au logis, n'avait point cette latitude.

Et dans la maison, il se passa des scènes de larmes qui atteignirent, au dire de son amie Hortense, jusqu'au plus haut, au plus terrible comique. Véritablement envoûtée, la pauvre était persuadée que l'oncle Marcoux avait empoisonné, à jamais sa demeure, déversé sur nous tous, une source de punaisie dont nous allions bientôt apercevoir les sinistres effets.

Mais où gisait le maléfice ? A genoux, marchant à quatre pattes, servante, amie, femme, nous nous traînions le nez à terre, cherchant par toutes les chambres la cause du faguenas.

Parfois, au cours de ces quêtes, l'une ou l'autre se redressaient, les regards éclairés :

« Dites donc ? prononçait-elle, on dirait qu'il n'y a plus rien ?... » On dirait que c'est passé !...

Mais, sur le coup, ressoufflait une nouvelle bouffée de Marcoux...

« Oh ! je savais déjà de son vivant, reprenait ma femme, qu'il y avait dans cet homme une horreur cachée ».

C'était terrible, et je me mis à considérer sérieusement la nécessité d'abandonner la maison.

« Ecoute, me dit ma femme, un matin. Les vacances vont finir. C'est demain le nouvel an. Je vais avec les enfants et Hortense, passer quelques jours chez ma mère. Arrange-toi. Démolis, arrache, jette tout par la fenêtre, ça m'est égal. Moi, j'ai brûlé du sucre, torréfié du café, répandu des eaux de Cologne, des vinaigres aromatiques... Peines inutiles. A ton tour, arrange-toi. Mais je dois te le dire, mon ami. Si je sens encore ton oncle en rentrant, advienne que pourra, je sors et pour toujours d'ici. Nous verrons bien, à la fin, si tu m'aimes encore... ou si, les bras croisés, tu me laisseras plus longtemps en proie à la vengeance de ton oncle qui veut ma vie... Non, non, non ! »

C'était le grand jeu ! Or, j'étais vaincu d'avance... Je répondis donc à l'instant, sur le ton sérieux dont il faut toujours parler à sa femme :

« Ma bonne, je t'assure n'avoir jamais eu l'intention de te faire mourir. Demain, nous quittons la maison; je vais en aviser le propriétaire. »

J'en étais là, et une dernière bouffée putride venait d'arrêter dans ma gorge une protestation de docilité à la ménagère, quand tout à coup, l'amie de ma femme, au fond de la salle à manger, où ce colloque aigre-doux avait lieu, pousse un cri... Je me précipite. Hortense était penchée sur la cheminée béante du monte-plats, les narines ouvertes, frémissantes, les yeux fermés, l'index tendu. Elle semblait écouter l'invisible, fixer l'impondérable... Elle se tourne vers nous, lève droit les bras au-dessus de la tête, et tombe à plat ventre sur le tapis, comme un paquet; un

paquet que bientôt je vois s'agiter, se trémousser, et d'où j'entends monter les sanglots et les éclats spasmodiques du rire le plus aigu, hoquetant, tonitruant, que jamais j'eusse entendu, et que jamais, certes, j'entendrai...

Ahuri, je cours la relever.

Mais elle se cogne la tête au plancher, aux meubles, aux murs, sans vouloir rien entendre, elle ne veut que rire, rire, rire encore.

* * *

... La scène durait depuis cinq minutes, et ma femme commençait à la trouver longue, quand Hortense levant enfin sur nous son visage baigné de larmes, tuméfié, bleui par le hoquet du rire, nous exprime en annonçant, d'une voix que ses lèvres tremblantes et tiraillées rendaient éclatante, syllabe par syllabe :

« Fro... mages!... Fromages! Fromages!... Ce sont mes fromages de Herve... On a oublié mes fromages, là... là... là... dans le monte-charge!... »

Elle désigne la petite porte de l'ascenseur et retombe dans ses convulsions.

Je vais à la machine, et tirant sur les chaînes, remontant les plateaux, j'aperçois bientôt, dans l'ombre un paquet de fromages de Herve qui ayant crevé leurs enveloppes, agglomérés en un tas ignoble, étalaient leur masse luisante sur la planche.

Hortense, à son arrivée chez nous, à Noël, les avait remis, ainsi que de vrais et précieux « remoudous » qu'ils étaient, des herves rares, à la servante. Celle-ci les avait déposés dans le monte-plats, et les circonstances aidant, on n'y avait plus pensé.

Dans l'ombre de leur cachette, les fromages, les herves seuls avaient empli la maison de l'ignoble puanteur que nous attribuions au pauvre oncle Marcoux.

Ce fut une explosion de joie!... Le paquet fut lancé par la fenêtre dans le jardin. Portes et carreaux ouverts laissèrent un air pur laver enfin les chambres, et bientôt nous respirions à pleins poumons dans ces pièces que nous nous disposions à abandonner quelques heures plus tard...

* * *

Seule, ma femme hochait encore parfois la tête... Et je l'entendis murmurer :

« Je ne dis pas que ces fromages ne sentaient pas mauvais... Mais croyez-moi, il y avait autre chose dans la pestilence qui régnait ici ! Il y avait autre chose à quoi le méchant oncle Marcoux ne devait pas être si étranger que vous affirmez !... Non, le brave herve, en son plus mauvais moment, ne sent pas si mauvais... tout seul. L'âme du vieux grigou y ajoutait, je vous assure... Vivant ou mort, cet être ne pouvait qu'insulter. Ah ! quelle odeur... Son âme seule pouvait répandre cette puanteur ».

C'est depuis lors, que j'ai compris toute la force de l'expression :

« Avoir quelqu'un dans le nez ! »

Ma femme avait l'oncle Marcoux « dans le nez. »

LOUIS DELATTRE.

COMMENT

LE WALLON CHARLES DE COSTER

DEVINT ÉCRIVAIN FLAMAND

Créer un chef-d'œuvre incontestable, un livre où palpité l'âme d'un peuple, où revit un siècle de lutttes et de souffrances, un livre digne de devenir la Bible d'une nation et mourir ignoré, c'est un destin bien amer sans doute mais non pas absolument inoui dans l'histoire des arts. Que cin-aussi peu répandue, c'est plus rare et plus étonnant : voilà pourtant le sort d'*Ulenspiegel*, épopée de Flandre conçue par le génie de Charles De Coster.

Totalement inconnu, Charles De Coster ne l'est pas, surtout depuis quelques années. Des journaux, des revues belges ont accueilli quelques articles qu'écrivaient, pour honorer sa mémoire, des hommes de lettres qui l'admirent ainsi qu'un maître. Camille Lemonnier, notamment, s'était attaché à le faire connaître, et, par la plume et par la parole, il proclamait la magnifique beauté, la grandeur de l'œuvre de Charles De Coster. D'autre part, *Ulenspiegel*, traduit en allemand, rencontra chez nos voisins de l'Est un succès très appréciable. Mais Paris ignore cet admirable écrivain de langue française, mais le grand public belge, malgré tous les efforts de quelques-uns, s'il commence à connaître le nom de De Coster, n'a guère lu son œuvre.

* * *

La vie de Charles De Coster est extrêmement curieuse : il naquit dans un palais, fut bercé dans de la dentelle — et mourut dans une mansarde.

La première biographie fut écrite par Charles Potvin; les suivantes — pas très nombreuses, mais très sommaires — furent faites d'après celle-là. En somme, « on a peu écrit sur Charles De Coster » comme dit Francis Nautet, qui, lui, s'occupa presque uniquement de la critique de ses œuvres, et non de sa vie.

Notre auteur naquit à Munich, le 20 août 1827, dans la maison du comte Charles de Mercy Argenteau, nonce apostolique et archevêque de Tyr *in partibus*, pendant une mission diplomatique dont avait été chargé ce Liégeois.

Suivant l'état-civil officiel, son père était un Flamand, nommé De Coster, intendant du comte. Après avoir écrit cette phrase, comme tous les autres biographes, Francis Nautet va à la ligne, et ajoute cette petite réflexion, qui n'a l'air de rien :

« La mère de Charles De Coster était d'une grande beauté. »

Puis il parle d'autre chose.

Le lecteur non prévenu s'étonne de trouver ce détail. « En quoi, se dit-il, la beauté de cette femme peut-elle m'intéresser? »

Il est vrai. Mais le comte Charles était un prélat mondain, grand seigneur, épris de toutes les élégances. Très libre de mœurs d'ailleurs, il avait peu le caractère ecclésiastique. Il avait été élevé pour une autre carrière. Né à Liège, en 1787, il fut officier de cavalerie sous Napoléon I^{er}, puis lieutenant-colonel et chambellan du roi des Pays-Bas. En 1826, il quitta l'armée et entra dans les ordres. Le rang élevé qu'il occupait dans la noblesse le servit si bien qu'aussitôt il fut nommé archevêque de Tyr et nonce à Munich.

Mais ce passage de l'armée au clergé est un premier mystère. Pour l'expliquer, on a dit que Charles de Mercy-Argenteau avait été si frappé de la mort de sa fiancée, M^{lle} de la Tour du Pin, qu'il en aurait voulu quitter le monde et se serait retiré dans les ordres comme on s'enfonce dans un tombeau. Pour étayer cette explication, on a forgé une légende très jolie sans doute mais qui ne résiste pas à l'examen des faits et à la vérification des dates. La voici: Le jeune et brillant officier avait été chargé par son maître, le roi des Pays-Bas, d'une mission diplomatique en Russie. Revenant de cette mission, il rencontra sur sa

route un cortège funèbre. Et brusquement, sans préparation, il apprit que la jeune fille que l'on conduisait ainsi à sa dernière demeure était sa fiancée.

Mais M^{lle} de la Tour du Pin était morte avant ce voyage et l'explication ne vaut donc que ce que vaut une légende un peu mièvre.

D'après une autre version, le chambellan se serait emporté violemment, un jour de l'année 1826, contre un domestique et se serait laissé aller jusqu'à le frapper de son épée. Le domestique mourut et le comte de Mercy Argenteau dut quitter l'armée.

Il était très pieux, mais d'une piété mondaine et ne possédait pas du tout l'esprit ecclésiastique.

Néanmoins, à la suite de ce malheur, il aurait accepté d'entrer dans les ordres.

Le comte Charles n'était pas très riche. Il vivait habituellement dans une aile du château d'Ochain, en Condroz. Il avait meublé cette aile fort modestement, il y avait sa chapelle, et le reste du château demeurait fermé.

Dans les livres de ménage du château d'Ochain, on ne trouve plus aujourd'hui la moindre trace d'un intendant qui se serait appelé De Coster. Il est indéniable pourtant qu'il ait existé. Non seulement le comte Charles avait cet intendant près de lui à Ochain, mais il l'emmena avec lui lorsqu'il partit remplir sa mission pontificale à Munich.

Voilà donc cet homme jeune, épris d'élégance, à l'esprit ouvert, cet homme arraché brusquement aux plaisirs du monde, voilà cet homme enfermé dans une solitude. Auprès de lui, attachée à sa personne, vit une femme « d'une grande beauté ». Serait-il étonnant que cette beauté ne l'eût pas laissé indifférent? Il ne chercha pas à l'éloigner, puisqu'il l'emmena avec lui en Bavière. Et c'est ainsi que serait né le jeune Charles.

Il est bien évident que l'on ne peut produire de ce fait aucune preuve matérielle. Anne-Marie Cartreul, née à Huy en 1876, fille d'un ancien officier de l'armée espagnole — capitaine aux gardes wallonnes —, avait été mariée à Augustin-Joseph De Coster, né à Ypres, le 8 septembre 1787. Mais tous les contemporains répétaient que l'auteur d'*Ulenspiegel* était l'enfant naturel du comte de Mercy. Félicien Rops ne le cachait pas, ainsi que voulut bien me l'écrire M. Albert Mockel qui, seul jusqu'ici, a osé publier

dans une note à un de ses articles du *Mercure de France*, quelle pourrait être l'origine de Charles De Coster. « Je voulus recueillir là-dessus, répondit M. Mockel à ma demande, un témoignage authentique, — car je me défie beaucoup de ce que charrie l'opinion. Je m'adressai donc à un vieil ami de Charles De Coster, à son collaborateur le plus cher, à Félicien Rops. Rops me confirma la vérité. »

Charles de Mercy Argenteau prit cet enfant en affection. Il lui servit de parrain et le tint, « en habit pontifical », sur les fonds baptismaux, à Munich, le 26 août 1827. La marquise Henriette de la Tour Dupin, ambassadrice de France à Turin, fut marraine du petit Charles.

Qui est donc cette marquise Henriette de la Tour Dupin? C'est la mère de l'ancienne fiancée du comte Charles. Et cela fait hésiter. N'y aurait-il pas un cynisme révoltant à donner pour marraine à son fils naturel — et adultérin — la mère d'une jeune fille morte, d'une jeune fille que l'on aime et à qui l'on fut fiancé? La question est troublante. Si le comte Charles ne fut pas un prêtre austère, s'il garda sous l'habit ecclésiastique un cœur mondain, il fut toujours un homme d'une très grande délicatesse. Les vieux paysans d'Ochain, dont les parents connurent l'achevère de Tyr, ont entendu parler de lui comme d'un homme d'une immense bonté, d'une exemplaire pureté de sentiments. C'est ainsi que ses lettres nous le montrent, ses lettres qui sont amusantes, spirituelles, pas « ecclésiastiques » pour un sou, parsemées de sel gaulois très vif, mais que l'on sent écrites par un homme d'une sérieuse honnêteté.

Alors? Peut-être, en effet, Nautet, Rops, tous les amis de De Coster se sont-ils trompés. Mais ne peut-on expliquer ce choix de la marraine du petit Charles que par une indécatesse du comte?

Charles de Mercy avait beaucoup aimé, dit-on, la jeune marquise. Elle meurt. Si grand que soit le chagrin du fiancé, on ne peut lui reprocher d'aimer encore, dans la suite. La vie ne s'arrête pas aux morts et nous continuons tous de vivre après avoir perdu nos aimés les plus chers. Il aime une autre femme et il en a un enfant. Il ne peut avouer ce fils, parce que l'amour est adultère et parce que les lois du monde auquel il appartient et de l'église dans laquelle il est entré lui interdisent cet amour. Par un détour sentimental très compliqué, sans doute, un peu

mystique même, mais compréhensible, il désire attacher à ce fils le souvenir de son ancien amour. Et il donne pour marraine à son enfant la femme qui aurait été la grand' mère des enfants qu'il avait désirés...

Quoi qu'il en soit, le problème est troublant.

Jusqu'ici donc on considérait Charles De Coster comme fils d'un Flamand et d'une Wallonne. Il pourrait être au contraire l'enfant de deux Wallons bien purs: l'origine des Mercy ne laisse en effet aucun doute et voici l'ascendance de la mère: Théodore Cartreul est né à Avesnes, dans le Hainaut français, en 1751, de Philippe-Joseph Cartreul et d'Anne-Françoise Chaumety; il épousa, à Huy, en 1780, Anne Hauteclair dont il eut deux filles, l'une à Engis, l'autre — Anne-Marie, qui nous occupe ici — à Huy.

Voilà donc un enfant de race entièrement wallonne, n'ayant pas la moindre goutte de sang flamand dans les veines, qui écrit *Ulen Spiegel*, l'épopée de la Flandre!

Est-ce incompatible?

Mais en rien! Félicien Rops aussi est un wallon. Et pourtant c'est, de tous les artistes qui illustrèrent *Ulen Spiegel*, celui qui a le mieux compris le caractère de l'œuvre, qui a le plus fidèlement collaboré avec De Coster. Oui, De Coster s'est enthousiasmé pour le héros de la légende flamande. Mais Rops aussi, puisque, même avant de connaître De Coster, il s'en impressionnait de son côté, et, créant un journal, il lui donnait le titre d'*Uylenspiegel!*

Quand il écrivit son *Félicien Rops, l'homme et l'artiste* (1), Camille Lemonnier ne pensait pas à l'origine purement wallonne de De Coster. Et voici ce qu'il disait:

« Toute une part initiale de l'art de Rops se conforma au génie pittoresque et archaïque de l'écrivain (De Coster). On leur croirait, à ce moment, des origines communes; les analogies retentissent de l'un à l'autre: c'est un art fraternel qu'ils font à deux et où seulement ils se servent d'outils différents. Ensemble, ils sont bien là deux expressions de l'âme wallon-flamande; leur œuvre s'apparie dans un accent d'art populaire, avec un pareil sens de la race et de la vie dans le temps. Tous deux façonnent leur substance d'art et d'humanité à grands plans rudes, matériels et puissants. » (p. 49.)

(1) Paris, 1908.

De Coster fut d'ailleurs élevé à Bruxelles, où il arriva tout jeune. Il y passa son enfance et sa jeunesse. C'est là qu'il vécut, qu'il aima, qu'il travailla, qu'il souffrit. Après Munich, sa famille quitta le comte Mercy, qui rentra à Liège en 1836. Le père putatif alla mourir à Ypres, en 1834, après avoir eu à Bruxelles une fille, Caroline. Charles était déjà en pension, à Etterbeek, puis il entra au collège Saint-Michel. Toutes les influences qui purent agir sur lui, à part celle de la mère, furent donc des influences flamandes. Son parrain qui avait commencé par s'occuper de lui, l'abandonna à dix-sept ans, au sortir du collège, après lui avoir fait obtenir une place de gratte-papier dans une banque, la Société Générale.

Ce dut être pour Charles une amère déception. A dix-huit ans, l'on sent déjà bouillonner en soi les aspirations. C'est l'âge où l'on comprend pour quelle tâche on est bâti. Jusque là, les rêves de gloire, les attractions artistiques peuvent n'être que des illusions puériles. Mais voici que l'on sent l'homme percer sous l'adolescent. Comme la chair a dessiné sa forme définitive, l'esprit commence à s'étendre vers les régions qui seront siennes. Celui-ci a entrevu la Terre Promise, C'est un vaste pays où son talent devra créer un peuple de héros, le faire agir, le faire parler — le faire vivre. Il voit la route, libre, devant lui. Une fièvre de marcher lui brûle les membres. Et lorsqu'il se lève, qu'il veut s'élancer — on l'arrête, on l'enferme dans une banque où il devra gratter le papier du matin au soir.

Oh! je ne m'attendris pas outre-mesure. On n'est pas nécessairement un malheureux pour être un employé de banque. Un homme médiocre — et j'emploie ce mot dans son sens étymologique — vivra sans doute très à l'aise dans cette situation. Mais tout est relatif. Là où des gens de taille moyenne se mouvront et respireront largement, un géant ne se sentira-t-il pas à l'étroit?

Or, en plus de ses goûts artistiques, De Coster devait à son parrain un besoin de luxe élégant. Très beau — « Il était trop beau, monsieur, c'est ce qui l'a perdu » me disait un jour sa sœur, M^{me} Dandoy — il n'aurait voulu autour de lui que de la beauté. Et le luxe coûte cher. « J'aurais voulu être officier, pour l'uniforme! » dit-il un jour...

Ne faudrait-il pas étudier si, dans la transformation de ce fils de la Wallonie en un écrivain flamand, de ce fils de

chrétiens en un libre-penseur anti-clérical, le dépit et la rancune n'ont pas eu d'influence?

Il demandait à Félicien Rops, en lui lisant un passage d'*Ulenspiegel* — je tiens le mot de M. Armand Rassenfosse, qui fut l'élève préféré, l'ami de l'artiste — il lui demandait: « Est-ce bien flamand? » Et ce mot indiquerait que De Coster, en écrivant « l'épopée de Flandre », ne se sentait pas absolument chez lui, qu'il « voulait *faire* flamand », que cette transformation serait par conséquent volontaire, étudiée, réfléchie et non pas jaillie spontanément de son âme. L'artiste peut être flamand, l'homme ne le serait qu'artificiellement.

OSCAR THIRY.

SCALP...

*Le soir tombe. La terre est chaude
Un lizéré azur et or
Frange au lointain l'horizon mauve
Où le jour s'alanguit encor.*

*Beauté de l'heure transitoire
Qui mêle avec un doux orgueil
Aux cris éclatants d'une gloire
Le silence alanguit d'un deuil.*

*Viens errer dans la forêt sombre
Où tous les oiseaux se sont tus,
Et goûter la fraîcheur de l'ombre
Par qui le soleil fut vaincu.*

*Toute la forêt encor tremble
de l'immense et trouble duel.
Le sang a giclé jusqu'au ciel
A travers l'érable et le tremble.*

*La nuit, de pied en cap armée,
Brandissant, bouclier vermeil,
La lune ardente, s'est ruée,
Faucille au poing, sur le soleil.*

*Il est tombé dans l'herbe grise,
Dans la plaine, au fond de la mer...
Grand cadavre sanglant et fier
Sur lequel la nuit s'est assise...*

*L'horreur de la sombre victoire
A pris la terre, a pris les cieux
Qui se voilent pour ne pas voir
Mourir le héros glorieux...*

*De la blessure de sa tempe
Le sang coule encore à longs traits,
Et la robe de la nuit trempé
Dans ses flots rouges et dorés.*

*Mais regarde... La triomphante
Se penche àpjrement sur le mort,
Regarde. Elle se penche encor,
L'œil allumé, la face ardente.*

*Que fait-elle soudain? Que tient
Sa main dans les ombres avides?...
Sur le grand cadavre splendide
Pourquoi s'acharne-t-elle?... Viens,*

*Regarde!... La nuit enragée
D'un coup de son glaive éclatant
Scalpe la victime allongée
Au ras de l'horizon sanglant.*

*De sa victoire maculée,
Sur le fond du couchant vermeil,
Elle brandit, échevelée,
La crinière en or du soleil!*

LÉON TRICOT.

N. B. — On est prié de ne faire dire ce poème que par une personne ayant au moins obtenu un premier prix de tragédie au Conservatoire. Le sexe de cette personne importe peu.

L. T.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

La Renaissance catholique en France

Les catholiques français se réjouissent de voir la jeunesse revenir à l'Eglise. Leur joie est fondée, car le fait est certain. En dépit des dénégations des uns et de la mauvaise humeur des autres, un nombre grandissant de jeunes Français proclament leur attachement à la religion et pratiquent publiquement leurs devoirs religieux. C'est pour l'Eglise de France une belle victoire, qui la venge superbement de la guerre grossière et mesquine que lui ont faite des politiciens sectaires. Il n'était pas difficile d'ailleurs de prévoir cette revanche. De même que durant l'affaire Dreyfus quelques esprits clairvoyants prévoyaient la tempête qui allait bientôt s'abattre sur l'Eglise et particulièrement sur les congrégations, à raison de l'attitude injuste et inhumaine que la majorité des catholiques avait prise contre la victime d'un jugement odieux, rendu non selon les formes régulières de la justice, qui sont la sauvegarde de tous les citoyens et l'un des fondements les plus indispensables de la société, mais selon l'arbitraire et la prétendue raison d'Etat, — cette victime fût-elle d'ailleurs innocente ou coupable, cela était presque indifférent, — de même, après la spoliation des congrégations, qui était un attentat public au droit de propriété, cette autre base de l'ordre social, après la rupture du concordat, cette maladresse insigne, et la guerre déclarée à la religion et à tous les croyants, il devenait certain que la balance ne tarderait pas à pencher de l'autre côté, que les cœurs généreux et les esprits justes n'hésiteraient pas à se retourner vers l'Eglise et que la génération nouvelle s'éloignerait infailliblement des hommes qui avaient mené contre Elle une campagne injurieuse et stupide, qui était une offense à la civilisation.

Cette réaction s'accomplit sous nos yeux. Par toute la France des légions de jeunes hommes s'affirment catholiques. Et ceux de leurs frères qui ne partagent point leur croyance, déclarent bien haut qu'ils la respectent et que leur propre incroyance n'a rien de commun avec l'anticléricalisme grossièrement agressif de leurs devanciers.

Ainsi s'accomplissent dans l'opinion d'incessants mouvements de bascule. Après le retour aux sentiments religieux qui suivit la défaite de 1870 et qui paraissait devoir aboutir à une restauration monarchique et catholique, mais qui accumula les maladresses et les fautes, on vit triompher le radicalisme politique, le rationalisme matérialiste en philosophie et le naturalisme le plus bas dans la littérature et les arts. La réaction ne tarda guère. Elle fut marquée par le discours de M. Spuller sur « l'esprit nouveau », le mouvement idéaliste conduit dans les lettres par MM. de Vogué et Paul Dujardin. L'Eglise, ou plutôt le pape Léon XIII essaya de leur tendre la main en proclamant le « ralliement » des catholiques à la République. Par la faute des fanatiques, cette tentative d'un rapprochement qui eût épargné à la France beaucoup de misères, échoua lamentablement. C'est sur ces entrefaites que l'affaire Dreyfus éclata et fit de nouveau pencher l'opinion vers le radicalisme le plus avancé et vers les utopies socialistes. Les excès que j'ai signalés tout à l'heure, amènent la réaction actuelle, dont l'Eglise catholique va, paraît-il, bénéficier.

Son triomphe sera-t-il solide et durable? On aperçoit trop clairement, dès aujourd'hui, les éléments qui préparent un revirement nouveau de l'opinion: ce sont les folies des nationalistes et leurs prétentions exorbitantes qui exaspéreront fatalement la majorité des Français dès qu'ils croiront avoir lieu de craindre que ces théories ne passent dans la pratique.

Toutefois si le mouvement religieux est lié au mouvement politique, ce qui est pour la France un grand malheur, il ne s'identifie pas avec lui et il est certain que la renaissance religieuse qui se manifeste aujourd'hui dans la jeunesse n'a pas pour cause unique les oscillations du pendule de l'opinion civique. Elle dépend aussi du mouvement plus large et plus profond des idées philosophiques. Le mouvement inauguré par la Renaissance aboutit au XVIII^e siècle à la proclamation de la souve-

raineté et de l'infailibilité de la Raison. Remarquons que toute aristocratie qui passe de la phase féodale et guerrière à la phase oisive et intellectuelle, est toujours rationaliste. C'est un fait qui se vérifie dans l'histoire du Japon comme dans l'histoire de la France, de l'Angleterre ou de la Russie. Le rationalisme est l'essence de l'idéal classique, qui est celui de l'aristocratie comme je viens de le dire. Mais la démocratie apporte un idéal romantique, qui met au-dessus de la Raison le Sentiment et l'Instinct. Au moment même où les philosophes du XVIII^e siècle français promulguaient le dogme de la Raison, Rousseau, porte-parole de la démocratie envahissante, proclamait la bonté de la Nature, la bonté native de l'homme, la légitimité de l'Instinct et la souveraineté du Sentiment. Le Romantisme naissait. Le XIX^e siècle aurait dû voir la défaite du rationalisme et le triomphe complet de la philosophie de l'Instinct. Il n'en fut rien. Le rationalisme, loin de tomber en ruine, a pu, durant cent années, marcher de victoire en victoire. C'est qu'il avait rencontré sur sa route la fontaine de jouvence et qu'en s'y plongeant il avait trouvé une jeunesse et une vigueur nouvelles. Ces eaux miraculeuses, c'étaient les idées que suscitaient les progrès prodigieux des sciences. Le Rationalisme s'empara de la Science et prétendit s'identifier avec elle. Sous cette forme nouvelle, il put s'imposer à une société démocratique et romantique, à laquelle il promit d'apporter la solution définitive de tous les grands problèmes, le mot suprême de l'énigme de l'Univers, la déification définitive de la Raison; mais pour régner il fut contraint de contracter avec la philosophie romantique du Sentiment et de l'Instinct le plus incongru des mariages. On hissa sur les autels une idole à deux têtes et l'on entendit les mêmes hommes proclamer à la fois la souveraineté de la Raison et la souveraineté de l'Instinct. Tel fut le cas de Victor Hugo, de Michelet, de George Sand et de la plupart des grands écrivains romantiques. Ceux-là, c'étaient les vulgarisateurs, les pontifes de la foule. Ils ne faisaient, sans doute, que suivre à leur manière les traces de Kant, qui à la Critique de la Raison pure avait adjoint la philosophie de son Impératif catégorique; pour eux, l'Impératif catégorique, c'était le Sentiment, l'Instinct, la Passion!... Mais dans les régions plus élevées du monde intellectuel le mariage

populaire du Rationalisme et de la philosophie de l'Instinct ne fut guère pris au sérieux. Déjà Schopenhauer, philosophe romantique, avait démontré péremptoirement que la raison humaine, faite pour se mouvoir dans le monde contingent, ne peut atteindre à l'absolu. La même démonstration fut faite pour la Science. Elle peut accumuler, elle peut généraliser les notions du contingent, elle ne va pas au delà. Aujourd'hui avec M. Bergson, le plus récent philosophe romantique, nous saluons la primauté de l'Instinct. Avec M. William James, autre philosophe romantique, M. Bergson rouvre les portes de la pensée moderne aux révélations de l'au-delà, c'est-à-dire à la Religion.

Dans le même temps, ne l'oublions pas, un grand effort a été fait au sein de l'Eglise pour accorder la doctrine religieuse et les connaissances scientifiques. Quelques-uns des ouvriers les plus intéressants de cette réconciliation ont été, il est vrai, frappés par les maîtres de l'Eglise; mais ces incidents n'ont pas empêché le rapprochement de s'accroître, du moins jusqu'ici. On voit néanmoins de ce côté poindre un danger sérieux pour l'avenir.

Enfin le courant sentimental, qui se traduit dans les œuvres d'art et dans la littérature, au sortir d'une longue période où le matérialisme le plus vulgaire alternait avec les rêveries les plus sinistres et le dégoût de la vie le plus désespéré, incline aujourd'hui vers l'apaisement du cœur, l'acceptation simple et ferme du devoir traditionnel et les certitudes morales que donne la foi.

La renaissance religieuse qui se manifeste aujourd'hui en France est donc, on le voit, non seulement le résultat de causes politiques, mais l'aboutissement d'un vaste mouvement philosophique et sentimental.

Malheureusement, il reste lié au mouvement politique. S'il en reçoit, à l'heure présente, un vigoureux renfort, il y trouvera bientôt, c'est inévitable, une cause de faiblesse très dangereuse. C'est en vain que le clavigoyant Léon XIII a tenté de dissocier en France la cause religieuse d'avec la cause monarchique et même d'avec la cause capitaliste. Elles sont restées intimement unies. La cause religieuse portera le poids de cette union.

La situation politique est incertaine. La France est traversée de grands frissons belliqueux, comme à la veille de la guerre de 1870. Va-t-elle se précipiter dans une grande

guerre? Avec une singulière imprudence, les catholiques excitent ou paraissent exciter les instincts agressifs de la nation. En cas d'insuccès, ils porteront la responsabilité de la défaite. En cas de victoire, le bénéfice n'en sera vraisemblablement recueilli ni par la monarchie ni par la religion. Et si la guerre n'éclate point, les excitations actuelles provoqueront une lassitude et un dégoût dont la cause religieuse aura certainement à pâtir. Enfin, si au lieu d'une guerre, il se produisait à l'intérieur un coup d'Etat ayant pour but, et peut-être pour effet, la destruction du régime républicain, il s'en suivrait nécessairement un revirement intense dans l'opinion publique et la Religion, compromise dans l'aventure, verrait se retourner contre elle avec colère la plupart des esprits ardents, tout comme en 1852. Elle a des alliés dangereux qui gâteront ses affaires, quoi qu'il arrive. Et cette alliance est malheureusement fondée sur un tel amalgame de sentiments et de ressentiments, d'entêtements et de préjugés, qu'il est bien inutile de songer à la dissoudre.

IWAN GILKIN.

LES PEUPLES ET LA VIE

Aux Portes de l'Orient

Le bateau qui fait le voyage de Brindisi à Patras entre dans le détroit de Corfou; d'un côté s'élève la haute cime du mont Pantocrator dominant les terres de l'antique Corcyre; de l'autre s'étendent les hautes montagnes dénudées et farouches de l'Épire, murailles immenses derrière lesquelles l'esprit imagine le mystère troublant des destinées balkaniques. C'est l'entrée lumineuse de l'Orient. On glisse sur une mer d'azur, qui doucement vous mène vers le port de Corfou, dont les deux forteresses hérissent les points les plus élevés de la ville.

C'est le premier contact avec le monde hellénique. On aperçoit pour la première fois les *evzones* aux fustanelles bouffantes, les popes vêtus du bonnet rond, qui déambulent affairés par les rues. C'est là que le voyageur venu de l'Occident peut interroger pour la première fois les témoins oculaires de la grande lutte qui va décider du sort des peuples balkaniques. C'est au delà de ces mon-

tagnes de l'Épire dont à Corfou la vue va vous obséder sans cesse que se déroule le drame. Tout est muet pourtant. Aucune agitation ne se révèle. Du haut de la promenade des Hauts Murs, le touriste pourra promener son regard sur la mer moirée, semblable à un grand lac ; il ne percevra rien dans la direction de ces rochers enveloppés des brumes roses de l'aube. Il semble qu'il y ait là-bas quelque chose de mort, un grand corps immobile que rien ne peut ranimer. Jadis, cette Épire voisine formait le territoire ottoman, et le contraste devait être plus saisissant encore de ces deux mondes si différents, que seuls séparaient quelques kilomètres de cette mer enchantée.

Rien au premier abord ne rappelle au voyageur l'état de guerre dans lequel le pays est impliqué ; les rues ont gardé leur animation ; les gens vont à leurs affaires, comme si le calme régnait dans la vie publique. Il faut attendre les heures du crépuscule pour être le témoin de scènes pittoresques qui vous révèlent subitement la terrible réalité. Si vous vous rendez à cette heure sur le port, que dominant les murs de la Forteresse Neuve, vos regards seront attirés par un curieux spectacle. Sur les vastes terrasses qui entourent la citadelle et font aux grises murailles une ceinture de verdure, sur ces murailles mêmes des hommes sont assis dans les poses les plus diverses. Ces hommes ont des visages farouches, les traits tirés et amaigris. Ils portent des vêtements dépenaillés, restes de vagues uniformes que l'on discerne à peine. Ces hommes qui restent silencieux et songeurs aux heures apaisées du soir, sont des soldats turcs que l'armée grecque a fait prisonniers au cours de la campagne. Ils venaient sans doute des frontières reculées du vaste empire ottoman, de ces pays perdus dans le désert, au delà du Tigre et de l'Euphrate, de cette Asie mystérieuse où la civilisation européenne n'a point pénétré encore. Ils sont là, calmes et résignés, promenant leur regard sur la vaste mer, vers les montagnes rosées de l'Épire, terre qu'ils n'ont pas pu défendre. C'étaient les Ottomans que les Balkaniques ont chassé d'Europe, qu'ils devaient chasser, parce qu'ils sont, quoi qu'en disent certains, un de ces obstacles à la civilisation et au progrès, que tous les hommes du XX^e siècle doivent combattre partout où ils les rencontrent. Ce sont maintenant de pauvres êtres

lamentables inspirant la pitié. On les rencontre parfois dans la ville, car les casernes sont pleines de ces prisonniers de guerre; on les voit, vers les heures des repas porter vers leurs frères de détresse, des paniers pleins de viandes étranges sur lesquelles les mouches s'acharnent.

Il y a quelque temps encore, ils étaient plus de six mille dans la seule ville de Corfou! leur nombre a diminué de la moitié, plusieurs d'entre eux ayant été dirigés vers leur pays, dès les préliminaires de paix. Ces misérables vont continuer là-bas dans leur triste patrie une vie plus souffrante encore. Leur séjour en Grèce ne leur apporta certes nulle peine nouvelle. Le gouvernement hellénique se fit un point d'honneur de les traiter avec soin et consacra des sommes importantes à leur entretien. Les officiers turcs furent logés dans les principaux hôtels, et ils touchèrent régulièrement aux guichets d'un trésor étranger une paie que leur pays ne leur accordait qu'à des intervalles très éloignés. Mais cette « chevalerie » a coûté cher aux finances helléniques. Depuis le début des hostilités, les frais de guerre se sont élevés à plus de quatre cents millions et les affaires sont négligées, car l'élite de la jeunesse est sur le front. Sur une population de cent mille habitants que compte l'île de Corfou, plus de six mille hommes sont en campagne.

Les Grecs ne se dissimulent pas les incertitudes de l'heure présente. Aucune question n'est réglée encore. On ignore à Athènes le sort qui sera réservé aux îles helléniques, à cette Thasos convoitée par la Bulgarie, à cette Rhodes occupée par l'Italie, à cette Mitylène et cette Chio dont les Turcs réclament la possession, sous le prétexte qu'elles sont indispensables à la défense de leurs côtes d'Asie mineure. La frontière de l'Adriatique n'est pas moins incertaine. Le gouvernement de Rome ne veut pas que le détroit de Corfou devienne grec. Les villes de Vallona et d'Argyrocastro feront partie du nouvel Etat albanais, en dépit de toutes les protestations des Hellènes. L'horizon est aussi obscur du côté de l'est. Salonique restera-t-elle entre les mains des sujets du roi Constantin! Et si le sort des arbitrages et des armes en décide ainsi, l' hinterland de ce port sera-t-il suffisant pour lui assurer une prospérité que certains disent chancelante?

Les Grecs voient dans les Bulgares leurs ennemis les plus acharnés. Volontiers, ils rappellent dans la con-

versation la haine millénaire qui les divise. Avant que les Turcs ne s'emparassent de Byzance, les Bulgares n'avaient cessé de harceler les frontières de l'empire d'Orient. Les hordes slaves avaient rôdé menaçantes pendant des siècles autour des murs branlants de la vieille cité impériale. Ces souvenirs sont restés, comme tant d'autres, dans l'esprit des Grecs d'aujourd'hui. Or, la jeune Bulgarie ambitieuse et turbulente a déjà barré aux Grecs la route de Constantinople. Le rêve de gloire mystique qui hanta si longtemps les imaginations hellènes de reprendre aux Turcs la ville sainte de Constantinople est maintenant irréalisable. Un pope orthodoxe achèvera peut-être un jour la messe que les troupes de Mahomet II interrompirent il y a quatre cents ans, mais selon toutes probabilités ce prêtre ne sera pas un sujet de Sa Majesté hellénique. L'avenir de la Grèce est désormais fermé vers l'est. Salonique et Kavalla seront tout au plus les points extrêmes de ses frontières, frontières mal assurées d'ailleurs, qu'il faudra défendre sans cesse contre les prétentions et les ambitions bulgares.

Questionnez un Grec sur cette question, il vous répondra en hochant la tête que l'avenir est tout aussi incertain que le présent ; il vous dira que la Bulgarie aujourd'hui repoussée au delà de Kavalla ou de Doiran, se préparera sans cesse pour les revanches futures. Il reprochera au Bulgare la brutalité de sa politique, la sauvagerie de ses mœurs. Il est toujours pour lui, le barbare, l'étranger (*barbaros*) sur cette terre de Thrace où habitaient jadis des peuplades farouches que la fable antique enveloppait d'épouvante.

Les Grecs se vantent aisément de représenter la civilisation dans la presqu'île balkanique. Ils citent à l'appui de leur thèse, les anciennes traditions de la Grèce ancienne, dont ils aiment à se prévaloir. Certes, on découvrirait difficilement dans un Grec moderne, un arrière-petit-fils d'Alcibiade ou de Thémistocle. Tant de sang étranger s'est mêlé à la race actuelle des Hellènes ! Tant de dominations ont passé sur cette terre, française, italienne, turque, sans compter les mélanges slaves et albanais !

Corfou, mi-italien, a gardé de nos jours encore la trace de l'occupation vénitienne. Dans le Péloponèse, à quelques kilomètres de Sparte, les ruines de la cité byzantine de

Misthra portent à côté des panagias sacrées, les armes des barons croisés de France et de Flandre. L'actuelle Morée fut jadis envahie par les Slaves, dont la race s'est perpétuée à travers les siècles, et il y a encore des Albans et des Valaques au nord. A son tour, un Grec ancien, revenu de ce monde, considérerait peut-être comme des « barbares » les habitants de l'Hellade moderne.

Et cependant il n'est pas vrai de dire qu'aucun lien ne rattache les Grecs modernes aux anciens ; il a suffi peut-être à quelques Hellènes des îles restés purs de rappeler des souvenirs glorieux pour créer à ces individus issus d'origines si diverses une patrie artificielle. Ces fils de Slaves, de Valaques et d'Albanais sont fiers de se dire les descendants de Périclès et de Miltiade. Ne parlent-ils pas la même langue, moins altérée en tous cas que les idiomes modernes dérivés du latin. Un homme d'Occident possédant suffisamment la langue ancienne lira sans peine l'*Asty*, le *Patris* ou le *Skrip* qui se crient chaque matin dans les rues d'Athènes. Beaucoup d'idées servant aux besoins de la vie journalière peuvent s'exprimer par des termes empruntés au vocabulaire ancien et au dialecte romain en lesquels on perçoit la stratification des races, *to hydor* (udor) et *to nero* (l'eau), *to krassi* et *oinos* (le vin), *to psomi* et *to artos* (le pain), et si l'on oublie que la disparition de l'infinitif indique l'influence slave, on lira sur les enseignes, qui décorent les maisons des villes helléniques, des inscriptions que Thucydide déchiffrerait sans peine : un libraire est un *bibliopouleio*, un forgeron, un *siderourgos*, etc.

Mais mieux encore que quelques vocables, le caractère même des physionomies vous révélera que par l'effet d'une lente et séculaire assimilation, une race hellénique s'est reconstituée, proche par les traditions des races latines. Ces visages aux traits réguliers, aux yeux vifs et intelligents nous révèlent la beauté et la supériorité de cette race. Un Hellène se rendant en Italie ou en France a coutume de dire qu'il va en Europe, comme s'il était oriental ; ce ne sont là que des mots pourtant, une expression créée par la distance ; le Grec moderne est bien européen par l'esprit et par les souvenirs.

N'a-t-il point, ce peuple grec, le droit de se dire le représentant d'une civilisation glorieuse dans cette presque île balkanique peuplée de Slaves, frais éclos aux idées

modernes, lui qui fut pendant si longtemps l'intermédiaire entre les Ottomans et les peuples chrétiens conquis? L'influence civilisatrice du Phanar de Constantinople s'exerça au cours des siècles. Les Grecs jouirent dans l'empire de privilèges importants qu'ils devaient aux services dont les sultans leur étaient redevables pour l'administration de l'Etat. La Grèce a pu espérer recueillir à l'heure de la liquidation de l'héritage ottoman, une partie de ces territoires où elle avait maintenu la civilisation. Or, cet espoir a disparu aujourd'hui. Une nation jeune et vigoureuse, la Bulgarie, cherche à conquérir l'hégémonie dans la presqu'île balkanique. Possédant une armée très forte, qui lui donne des appétits peut-être démesurés, rien ne semblait arrêter son essor, et dans le grand effort que tentèrent les peuples de la péninsule pour conquérir la Macédoine et la Thrace, les Bulgares furent admirables de ténacité et de vaillance. Les Grecs ne nient pas ces qualités; ils les reconnaissent, mais ils les jugent dangereuses. Ils prévoyaient bien que cette force se tournerait un jour contre eux. Et ils ne connaissent pas de plus juste comparaison que celle qui assimile les Bulgares de l'Orient aux Prussiens de l'Occident, à condition de se considérer eux-mêmes comme les Français, c'est-à-dire comme les possesseurs des traditions d'une civilisation supérieure.

Notre langue, la langue française, est parlée là-bas par une grande partie de la population. Le voyageur est surpris de voir dans les rues des enseignes portant à côté des termes grecs, la traduction française. Il n'est pas rare de lire les mots « débit de tabac » à côté du *καφνοπωλειον* national. Les Grecs savent que leur idiome ne peut avoir une circulation universelle, et tout naturellement ils ont accepté la langue française comme véhicule linguistique mondiale. Vous entendez dire communément que le français est la langue nationale du Pirée. Il y aura une exagération peut-être dans ces paroles, parce que tout Hellène tient à sa langue, comme il tient à tous les éléments moraux qui constituent l'ensemble de la patrie, mais cette exagération même met en lumière la réalité.

Bien des préjugés sont attachés à ce peuple grec moderne que la majorité des Occidentaux connaissent mal, qu'ils jugent d'après des souvenirs classiques qui ont disparu dans la réalité, ou d'après les racontars de commis-voyageurs superficiels. Les Latins surtout devraient l'ai-

mer avec ses qualités et ses défauts qui sont souvent les leurs. Sans doute, ils ne se sont pas encore très bien adaptés aux conditions de la vie économique moderne. Les multiples tentatives faites par le gouvernement grec pour développer l'industrie ont le plus souvent échoué. Nous aurions tort cependant de juger les peuples du Midi d'après les idées du Nord. La vie est plus facile que chez nous dans ces contrées merveilleuses de Corfou ou du Péloponèse. Quelques fruits, quelques légumes fournis en abondance par une terre généreuse suffisent aux besoins de l'existence. L'homme des champs répugne à quitter ses campagnes pour aller dans les villes s'enfermer pendant dix heures dans des mines ou des ateliers obscurs et sans air. Ne jouit-il pas des bienfaits du soleil magnifique? Et ne peut-on comprendre qu'il hésite quelque temps encore à se priver des avantages que lui donne une nature libérale? Il accomplira cependant cet effort. Il consentira bientôt peut-être à ce sacrifice qui est une des douloureuses conditions du progrès, et auquel un homme du Midi, disposé selon son expression à goûter des charmes de l'heure, se soumet plus difficilement qu'un autre. On peut s'attendre au relèvement de la Grèce, qui suivra celui de l'Italie, parvenue aujourd'hui à un niveau de prospérité qu'on pouvait à peine prévoir il y a cinquante ans. Mais pour que la Grèce se développe économiquement, il faut qu'elle dispose d'un territoire suffisant pour assurer son existence. Les accroissements de territoire dont elle bénéficiera, nous l'espérons, lui permettront de réaliser ce rêve de relèvement qui sera beaucoup plus avantageux pour elle que celui trop idéaliste, et impossible, qui consistait à rétablir le trône des basileus dans Constantinople reconquise.

En ce moment, la Grèce supporte avec vaillance une épreuve difficile, épreuve commune à tous les peuples balkaniques, dira-t-on, sans doute, mais plus lourde encore pour un peuple dont les affinités européennes sont plus caractérisées et dont l'état de civilisation est supérieur à celui de ses voisins slaves. Il suffit d'avoir passé quelque temps au sein de cette nation éprouvée pour sentir son âme palpiter douloureusement, en ce grand effort de solidarité nationale, où les détresses particulières si cruelles pourtant, se taisent comme honteuses de mêler leur voix à la plainte immense de la collectivité patriale.

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

Henri Rochefort.

Tous les journaux ont évoqué le souvenir de ce polémiste ardent, de cet amant farouche de la Liberté ; il est donc inutile que je fasse perdre du temps à ceux qui veulent bien me lire, en retraçant la biographie de cet homme qui, après avoir eu la force de tomber le régime de l'Empire, eut, dans l'Affaire Dreyfus, une incompréhensible attitude. N'ayant pas connu le fondateur de *La Lanterne*, je ne pourrais conter à son propos aucune de ces anecdotes originales, que les morts célèbres ne manquent pas d'inspirer.

Quantité de bons mots, sévères, cruels ou justes viennent d'être attribués à Rochefort. On ne prête qu'aux riches. Mais, tout de même, on exagère un peu. Parmi ces mots, il en est plusieurs en-dessous desquels nous avons déjà vu mettre trois ou quatre signatures différentes. On fait des lois pour assurer la paternité des enfants ; quand donc votera-t-on une série d'articles destinés à assigner un nom, un seul nom à tous les mots dignes de passer à la postérité. « On a parlé de moi, hier, à la Chambre », disait un des pantins dessinés par Abel Faivre, et comme on s'en étonnait : « Oui, continuait-il, on a crié : imbécile ! » Dans six semaines, parions que ce mot sera devenu la propriété de tous les gens reconnus d'intelligence plutôt médiocre.

Henri Rochefort a été une force française. Il a représenté pendant quelques années toute l'opposition de la race indépendante de Paris. Il a été une célébrité. L'empereur devait compter avec lui. Les ministres se méfiaient de sa popularité. Les hommes politiques craignaient son autorité ! Les amendes, les condamnations, les peines d'emprisonnement, les bannissements dont Rochefort fut victime avaient ainsi créé un être exceptionnellement célèbre. On peut dire, sans craindre de se tromper, que

les mesures prises par l'Empire contre ce polémiste, firent beaucoup plus pour sa renommée, que tous les articles écrits par le fondateur de *La Lanterne*. Le style de Rochefort, à vrai dire, n'était pas un style de pure et franche littérature. Une verve extraordinaire, une audace froide et calculée dans la méchanceté, une note nettement satirique, des phrases à l'emporte-pièce ou à sens aigre-doux en constituaient tout le charme. Lorsque Rochefort, qui eut le tort de ne pas disparaître après la tragédie d'Ixelles où sombra lamentablement le Boulangisme, lorsque Rochefort, écoeuré, vieillissant, las, ne retrouvant plus les accents indignés, et qui paraissaient sincères, de sa jeunesse, se fut mis à tremper sa plume dans un encrier de basses et médiocres injures, Rochefort était fini. On s'en aperçut petit à petit. Il avait été accaparé par les défenseurs des idées qu'il avait toujours combattues, et, lui qui devait, à présent, exprimer de l'enthousiasme et du lyrisme de patriote de métier, il n'était plus que l'ombre de lui-même.

Rochefort est mort trop tard. Il a suivi deux routes. On est en droit de se demander comment et pourquoi son évolution fut si complète, si radicale. N'empêche que, selon la formule consacrée, on peut déclarer que « c'est une grande figure qui disparaît ». Cela n'engage à rien. Cela n'a guère de signification. Et cela fait bonne impression en guise de conclusion.

Rochefort a souvent vécu en Belgique. Mais oui ! Quel est le parisien, quel est le vrai boulevardier qui, aux heures d'exil, aux moments où quitter la France semblait indiqué comme la plus élémentaire prudence, quel est le Français qui n'a pas résidé en Belgique ?

Notre pays fut même pendant assez longtemps la terre bénie des banquiers cousus de l'or de leurs clients, ou coupables d'avoir égratigné un peu vivement l'astre cher aux Pierrots amoureux et bergamasques. Nous n'en étions pas plus fiers pour cela, mais, aussi bien, combien de fois eûmes-nous le tort grave de ne point comprendre l'honneur que nous faisaient ces grands et nobles exilés. Tout exilé est grand par son chagrin. Tout exilé est noble par son exil. La Belgique était le sol de la Liberté ; on pouvait rire, railler, mécaniser chez nous ; nos commerçants et nos bourgeois ne se souciaient pas plus de cela que d'une chi-

quenaude: le commerçant est un être borné... par son négoce.

Dire qu'il fut un temps où les étrangers pouvaient se réunir, penser, écrire, faire ici ce qui leur plaisait. C'était l'âge d'or. A présent, je ne sais pas si on a changé tout cela, mais ce sont les Belges qui ne peuvent plus jouir de la Liberté de penser, de parler ou d'écrire. A Gand, des éner gumènes — que je n'appellerai pas des « flamingants » — se conduisent en paltoquets, non seulement vis-à-vis de certains de nos hôtes, mais vis-à-vis du chef de l'Etat. A Liège, une ligue propose et fait tout ce qu'elle peut pour obtenir qu'en un jour de fête on arbore des drapeaux wallons, le Coq gaulois — une hérésie historique, la fable de ce pavillon, — sans doute à la place des couleurs nationales. La Belgique n'est plus Belgique que pour les étrangers. Tous les Belges se disent wallons ou flamingants, et c'est à qui vexera son voisin, à qui sera le plus déplacé, le plus ridicule.

Entretiens, Allemands et Anglais envahissent peu à peu notre territoire. On voit des représentants officiels du Gouvernement belge ne se souvenir que de leurs origines allemandes un soir où l'on fête entre Germains, l'anniversaire du Kaiser. On citerait mille faits analogues. Les étrangers seuls sont chez eux en Belgique. Les Belges, mon Dieu, il faudra bientôt voir si les wallonisants et les flamingants ne songent pas, sinon à les exterminer, du moins à les exiler. On les tient déjà à l'écart des positions gouvernementales; en tous cas, les représentants de la nation choisissent toujours leurs candidats aux extrêmes, car, ceux qui crient le plus fort sont ceux-là qu'il faut rendre muets.

Par esprit de contradiction, en pays flamand, nommez donc des wallons, et, en pays wallon, nommez des flamands. Mais propagez l'extension de la culture française de tous côtés; car au point de vue du génie de cette langue, nous avons tous à apprendre — moi, tout le premier, ne manquera-t-on pas de m'écrire, et je l'avoue.

Mais, me voici loin, dira-t-on aussi, d'Henri Rochefort. Non, pas si loin; car ce sont, petit à petit, tous ces exilés venus de France qui nous ont mieux appris à aimer leur langue châtiée et mélodieuse; et, tant que nos caractères personnels ne se laisseront pas influencer par des nuances étrangères, il faudra nous réjouir de voir entrer chez nous,

chaque année, quelques centaines de savants français qui nous apportent leurs thèses et leurs opinions; un jour viendra, sans doute, où les politesses que nous leur faisons nous porteront profit. Ce jour-là, qui donc nous exilera?

Julien Nahant.

Un million! Un serre-frein arlonais s'est vu tout à coup enrichi d'une somme aussi considérable. Je ne l'envie pas; d'abord, cela ne me servirait guère; ensuite, même si je me mourais de jalousie, je ne le dirais pas: ce sont de ces choses qu'un homme n'avoue pas. Si Julien Nahant s'entendait jusqu'à présent assez bien avec ses amis, ses parents et sa femme, j'espère pour lui que cette bonne entente continuera, mais j'en doute.

Les millions métamorphosent un homme et apportent de grands changements dans les relations que ses proches se croient obligés d'entretenir avec lui. Tant que vous n'êtes que serre-frein, vous pouvez à peu près être convaincu que ceux qui vous fréquentent ont pour vous une certaine amitié. Mais, si vous devenez serre-frein millionnaire, tout change. Vous devenez soupçonneux; vous vous méfiez des meilleurs visages; et la sympathie que vous montrent les gens devient plus ou moins intéressée.

J'ai eu un camarade qui, un jour d'heureux hasard, gagna la somme de deux cents francs à une tombola. Il toucha exactement cent soixante seize francs quatre-vingt-quinze centimes. Sa belle-mère lui demanda un cadeau; dans l'espoir de lui jouer un tour mauvais, mon camarade offrit à la mère de sa femme, en guise de bonbons, une matière pseudo-médicale destinée à enflammer le sang et à embraser les sens; il détermina ainsi un remariage, dut faire un cadeau de noce d'une cinquantaine de francs, fut déshérité et se brouilla complètement avec la famille de sa femme. Contraint d'être généreux vis-à-vis des siens et de ses amis, il fit tant et si bien les choses, qu'à la fin de l'année, il constata que son coup de chance lui coûtait un peu plus de cinq cents francs, et, de plus, il eut l'amertume de s'entendre traiter publiquement d'avare, de capitaliste et d'égoïste.

Moi, je n'ai jamais gagné d'argent à une tombola. Une seule fois, un billet me rapporta un biberon. On en pro-

fit pour se payer ma tête et il m'advint quelques moments de profonde contrariété. Je n'en ai pourtant point perdu le désir de gagner quelque jour la forte somme, et, chaque fois qu'une tombola s'annonce, sans en rien dire à personne, j'achète quelques billets. J'ai compté, dernièrement, qu'en quelques années, j'ai dépensé de cette façon un peu plus de trois cents francs ! Dire qu'avec cette somme, je pourrais à présent m'offrir des plaisirs extraordinaires... Oui, mais aussi, que d'émotions n'aurais-je pas vécues si je n'avais pas participé à toutes les tombolas imaginables...

Gagner un million, c'est évidemment très agréable. Mais, je me demande si la somme profite réellement. Moi, qui suis modestement renté... par mon travail, maintenant que je suis convaincu que je dois renoncer à l'espoir de devenir millionnaire, je me félicite d'avoir échappé à ce cataclysme. Devenir riche ? Ciel, que de soucis, que d'obligations, que de devoirs, que de responsabilités ! J'aurais rendu service à des tas de gens qui me sont plus ou moins indifférents et qui auraient continué à dire du mal de moi, avec conscience et éloquence. J'aurais eu des maîtresses qui, me sachant bien dans mes papiers, se seraient crues obligées de me tromper du matin jusqu'au soir ; au moins, à présent, je puis m'offrir l'illusion qu'elles me sont fidèles et ne trompent... que leur envie de s'amuser.. Quand je serre la main de quelqu'un, je sais qu'on n'attend pas un cadeau ; je n'en fais jamais ; Julien Nahant, quand il serre ses freins, peut-il dire qu'il n'y a pas quelque part une personne qui, pour hériter de sa fortune, souhaite qu'il soit écrabouillé ?

Ah ! grands dieux, nous qui n'avons rien gagné à la tombola, plaignons donc ce malheureux Nahant, ce pauvre millionnaire d'Arlon ; versons un pleur sur son sort désastreux, lequel se complique, dès le premier jour, d'un procès où l'infortuné gagnant prend figure d'imposteur, — quasi d'escroc !... Ah ! oui, versons un pleur... et attendons les tombolas futures, s'il s'en organise encore, pour tenter à nouveau la chance.

MAURICE GAUCHEZ.

DERRIÈRE LE CORBILLARD



— L'opération avait parfaitement réussi!

(Dessin de OSCAR LIEBEL).

LES GENS DE PARIS

Le Belge débarqué dans Paris — il n'y était jamais venu — prend à peine le temps de déposer à l'hôtel son pardessus, sa valise et son paquet de Semois ; il dégringole quatre à quatre l'escalier rouge du caravansérail, bouscule le portier et se plante sur le trottoir. Ce Belge veut voir des parisiennes. Il regarde partout avec anxiété, n'en voit pas, et, comme je passe, m'appréhende. Je serai le sauveur de ce désespéré, il va m'étreindre, me saisir, et huit jours se passeront — il s'appelle d'ailleurs Octave — sans qu'il me permette de souffler.

Mais courons d'abord au plus pressé : Où voit-on les parisiennes ? — Les parisiennes ?... Mais les voilà ! — Où cela ? — Sur le trottoir, la chaussée, à cette terrasse, dans le taxi, au fond du fiacre, partout !... — Ce ne sont pas là des parisiennes ! — Mais si ! — Mais non ! — Alors, qu'est-ce ? — Ce sont des bruxelloises, des anglaises, des moldo-valaques, des russes ; d'ailleurs tu vois bien qu'elles sont habillées, qu'elles ne font pas de l'œil, qu'elles n'embrassent personne et que c'est à peine si, se troussant, elles montrent leur cheville... Au demeurant, ceci non plus n'est pas le boulevard de Paris, et je pense que je me suis, dans ma hâte, trompé ; je serai descendu à Saint-Quentin. Sur le boulevard de Paris, on ne voit, mon ami, que des images de l'amour : le soldat embrasse la nourrice, le vieux monsieur lutine le trottin, le cocher prend le menton de sa cliente ; le télégraphiste pince la taille de l'arpète ; le soireux suit en se dandinant une hétaïre aux dessous mousseux ; il y a sous chaque arbre une péripatéticienne munie d'un petit sac ; les midinettes passent nombreuses en offrant la fleur de leurs lèvres ; des filles chahutent devant les cafés ; et la caractéristique la plus... caractéristique est que partout, sur le trottoir, l'impériale des omnibus, aux fenêtres, dans les autos, dans les sapins, sur les bancs, au seuil des portes, derrière la vitre des étalages, à l'ombre des arbres et des colonnes Moriss, on s'embrasse, on s'embrasse, on s'embrasse, pour ne pas dire mieux, cependant que des chanteurs montmartrois ressas-

sent les *Stances à Manon* sur des accompagnements de guitares. Voilà Paris. C'est ce Paris que je suis venu voir. Montre-le moi.

Et dire que dans le monde, dans l'immense univers qui tourne vers cette ville des yeux extasiés, dix personnes sur cent, et plus peut-être, voient Paris comme ce Belge ingénu que j'ai eu à détromper un mal abominable!...

Lorsqu'il se fut convaincu de l'irréalité de ses imaginations, qu'il eut vu les vraies Parisiennes, les vraies midi-nettes — en tous points pareilles à vous, petites bruxelloises qui, le soir et le matin, emplissez de gazouillis la rue Neuve! — les vrais boulevards et les vrais chansonniers — commerçants âpres au gain, pareils à des notaires et mélancoliques comme la pluie! — le malheureux se tourna vers moi et me cria désespérément :

— Mais alors?... quoi?...!...

— Rien de tout ce que tu préconçois dans ta belgeoisie, lui dis-je, n'existe que par une littérature dont tu as abusé. A moi de te révéler les charmes d'un Paris nouveau, plus émouvant que celui dont ton ignorance eut coutume, plus émoustillant que le spectacle sans voiles des petits théâtres comme il faut, qui ne sont que l'antichambre des hostelleries comme il ne faut pas, plus parisien qu'un roman de Willy — ce Belge! — plus inconvenant qu'une page de Louijs...

— Nous allons au grand Chabannais! s'exclama-t-il.
— Non, dis-je: à Magic-City.

Magic-City, foire insupportable et vulgaire, est adorable le soir, dès les dix heures, quand la cohue hideuse des petites gens et des étrangers — ah! la mort!... la mort des têtes à giffles! — s'en est allée vers les luxures de la Grande Roue, vers les déceptions des quais où il n'y a plus d'inquiets... Jusque minuit, dans la douceur d'un silence enfin conquis, une fraîcheur suave montée du fleuve proche, sous la protection des étoiles amies... et jalouses, les parisiennes de dernier gratin, grues et nobles dames, qu'amènèrent des autos-boudoirs, tanguent au son des violons assourdis. C'est l'heure du thé et du tango. L'archet caresse les cordes pâchées comme les mains fiévreuses caressent les dos à demi-nus. Et mon Belge en tanguait tout seul, sur son siège. Spectacle inexprimable!... Un juge d'instruction, laid comme à l'ordinaire, est monté sur le plateau des Folies-Bergère pour répri-

mander Villany coupable de danser nue. J'ai revu ce juge à Magic-City, l'autre soir. Il dévorait des yeux les couples tanguants, et laissait dans sa poche son écharpe. Souvenirs de Tabarin, quand les poules alanguies dansaient ensemble, s'étreignaient, souffle contre souffle, avec sur leur visage peint, des extases mourantes, je vous ai retrouvés, plus vivaces, dans la nuit de Magic-City. C'est le temple du Dieu Tango, lequel a des chapelles au fond de tous les bars, au premier étage de tous les restaurants, dans les salles mystérieuses de tous les cinémas ; n'est-il point, chez les couturières, des recoins où les clientes impatientes tanguent, en attendant leur tour, avec les souples mannequins?... Tango chez le pâtissier, Tango chez la manucure. Danse perverse qui eût inspiré à Baudelaire des strophes aussi belles que celles où nous voyons, par lui,

*les filles de Lesbos, de leur corps amoureuses,
caresser les fruits mûrs de leur nubilité...*

danse qui restitue, impudiquement, langoureusement, au rythme des violes gonflées d'âme — âme éperdue dont le désir râle ! — les attitudes secrètes de l'amour ! Danse qui frôle d'abord et qui, plus tard, possède !... danse qui modèle sur le corps frémissant du danseur le corps pantelant de la danseuse... Danse accueillie par les salons... Et songez ! La mode a dénudé les femmes ; les robes, arachnéennes, en soie floue, en gazes à ce point légères que la robe, tout entière, passe dans l'or d'une bague !... entr'ouvrent le corsage très bas, sur les mystères de la gorge... Et la jupe, fendue comme pour M^{lle} Lange, décèle la jambe gantée de soie, jusqu'au-dessus du jarret. Et je n'exagère pas ; et tu n'as plus besoin, Belge altéré qui de whisky t'énivre, de courir au petit théâtre demander à des acteurs viles de s'exhiber à toi. Regarde : voici la princesse de M..., que la Gandara a peinte moins nue, voici la belle Y..., les plus glorieuses jambes de Paris, voici la grande actrice blonde qui fait les beaux soirs de l'ambassade d'X... Le tango éperdu mêle et confond ces dames : elles sont toutes à Magic-City. Prends cet éventail, agite-le doucement, que la brise du soir apporte à ta narine fiévreuse l'haleine de ces folles étreintes : *Sakhountala* mêlé à cet *Après l'Ondée* capable de faire

choir d'émotion au lendemain de son veuvage, la veuve, te verseront aussi, pour peu que tu le saches décéler, l'arôme intime de tant de beautés par le tango épanouies. Fais mieux : tangué donc à ton tour !... Il y a bien dans ce parc lunaire quelque représentante du quartier de l'Europe qui acceptera de t'initier, d'abord, aux délices de ce pas merveilleux... Et le voilà parti. Et les violons tanguent, et les corps s'étreignent, dans l'envol révélateur des voiles... Ah ! sapristi de sapristi !...

Je vous jure, sur la mémoire de M. le juge Taquet, qui me fut cher, qu'à peine les Hanoums du *Minaret* sont plus... décollétées que les tanguieuses in fatigables. Car le *Minaret* aura troublé les foules durant cent cinquante-deux soirs, suivis, je pense, de non moins belles nuits.

Il faut savoir gré à M^{me} Cora Laparcerie, en ce moment où le salut de la patrie française est en question, d'inciter aussi poétiquement les foules à la reproduction : Nulle mieux qu'elle ne s'y entend : il suffirait de son sourire mouillé, et des grâces délicieusement grasses de M^{lle} Monfray, pour doter le pays de quatre corps d'armée. Gloire à ces corps d'almées !... Et honte aux maigreurs ascétiques de M^{lle} Rubinstein, Pisanelle éphémère, grand éphèbe monté en graine dont le corps long n'évoque que la planche à pain — sans pains !... Tout Paris a ri d'elle — gare le jeu de mots ! — et de lui, le Poète, chauve et petit, d'Annunzio, qui fut grand, qui s'écroule dans une dramaturgie absconse, faite sur mesure, et très collante pour cette Ida qui broie vainement les cailloux de Démosthèmes, et baragouine les vers blancs du Transtévérin jusqu'à donner l'illusion d'un langage nouveau charriant du russe, du grec, de l'italien et du chinois C'est Rubinstein Berlitz !

Le dernier soir où fut jouée, dans des décors de Bakst hallucinants et beaux — car ils l'étaient, comme les costumes ! — la *Pisanelle*, M. Edmond Rostand, qui sortait, avec Le Bargy, de chez Paillard, s'introduisit au Châtelet. M^{me} Rubinstein avait convié l'élite des Lettres et des Arts à un souper qui, une fois la courtisane étouffée sous les roses, promettait d'être somptueux. Et tout ce que Paris compte d'élégantes était venu, en quelles toilettes, on l'imagine, et en quels décolletages, on le conjecture !... Le premier acte finissait. Déjà ces belles, traînant leurs gazes mauves et cerises, or et cobalt, cadmium et outremer,

glissaient *amoroso* parmi les hommes, vers l'adoration du Foyer, quand M. Rostand se révéla. Il se révéla propre, soigné, le cheveu bref, désempelliculé; à ses côtés, Le Bargy, sec, blond, solennel, avait l'air d'un tennyste yankee en tenue de soir. Tout aussitôt, le foyer flamba. Et c'en fut fini des décolletages et des gazes, c'en fut fini des belles toilettes et de ce qu'elles étreignent : il n'y en eut plus que pour le Poète. Tous les hommes délaissèrent toutes les femmes. La salle entière, prévenue, déferla vers lui, coula en grappes des *uillenkoten*, des loges, des baignoires, de partout, vers ce dieu qui souriait, mordillant sa moustache. On l'entoura, l'assaillit, faillit le posséder. Le voir ! l'approcher !... frôler de la main nue les basques de son habit !... Savoir qu'il a, le cher homme, au rebord palpitant de la narine gauche, un petit point noir !... être assez habile, assez fin, assez fine, pour lui voler, dans sa poche, son mouchoir !... et l'emporter, ce mouchoir, comme un trophée !... Ah !... M. Rostand submergé se laissa faire ; il n'opposa que son sourire à l'adoration de cette salle qui ne songeait pas plus à la Pisanelle qu'à la mort... Et à quelques pas de là, dans un coin, un petit monsieur chauve s'étonnait. On abandonnait d'Annunzio.

J'ai vu cela. Mais on m'a raconté ceci : l'envers des ballets russes, ces ballets russes dont tant de gens rêvent, mon dieu !... Karsavina, Nijinski... *lui* agile, inquiétant, narcissique, *elle* fugace, zéphirine, amoureuse... et derrière eux, toute la grâce souple, ardente, poétique, des autres, les Ka, les Ki, les off et les ine... les ballets russes !... Ma plume se cabre, à répéter... Non ! ce n'est pas vrai qu'ils, qu'elles étaient, sont, sales à ne le pouvoir dire, qu'elles refusaient de se décolleter plus bas de peur de devoir se laver davantage..., que leurs jambes, sous le maillot, avaient des anneaux brunâtres « une maladie dont quelques grammes de savon noir auraient eu facilement raison... » Ce n'est pas vrai qu'elles, qu'ils, portent, sous la chemise, une façon d'autre chemise, cousue, et qu'on attende que les coutures se défassent d'elles-mêmes pour remplacer l'étoffe... Six à sept mois : ce n'est pas long. Et je me refuse à croire, enfin, que les Sylphydes, et la Rose, et *lui* que le Printemps sacra, le Faune aux après-midis fatigants, ont transformé chaque soir les terrasses à l'italienne du théâtre des Champs-Élysées en... En quoi, Seigneur, et comment le dire?... Comment même l'insi-

nuer!... Comment le faire sentir?... — Ah! vous avez compris!...

Puits de l'Inde!... Tombeaux!... Monuments constellés!...

(Ah! laissez-moi vous jeter au nez des verbes, pour secouer l'air. D'ailleurs, c'est du Hugo.)

Et passons, passons vite. Les ballets sont partis, et l'on a... balayé. Que ne balaie-t-on pas!... *Vachette*, le café Vachette, frère de Momus et de Procope, n'est plus. On l'a enterré l'autre semaine, c'est tout Paris qui meurt, Paris, en proie aux cinémas... Ce *Vachette* dont Moréas avait fait son temple, l'ultime reposoir des poètes de la grande Race, a clos ses portes. Une beuverie modeste, au préalable, avait pour la dernière fois empli de bruit et de fumée ses salles désuètes. L'ombre monoclée du poète des *Stances*, dévorant inlassablement ses moustaches enduites de cosmétique, présida. Et cela fut, en somme, mélancolique... A l'heure où le jour monte, la bande s'en alla, un peu ivre, non sans avoir allégé les tables de tous leurs pyrogènes et de leurs moutardiers...

Souvenirs! Souvenirs!... Sur le trottoir, au seuil, le dernier garçon, un pleur aux cils, serrait les mains, comme s'il était de la famille... Ce fut exactement de même que mourut, récemment, le café Anglais; mais les murs du café Anglais, en tombant, ne soulevèrent que de la poudre, de la poudre à la Maréchale... et d'illusoires jupes amples, crinolines enchantées... dont l'ombre hante encore quelques anciens lions. Vachette désaffecté s'effondrera dans une poussière de poésie. Et c'en sera fini d'un peu de littérature encore...

Tout s'en va. Rochefort est mort, qui, lui aussi, incarnait une époque dont la nôtre est l'abominable antipode. Jamais aucun monument ne sera élevé à cet homme qui en mériterait, dans ce Paris, dix mille — de crainte d'obliger à rougir, lorsqu'ils passeraient devant, tous les journalistes d'aujourd'hui. Mais rougiraient-ils!... Ce n'est pas sûr. Rochefort!... il aura gardé jusqu'à sa dernière heure, avec la flamme blanche de son toupet, la flamme rouge de sa foi!... Jusqu'au dernier jour, ce pur entre les purs, et qui — c'est incroyable! — meurt pauvre, aura, de sa plume-rapière, combattu, comme l'Autre, qui lui ressemblait, les glorieux Moulins!... Et il faut oublier l'erreur

de l'affaire Dreyfus, et la chute dans le nationalisme, pour n'évoquer que la grande figure unique du pamphlétaire-apôtre, si anachronique en ces temps de prostitution, de finance et de mensonge, que déjà tous le croyaient mort!... Nous avons enterré dimanche, dans le silence du cimetière Montmartre, le plus grand journaliste — et peut-être le dernier!...

Et que demander à Paris, pour secouer une aussi lourde mélancolie?... pour oublier l'horreur imbécile de ce Grand-Prix qui fait acclamer à Longchamps par quatre cent mille parisiens je ne sais quel triste cheval, quand M^{me} de Noailles publie au milieu d'une complète indifférence l'un des plus beaux livres de vers qui aient paru depuis trente ans!... Je n'ai retenu de ce champ de course où battaient près d'un demi-million de cœurs, où hurlaient d'enthousiasme un demi-million de femmes, d'hommes, de propriétaires, de bookmakers et de prostituées, que l'audace tranquille et charmante de la mode, dont se fut accommodée, heureuse, Thérésia Cabarrus. M. Abel Hermant, détenteur de la pudeur ultime, la déclare indécente; pourquoi?... Si les parisiennes montrent leur jambe et découvrent leur sein, c'est que l'un et l'autre sont beaux, et susceptibles de nous émouvoir. Or qu'on me dise le mal causé jamais par une émotion si naturelle?... Elle ne nous peut inciter qu'à d'agréables choses. Et soyez bien sûrs que Tartuffe disant: « Cachez ce sein que je ne saurais voir... » ajoute: «... sans désirer aussi voir l'autre! » Dorine, au fond, n'était qu'une niaise, et dieu nous garde de l'être autant!

Au demeurant, la pudique Albion ne vient-elle pas de donner aux bons Français de l'Entente Cordiale le conseil neuf de « tutoyer »?... *Tutoyons!* se sont écriées par-dessus la tête de M. Poincaré les bannières enthousiastes de la City!... Et ce néologisme, rapporté par le président, emballe les Séquanais qui ne sont pas difficiles. *Tutoyons!*... Et l'on tutoye!... Les vocables moisissaient qu'on utilise pour inviter à une connaissance plus intime la jeune personne rencontrée: *tutoyons* les remplace, les rénove et les ravigore. *Tutoyons, Mademoiselle!*... Et l'on tutoye... *Tutoyons*, mot protégé, a cent acceptions parisiennes. Il dira: « Allons prendre un verre », comme il dira: « N'en parlons plus! » Il sert à l'amitié comme à l'amour; il remplacera *marchandons* sur les lèvres du

client qu'un antiquaire entreprend de rouler; il apaisera les colères, il invitera au prochain tango; il signifiera *transigeons et ne fais pas ta Sophie*. Il manquait. L'Académie en parlera quand elle arrivera — nos arrière-petits-fils seront ataxiques et gâteaux — à cette lettre T... qui est la première de Tango et qui, de ce chef, devrait fouetter ses indolences. Il dépasse en richesse *engueuler, épantant*; il a plus de profondeur que *moche*... Certes la vieille dame logée sous la Coupole fera un sort à *tutoyons*...

Car Alphonse, à son tour, l'a conquise; Bubu la tient à sa merci; Jésus du Sébasto la trouve pleine d'indulgence. Jacques Ferny, qui reste le plus glorieux chansonnier de la Butte — un maître inimitable, inimité — a dit, en une étincelante revue, récemment, le pittoresque de ses bontés. Il fallait entendre Emile Faguet jaspiner en langue verte le discours sur les prix de vertu... au point d'en mastiquer une fissure au gonse arrêté pour l'ouïr. Un comique énorme décollait de cette féroce satire. La salle des Quat'z'Arts, trépigante, se payait follement la Coupole. C'était plus joyeux que le portrait de M^{mo} Jane-Catulle par Rouveyre, c'était plus irrésistiblement hilare que la sculpture futuriste d'Umberto Boccioni.

Et cependant... cependant!... Ah! dans la salle de la rue de la Boétie où les Humoristes régnèrent, les écorchés de ce fumiste italien!... la dame avec, dans l'œil, une rampe d'escalier, et, dans l'occiput, une fenêtre!... Ah! la sculpture du mouvement, la farce prodigieuse de cette étude du dynamisme par un échappé du Charenton milanais!... Imagine-t-on, dans quelques siècles, la découverte, par un Dieulafoy pieux, un Guimet plein de respect, de l'un ou l'autre des monstres boccioniques, la stupeur effarée du savant, ses cris, l'avortement abominable des femmes grosses présentes à l'exhumation, — et de quels textes anathémisants, lourds de mépris, nous accableront ces gens-là!... Il ne devrait vraiment pas être permis à quiconque de compromettre notre génération aux yeux du lointain avenir. Penser que nous aurons extrait du sol des Vénus inimitables, et que ce seront les horreurs grotesques d'un Boccioni qui, peut-être, répondront de nous devant l'humanité future!... Au près de cela, tout est sublime: et M^{mo} Steinhel pourra faire du théâtre: elle sera géniale; et M^{lle} Maxa pourra nous remonter, plus complètement,

sur une scène de music-hall, les jambes délicieuses qu'elle révéla hier au concours du Conservatoire ; et Tabarin, âme de Montmartre, pourra disparaître comme on nous l'annonce (tout s'en va!... et Bucharest!)... Paris, frappé d'ataxie — alpha privatif, grève des chauffeurs — pourra reprendre idéalement l'aspect dominical d'un Nevers ou d'un Caen (car Caen est à la mode!)... Nous n'en éprouverons nulle peine, même légère : Boccioni et ses infamies modelées nous ont préparés à tout.

Et je voudrais finir pourtant sur un peu de beauté réconfortante et réelle... Et je ne le pourrai point, car les mots me feront défaut, *n'existant pas*, pour dire l'ovation prodigieuse qui, hier, salua Jean Richepin à la Sorbonne, quand le poète releva d'une *Ode à la Langue française* les Noces de diamant de la Société des Gens de Lettres. Ovation toute pareille à une apothéose, et qui dépassa en ferveur, je le jure, celle dont Brûleur, gagnant du Grand-Prix, avait été l'objet. Toute l'immense salle pleine d'une foule debout lura de ses cris l'assembleur prestigieux des mots sonores, celui qui, sur elle, venait de lâcher l'essaim ailé des rimes ! Ce pendant que M. Poincaré, idole aussi, quittait son fauteuil doré pour aller serrer les mains du Poète, l'assourdissante clameur se prolongeait. Des milliers de mains se tendaient vers l'académicien souriant... Ah!... le soir, au banquet solennel, M. Barthou a pu, de ses mains, remettre à Paul Hervieu la croix de grand-officier de la Légion d'Honneur... Cette distinction insigne n'a pas le prix de l'ovation indescriptible qui salua Richepin, — Richepin dont on peut penser ce qu'on voudra, mais qui n'en arrêta pas moins, dans toutes les poitrines, le cœur battant, lorsqu'avec sa voix de cuivre il proclama la royauté du langage de France !

*Cette royauté-là, qui donc peut la nier ?
Le plus libre concept demeure un prisonnier,
Et la ténèbre autour de son front s'accumule
Tant que dans notre langue il n'a point sa formule.
La pensée aux grands yeux, dont les glaives brandis
Vont semer les secrets qu'on n'a pas encor dits,
Pour que ces glaives soient des glaives impeccables,
Doit tremper leur acier dans l'eau de nos vocables.
Lorsqu'à l'inaccessible on veut avoir accès,
Il faut donner pour mot de passe un mot français!...*

Et rien ne fut plus beau, plus émouvant que cela dans cette tête superbe; rien : pas même, après les agapes brillantes, le sourire de Marie Lecomte, éternelle jeunesse en fleur, ni le corps souple de Marthe Chenal drapé dans un péplos vert, ni la lumière blonde échappée de Lilian Grenville, Anglaise digne d'être née sous le ciel sacré de l'Hellade.

Paris n'aime pas que Carpentier; il aime encore la Poésie. C'est consolant. Et cependant j'ai ouï un Parisien dire en parlant de Richepin: « Voilà le *poète complet*. »

Il me serait impossible, après cela, d'écrire encore un mot.

LÉON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

Neel DOFF : CONTES FAROUCHES (P. Ollendorff). — **Jean DELVILLE** : LE CHRIST REVIENDRA (Editions théosophiques, Paris). — **Albert DU BOIS HÉLÈNE ET PÉNÉLOPE** (Fasquelle). — **Albert DU BOIS** : LA DERNIÈRE DULCINÉE (id.). — **L.-M. THYLIENNE** : MADAME AILY, DIVORCÉE (Les Editions nouvelles). — **L. DUMONT-WILDEN** : PROFILS HISTORIQUES (G. Mertens). — **Lucien CHRISTOPHE** : LES JEUX ET LA FLAMME (Ed. de *Flamberge*). — **Maurice, Georges et Jean REDAN** : LE MIRAGE D'OR (Ed. *Revue Générale*). — **Jules BECKER** : UN ETABLISSEMENT D'ENSEIGNEMENT MOYEN A MONS DEPUIS 1545 (L. Dequesne). — **José PERRÉE** : LA MAISON BLANCHE (Association des Ecrivains belges). — **Charles CONRARDY** : L'ARCHIPEL DE JOIE (Ed. des *Chants de l'Aube*).

Quand elle publia, il y a un peu plus d'un an, à Paris, ce livre poignant : *Jours de jamine et de détresse* et fut, grâce à lui, une des candidates les plus sérieuses au prix Goncourt de 1912, M^{me} Neel Doff se révéla au monde littéraire. Son nom aux brèves consonances étrangères était prononcé pour la première fois. Nous fûmes tout surpris d'apprendre que cet écrivain au talent âpre, et généreux tout ensemble, à la langue pittoresque, était des nôtres : femme d'un avocat réputé d'Anvers, M^{me} Neel Doff dépeignait dans son roman pathétique non seulement les bouges et les quartiers faméliques d'Amsterdam, mais aussi ceux de notre métropole où les parages

du port affectent souvent d'atroces aspects de géhennes vicieuses ou faméliques ; M^{me} Neel Doff, enfin, suivait sa petite héroïne émouvante à Bruxelles, achevait de nous convaincre qu'elle connaissait notre pays, ses mœurs et son langage.

L'auteur des *Jours de famine et de détresse*, depuis ce succès de son début, est resté fidèle aux personnages et aux décors qui avaient eu sa première sympathie. C'est à Amsterdam encore, et à Anvers, et dans les sites tragiques de la Campine qu'elle va découvrir des vies de souffrance et d'horreur ; elle nous les raconte avec un fruste réalisme. Peut-être aimerait-on apercevoir parfois un rayon de soleil parmi tant de sinistre laideur ; mais M^{me} Neel Doff semble n'avoir de regards et de pitié que pour les lamentables victimes d'un destin cruel : filles jetées à la prostitution la plus vile, pauvres hères voués aux pires déchéances, loques humaines traînant dans les lupanars et les galetas.

Pour camper ces types farouches ou douloureux, pour buriner ses croquis, mordus comme par une eau-forte brûlante, M^{me} Neel Doff emploie une langue rapide, nerveuse, presque brutale parfois, où les images ont des raccourcis impressionnants, les mots des hardiesses canailles.

C'est même vraisemblablement le reproche que l'on adressera à cette littérature : elle semble se complaire aux gros effets d'un rude parler très peuple. Mais il faut convenir qu'on ne peut évoquer les bas-fonds des grandes villes et leur monde interlope sans transcrire le vocabulaire poissard de celui-ci.

Et quoi qu'il en soit, ces Contes dénotent une puissante et curieuse originalité.

* * *

« Nous sommes à la veille d'une transformation nouvelle du concept religieux et du concept scientifique », assure M. Jean Delville.

Les croyants sont persuadés que la venue du Christ sur la terre, il y a vingt siècles, est un événement qui ne doit et ne peut plus jamais se renouveler. La Vérité a été formulée une fois pour toutes et il appartient à ceux qui ont la Foi de la tenir pour définitive et non seulement inutile, mais impossible dans une seconde manifestation tangible.

Les matérialistes n'accordant aucune créance à l'authenticité de la divinité du Galiléen, n'ont aucune raison d'admettre que la victime crucifiée sur le Golgotha réapparaîtra aux mortels. Rien non plus ne les porte à croire qu'une autre personnification terrestre d'un Dieu ou de l'un de ses mandataires doive venir nous apporter un jour la catégorique Certitude.

Mais entre ces deux opinions extrêmes, ou, si l'on veut, au delà de ces deux affirmations, il y a la conviction théosophique...

M. Jean Delville est théosophe et il a cru devoir parler au nom de ses coréligionnaires, de ceux qui, seuls, se tiennent pour les formels *avertis*.

Le Christ reviendra, tout le leur annonce. Un grand Etre appartenant à la hiérarchie occulte apportera à l'Humanité le message d'une religion universelle. Le miracle — ou le phénomène, si l'on préfère, — est tout prochain. Avant peu d'années, les moins crédules devront convenir de leur erreur.

Il est incontestable que, si on la tient pour certaine, cette nouvelle est heureuse et consolante. M. Jean Delville s'est employé, avec une grande abondance démonstrative, à faire partager au commun des chrétiens ou des athées ce qui passe pour indubitable dans les milieux esotériques.

Puisque la théosophie veut bien nous prédire pour des temps fort rapprochés du nôtre la présence parmi nous du Christ futur, faisons crédit à cette science dont Annie Besant ne cesse, parmi beaucoup d'autres, de certifier l'authenticité prophétique, de sa confiance dans la merveilleuse Annonciation, et attendons...

* * *

Je ne sais — et ce n'est pas la première fois que j'ai l'occasion de le dire — ce qu'il faut le plus admirer : de la persévérance de M. Albert du Bois dans son vaste labeur poétique, ou de l'ample et impressionnante grandeur de la matière dramatique à laquelle il a eu l'audace, jusqu'ici victorieuse, de s'attaquer.

Tout le monde lettré, qui suit avec une sympathie fidèle le continu effort, la persévérante méthode de l'auteur de cette *Bérénice* triomphalement interprétée hier à Nîmes par M^{me} Bartet, connaît ce « Cycle des douze Génies » auquel travaille depuis quinze ans notre compatriote.

En une suite de poèmes dramatiques, M. du Bois a voulu évoquer douze époques essentielles de la vie morale de l'humanité. Et « chacune de ces époques est peinte dans la lumière que projette sur elle quelque grand esprit contemporain ».

Je cite l'auteur lui-même quand il dénombre ces douze Génies et ces douze époques : « Homère et le culte de la beauté de l'Hellas héroïque ; David et l'épopée passionnelle, ardente et farouche de la jeunesse d'Israël ; Ezéchiël et l'effort désespéré du Sage contre la bestialité des races maudites ; Démosthènes et l'épanouissement de la persuasive et souriante sagesse de l'Attique ; l'apôtre Paul et la lutte entre le Judaïsme et le Paganisme moral ; Juvénal et la lutte de ce même Judaïsme contre le Paganisme civique ; Rabelais et l'épanouissement de joie de la Renaissance ; Cervantès et Shakespeare, le commencement de la décadence de la misérable Espagne, se riant des rêveurs qui sont les vrais Vivants, et le commencement de la suprématie de la noble Angleterre, dédaignant ceux qui ne pensent point et qui sont les seuls morts ; Voltaire et l'avènement de la Raison ; lord Byron et la crise d'égoïsme du Romantisme ; Victor Hugo et la crise de sensiblerie de la fin du XIX^e siècle. »

De ces douze drames, sept ont été joués ; nous avons eu ici l'occasion d'assister aux représentations de la plupart d'entre eux, réalisées avec une magnificence de mise en scène et une excellence d'interprétation qui les parèrent de toute la beauté parfaite dont ils étaient dignes. Quatre restent à écrire. Celui enfin qui, chronologiquement, prend la tête de la série, vient d'être publié dans une de ces éditions de luxe opulent dont M. du Bois a l'artistique coquetterie d'honorer ses belles œuvres.

C'est une « comédie épique » en deux actes, intitulée *Hélène et Pénélope* qui est chargée d'extérioriser l'impression que nous avons du culte de la Beauté professé jadis par l'Hellas héroïque.

Le dramaturge n'a point pris Homère ou même un épisode tiré de son œuvre comme pivot de son action dramatique. Il a forgé à peu près de toutes pièces une fable émouvante et en même temps très poétique :

La reine de Sparte, immortalisée par le divin chanteur de l'Odyssee, devenue lasse de son amant, qui n'est autre que le génial rhapsode lui-même, feint coquettement de s'arracher à lui parce qu'elle ne peut supporter l'idée d'être un jour dédaignée, quand les ans auront fané sa beauté. Et Homère, de désespoir, se crève les yeux, prétendant par ce geste atroce rassurer sa maîtresse et lui donner le gage qu'il ne conservera d'elle qu'un souvenir émerveillé.

« Il m'a semblé, dit l'auteur, que l'héroïque sauvagerie de ce drame, rappelait heureusement l'héroïque sauvagerie de l'époque où la jeune Hellas s'élançait vers la Beauté. »

Comme dans les autres œuvres de M. Albert du Bois, on admirera ici la splendeur lyrique de quelques « couplets » d'une magnifique envolée. On devine que c'est dans la bouche d'Homère que l'auteur les a le plus volontiers placés, comme par exemple lorsqu'il lui fait prononcer les belles stances ferventes à son « jeune Amour » ; mais le charme du personnage d'Hélène et l'ingénieuse invention d'une action profondément dramatique ne sont pas non plus un des moindres mérites de ces deux actes à la fois attachants et troublants.

* * *

La Dernière Dulcinée nous était connue. C'est le huitième poème du cycle. En cinq actes, d'un mouvement et d'une verve des plus heureux, ayant campé de la plus pittoresque façon les silhouettes célèbres de Quijada, l'épique chevalier à la triste figure, et de Cervantès, son chanteur immortel, le poète mêla à l'épisode du déclin de la vie du vieil aventurier héroïque la douceur et le charme attendri de la belle Dorothée.

Les représentations au théâtre du Parc, de la *Dernière Dulcinée*, sont encore trop présentes dans notre souvenir pour que nous ayons beaucoup à insister sur le plaisir que chacun prendra à relire les scènes émouvantes de ce poème d'héroïsme et d'amour.

* * *

M. L.-M. Thylienne, qui est d'une fécondité infatigable, baptise « romans brefs » les contes, d'ailleurs souvent originaux, qu'il brode sur la trame fort ténue d'une intrigue sans importance. C'est la composition de ces courts récits et surtout le ton vivement ironique, volontiers recherché qu'il leur donne qui préoccupent visiblement l'auteur.

Aujourd'hui, M. Wauthy publie en un volume compact quatre de ces ouvrettes déjà lues par nous autrefois et les fait précéder d'une nouvelle : *Madame Aily, divorcée*.

On ne raconte pas cela parce qu'il ne s'y passe rien de continu. Ce sont des notations, des croquis, de simples boutades même reliées par le fil le plus mince qui soit ; l'auteur vise à leur donner un tour de scepticisme et d'humour un peu cynique qui trahit parfois l'effort, mais n'est pas toujours sans piquant.

* * *

Tous ceux qui lisent les innombrables articles que M. Dumont-Wilden sème dans tous les journaux et revues de France et de Belgique ont accoutumé de le voir épiloguer sur les faits et les idées auxquels l'actualité prête un intérêt immédiat. Ils apprécient à sa juste valeur l'esprit du critique plein de subtilité et de profondeur tout ensemble; s'ils ne partagent pas toujours tous ses jugements où le paradoxe règne souvent avec complaisance, ils ne manqueront pas d'estimer la sagacité, voire l'habileté extrême d'un raisonnement que seules une vaste érudition et la possession d'idées larges et méthodiques peuvent faire aussi sûr et toujours aussi original.

Or voici que M. Dumont-Wilden, au lieu de se faire, selon sa règle, le commentateur des événements, et le portraitiste des personnages, et l'annotateur des sentiments de notre époque et de notre milieu, s'en est allé explorer les pays vétustes et périmés de l'Histoire.

De notre Histoire... Celle à qui il a reconnu une « émouvante diversité », une couleur, une vie, un pittoresque par quoi chacun devrait être immédiatement saisi.

Et M. Dumont-Wilden, qui se défend d'être un historien, un archéologue ou un paléographe, a écrit, — ne disons donc pas l'histoire, mais l'anecdote de quelques personnages de notre passé tourmenté. Il a choisi ceux-ci en général parmi les figures laissées au second plan, tantôt dans l'épopée des Croisades, tantôt chez les Communiens farouches de Flandre, ici dans l'entourage des fastueux princes-évêques liégeois, ailleurs à la Cour des archiducs. Il brode de piquantes dissertations sur la façon dont on dînait jadis, sur celle dont on conspirait, sur celle dont on colonisait au XVIII^e siècle. Il évoque des aspects de nos cités au temps jadis; il en relate les fêtes et les deuils. Il termine en esquisant le tableau du débarquement de Léopold I^{er} foulant pour la première fois, il y a plus de 80 ans, le sol belge.

On ne pouvait écrire, en marge de l'histoire, des choses plus attachantes et en même temps plus instructives que celles-là.

Au surplus, M. Dumont-Wilden, en se livrant à ce travail qui dut lui procurer autant d'agrément qu'il nous en réserve à nous-mêmes, ne s'est pas tant éloigné qu'on pourrait le croire de ses préoccupations coutumières: « J'aime à rechercher dans le passé, dit-il, comme pour expliquer ce qu'on serait tenté de tenir pour une infidélité à son labeur et à ses pensées de prédilection, l'origine de nos idées et de nos sentiments présents. »

* * *

Jeune, écrivant ses premiers vers, M. Lucien Christophe les module en tonalité mineure et il se complait mieux aux élégies qu'aux chants rieurs, espérants et fervents.

Quand il dit: « Soyons calmes. Rien n'est tragique », ce n'est pas un évangile de confiance qu'il prononce et d'apaisement; mais il exprime bien plutôt le sentiment d'un cœur déjà las, — j'oserais même croire désenchanté.

*Il ne faut pas vouloir prolonger le bonheur
Et l'on est toujours seul sur la route où l'on aime.
Un cœur n'a jamais pu comprendre un autre cœur...*

J'aime mieux les petits poèmes du début du livre. Frémissements d'ardeur vraiment juvénile, ils disent avec un emportement dont l'exagération même n'est pas déplaisante, la joie, la griserie des printemps et des matins clairs.

En somme, *Les Jeux et la Flamme* nous révèlent un poète sincère à qui la délicatesse, la sensibilité ne sont pas étrangères et qui est prêt pour écrire une œuvre forte.

* * *

J'ai dit, il y a quelques mois, l'intérêt que j'avais pris à la représentation du *Mirage d'Or*. Ce début à la scène de deux jeunes auteurs à qui le succès alla, fort sympathique et légitime, fut des plus heureux. MM. Georges et Redan ont eu raison de publier leur petite pièce dramatique. On la reprendra quelque jour, et puis aussi elle vaut qu'on la lise après l'avoir entendue.

* * *

L'énorme — l'adjectif n'est pas excessif, puisque le dos de cet in-octavo mesure près de sept centimètres de largeur, — l'énorme volume consacré par M. Jules Becker, préfet des études de l'Athénée royal de Mons, à l'historique de l'établissement qu'il dirige est une mine de précieux documents. L'historien, l'archéologue, l'architecte même et le pédagogue y trouveront des renseignements qui remontent loin : Charles-Quint était dans l'éclat de sa gloire lorsque le Magistrat et le Chapitre de Saint-Germain de Mons créèrent une école latine qui prit le nom de Collège de Houdain.

Après trois siècles et demi, l'antique école est devenue l'Athénée royal actuel. On devine quelles lettres de noblesse et quels fastes possède pareille maison vénérable.

C'est tout cela que M. Becker a mis à jour. Et il a complété cette vaste monographie patiemment cataloguée au moyen d'un exposé très détaillé de tout notre système d'enseignement moyen. Même les profanes y trouveront nombre de renseignements utiles ou curieux.

* * *

C'est intitulé *Image*, très simplement :

*Laisse tomber les stores, faisons un soir discret.
Et toi, nonchalamment, écoute bien ces vers que j'ai composés.
C'était par un soir d'hiver ;
Au dehors le vent en rafales gémissait,
Chant très lointain, mélancolie des soirées.
Le soir est long. Beauté calme des chambres closes
Où le rêve silencieux, les prières si douces
Que disent les chérubins dans les cieux de mousse,
La bonté souriante, dans l'image enclose
Vers une rêverie lointaine nous poussent.
Vieille église de village, au bord d'un route
Cimetière fleuri semé de croix de bois
C'est la voix lointaine du passé qu'on écoute.*

Et, dans sa douceur fraîche, dans la blanche lumière de sa gracilité ce petit poème est un spécimen significatif de ceux qui composent le joli recueil de M. José Perrée.

J'ai gardé de la lecture de ces brèves pièces dont la facture un peu voilée rappelle le flou des blonds et mauves pastels, un souvenir charmant. Il ressemble à celui que nous laisse l'agrément paisible de contempler un beau soir de silence, de parfums doux, de tiédeur et de lumière rose.

* * *

M. Charles Conrardy ne se contente pas, lui, de demeurer dans la calme *Maison blanche* et, assis sur le seuil, de rêver en lisant dans les jeux des nuages ou les silhouettes des arbres et les lignes étranges que font les coteaux, à l'horizon.

Il est parti, tout bouillant des ardeurs curieuses de sa jeunesse; il a appareillé vers des pays de fantasmagorie prestigieuse; il a abordé des îles où les floraisons sont luxuriantes, les arômes grisants, la joie éperdue.

« Goûtons la minute, et l'heure, et puis le jour. Nous n'aimerons jamais assez en notre vie trop brève. Nous n'aimerons jamais assez les choses éphémères. »

A cœur perdu, ivre de désirs impatients, tel un jeune faune enivré de printemps, le poète de l'*Archipel de joie* se baigne dans les haleines lourdes de la nature complice.

Tout cela nous est confié, chaleureusement, en quelques pages d'harmonieux petits poèmes en prose.

PAUL ANDRÉ.

LES JOURNAUX ET LES REVUES

ITALIE

Est-il miracle plus lumineux, plus consolant que celui-là: qu'une œuvre d'art, une phrase musicale, quelques pages, quelques vers, quelques mots puissent faire naître en nous, pour un artiste que nous connaissons à peine, que nous n'avons jamais vu, dont nous ne savons rien, en somme, une sympathie profonde, une amitié confiante et fraternelle? La valeur la plus haute, la plus unique; la signification la plus merveilleuse de l'œuvre d'art, c'est dans ce sentiment d'amour que je veux la trouver. Puissance d'affection qui émane de l'artiste vers des inconnus, vers quelques inconnus; richesse d'affection que ceux-ci lui rendent sans le connaître personnellement davantage, sans se faire connaître de lui, mais qui crée une atmosphère si fervente et si pure! N'est-ce point la vraie gloire, la seule, tant plus belle que la curiosité banale d'où naissent bien des succès, tant plus précieuse que l'*admiration* même? Certes, ce sentiment d'amour (ou même ce sentiment d'amitié) ne

constitue point, comme des rêveurs peuvent le penser, le fond vital de la vie : celle-ci, rarement un don de soi, est davantage soutenue et animée par l'égoïsme — et peut-être est-il bon que cela soit ainsi — mais la rareté, ou, si l'on veut, l'anomalie du sentiment, ne lui donne que plus de prix. Et il est agréable de l'appeler miracle ou merveille.

Voilà de grands mots, sans doute, pour dire simplement la sympathie naturelle que l'on ressent spontanément, et sans raison, semble-t-il, pour certains artistes. Dès lors, une image de ce qu'ils sont se fait en vous, et la réalité, souvent, ne dément point cette impression toute fortuite et instinctive. Parfois, elle la dément, il est vrai, et il y a désillusion. Mais la désillusion est-elle un argument contre l'illusion? — J'entends dire, parfois, dans la vie courante : « J'ai aimé un tel ; je me suis bien trompé ! » On ajoute même : « Si j'avais su ! » — Je déteste cette manière de penser. On ne se trompe pas, au moment où l'on aime. Il se peut qu'une erreur surgisse, par la suite ; mais, puisqu'elle ne change rien à la sincérité qui animait le sentiment premier, elle n'en altère donc pas la vérité. Qu'importe une désillusion?

Il n'y a nul regret à avoir ; c'est une absurdité. Aimer qui le mérite, cela est évidemment parfait ; mais aimer qui ne le mérite pas, c'est déjà très bien. Considérez le fait en égoïstes, même, si vous voulez : Au fond, on y gagne toujours. Du reste, je le répète, la réalité, souvent, ne dément pas du tout l'idée que nous nous faisons d'un ami proche ou lointain, proche toujours, par l'art ou par la vie. Il y a là, en nous, quoi qu'on puisse dire, un instinct assez sûr.

Que tout ceci m'amène à parler enfin du grand poète italien Arturo Graf, mort voilà quelques semaines, et peu connu ici, trop peu.

Quand, pour la première fois, il n'y a pas longtemps, j'eus l'occasion de lire quelques vers d'Arturo Graf, j'éprouvai aussitôt ce sentiment de sympathie profonde dont je viens de parler. Le nom déjà, à la fois italien et allemand, attire : Arturo Graf. Je n'ai aucune hostilité envers les races de sang mêlé (ce serait une belle hypocrisie). Bien au contraire : Je suis sûr qu'il y a là une source d'inquiétude et de nouveauté faite pour susciter les grandes œuvres, et qui est l'avenir encore. J'ai donc entrevu en Arturo Graf cette inquiétude à la fois douloureuse et féconde, ces conflits intérieurs, et cette curiosité extrême, avide d'équilibre parmi ces conflits, parmi ces sentiments multiples, nouveaux par leur fusion ou par leur opposition, — parmi cette souffrance supérieure. A vrai dire, ce n'était point chose bien difficile à deviner. Cette inquiétude moderne et romantique, tous, ou presque tous, même les plus jeunes, nous l'éprouvons ; et lorsqu'un grand homme la personnifie, nous ne pouvons — en dépit de certaines opinions probablement peu claires, voyantes, et négligeables — nous ne pouvons que l'aimer.

Maintenant, Arturo Graf est mort. Et les études publiées sur lui dans la *Nuova Antologia* me montrent que je ne me suis pas trompé. Sa mère était Italienne, son père Allemand (bavarois) ; il était né à Athènes et avait passé sa jeunesse en Roumanie. On imagine la complexité d'une telle nature, et l'intérêt qu'elle offre pour nous,

alors surtout que, chez un homme tel que Graf, une intelligence supérieure permet l'équilibre des facultés, malgré l'inquiétude des idées ou des rêves qui les sollicitent. Rien de suspect donc.

En 1876, âgé de vingt-huit ans, Arturo Graf fut appelé à l'Université de Turin où on lui confia une chaire nouvelle alors : celle de l'Histoire comparée des Littératures néo-latines. Dès le début, tout jeune professeur, il y brilla d'une façon incomparable, par l'ampleur, à la fois, et la précision lucide de son enseignement. Et il passa à l'Université de Turin le restant de sa vie.

Je le vois, tel que je me l'imaginai, et tel qu'il était, d'aspect un peu froid et plus allemand peut-être qu'italien, mais avec une aristocratie toute latine, pourtant. Sous cette raideur apparente, la vie intérieure la plus fervente, et un trésor d'amitié expansive ; une puissance de travail germanique et un amour méridional de la beauté.

« Il fut — dit un de ses collègues, Rodolfo Renier, — un de ces hommes qui se prodiguent peu en présence des étrangers, qui vivent surtout en eux-mêmes, absorbés dans leur activité spirituelle. C'était un sensitif, un imaginaire, un méditatif ; tout son art est formé de ces éléments. Il ne se livrait que dans la plus grande intimité, et presque par exception. Lui-même s'en rendait compte, et bien souvent, au cours des trente années que je fus son collègue et ami, après avoir été, pendant trois ans, son disciple, bien souvent il dirigea la conversation sur le sujet des hommes de caractère renfermé, qui ne révèlent que rarement l'ardeur ou l'inquiétude de leur pensée intime, mais qui ressentent les choses tant plus vivement qu'on le pourrait croire. Il voulait de la sorte s'excuser, presque, de cette apparence glaciale, à cause de laquelle les personnes superficielles (les plus nombreuses) le jugeaient égoïste, peu propre à la vie sentimentale, et voulaient voir, en ses poèmes, l'effet d'une exaltation cérébrale plutôt que d'un mouvement du cœur. Rien de plus faux. »

Par ceci même, on aperçoit la place tout à fait particulière qu'occupait ce poète parmi les artistes de son pays d'Italie, où il avait d'ailleurs acquis une très grande célébrité. Faut-il parler de l'originalité de sa forme poétique, de sa langue : une certaine dureté, une certaine rudesse du Nord, qui se mêlait à la douceur naturelle du parler italien. Bien que, du point de vue proprement littéraire, cela soit infiniment intéressant, je ne m'y attarde pas autrement, ici. Mieux vaut montrer l'inspiration même de ces poèmes. Ils sont, pour la plupart, d'une grande tristesse. Tristesse profonde et sincère, que l'on a rapprochée de celle de Leopardi, dont le romantisme douloureux, désespéré, plaisait à Arturo Graf. Je la vois pourtant assez différente ; différente, évidemment, quant à ses causes ; différente, même, par l'accent. Il y a chez Graf, poète de la douleur, quelque chose de très particulier et de moderne, qui provient certainement du mélange des deux nationalités si opposées qui étaient en lui. « C'est — comme on l'a dit aussi — le romantisme teutonique en plus d'un de ses aspects, mais renouvelé et, par l'art d'un magicien, enfermé cette fois dans le cercle magique qu'ont tracé pour nous les Grecs et les Latins ; romantisme non d'emprunt, mais au contraire répondant de la façon la plus spontanée aux émotions du poète. » — Il convient de dire aussi que ce poète, vers la fin de sa vie, malgré sa douleur, a atteint à une sorte de sérénité que Leo-

pardi n'a jamais connue. — Tout ceci demanderait une étude importante, que je ne puis songer à faire ici, pour autant même qu'il me fût possible de l'écrire. J'aimerais citer aussi, n'était leur longueur, des poèmes de Graf, que j'ai lus, en ces dernières années, en ces derniers mois, dans la *Nuova Antologia*.

Pour les personnes que cela intéresse spécialement, et qui ne les connaîtraient pas, voici les titres de quelques œuvres du poète : *Rime della Selva*; *Canzoniere minimo, semi-tragico e quasi postumo*; *Poemetti drammatici*; *Il riscatto*, roman; des vers de jeunesse : *Versi*, publiés en Roumanie; certains de ses poèmes les plus célèbres : *Medusa*, etc.; les poèmes lyriques admirables que j'aurais voulu citer ici, et qui furent ses derniers : *Ultima Tule*, *Pace*, *Al Volto dell' Uomo*. (*Nuova Antologia* du 1^{er} juin 1913), etc...

*O larva, il sorriso lieve
Che il triste labbro inorpella!*

Grand poète et grand érudit, Arturo Graf, au plus haut sommet, plaçait, je crois, la poésie, — sans doute parce que cette poésie était moins goûtée que l'érudition. Mais sa grande érudition historique et critique lui fut peut-être une source de poésie, ou, du moins, contribua à cette inquiétude de l'âme, d'où jaillit sa poésie. Sans cesse, il fut hanté par le problème de notre destin, qui le troublait d'autant plus qu'une véritable tradition de race, déterminée, ne lui était pas offerte en apaisement.

« A travers l'immense travail — dit encore son collègue — travail amoureux et consciencieux qu'il fournit comme professeur et comme écrivain, travail aux longues veilles, recherches lassantes dans les bibliothèques, charges professionnelles (auxquelles il ne se déroba pas, puisqu'il fut même Recteur de l'Université), à travers tout cela, le mystère des destinées humaines, le mystère de l'au-delà, vint le tourmenter sans cesse, épouvantablement, inexorablement. Il s'enfonça dans des études désespérées, il chercha, il médita; il fut matérialiste, puis positiviste, mais la matière était sourde à ses demandes si pressantes, et la science ne lui donnait pas ce qu'il en attendait.

Il se tourna vers les études sociales, attiré, comme son ami De Amicis, et d'autres, par le socialisme, désir ardent de bien-être général, auxquels tous, sur cette terre, ont droit. Pendant cette période, il approfondit ses recherches encore et fut durant quelques années un fervent du Marxisme et des théories qui s'y rattachent: mais cela non plus ne put le satisfaire. » — Il faut ajouter à ceci qu'il avait le dégoût profond de toute vulgarité, de tout arrivisme, et une sorte d'horreur de la vie politique, à laquelle, malgré les occasions qui s'offrirent à lui, il refusa de prendre part. — « Et puis, qu'est-ce que la science, qu'est-ce que la politique, qu'est-ce qu'un rêve de réforme sociale, vis-à-vis de cette tête de Méduse qui continuellement surgissait devant le penseur, véritable obsession? A lui, non moins qu'à Leopardi, la vie sembla misérable, laide d'imperfections, comblée de douleurs, *vanitas vanitatum*, en face du problème que pose la mort.

« Voilà pourquoi — continue son ami — quand il atteignit, en 1905, au milieu d'angoisses et de douleurs indicibles, par une lente

évolution de l'âme, à cet apaisement dans le spiritualisme, qu'il confessa en publiant *Per una fede* dans cette revue même (la *Nuova Antologia*), il sembla qu'il revint à la vie. Je ne lui vis jamais plus de sérénité qu'en ces jours-là. Sa foi ne l'abandonna plus; c'était une foi pleine d'ignorance, pleine d'interrogations, mais c'était une foi solide, inébranlable, vivifiante. Je me souviens — et je l'écris en pleurant — qu'au cours d'une des visites que je lui faisais à peu près toutes les semaines, en ces dernières années, années qui l'accablèrent de tous les malheurs et de toutes les tristesses possibles, — il me dit: « Souvent, mon cher Renier, l'envie m'est venue d'en finir avec cette vie de tourments atroces, mais j'ai senti en moi une voix impérieuse qui disait: non. Je crois que ces amertumes et ces souffrances me seront bonnes, ailleurs, dans une autre existence, en laquelle j'ai foi, bien que je ne réunisse pas à en dévoiler le mystère. »

Cette inquiétude, dont il serait odieux de prendre la sincérité pour de la littérature, cette vie tourmentée, ne devons-nous pas, chez un homme tel que Graf, l'éprouver, en quelque sorte, et l'aimer, — nous surtout qui, en grand nombre, plus que d'autres peut-être, sommes dans une situation analogue à la sienne, quant à la race, et qui nous en rendons compte. Cette cause partielle d'inquiétude et de souffrance (sentiments dont, malgré nos « godaillies » tant vantées, nous sommes tout de même susceptibles...) s'étendra de plus en plus, vraisemblablement, jusqu'à ce que revienne un âge stabilisé, classique, qu'on ne peut qu'entrevoir.

En ce qui regarde l'Italie seule, la littérature italienne, Arturo Graf y demeurera une figure exceptionnellement intéressante, unique presque, et son œuvre y restera admirée comme une des plus « originales » (pour employer ce mot très aimé). Et il faut lire surtout les *Rime della Selva*.

Voilà le peu que je sais d'Arturo Graf, — non pas tout ce que j'en pense, et que j'ai peu réussi à dire.

Et j'arrête ici cette banale chronique, ne voulant point, maintenant, parler, et sourire, de quelques articles plus ou moins ennuyeux qu'il m'a été donné de lire au cours de cette quinzaine.

R.-E. MELOT.

LES SALONS ET LES ATELIERS

La Critique en Vacance.

(DEUXIÈME ARTICLE)

Droit de l'artiste au silence? Droit de la Critique?

Les expositions me laissent, durant cette quinzaine, encore quelque vacance, — avec cependant, des signes de reprises assez prochaines —. Je continue de répondre à quelques objections que l'on m'a faites au cours de ces dernières années. Je veux m'occuper cette fois des Droits de la Critique et des Droits de l'artiste au silence de la critique sur son compte.

L'an dernier, un artiste est venu à moi et m'a dit :

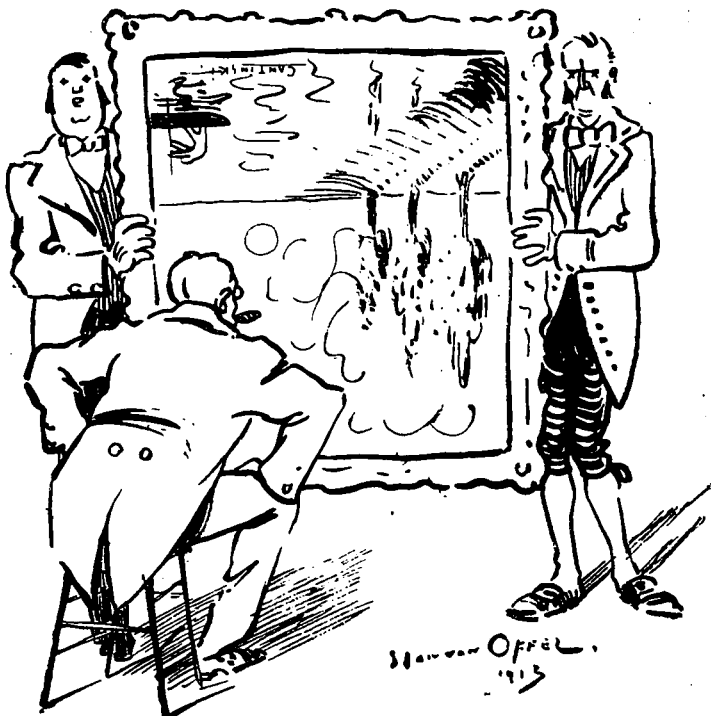
— Monsieur, je vous prie, à l'avenir, de bien vouloir ne plus parler de moi.

Pour peu que l'on se figure quelle tension nerveuse ce moment représente chez un artiste, on accueille le plaignant avec intérêt et émotion. On sent devant soi un homme dont on a froissé les pudeurs. On voudrait consentir, mais quelque chose vous dit à l'instant que c'est impossible. Vous dit même plus : que désormais il existe l'irréparable. On s'attachera dorénavant aux travaux de cet homme, malgré soi ; il vous forcera à un redoublement d'attention et de conscience ; au lieu d'une heure, on lui en accordera deux. La sensibilité dont il a fait preuve, d'une façon si directe et si franche, a créé entre son travail et vous, un lien indissoluble. Sans doute, il vous hait ou vous méprise. N'importe, vous devez l'aimer, car il a mis devant vous un coin de son âme à nu.

Après les aménités sur place et qui sont question de peau, en de telles rencontres se dressent les problèmes auxquels je veux m'intéresser, aujourd'hui.

En vue de qui fait-on la critique ? Est-ce pour soi ? Est-ce dans l'intérêt de l'artiste ? Est-ce pour le public qui lit ? Y a-t-il quelque bienséance à cette publicité, souvent sévère ? Ou bien n'est-il permis que d'être constamment élogieux, précisément à cause de cette publicité ? Ce n'est pas amusant pour vous que votre domestique puisse lire dans le journal que vous êtes un crétin ; sans compter les placements d'amour propre plus sensibles ou plus lucratifs. Et d'ailleurs, cette publicité, bonne ou mauvaise, faut-il la faire ? On le voit, certains artistes affirment qu'ils s'en passeraient volontiers. Je n'en crois rien, et j'y reviendrai. Mais, enfin, il est certain que les artistes

qui réclament le silence, sous quelque motif que ce soit, paraissent, au premier abord, avoir des droits à l'obtenir. Il semble bien que le silence, une négation, soit moins que rien... Il est évident que les artistes exposent, soit pour vendre, soit pour susciter l'admiration, et nullement pour être critiqués. Mais, somme toute, ils exposent, et si la critique, en tant que travail amuse le critique, c'est bien son droit aussi de critiquer pour avoir le plaisir d'exposer son avis.



Dessin de S. VAN OFFEL.

A lui, c'est son genre d'exposition. Ainsi envisagée, la critique ne serait plus qu'une impure vanité de critique?... Je m'avoue fort embarrassé de répondre. Aussi profondément que je me scrute, je ne crois pas que ce soit ce sentiment qui, personnellement, me pousse à la critique... Je puis donc admettre qu'il en est de même pour beaucoup d'autres. Et affirmer que la critique a d'autres sources, moins prétentieuses. Lesquelles?

Je crois que la source de la critique, c'est le besoin de parler des choses que l'on aime. Ce serait donc, à l'inverse de ce que l'on pour-

rait croire: l'amour. Quand un voyageur raconte son voyage et dit: Là, j'ai souffert; ici, j'ai été heureux. il fait absolument la même chose que le critique. Evidemment, c'est pour être heureux que le voyageur était parti; comme part le critique pictural pour voir de belles choses, c'est-à-dire intéressantes et à son goût; mais il arrive qu'en chemin il ne rencontre que désagréments et déserts



KEMMERICH: *Projet d'illustration.*

arides! Ce qu'il nous racontera alors, souvent avec des mots irrités, ce sera sa déception. Je me confirme facilement dans la conviction que la critique c'est l'amour, si je me reporte en mémoire, par exemple: aux Salons de Camille Lemonnier, d'Emile Zola, de Diderot, et combien d'autres!

Torquémada a représenté l'amour dans l'Inquisition. L'amour fanatique, quand il disait de ceux qui, d'après lui, menaient une vie qui ne les conduirait pas au ciel: « Et s'ils ne veulent pas, forcez-les d'entrer! » Les « forcer d'entrer », c'était pour lui les purifier par le bûcher. Il faut avouer que l'on ne saurait aimer avec plus d'ardeur!

Il y a donc autant d'amour à chanter un saint qu'à brûler un hérétique (en art).

Ici, je sais, se représente de nouveau la question: Qui est hérétique? Mais je n'ai pas à revenir sur cette question qui fut quelque peu examinée, à mon point de vue, dans ma chronique précédente.

Passons. Ce que nous avons à examiner c'est de savoir si un hérétique peut soutenir, avec quelque chance de succès, qu'il a le droit de ne pas être brûlé?

J'en rencontré jusqu'ici trois convaincus de ce droit et qui me l'ont exprimé vertement. Chose curieuse, tous trois sont sculpteurs. Est-ce la hantise du muscle? Et chose non moins curieuse tous trois sont de taille modeste. Le premier, dont j'ai parlé au début, se fit présenter pour me dire que ma critique sur son œuvre n'était qu'âneries. Le second m'emboita le pas avec célérité jusqu'au second étage d'une maison amie, pour me darder sa flèche: « Les critiques ont l'air de s'imaginer que c'est pour eux qu'on peint ». (Je ne sais pas, au juste, pourquoi il s'exprimait en peintre, puisqu'il est sculpteur? Il devait cependant bien s'imaginer que je ne prendrais pas le change, et que je me souviendrais de ma dernière chronique à son endroit, précisément à cause d'un tel détour!) Le troisième, qui est sculpteur aussi, me fit observer, procédant sans doute par analogie, que « Rubens et tous ces gens-là », disait-il, n'avaient pas eu besoin de la critique! Cela, dirai-je, est bien possible, car à cette époque la littérature n'avait pas encore fait monter le prix des œuvres d'art et Rubens devait se faire lui-même une belle réclame rien que par la modicité du prix de fr. 49.50 qu'il demandait pour un portrait! Et ces portraits-là ressemblaient! On n'avait pas encore imaginé l'impertinente théorie des interprétations, où l'on se fait peur! Or, comme ce n'est certainement pas que l'art ait tant gagné depuis Rubens, il faudra bien reconnaître que c'est la littérature qui en a haussé la valeur, aussi bien pour les vivants que pour les morts. Où sont chez nous les maîtres à fr. 49.50, ou même les croûtes? De tels prix créaient seuls la clientèle.

Ces jours derniers s'est plaidée à Paris une affaire de portrait. M^{lle} de Murcy contre le peintre Agnani, auteur d'une foule de portraits de célébrités. M^{lle} de Murcy, entraînée par la réputation de l'artiste, lui commanda son portrait.

Aujourd'hui, M^{lle} de Murcy, mécontente de l'image, refuse de payer. Assignée, elle déclara au tribunal que « cette étude est pour elle plus humiliante que flatteuse ».

Et le tribunal ayant fait comparaître la demoiselle à côté du portrait, l'avantage est resté à M^{lle} de Murcy!

Que de fois il en serait ainsi, si le modèle osait!

Que de fois mon ami X... a renoncé à des portraits en train, peinture ou sculpture! Pour son malheur, faut-il croire, mon ami X... a les traits assez marqués, notamment deux ombres qui descendent des ailes du nez vers les coins de la bouche. Sur les portraits, ces

ombres deviennent des ornières! Vous comprenez le système? Ça donne du caractère à l'image! Mais un caractère si faussement interprété que mon ami X... qui est absolument optimiste et bon devient, au cours de chaque portrait, la plus triste image du pessimiste cruel!

Mais, enfin, ce n'est là qu'une parenthèse dans la question de savoir quel est le droit des hérétiques de ne pas être brûlés? Revenons-y. Non messieurs, la critique ne s'imagine pas qu'on travaille pour elle. Mais il ne faut pas non plus que vous vous imaginiez que le devoir de la critique est de travailler pour vous!

— Mais, dites-vous, nous réclamons le droit au silence, au contraire!

— Non! mille fois non! Je vous réponds par ce vers de Corneille:



JENNY LORRAIN: *Croquis pour une médaille.*

« L'excès de modestie est un excès d'orgueil ». Jamais vous n'auriez la pensée de vous plaindre des coups d'encensoir, dussiez-vous tous les trois y perdre le nez!

Tout le monde le sait. Et avançons dans la question. On a dit un peu banalement et, à la faveur d'un approximatif jeu de mots, la phrase a fait fortune: qui expose s'expose. On a dit aussi, et cet *on* est Victor Hugo, que « siffler est un droit qu'à la porte on achète en entrant ». C'est inexact, à moins qu'il s'agisse d'un théâtre de siffleurs. Autrement, le ticket d'entrée représentant un contrat tacite d'audition pour ceux qui veulent entendre, on ne peut pas permettre

à ceux qui ne veulent pas entendre de déranger le plaisir des premiers. De plus, entre siffler une fois dans une salle de spectacle, où autant en emporte le vent, et siffler dans le journal ou la revue à des milliers d'exemplaires, que n'emporte pas le vent, il peut y avoir de la différence. Il y a diverses catégories de siffleurs. Il y a les siffleurs qui confondent l'art et la morale, et qui s'attribuent la mission de faire régner celle-ci. Il y a les siffleurs qui détiennent les principes du bon goût et sifflent au nom de ces principes. Il y a les siffleurs qui ne veulent connaître qu'un groupe d'amis avec lesquels ils ont grandi et avec qui, sans avoir jeté les yeux au delà, ils mourront, ou sont morts. Pour qui sifflent, et pourquoi sifflent ceux-là, nous le savons. Ce sont les législateurs de l'ordre et du bon goût; et les troisièmes composent le groupe des « vrais amis ».

Mais que penser d'un critique capable de mêler à la fois dans une même sympathie, les femmes aux falbalas vicieux d'Henri Thomas, les Christ de Constantin Meunier, les Vierges de Memling, les conceptions sans nom de Boccioni, peintre Futuriste, et bien d'autres extrêmes? Pour le moins, on pensera de ce critique qu'il n'a ni orientation sociale, ni respect, ni tradition.

Où diable! peut-il prendre une conviction?

Cet homme, je le suis. Et c'est ce qui me permet de vous dire où je la prends, ma conviction. Torquemada retombe sur ses pieds! L'amour lui indiqua le chemin qu'il devait faire prendre aux gens. Pour lui, c'était le paradis. Pour moi, ce sont les vastes champs de la réflexion. En art, ce qui est bien, ce qui est mal, je ne le sais; mais ce que je sais c'est qu'une quantité innombrable d'œuvres ne nous font penser à rien, ne nous incitent qu'à des plaisirs ternes; les œuvres, nature mortes, paysages ou intérieurs, sont pour moi les portraits de leurs auteurs, et je vois en ces portraits des hommes qui ne sentent, ni ne pensent, ni ne vivent. Je vois là des âmes qui sont comme des maisons dont toutes les fenêtres sont éternellement fermées; jamais les portes, elles non plus, ne se sont ouvertes à quelqu'un de nouveau ou d'inconnu; je vois des âmes pleines de moisissure, et je me demande pourquoi? Pourquoi tous ces gens dorment-ils au fond de leurs maisons fermées? J'ai constaté en vivant que nous sommes, chacun de nous, composés d'un tout beaucoup plus étendu que nous ne croyons et que nous n'avons conscience que d'une partie de nous-mêmes. Viennent des circonstances, nous sentons que nous avons pris connaissance d'une nouvelle partie de cet inconnu; c'est comme si on nous avait montré par la fenêtre de notre âme ouverte sur le monde quelque chose de nouveau. Mais, oh mais! les âmes sont dures à violer! Il faut de grandes joies exceptionnelles, de grandes douleurs, parfois de grandes colères! Quelque chose qui lance un fameux coup de poing dans la fenêtre, et la fasse voler en éclats!

Je puis me vanter, et je me souviens avec joie, d'avoir fait voler déjà quelques fenêtres en éclats dans mon âme et dans l'âme des autres. En termes courants, on appelle cela faire prendre aux gens connaissance d'eux-mêmes. C'est une opération chirurgicale, presque toujours une intervention violente. On n'est pas admis pour rien au paradis. La plupart des âmes s'éloignent dès la première approche; si l'une vous paraît précieuse au point d'être digne d'amour, vous ne manquerez pas de lui faire une seconde blessure; une troi-

sième, une quatrième, jusqu'à ce qu'elle se révolte; l'âme est comme formée de couches concentriques, qu'il faut atteindre de plus en plus profondément. A de certains niveaux éclatent les larmes ou la colère. Heureuses larmes, heureuse colère! De nouvelles régions se sont ouvertes! L'être a l'impression d'être entouré d'un air nouveau; très nettement il sent avoir pénétré dans une région vierge dont il jouit pleinement. Le voilà posté pour une heure ou quelques jours, selon ses progrès, sur un des gradins du paradis.

Or, à cette violence bienfaisante, nul n'a le droit de se soustraire. Les âmes les plus ouvertes sont encore mille fois fermées. Nul ne sait ce qui, dans son âme, est encore à trouver, au plus grand bénéfice de sa vie et de son art.

La mission du critique n'est pas d'être professeur, ni directeur, ni législateur, et encore moins doit-il se permettre d'avoir des amis.

La critique d'art, en tant que jugements portés, ne convient plus, aujourd'hui, à notre état d'anarchie. Cette critique d'art est un jeu d'enfants qui font des châteaux de sable au bord de la mer.

En harmonie avec l'anarchie présente, il n'y a pour la critique actuellement comme rôle principal que celui que j'esquissais tout à l'heure:

Parler à chacun de ses œuvres avec des mots inquiétants qui le fassent réfléchir.

La publicité est nécessaire à ces mots parce qu'elle seule est capable de leur conférer une importance qui les transforme en coup de fouet.

Celui qui ne dort jamais, c'est l'amour propre.

RAY NYST.



Dessin de S. VAN OFFEL.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

MARCEL LUGUET : *Nanniô* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Nous sommes dans une île de l'archipel. Tout en haut sur la montagne, dans leur couvent délabré, vivent quelques moines grecs, ignorants, malpropres, pail-lards. A leur tête le saint higoumène Niké-tas partage ses lectures et ses méditations entre les livres saints et les chefs-d'œuvre de l'antiquité paienne. Ces occupations si essen-tiellement différentes lui ont donné une men-talité, une façon de voir quelque peu inat-tendue chez un pasteur d'âmes. Jugez-en : Un jeune et timide fiancé, au moment d'aller combattre les Turcs sous les ordres du Dia-doque va trouver Niké-tas et lui confie *Nan-niô* qu'il aime tendrement et pour laquelle il craint les tentations. Que va faire le saint homme? Entretenir *Nanniô* de bons propos, la garder pure. Evidemment. Il lui en dit même tant et tant sur la Religion, la Chas-teté, la Beauté, l'Harmonie qu'un doux soir, leurs lèvres s'unissent longtemps, longtemps, et lorsqu'elles se desserrent, aucun des deux n'a la moindre envie de s'arrêter en si beau chemin. Et le soldat a beau revenir de la guerre, on s'en débarrasse.

Pas excessivement morale cette histoire, mais si gentiment écrite, empreinte d'une philosophie si souriante, qu'on ne peut vrai-ment en vouloir à son auteur.

* * *

LUCIE DELARUE-MARDRUS : *Douce Moi-tié* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Laide, sèche, acariâtre, violente, telle est Julie, femme du peintre Armaux Mainteternes. Celui-ci sup-porte tant bien que mal le joug, aggravé d'une dèche noire, de cette mégère. Alors une femme passe dans sa vie, dont il tombe amoureux : Judith Langlade, ancien modèle d'atelier, aujourd'hui millionnaire. A diffé-rentes reprises il pense qu'elle va couronner sa flamme, pour parler honnêtement, mais au moment psychologique un incident se pro-duit toujours qui laisse les choses en l'état et plus d'une fois l'incident c'est Julie en personne. Ajoutez aux malheurs du candidat-amant jamais promu, qu'il émane de lui un tel rayonnement d'amour que toutes les dames ou demoiselles qui l'approchent s'éprennent de lui. Comme il a bon cœur, il est bien forcé de les satisfaire. Voyez combien est triste son destin. A la fin, ce-pendant, Judith Langlade vient résolument s'offrir à lui, ils sont seuls, rien ni personne

ne viendra troubler leur tête-à-tête, mais voyez la fatalité s'acharner sur sa victime : Comme il n'attendait pas Judith, ce jour-là, il a mangé de l'ail au déjeuner et alors, n'est-ce pas, il n'ose pas... il ne faut pas ! Et c'est fini ! Il retourne à Julie, son tyran.

Toute l'ironie, la mélancolie, le pathétique de ce roman cachent une étude fouillée de l'âme de l'homme et de la femme et des mo-biles qui les poussent à l'amour.

Chez Ollendorff.

C.-F. RAMUZ : *Vie de Samuel Belet* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Cette vie est celle d'un simple, d'un humble paysan vaudois, auquel jamais la destinée ne fut particulière-ment clémente, sans pourtant qu'elle lui ait été cruelle à l'excès, une vie en somme comme toutes les vies, avec de gros cha-grins, de brèves joies, de courts instants de bonheur, de longues périodes grises... Valet de ferme, puis clerc chez un notaire, *Samuel Belet* veut épouser Mélanie, une coquette de village ; il travaille, il s'instruit, mais la jou-vencelle en épouse un autre. Alors toute am-bition abolie, Samuel reprend un métier ma-nuel, il voyage sans se fixer nulle part. A Vevey il prend femme, par amitié plus que par amour, mais cette femme meurt et il re-vient à son village natal, aux bords du Lé-man. Et là, depuis des années, il vit seul ou c'est tout comme, pêchant pour gagner son pain. Il est devenu philosophe, il aura une vieillesse calme et douce, car « il a appris à ne plus se plaindre ».

Ayant donné à son roman la forme auto-biographique, M. C.-F. Ramuz fait parler à son héros la langue vaudoise — il dit notam-ment huitante pour quatre-vingts — mais son livre par là gagne en original ce qu'il perd en correction.

* * *

LUCIEN DESCAVES : *Philémon, vieux de la vieille* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Un type, ce Colomès, auquel son affection touchante pour sa femme Phonsine a voulu d'être bap-tisé *Philémon* par l'auteur. Ancien commu-nard — il a commandé le fort de Vanves contre les Versaillais — rentré en France, à l'amnistie, après 10 ans de séjour en Suisse, il n'a rien oublié, mais n'a rien appris non plus. Cette cristallisation de la pensée, de l'idéal, est d'ailleurs un phénomène presque général chez les émigrés comme chez les

proscrits. Leur arrachement de la patrie est pour eux le fait capital de leur existence, auquel ils rapportent tout. Aussi notre Colomès vit-il tout entier dans le passé. Ses souvenirs sur les quelques semaines de lutte féroce et sauvage contre l'armée régulière sont inépuisables, de même que sur les dures années d'exil.

Ces derniers surtout ont retenu l'attention de M. Lucien Descaves. Ils le méritaient d'ailleurs, car ils sont vivants, présentés de façon pittoresque et, sans que jamais l'intérêt faiblisse, son livre se lit jusqu'à la dernière page. Malgré que son héros revienne cent fois sur les mêmes sujets, bien que les mêmes hommes de la Commune passent et repassent constamment sous ses yeux, à aucun moment le lecteur n'a l'impression de redites ou de longueurs.

Vous me demanderez maintenant si l'écrivain s'est montré impartial; à cette question, lui-même répondra non, en toute franchise, pour l'excellente raison que l'historien lui-même ne peut jamais être tout à fait impartial. Qu'il le veuille ou non, toujours il penchera dans un sens ou dans l'autre. Si M. Lucien Descaves ne cache pas ses sympathies pour les communards, s'il les défend contre certaines injustices dont ils furent victimes, c'est avec le plus louable souci de la vérité. Et c'est énorme cela.

Chez Calmann-Lévy.

PIERRE DE TRÉVIERES : *Le Fouet* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — « Je dédie ce livre aux jeunes Français qui, séduits par des apparences parfois trompeuses, sont trop facilement attirés vers la carrière du journalisme ». C'est donc le roman et par conséquent les malheurs d'un reporter qu'a écrit M. Pierre de Trévières, dans cette étude « aux épisodes volontairement grossis et exagérés » (oui, un peu), destinée à mettre les jeunes gens en garde contre les aléas et les dangers d'une des carrières les plus séduisantes, les plus passionnantes, mais aussi des plus encombrées, des plus hasardeuses et des plus difficiles... Son Roger Darbel, secrétaire d'un hebdomadaire satirique, mène dans cette feuille une campagne acharnée contre l'administration des beaux-arts. Ses articles nerveux et cinglants font monter le tirage, mais son directeur s'arrange pour faire profiter sa maîtresse de l'émotion provoquée dans le public et dans les hautes sphères gouvernementales, alors que Roger comptait sur ce succès pour obtenir l'entrée à l'Opéra de Jane d'Helloy, une demi-mondaine très haut cotée, sa grande amie. Alors il quitte *le Fouet* en claquant les portes et

traverse une longue période de misère, gagnant par ci par là quelques francs pour des « échos » difficilement placés. Il connaît en même temps de rudes déconvenues sentimentales... C'est tout cela qu'il faut lire, car le récit a de la vie et de la couleur et il nous fait pénétrer dans un milieu qui apparaît, bien à tort, plein de mystérieux attrait aux yeux du profane.

Chez Plon-Nourrit et C^{ie}.

MAURICE DUPLAY : *L'inexorable* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Que la littérature, autrement dit le mal d'écrire, fût un ferment malsain, un venin mortel, nous le savions de longue date, mais on nous l'a rarement montré de façon aussi saisissante, je crois, que M. Maurice Duplay, dans son *Inexorable*. Romancier de talent, mais pris tout entier par un besoin irrésistible d'assurer le succès à ses livres, Henri Villefort se prête à des combinaisons peu dignes de lui, il n'hésite pas à prendre pour modèles les gens auxquels il doit tout, à chercher son inspiration autour de lui dans l'intimité de la famille et des amis très chers. La mort de son fils lui fait un volume à nombreuses éditions. Il jette sa fille aux bras d'un académicien septuagénaire dans le but d'obtenir de l'immortel une chronique élogieuse. Par amour du document, il détraque une fraîche et pure enfant de 17 ans dont il fait sa maîtresse. A cette chasse effrénée au cas psychologique son système nerveux ne résiste pas et il glisse rapidement vers la folie et le gâtisme.

L'inexorable tient et au delà les promesses faites par *le Délire*, *Léo* et *Ce qui tua Farget*, œuvres antérieures de M. Maurice Duplay.

* * *

ERNEST DAUDET : *Journal du comte Rodolphe Apponyi* (tome II) (un vol. in 16 à fr. 7.50). — Rien n'est plus piquant que le tableau de la société parisienne sous la monarchie de Juillet, observé et tracé par un étranger dans les préférences absolutistes ne sont pas douteuses, mais qui se pique d'une correction allant jusqu'au scrupule et aussi d'un dilettantisme très détaché. Cela contribue à donner au deuxième volume du *comte Rodolphe*, personnalité de premier plan dans les salons de l'époque et recherchée dans les milieux les plus divers, un intérêt anecdotique d'une valeur incontestable. Curieux par nature et par métier, il a su tout voir et tout apprendre, non sans entremêler ses notes journalières de jugements prime-sautiers qui en soulignent l'entière sincérité.

A chacune des personnalités agissantes évoquées est épinglé un fait typique et la grande histoire s'est enrichie ainsi d'une foule de matériaux importants autant qu'attractifs.

JEAN BALDE : *Mme de Girardin* (un vol. in-18 à fr. 150). — Pour ceux qui veulent connaître ce que fut, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, la vie mondaine, la vie littéraire, aucune œuvre n'est plus précieuse que celle de Mme de Girardin. Aussi la *Bibliothèque française* a-t-elle voulu donner une place, à côté des monographies d'auteurs plus illustres, à la femme charmante qui nous attire par ses œuvres, ses aperçus vifs et variés, et aussi par l'influence qu'elle a exercée. Elle restera peut-être, rien que par ses chroniques étincelantes, comme la Sévigné de son temps. M. Jean Balde a très heureusement exprimé toutes ces nuances en accompagnant les citations d'œuvres consacrées par la mode éphémère, comme la pièce sur la Peste de Barcelone, ou par un succès plus durable, comme les *Lettres du vicomte de Lauzun*, *la Joie fait peur* et *le Chapeau de l'Horloger*, d'un tableau vivant, pittoresque, de la société parisienne sous la Restauration, à l'aurore brillante du romantisme, sous la monarchie de Juillet, où, aux côtés de Girardin, Delphine connut la fièvre de la politique et des affaires.

* * *

STÉPHANE STROWSKI : *Béranger* (un vol. in 18 à fr. 1.50). — La renaissance de la chanson française a ramené l'attention sur les modèles traditionnels du genre et sur l'œuvre, longtemps délaissée, de celui que Lamartine a appelé le *ménétrier national*. On s'est aperçu que ses poèmes légers, sous une apparente négligence de forme, n'avaient rien perdu de leur puissance d'émotion et de leurs intentions malicieuses. A ce titre, Béranger méritait de prendre place dans la *Bibliothèque française* avec celles de ses chansons qui représentent le mieux les mouvements de sa sensibilité, son rôle de chanteur de l'opposition, directement impressionné par les souvenirs, les colères, le fétichisme touchant, les passions du peuple, sa tendresse naïve aussi. Cette consciencieuse explosion se rehausse de détails biographiques, qui mettent en valeur, avec une précision lumineuse, les circonstances particulières ayant concouru à la formation de l'auteur du *Roi d'Yvetot* et de *Lisette*.

* * *

GEORGES BOURDON : *L'Enigme allemande* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Voici un complément singulièrement intéressant et qui, je crois, ne pouvait venir à un moment plus propice, aux remarquables enquêtes faites par M. Jules Huret en Allemagne. Avec une grande clairvoyance, M. Georges Bourdon s'est spécialement attaché à l'étude du point épineux des relations franco-allemandes. Il a voyagé par tout l'Empire. Il a beaucoup regardé, beaucoup questionné. Il a vu des gens de tous les mondes, nobles, bourgeois et ouvriers, de toutes les professions, diplomates, politiciens, savants, écrivains, officiers, financiers. Il a recueilli un volumineux dossier, admirablement classé et annoté, mais, ainsi qu'il le dit lui-même, un simple dossier, qui n'est ni un dossier d'avocat, ni un dossier de procureur. Au lecteur à tirer des pièces de cette instruction si complète et si consciencieusement menée, une conclusion qui ne sera certes pas faite pour jeter, une fois de plus, l'un contre l'autre deux peuples qui n'ont aucun intérêt à s'entre-détruire.

* * *

A. MAUFRÖID : *De Java au Japon par l'Indo-Chine, la Chine et la Corée* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Les notes sincères qui composent ces souvenirs de voyage mènent le lecteur des forêts luxuriantes de l'île de Java aux temples du Japon. La fidélité des descriptions encadre à souhait des observations de mœurs d'une exactitude piquante; tel instantané pris au cours d'une randonnée hasardeuse en dit plus long qu'un récit circonstancié. C'est rapide, clair, coloré, vivant, sans l'ombre de ces exagérations qui sont faciles à contrôler par ce temps de grand tourisme. Tout le mystère, tout l'attrait complexe, tout le charme un peu inquiétant de l'Asie, mère des nations, se reflètent dans ce livre suggestif, riche en faits et en anecdotes.

Chez Eugène Figuière et C^{ie}

CHILOSA : *Vénusberg* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Le sous-titre : *La Cité-Sirène* ne vous dira sans doute guère plus que le titre lui-même. Apprenez donc qu'il s'agit de Monte-Carlo, la ville des jeux et de beaucoup d'autres vices, à laquelle Chilosa envoie ce couplet enthousiaste que termine le prélude de son livre : « Vénusberg ! où les » muses sont adorées, où l'encens brûle jour- » nellement devant l'autel de la Musique, » cette déesse mystique, merveilleuse, qui » nous répond, nous grise, nous transporte » loin, au-dessus du temps et de l'espace !

» Vénusberg ! de toi, grande reine qui tien.
 » ta cour si gaie, si bruyante, sur les côtes
 » d'or, je vais parler... ». Et tout ce lyrisme sert d'introduction à une longue série de croquis, de récits d'incidents, d'instantanés pris un peu au hasard dans les salles de jeux, dans la ville, dans la campagne, par une femme qui a passé de longues années dans la *cité sirène* , partageant son temps entre l'Eglise anglicane où elle prenait de bonnes résolutions et le Casino où elle prenait des culottes. Il y a là de l'esprit, beaucoup d'humour, de la philosophie et, lu dans le texte original — en anglais — cela doit être parfait.

Chez Bernard Grasset.

HENRI BARBY : *La guerre des Balkans. — Les Victoires serbes* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — La guerre des Balkans a donné lieu déjà à un certain nombre de publications. Les opérations des armées bulgare et turque ont été étudiées, comme il convenait, notamment par les correspondants de guerre des grands journaux européens.

Aucune publication n'avait jusqu'ici paru sur l'armée serbe. Il était d'autant plus urgent de combler cette lacune, que le rôle de cette armée apparaît maintenant comme infiniment plus considérable qu'on ne l'avait cru d'abord.

M. Henry Barby, correspondant de guerre du *Journal*, nous donne dans les *Victoires Serbes*, un livre à la fois vécu et documenté qui emprunte aux événements actuels un intérêt palpitant. M. Barby assista, au surplus, comme volontaire serbe, aux épisodes du siège d'Andrinople.

Chez Gaston Serge.

EMILE LESUEUR : *Une ferme de l'Artois à la veille de la Révolution* (un vol. in 8 à 2 francs). — Enfourchant sa *Machine à explorer le Temps*, M. Emile Lesueur a remonté le cours des âges — une cote peu ordinaire — et s'est arrêté au seuil d'une ferme artésienne. Comme les cultivateurs de ce temps-là étaient gens accueillants, le *censier* l'a fait entrer et notre auteur a pu ainsi, tout à loisir, étudier la vie de famille de ses hôtes, leur vie sociale, il les a suivis aux fêtes et réjouissances du village ; il a examiné enfin les conditions de la mise en valeur de leurs terres, leurs méthodes de culture, les marchés et les débouchés ouverts aux produits du sol ; tout naturellement il a passé ainsi à l'étude des principales revendications qu'en leur nom les députés du Tiers-Etat présentaient dans les cahiers de

doléances. Il en est arrivé alors à cette constatation, plutôt surprenante, que les grands problèmes sociaux dont notre époque cherche la solution se posaient il y a donc plus d'un siècle déjà en Artois. C'était bien la peine de faire la Révolution ! Le côté intéressant de ce petit livre réside surtout dans le travail de reconstitution de la vie paysanne au XVIII^e siècle et nous, Belges, nous le lirons avec d'autant plus de plaisir que ces Artésiens étaient par la langue et par les mœurs, frères de nos Hennuyers, ils n'étaient d'ailleurs Français que depuis le traité des Pyrénées et, d'avoir si longtemps fait partie de nos provinces, ils avaient conservé une législation et des franchises telles qu'ils étaient, en 1789 encore, parmi les sujets les plus heureux, les moins pressurés, de la Couronne de France.

Aux Éditions des Marches de l'Est

ALBERT DE BERSAUCOURT : *Thomas Braun* (un vol. in 4^o). — Albert Samain, Emile Verhaeren, François Coppée, Paul Verlaine, Francis Jammes, Louis Le Cardonnel, Ch. Guérin, sont les poètes que le subtil critique attentif qu'est M. Alb. de Bersaucourt a tour à tour étudiés en des monographies d'une documentation analytique très adroite et toujours intéressante. C'est un des nôtres, le pittoresque disciple belge du rustique et chrétien Francis Jammes, que nous trouvons minutieusement expliqué dans l'étude très complète qui vient de paraître. La façon dont elle est faite honore autant celui qu'elle concerne que celui qui la réalisa.

Aux Éditions du Beffroi.

LÉON BOCQUET : *La Lumière d'Hellas* (un vol. in 4^o à fr. 3.50). — M. Léon Bocquet est, parmi la jeune génération des poètes français, un des plus remarquables représentants du clacissisme qui perdure, et nous vaut, malgré les bruyantes et fiévreuses agitations des écoles nouvelles qui sans cesse pullulent, de toujours durables chefs-d'œuvre. C'est aux sources, qui ne tarissent décidément pas, de l'inspiration antique que s'alimentent le désir de Beauté, le besoin d'Harmonie et l'irrésistible goût de la Ligne et du Rythme par quoi se distingue l'art équilibré de ces amants fidèles de l'autrefois. Héros et paysages nous évoquent des temps abolis, mais nous les aimons précisément pour ce que leur gloire ou leur charme a d'éternel et de sans cesse renaissant dans la magie des vers impeccables comme ceux que voici.

MEMENTO

❧ *Théâtre de l'Olympia.* — Si *Tourtelin s'amuse*, le public qui assiste aux péripéties burlesques de ses galantes mésaventures ne s'ennuie pas. Le joyeux vaudeville de MM. Kéroul et Barré que l'Olympia, qui fait une florissante saison d'été, vient de reprendre nous initie aux folles complications que peut provoquer le négoce d'une tenancière d'agence matrimoniale qui fait à la fois les mariages authentiques de la main droite et plus souvent les unions éphémères de la main gauche.

Le classique 2^e acte dans une chambre d'hôtel à Fontainebleau réunit, avec la grosse gaité coutumière, tous les personnages masculins et féminins de la pièce. Il y a le lit obligé, les quatre portes complices sans cesse ouvertes puis fermées pour provoquer les rencontres les plus ahurissantes.

Bref, on rit de bon cœur, d'autant plus que Tourtelin, jeune notaire encore niais venu jeter ses gourmes à Paris est incarné par l'amusant M. Camus, que l'opulente M^{lle} Harrietty et la gracieuse M^{lle} Destrez se partagent les premiers rôles féminins. M^{me} Ricard est une patronne délurée d'agence interlope; MM. Harzé, Ricard, Bailly, Demorange se dépensent avec entrain et enfin M. Willy et M^{lle} Madga sont un couple bien gentil de jeunes mariés à la première nuit de noces pleine d'accidents inopportuns.

❧ *Music-Hall de Luna-Park.* — Après les ballets russes, voici l'original troupe des danseurs et danseuses des théâtres royaux de Stockholm. On a fait à ce numéro vraiment artistique de succès de bon aloi qu'il méritait. Il y a du caractère et une adresse acrobatique vraiment remarquable dans les danses de ces suédois pittoresquement costumés.

Mais la variété continuellement changeante demeure la règle du théâtre très couru qui fait le plus atrayant spectacle de la grande cité de fête ou de plaisir édifiée à la place Saintelette.

Parmi tant de prodigieux athlètes ou fantaisistes, tant de gracieuses divettes ou ballerines applaudis durant la dernière quinzaine, nous mentionnerons tout spécialement le sauteur prodigieux James Teddy et un couple de tireurs américains, les Vivians d'une adresse qui déconcerte.

❧ Le théâtre installé dans les magnifiques arènes antiques de Nîmes sert tous les

étés à réaliser des représentations d'art d'un intérêt qui a un lointain retentissement. Une des séances de cette année vient d'être consacrée à la création de la *Bérénice* de M. Albert du Bois, cette tragédie superbe dans laquelle, sans prétendre recommencer Racine, notre compatriote a campé une figure émouvante et noble de la fameuse amante de Titus.

C'est M^{me} Bartet qui incarna la grande étrangère que Rome détesta. Elle a composé le personnage, assurent tous les critiques enthousiastes, avec un art vraiment génial, fait à la fois de charme et de puissance et de noblesse. M. Albert Lambert fils faisait Titus, avec éloquence et chaleur; M. Fenoux faisait Domitien avec majesté; M^{lles} Jeanne Delvair, R. Osborne et Ivonne Ducos complétaient une distribution dont on devine, en un cadre tel que celui des arènes fameuses, la rare splendeur.

L'œuvre au surplus en était digne. Elle a connu le plus légitime succès.

M. Victor Reding, qui assistait à la représentation, s'est occupé tout de suite des moyens de monter *Bérénice* au théâtre du Parc dès cet hiver.

❧ *Le III^e Congrès artistique international* aura lieu à Gand les 19 et 23 juillet, au Palais des Floralies. Prendront la parole pour la lecture de leurs rapports, MM. Blanc-Garin, Brunfaut, Samuel, Destrée, J., etc.

Le Roi et la Reine ont accordé au Congrès leur patronage.

Le Congrès s'occupera successivement des quatre groupes de questions suivantes: 1. Les expositions artistiques internationales. 2. Les concours artistiques internationaux. 3. Les Musées d'art. 4. La propriété artistique.

Les artistes désireux de participer au Congrès sont priés de s'adresser au Secrétariat général, à Bruxelles, rue de l'Arbre-Bénit, 123.

Le Gouvernement du Chili a délégué pour l'y représenter son ministre à Bruxelles, S. E M^r Jorje Huneeus, ainsi que quatre éminentes personnalités artistiques chiliennes. On sait que M. Jorje Huneeus est un fin lettré, écrivain délicat lui-même, critique d'art et passionné pour la musique.

❧ Les expositions de la *Galerie d'Art*, à Bruxelles, sont suspendues jusque fin août.

Les expositions du *Cercle Artistique*, à Bruxelles, reprendront à partir d'octobre.

Exposition des Beaux-Arts, à Spa, du 20 juillet au 14 septembre. Président, M. Ch. Fontaine, à Spa.

Hommage national à Camille Lemonnier. — Le Conseil comunal de Bruxelles a voté une somme de 1000 francs pour la souscription ouverte par le *Soir* et l'Association des Ecrivains Belges.

Partout cette souscription rencontre le plus sympathique accueil. Outre les nombreux dons particuliers, les adhésions d'administrations publiques et d'établissements d'instruction sont nombreuses.

Il est dès à présent certain qu'avec l'apport de la vente de l'*Anthologie Camille Lemonnier* qui ne tardera pas à paraître, le comité sera en mesure d'ériger pour l'an prochain déjà le monument digne du Maître qu'il évoquera et de créer un important prix à décerner périodiquement à de jeunes romanciers belges.

Les souscriptions sont reçues chez le secrétaire du comité, M. Louis Piéard, aux bureaux du *Soir*. Nous transmettrons avec empressement les dons qu'on voudra bien nous adresser directement.

La Société Royale Union Dramatique et Philanthropique donnera le 23 juillet à 7 heures au théâtre Royal du Parc, une soirée des plus intéressantes. Le programme se composera de *La Peau du Lion*, comédie en 3 actes de Léon Tricot et *Chez Nos Vieux*, un tableau populaire en un acte de Modeste Colruyt.

Des soins tout particuliers sont apportés à ces œuvres inédites et probablement ce sera le premier spectacle du théâtre itinérant d'œuvres belges, préconisé au Congrès d'art dramatique français par la fédération nationale.

De son côté, le cercle royal Euterpe fera, à la même occasion, une reprise de *La XX^e année*, la jolie pièce en 3 actes en vers de M. Roland, tant applaudie cet hiver.

Le Musée du Livre publie les fascicules 25 et 26 de ses luxueux albums consacrés à faire connaître les merveilles auxquelles l'art de l'impression et de l'illustration est parvenu à donner une réalisation étonnante de beauté et de fidélité. Des planches de tous genres témoignent de la perfection de l'industrie belge du livre.

La partie littéraire de la publication contient le texte des conférences faites cet hiver

à la Maison du Livre par M. Georges Rency sur les livres belges parus en 1912, par M. Paul Otlet sur *Le Livre dans les Sciences* et par M. J.-O. Sauer sur *l'Illustration du Livre aux XV^e, XVI^e et XX^e siècles*.

Ces superbes albums font honneur à ceux qui en assument la direction, MM. J. Van Overstraeten et Grégoir en tête.

Fédération des Artistes wallons. — Composition du Jury pour l'Exposition de Mons en 1913. — *Peinture*: Bodart, Henri; Lambert, Camille; Marcette; Marneffe, Ernest; Motte, Emile. — *Sculpture*: Bonnetain; Dubois, Paul; Gaspard, J.; Herbays, J. — *Gravure*: Bernier, Charles; Danse, A.-M.; Duriau, A.; Delsa, Edm. — *Architecture*: Bochoms; Rau, M.

La classe des Beaux-Arts de l'Académie de Belgique vient de se réunir. Le secrétaire perpétuel, M. Marchal, a prononcé un éloquent éloge de Camille Lemonnier. Il a rappelé que le grand littérateur était premier candidat à la place de membre correspondant. C'est M. Paul Bergmans, de Gand, qui remplacera Camille Lemonnier.

Les nominations suivantes ont été faites: membres titulaires: MM. Léon Dubois et Fernand Khnopff; membres correspondants: MM. l'architecte Horta et Mestdagh; membre associé: M. Pennell, de Londres.

Le Conseil communal de Bruxelles a nommé M. Victor Horta directeur de l'Académie des Beaux-Arts, en remplacement de M. Herman Richir, démissionnaire.

Le Concours annuel des Beaux-Arts organisé par la province de Brabant, est réservé, cette année, à la peinture monumentale. Prix: 2,000 francs.

Id. *Société Centrale d'Architecture de Belgique*. Concours annuel d'archives d'architecture nationale antérieure au XIX^e siècle. Renseignements: Hôtel Ravenstein, à Bruxelles.

Id. Concours de façades (primes 50,000 fr.) organisé par le Collège échevinal en vue des édifices qui vont s'élever sur l'emplacement de l'ancien entrepôt.

Id. Concours organisé par l'Académie. Sujet: un château d'eau. Prime: 1,000 fr. Renseignements au secrétariat de l'Académie, au Palais des Académies.

A l'occasion de la récente inauguration du musée Grétry, à Liège, le *Gaulois* fixe quelques souvenirs sur le grand musicien liégeois:

« Grétry est né à Liège le 8 février 1741. Dans ses *Mémoires* il avait fixé la date de sa naissance au 11 février, de telle sorte que tous ses biographes ont reproduit ce renseignement ; mais un acte de baptême, extrait des registres de la paroisse Sainte-Marie de Liège, et découvert par un musicographe, a forcé à reporter la naissance du célèbre musicien de trois jours en arrière, c'est-à-dire au 8 février.

» La même incertitude a régné pendant assez longtemps sur la fixation de la maison natale de Grétry. Deux quartiers de Liège se sont disputés pendant plusieurs années l'honneur d'avoir donné le jour à l'auteur de *Richard Cœur de Lion*. La tradition veut (et la consécration prochaine va fixer définitivement ce point d'histoire) que Grétry soit né 28, rue des Récollets, dans le quartier d'Outre-Meuse. Une inscription est encastrée dans le mur ; la maison est d'apparence assez modeste ; elle est dans un des coins les plus reculés de la vieille ville ; et, malgré cela, tous les Liégeois, tous les amis de la musique sont allés dans cet humble logis transformé en musée accomplir un pèlerinage.

» Cependant Grétry semble s'être plu à dérouter ses historiens, puisque dans un passage de ses *Essais* on peut lire ces lignes à propos du séjour que fit le musicien au collège liégeois de Rome : « Tout Liégeois a le droit d'y demeurer cinq années. Il faut être né à Liège ou dans l'enceinte de trois lieues aux environs de la ville : cependant le quartier d'Outre-Meuse est exclu, parce qu'il régnait, dans le temps de sa fondation, une guerre civile entre les deux quartiers de la ville. Si j'étais né deux ans plus tard, j'avais part à l'exclusion. »

» Les savants de la ville de Liège sont partis sur cette déclaration de Grétry pour affirmer que le musicien n'était pas né Outre-Meuse, comme on le supposait généralement, mais qu'il avait déjà deux ans quand ses parents vinrent s'y établir. Là encore il a fallu pour ainsi dire plaider contre Grétry lui-même et c'est le quartier d'Outre-Meuse qui a triomphé ; c'est lui qui a été définitivement établi comme ayant donné naissance au compositeur.

» Il est curieux de remarquer que s'il a fallu se disputer pour savoir où était né Grétry, il a fallu aussi, en 1813, aller en justice au sujet de la dépouille mortelle du grand homme. Grétry était mort le 24 septembre 1813 à Montmorency, dans cette propriété de l'Ermitage qui avait été le témoin de ses derniers succès. Or, peu de temps après que Grétry eut été enterré au cimetière de l'Est (aujourd'hui le Père-Lachaise), son neveu, nommé Flamand, sollicita et obtint

du préfet de police l'autorisation de procéder à l'exhumation de son oncle et à l'extraction du cœur, dont il tenait à faire hommage à la ville de Liège. Le compositeur avait souvent parlé de ce désir, sans toutefois le mentionner dans son testament. Or, on procéda à l'exécution, et Flamand offrit le cœur de Grétry à la ville de Liège ; mais les échevins tardèrent à répondre ; Flamand, vexé, fit enterrer le cœur à l'Ermitage de Montmorency, dont il était devenu héritier. Il y eut un procès que gagna la ville de Liège ; mais Flamand dut à la protection de la duchesse de Berry, en 1824, un arrêté du préfet de Seine-et-Oise, qui interdit l'enlèvement du cœur de Grétry. Enfin, en 1828, après un recours au conseil d'Etat, le cœur fut remis aux magistrats liégeois et déposé dans le piédestal du buste élevé au compositeur dans l'Hôtel de Ville. Il avait fallu quinze ans pour que la précieuse relique arrivât dans la ville natale du maître ! »

Exposition à Tournai, des œuvres de MM. Mignot, aquafortiste, Dasselborne et Allard, peintres, ainsi que de M^{lle} Jenny Lorrain, statuaire-médailleur. Parmi les œuvres de M^{lle} Lorrain, figure le buste de M. Henri Van Laer, professeur-directeur de l'Ecole de Brasserie et président de la Société chimique de Belgique, commandé par l'Institut supérieur de Brasserie de Gand.

Le peintre Lievin Herremans vient de revenir d'un tour en Hollande, avec une série intéressante d'impressions de plein air et d'intérieurs, principalement des environs de Veere.

Une souscription pour la maison natale de Goya, à Fuendetodos, en Aragon. — Le peintre Ignacio Zuloaga, après avoir fait apposer une plaque commémorative sur la maison natale de son illustre compatriote, s'est avisé que la vénérable demeure tombe en ruine.

Il ouvre une souscription pour restaurer la maison et la transformer en musée.

Une plaquette vient de paraître, par MM. A. Gleizes et J. Metzinger, sur le *Cubisme*.

Illustrée de quelques reproductions de tableaux, cette plaquette est destinée à l'éducation du public.

Pour les cubistes, la forme apparaît douée de propriétés identiques à celles de la couleur. Ils appellent lumineux ce qui frappe l'esprit. Ils se refusent à mesurer la lumière, à la limiter en agréant toutes les possibilités comprises entre les points extrêmes du spec-

tre, entre les tons froids et les tons chauds. Comprenez-vous?

☞ Le Musée Ingres et le monument Emile Pouillon à Montauban, qui devaient être inaugurés le mois dernier, ne recevront cette consécration qu'à l'automne prochain.

☞ Le Cercle Artistique d'Ostende a fait l'ouverture de son Salon des Beaux-Arts, au Portique-Promenoir, Digue de Mer, le 9 juillet dernier.

☞ Paul Gauguin a jadis gravé à l'eau-forte un portrait de Mallarmé, et l'œuvre est d'autant plus intéressante qu'on ne con-

naît du peintre qu'une seule autre planche gravée, postérieure en date et de dimensions inférieures. Un tirage de ce portrait à quatre-vingts épreuves numérotées sur Japon ancien a été fait par les soins de l'éditeur Porcabeuf, à Paris, qui met en vente ces estampes à 40 francs l'une. S'adresser à l'éditeur, 187, rue Saint-Jacques, Paris.

☞ La statue de J.-H. Fabre, le célèbre entomologiste français, sera érigée sous peu dans la Cour de l'Ecole normale d'Avignon.

☞ Le jury pour le Salon de Nieuport est composé de MM. E. Claus, J. De Clerck et André.



CAISSE CENTRALE

de Change et de Fonds Publics (S. A^{mb})

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES

Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746

Rédaction : * A. 6868

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☞ M. Armand Grisar a pris la succession de M. C. de Browne aux *Vicinaux du Mayumbe*.

☞ Aux *Tramways de Braïla*, M. Henri Jacquet a été nommé administrateur.

☞ C'est M. Omer Lepreux, directeur à la Banque Nationale, qui remplace le baron Macar, décédé, à la Société d'assurances *La Royale Belge*.

☞ M. Jacobs-Havenith a été appelé à succéder à M. Aug. Le Brun, décédé, comme administrateur de la *Société d'Electricité du Nord de la Belgique*, et M. Em. Verhaegen, à M. Hector Monnom, comme commissaire.

☞ A la *Société d'Electricité du Borinage*, c'est M. Albert Janssen qui remplace M. Le Brun.

☞ Une personnalité de notre monde des affaires vient de disparaître. M. Paul Hammelrath, administrateur et secrétaire de nombreuses sociétés de tramways — il était notamment administrateur-délégué des Tramways de Salonique — vient de mourir à Ouchy, en Suisse, où il avait espéré rétablir sa santé ébranlée. Entré très jeune dans les affaires, au moment de l'éclosion du grand mouvement qui devait jeter nos ingénieurs sur tous les points du monde pour y établir des moyens de communication par

tramways, M. Hammelrath se créa rapidement une situation marquante, grâce à son esprit d'ordre et de méthode et à sa grande facilité de travail. C'était un spécialiste très distingué en matière de tramways.

Nous présentons nos condoléances à sa famille et notamment à son beau-père, M. Eugène Bourson.

☪ La compagnie des agents de change près la Bourse de Paris vient de se réunir en assemblée générale pour procéder à l'élection de son syndic, en remplacement de M. Millon d'Ailly de Verneuil, démissionnaire des hautes fonctions occupées par lui pendant dix-huit années, avec la haute compétence et la grande autorité personnelle qui ont fait de lui, pendant cette longue période, le représentant le plus éclairé du marché financier français.

Le choix de la compagnie s'est porté sur M. Rochet, membre de la compagnie depuis 1880; treize fois M. Rochet a fait partie de la chambre syndicale.

ECHOS FINANCIERS

Une conférence des représentants des banques russes a eu lieu sous la présidence de M. Davydoff, directeur de la chancellerie de crédit au ministère des finances. Il a été constaté que la situation monétaire en Russie était plus favorable que dans la plupart des pays étrangers, mais qu'il fallait suivre une politique monétaire conservatrice, pour empêcher le drainage de l'or russe notamment pour Berlin.

La situation monétaire en Russie sera prochainement encore améliorée par la rentrée des capitaux provenant des émissions d'obligations des chemins de fer, émissions faites à l'étranger, ainsi qu'à la suite de gros paiements au commerce et à l'industrie, qui seront effectués par le Trésor dès le vote du budget.

BANQUE DE FRANCE. — Le dividende du premier semestre de 1913 a été fixé à 100 francs net par action (contre 75 francs net pour le semestre correspondant de 1912), après amortissement de 5 millions de francs sur le portefeuille fonds publics et prélèvement de 2 millions pour garantie des retraites du personnel. La redevance à l'Etat a nécessité pour ce semestre un décaissement de 7 millions 400,000 francs.

LE MARCHÉ BERLINOIS — Après avoir répété à tout propos que le marché berlinois traversait une période particulièrement difficile, on ne saurait s'en rendre mieux compte qu'en jetant un coup d'œil sur les statistiques du rendement des impôts sur transactions boursières. Or, en mai 1913, le rendement a été de 1,668,283 marks, contre 2,271,102 marks en avril et 2,419,960 marks en mai 1912. Le rendement du timbre sur effets de commerce pendant le mois de mai écoulé a été de 1,818,515 marks, contre 1 million 845,642 marks en avril précédent.

BANQUE RENAULD, A NANCY. — La deuxième assemblée tenue le 21 juin a constitué définitivement la société anonyme au capital de 40 millions qui a pris depuis le 1^{er} juillet la suite de la commandite « Renault et C^{ie} ».

Voici la composition du conseil d'administration: M. Ch. Renault, banquier à Nancy, président; MM. V. Brueder, entrepreneur de travaux publics, à Paris; A. Daum, maître verrier, à Nancy; G. Ferry, industriel, à Lexy; Ch. Fisson, industriel, à Xeuilloy; A. Grosdidior, maître de forges, à Commercy; A. Lederlin, père, industriel, à Thaen; H. Bauer et Ch. Marchal, et P. Dreyer, banquier à Nancy.

Ont été nommés commissaires des comptes: MM. Bodet, industriel, à Nancy; Ch. Louis Michel, agriculteur, à Tomblaine et Léon Groff, ancien banquier, à Pont-à-Mousson.

BONS DU TRÉSOR BELGE. — Le correspondant londonien du *Moniteur des Intérêts Matériels* annonce que des arrangements auraient été pris pour le renouvellement d'une partie des bons du Trésor belge qui arriveront prochainement à échéance, soit 2,500,000 liv. st.

La Société Générale, la Banque de Paris et des Pays-Bas et la Banque de Bruxelles émettent à 96 p. c. des **BONS DE CAISSE** de la ville de Gand 4 p. c. remboursables le 30 juin 1923. Le montant en est de 12 millions.

CHEMINS DE FER SUD-OUEST BRÉSILIENS. — L'assemblée annuelle des actionnaires de cette société s'est tenue sous la présidence de M. A. Focquet, président du conseil d'administration.

Les porteurs de 7,581 actions privilégiées, 38,315 actions ordinaires et 4,815 actions de jouissance, soit au total 50,711 titres, sont présents ou représentés à la réunion.

M. Graux assume les fonctions de secrétaire, et MM. E. Quellenec et P. Liénart prennent place au bureau en qualité de scrutateurs.

Les comptes sont adoptés sans opposition.

Le dividende de 20 francs par action privilégiée non amortie est payable depuis le 15 juillet courant.

L'assemblée donne décharge aux administrateurs et aux commissaires.

Les actionnaires réélisent MM. Philippon, Vent et Gilbert, respectivement en qualité d'administrateurs et de commissaire.

CHEMINS DE FER DU CONGO. — Un télégramme de Matadi, reçu le 5 juillet, annonce que la recette d'exploitation durant le mois de juin 1913, le dernier de l'exercice, s'est élevée à la somme de 1,321,000 francs, contre fr. 1,388,302.08 pendant le mois correspondant de l'année dernière, soit donc une diminution d'environ 67,000 francs.

Les recettes encaissées pendant l'exercice 1912-13 se totalisent ainsi à 13,528,000 francs environ au lieu de fr. 14,150,899.82 en 1911-122, soit un moins-value pour l'année écoulée de 622,900 francs environ.

ARGENTINE RAILWAY C^o. — Les recettes brutes des lignes du Cordoba et de l'Entre-Rios, dont l'Argentine Railway C^o assure directement l'exploitation, respectivement depuis le 1^{er} janvier 1913 et depuis le 1^{er} novembre 1912, se sont élevées, pour la semaine finissant le 7 juin 1913, à 1,242,360 francs, en augmentation de 263,718 francs, ou 26.94 p. c., sur les chiffres de la période correspondante de l'année précédente.

Pour la même semaine, les recettes de l'Argentine North-Eastern et de la Compagnie Française des Chemins de fer de la province de Santa-Fé, dans lesquelles l'Argentine Railway C^o possède un très important intérêt, se sont élevées à 789,617 francs, en augmentation de 161,053 francs, ou 25.62 p. c. sur les chiffres de la période correspondante de l'année dernière.

Les recettes du **METROPOLITAIN** de Paris, pour le premier semestre de 1913, s'établissent comme suit: 160,588,272 voyageurs et fr. 27,460,334.35 soit une diminution de 85,690 voyageurs et de 776,656 francs comparativement à la même période de l'an dernier.

L'assemblée extraordinaire des **TRANSPORTS DE SAVONE** est remise au 26 juillet prochain.

UNION DES TRAMWAYS. — La société vient de publier les recettes du mois de mai des entreprises dans lesquelles elle est intéressée. Elles s'élevèrent à 904,325 francs, contre 831,724 francs en mai 1912, soit en augmentation de 72,601 francs ou 8.73 p. c.

Les recettes des cinq premiers mois de l'exercice en cours atteignent ainsi 4,027,031 francs, contre 3,649,221 francs pour la période correspondante de 1912, soit en augmentation de 377,810 francs, ou 10.35 p. c.

Notre excellent confrère « *l'Echo de la Bourse* » annonce que le rachat des **TRAMWAYS DE TIFLIS** par la municipalité apparaît comme une éventualité presque inéluctable. Etant donné les difficultés contre lesquelles la société s'est débattue en ces dernières années et le rendement des plus médiocre qui en est résulté, on conçoit que le prix de rachat prévu par la ville est des plus maigre; si elle parvient à l'imposer à la société, celle-ci ne pourra accorder que de bien maigres indemnités à ses obligataires.

CHARBONNAGES DU POIRIER. — Grâce aux nouvelles installations, on compte sur un accroissement notable des production. Toutes les installations du fond sont, à l'heure actuelle, électrifiées et l'air comprimé y est également employé. L'emploi de tous les appareils les plus modernes a permis de diminuer la main-d'œuvre dans des proportions telles que le prix de revient est maintenu à son minimum.

CHARBONNAGES DE BIELAIA. — On annonce que des pourparlers seraient engagés avec *Taganrog* pour le rachat de Biélaia.

Rapportons cette rumeur sous les réserves d'usage et annonçons, en attendant, qu'une couche importante de charbon viendrait d'être découverte.

HAUTS FOURNEAUX ET MINES D'HALANZY. — L'assemblée annuelle des actionnaires se tiendra le 19 juillet prochain.

Les bénéfices acquis pour l'exercice clos le 31 mai dernier, sont sensiblement supérieurs à ceux de l'exercice précédent: ils se chiffrent à fr. 563,848.80 contre fr. 397,378.07. Après défalcation de fr. 14,764.59 pour charges diverses, contre 10,356.87, il reste un solde bénéficiaire répartissable de fr. 550,084.21 au lieu de fr. 387,021.20 l'an dernier.

Indépendamment d'allocations plus importantes aux amortissements (222,000 francs au lieu de 127,000 francs), le dividende est porté à 55 francs par action de capital au lieu de 45 francs l'an dernier. Quant au dixième de part de fondateur, il est rémunéré par fr. 22.46 au lieu de fr. 14.05.

USINES DE BRIANSK. — Les formalités administratives nécessitées par le transfert à la Société de Briansk des mines de charbon de la *Société Routchenko* étant terminées, la Société de Briansk va pouvoir procéder à l'augmentation de son capital de 30,175,000 roubles à 41,175,000 roubles. Sur les 110,000 actions nouvelles de 100 roubles ainsi créées, 37,678 seront émises contre espèces et 73,322 serviront au paiement des concessions de *Routchenko*, qu'en fait, la Briansk exploite depuis le 1^{er} janvier 1913.

Des notes qui sont publiées par les journaux français à cette occasion, nous détachons:

« La possession de ces mines de charbon permettra d'assurer dans des conditions normales la marche de l'usine Alexandre, ce qui n'était pas toujours le cas dans le passé, puisqu'à la fin de 1912 on avait dû éteindre un des cinq hauts fourneaux en raison de la crise des combustibles ».

LAMINOIRS DE BAUME. — L'assemblée extraordinaire des actionnaires a voté, à l'unanimité, la prorogation de la société pour une durée de 30 ans.

L'exercice 1912-13 a laissé, ainsi qu'on pouvait le prévoir, un bénéfice supérieur au chiffre de l'exercice précédent. Le dividende probable peut être évalué, au minimum, nous dit-on, à 12 francs, soit 2 francs d'augmentation sur le coupon antérieur.

Par acte passé devant M^{es} Van Halteren et Poelaert a été constituée la nouvelle société **LA BRUGEOISE ET NICAISE ET DELCUVE** qui a repris les usines et la suite des affaires de la Brugéoise et de l'ancienne Société Nicaise et Delcuve, de la Louvière.

Le fonds social est représenté par 40,000 actions de capital de 250 francs et par 40,000 actions ordinaires sans désignation de valeur.

Le conseil d'administration a pour président M. Glibert-Delcuve, l'ancien administrateur-délégué de la Société Nicaise et Delcuve, et pour vice-président M. Jos. Strubbe, ancien président de La Brugéoise; MM. Victor Latinis et Louis Tabutaut seront les administrateurs-délégués, et M. C. De Grootd, l'administrateur-directeur général.

SOCIÉTÉ D'ÉLECTRICITÉ DU BASSIN DE CHARLE-ROI. — Les dividendes sont payables comme suit, à partir du 15 juillet 1913:

Fr. 37.50 contre remise du coupon n° 12 des 5,100 actions privilégiées anciennes;

20 francs contre remise du coupon n° 12 des 2,000 actions privilégiées nouvelles;

Fr. 37.50 contre remise du coupon n° 12 des 900 actions ordinaires;

Fr. 133.30 contre remise du coupon n° 12 des 630 actions de fondateur.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'ENTREPRISES ÉLECTRIQUES.

— *La Société Electrique de l'Adamello*, dans laquelle la Générale d'Entreprises Electriques est intéressée, a réalisé, pour l'exercice clos le 31 mars 1913, des bénéfices supérieurs à ceux de l'exercice précédent. Les recettes d'exploitation et les revenus des participations ont atteint L. 2,068,028.76 contre L. 1,526,178.18 en 1911-12. Défalcation faite des dépenses d'exploitation qui se sont élevées à L. 1,338,966.59 au lieu de L. 890,661.24 antérieurement, le profit net apparaît par L. 729,062.17 contre L. 635,516.94. En y ajoutant le report antérieur, le solde bénéficiaire disponible s'élève à L. 736,183.63, somme qui a reçu l'application suivante:

Réserve légale	L.	36,453.11
Dividende 4 1/2 p. c. par action de 500 lire . . .		675,000.—
Tantièmes		13,891.35
A nouveau		10,839.17
	L.	736,839.17

Le dividende attribué à chaque action a donc été fixé à 9 lire, au lieu de 8 lire répartis pour l'exercice 1911-12.

ROBINSON DEEP GOLD MINING. — Le dividende intérimaire a été fixé à 15 p. c. payable à partir du 14 août 1913 par 3 sh.

Celui de la **SIMMER AND JACK** est de 7 1/2 p. c. ou sh. 1/6 à partir de la même date.

SOCIÉTÉ COTONNIÈRE SAINT-ETIENNE DU ROUVRAY. — Le Comptoir cotonnier français, organisme chargé de régulariser la vente à l'exportation et dont il avait été question dans le dernier rapport de la Cotonnière du Rouvray, a été constitué à Paris le 24 juin. L'assemblée constitutive a désigné cinq administrateurs pour la région du Nord et trois pour la Normandie et s'est séparée en formulant le vœu que de nouvelles adhésions permettent bientôt de porter à son maximum prévu de douze, le nombre des administrateurs, qui sont élus à raison d'un par deux cent mille broches. Réuni aussitôt après l'assemblée générale, le conseil d'administration a décidé de se mettre à l'œuvre sans délai pour éviter tout arrêt dans la marche des exportations qui dépassent depuis le commencement de l'année, deux millions de kilos pour les deux régions groupées. La Cotonnière Saint-Etienne du Rouvray est intervenue dans le syndicat pour 60,000 broches et sa participation est fixée à 3 p. c. de la production de ces broches, soit 65 mille kilos net.

LA PROSPECTION DANS LES KUNDELUNGU ET LE MANDOKO. — Par arrêté royal paru au *Moniteur* du 26 juin, la disposition du paragraphe 2 de l'article 1^{er} du décret du 23 décembre 1912, qui interdit tous les travaux de recherche des diamants et des pierres précieuses dans la zone dite des Kundelungu, est abrogée. Les recherches pour les diamants et les pierres précieuses

restent toutefois interdites dans les terrains formant le bassin de la rivière Luizi, affluent de la Luapula, en amont de son confluent avec le ruisseau Luanza et y compris le bassin de ce dernier, et la partie du bassin de la rivière Lushipuka, affluent de la Luapula, en amont de son confluent avec le ruisseau Katipa et y compris le bassin de ce dernier, ainsi que dans un rectangle de deux mille hectares dont le centre se trouve près de la source du ruisseau Tombolo, affluent de la Lufira, et dont le côté orienté nord-sud mesure cinq kilomètres. La disposition du paragraphe 3 de l'article 1^{er} et l'article 2 du même décret, qui interdisent tous travaux de recherche des diamants et de pierres précieuses et d'étain dans la zone dite de Mandoko, sont abrogés. Le présent décret est entré en vigueur le 1^{er} juillet 1913.

La vente de cuivre du Katanga, brut et affiné, pour compte de l'**UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA** et d'ordre de la Société Coloniale Anversoise, a eu lieu à Anvers, par l'intermédiaire des courtiers Grisar et C^{ie}.

Elle comportait 259,438 kilos de cuivre brut et 200,000 kilos de cuivre affiné traité par la Société des Cuivres d'Hemixem. Le marché à Londres était faible et les perspectives sont orientées plutôt vers la baisse. Malgré cela la demande fut assez pressante et les offres étant beaucoup plus nombreuses qu'aux précédentes occasions et les prix très satisfaisants, il a été vendu 100 tonnes à 141 francs les 100 kilos de cuivre brut à la Coloniale Anversoise, et le solde a été adjugé à fr. 139.75 à la Compagnie Commerciale Belge. Le cuivre affiné a été cédé: 10 tonnes à 165 francs à la Compagnie Commerciale Belge; 50 tonnes à fr. 164.50 à la Coloniale Anversoise et le solde à 160 francs à la Compagnie Commerciale Belge. Le cuivre affiné n'atteignait pas le pourcentage de 99.80 exigé pour être rangé comme « best selected ». Il a été tenu compte de cette circonstance dans les offres présentées.

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DES EXPOSITIONS est entrée en liquidation depuis le 9 juillet. Elle a choisi comme liquidateurs, MM. Eugène Keym et Bogard.

LA SOCIÉTÉ DES PÉTROLES DE TUSTANOWICE paraît devoir être une mine d'or (si nous osons nous exprimer ainsi).

Elle a encaissé pour la période du 1^{er} au 30 mai 1913, fr. 24 mille 626.83, représentant le produit net de la vente des huiles lui revenant du chef de ses participations dans les mines pétrolifères de Galicie.

Le produit des ventes a atteint pour:

	1911	1912	1913
Janvier	fr. —	5,058.11	21,452.56
Février	—	5,751.43	22,199.26
Mars	—	5,760.12	23,586.80
Avril	1,101.17	5,797.02	24,027.65
Mai	1,281.—	7,484.76	24,626.83
Juin	2,608.70	7,555.17	—
Juillet	4,277.64	8,230.88	—
Août	4,030.34	8,678.18	—
Septembre	3,735.17	12,604.85	—
Octobre	4,351.07	15,014.71	—
Novembre	4,855.07	14,615.07	—
Décembre	4,729.03	16,626.92	—
	30,969.19	113,177.22	115,893.10

Pendant les cinq premiers mois de 1913 elle a donc fait des recettes supérieures à celles de toute l'année 1912.

Ce résultat — superbe — fait le plus grand honneur au réorganisateur de cette affaire, laquelle a connu des temps plus que difficiles.

LÉGISLATION

La loi du 24 juin 1913 a déclaré éligibles aux fonctions de juge ou de juge suppléant au tribunal de Commerce :

1° Les commerçants ou anciens commerçants âgés de 25 ans accomplis ayant dans le ressort du tribunal leur résidence habituelle et qui exercent ou ont exercé le commerce avec honneur et distinction pendant cinq ans au moins;

2° Les administrateurs ou anciens administrateurs de sociétés anonymes, de sociétés coopératives ou d'unions de crédit, dont le principal établissement est en Belgique, s'ils sont âgés de 25 ans accomplis, s'ils ont, dans le ressort du tribunal leur résidence habituelle, s'ils sont ou ont été placés à la tête de la gestion journalière de l'entreprise en qualité d'administrateur délégué, gérant, directeur ou à un titre analogue, et ont exercé ces fonctions avec honneur et distinction pendant cinq ans au moins.

Tribunal de commerce de Bruxelles.

Le comité central de la Chambre de commerce a pris acte de ce que le nombre des candidats aux sièges vacants du tribunal de commerce de Bruxelles était égal à celui des mandats à conférer. Un poll était donc inutile. En conséquence, ont été proclamés candidats : pour la présidence, le distingué président sortant, M. Victor Delbrasine; pour la vice-présidence, M. Pierre Annemans. En qualité de juges effectifs : MM. Alexis De Bremeaeker, Léon Delfosse, Léon Dubois, Eugène Jonniaux, Firmin Lambeaux, Joseph Legrand, Gustave Lemarinel, G. Levril, Lucien Mayer, Amédée Peyralbe, J. F. Puttaert, Léon Rossum, Jacques Verhoogen, Henri Verleysen et G. Wyns.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées aux Bourses de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Deux vol. in-4^o de 2300 pages, reliés (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles). — Prix: 20 francs.

M. V. D. M.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



ÇÀ ET LÀ

METALLURGIQUE DE COUILLET.
— Une assemblée générale s'est tenue le 21 juin pour présenter le rapport prévu à l'article 162 de la loi sur les sociétés.

Voici les documents dont lecture a été donnée par le président :

« Aux termes de l'article 162 de la loi sur les sociétés commerciales, les résultats de la liquidation doivent être soumis, chaque année, à l'assemblée générale de la société, avec

indication des causes qui ont empêché la liquidation d'être terminée.

» La liquidation de la Société anonyme Métallurgique de Couillet s'est effectuée conformément aux décisions prises le 23 octobre 1911, la Société anonyme des Usines Métallurgiques du Hainaut ayant effectivement repris et assuré l'exécution des obligations de la Société anonyme Métallurgique de Couillet et repris son actif.

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR**

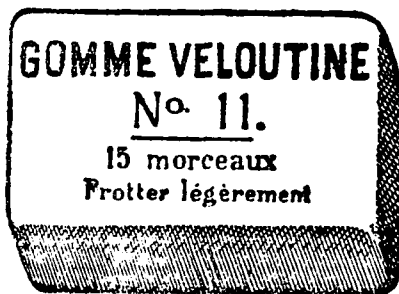
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encrée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

» De leur côté, les actionnaires de la Société anonyme Métallurgique de Couillet ont réalisé, pour la plupart, l'échange de leurs titres.

» La fusion des deux sociétés s'est donc effectuée normalement, et il ne reste en suspens que la dette obligataire de la Société anonyme Métallurgique de Couillet.

» Nous nous occupons de lui donner une très prochaine solution et la situation de nos affaires est telle, que les obligataires de Couillet nous font crédit de ce prochain arrangement.

» Cette question seule empêche la clôture de la liquidation.

» Le bilan se traduit par : au passif, « la dette obligataire », et à l'actif « une créance équivalente à la charge de la Société anonyme des Usines Métallurgiques du Hainaut ». L'unique poste à l'actif et au passif représente une valeur de fr. 4,083,551.26. »

TRAMWAYS D'ODESSA. — Sous la présidence de M. E. Baelde, président du Conseil, assisté de M. Francken, secrétaire et de MM. H. Samuel et A. Samuel, scrutateurs, les actionnaires ont approuvé les comptes de l'exercice 1912.

En conséquence les dividendes fixés, soit fr. 7.50 à l'action de capital et fr. 9.50 à l'action de jouissance, sont payables depuis le 2 mai contre remise des coupons n° 32 de chaque catégorie.

L'assemblée réélit dans leurs charges respectives, M. Charlier, administrateur, et M. Van den Eeckhout, commissaire, dont les mandats arrivaient à expiration et ratifie la nomination aux fonctions d'administrateur de M. F. Wilmart-Urban, appelé par le Conseil à remplacer feu M. A. Lebrun.

Il résulte des explications fournies que sur la longueur totale du réseau (125 kilomètres)

66 kilomètres sont électrifiés et en exploitation et le reste, dont une grande partie est prête, entrera en exploitation électrique dans le courant de l'exercice actuel.

Le Conseil est heureux de ne pas devoir envisager une nouvelle émission d'obligations après les 10,000 émises en 1912, à condition que le programme actuel ne soit pas modifié. Ce sont les modifications et extensions du programme qui ont amené les augmentations du capital; il sera du reste facile d'éviter les émissions si les recettes et les bénéfices continuent à progresser et si les actionnaires approuvent la politique prudente du Conseil en matière de répartition.

La réserve légale est presque complète: elle atteint 2,200,000 francs; elle sera complète fin 1913, sans doute. Ensuite, il sera créé un fonds d'amortissement des actions prévu par les statuts et alimenté avec les 10 p. c. du superbénéfice. En outre, on constituera un fonds de renouvellement et d'a-



 Spécialité de Découpage
et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR.
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

*Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux*

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

mortissement du matériel, en rapport avec l'importance de l'exploitation.

Ces mesures n'empêcheront cependant pas l'augmentation progressive des dividendes.

TRAMWAYS DE MILAN-BERGAME-CREMONE. — On se rappelle que la situation financière de cette société a été complètement remaniée. Les transformations opérées consistaient en la création d'actions privilégiées de 500 francs chacune, émises jouissance 1^{er} octobre 1911, rapportant un intérêt récupérable de 4 1/2 p. c., et destinées à être remises aux créditeurs tant chirographaires qu'obligataires.

Cette combinaison financière, on le sait, a été proposée aux intéressés, par suite de l'im-

possibilité où la société se trouvait de faire face encore à son service obligataire.

Le capital se compose donc actuellement de 15,000 actions privilégiées de 500 francs ou 7,500,000 francs; et, en outre, de 29,000 actions ordinaires — précédemment de 160 francs chacune et réduites à 20 francs — ou 580,000 francs.

Ceci dit, constatons que les recettes encaissées en 1912-1913 se chiffrent par 1 million 986,706 fr. 05, contre fr. 1,990,170.58 en 1911-1912.

Les comptes qui ont été présentés à l'assemblée ordinaire du 7 juillet font ressortir un solde bénéficiaire de fr. 125,783.55.

USINES METALLURGIQUES DU HAINAUT. — Une première assemblée extraordinaire convoquée pour le 31 mai dernier n'ayant pu délibérer par suite de l'insuffisance du nombre de titres déposés, une seconde réunion s'est tenue valablement le 21 juin.

A cette assemblée le président a exposé que, pour faire face à des accroissements éventuels de l'actif immobilier et mobilier de la Société anonyme des Usines Métallurgiques du Hainaut, il y a lieu de prévoir une augmentation de capital de trois millions de francs pouvant servir à la rémunération d'apports nouveaux, soit en actions, soit en numéraire; que cette opération entraîne la nécessité de créer suivant les circonstances, soit des actions entièrement libérées qui seront remises en échange des apports, soit des actions à souscrire.

Qu'en raison de la nature des besoins sociaux à prévoir et des négociations à conduire, il importe de laisser au conseil d'administration la faculté de décider de ces augmentations de capital et de la façon dont il importe de les réaliser.

L'assemblée a décidé d'augmenter le ca-

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois . .	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

pital social actuellement fixé à la somme de 10,000,000 de francs, représenté par 100,000 actions d'un import nominal de 100 francs chacune, à concurrence de 9,000,000 de fr., par la création de 30,000 actions nouvelles du même import et conférant les mêmes droits que les actions actuellement existantes.

Quand cette augmentation de capital aura été définitivement acquise, par la souscription ou la création des 30,000 nouveaux titres dont il s'agit, l'article 6, alinéa premier, des statuts sera modifié comme suit :

« Art. 6, premier alinéa. — Le capital social est fixé à la somme de 13,000,000 de francs, représentés par 130,000 actions de 100 francs chacune. »

L'assemblée générale délègue tous pouvoirs au conseil d'administration, ou éventuellement aux ou à la personne que celui-ci désignerait, pour réaliser cette augmenta-

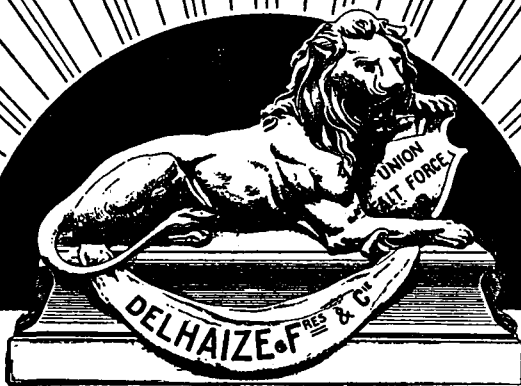
tion de capital en une ou plusieurs fois, aux époques, aux taux et conditions qu'il estimera convenables.

Toutes les résolutions ont été adoptées à l'unanimité.

CHEMIN DE FER GAND-TERNEUZEN. — L'assemblée du 1^{er} juillet réunissait les porteurs de 464 actions privilégiées (sur 3,446) et de 954 actions ordinaires (sur 5,000) ; les nouvelles mesures concordataires qui ont été votées prévoient un délai pour le paiement de toute dette antérieure ou ayant une cause antérieure au 20 octobre 1912 et pour l'exécution de toute condamnation ayant une cause antérieure à cette date. Les intérêts de ces dettes, notamment les coupons qui viendront à échoir durant ce délai et les obligations devenant remboursables par voie de tirage au sort, ne seront exigibles qu'à l'expiration de ce délai.

DELHAIZE FRÈRES & C^{ie}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.
Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

La durée du délai est fixée au temps nécessaire pour apurer tout le passif différé en vertu de l'article précédent. Il ne sera procédé à aucune distribution ou répartition avant que toutes les contestations sur l'admission au passif soient définitivement tranchées par jugement ou par transaction.

Pendant le temps du délai, la gérance de la société sera placée sous le contrôle d'un collège composé de MM. F. Levêque, avocat à Bruxelles, A. Ligy, avocat à Gand, et Clément Thiry, qui auront à ratifier tous les

actes d'administration ou de disposition, afin de les rendre valables.

Ce collège pourra, aux frais de la société, convoquer l'assemblée des créanciers admis chaque fois qu'il le jugera utile. Cette convocation sera obligatoire à la demande de tout groupe de créanciers dont les créances représentent un million au moins du passif définitivement admis.

Les créanciers qui auront été admis aux délibérations concordataires en vertu de l'article 16 de la loi sur le concordat préven-

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

tif cesseront de faire partie de l'assemblée lorsque leur créance aura été écartée par une décision judiciaire définitive.

Cette assemblée délibérera comme il est prescrit par la loi sur le concordat préventif; les votes nécessiteront les deux majorités établies par l'article 2 de la dite loi. Les décisions ainsi adoptées seront obligatoires pour tous les créanciers ou prétendants tels.

Le collège pourra, à tout moment, et avec l'autorisation de l'assemblée susdite, demander en justice, au nom des créanciers, la résolution anticipée du concordat, si les intérêts des créanciers sont en péril.

Pour être valable toute décision du collège institué par l'article 3 devra être prise par deux de ses membres au moins, le troisième étant présent ou dûment averti; en cas de démission ou empêchement prolongé d'un membre du collège, il sera pourvu à son remplacement, à la requête de ses deux collègues, par M. le président du tribunal de commerce de Gand.

M. Ligy, nommé membre de ce collège, n'a pas accepté le mandat d'administrateur qui lui avait été conféré antérieurement; il a été remplacé par M. De Tilloux, bourgmestre de Selzaete.

UNION ANVERSOISE DE TRAMWAYS.

— Les comptes de l'exercice écoulé ont été approuvés à l'unanimité moins cinq voix; ils

concluent à la répartition d'un dividende de 6 francs aux actions de capital et de 2 francs aux titres de dividende, payables le 15 courant.

Un actionnaire aurait voulu connaître les taux d'évaluation du portefeuille, le président s'y est refusé. Il a dit cependant que les ordinaire Banlieue de Saint-Pétersbourg sont portées à 1 franc, que les 3,000 Delhi sont évaluées pour 1 franc, les Athènes 10 fr. pièce, les Saratow 40, les Electricité de l'Escaut 112, les dividende Rosario 40.

Il n'est pas question pour le moment d'une augmentation de capital, la Banque de Reports faisant le service financier à des conditions modérées.

Les bénéfices bruts de l'exercice en intérêts (380,000 francs), bénéfices sur constructions, commissions et divers, s'élèvent à 656,272.78 auxquels il faut ajouter le report à nouveau 12,529.84

Total fr. 668,802.62

A déduire:

Frais généraux de l'exercice 46,794.82
 Taxes et impôts payés en 1912-13. 15,824.42

62,619.24

Il reste ainsi un bénéfice net de 606,183.38

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°; l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement: Belgique 15 fr.; Etranger 20 fr. - Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend:

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par ÉMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès, les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre ces notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

Il est réparti comme suit :

5 p. c. à la réserve légale . . .	29,682.67
4 p. c. aux actions de capital . .	200,000.—
Tantièmes statutaires	71,238.42
A la réserve extraordinaire . . .	100,000.—
Superdividende de 2 francs aux actions de capital	100,000.—
Dividende de 2 francs aux actions de dividende	100,000.—
Report à nouveau	5,262.29

Fr. 606,183,183.38

HAUTS-FOURNEAUX, FONDERIES ET MINES DE MUSSON. — L'assemblée s'est tenue le 25 juin, sous la présidence de M. S. Capouillet, président du Conseil d'administration.

Le bureau est complété par la nomination de deux scrutateurs : MM. Villegna et Leval sont appelés à prendre place au bureau pour remplir ces fonctions ; M. Dujardin assume celles de secrétaire.

Le rapport signale simplement que les résultats obtenus sont satisfaisants et con-

cordent avec la situation favorable qui s'est manifestée pour l'industrie sidérurgique dans le cours de l'année 1912 et au début de 1913.

Le président s'étant mis à la disposition des actionnaires désirant avoir quelques explications complémentaires, un actionnaire demande comment se présente l'exercice en cours.

Il lui est répondu que cette question est très délicate et qu'il est difficile d'y répondre actuellement, l'année sociale venant à peine de commencer, il est impossible de prévoir ce que l'avenir peut réserver ; toutefois, ajoute M. Capouillet, nous espérons pouvoir arriver à un résultat convenable.

L'actionnaire croit, dit-il, que la situation générale actuellement n'est pas excellente.

M. Boel répond qu'en effet la situation n'est pas très brillante.

L'actionnaire adresse alors des félicitations au conseil pour les résultats obtenus l'année dernière.

La discussion terminée, le président lève la séance.

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

**LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES**

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées



Prix du Numéro : 1 Franc



ABONNEMENTS :

Belgique 12 francs

Étranger 15 francs



4, rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros
de la **BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE**

Chroniques de la Quinzaine.

15 MAI 1913

- Louis Piérard :** *Grève générale.*
Henri Liebrecht : *Monsieur Chine.*
A. Michel : *L'Abbaye de Villers-la-Ville.*
Maria Biermé : *Par delà.*
Iwan Gilkin : *La nouvelle Jeunesse.*
Arthur De Rudder : *Presse et Littérature.*
Maurice Gauchez : *Jenny l'ouvrière; Henri Carton de Wiart.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} JUIN 1913

- Ern. Gossart :** *Un Roi Philosophe.*
Sander Pierron : *Un Ami des Arts.*
Léonia Siénicka : *L'Humour et l'Esprit.*
Aug. Vierset : *Le Droit des Pauvres.*
Arthur De Rudder : *Impressions d'Espagne. — La Montagne mystique.*
Maurice Gauchez : *Catulle Mendès. — Carpentier.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 JUIN 1913

- Baron de Heusch :** *Le Recrutement des Armées.*
Max Deauville : *La Brodeuse d'Antinoë.*
R.-E. Mélot : *En Vacances.*
Iwan Gilkin : *Le Peuple et les Poètes démocratiques.*
Arthur De Rudder : *La Famille européenne.*
Maurice Gauchez : *La Princesse de Salm; Philippe d'Orléans.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} JUILLET 1913

- Paul André :** *Camille Lemonnier.*
Emile Verhaeren : *Camille Lemonnier.*
Victor Clairvaux : *Un Ami d'autrefois.*
Baron de Heusch : *Le Recrutement des Armées.*
J.-P. Lippert : *La Belgique devant un grand devoir international.*
Auguste Vierset : *Moncrabeau et ses poètes.*
Arthur De Rudder : *Goya et les peintres de l'Espagne contemporaine.*
Maurice Gauchez : *Jef Denyn et Le Tzarewitch.*

Chroniques de la Quinzaine.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Édouard de Keyser	<i>Notes Roumaines</i>	167
F.-Charles Morisseaux	<i>Lou ou la Rencontre inattendue</i>	175
Marie Viessélovská.	<i>Georges Rodenbach et les Ecrivains russes</i>	201
R.-E. Mélot	<i>En relisant</i>	211

A travers la Quinzaine :

Auguste Vierset : *Les Faits et les Idées*, 213. — Arthur De Rudder : *Les Peuples et la Vie*, 217. — Maurice Gauchez : *Les Vivants et les Morts*, 223. — Léon Tricot : *Les Gens de Paris*, 228. — Ray Nyst : *Les Salons et les Ateliers*, 239.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : M. Demaré, Is. De Rudder, Marten Melsen, Oswald Poreau.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

R. E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 93, rue Ducale, Bruxelles. — Tél. B 5522

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes. — Tél. A 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

NOTES ROUMAINES

Sors de l'ombre épaisse, étoile de mon pays. La gloire t'appelle, marche vers elle. Veux-tu des légions pour ta défense? Tes fils ont des bras nerveux et des âmes mâles. Veux-tu comme autrefois les voir, sur le champ d'honneur, cueillir le laurier? Oh! Le Roumain meurt, il meurt avec plaisir, quand tu le souhaites.

GRETZIANO (Ode à la Patrie).

En ces mêmes pages, l'an passé, je prédisais les conflits sanglants que ferait éclater le partage des dépouilles consécutif à la guerre Turco-Balkanique. Quatre loups autour d'un cadavre, disais-je. Que de protestations indignées souleva alors ma turcophilie acquise par une étude sur les lieux mêmes de ce gigantesque drame ! La dernière croisade, entreprise uniquement pour la libération des chrétiens ottomans, était noble et sainte !... Ah ! Elle apparaît sous sa vraie couleur, la sincérité de ces peuples à qui nous ne devons plus que des actions de grâce pour le soin brutal qu'ils prennent de nous guérir de nos illusions et de se discréditer matériellement et moralement.

Mais la Roumanie mobilise; la plus grande nation balkanique s'ébranle. Le spectacle passif des Etats limitrophes s'agrandissant au point de la surpasser en population et superficie, la menace d'une voisine valeureuse et turbulente, enfiévrée de succès rapides, n'ont pas seulement fait de la mobilisation une mesure de politique gouvernementale, mais une satisfaction unanimement exigée par le peuple.

Qui peut dire si, quand paraîtront ces lignes, la préparation militaire aura été suivie d'hostilités sérieuses? Plus que les autres peuples de la Péninsule, la Roumanie fait hésiter les pronostics. Elle ne cherche qu'à garder sa place et son rang. Peut-on l'en blâmer? Mais si, par des concessions bulgares, il atteignait ce but, le Gouvernement de Bucarest serait assez sage pour modérer l'enthousiasme populaire et ne pas compromettre, même dans une campagne glorieuse, les lauriers autrement nobles d'une paix prospère.

En tous cas, s'il faut marcher au feu, l'armée roumaine retrouvera la belle vaillance qui l'illustra en 1877 jusque sous Plevna.

Le Roumain est âprement patriote; et rien ne le prouve mieux que cette fière réplique d'une petite campagnarde à l'examen d'école:

— Qui est-ce qui entoure la Roumanie ? demandait le professeur.

— Des ennemis, répondit-elle.

Si la guerre éclate, nombreux sont les officiers supérieurs qui mettront en pratique les enseignements de notre Ecole de Guerre, où ils achevèrent leur formation scientifique. Les noms de nos spécialistes militaires sont connus à Bucarest comme ils étaient honorés par les assiégeants et les investis d'Andrinople.

La Roumanie est pacifique. Son attitude pendant la dernière guerre l'a démontré, encore que ses intérêts koutzovalaques de Macédoine, le souci de sa prépondérance et ses inclinations politiques aient rendu sa conduite hésitante et par là mal appréciée. Le caractère général de son gouvernement est la modération, et ses sujets musulmans, si nombreux dans la Dobroudja, ont un sort plus enviable, certes, que les disciples du Prophète asservis par la Bulgarie. La réponse d'un mahométan roumain à l'enquête de M. André Bellessort le démontre mieux qu'une longue dialectique:

— On ne pense rien de la domination roumaine, si ce n'est que le Gouvernement qui protège les mosquées, entretient les séminaires, laisse les gens croire et vivre à leur guise, est le meilleur des gouvernements.

* * *

*Neamul terei Moldavei de unde derezea?
Din tera tot omu se creada (1).*

DOSOTHÉE, métropolitain de Moldavie
(Psautier 1666).

Je reste toujours stupéfait devant les anomalies qui transportent au loin, par l'idiome et la descendance des

(1) La race de la terre Moldave, d'où rayonne-t-elle? d'Italie; que tout homme le croie.

colons, un coin de nationalité. Mais le bas-espagnol parlé en deux ou trois villages de notre pays, et celui des Juifs de Salonique s'expliquent par des faits d'une histoire qui n'est pas tellement éloignée que ses souvenirs, ses alarmes, ne restent encore vivaces en nous.

Cette terre perdue au bout de l'Europe nous semble, lorsque nous la visitons, un lambeau violemment arraché à la grande Patrie qu'est le faisceau des nations latines et isolé en plein camp adverse. Les harmonieuses inflexions du roumain, sa lecture presque aisée, après les barbares racines hongroises ou l'énervement cyrillique des langues slaves, nous sont douces au même titre qu'une parente retrouvée. Il semble que la culture, l'idéal, la mentalité de ces gens doivent s'approcher plus des nôtres; nous nous sentons chez nous, en Roumanie.

Car les descendants des colons de Trajan en Dacie ont conservé le culte du berceau de la race. Comme le nôtre, leur esprit remonte à la beauté romaine. Loin d'Italie, ils parlent presque italien; entourés d'autres races, ils gardent et augmentent jalousement leurs caractéristiques latines.

* * *

Ce n'est pas seulement avec la connaissance du français que les Roumains étonnent les étrangers. Toute la civilisation occidentale s'acclimate chez nous avec une facilité et une puissance prodigieuses.

— Qu'est-ce que je suis? s'est demandé le Roumain après 1848.

— Rien! s'est-il répondu.

— Qu'est-ce que je dois être? a-t-il ajouté.

A cette seconde question, il a répondu avec une énergie et une fermeté dont on ne l'aurait pas cru capable, après la léthargie Phanariote du XVIII^e siècle:

— Je dois être un peuple libre et fort dans toute la grande et digne acception qu'on donne à ces mots dans l'Occident Européen.

IONNESCO GION, académicien.

Il est indéniable que c'est la parenté latine qui a rendu les Roumains passionnés pour notre langue, au point que deux journaux, dont le plus important du pays, se publient chaque jour en français. Et n'est-ce pas ce qui nous fait aimer la Roumanie, lorsque nous avons traversé la confusion babélique des pays austro-hongrois ou slaves,

de trouver des quotidiens français, de voir aux kiosques les illustrés de Paris, de rencontrer dans chaque maison, dans chaque magasin, au moins une personne qui pratique l'italien ou le français ?

D'autre part, si l'on vient de l'Est ou du Sud, — même de Bulgarie, — cette satisfaction se double de trouver là le seul peuple balkanique déjà parfaitement civilisé. Ce n'est plus l'éclosion, la formation, c'est l'achèvement. Ce degré plus avancé de l'*Etape* surgit partout aux yeux du voyageur; ce sont les villes, les monuments, les routes, les voies ferrées, les gares, les commodités de la vie et les résultats économiques. Le Ministère des chemins de fer et de la Marine, à Bucarest, peut être cité comme modèle, et les vapeurs roumains qui relient Constanza-la-balnéaire à Galata, au Pirée et à Alexandrie sont de merveilleux marcheurs, étincelants, tout blancs et or.

* * *

*Ton immense plaine lourde d'épis et tes
montagnes sauvages gardiennes des monas-
tères.*

CARMEN SYLVA.

*Moi, le roi Charles, j'ai bâti,
De cœur et d'âme avec mon peuple,
En temps de guerre, mon royaume,
En temps de paix, ma résidence.*

Inscription du château royal de Sinaïa.

Au retour de Turquie, je n'ai pu visiter la Roumanie aussi en détail que je l'eusse souhaité. Je le regrette et j'espère fouiller mieux cette contrée parfois si belle, toujours si intéressante, — cette Valachie plus plate et plus riche que notre plantureuse Flandre, puzta aux immenses domaines, richesses des boyards, où pendant des heures, de Constanza à Bucarest par le pont de Cernavoda qui lance au-dessus du Danube son tablier démesuré et sa structure colossale (1), le train traverse les mers de blé que l'étouffant été de la plaine active puissamment après le réchauffement de la terre sous la neige d'un hiver sibérien; — cette Moldavie surtout hérissée de pics et de forêts,

(1) Le pont a coûté neuf millions.

crevassée de gorges, trouée de grottes profondes, emplie du fracas des torrents et des cascades qui iront former le réseau hydrographique valaque, cette Moldavie où parfois le voyageur est forcé de vivre sur les trains de bois qui descendent les courants rapides, cette Moldavie, vraie Suisse roumaine parsemée des célèbres monastères dont les splendeurs fortifiées et les positions inaccessibles rappellent qu'ils durent autrefois servir autant comme défense que comme retraite religieuse, cette Moldavie où je veux vivre encore dans le cadre inoubliable de Sinaïa qui devient à juste titre, grâce à sa splendeur, à son luxe, à son site et à l'ensemble d'art qu'est le Castel Peles, résidence royale d'été, l'égale des plus grandes réputations françaises.

Comme la Valachie produit les céréales, la Moldavie suinte le pétrole. Ce sont les deux secrets d'un essor économique à peine croyable.

En Roumanie, il ne suffit pas d'avoir vu les villes, les mines de sel, les paysages renommés et les principaux monastères, il faut, dans ces Carpathes, dans ces Alpes de Transylvanie, remonter chaque abrupt et sauvage couloir, épuiser les curiosités nombreuses de chaque coupure, utiliser tour à tour la diligence, le cheval, le mulet, le radeau, parcourir les villages et se gorger de pittoresque humain.

* * *

On y voyait des chemises d'une blancheur éclatante, abondamment garnies de rouge, de noir ou d'or, des voiles flottants de toile blanche, de soie blanche ou jaune soufre. Je vis des femmes en jupons verts ou bleus, qui toutes portaient des corsages blancs comme la neige, et sur la tête des fichus bordés de dentelles, qu'elles agrafent derrière l'oreille.

CARMEN SYLVA.

Car le paysan roumain a conservé, dans toute leur pittoresque intégrité, ses costumes nationaux.

Je ne connais rien de triste comme la disparition systématique des costumes locaux, cet étouffement sûr de l'âme campagnarde, cet effacement insensible de l'originalité d'un pays, que nous constatons partout. Que sera la Hollande lorsque toutes ses populations rurales auront adopté les hideuses « confections »? Nous avons en Belgique

maints accoutrements curieux. Ce ne sont presque plus que des souvenirs.

Les costumes roumains varient de la Dobroudja aux confins magyars, mais ils gardent tous ce goût de la broderie criarde, rouge, bleue, ocre, et des paillettes métalliques sur la toile blanche. Certaines pièces ont exigé des mois de laborieux travail. Aux petites gares, les gamines qui crient les cornets de cerises ou de fraises des bois, ont toujours quelque bel échantillon à vendre aux étrangers.

Le vêtement de la plaine diffère de celui des montagnes, comme coupe et comme ornement.

Aux contreforts de la Transylvanie, l'homme aux cheveux plats, à la face bistrée, au nez aquilin, est jaloux de sa beauté, de sa parure. Il porte la botte, sa toque est plus crâne, sa casaque tourne au dolman, la broderie est volontiers noire, les dessins en suivent les lignes du corps, amincissent la taille, dessinent la jambe. Viennent les jours de liesse, cet homme n'est plus le paysan, c'est le Tzigane...

* * *

*... Puis, en avant, tout à la joie!
La hora tourné et se déploie.
Aux jupes brillent les galons,
Et sur leurs gorges qui se cambrent,
Nos filles ont des colliers d'ambre.
Jouez, cobzas et violons!*

J. BRUN.

C'est le Tzigane !

Musicien, danseur, conquérant frivole et puéril. Au milieu du village bas et largement étalé, dans le cercle des filles parées pour plaire, lorsqu'il danse sa hora, qu'il brandit ses cymbales, qu'il tire du violon les czardas que lui souffle son cerveau d'enfant déréglé et asservi, il rayonne, il règne, aussi fier de sa cambrure, de son costume ou de son rythme que les cabots qui parquent dans *Amour Tzigane* de Lehâr ou *Le Baron Tzigane* de Strauss I^{er}.

Passer un dimanche dans un village des montagnes est un régal d'art naïf et de couleur intense.

Heureux peuple qui oublie tout dans un peu de musique, qui croit ce qu'il joue comme le Gascon croit ce qu'il

raconte, qui est Roi pour une heure et ne retire aucune amertume des réveils décevants ! Quelques tourbillons et quelques coups d'archet lui versent la quantité d'illusion nécessaire à sa vie.

* * *

*Dans un des Enfers, qui s'appellent la
Terre, Dieu mit les arts comme porte du
Paradis.*

CARMEN SYLVA.

Je n'ai pas le loisir de parler ici de l'envol artistique roumain. Je ne dirai qu'un mot de la littérature, de ces productions qui s'apparentent aux nôtres par la communauté d'origine et la similitude de langue.

Le patrimoine littéraire de la Roumanie est plus précieux et plus considérable qu'on ne le croit généralement.

Ses aptitudes des Roumains pour le français et l'italien sont telles que souvent leurs écrivains produisirent des œuvres dans ces langues. Est-ce pour cela que nous ne connaissons presque que Carmen Sylva, la Reine Elisabeth de Roumanie, laquelle, bien que princesse allemande, fut maintes fois poétesse française.

Mais une autre Roumaine célèbre, Dora d'Istria, collabora, en français, à *Le Revue des Deux Mondes*, et parmi ses nombreuses productions, deux furent publiées à Brux lles : *La vie monastique dans l'Eglise orientale* (1855) et *Des Femmes par une femme* (1865).

Nous ne connaissons pas les noms illustres, honorés de la nation entière, des chroniqueurs qui étudièrent les traditions, fouillèrent les anciens chants, écoutèrent les légendes qui rodent dans les campagnes superstitieuses, et reconstituèrent toute une Histoire lointaine du pays, parsemée d'épopée.

Je ne sais trop, si je ne puis parler de leurs œuvres, à quoi me servira de citer les noms des gloires littéraires roumaines : Vacaresco, Georges Lazar, Héliade, Asaki, Cretziano... N'avons-nous pas, d'ailleurs, dans notre Pléiade même, la preuve que ce pays pouvait prédisposer ses enfants à la poésie ? Rappelez-vous donc ceci, par quoi je termine :

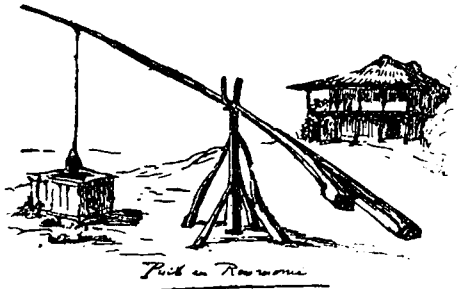
Un Ban de Maracini, dont le fief était Buzeu, partit un

jour en aventures et s'en vint chaz Philippe VI de Valois. Satisfait de la vie française, il épousa une La Trémoille et prit si bien goût au langage de sa nouvelle Patrie qu'il voulut traduire son nom.

Maracini signifiait ronces, il en fit Ronsard, et son descendant rappela cette origine dans les vers suivants :

*Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa trace
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.
Plus bas que la Hongrie en une froide part,
Est un seigneur nommé le marquis de Ronsart,
Riche d'or et de gens, de villes et de terre.
Un de ses fils putnés avait amour de guerre;
Un camp d'autres puinés assemble hasardeux
Et quittant son pays, fut capitaine d'eux,
Traversa la Hongrie et la basse Allemagne;
Traversa la Bourgogne et la grasse Champagne
Et hardi, vint servir Philippe de Valois...*

EDOUARD DE KEYSER.



Poël en Roumanie

LOU
ou
LA RENCONTRE INATTENDUE

Comédie en 1 acte (1).

PERSONNAGES :

MARIE-LOUISE DE LIGNON.
M^{me} ROLLAND.
MISS MACBETH.
DE LIGNON.
JOSEPH.

La scène est à Paris de nos jours.

Le théâtre représente un coquet boudoir de jeune fille. Meubles en laqué blanc. Tentures claires. Bibelots et fleurs. Piano, naturellement. Portes vitrées, à droite, à gauche, au fond.

SCENE PREMIERE

MARIE-LOUISE, seule; puis, DE LIGNON

MARIE-LOUISE (*au piano*)

Cette berceuse est décidément très persuasive. C'est une berceuse à main armée.

LIGNON (*entrant à gauche*)

Qu'est-ce que tu joues là, maman ?

Lou

C'est une berceuse, mon enfant.

(1) Représentée pour la première fois à Bruxelles sur la scène du Théâtre du Parc, le 30 avril 1913.

LIGNON

Ça m'a réveillé.

LOU

Tu as tort de dormir après tes repas. Tu as déjà un petit bedon rigolo... (*elle rit*)

LIGNON (*vexé*)

Moi, j'ai un petit bedon rigolo! Pourquoi me dis-tu ça? Ça n'est pas malin, tu sais. Sans compter que je ne dormais pas.

LOU

Tu dis que je t'ai réveillé.

LIGNON

Je rêvais, voilà tout.

LOU

Tu rêvais... Cette farce! N'en jette plus, mon tablier est rempli. (*Elle lui tend une boîte à cigarettes*). Cigarette?

LIGNON

Oui. (*il fume.*)LOU (*l'observant*)

Dis donc : tu fais ta tête.

LIGNON

Si ça ne te faisait rien de parler respectueusement à ton père. Car, en somme, je suis ton père : tu me parles comme à un fonctionnaire...

LOU

Vieillard! Dire que tu vas sur quarante-deux ans!

LIGNON

Trente-neuf, pardon.

LOU

L'an dernier, c'était quarante-deux.

LIGNON

Je continue à aller sur quarante-deux ans. Seulement, je suis un homme raisonnable : je ne me presse pas. J'ai le temps. Sais-tu qu'à trente-neuf ans, il y a des gens qui ne sont pas encore mariés!

LOU

Par contre, il y en a qui sont académiciens.

LIGNON

Ça n'a aucun rapport... Il n'est pas nécessaire d'être sérieux pour être académicien.

LOU

Je pense à quelque chose.

LIGNON

Ça m'arrive aussi.

LOU

Rarement.

LIGNON

Merci. A quoi penses-tu ?

LOU

Tu t'es marié à vingt-sept ans, j'en ai dix-huit...

LIGNON

C'est une leçon de mathématiques. Tu oublies, maman, que jamais je n'ai su faire une addition avant cinq heures du soir... Après non plus, d'ailleurs.

LOU

Tu es d'une ignorance vertigineuse. C'est inouï la difficulté qu'ont les enfants à élever leurs parents !

LIGNON

Tu m'as fâcheusement élevé.

LOU

Le terrain n'était pas propice... Ce n'est pas tout ça : tu fais ta tête, tu as quelque chose.

LIGNON

Je fais ma tête, je fais ma tête ! D'abord, pourquoi me dis-tu que je fais ma tête ? Tu es féroce aujourd'hui ! Tantôt, j'ai un petit bedon... Je vous demande un peu, un petit bedon ! Maintenant, ma tête... Tu me dis tout le temps des choses désagréables : je ne suis pas président de la République.

Lou

Mon enfant, tu cherches à égarer la justice !

LIGNON

Moi ?

Lou

Oui. Tu as l'air d'un substitut. Or, la justice, c'est moi. En ma personne, la justice se refuse systématiquement à aller à la balançoire. Je suis la magistrature... (*elle s'assied*) assise, — celle qui n'est pas dans le mouvement. — D'ailleurs, accusé, vous avez des antécédents fâcheux. Et puis, voici que vous arrivez dans mon domaine privé à trois heures de l'après-midi. Généralement, à cette heure-là, vous faites des courses... (*changeant de ton*) Je ne te demande pas où tu vas.

LIGNON

Je vais voir des amis, des gens très bien...

Lou

Comment donc ! Et même mieux.

LIGNON

Comme c'est drôle de m'attraper tout le temps... Je t'assure...

Lou

Mon œil.

LIGNON

Dieu, maman, que vous êtes mal élevée !

Lou

J'ai dû nous élever tous les deux, toi et moi. Je me suis surtout occupée de toi.

LIGNON

D'ailleurs, jeune ingrate, nous attendons ta nouvelle gouvernante, celle que doit nous envoyer la douairière de Rochedun.

Lou

Si elle est aussi raseuse que la douairière, il va faire tuant ici. On mourra de rire. Il faudra prendre garde aux congestions. Et comment s'appelle-t-il, ce phénomène ?

LIGNON

M^{me} de Rochedun ne m'a pas dit son nom. Mais elle doit se présenter aujourd'hui. Il paraît même qu'elle ne connaît pas un mot de français. Oui, c'est plus chic. En tout cas, il faut que je la voie. C'est donc le devoir qui me tient près de toi.

LOU

Ne te fatigue pas à me faire des compliments. Sans compter que mes trois gouvernantes précédentes — je les use vite, elles sont mauvais teint, elles se salissent... — c'est moi qui les ai reçues. L'avant-dernière était ici depuis quinze jours, que tu ne l'avais pas encore vue !

LIGNON

Des affaires graves...

LOU

L'autre !

LIGNON

L'autre quoi ?

LOU (*faisant un geste*)

L'autre œil, celui-ci.

LIGNON

Tu m'épouvantes ! Si tu te tiens ainsi lorsque tu vas dans le monde, tu me fais une réputation effroyable : on doit dire que je suis un mauvais père.

LOU

Merci de ne t'occuper que de moi. Mais ne te frappe pas. Je me conduis très bien dans le monde. Avec toi, je me déboutonne, oui. Mais dans le monde on me trouve même un peu pimbeche. Je me surveille. Tiens, l'autre jour : la vieille princesse Orfani me complimentait sur ma robe. Je lui ai répondu une phrase charmante !

LIGNON (*inquiet*)

Quelle phrase ?

LOU

Je ne me la rappelle plus... Mais c'est dans La Fontaine. Très bien porté, La Fontaine, cette année : on ne voit que ça. Ça n'avait aucun rapport avec ce que la princesse

m'avait dit, mais ça l'a flattée tout de même. Elle a dit : (*accent italien*) « Délicieuse, cette petite ! » — Seulement, comme elle est très myope, elle regardait à droite, pendant que j'étais à gauche. A droite, il y avait une grosse potiche japonaise, à laquelle elle a dit des choses très polies. Je n'ai pas ri. J'étais très sérieuse. J'ai dû paraître distinguée !

LIGNON

Quelle gosse ! Enfin, je t'aime ainsi : tu ressembles à ta mère...

Lou (*un peu attendrie*)

Pauvre maman, que je ne t'ai pas connue...

LIGNON

Oui. (*Un soupir. Un silence. Il fume.*)

Lou (*doucement*)

Pourquoi es-tu de méchante humeur aujourd'hui, mon petit papa ?

LIGNON

Je t'assure...

LOU

Non. D'abord, l'histoire de la gouvernante, c'est une blague. Si tu étais de bonne humeur, tu me chargerais volontiers, sous un prétexte probablement futile, mais indiscutable, de la recevoir. Il y a autre chose. D'ailleurs, le nœud de ta cravate est mal fait... Oui... et l'épingle est piquée trop haut. Les cheveux n'ont pas leur belle ordonnance : la raie est faiblarde. Le pli de la moustache manque d'enthousiasme. Et — ô sinistre présage ! — tu es en veston à trois heures de l'après-midi ! (*Câline, entourant de ses bras le cou de son père.*) Où il a du bobo, l'enfant ?

LIGNON

Mais non, ce n'est pas si grave. Tu te fais des idées. J'ai eu un petit ennui, voilà tout.

LOU

Raconte voir.

LIGNON

D'abord, laisse-moi te poser une question : veux-tu venir au Caire avec moi ?

LOU

Ah! ça, mon enfant, qu'est-ce qui te prend? Au Caire?
Pour quoi faire?

LIGNON

Pour rien. Un voyage, c'est amusant.

LOU

Mais, voyons. On ne va pas au Caire au mois de mai!
Il y fait une chaleur!

LIGNON

Si tu veux, nous pourrions aller en Norvège.

LOU

Evidemment. Ou en Sibérie... Qu'est-ce que tu as! Ce
 Brusque désir de voyage...

LIGNON

Je veux absolument quitter Paris.

LOU (*saisie*)

Oh! (*un temps*). Je comprends.

LIGNON

Je comprends que tu as compris.
(*Un temps.*)

LOU (*tout doucement*)

Papa, raconte-moi ce que tu voulais me dire tout à
l'heure...

LIGNON

Maintenant ce n'est plus la peine.

LOU

Pour moi, non. Pour toi, oui. Ça te soulagera.

LIGNON

J'ai peur de te faire du chagrin.

LOU

Petit papa, ne suis-je pas ta plus chère amie?

LIGNON

C'est vrai... Et je vais te dire... D'ailleurs, tu comprendras mieux alors la nécessité qu'il y a pour moi de voyager, de m'éloigner... Un homme de mon âge, un homme de quarante-cinq ans...

Lou

Non: tu ne sais pas faire les additions!

LIGNON

Je commence à savoir. Nous avons perdu ta maman à ta naissance. Je l'adorais. J'ai souffert. Mais je suis un homme. Et un homme qui ne sait pas souffrir. Ça n'est pas ma faute, tu comprends. Enfin, je me suis consolé, je... Mais voilà: je vais te faire horreur: je ne puis pas te raconter ces choses-là...

Lou

Ne me les raconte pas: je les connais, va, mon grand.

LIGNON (*saisi*)

Tu les connais?

Lou

Mon pauvre papa, ce n'était pas l'Himalaya! Depuis deux ans, je comprends bien des choses. D'abord, tu as une façon très spéciale de t'intéresser aux beaux-arts...

LIGNON

Aux beaux-arts, quel rapport?

Lou

Oh! lointain, très lointain, mais enfin... Tantôt tu as été pendant trois mois et six jours aux Variétés: tu as vu cent neuf fois la même pièce: alors, j'ai trouvé ça pas naturel... Puis, tu as été six semaines voir la revue de l'Olympia. Alors, j'ai eu des doutes... Puis tu as été voir dix-sept fois la même pièce aux Français, oui, une tragédie. Hé bien! la tragédie, ça m'a fixée... parce que toi et la tragédie! Néanmoins, j'avais encore des doutes: seulement ce n'était plus que sur... sur la personne...

LIGNON

Oh! Lou!

Lou

Crois-tu donc que je t'en veuille, grand enfant! Va, je suis une petite fille très sage et très morale, pour moi. Mais, pour toi, j'ai des idées fort larges. Au surplus, ça ne me regarde pas: je suis sensée ne rien savoir. Et puis, aussi, toutes ces petites... aventures satisfont à mon égoïsme: j'ai toujours eu une peur effroyable que tu te remaries! C'est de la férocité, je sais bien. Que veux-tu, je t'aime avec férocité, voilà tout! Et maintenant, raconte ton histoire: tu vois qu'elle ne m'épouvantera pas.

LIGNON

Peut-être elle t'épouvantera d'un autre façon... Enfin, voici... Sans doute, ne saisis-tu pas exactement certaines choses...

Lou

Voyons, mon grand, ne prends pas tous ces détours... va droit au but.

LIGNON

Bon. Hier donc, je dînais chez Gaubert. Ma voisine de table était madame Rolland...

Lou (*vite*)

Oh! madame Rolland, je la déteste!

LIGNON

Comment? Tu ne l'a connais pas!

Lou

Tu m'en parles tout le temps!

LIGNON

Ah!... Décidément, tu comprendras. En face de madame Rolland, un jeune homme que je ne connais pas autrement... Il a dansé une fois ou deux avec toi, je crois...

Lou

Qui est-ce?

LIGNON

Roger de Waroux.

Lou

Oh !

LIGNON

Je le déteste !

Lou

Tu ne le connais pas !

LIGNON

Tu m'en parles tout le temps !

Lou

Ah !

LIGNON

Hé bien, sais-tu ce qu'il faisait, le jeune Waroux ?

Lou

Que faisait-il ?

LIGNON

Ce qu'il faisait ? Il se laissait faire de l'œil par madame Rolland !

Lou

Dis donc, ce n'était peut-être pas sa faute, tu sais ! Est-ce qu'il répondait à... à ce que tu dis ?

LIGNON

Non, il faisait semblant de rien, par fatuité. Il mangeait du roastbeef, c'était dégoûtant... du roastbeef aux épinards.

Lou

C'est qu'il a bon appétit, peut-être, ce garçon.

LIGNON

Je ne sais pas pourquoi tu le défends tout le temps.

Lou

Tu défends bien madame Rolland !

LIGNON

Je la défends ! je la défends ! Mais c'est insensé ce que tu dis là ! On ne défend pas une femme parce qu'on l'accuse...

LOU

Si, quand on ne l'accuse que pour la défendre !

LIGNON

Dis donc, Lou, tu aimes Roger de Waroux ?

LOU

Mon grand, tu aimes madame Rolland ?

LIGNON

En tous cas, je déteste monsieur de Waroux.

LOU

En tous cas, j'ai horreur de madame Rolland ?

LIGNON

Partons en voyage !

LOU

C'est ça, partons ! Mais je fais une réflexion.

LIGNON

Laquelle ?

LOU

C'est que peut-être nous sommes un peu égoïstes tous les deux... Je comprends, moi; toi, pas.

LIGNON

Naturellement. Quand on est égoïste, on ne comprend pas que les autres le soient.

LOU

Pardon! Moi, c'est la vie : je finirai bien par me marier un jour.

LIGNON

Pour quoi faire? Et puis, tu as tout le temps : ça ne serait pas chic de ta part de lâcher ton père... D'ailleurs, je ne t'empêche pas de te marier: je saurai me sacrifier.

LOU

Au besoin...

LIGNON

Au besoin. C'est-à-dire... Tiens, tu me fais dire des stupidités... C'est entendu, marie-toi tout de suite, ça m'est bien égal ! Mais je te préviens que tu n'épouserai pas Roger de Waroux !

Lou

Qu'est-ce que tu lui reproches ?

LIGNON

Des tas de choses ! Il est sournois. Il ne dit rien. Et puis, il fait la raie à droite !

Lou

Ça, c'est un grief. je le reconnais. Tandis que toi, comme tous les hommes intelligents, tu fais la raie à gauche... Tu la fais même un peu partout : car tu te déplumes !

LIGNON

Je ne me déplume pas, j'ai le cheveu fin, voilà tout. Mais je ne me déplume pas.

Lou

Bon. Alors, en somme, tu es très jaloux ?

LIGNON

Non. Mais je pourrais le devenir. Alors, comme je ne veux pas te faire de la peine... partons en voyage !

Lou

Et monsieur de Waroux ?

LIGNON

Il n'a qu'à épouser madame Rolland... Par exemple, en voilà un qui ne sera pas heureux en ménage ! Et ne l'aura pas volé...

(Joseph entre au fond.)

SCENE II

LES MÊMES, JOSEPH

JOSEPH

Il y a là une dame.

LIGNON

Quelle dame ? Elle a dit son nom ?

JOSEPH

Elle a dit que son nom n'apprendrait rien à Monsieur.

LIGNON

J'y suis, c'est la gouvernante... Comment est-elle, cette dame ?

JOSEPH (*d'une haleine*)

Complet tailleur, cheviot bleue. De la ligne. Jaquette demi-longue. Toquet simple, mais gentil. Soigné, sans rien d'exagéré. Ah ! j'oublie : étole de fourrure. Ça imite la zibeline; mais ça doit être du lapin.

LIGNON

C'est la gouvernante.

LOU

La douairière devait nous envoyer une dame ne connaissant pas le français...

LIGNON

Elle aura appris. Dis donc, Lou, tu devrais la recevoir.

LOU

Encore !

LIGNON

Je t'en prie, j'ai la migraine. Et il faut que j'aie préparer notre itinéraire.

LOU

Mais, si nous voyageons, que ferons-nous de la gouvernante ?

LIGNON

Tiens, nous la prendrons avec nous, ce sera plus convenable... on la mettra aux bagages.

LOU

Comme tu veux... (*à Joseph*) Faites entrer. (*Joseph sort.*)

SCENE III

LOU, LIGNON

LOU

Dis donc, il est stylé. Joseph: il se connaît en toilettes !

LIGNON

Je ne sais pas où il a appris ça. Il a peut-être été couturière.

LOU

Probablement. Allons, va préparer ton itinéraire...

(*Lignon sort à gauche.*)

SCENE IV

Lou (*seule*)

(*Elle tire un portrait, de son corsage.*)

Savez-vous, monsieur, que j'ai un gros chagrin? Je vous aime, vous le savez bien... Et j'aime papa. Seulement, papa ne vous aime pas. Et il aime une femme que vous semblez aimer ! C'est très compliqué, tout ça ! Et je me demande si je préfère vous aimer et voir papa aimer une autre femme ! Faisiez-vous de l'œil, ou ne faisiez-vous pas de l'œil ? Et le roastbeef aux épinards cachait-il quelque sournoiserie... Tout de même, je crois que je vais être un peu malheureuse en voyage... ou très malheureuse... qui sait ? (*soupir*). Enfin...

(*Joseph introduit M^{me} Rolland et se retire sur le champ.*)

SCENE V

LOU, MADAME ROLLAND

MADAME ROLLAND (*intimidée*)

Je crois qu'il y a erreur... pardon, madame.

LOU (*rectifiant*)

Mademoiselle. Oui: je suis Marie-Louise, dite Lou, fille de papa: voilà. Asseyez-vous donc, Madame.

MADAME ROLLAND

Je crois que... (*vivement*) C'est à monsieur de Lignon lui-même que j'aurais voulu parler...

LOU

Oui, je sais. Mais d'ordinaire, pour ces sortes de choses, c'est moi qui reçois.

MADAME ROLLAND

Ah ! c'est vous qui...

LOU

Oui, je suis la principale intéressée, n'est ce pas.

MADAME ROLLAND

Ah ! vous...

LOU

Mais, asseyez-vous donc, je vous en prie, madame. (*Madame Rolland s'assied machinalement.*) Et alors, c'est madame de Rochedun qui vous envoie, cette chère douairière...

MADAME ROLLAND

Non, non ! Je suis venue de moi-même. Oui. Voilà.

LOU

Ah ! vous êtes venue... (*à part*). C'est une autre. Elle est charmante, au reste (*haut*). Alors, vous êtes Anglaise, probablement ?

MADAME ROLLAND

Moi, pas du tout: je suis Belge.

LOU

Oh ! que c'est amusant. Vous m'apprendrez à parler belge ! (*Elle se rapproche.*) Parlez-moi belge. Dites-moi : Pour une fois, savez-vous !

MADAME ROLLAND

Mais, mademoiselle, les Belges ne disent jamais ça : il n'y a qu'à Paris qu'on dit ça !

LOU

Oh ! c'est dommage ! Mais enfin, vous parlez anglais.

MADAME ROLLAND

Pas du tout.

LOU

Ah ! c'est que Papa veut absolument que ma gouvernante parle anglais.

MADAME ROLLAND

Pardon, Mademoiselle, il y a ici un malentendu que j'aurais dû dissiper dès mon entrée. Mais j'étais fort intimidée. Je n'avais pas voulu dire mon nom, craignant que monsieur de Lignon fût absent... (*insistant*) pour moi. Je suis madame Rolland et...

LOU (*saisie*)

Ah ! vous êtes... (*froidement*). En ce cas, Madame, je vais faire appeler mon père...

(*Elle va sonner, regarde M^{me} Rolland, hésite, sonne, silence. Puis, M^{me} Rolland fait un petit sanglot très sincère, vite réprimé. Lou va vers elle, hésite encore, puis doucement*) :

Vous avez du chagrin ?

MADAME ROLLAND

Oui.

(*Le domestique entre.*)

JOSEPH

Mademoiselle a sonné ?

Lou (*hésite imperceptiblement, puis, regardant M^{me} Rolland*)

Moi, pas du tout. La sonnette doit être détraquée. Voyez donc.

(*Joseph sort. Petit silence.*)

MADAME ROLLAND

Mais que faites-vous donc, Mademoiselle ?

LOU

Voulez-vous causer un peu avec moi, madame ?

MADAME ROLLAND

Vous êtes très bonne, très gentille. Et vous venez d'obéir à un sentiment tout à fait joli.

LOU

Non, je voudrais surtout que vous ne croyiez pas cela. Je viens peut-être de faire une réflexion, une réflexion un peu moins généreuse que vous ne le supposez...

MADAME ROLLAND

Oh ! c'est impossible ! Car je vous connais très bien : oui, votre père m'a beaucoup parlé de vous. C'est même pour cela que je vous craignais. Je sais que vous êtes généreuse ; mais vous avez pour votre père une affection, un peu jalouse... alors je craignais, comprenez-vous... je craignais... Enfin, je craignais.

LOU

Oui, Madame.

(*Petit silence.*)

MADAME ROLLAND

Et voilà. Vous savez tout.

LOU (*riant*)

Tout ? Qu'entendez-vous par là ? Vous ne m'avez rien dit ?

MADAME ROLLAND

Mais...

LOU

Rien !

MADAME ROLLAND

Ah !
(*Silence.*)

LOU (*très haut*)

Madame.

MADAME ROLLAND

Mademoiselle ?

LOU

Savez-vous de quoi nous avons l'air...

MADAME ROLLAND

Mon Dieu, non, je ne me rends pas très bien compte...

LOU

Nous avons l'air d'attendre toutes les deux le même monsieur...

MADAME ROLLAND

Oh !

LOU

Et nous avons tort d'avoir cet air-là. Car nous pourrions nous parler très franchement, très simplement, très gentiment... Je vous détestais il y a cinq minutes...

MADAME ROLLAND

Oh !

LOU

Oui. Et maintenant...

MADAME ROLLAND

Maintenant ?

LOU

Maintenant... Quel est votre prénom, dites ?

BETTY

Betty.

LOU

C'est joli.

BETTY

Mais oui, c'est assez joli.

LOU

Appelez-moi Lou: je vous appellerai Betty.

BETTY

Je veux bien... Quelle drôle de conversation !

LOU

Changeons-la. Vous aimez papa, très fort ?

BETTY

Très fort... Non, pas du tout.

LOU

C'est la même chose...

BETTY

Mais je trouve...

LOU

Attendez, je vous en prie. Papa et moi nous sommes de vieux camarades. Il me semble que nous nous connaissons depuis longtemps, lui et moi. Ce sont des amitiés qui viennent on ne sait d'où. Elles existent, voilà tout. On ne sait jamais comment cela a commencé.

BETTY

Le hasard...

LOU

Justement. Bref, nous nous entendons fort bien. A nous voir, on croirait que nous ne sommes pas de la même famille. Je n'ai jamais connu ma mère, elle est morte à ma naissance... Ça ne vous ennuie pas, ce que je vous raconte ?

BETTY

Un mot, vous permettez ? Vous êtes délicieuse; mais je ne comprends rien du tout !

LOU

Oui, oui; vous allez comprendre. A première vue, cela paraît un peu décousu, ce que je vous raconte; mais c'est nécessaire. Donc, ma mère... (*prenant un cadre sur un guéridon*). Tenez, la voilà, ma petite maman: elle était gentille, n'est-ce pas ?

BETTY

Oh ! oui... Vous lui ressemblez.

Lou

Beaucoup. Regardez ses yeux. Savez-vous ce qu'ils disent, ces beaux yeux chéris que je n'ai pas vus. Ils disent que je fais bien de vous parler comme je vous parle.

BETTY

Ce sont des yeux maternels, ce sont des yeux indulgents.

Lou

Ce sont des yeux perspicaces... Bonjour, les beaux yeux... (*elle remet le cadre*). Donc papa m'a élevée. Il résulte de cette éducation que j'ai une grande indépendance d'idées et de caractère. Je suis d'une honnêteté absolue; mais je n'ai aucun mérite à cela : j'aime le blanc. J'ai bien eu des gouvernantes, naturellement; mais elles ne sont pas arrivées à gâter tout cela. D'ailleurs, ici, ma seule fonction a toujours été de séparer papa d'avec la gouvernante; sans moi, ils se seraient mangé le nez tout le temps. Car papa, qui a toujours voulu que j'aie une gouvernante, n'a jamais pu les sentir. C'était plus fort que lui. Tant qu'il ne les voyait pas, ça allait tout seul. Mais si, par malheur, nous dînions en tête-à-tête, avec la gouvernante entre nous deux, ça ne ratait pas : à partir des hors-d'œuvre, papa louchait; à l'entrée, il discutait; au rôti, il se fâchait; au dessert... Ah! au dessert, ça dépendait de la dame; quand elle était très gourmande, elle restait; sinon... En tous cas, après le dessert, ça ne faisait pas un pli; elle filait d'un air digne. Et papa, quand elle était sortie, disait : Vieille cruche! ou un autre nom faisant partie du dictionnaire ornithologique. Vous comprenez que dans ces conditions, mon éducation a été fort négligée!

BETTY

Variée aussi.

Lou

Oui, ma dernière gouvernante, je l'avais depuis six mois! Ah! ça, c'était un terme. Depuis six mois, papa était exquis. De temps en temps, des petits orages, mais en somme, exquis! Quand il dînait avec nous — ça arrivait rarement, d'ailleurs — il faisait des compliments à la gouvernante! Et il avait d'autant plus de mérite qu'elle

manquait de lignes... ou qu'elle en avait trop, si vous voulez... avec beaucoup d'angles. Elle ressemblait au premier livre de la géométrie plane.

BETTY (*riant*)

Oui, je me rends compte : une de ces femmes à côté desquelles certains triangles ont l'air d'être des paysages... Oh ! pardon...

LOU

Allez-y, allez-y, ça me fait plaisir : ça devrait être défendu d'être laid comme ça. Il faudrait une loi...

BETTY

Il y aurait trop de contraventions...

LOU

Ou pas assez ! Eh ! bien, il y a huit jours, papa était de mauvaise humeur. Il avait dîné chez les Gaubert. Et il est de mauvaise humeur chaque fois qu'il dîne là... Alors il a expulsé le nu académique...

BETTY

Le... ?

LOU

Oui, la nature morte, la gouvernante enfin, sous prétexte qu'étant Irlandaise, elle parlait anglais comme un Basque l'espagnol ! Pour s'apercevoir de cela il lui avait fallu six mois, un dîner et quelques minutes... Vous assistiez à ce dîner...

BETTY (*piquée*)

C'est donc moi qui mets M. de Lignon dans ce fâcheux état !

LOU

Ne vous fâchez pas, nous ne nous connaissons pas encore assez. Et dites-moi : n'y a-t-il pas six mois que vous connaissez papa ?

BETTY

Six mois, oui.

LOU

Ça y est, je l'aurais juré ! Et je ne suis pas Schopenhauer ! Car depuis six mois papa était plus coquet, plus guilleret : il avait des complets merveilleux, des cravates... ah ! ma chère, ce n'était pas des cravates, c'était des sorbets ! Et des chapeaux... et des chaussettes... oui, ma chère, une vraie cocotte...

BETTY

Oh ! mignonne...

LOU

Je... oui, une mignonne cocotte... Enfin, très bien. Et il avait l'air tellement content que c'en était à le calotter... respectueusement, bien entendu... à cause du quatrième commandement. Tes père et mère... Bon, je me dis : ah ! ah ! Puis, je me dis : Ho ! ho !... Puis, je me dis... je ne dis plus rien : je comprends. Cet enfant-là était amoureux !

BETTY

Vous avez compris ça !

LOU (*rougissante*)

Oui : parce que... moi aussi !

BETTY

Quelle catastrophe !

LOU

Ma chère, un malheur n'arrive jamais seul... Oui, seulement voilà... Je ne veux pas que papa se marie. Il ne veut pas que je me marie. Ça crée une situation diplomatique...

BETTY

Diplomatique ?

LOU

Oui, à laquelle personne ne comprend rien. Bref, cela me met dans un singulier état. Tout à l'heure, je vois arriver papa avec sa tête des catastrophes. Je me dis : Fallières vient de gracier quelqu'un ! — Puis je pense : non : ça doit être plus extraordinaire ! Enfin, je pense : Ça y est, on vient de lui faire de la peine ! — Hé ! bien, je n'ai pas su si j'étais contente ou fâchée !

BETTY

Ça partait d'un bon naturel !

LOU

Puis papa me propose de partir en voyage, dans des pays affolants, en Norvège...

BETTY

En Norvège ! Une province du pôle Nord !

LOU

Alors je n'ai pas su si j'étais contente ou fâchée... Et vous ?

BETTY

Moi... mais ça ne me regarde pas !

LOU

Il y a un monsieur que j'aime beaucoup... et qui m'aime...

BETTY

Il vous l'a dit ?

LOU

Oui... avec une faute de grammaire...

BETTY

C'était concluant !

LOU

Evidemment: la première faute, celle qu'on pardonne.

BETTY

Mais le hic c'est que papa ignore tout cela ! Alors, le monsieur ne peut nous suivre, surtout au pôle Nord, un garçon très enrhumé ! Et si je reste, je me marie...

BETTY

Comme ça, tout de suite ?

LOU

Oh ! non pas si vite... dans quinze jours... il faut le temps de se connaître.

BETTY

Eh ! bien, restez, mariez-vous !

LOU

Non: car alors, papa se marierait aussi !

BETTY

C'est une épidémie !

LOU

Ça règne beaucoup, cet été.

BETTY

Mais avec qui voulez-vous que votre père se marie ?

LOU

Tiens, avec vous !

BETTY

Impossible: je pars en voyage !

LOU

Vous aussi !

BETTY

Oui.

LOU

Si papa ne se marie pas, je ne me marie pas non plus !

BETTY

La vie est d'une complication. Mais, écoutez: je pourrai peut-être vous être utile, parler à votre père. Je ne venais pas précisément pour un mariage, c'était plutôt le contraire... Mais enfin...

LOU

Pourquoi venez-vous ?

BETTY

Mon Dieu ! je venais dire à monsieur de Lignon qu'il me compromet fâcheusement, qu'il ignore mes sentiments, que... Enfin, hier il m'a fait une scène ridicule...

LOU

Non ?

BETTY

Parfaitement. Au dîner, chez les Gaubert. C'était la deuxième fois ! Hier, j'étais assise en face de monsieur de Waroux, un gentil garçon, attaché d'ambassade, comme tout le monde... bref, pour moi un indifférent. Monsieur de Lignon, à côté de moi. Il me dit: « Ce jeune homme mange avec appétit... » Je réponds: « Oui » — Alors, il me dit: « Moi, je n'aime pas le roastbeef... » Je réponds: « Ah ! » Et il me dit: « Il est superflu de défendre ce jeune homme, je vois bien votre manège ! » — Après cela, il n'a pas ajouté un mot. Et il est parti avant le whist !

LOU

En somme, c'est lui qui a les torts ?

BETTY

Evidemment !

LOU

C'est ennuyeux: il ne vous le pardonnera pas !

BETTY

Nous n'avons rien à nous pardonner. Je venais le lui dire moi-même. Je puis bien vous l'avouer à présent. Je croyais l'aimer, je ne l'aime pas...

LOU

Une rupture ! J'ignorais que pour ces choses-là on se rendit à domicile !

BETTY

J'ai reçu une éducation américaine.

LOU

Tiens, où ça ?

BETTY

A Namur, dans un pensionnat.

LOU

Alors vous n'aimez pas mon papa chéri ! Oh !

BETTY

Qui sait ! Je puis vous expliquer : j'ai épousé en premières noces un homme beaucoup plus âgé que moi. Ma famille était ruinée. Il a été très bon pour moi. C'était un vrai père. Mais, malheureusement, très jaloux. J'ai beaucoup souffert. Je constate que monsieur de Lignon... Alors, vous comprenez...

Lou

Mon Dieu ! j'étais malheureuse en pensant que vous aimiez papa... Et voilà que je suis beaucoup plus malheureuse, en pensant que vous ne l'aimez pas !

BETTY

Moi, je ne l'aime pas ! (*saisie*) Oh !
(*Et puis, elle pleure.*)

Lou

Vous pleurez ! Comme je suis contente !

BETTY (*à travers les larmes*)

Vous avez un si gentil caractère !

Lou

Cela doit s'arranger, car...
(*Joseph entre.*)

(*A suivre.*)

F.-CHARLES MORISSEAU.

GEORGES RODENBACH ET LES ÉCRIVAINS RUSSES

*A M^{me} Anna Rodenbach, la compagne dévouée
du poète regretté, Georges Rodenbach.*

L'œuvre du poète belge, Georges Rodenbach, le chantre inimitable de Bruges-la-Morte, ne commença d'être connue en Russie qu'après sa mort. Peut-être cela, précisément, cette fin prématurée et inattendue, nuança-t-il en une certaine mesure le culte de Georges Rodenbach, — surtout durant les premières années où l'on fit connaissance avec son œuvre — dans l'âme des écrivains russes qui traduisirent ses vers ou lui consacrèrent des articles de critique.

Du vivant du maître, on n'aurait découvert que deux ou trois notes de journaux russes, où le nom de celui qui écrivit le *Carillonneur* était cité avec beaucoup de poètes français, pas même belges. Après sa mort parurent aussitôt de brèves notices qui le caractérisèrent comme poète symboliste, et même dans un supplément de journal, son portrait trouva place, emprunté, il va de soi, à une édition française.

Mais ce n'est qu'à partir de 1901 que le public russe et en particulier des écrivains russes commencèrent à le connaître, lorsque fut publiée sous forme de livre la traduction de douze récits tirés de son recueil le *Rouet des Brumes*, faite par celle qui écrit ces lignes. Le livre renfermait aussi une brève étude critique de Georges Viéssélovski, qui déjà auparavant avait écrit des feuillets sur les romans et les vers du créateur de *Bruges-la-Morte*. Sous forme de préface, Georges Viéssélovski donnait une appréciation générale de l'écrivain, signalant surtout en lui l'artiste qui chanta le passé, le peintre extrêmement subtil de l'âme isolée. Contre toute attente, ce petit livre trouva beaucoup de lecteurs ; après la première édition, parut une seconde, puis une troisième, succès que dans notre vie littéraire obtiennent rarement les traductions. Après le *Rouet des Brumes*, publié en

1901, parut en 1902 la traduction du roman le *Carillonneur*, sous le titre « *Vyche Jizni* » (au-dessus de la vie) ; en 1904, ce fut *Bruges-la-Morte*, en 1906, le *Musée des Béguines* : « *Mistitcheskia Lili* » (les lys mystiques), tous dus à la même traductrice. L'éditeur les céda à la maison V. M. Sabline où elles furent réimprimées avec les autres nouvelles, romans et pièces de Rodenbach.

Dès que parut la traduction du *Rouet des Brumes*, la critique, sauf quelques isolés, parfaitement inconnus, témoigna de sa sympathie pour l'œuvre de Rodenbach. Dans presque tous les comptes rendus consacrés aux traductions des romans que nous avons cités, les critiques relevaient le grand talent original du poète, son effort admirable vers le passé et l'autrefois, les brumes qui l'enveloppaient et le rendaient inaccessible à la foule, son âme mystique. Ils se plaisaient à rappeler le portrait de Lévi-Durmer, dans lequel ils voyaient la personnification la plus vraie de cette tristesse que les œuvres de Rodenbach éveillent involontairement, et à tracer le parallèle avec l'œuvre de Maeterlinck, alors déjà très en vogue en Russie.

M^{lle} Venguérova, qui s'est fait un nom littéraire par ses livres et ses articles consacrés aux écrivains contemporains d'Occident, a écrit plusieurs études à mesure que paraissaient les traductions russes de Rodenbach, et dans un de ses livres lui a consacré un travail étendu. En parlant pour la première fois du *Rouet des Brumes*, M^{lle} Venguérova signalait surtout « sa conception particulière de la vie, sa » passion pour les objets inanimés, la beauté recherchée » de ses images et de sa langue ». (Revue de l'*Education*, décembre 1901.) Cet article renfermait aussi quelques erreurs : ainsi, comme beaucoup alors et comme un certain nombre de nos critiques le font encore aujourd'hui, elle croyait Rodenbach né à Bruges ; elle supposait aussi Rodenbach plus jeune que Maeterlinck, elle le croyait son disciple quant à l'amour divin du silence, mais ce ne sont pas là défauts essentiels. Dans l'article consacré au *Carillonneur*, M^{lle} Venguérova voyait avant tout dans Rodenbach la profondeur de la pensée, la pénétration dans le monde des objets, elle dénonçait et reprochait à l'auteur certain « maniérisme » du style, provenant, d'après elle, du désir de l'auteur de rester dans les mêmes sentiments, dans les mêmes tonalités. Elle y voyait même son impuissance et

son désespoir, ce qui, évidemment, est très douteux ; elle revenait sur sa parenté avec Maeterlinck, bien qu'elle reconnût son individualité (Revue la *Voie Nouvelle*, mars 1903). Mais en tout cas, elle admire en Rodenbach un véritable grand poète, et sous le beau décor des villes mortes, des rues calmes, le son des cloches, elle note les profondes souffrances du poète, le désaccord inconciliable entre les désirs de la chair et les aspirations de l'âme, et l'apaisement sans retour de toute cette souffrance au spectacle et aux approches de la mort.

Un critique connu, le publiciste A. M. Skabitchévski, qui s'est rarement occupé de l'art pur et qui apprécie avant tout la portée sociale dans l'œuvre de tout écrivain de marque, Skabitchévski pourtant, en 1901, tout de suite après l'apparition du *Rouet des Brumes*, consacra au livre un grand feuilleton dans un important journal pétersbourgeois, les *Novosti*. Le feuilleton avait pour titre : *La poésie malade des gens malades* ; A. Skabitchévski si éloigné par ses tendances de l'œuvre de Rodenbach souhaitait sincèrement et chaleureusement la bienvenue à ce petit livre. Il insistait sur la nécessité pour le public russe de connaître la production littéraire de Rodenbach pour se faire une idée vraie des poètes symbolistes, pour ne pas les juger d'après les grimaces criardes, les rêves extravagants que recherchent les décadents russes. Il notait aussi l'irrésistible enchantement de l'auteur, malgré la dégénérescence des sentiments, une imagination pervertie. Il soulignait aussi l'influence du catholicisme sur le poète, celle des villes anciennes, la puissance d'une nature septentrionale, etc. Il voyait en Rodenbach le poète de la mort, et si étranger, si incompréhensible que cela fût pour lui, il ne voulait point être un « fanatique intransigeant et il saluait » en son âme un pète, puisqu'il chantait avec talent et ne » mentait pas... »

Un jeune critique, G. Eichenwald, de tout autre tendance, avec d'autres vues sur l'art que Skabitchévski, attaché surtout au principe de l'impression personnelle et qui, très souvent, considère les écrivains en dehors de leur milieu, de leur pays, sans tenir compte de leur vie propre, a consacré d'enthousiastes articles aux traductions de G. Rodenbach. Il qualifie le Musée des Béguines « d'hymne enchanteur à couleur blanche », y trouvant une poésie incomparable, les plus fines ciselures de mots, des trésors

de vision artistique, « et en outre, dit-il, tous les objets » de la vie y sont à ce point animés que vous êtes comme » transporté dans un royaume de blancheur, que vous » entendez la musique de sainte Cécile et que votre âme » même devient blanche... » (Le journal *Viek*, 1906). G. Eichenwald, après avoir fait à l'Université Populaire une leçon publique sur l'œuvre de Rodenbach, a placé dans un des livres qu'il a consacrés aux écrivains d'Occident, un chapitre d'une belle écriture sur notre poète où il insiste sur les figures et les thèmes de ses poésies. En conclusion, il l'appelle « le pèlerin et le paladin fidèle de » la pureté, le fiancé tourmenté de la Vierge de beauté, » de la blanche fiancée du Monde. »

Poète, romancier et critique, Georges Tchoukove, dans l'œuvre duquel beaucoup ont trouvé des motifs semblables à ceux de l'auteur belge (dans *Le Calme*, second livre de récits, 1909), s'est exprimé avec enthousiasme sur Rodenbach.

Il note en lui, surtout, dans le compte rendu qu'il a fait de la traduction de *Bruges-la-Morte* et du *Rouet des Brumes* (revue *Novy Pout*, avril 1909) un chantre du silence, aimant par dessus tout le calme ; et il a montré l'indépendance et l'individualité originale du poète, soulignant son isolement, son effort pour rester en paix, parmi les sourds reflets du passé. « Sans fin, Rodenbach voulut » gagner la contrée enchantée, où se cache ce qui importe, » ce qui est précieux et à demi-intelligible, ce dont » l'homme n'a le droit de parler qu'en symboles. » Ainsi conclut son article.

Victor Hofmann, poète jeune et doué, et qui ne s'était point encore entièrement révélé lorsqu'il se suicida à Paris, en l'été de 1911, mais qui s'était déjà conquis une réputation par ses deux livres et ses articles, a toujours eu une attitude de sympathie pour l'œuvre que nous étudions. La première œuvre de V. Hofmann, *Le Livre des Avènements*, paru en 1905, rencontra un accueil favorable dans les camps les plus divers. Son second et dernier recueil de vers, *L'Épreuve* (1911), exprime avec attendrissement les moments tendres de la vie, notés à traits rapides. Parlant de la traduction de *Vocation*, le poète lui-même a souligné (dans le journal *Riéth*, 1910) que l'écrivain « s'était créé un monde parfaitement déterminé, déli- » mité et fermé ». Il a insisté surtout sur le caractère

définitif, harmonieux et prestigieux de cette œuvre. Au nombre de ses meilleurs vers, il placè *Les Vies encloses*; d'après lui, ce livre incarne à la perfection et sans défaillance le monde rêvé par le poète et il en épuise la destinée. Il s'abandonne involontairement au charme irrésistible de ces « vers si doux, monotones à force de virtuosité », il note la richesse impressionnante, abondante, extraordinaire, des images, et l'accord intime des figures, des rapprochements, des comparaisons. A l'auteur de ces lignes qui lui demandait s'il trouvait entre sa poésie et celle-là des motifs communs, V. Hofmann répondit : « J'imagine qu'il y en a. Cela ne veut pas dire que Rodenbach m'ait jamais influencé, qu'il ait été l'un de mes maîtres. Je le nie. La similitude des thèmes provient à l'évidence d'un simple parallélisme de nos organismes psychiques ou de nos conditions de vie. Ainsi, je vous signalerai comme ayant quelque chose de rodenbachien les poèmes : *Le Soir*, *On sonne aux Eglises*, *A l'Eglise*, dans le *Livre des Avènements* ; *La Nuit*, à la *Fenêtre* ; *A l'Heure de la Séparation*, *Jours d'Agonie*, la chanson *Cloche du Soir*, dans *l'Epreuve*. »

Georges Viésselovski, qui a traduit environ dix poésies de Rodenbach, préfacé la traduction du *Rouet des Brumes*, écrit plusieurs feuilletons, a, dans ses deux volumes d'*Esquisses Littéraires*, publiés en 1900 et 1910, consacré deux grands articles au mélancolique rêveur. Dans le premier, intitulé *Un chantre du silence et de la tristesse*, l'auteur donne les caractères généraux et complets du poète ; dans le second, écrit après l'inauguration du monument à Gand, l'écrivain parle de l'attitude prise par la société envers le poète, il s'occupe des articles publiés par la presse française et belge lors de cette solennité...

Le poète connu sous le pseudonyme d'Ellis a fait un compte-rendu du *Musée des Béguines*, d'après le texte russe, et inséré dans le recueil de la *Jeune Belgique* un grand article, où il examine l'œuvre de Rodenbach, la ramenant à quelques éléments principaux : poésie du silence, poésie de la couleur blanche, poésie de l'isolement, le sceau et la poésie de la mort marqués sur l'élite. Ces éléments de l'œuvre, d'après Ellis, sont pénétrés de tendresse et de tristesse, et Ellis démêle encore les fils qui relient les thèmes du poète aux autres grands poètes catholiques, comme Dante.

Ellis a beaucoup traduit les poèmes du chantre attristé, parfois s'écartant très loin de l'original tout en gardant le coloris, sans pourtant toujours pénétrer avec bonheur dans les sentiments qui agitaient l'auteur. Nous lui devons aussi une traduction du *Voile* ; tout un temps, il éprouva pour l'écrivain quasiment un culte ; aujourd'hui, il s'est tourné vers la théosophie et le voici un des partisans les plus jaloux de Steiner.

I. Golovatchévski, poète également, qui publia en quatre volumes ses traductions du *Règne du Silence*, et travailla beaucoup ses traductions, apprécie en lui surtout l'originalité. « Sans conteste, c'est l'un des rares génies mondiaux » étrangers à toute influence extérieure. Poète du Silence, » il chanta avec une douceur si étonnante la beauté du » chagrin, découvrit le premier la vie mystérieuse des » chambres vides, le premier imagina en tons pâles sédui- » sants le charme des vieilles villes mourantes, transcrivit » les rêves des canaux endormis. En cela, Rodenbach n'a » ni prédécesseur, ni rival. »

Le jeune traducteur et critique A. Pétchkovski a plus d'une fois parlé des traductions de Rodenbach et toujours a exprimé cette pensée que les œuvres de l'auteur de *Bruges-la-Morte* lui représentent le poème grandiose de la mort. Il faisait observer aussi que la mort n'est chez lui qu'une forme affinée de la vie, — le passage dans une autre sphère. Dans le *Rouet des Brumes*, par exemple, Pétchkovski voit nettement « la sombre idée catholique » du moyen âge, le *dies iræ*, qui depuis l'enfance lui im- » pose son frein, mortifie son corps en le revêtant de » sombres habits monacaux, et enseigne à l'âme, non la » joie de la vie, mais la crainte de la mort... ».

L'un des premiers poètes russes contemporains, V. Brussov, qui connaît à merveille sa littérature maternelle, et en particulier Pouchkine, ce qui ne l'empêche point d'avoir une large connaissance de la littérature occidentale, celle qui est imprégnée de mélancolie, frappée au coin de la beauté, a traduit deux ou trois poèmes de Rodenbach ; et bien qu'il passe en Russie pour être le seul qui vraiment connaisse Verhaeren, il a consenti à discuter de son admiration avec celle qui écrit ces lignes.

« J'aime beaucoup Rodenbach, lui écrit-il ; mais si je » ne suis parvenu à traduire que deux ou trois de ses » pièces, c'est que j'ai beaucoup travaillé sur Verhaeren,

» Verlaine et autres poètes et n'ai jamais pu me mettre à
 » celui-ci. Mais je le tiens pour un véritable poète, grand
 » et original. C'est le chantre de la solitude, de l'apaise-
 » ment, du crépuscule. Dans ses romans, il aimait dé-
 » peindre la tranquillité des villes flamandes, les canaux
 » immobiles, les brouillards, la vie monotone. Il ne s'y
 » trouve presque pas d'action, le sujet est des moins com-
 » pliqués, et tous les héros sont des rêveurs solitaires.
 » Un même sentiment de pénombre règne aussi dans ses
 » vers. En eux point de passion, point de vifs tableaux,
 » mais de tendres descriptions, de calmes rêveries... De
 » son œuvre, j'aime surtout *Vies encloses*, peut-être parce
 » que ce fut le premier livre de Rodenbach que je lus.
 » Après Verhaeren, c'est Van Leerberghe que je connais
 » le mieux, parmi les Belges; je l'aime beaucoup, mais
 » Rodenbach, je m'y attacherai, si je ne meurs trop tôt... »

Boris Zaïtsév, romancier en vue de la jeune génération, que les critiques ont même, au début de sa carrière, comparé à Tourguénév, a sous certains rapports beaucoup de traits communs avec Rodenbach. Le critique Eichenwald, dont nous avons déjà parlé, a lancé dans la circulation cette pensée hardie, sinon blasphématoire : « Boris » Zaïtsév est un Rodenbach russe. » Dans son livre de critique, il montre la ressemblance de leur écriture, et il confirme sa thèse en rappelant le récit de B. Zaïtsév, *Douce Aurore*. « Zaïtsév, amant de la couleur blanche, » Rodenbach russe, nous montre à la fin du récit une sorte » de bonheur du chagrin, il parle de la bénédiction du » chagrin... »

Le livre récent de M. Zakroujévski renferme un chapitre sur *B. Zaïtsév et G. Rodenbach* ; mais à notre point de vue personnel, toute cette ressemblance, cette similitude sont forcées, artificielles, loin de la vérité ; car B. Zaïtsév écrit de préférence des nouvelles tout à fait réalistes ; aussi mieux vaut-il ne pas s'y arrêter et passer à ce que dit Zaïtsév lui-même :

« J'ai toujours aimé et j'aime toujours Rodenbach.
 » Presque tout, dans sa poésie (à l'exclusion, n'est-ce pas,
 » de son culte pour le catholicisme) est proche de mon
 » cœur. S'il eut sur moi, comme d'autres écrivains, une
 » influence, je l'ignore ; j'incline à penser qu'il n'eut
 » qu'une faible influence *littéraire*. A la question de savoir
 » si, dans mes œuvres, se rencontrent des tendances

» apparentées à celles de Rodenbach, j'ai de la peine à
 » répondre, parce qu'en général, il est difficile de parler
 » de ses travaux. Partant de cette idée que l'homme en
 » lui m'est cher, je supposerai qu'il y a peut-être dans ce
 » que j'ai écrit quelque chose de lui. En tous cas, il me
 » serait agréable qu'il en fût ainsi. »

On a parlé de cette influence sur les lettres russes non seulement à propos de Zaïtsév, mais aussi d'une romancière connue, M^{me} Hippus, la femme du poète Méréjkovski. La critique a surtout signalé à cet égard son recueil de nouvelles intitulé *Miroir*. Mais M^{me} Hippus le conteste, comme on le voit d'après sa lettre :

« Je tâche en vérité de vous répondre. Jamais je n'ai
 » songé aux rapports de mes écrits et des siens. Je le
 » connais assez mal, à ma honte. Je me rappelle vague-
 » ment que quelqu'un (le critique Zin. Vénguérova, je
 » crois), il y a très longtemps, m'a signalé, à propos de
 » *Bruges la Morte*, une ressemblance avec Rodenbach.
 » Pour moi, je ne l'ai pas trouvée. Mais, je le répète, je
 » connais trop peu cet écrivain et je ne prends pas sur
 » moi de juger... »

Citons enfin quelques lignes d'un jeune romancier dont le talent s'affirme tous les jours davantage. M. N. Krachéninnikov tend à la pureté, à la bonté. Il aime notre poète et s'est enthousiasmé pour lui :

« On a trop parlé de Rodenbach pour qu'il soit néces-
 » saire de s'étendre sur un sujet épuisé. Je voudrais seu-
 » lement rappeler son *Rouet des Brumes*, ses esquisses
 » posthumes, qui dessinent le mieux, à mon sens, son âme
 » malade et douce.

» Dans un de ses derniers récits, *L'Idéal*, il est des mots
 » qui pourraient, me semble-t-il, exprimer, si l'on peut
 » dire, le bilan de son œuvre, lui servir d'épithète ; de son
 » héros, il dit, ou à peu près :

» Au lieu de vivre la vie des autres, il préférerait la douce
 » satisfaction de l'imaginer ! Toujours le mystère l'atti-
 » rait, il imaginait la psychologie de l'homme à l'aide de
 » manifestations comme d'autres reconstituent l'histoire
 » d'après les médailles trouvées dans le sol.

» Il avait appris dans ses recherches platoniques (je rem-
 » place le mot poursuite par celui-ci) à être aussi discret
 » que possible.....

» Et aussi, je voudrais dire encore une chose, — une

» seule : au sujet de son attitude, touchante à force de
 » parfaite sagesse, envers la femme et de la finesse rare,
 » tendre, profondément vraie des comparaisons, lorsque le
 » discours porte sur la femme.

» De la robe d'une jeune fille, il dit qu'elle était triste
 » comme une tombe sans nom ; l'oreille lui rappelle un
 » coquillage et sa spirale ; la couleur mate d'un visage
 » féminin cache pour lui une lumière comme la petite
 » flamme d'une veilleuse. Ses cheveux, écrit-il, arrivaient
 » à ses tempes lourds et insaisissables comme un éche-
 » veau de fils emmêlés. On eût dit un somptueux flam-
 » beau ; il dépeint leur couleur de feu, mais en décrivant
 » le chapeau fripé de la jeune fille, il le compare à un
 » nid qu'un tendre oiseau embellit de fleurs, mais sur
 » lequel la pluie a longtemps coulé. Même les défauts du
 » visage féminin éveillent en lui une triste compassion : il
 » aperçoit bien sur son visage des taches de rousseur,
 » mais elles ressemblent aux feuilles mortes, emportées
 » par le vent.

» On peut, évidemment, s'exprimer avec plus de relief,
 » plus de virilité ; on peut trouver ses comparaisons sen-
 » timentales, et trop « jeune fille » sa façon d'écrire avec
 » ses exclamations si fréquentes, son insistance à sou-
 » ligner la scène attendrissante, — mais il est difficile de
 » s'exprimer avec plus de tendresse et de sagesse, plus
 » purement et, c'est le principal, plus tristement. Et de
 » même que l'on peut, suivant son expression, aimer une
 » femme pour une nuance ou un rien, pour une intona-
 » tion de la voix ou même pour un trait irrégulier du
 » visage, ainsi, par l'art douloureux de ses images, Roden-
 » bach m'est cher. »

L'un des plus considérables parmi les poètes russes con-
 temporains, K. Balmont, virtuose de l'écriture artiste et
 de la beauté du vers, l'auteur de ces rares chefs-d'œuvre,
 tels que ce livre *Nous serons tels qu'un Soleil*, n'a pas
 traduit, il est vrai, le chantre de la pâleur, mais il a tou-
 jours eu son talent en vue. En répondant à notre question-
 naire, il nous a donné la plus intéressante des notices sur
 toute la Belgique :

» J'ai lu Rodenbach il y a longtemps, voici beaucoup
 » d'années ; ce que je me rappelle, pour l'heure, c'est un
 » beau visage, embrumé d'un voile léger, envahi par un
 » chagrin non pas sombre, mais de nuance blonde qui se

» fond dans son œuvre, chantante et mélancolique, comme
» les sonneries des cloches du soir. Je ne pense pas qu'au-
» cun autre ait mieux rendu le charme de la vieille
» Flandre, quelque peu lourde, et la beauté wallonne, plus
» légère. J'aime beaucoup la Belgique et j'y ai longtemps
» vécu. Là, se voient des arbres robustes, des hommes
» ayant la force des premiers jours, la nature est encore
» vivante, et l'antiquité mourante n'est pas anéantie par la
» sauvagerie, odieuse et sceptique époque contemporaine.
» Parmi les écrivains belges, j'aime surtout Van Leer-
» berghe, que je place très haut. Dans le *Panthéon*, j'ai
» publié une traduction des *Flaieurs* et un poème. Ver-
» haeren me laisse froid, bien que j'apprécie sa force
» (trop grandiloquente). En ce qui concerne Maeterlinck,
» sa gloire est évidemment surfaite. Trop souvent, il n'est
» que le colporteur (1) d'idées ayant valeur d'échange,
» nullement élaborées par lui. Rodenbach est la rose
» unique aux vitraux de la Vieille Cathédrale ! »

Pour conclure, il est nécessaire d'observer que depuis plus de dix ans qu'il est mort, son nom s'est répandu en Russie, non seulement dans les cercles littéraires, mais parmi le grand public. Dans des articles de critique, consacrés à des auteurs russes qui lui sont étrangers, dans le compte rendu d'une exposition de tableaux, d'un spectacle au théâtre, on rencontrera souvent cette phrase, si caractéristique : « On sent un état d'âme rodenbachien. » Et si parfois le grand public, la foule que Rodenbach traitait avec une telle indifférence et un peu de mépris, ne surprend pas encore la vraie beauté de l'œuvre, néanmoins, devant cette œuvre, involontairement silencieuse, elle s'incline, comme nous découvrons la tête devant le cortège funéraire d'un inconnu.

MARIE VIESSÉLOVSKA.

Traduit du russe par F. MALLIEUX.

(1) En français dans le texte.

EN RELISANT...

I

*Je relis quelques vers, très doux enfantillages
Que j'écrivais voici bien peu de temps, bien peu,
Et déjà je souris, en feuilletant les pages,
De me sentir si vieux, paternellement vieux.*

*Pourtant, j'aime, je chante, et je pleure. Tout âge
Est un âge d'enfance et bientôt semble un jeu,
Et le plus grand vieillard, l'aïeul austère et sage,
Est encore un enfant, vis-à-vis de son Dieu...*

*Vous qui êtes en moi, vous qui naîtrez en moi,
Nous qui sommes un seul, qui nous mène? et pourquoi?
Héros toujours tendus vers une apothéose,*

*Farandole d'espoirs si doux au cœur humain,
Jusques au blanc vieillard, depuis le bambin rose,
Nous irons vers la mort en nous donnant la main...*

II

*Je te revois ainsi que jadis je t'ai vue,
Fillette aux longs cheveux dans le soir souple et frais,
Alors qu'un peu de lune, hésitante, éperdue,
Romantique, glissait dans l'ombre des forêts...*

*Et moi, par la ferveur d'une pensée émue,
Je puis redevenir jeune comme j'étais,
Et nous sommes à deux, et la vie inconnue
S'offre encore... et l'amour ne s'efface jamais !*

*Et je t'aime aujourd'hui d'une amour différente,
Mais je t'aime pourtant comme alors, et je chante
Notre vie immobile et son élan divin...*

*Et tandis qu'en mon cœur un chant nouveau se lève,
Devant les jours défunts, toujours vivants, je rêve
D'une enfance immortelle et d'une amour sans fin.*

R.-E. MÉLOT.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Distributions de Prix

Après le forçage en serre chaude de la période des compositions et l'agitation fébrile de la distribution des prix, voilà enfin nos gosses en vacances. Ils ont fourré pêle-mêle livres et cahiers dans le cartable délaissé pour deux mois dans quelque coin obscur de la chambre. Ils sont tout aux joies du départ. Ils ne rêvent que dunes, berges en fleurs, prés verts, haies de groseillers ou taillis grenus de noisettes. Ils vont pouvoir aller au bois, les lauriers sont coupés. Et ceux qui ne connaîtront pas les joies des villégiatures, ceux qui ne verront point, par la portière du wagon, fuir les arbres des routes et les poteaux télégraphiques, ou les faisceaux de gerbes se mouvoir lentement sur le damier des champs, qui ignoreront l'émoi de défendre contre le flot la forteresse de sable, de troubler d'une ligne inoffensive le miroir clair des eaux, de cueillir myrtilles au bois ou les œufs au poulailler, ceux-là aussi se réjouissent par avance de la liberté reconquise.

Ne l'ont-ils pas d'ailleurs chèrement payée? Pendant quatre ou cinq semaines, ils ont dû donner le suprême effort, rattraper le temps perdu en piochant les matières du trimestre, affronter le péril des examens oraux ou écrits.

Nous avons tous gardé le souvenir de ces heures inquiètes où devant la feuille blanche qu'une barricade de bouquins protégeait contre tout regard indiscret, on s'efforçait de se remémorer la liste des caps de l'Europe, le règne d'Amenhotep, les lois de Lycurgue ou les épisodes de la guerre des deux Roses, la recherche du plus grand commun diviseur ou l'accord des participes. Comme on envoyait alors les tricheurs audacieux qui avaient noirci leurs manchettes de griffonnages mnémotechniques, noté des dates sur leurs ongles ou glissé de microscopiques

billets dans la cuvette de leur montre. Comme on admirait la sereine impudence du voisin copiant la réponse dans le livre ouvert sur ses genoux !

Des plumes grinçaient dans le silence, et la chaleur de juillet baignait tout de sa torpeur amollissante; — car, en ce temps-là, le soleil d'été faisait encore honnêtement son métier. Par les fenêtres ouvertes nous arrivaient des souffles de brise, des gazouillis; une abeille bourdonnait un instant, puis, par delà la croisée, disparaissait brusquement, paillette d'or dans l'or de la lumière. Et la pensée vagabonde, oublieuse du devoir et du temps, la suivait là-bas, bien loin, en des pays de Cocagne où le supplice des compositions n'est pas encore inventé.

— Eh bien, Un tel, à quoi pensez-vous? Vous n'avez plus que deux heures, disait le maître.

Et brutalement rappelé à la réalité, on s'efforçait de retrouver un peu de sang-froid et de décision.

Plus tard, il est vrai, commençait la période préparatoire à la prochaine solennité scolaire. Des heures se passaient à répéter des chœurs: « Un doux mystère... » ou « les clochettes des bois ». On apprenait les rôles de « Maître Patelin », du « Sourd ou l'Auberge pleine ». Des âmes de cabotins s'éveillaient. Etre Agnelet et pouvoir dire « bêêê » en public: quel rêve!

Puis, un jour poussant l'autre, sonnait enfin l'heure suprême de la distribution des prix. Sur l'estrade où trônaient d'imposants habits noirs, une table s'allongeait, chargée de livres à couvertures gaufrées, dorés sur tranches, de diplômes et de couronnes aux feuilles d'un vert acide.

Les lauréats trébuchaient d'émotion en gravissant les marches, bredouillaient en recevant la récompense, salueaient le public d'une courbette dont la gaucherie éveillait des sourires amusés et regagnaient leur place, couronne de guingois et les oreilles tintant du bruit des applaudissements et des premières mesures d'un air qui variait selon l'importance du prix.

C'était ensuite le retour triomphal au logis, avec l'auréolement qui s'attache à toutes les victoires. On était le point de mire des passants, l'objet des commentaires des voisins; on faisait la tournée habituelle des parents et des amis auxquels on allait montrer les distinctions

obtenues dans l'espoir inavoué de quelques piécettes blanches qui grossiraient la tirelire et de compliments flatteurs dont on rougissait par avance, de satisfaction sinon de modestie.

Ah! le beau jour de gloire! Comme ces fusées tapageuses qui fleurissent dans la nuit pour ne laisser après elles qu'une poudre impalpable, la fête éteignait ses derniers échos après avoir saupoudré cœurs enfantins et cœurs paternels d'une tenace poussière de gloriole et de vanité.

* * *

Car c'est tout ce qui reste de ces solennités scolaires: une persistante vapeur d'encens et quelques livres distribués au petit bonheur, — si bien qu'on s'est demandé si l'attrait de ceux-ci était assez puissant pour excuser l'épanouissement de l'orgueil des écoliers et des parents.

La question, posée en 1877 à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, avait été tranchée par la négative, et l'année suivante le Conseil communal émettait implicitement le même avis en refusant tout subside pour les distributions officielles. Deux ans après, il est vrai, on revenait sur ce vote en rétablissant ces cérémonies scolaires par 21 voix contre 4.

Était-ce un bien? Était-ce un mal?

L'emploi de l'émulation comme moyen pédagogique a été combattu par M^{me} de Genlis, M^{me} Campan, M^{me} Necker, M^{me} Guizot, par Bernardin de Saint-Pierre qui constatait fort justement: « Ai-je besoin dans l'enfance de surpasser mes camarades à boire, manger et me promener pour y trouver du plaisir? Pourquoi a-t-il fallu que j'apprise à les devancer dans mes études pour y prendre du goût? Les fonctions de l'âme ne sont-elles pas aussi naturelles, aussi agréables que celles du corps? Rendons l'école attrayante, amusante, et nous la ferons aimer. » C'était chez nous l'avis de M. de Monge, de l'inspecteur Braun, de M. Buis, d'Edmond Picard et de nombre de pédagogues.

Par contre, Fénelon se déclare partisan de tout ce qui peut stimuler le zèle de l'enfant. M. Delbœuf quoique personnellement ennemi de toute distinction honorifique, répondait en 1890 à une consultation de la *Revue pédagogique* qu'on ne peut les supprimer à l'école que si on

les supprime également dans la vie. Il lui semblait d'ailleurs que le problème ne pouvait recevoir une solution générale.

Au surplus, en admettant qu'on continue à maintenir la récompense, qui faudra-t-il récompenser? Deux principes sont en présence; sera-ce: « A chacun selon ses œuvres » ou « à chacun selon ses efforts »? Le premier ayant pour fatale conséquence de décourager les plus faibles, j'avoue préférer le second. L'élève qui donne tout ce qu'il peut donner me semble plus méritant que celui qui grâce à des facultés exceptionnelles conquiert en se jouant la première place. Ce raisonnement condamne évidemment le système de gradation des places par suite des points obtenus, et incite à préconiser la gradation par groupes qui permettrait de distinguer les élèves qui ont bien ou très bien travaillé de ceux qui se sont appliqués d'une façon passable, nulle ou satisfaisante. Dans la pratique, ce principe est du reste admis plus ou moins rigoureusement dans maintes écoles.

Quant au genre de récompenses à choisir — voyages, livres, diplômes, livrets d'épargne, etc. — c'est une question fort complexe dans la solution de laquelle le chiffre des subsides exerce une influence prépondérante. Tout étant relatif, un voyage de quelques jours pourra être plus instructif pour l'élève que la lecture d'un livre, qui laissera à son tour trace plus durable qu'une fête ou une excursion de quelques heures.

D'autre part, est-il indispensable qu'une récompense soit instructive? Ce souci louable, mais tyrannique de pédagogues inflexibles nous a déjà valu l'invasion de ces jouets scientifiques, encombrants, coûteux et peu récréatifs qui a privé plusieurs générations de bambins de bonnes joies naïves de l'enfance et de toutes les ressources ingénieuses que l'imagination des gosses sait tirer de jouets mal dégrossis. Qu'un livre de prix soit instructif, voilà, en vérité, qui importe peu. Son rôle n'est pas d'instruire, mais d'amuser, de plaire, au gré de sa fantaisie, et d'entr'ouvrir à la curiosité de l'enfant, à son imagination, son esprit ou son cœur l'un ou l'autre de ces domaines qui restent fermés aux préoccupations scolaires.

Malheureusement, en pratique, ce n'est pas toujours chose aisée. Le choix est limité par les catalogues des livres autorisés et par le chiffre du budget. Il s'agit

d'acheter, pour une somme fixée par avance, le plus possible d'ouvrages de belle apparence, car c'est sur leur aspect, leur format, leur nombre de pages et leurs illustrations qu'ils seront jugés par les enfants et les parents. C'est ainsi que beaucoup de directeurs d'école se contentent de choisir un stock de livres avantageux, sans tenir compte de leur valeur intrinsèque. Il est vrai qu'il en est, par contre, de trop consciencieux, chez qui le souci de créer à l'élève un fond de bibliothèque prime toute autre considération. Cette excellente intention me valut d'obtenir à six ans, en guise de récompense, un livre à cartonnage gaufré d'or, sortant de la librairie d'éducation Amable Rigaud, Paris. Il avait pour titre *Œuvres choisies de P. Corneille* et comprenait *Le Cid*, *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte*. Je n'allai pas plus loin que les vingt premiers vers. « Répondre à sa flamme », et « la secrète brigue » étaient pour moi de l'hébreu. J'en conclus qu'il y avait des livres incompréhensibles et ennuyeux et que mon Corneille était de ceux-là; si bien que je le pris en grippe et que nombre d'années après, j'avais lu tout Racine que j'ignorais encore la réponse d'Elvire à Chimène.

Comme quoi, même dans le choix des livres de prix, il faut se défier des meilleures intentions.

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

A propos de l'art suisse

Existe-t-il un art suisse? La question pouvait se poser il y a quelque cinquante ans. Elle ne le peut plus aujourd'hui. Oui, un art suisse s'est développé depuis un demi-siècle et s'impose victorieusement à l'heure présente. Cette année même, des ensembles très importants d'œuvres helvétiques furent exposés en Allemagne, à Mannheim et à Wiesbaden, et affirmèrent le renouveau d'un art qui a repris dans ces derniers vingt ans une vigueur que rien ne faisait auparavant prévoir.

Les artistes suisses ont rarement exposé chez nous et ceux qui le firent, n'étaient pas parmi les meilleurs. Nous nous rappelons qu'il y avait au Salon international de 1910 à Bruxelles une section helvétique, mais il était bien difficile de se faire, par les œuvres qui y figuraient, une idée exacte du développement artistique dans la Suisse contemporaine. On pouvait remarquer une ou deux toiles du peintre religieux Eugène Burnand, et c'était tout. Ni Hodler, ni Max Buri, ni Albert Welti, qui alors vivait encore, n'y étaient représentés. L'amateur passait avec indifférence dans une section qui ne lui semblait pas mériter plus d'attention que celle du Luxembourg, par exemple.

C'est dans les musées de Bâle, de Genève, de Zurich et de Berne qu'il faut aller étudier l'art contemporain de la Suisse, si l'on ne peut visiter les expositions allemandes dont les peintres helvétiques sont les familiers. On y fera cette constatation curieuse qu'il y eut au XVI^e siècle une école suisse de peinture représentée par des artistes tels que les Holbein, les Manuel Deutscher, les Urs Graf et que bientôt la tradition de cet art se perdit jusqu'à ce qu'elle reparut au XIX^e siècle, timidement d'abord avec les œuvres d'Alexandre Calame, de Keller, de Benjamin Vautier, plus énergiquement avec Boecklin, son élève Sandreuter, et les peintres contemporains dont assurément les œuvres méritent d'attirer l'attention de l'étranger.

Mieux que tout autre, le Musée de Bâle permet d'étudier les origines de l'art suisse et de comprendre comment il naquit et à quelles traditions il se rattache. Cette ville fut en effet au moyen âge un centre d'érudition et d'humanisme, un foyer de savoir et d'intelligence où convergèrent les activités du monde germanique, mis en contact avec le génie latin. L'école alsacienne de peinture, qui au XV^e siècle avait pour représentant le délicieux Martin Schoengauer, devait exercer son influence sur les premiers peintres bâlois, en même temps que les écoles de Souabe et de Cologne achevaient de compléter leur personnalité. Le maître de Colmar, Mathias Grunewald, se rencontre lui aussi à ces origines. Comment ne pas comparer la passion étrange, l'accent brutalement douloureux de ses compositions avec celles du peintre suisse Nicolas-Manuel Deutscher, dont le Musée de Bâle possède une œuvre puissamment suggestive, la *Décollation de Saint Jean-Baptiste*. Hans Holbein, Manuel Deutscher, Urs

Graf et Hubert Leu sont les trois grands artistes de la Suisse au XVI^e siècle. Avec Hugo Klauber, Tobias Stimmer et quelques autres ils forment un groupe des peintres qui, inspirés de la tradition allemande, surent néanmoins garder leur originalité et créer des œuvres vivantes.

Puis, il sembla que pendant quatre siècles, les traditions artistiques de la Suisse se perdirent. Il n'y eut plus d'œuvres. On put dire que le peuple qui avait constamment devant les yeux les plus beaux paysages de l'Europe n'avaient eu ni des peintres pour en interpréter la splendeur, ni des poètes pour en chanter la magnificence. Alexandre Haller était au XVIII^e siècle le seul écrivain qui osa décrire la nature alpestre, mais la copie était très inférieure au modèle, et pendant longtemps on répéta que le seul poète qui fit passer dans ses vers un peu de l'émotion que l'homme éprouve devant les lacs et les montagnes de l'Helvétie était un étranger à ce pays, Schiller, l'auteur de *Guillaume Tell*. Au XIX^e siècle, le Génevois Calame, dont nous ne voulons pas discuter ici le talent, peignit les géants des Alpes, mais cette fois encore, la victoire de l'artiste resta incomplète. Cependant le nom de Calame conserve une place honorable dans l'art, et le XIX^e siècle a donné à la Suisse des écrivains tels que Toppfer, Edouard Rod, etc. Il n'était plus question de Bécotie.

Mais ce fut dans la dernière moitié du XIX^e siècle que le renouveau artistique se produisit. L'impulsion vint de France d'abord, sous l'action des impressionnistes, mais la Suisse en reçut par l'Allemagne l'influence bienfaisante. Ceci s'explique facilement, la race germanique étant prépondérante dans le pays. Il faut rappeler ici le souvenir du grand peintre bâlois Boecklin qui exerça une si forte influence sur l'art allemand. Des œuvres telles que *Le Bois Sacré* ou *L'Île des Morts* ont rendu le nom de cet artiste célèbre dans le monde entier. Mais Boecklin n'appartient plus à la génération présente, non plus que son disciple Hans Sandreuter. Les artistes suisses ont gardé peut-être quelques traces de sa tradition, mais ils se sont dirigés hardiment vers des voies nouvelles. Constatons que les deux influences artistiques allemandes et françaises se font aujourd'hui sentir; des peintres et des graveurs, tel Wallotton, firent leurs études à Paris et y habitèrent; d'autres, tel Fritz Oswald, allèrent chercher leurs

enseignements à Munich. Il y a encore aujourd'hui des colonies d'artistes suisses à Paris, à Munich, à Florence, mais l'art helvétique n'est plus exilé de son sol. Des peintres parvenus à la notoriété restent dans leur pays, et l'on assure même que des étrangers se sont établis parmi eux, travaillant d'après leurs modèles et participant de leurs traditions.

Ferdinand Hodler est l'artiste qui domine l'art suisse contemporain. Parvenu à l'âge de soixante-six ans, il a derrière lui une carrière glorieuse, et les années ne semblent pas encore avoir chez lui glacé l'inspiration. Il suffirait pour s'en convaincre de voir la plus récente de ses œuvres exposée en ce moment à Wiesbaden, *L'Orateur*, destinée au nouvel hôtel de ville de Hanovre, car parce qu'il est influencé assez fortement par la tradition germanique, les Allemands le considèrent parfois comme un des leurs. C'est ainsi qu'ils lui ont confié des travaux importants et qu'une de ses principales fresques est celle qui décore l'Université d'Iéna.

Comme tout artiste dont la personnalité est fortement accusée, Ferdinand Hodler a des admirateurs passionnés et des détracteurs non moins convaincus. Délibérément moderne, cet artiste s'est éloigné des chemins battus. Il se vante de n'avoir jamais fréquenté les cours d'une académie, et l'on n'en peut douter en considérant la spontanéité et l'indépendance de son art. Il suit son inspiration avec fougue, avec violence, et ne s'inquiète guère de détruire quelques lois qui sont aux yeux de certains critiques fortement établies encore. On peut lui reprocher parfois tous les défauts qui accompagnent des qualités primesautières et très vigoureuses, la brutalité, l'emphase, mais c'est précisément l'ensemble de ces qualités et de ces défauts qui lui créent une originalité puissante. Ne jugeons donc pas les productions de M. Hodler d'après les règles normales, et ne lui tenons pas trop rancune s'il offense parfois notre goût. Si nous ne considérons en M. Hodler que l'artiste, c'est-à-dire l'inspiration et la force de création, nous ne refuserons pas notre admiration à des œuvres telles que *Le Cortège* ou *Le Retour de Mari gnano* du Musée de Zurich, ou *Le Jour* du Musée de Berne. Rien n'est plus saisissant que la première, un groupe de paysans, fêtant un des leurs portant le triomphateur sur leurs épaules robustes, tandis que précé-

dant la foule qui acclame un porte-drapeau et deux hommes rappelant les lansquenets de jadis ouvrent la marche. M. Ferdinand Hodler a exprimé dans cette fresque des idées très complexes. Cette peinture nous suggère immédiatement le passé de ce peuple de montagnards énergiques, dont les ancêtres allèrent combattre dans toutes les armées de l'Europe, et qui ont gardé aujourd'hui, en dépit d'un état de culture fort avancé, quelque chose de fruste et de primitif. Il fallait un artiste doué d'une forte originalité et d'une puissance de création vraiment extraordinaire pour évoquer tant d'idées par le caractère des physionomies, par l'attitude des personnages et par leur groupement. Je sais bien que certaines de ces attitudes manquent de l'élégance classique, mais ce défaut, si c'en est un, est voulu par l'artiste, qui n'est rien moins qu'académique. Mais ce n'est pas le lieu ici de faire la critique de l'œuvre de M. Ferdinand Hodler; les limites de cet article m'obligent d'indiquer et me défendent de préciser. Je me résumerai en disant que Hodler a joué dans son pays le rôle d'un excitateur d'énergies, qu'il a compris et mis en évidence les caractères de sa race, et je ne serai pas éloigné de dire que l'on retrouve dans certaines de ses compositions le rappel lointain de ce Manuel Deutscher, l'artiste bâlois du XVI^e siècle qui fut le peintre étrange et puissant des lansquenets, de ces guerriers à l'aspect pittoresque et farouche. M. Hodler a retrouvé les traditions ancestrales en restant un moderne.

Quand on parle de Ferdinand Hodler, le nom de Max Buri vient immédiatement à l'esprit, non pas qu'il y ait entre eux, sous le point de vue de l'exécution ou de l'inspiration, quelque ressemblance, mais parce que le talent et l'influence qu'ils possèdent sont également très grands. Si les compositions de Hodler sont parfois fort compliquées, celles de M. Buri sont presque toujours très simples. Le symbole, si vivant chez le premier, est absent chez le second. On a pu dire que l'un était un dessinateur, l'autre un coloriste. Mais M. Buri est un peintre original aussi, et bien de sa race. Il peint le paysan, avec ses caractéristiques vigoureuses, avec sa rude beauté d'expression. Il n'y a rien chez cet artiste qui nous étonne ou qui nous choque, et la justesse de l'expression se joint chez lui à la richesse de la couleur.

La Suisse a perdu l'année dernière un de ses artistes les plus originaux. Je veux parler de M. Albert Welte, peintre, graveur et illustrateur. Le talent de M. Welte résidait dans son imagination et dans sa fantaisie. D'inspiration germanique, lui aussi, cet artiste avait ce sens de la nature que l'on rencontre à un aussi haut degré chez les peuples de cette race. Ne pouvant reproduire dans ses œuvres la majesté du paysage alpestre, il résolut de l'idéaliser, de le faire vivre dans des compositions ingénieuses où la part de l'imagination était aussi grande que celle du sentiment. Il faut voir au Musée de Bâle, son *Paysage de l'Isar*; le fleuve dans sa source éperdue à travers les bois et les collines, et le fond plein de grandeur que forment les Alpes, le détail d'une ferme et de ses occupants, dans un coin à droite, et au premier plan, dans un décor mi-oriental, mi-roman, les groupes gracieux de personnages, avec le vieux monsieur en bras de chemise, assis sur un pliant de forme antique, et contemplant d'un air placide le paysage immense qui se déroule devant lui. Une légère ironie se mêle à la fantaisie débridée de M. Albert Welte, et si je voulais préciser pour ceux qui l'ignorent la manière qui lui est propre, je la comparerais à celle du peintre français Jean Veber, en faisant remarquer que la puissance d'imagination du peintre suisse est plus impressionnante.

Il faudrait parler de nombreux artistes encore, de M. Cuno Amiet, impressionniste original, de M. Emil Cardinaux, paysagiste inspiré, de M. Fritz Boscowits, de M. Paul Robert, l'auteur des fresques du Palais de Justice de Lausanne, du Vaudois Ernest Balliser, de tous les peintres qui suivent la trace de M. Max Buri et de M. Ferdinand Hodler, ou de ceux qui, tel le talentueux graveur Wallotton, se conforment à la tradition française.

Il y a donc actuellement un art suisse, des peintres et des graveurs — peu de statuaires, il est vrai, — des artistes qui sont conscients de leur force, qui pensent et travaillent selon les traditions de leur pays. Cet art mérite d'être suivi et étudié.

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

Grétry.

La ville de Liège vient de fêter le centenaire de la mort de Grétry. A cette occasion, tous les journaux, toutes les revues ont consacré de nombreuses pages à ce musicien qui naquit à Liège en 1741 et mourut, âgé de soixante-douze ans, à l'Ermitage de Montmorency. On a rappelé qu'il étudia l'harmonie avec Renekin et le contrepoint avec Moreau. On a dit qu'il acheva ses études à Rome et même qu'il y fit représenter un petit opéra *La Vendémiaire*. On sait que, s'il ne réussit guère dans l'opéra, par contre l'opéra-comique lui valut de réels succès: *Les Deux Avides*, *Zémire et Azor*, *Aucassin et Nicolette* et surtout *L'Épreuve Villageoise* et *Richard Cœur de Lion* furent ses principaux triomphes...

Chacun est donc sensé s'être fait une opinion personnelle sur l'œuvre de Grétry, et ceux qui hésitent encore peuvent aisément retrouver les articles que publièrent, en France, en Belgique, en Angleterre et en Allemagne, des lettrés enthousiastes. Ils y découvriront les raisons qui obligent à l'admiration de cet artiste dont l'inspiration suppléa à la science, dont les dons scéniques servirent admirablement la facile fécondité. Ils découvriront même que Grétry se crut des talents littéraires et, qu'outre quelques ouvrages de musique, il écrivit un gros livre: *La Vérité*, dans lequel il s'imaginait avoir émis des théories philosophiques; l'homme, quelque supérieur qu'il soit, prend souvent ses désirs pour des réalités.

Donc, Grétry est connu. Laissant à des compétences musicales particulières le soin d'épiloguer à nouveau autour de ses compositions, je me bornerai à répéter une constatation faite plusieurs fois déjà: tout le caractère enjoué, léger, tendre et euphonique de Liège se retrouve dans toutes les pages que Grétry signa.

L'influence de la première éducation se marque toujours

dans les travaux des artistes. Etres sensibles dont l'émotivité est en général plus aiguë, plus accentuée que celle des autres hommes, les poètes, les peintres et les musiciens reçoivent des impressions plus fortes et plus durables. L'ambiance leur forme une âme appariée à l'atmosphère. Les contacts quotidiens leur font subir des sensations réflexes et internes qui, plus tard, inévitablement, s'extériorisent dans les poussées, les jaillissements de leur pensée.

Il n'était pas surprenant que Grétry, enfant de Liège, devint musicien. Le peuple liégeois semble naître avec les dons merveilleux de la musique; les enfants, dès leur jeune âge, y ont des voix justes et claires; les femmes et les hommes y passent des heures à chanter, à vocaliser, et nul ne pourrait nier qu'ils mettent dans leurs romances, dans leurs berceuses ou dans leurs chansonnettes une expression où se révèle la jovialité rêveuse et l'intelligence primesautière de leur esprit. Le pays de Liège a de temps immémorial été la contrée des « crâmignons »; les armuriers scandent leur travail quotidien aux rythmes de leurs refrains; chacun est quelque peu poète aussi dans la ville du Perron, et les Caveaux, cabarets où se réunissent les citadins pour y savourer les mesures des chansons ou pour y composer des poèmes nouveaux sur d'anciennes cadences ou de nouvelles notes, y ont toujours été nombreux et florissants. Liège est le nid des chanteurs de Belgique; que de ténors, que de barytons et que de basses, nés dans la ville des Princes-Evêques, ne sont pas devenus célèbres !

Grétry fut un vrai Liégeois, un peu mieux doué, un peu plus inspiré. De temps en temps, se lèvent parmi des fleurs de même espèce, une d'entre elles dont les couleurs plus vives et le parfum plus délicat font exception et sollicitent davantage l'admiration.

Il est juste et compréhensible que des hommes comme Grétry soient fêtés à l'égal des héros. Tous les pays ont des hommes célèbres dont le peuple s'honore; toutes les villes, petit à petit, instaurent le culte de leurs grands hommes. Et c'est en somme la revanche des artistes, si souvent délaissés durant leur vie; leurs centaines sont célébrés avec une pompe inusitée pour les fêtes organisées en l'honneur des grands soldats; les poètes, les peintres, les musiciens trouvent tôt ou tard la récompense de

leurs efforts, le triomphe de leur talent et l'apothéose de leur génie.

Certes, il y a quelque chose d'égoïste dans ces glorifications posthumes. Si l'on y regarde de très près, on constate que dans ces manifestations d'art, l'amour du clocher entre pour beaucoup. Ne le regrettons pas. C'est un mérite de plus à ajouter à la liste des vertus esthétiques des grands génies : leur gloire donne à l'homme la connaissance de la force de sa race et lui inspire l'amour et la fierté de sa nationalité. Le patriotisme que suggèrent aux cœurs les grandes figures du passé procure à l'esprit l'espoir en l'avenir. Les gloires pacifiques sont les plus nobles parce que leur commémoration n'éveille qu'une idée de splendeur, de magnificence et de génie qu'aucun deuil ne vient ternir.

Carmen Sylva.

Le peuple roumain descend des Italiens installés par l'empereur Trajan en Dacie. Dès qu'on passe les Portes de Fer du beau « Danube bleu » — qui est plutôt jaune — on a l'impression de pénétrer en une contrée encore soumise à l'influence française. Car celle-ci a été longtemps prépondérante en Roumanie, ce qui s'explique par la réelle affinité de race et de langue. Les Français du Danube s'appelaient, par ironie, les « bonjouristes », mais, si leur nombre a diminué, le prestige français se maintient, et deux des plus grands journaux de Bucarest sont rédigés en langue française.

La Roumanie est un pays d'artistes et d'esthètes. Rappellerai-je le nom de Démètre Bolintineano (1826-1872) qui écrivit sous le titre « *Brises d'Orient* » des poèmes gracieux? Julia Hasdeu, qui mourut avant sa vingtième année, n'avait-elle pas écrit en 1888 deux recueils « *Bourgeons d'Avril* » et « *Chevalerie* »? Alexandre Macedonsky ne fut-il pas un des premiers adeptes du Symbolisme? B. Bossy, auteur des « *Feuilles Mortes* », Alexandre Sturdza, poète des *Facettes* et *d'Eternel Clavier*, G. Bengesco, le traducteur de V. Alecsandri, d'autres encore ne nous sont-ils pas connus?

Hélène Vacaresco est, sans contredit, l'un des plus grands poètes roumains « d'expression française ». Le

roi de Roumanie en défendant au prince héritier de l'aimer, obligea la poétesse à traîner son âme blessée à Venise, à Rome, à Florence, à Paris, sans que son amour ait pu taire ses sanglots. Hélène Vacaresco a dit dans ses chansons la souffrance de sa patrie; elle a décrit des tableaux d'intérieur frais et touchants, et elle a laissé pleurer son cœur :

*Il passa : j'aurais dû sans doute
Ne point paraître en son chemin;
Mais ma maison est sur sa route
Et j'avais des fleurs dans la main.*

Elle a traduit en vers blancs des ballades et des chansons roumaines et son « *Rhapsode de la Dîmbovița* », recueil de ses versions, a toute la sève toute l'âpreté de l'art populaire; on y entend la voix sanglotante ou murmurante des violons, des cobzars et les rythmes des horas roumaines; on y voit fleurir les « fleurs du Heiduck » et on y devine les aspirations de cette race essentiellement latine.

La comtesse de Noailles qui vient de publier un nouveau recueil de poèmes sous le titre, précisément, de « *Les Vivants et Les Morts* » n'est-elle pas, par sa naissance, princesse Hélène de Brancovan de Roumanie? Celle qui par son ouvrage sur la Perse fut comparée à Pierre Loti, la princesse Marthe Bibesco et son mari, le prince Antoine Bibesco, le dramaturge, ne sont-ils pas de Craiova où leur parc, transformé en promenade publique, est l'un des joyaux de la petite cité de la frontière roumaine hongroise? Le conseiller d'ambassade Jean Sahovari a signé de jolis vers, et le prince Charles-Adolphe Cantacuzène par sa nonchalance, son dandysme, sa fantaisie a mérité souvent le nom de « petit Heine » bien que sa sensibilité soit plus aiguë que celle du chantre allemand. Aurélia-M. Bragadir, enfin, n'a-t-elle pas étudié avec art les statuettes de terre-cuite de Tanagra et, en particulier, celles de la collection Escarcou — l'une des plus riches — de l'Athénée roumain de Bucarest?

Toutes ces femmes, tous ces hommes de Roumanie sont poètes. Les coutumes du pays elles-mêmes révèlent les sentiments délicats ou superstitieux de ses habitants.

En mars, dès que bourgeonne le Printemps, les femmes s'ornent de rubans rouges et blancs auxquels est attaché un bijou, le « Martzichar », amulette qui préserve des insulations. Il n'est pas de contrée au monde, où il existe autant d'œuvres charitables qu'en Roumanie; pauvres, faibles et bêtes y sont protégés; les femmes ont même réussi à abolir une coutume, venue des temps de la décadence romaine, et qui consistait à permettre aux enfants, une fois par an, de traquer, poursuivre et martyriser les chiens.

Evidemment, l'influence de Carmen Sylva exerce une bienfaisante action sur toute la race.

Pauline-Otilie-Louise-Elisabeth, née princesse de Wied et par son mariage avec Charles de Hohenzollern — appelé plus tard sous le nom de Carol I^{er} à régner en Roumanie — devenue reine de Roumanie, vint au monde à Wied en 1843. Comme écrivain, elle a traduit en allemand quantité de chansons roumaines, elle a publié des « *Poésies roumaines* » et un recueil original « *Meine Ruhe* », traduit en français sous le nom « *Mon Repos* ». C'est un livre d'intimité pure; chaque mois est symbolisé par une ballade, et, pour chaque jour de l'année, l'auteur a composé un sonnet ou stylisé une sentence. Outre des *Nouvelles* (1), un roman *Astra* et un beau poème *Le Hêtre Rouge*, Carmen Sylva a encore signé « *Les Pensées d'une Reine* » où sa délicatesse toute féminine épanche au jour le jour la finesse de son esprit et la sincérité de son cœur.

Hélène de Golesco, autre écrivain roumain, a donné naguère, dans cette revue même (2), une étude très approfondie de l'œuvre et du talent de Carmen Sylva, et des indications précieuses sur l'esprit de charité de celle qui fonda, dans son pays, *L'Orphelinat Hélène*, *La Vatra Luminoso*, et *La Crèche Materna*.

Dans un livre, paru à la librairie Félix Juven, à Paris, M. Bengesco — encore un lettré roumain — a retracé la physionomie morale de « *Carmen Sylva intime* »; Pierre Loti lui-même a consacré à cette reine au grand cœur, quelques pages émues où il montre son amour familial, son amour des Lettres et sa philanthropie. M. Bengesco

(1) Traducteur : Félix Salles.

(2) *La Belgique Artistique et Littéraire*, avril 1908, pp. 56 à 73.

nous a donné des vers où la reine nous révèle la signification de son pseudonyme :

*Carmen, le chant; Sylva, la forêt; elle-même
Elle chante son chant, la superbe forêt;
Et si je n'étais née au fond des bois que j'aime,
Pour redire ce chant, ce luth serait muet!
Je le tiens des oiseaux et des vertes ramures
Dont mon oreille a su retenir les propos;
J'y mis aussi mon âme, et dans leur doux murmures
La forêt et le chant m'invitent au repos.*

La reine a quintessencié la poésie du folklore dans *Les Contes du Pelesch*; elle a dit le patriotisme des bergers arcadiens qui habitent les flancs des Carpathes; et la bonté, la puissance d'aimer, la sensibilité de Carmen Sylva s'inspirent d'une sagesse chrétienne sereine et imperturbable.

Les Roumains sont partis en guerre. La Reine connaissait trop bien leur ardeur nationale pour songer seulement à modérer leur élan. Elle a dû les regarder partir avec tristesse, mais son cœur doit se réjouir que le sang des enfants de son pays d'adoption ne soit pas versé sur les champs de bataille. Car si le peuple aime la Reine, la Souveraine a suffisamment prouvé combien elle adore et comprend la race que son mari Carol I^{er} gouverne.

MAURICE GAUCHEZ.

LES GENS DE PARIS

La République aime les arts. Les artistes trouvent en elle une mère aimable et généreuse. C'est pourquoi les bouquinistes du quai Voltaire, les cochers qui y maraudent et les chauffeurs qui s'y arrêtent, sont obligés, pour satisfaire à l'un des besoins les plus impérieux de la nature, de descendre désormais un escalier raide, et de gagner la berge du fleuve. Ils ne le font point sans conspuer d'ailleurs avec une légitime amertume le nom de Mademoiselle Cécile Sorel, sociétaire du Théâtre Français. Et tout

passant du quai, tout fureteur passionné des boîtes à bouquins, tout sergent de ville de garde aux abords du Voltaire, pris à leur tour d'un besoin pressant, conspuent avec eux ce nom.

C'est que M^{lle} Sorel, musant au bord de la Seine, a jugé digne d'elle, récemment, un vieil hôtel d'avant quatre-vingt-neuf, évocateur, galant, confortable, quiet, dont un peu de réparations feraient un cadre exquis à Célimène. Sans retard, se le paya-t-elle; une nuée d'ébénistes, peintres, décorateurs, tapissiers, s'abattirent sur la vieille demeure. En quelques semaines, le nid fut près. La Dame y fit une entrée solennelle, entre deux rangs d'adorateurs incurvés, tous maniant l'encensoir, cependant que des critiques dramatiques dont la jugeotte est sans conteste, l'impartialité rigoureuse, et l'intégrité légendaire, étalaient sous ses pas des moquettes, gracieusement prêtées par la Place Clichy. Célimène parut au balcon ouvragé et promena son regard sur les quais, le Louvre, les Tuileries, la rive droite; puis, elle les abaissa sur la rive gauche... Un soleil qui se cachait, jaloux, mettait de petites taches d'or aux feuilles des arbres, qu'une brise émue agitait; le long du parapet de pierre, des parisiens, ignorants sans doute de l'événement mémorable qui signalait à jamais le quai, remuaient des livres; une odeur d'eau, de feuilles, de vieux papier, montait. M^{lle} Cécile Sorel sourit, consciente de son empire: désormais, tout cela lui appartenait; elle allait régner sur Paris, par le fleuve, par les palais, par les tours; sur la nature, par les arbres; sur la pensée, par les livres. Elle allait ressusciter en outre le passé, dans ce vieil hôtel qui croirait, de la posséder, rajeunir. M^{lle} Sorel tendit un peu la tête, allongea son cou de cygne, et songea, avec une émotion délicieuse, plus délicieuse d'être purement littéraire, à la guillotine.

À ce moment précis, sur le quai, un cocher de l'Urbaine arrêta sa guimbarde, descendit de son siège, et s'introduisit dans la pissotière qui dresse — ou plutôt qui dressait — son armature en plein feuillage. On entendit un petit cri. M^{lle} Sorel venait de s'évanouir.

Elle tomba dans les bras d'un célèbre auteur dramatique dont je ne dirai pas le nom pour ne pas introduire en une crise épileptiforme un critique dramatique non moins notoire. Elle tomba comme on s'effeuille, avec cette

légèreté qui caractérise les reines de sa sorte ; elle fut, sur les pectoraux palpitants du dramaturge fameux, un peu de gaze rose, un peu de soie floue, quelque chose comme une vapeur d'aurore.

— Comme elle pèse peu ! — déclara-t-il, devant ainsi les jugements de l'impartial avenir. Et il la déposa dans un fauteuil sur le dossier duquel deux colombes dorées se becquetaient.

Cela fut dans Paris une émotion énorme. *L'Intransigeant* tira quatre éditions spéciales, et les journaux de la comédienne, sentant leur existence menacée, parurent encadrés de noir.

Il en fut ainsi, ou presque, comme on verra. Le Gouvernement s'émut ; un ancien président du Conseil porta la question à la tribune de la Chambre affolée. M. Barthou, qui n'avait glissé ni sur les instituteurs, ni sur les trois ans, ni sur le budget, faillit tomber sous la pissotière du quai Voltaire et l'évanouissement de M^{lle} Sorel. Un ordre du jour de M. Pugliesi-Conti, exprimant le vœu de voir l'horizon de la comédienne débarrassé du spectacle affligeant qui venait de blesser ses regards et de heurter sa vertu, et exprimant sa confiance dans le Gouvernement, fut voté à une majorité de 387 voix, en dépit d'une violente et éloquente sortie de M. Jaurès qui rappela l'ostracisme dont on a frappé récemment le chanteur Montéhus.

Le soir même, l'édicule condamné était arraché du quai Voltaire par une équipe d'ouvriers municipaux, que dirigeaient M. Hennion et M. Chassaigne-Goyon en personne. A l'aube, il ne restait plus trace de l'outrage dont Célémène avait failli périr.

Cette histoire, dans son fond absolument authentique, dit assez en quelle estime la République tient l'art et les artistes. Le gouvernement de M. Barthou a gardé les saines traditions de celui de M. Briand... Et M^{lle} Sorel n'envie rien à M^{lle} Cerny..., si ce n'est peut-être son talent. Car le talent de M^{lle} Cerny n'a pas besoin, pour être reconnu, d'un budget de publicité annuel s'élevant à deux cent mille francs. M^{lle} Cerny a du talent pour rien. Elle n'est pas « nationale », comme Cécile, mais elle est la comédienne la plus spirituelle et la plus fine du Théâtre Français, et cela compense. J'ai entendu récemment, au banquet de la Société des Gens de Lettres, M^{lle} Sorel dire les *Conseils à une Parisienne*, de Musset ; elle les a dits

comme une élève du Conservatoire qui n'aurait pas encore eu son premier prix, et avec tant de manière qu'elle ne l'eût point enlevé, ce prix pourtant si facilement donné. Couronnée de roses, comme si elle marchait au supplice, elle récita, avec des sourires forcés et des gestes de coquette provinciale, les adorables vers légers que M^{lle} Cerny eût dits, elle, de manière à ressusciter le poète. On l'applaudit, discernai-je, sans chaleur, par galanterie habituelle, et quasiment protocolaire. Quand prochainement l'unique et incomparable interprète de Clotilde Lafont jouera la *Rabouilleuse*, nous saurons ce que c'est que le succès... et ce que c'est que le talent. Il y a malheureusement fort peu de Berthe Cerny dans cette troupe du Théâtre Français, que releva cependant le providentiel départ de M^{lle} Géniat et de M^{lle} Revonne. Pour une Marie Lecomte, que de Jeanne Faber, et pour une Madeleine Roch, que de Colonna Romano!... héroïnes imposées à M. Claretie par des politiciens payés d'avance et qui se fichent pas mal de faire faire, dans sa tombe, des sauts de carpe au malheureux Molière.

Je n'oublierai jamais les confidences que nous fit Becque, à Liège, un peu avant sa mort, touchant l'engagement au Théâtre Français d'une demoiselle qui s'appelait, je crois, Hamard, et de longtemps oubliée. Sarcey, de tout son poids, pesait sur cet engagement d'une cabotine sans talent, et même sans grâce, par le premier théâtre du monde; son feuilleton hebdomadaire revenait inlassablement sur les mérites transcendants de la dame, dont sans doute le lundiste devait être averti, mais qui ne paraissaient avoir avec l'art dramatique que des rapports lointains. L'avoncule fit tant de sa plume, de ses mains, et de ses pieds, qu'on hamardisa Molière. Becque, racontant l'histoire, écumait. Je le revois encore, sa grosse tête grise secouée de colère, sa moustache de grognard tremblant aux ardeurs de son souffle. C'était place Verte, au *Phare*; il frappait du manche de son couteau, étreint comme la garde d'un poignard, le marbre rose de la table; il mâchait son jambon comme une cartouche, et chacun de ses verbes explosait comme un obus. Le seul nom de Sarcey le perturbait; il expectorait ses rancœurs, ses haines, contre le gros homme qu'il accusait de tous ses malheurs. Il donnait à la Comédie Française le nom qui commence par B et qui finit par L... Il eût embrassé

Jules Claretie s'il avait pu prévoir la *Parisienne* de Berthe Cerny.

Je ne sais si les concours du Conservatoire assureront à la Comédie Française des artistes dignes de ceux d'antan. On ne voit dans la jeune troupe que Berthe Bovy pour se signaler à l'attention des véritables amateurs d'art. Cette liégeoise jette un éclat extraordinaire sur ses camarades français. Elle n'a pas la grâce, le charme, de Liffraud; mais elle est pathétique et profonde, elle joue avec une âme ardente et un masque entre tous émouvant. Sa maigreur semble brûlée d'inextinguibles feux; un démon la possède qui l'inspire avec un rare bonheur. Il y a une tragédienne dont Barbey se fût épris dans cette diabolique comédienne aux yeux de flamme, à la bouche incendiée, ouverte à toutes les voluptés, et qui infuse au vieux théâtre, succursale de Pont-aux-Dames, le sang d'une jeunesse enragée. Jeunesse qu'on devrait se hâter de mieux utiliser — car, ainsi brûlée de tels feux, elle n'atteindra pas à l'éternité de celle d'une Marie Lecomte! Marie Lecomte, descendue d'un trumeau signé par Boucher ou par Greuze, possède, plus que Jane Harding, l'eau de jouvence par quoi les fronts n'ont point de rides. Elle a joué avec Berr, à ce même Banquet des Gens de Lettres, une scène d'*Amphitryon*. Et j'atteste qu'il n'y avait pas dans la salle, éclatante d'épaules nues, une jeune femme plus jeune que Marie Lecomte, avec sa grâce alanguie et malicieuse à la fois, la ligne onduleuse, souple et chaude, d'un corps prisonnier du printemps, son visage d'enfant rieur, à la bouche et au regard mouillés, la pureté radieuse de son front. Ah! pourquoi, moins avare d'un si précieux secret, Marie Lecomte, devant qui vieillisse renonce, n'a-t-elle pas communiqué sa recette à ces dames du Théâtre Français, — à ces Messieurs aussi!.. Ainsi ne verrions-nous plus, dans le poignant poème d'Henri Bataille, le *Songe d'un Soir d'Amour*, l'Amante arborer l'âge des plus définifs grandmérats, et le bel *Œdipe* tituber, sous ses soixante-douze ans, en descendant les marches de son palais.

Or, on pourrait invoquer d'autres vieillards, plus vieux de voisiner avec l'éclatante splendeur d'une Madeleine Roch, devant laquelle depuis longtemps eussent dû s'effacer les doyennes de la maison, et la puissance juvénile d'un Alexandre, honte de tous les barbares qui mois-

sent à l'ombre de Molière. Faut-il donc attendre du Conservatoire les remplaçants providentiels de tant d'ancêtres?... Par les épaules blondes de Gabrielle Robinne, qui a tant de charmes et si peu de talent, j'en doute.

Les concours de 1913 n'ont révélé qu'une cantatrice, M^{lle} Buqq. Ils ont doté d'un premier prix M^{lle} Séphora Mossé, dont je vous parlai ici même, lorsqu'au début de l'hiver elle incarna au Théâtre Impérial une Salomé qui, pour tout uniforme, avait un rubis rose. Nue comme la Vérité, elle masquait pudiquement sa cavité ombilicale de ce rubis heureux. Son succès fut considérable, au point de se poursuivre trois jours durant. M^{lle} Séphora Mossé, beauté sombre, yeux immenses charriant toutes les étoiles nocturnes, corps nerveux et un peu maigre, a hésité à se présenter à M. Gabriel Fauré et à ses complices du jury, dans le costume de la fille d'Hérodiade. Elle nous est apparue sous le travesti noir de Lorrenzaccio, qui plus encore accusa (je les eusse acquittés) ses jambes longues et fuselées, l'éphébéenne masculinité de son torse... Elle impressionna le jury, qui lui décerna la récompense suprême, tant il est vrai que pour triompher au Conservatoire il faut en être sorti. Je n'ai pas ouï dire que M. Jules Claretie ait réclamé d'enthousiasme M^{lle} Séphora Mossé : sans doute est-elle trop jeune ; on la laissera un peu vieillir chez Antoine ou chez Gémier, avant de l'exposer, sur le proscénium auguste, entre M^{me} Bartet et M. Mounet-Sully.

Nous nous consolerons en allant applaudir, dans *Hamlet*, la grande Suzanne Desprès, par qui nous saurons enfin ce qu'était le prince de Danemark, et l'émouvante Bady, pour laquelle Bataille, quoiqu'on die, écrit un nouveau chef-d'œuvre. Car on ment si l'on vous conte que l'auteur de la *Femme Nue* a délaissé, comme Pierre Bernier, Loulette pour une Vierge Folle dont la grâce fragile un instant l'occupa... Bady est nécessaire à Bataille autant que Bataille à Bady : Ces deux talents se complètent, et l'on comprend assez que, lors de la création des *Flambeaux*, celle qui avait été si glorieusement Maman Colibri, et Grâce de Plassan, et Loulette, prétendît être aussi M^{me} Bouguet, fût-ce au prix d'un crépage de chignons!... Elle ne la fut point cependant... Mais le poète a compris. Et nous reverrons, dans quelque tragédie nouvelle, ruisselante d'humanité, d'amour et de pitié, celle qui peut être appelée la plus vivante des comé-

diennes de ce temps, la Berthe Bady du *Scandale* et de la *Femme Nue*, l'inspiratrice et l'interprète !

Et là dessus arborez vos drapeaux, car voici le quatorze juillet.

*Etant chef d'un' nombreux' famille,
Depuis longtemps j' formais l' projet
D' conduire' ma jemm', ma sœur, ma fille,
A la r'vue du 14 juillet...
Après avoir cassé la croûte,
En chœur nous nous somm's mis en route...*

et nous sommes arrivés à Longchamps, vers les six heures du matin, au moment où Paris, tout entier, se battait corps à corps avec les alguazils du Senore Hennion. (Et on en recevait, des gnons!...) contre les grilles du champ de courses. Tout Paris, je le répète, endimanché, fleuri, décidé à acclamer l'armée française, et se battant, fort de son droit, puisqu'il brandissait quatre-vingt-dix-neuf mille cartes d'accès aux tribunes, où trente mille personnes seulement se peuvent raisonnablement placer. Je me suis mêlé aux assaillants, et j'ai connu la joie des écrasements, laminements, étouffements, pressements, évanouissements qui furent l'apanage de tous les parisiens ce matin-là. J'ai connu ces joies et celles de recevoir les coups de poing des agents de la Préfecture, fonctionnaires peu tolérants et que je soupçonne, par surcroît, d'être hypocritement peloteurs.

Vraiment s'en donnaient-ils à cœur joie sur l'épiderme peu dissimulé des françaises, plus agréable à malaxer, dans une foule, que le mien propre. Dans cette cohue insensée, cette poussée infernale qui ne s'était jamais produite et ne se produira plus, nous comprimâmes des enfants nouveau-nés, de vieilles dames, des prêtres et des députés avec une maestria inexprimable. Le col arraché, la cravate perdue, décoiffés, lamentables, nous tentions en vain une fuite devenue du domaine de l'irréalité. Parmi les cris, les appels, les jurons, les protestations, les coups de sifflet et les coups de poing, nous avançons, queue de sept cents mètres de long, d'un centimètre tous les quarts d'heure. Et derrière nous, imbéciles conscients, le Bois, sous les caresses de l'Aurore, s'éveillait adorable, frais comme toi, lectrice, vert comme M. Paufault centenaire doyen de la Société des Gens de lettres, coiffé d'or comme Lilian Grenville, odorant comme Bichara, et

silencieux, mon Dieu, quiet, apaisé, comme il n'est pas possible de le dire!... Et nous étions là, à nous battre, pour voir l'armée française, blanche et noire — sans nous douter que subrepticement introduit par des passages secrets autant que ministériels, une foule de beaux messieurs et de belles dames privilégiés (Liberté, Egalité, Fraternité... ou la mort!) prenaient doucement place dans les tribunes qu'en arrivant, après quels combats dignes d'Homère! nous allions trouver pleines!...

Aussi fût-ce entre des têtes pressées — je le dis sans intention de déplaire au peuple souverain — que nous entrevîmes, après la revue passé par M. Raymond Poincaré — idole à laquelle cette foule innumérable décerna l'une de ces ovations qui ne s'oublent pas! —, le défilé martial, multicolore, superbe et vraiment emballant, des troupes de Paris. C'est à des moments de cette émotion là que l'on se sent, belge qu'on est, aussi français que belge... Car nous avions six ans quand nos pères, nous asseyant sur leurs genoux, après les devoirs faits et la lampe allumée, ouvraient ces livres pleins d'images qui étaient l'histoire de la France, et, au lendemain de la guerre qu'ils avaient vue, nous apprenaient l'horreur des prussiens... Toute notre jeunesse a baigné dans une rancune née de la leur; de bonne foi nous avons détesté les casques à pointe; avec enthousiasme nous avons lu et relu les poèmes contempteurs de l'année terrible, nous nous sommes saturés de France comme on se sature de beauté, de noblesse, d'héroïsme, de force et de lumière... Nous fûmes ceux qui attendirent jusqu'ici, avec Déroulède, l'heure d'écouter marcher sur le Rhin.

Les vengeurs de Soixante et Onze!...

Et l'âge a eu beau réfréner nos colères, la raison nous donner l'exécration de la guerre horrible et imbécile, peser devant nous les droits de chacun, nous dire que l'Alsace et la Lorraine, primitivement, historiquement allemands, n'étaient devenus français que par un coup de force qu'un coup de force a balancé, nous ne pouvons pas, dans le soleil d'un matin de juillet, voir flamber tout à coup les trois couleurs, entendre sonner les clairons, sentir battre comme un seul cœur les cœurs de France, sans que notre cœur à nous s'arrête, sans que le cri de « Vive la

France ! » j'aillisse de nos poumons, sans que nous affirmions, par notre émoi, notre enthousiasme, le frémissement de nos lèvres, la dépendance en laquelle nous sommes et que nous ne voulons point abdiquer. Et je te défie, ô toi le plus intransigeant et le plus sectaire des flamingants, toi qui, sous prétexte de Grœninghe, siffles le Théâtre Français d'Anvers en passant devant ses portes, je te défie, flamingantois qui conspues des artistes français à l'Exposition *Universelle* (daignes t'en souvenir!), de ne pas sentir, dans ta poitrine, s'immobiliser ton cœur, quand, ruéé de métal et de flamme, fracas de tonnerres et de chevaux, cuirasses et casques mêlés dans un emportement de vertige, la charge — d'abord, au lointain de la plaine, nuage gris, puis de seconde en seconde, masse plus éclatante, allumée d'ors et de panaches, confusion frénétique de dragons, de cuirassiers, roulant avec les cavaliers de la garde vers on ne sait quel chemin creux d'Ohain! — la charge, dis-je bondissant, dévorant l'espace, l'air de vouloir, d'un choc mortel, assaillir la Tribune où le Président, pâle, les mains nerveuses, regarde, s'arrête, net, à dix mètres à peine, au signal soudain d'une épée!

Les paumes moites, la gorge sèche, les temps battantes, tous les tambours roulant dans le torse, on reste là, une seconde; et puis, c'est le déchaînement de tous les cris, de tous les enthousiasmes, de tous les délires, et vous aurez beau avoir été cent fois témoin de cela, vous n'en serez pas moins bouleversé et criant, vous n'en serez pas moins français, et quel français!...

Cette année, l'exaltation de la cohue fut plus ardente que jamais, à cause de M. Poincaré, qui incarne avec tant de dignité simple, de fierté tranquille, ce pays dont il est légitimement une des gloires, et, avec le pays, ses plus secrets espoirs.. Oui, certes, dans la pensée des milliers de français accourus à Lonchamps lundi, ces troupes aguerries, ces troupes prêtes, qui passaient là, au son des *Marseillaises*, sont en vérité celles qui, réalisant le désir du poète, marcheront sur le Rhin et vengeront soixante et onze... Eh! l'on y songeait d'autant plus que dans le ciel calme, au-dessus des régiments, battaient les grandes ailes des avions, glissaient les dirigeables ronflants. Pour les oiseaux qui viennent de France, le chemin de Berlin est une promenade quotidienne... et pas un aviateur alle-

mand n'a fait encore Berlin-Paris... On le rappelait en riant, dans la foule qui, la revue finie, avait envahi, pour briffer, les prairies proches, — cette foule vivante, joyeuse, spirituelle, bon-enfant, assise à même le pré, les femmes troussant haut leur jupe sur des bas clairs, les hommes retirant leurs chaussures, pour être plus à l'aise ! Asséchant les litres, vidant les boîtes de conserves, assaillant les étals chargés de sandwiches, de croissants et de brioches, tout Paris, en chantant, fêta l'armée française. Grand pique-nique rigolo, égayé de lazzi, de propos lestes, de plaisanteries gaillardes rythmant la gaillardise des gestes, — après-midi de fête, sous la verdure, au bord des étangs, en attendant l'égarément heureux vers le silence des sentes où la nuit appelle comme une fille... en attendant la liesse folle des bals, sous les lanternes allumées, dans Paris amoureux, ivre et fou.

Et je ne parle pas des troupes noires... sénégalais, turcos, malgaches, auxquels les parisiennes firent oublier — et comment ! — la longueur de la traversée et les fatigues de la revue... On ne les oubliera pas de si tôt, ces fils de la France Nouvelle qui vinrent dans la Métropole pour attester leur foi patriotique — et qui l'attestèrent, en effet, au point de nous faire appréhender, pour le mois de mars prochain, toute une levée de petits parisiens de couleur !

— Ce sera comme l'année de l'Exposition !... — disaient en riant des commères, témoins de l'emballement de Paris.

Et puis après?... Le noir est la mode, et le groom cuirvé fait bien à la portière de l'auto. A peine les maris, les pères, s'irriteront-ils... « C'est pour la France ! » — leur répondra-t-on. « Nous avons fait de la pénétration pacifique ! ». Et dame, il y a un peu de cela. Ces noirs suréblouis ne verront plus la France, là-bas, que sous les traits de la parisienne accorte qui leur ouvrit son cœur et mieux encore... Et à travers son souvenir, le souvenir d'une idylle trop brève, plus délicieuse de l'avoir été, ils chériront la France et se battront pour *Elle*.

Depuis ces journées mémorables — seulement assombries par l'abstention de M. Fallières, qui ne pavoisa pas rue François I^{er} — Paris s'accoite et se repose. La loi de trois ans, votée, amena au Parlement M. Lépine, à la joie débordante des chansonniers qui voyaient les abandonner toutes leurs raisons de chançonner. Que chantera-t-on

dans Montmartre, en effet, quand M. Fallières n'aura plus de ventre; quand Sarah n'aura plus d'âge; quand Pelletan se sera peigné; quand M. de Max se convertira au féminisme; quand Lépine aura changé de nom?... En vérité, les bardes des *Qual'z'Arts*, du *Chat Noir* et de la *Lune Rousse* n'auront plus qu'à fermer boutique... Que diable voulez-vous qu'on chansonne, Seigneurs, dans la R. P.!!! — Et cependant Ferny, infatigable et défiant l'impossible, a essayé!... Il a tenté d'expliquer la R. P.!... Il a dit:

*Donc, soit R. P. le système,
B le bluff des candidats,
T le trac dont ils sont blêmes,
Et G leur galimatias;
C plus F égal B sur K,
Distance de Pavie à Brême.
Donc les radicaux sont vaseux,
L'apparent'ement libidineux,
Et les électeurs qu'on abuse
Au point carré d' l'Hypothénuse
Devienn'nt rapid'ment gâteux.*

*L'utilisation des restes
S'obtient en multipliant
P succès par Y veste;
J'extrais X₂ du quotient;
L'effet de ce coefficient
Sur la vessie est manifeste.
La liste ayant autant d'élus
Qu' la moitié plus un du surplus,
Emprunte aux listes moyennes
Le tiers du quart de leurs moyennes
Et les radicaux sont foutus.*

Mais il faut ouïr Ferny lui-même, seul capable de conférer à la représentation proportionnelle un comique aussi volumineux. Je vous laisse sous l'impression de cette plaisante satire, et, sans révérence, lecteur, vous tire la mienne.

LÉON TRICOT.

LES SALONS ET LES ATELIERS

La Critique en vacance.

(TROISIÈME ARTICLE)

Voici la troisième quinzaine de ma vacance de critique ! Le fait ne s'est pas produit depuis deux ans. C'est manifestement l'*Exposition de Gand* qui a vidé tous les ateliers. Il y a, cependant, des expositions autres que celle de Gand, en province ; notamment, à Mons, la *Fédération des Artistes Wallons* ; à Tournai, les expositions de M^{me} Jenny Lorrain, et de MM. Mignot, Allard et Dasselborne ; il y en a d'autres à Ostende, à Nieuport et à Spa. J'ai déjà



(Dessin de OSWALD POREAU).

expliqué que, contrairement à mes premières espérances, j'ai dû renoncer à rendre compte des expositions de provinces devant l'abondance ordinaire des expositions de Bruxelles. Ne l'oublions pas, j'en étais à 54,000 œuvres d'art, du 1^{er} février 1911 au 1^{er} juin 1913. Je ne veux pas ma mort ! Or, je crois qu'il n'y a qu'un seul homme à Bruxelles qui pourrait redire la fatigue d'une pareille tâche. Son nom vous étonnera, peut-être, c'est M. Ernest Verlant, Directeur général des Beaux-Arts. Il est toujours assez curieux, en tous pays,

de voir le véritable homme à la véritable place, comme disent les Anglais. Il n'est pas une exposition où je ne voie tôt ou tard, et généralement plus tôt, paraître notre Directeur général des Beaux-Arts. Et sa présence n'est pas une formalité, un tour de salle décoratif ; non, je le vois s'arrêter devant chaque toile, y mettre le temps d'un souvenir ou d'une comparaison réfléchie ; cette visite qu'il fait seul, il la fait aux heures où les salles sont ordinairement vides. Vous me direz que c'est le devoir tout naturel d'un directeur général des Beaux-Arts ; vous me direz que tout le monde est très heureux d'aller aux expositions d'art, comme en témoigne l'affluence des visiteurs aux inaugurations de *Pour l'Art*, de *La Libre Esthétique*, des *Aquarellistes*, etc., etc. Oui, da ! Mais c'est tout autre chose de voir les œuvres dans la fièvre d'une ouverture, ou bien de se trouver avec elles seul à seul ; songez donc à la revue de 54,000 hommes que vous auriez à faire soldat par soldat ! Or, il n'y a pas beaucoup plus de différence entre les œuvres qu'entre les 54,000 figures des 54,000 soldats ! De temps en temps, un bel homme !

Considérez encore que cinq minutes sont peu de temps quand on les passe à vivre, mais cinq minutes devant un tableau, c'est un siècle. Cependant, chaque tableau demande au moins cinq minutes, soit pour amener l'état d'esprit qu'il réclame, soit pour oublier le précédent, soit pour savoir pourquoi il paraît bon, ou pourquoi il paraît mauvais. Ces cinq minutes qui n'ont l'air de rien, sont cependant de l'héroïsme, quand elles se répètent, se répètent ! C'est qu'il y a vite trente tableaux dans une salle ! Je me rappelle avoir passé plus d'une demi-heure devant les mauvaises toiles du peintre hollandais Jan Apol, sans pouvoir me rendre compte de la raison pour laquelle tout cela était archi-mauvais. Au lieu de me faire penser, trouver des pourquoi et des parce que, chaque fois que je revenais à ces œuvres, au milieu d'elles, il me semblait que mon cerveau se vidait ; j'en arrivais à taper du pied tant mon irritation devenait intolérable, et pas un mot ! Je m'étais trouvé deux ans passés dans la même impuissance devant la sculpture de Curt Siegel, au *Cercle Artistique*. Une patiente revue des œuvres d'art n'est pas si aisée que peuvent le croire ceux qui se rendent de temps en temps aux ouvertures de nos salons. J'ai constaté que bien rares sont même les peintres qui voient plus de deux ou trois expositions par an, les organisateurs d'expositions, comme M. Octave Maus, ne se font pas scrupule de manquer la plupart de celles qu'ils n'organisent pas, comme aussi beaucoup de nos critiques qui ne considèrent d'expositions que les grandes, ou celles qui ont lieu dans certaines salles. Je ne vois, je le répète, que M. Verlant dans ce pays qui mette cette conscience infatigable à faire plus que son devoir de directeur général des Beaux-Arts. Oui, plus que son devoir et c'est à cela que je reconnais qu'il est le véritable homme à la véritable place. Qu'on dise après cela que parfois ses appréciations sont brutales, certaines de ses réponses presque inhumaines, qu'il est exclusif dans ses goûts, je l'accorde. Et, cependant, cela n'est pas fait pour me mécontenter. Car si nous avons un directeur qui aime assez les œuvres et les artistes pour suivre avec cette assiduité les expositions, forcément cet homme aura des convictions ; le changerez-vous contre un homme aimable qu'on ne verra presque jamais dans les expositions, et jamais à l'étude dans celles où on le verra ? Mille fois non, avec le bon bourru au moins l'on est en famille.



*Croquis pour un
g^e Michel*

(Dessin de IS. DE RUDDER).

Et l'on se comprendra toujours, s'il y a vraiment lieu. Je voudrais bien que l'on ne crut pas que ces lignes ont été écrites pour faire plaisir à M. Verlant.

Je n'apprécie pas beaucoup certaine réponse qu'il aurait faite pour s'opposer à l'achat par le Gouvernement belge du tableau de Jean Delville, l'*Ecole de Platon*, qui figure maintenant au Musée du Luxembourg.

Au cours des conversations à ce sujet, il aurait prononcé cette phrase : « D'ailleurs, vous savez que Platon n'a pas très bonne réputation. »

J'espère que cette citation venimeuse rassurera mes lecteurs. Je me plais à servir à la fois le vinaigre et le miel. On est si malin de nos jours que l'on voit tout de suite la flatterie dans l'éloge impartial. Il faut que je prévienne, notamment, M. Destrée que je vois parfois aux expositions, quand y figurent ses belles médailles de Bonnetain ou qu'il a quelque loisir avant le Parlement, et qui me surveille de sa province. Je lui dois la rédaction calomnieuse d'un barème pour les expressions laudatives de ma critique, fait par lui l'an dernier et publié avec la collaboration malveillante de MM. Dumont-Wilden, pusillanime mousquetaire, Garnir et Souguenet, dans *Pourquoi Pas?*

Avant la parenthèse qui m'a mené si loin, je parlais des expositions ouvertes en province, en ce moment. Il en est aussi une, moins loin, aux environs de Bruxelles, à Rouge-Cloître. Sans rien préjuger de celle-ci, son caractère champêtre me rend défiant. Je me souviens de ma mésaventure avec le Cercle d'Uccle : le *Vieux Cornet!* On se rappelle que m'étant permis de dire que le local était plutôt sans prestige, bien qu'on put s'y procurer des tartines et du fromage blanc, excellents, la direction de *La Belgique Artistique* se vit requise d'insérer la lettre de certain « baes », où celui-ci disait que ma critique, sans doute intéressée, cherchait à porter préjudice à son établissement ! La critique est assez impossible dans ces conditions, s'il n'est pas permis de parler du milieu où elle se fait ; et je me fortifie dans la conviction, désormais expérimentale, que les expositions d'art doivent se faire dans des locaux appropriés.

De là, j'en arrive tout de suite à dire quelques mots de la technique moderne à propos du placement des tableaux. Comment on fera pour utiliser leurs tableaux, est une chose dont les artistes ne paraissent aucunement se préoccuper en peignant ! Pour la plupart des tableaux qui sortent de nos ateliers, il n'y a qu'une place possible dans les appartements, c'est juste en face des fenêtres. On n'en met pas beaucoup chez soi à ce compte ! Ou bien, il faut les sacrifier ! C'est la conséquence de ce métier hérissé, qui couvre la toile d'épaisseurs. Ces épaisseurs ont des bords et ces bords font des ombres. Si le tableau reçoit la lumière de biais, tout de suite, il s'assombrit de moitié. Les couleurs deviennent comme un village à l'ombre des montagnes ! Dans certains tableaux, tous les coups de pinceau sont verticaux, chaque fois avec deux bords pour chaque touche, fatalement ces deux bords projettent une ombre si le tableau n'est pas juste en face de la fenêtre. Raphaël Dubois, et beaucoup d'autres luministes peignent de cette façon. Or, ce sont précisément des luministes ! Il en résulte qu'eux-mêmes ternissent d'ombres la surface qu'ils veulent éclatante. Pour ceux qui font la touche épaisse

horizontale, l'inconvénient est le même, par suite des bords. Dans l'atelier ou le plein air, la lumière, arrivant à flots de toutes parts, empêche la formation des ombres ; mais il faut bien que ce soit dans l'appartement qu'on mette les tableaux !

La surface à peu près lisse que les anciennes techniques donnaient aux tableaux n'avait pas ces inconvénients. Le plus ou moins d'éclairage de ces surfaces fait valoir plus ou moins les couleurs ; mais un tableau ancien se modifie beaucoup moins qu'un tableau moderne par le placement. La liberté de la technique est une absurdité aussi grande que la liberté de l'esthétique.

Un terrible exemple de la liberté de la technique me paraît être donné par le maître Xavier Mellery. Quand nous voyons que la *Joconde* que nous avons connue pour être un tableau sombre, est un tableau qui fut peint en couleurs claires et même vives ; quand nous voyons chez nous le tableau de Claus, *Vaches traversant la Lys*, en train de devenir après quinze ans, un tableau terne, alors que l'on se récriait au début tant il était éblouissant et même criant ; on se demande, devant la connaissance de ces modifications certaines, ce qu'il restera dans une centaine d'années de l'œuvre de Mellery, qui sort de plus en plus noire de l'atelier du maître ? Aujourd'hui, ces œuvres présentent un phénomène curieux. A l'heure du coucher du soleil, quand les toiles les plus éclatantes s'éteignent, si bien que vous n'en discernez presque plus le sujet, celles de Mellery, au contraire, semblent s'éveiller. Toutes noires qu'elles sont, elles restent plus longtemps perceptibles que les autres. C'est évidemment le résultat d'une connaissance consommée de l'effet des ombres et des lumières. Mais cela n'empêche que l'on peut présumer

que les œuvres de Mellery deviendront absolument trop noires, à moins que l'artiste se soit assuré de la conservation parfaite des cou-



(Dessin de M. DEMARÉ).

leurs actuelles par des produits ou des moyens que nous ne connaissons pas. Je sais bien qu'il n'y a chez nous que les mauvais peintres qui soient capables de payer 100 francs pour un tube d'Outremer américain; qu'eux seuls se préoccupent parfois du métier; c'est à croire que la tête des bons ne peut pas abriter le jugement!

Autre cas. Le paysagiste travaille souvent son œuvre comme si elle était destinée à rester en plein air. Il étoffe l'œuvre de superpositions de couleurs qui lui donnent incontestablement profondeur et puissance. En plein air, cela va bien. Là encore, la lumière arrivant à flot, elle traverse les couches superposées, et donne à l'ensemble des tons

qui se mélangent par la transparence comme feraient des superpositions de vitraux. Mais dans la lumière faible, ou très atténuée d'un appartement, cet effet ne se produit plus et le tableau profond et savoureux devient complètement sombre! Je connais une étude de Richard Vian-dier, le consciencieux et magistral paysagiste, qui est un exemple frappant de cet excès de richesses!

Une technique sur laquelle j'aurais beaucoup à dire, mais trop pour cette fois-ci, c'est la technique innovée récemment par Jakob



(Dessin de MARTEN MELSEN).

Smits avec la *Salomé* qui fut exposée chez Dietrich et ses dernières toiles du *Salon du Printemps*. Là, dans la Campine solitaire et silencieuse, nous trouvons un artiste qui paraît s'être rendu exceptionnellement compte de ce que la beauté de la technique est pour l'Art. Outre la splendeur matérielle qu'elle peut lui conférer de nos jours, la technique est, pour un tableau, comme le corps pour un vin, c'est-à-dire la qualité qui lui permettra de vieillir. C'est un des caractères de ceux qui vivent dans le recueillement, de se montrer soucieux de la durée, ce qui est bien naturellement un des plus justes soucis de l'amour.

RAY NYST.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Ollendorff.

MAURICE DREYFOUS: *Ce qu'il me reste à dire* (un vol. in-18° à fr. 3.50). — Il serait malaisé de donner même une simple idée de l'énorme moisson de souvenirs, tous intéressants, tous racontés de façon vivante, avec une bonne humeur inlassable qui remplissent ce deuxième volume d'un demi-siècle de choses vues et entendues dont le premier: *Ce que je tiens à dire* fut analysé ici même voici quelques mois. Bien que, dans les dernières pages de celui-ci, M. Maurice Dreyfous fasse ses adieux à ses lecteurs et que son œuvre soit donc close, j'ai écrit, ci-dessus, ce « deuxième » et non ce « second » volume, car nous aurons, nous annonçons l'auteur, un tome III, sous le titre: *Ce que je ne veux pas dire*, dans lequel il se vengera de toutes les perfidies, de toutes les rosseries, dont l'homme, l'éditeur et l'écrivain furent victimes en ces dix lustres, mais ajoutera-t-il, ce livre « sera composé uniquement de feuilles » blanches et il aura cet avantage rare et » précieux de n'être jamais inédit que le jour où il serait publié ».

Au Mercure de France.

EDOUARD MAGNIAL: *La Jeunesse de Flaubert* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Elle fut studieuse, rêveuse aussi et très éprise de curiosité multiple, riche en impressions et en souvenirs qui eurent une profonde répercussion sur le caractère et les œuvres de l'auteur de *M^{me} Bovary*. M. Magnial s'est appliqué à raconter cette jeunesse dans ses moindres détails. Il a interrogé Flaubert lui-même qui dans tous ses écrits nous a documentés sur lui-même, fût-ce bien souvent à son insu.

Un des chapitres les plus curieux de ce livre de patiente et pittoresque recherche biographique est celui où le critique, après avoir relaté les circonstances de la rencontre et des relations de Flaubert et de Maupassant, montre combien grande fut l'influence exercée par le premier sur son disciple. Plus tard, une véritable collaboration s'établit entre eux: c'est de leur travail en commun que naquit par exemple *Bouvard et Pécuchet*.

Chez Plon-Nourrit et C^{ie}.

CLAUDE NISSON: *Le Masque doré* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Je ne sais pas si je dois, dès maintenant, vous confier le secret de la

naissance de Violette; l'auteur, qui ne l'a révélé qu'à la page 297, ne sera peut-être pas content. Je vais pourtant vous le dire, mais vous ne le répétez à personne: Violette est la fille d'un anarchiste qu'un acte de propagande un peu vif a envoyé à l'échauffaud. Une vieille demoiselle genevoise, sociologue et philanthrope, a recueilli l'orpheline, l'a élevée, en a fait une jeune fille parfaite qui sera héritière de sa fortune. Au cours d'une vilégiature dans la montagne — prétexte à prestigieuses descriptions des splendeurs alpestres — Violette s'éprend du baron de Meyvirien, noble bourguignon, vivant richement du revenu d'un domaine réduit. Il faut bien alors avouer au fiancé, et surtout à sa mère, la mystérieuse origine de Violette et c'est naturellement ce qui gâte tout. Maintenant j'en ai dit assez et si vous désirez savoir comment se dénoue cet excellent roman pour jeunes filles, vous voudrez bien prendre la peine de le lire. Vous ne vous en repentirez pas.

Chez E. Sansot et C^{ie}

BLANCHE SAHUQUÉ: *Pages posthumes* (un vol. in-18 à fr.3.50). — Ce n'est jamais sans un respect un peu mélancolique qu'on ouvre une « œuvre posthume ». A ce sentiment s'ajoute, quand on lit les derniers poèmes de M^{me} Sahuqué, trop tôt disparue, celui du regret que l'on éprouve à se dire que plus jamais ne se fera entendre une voix, sincèrement inspirée, qui modula des chants d'une incontestable beauté tels que ceux du *Che-min solitaire* ou de *l'Amour découronné*.

Chez Louis-Michaud.

FERNAND CLERGET: *Villiers de l'Isle-Adam* (un vol. in-18 ill. à fr. 2.25). — En suivant la méthode adoptée pour un grand nombre déjà d'illustres écrivains disparus — Sand, Verlaine, Byron, Goethe, Diderot, Balzac, Hugo, Voltaire, Musset, Lamartine, etc. — M. F. Clerget nous fait connaître la vie anecdotique du génial auteur de *l'Eve future*. L'un après l'autre tous les épisodes — on oserait presque dire tous les incidents de l'existence de l'écrivain sont rapportés. Grâce à une abondante et fidèle documentation, chaque trait de la grande figure, chaque genèse d'une œuvre aussi s'éclaire lumineusement.

Outre le prix à attacher à une biographie

aussi complète il faut considérer l'agrément que présente sa lecture.

Chez Nelson et C^e.

VICTOR HUGO : *Les Travailleurs de la Mer* (un vol. in-12 rel. à fr. 1.25). — Admirable peinture de la vie des gens de mer, ce récit constitue une suite sans égale de tableaux maritimes. Le génie colossal de Victor Hugo se trouve à l'aise dans cet abîme : *L'Océan*. Jamais ses colères, ses rancunes, ses lâchetés, ses trahisons n'avaient été senties aussi intensément, ni aussi intensément exprimées. Ce roman a été dévoré par la génération dont déjà les rangs s'éclaircissent ; les jeunes d'aujourd'hui l'ignorent. Cela ne devrait pas être. Quand on a lu ce livre, en effet, on le conserve et on feuillette souvent ses pages hardies d'où s'échappent par rafales les souffles vivifiants du grand large. Ce volume est le 45^e de la belle réédition de Victor Hugo entreprise par la maison Nelson.

* * *

MELCHIOR DE VOGUË : *Le Maître de la Mer* (un vol in-12 rel. à fr. 1.25). — Nos lecteurs nous sauront gré de leur annoncer l'apparition dans la coquette « collection Nelson » du chef-d'œuvre du vicomte E.-M. De Vogue, *Le Maître de la Mer*. Rien de plus passionnant, rien de plus actuel que l'histoire de ce trust énorme, mondial qui met entre les mains d'un seul homme le sort de milliers d'individus. Arbitre de la paix ou de la guerre, maître de la mer par ses innombrables flottes, il peut précipiter les nations les unes contre les autres, les affamer en interrompant ses services, les ruiner en diminuant leur crédit.

Doué d'un cerveau incomparable et d'une volonté unique, cet homme possède aussi un cœur. Le mélancolique roman d'amour qui s'ébauche à l'ombre des « combinaisons » gigantesques fera rêver plus d'une lectrice.

Chez Ambert.

JULES PATENOTRE : *Souvenirs d'un Diplomate* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Le sous-titre de cet ouvrage (*Voyages d'autrefois*) indique l'esprit dans lequel il a été conçu. La politique n'y joue qu'un rôle très secondaire. Ecrits à l'aide de notes prises sur place, dans les pays les plus divers, au cours d'une vie diplomatique, qui n'a pas duré moins de trente ans, ces mémoires se recommandent tout autant par la variété que par l'intérêt des sujets traités.

Ces voyages nous promènent successive-

ment en Grèce (avec Jules Ferry), en Syrie, en Palestine. Puis dans un panorama sans cesse renouvelé nous voyons défilier le Caucase, la mer Caspienne, Téhéran, Ispahan. Un nouveau changement de décor nous fait passer dans l'Amérique du Sud, en Argentine et au Paraguay. Ce cycle se poursuit en Extrême-Orient, à Ceylan, en Birmanie, pour finir par une curieuse visite à la Cour de Bangkok et aux ruines d'Ayuthia.

Chez Bernard Grasset.

LOUIS NOËL : *Contes grecs* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — En nous racontant, à sa façon, *La Fin d'Hélène* et *La Mort d'Ulysse*, l'auteur n'a certes point eu la prétention de continuer l'Iliade et de parfaire l'Odyssée. Son seul but fut évidemment de nous distraire — ce à quoi il a réussi — par le récit des dernières aventures de la voyage épouse de Ménélas, laquelle, restée belle jusqu'aux portes de la vieillesse, obtient la grâce de ne connaître ni la déchéance ni la mort, puisque Dyonisos l'emporte, un beau soir, dans son char d'or, jusqu'au plus haut des cieux où il l'accroche, en guise d'étoile, au firmament. Moins brillant fut le destin du fils de Laërte qui, chargé d'ans et de rhumatisme, fut assez fou, après le décès de Pénélope — si fidèle, mais si crampon — pour s'éprendre d'Hélène, pour la chercher partout, à Corinthe, en Épire, aux Enfers. En châtiment de ses ardeurs tardives, Aphrodite, qui les avait d'ailleurs inspirées, lui souffle le désir de posséder Minerve. Ulysse, métamorphosé en jouvenceau pour la circonstance, joint la déesse, saisit son manteau, celui-ci se déchire et l'égide brillant sur le sein de Pallas apparaît à notre amoureux qui tombe foudroyé. Et voilà !

* * *

PHILIPPE MILLET : *Jenny s'en va-t-en guerre* (un vol in-18 à fr. 3.50). — Dans la première de ces *scènes anglaises*, celle qui a donné son titre au volume, l'auteur nous fait pénétrer dans l'intimité du Suffragettes. Au près de celles-ci, galamment, tout d'abord, il s'excuse d'avoir parlé avec légèreté et bonne humeur des épreuves qu'elles s'infligent. Au fait, les raille-t-il donc tant que cela les martyres du « vote pour la femme » ? Leurs adversaires ont, me semble-t-il, au moins autant qu'elles, à pâlir des traits de son ironie. Et lisez sa conclusion, elle vous édifiera sur ses sentiments à l'égard d'un mouvement qui ne fera que gagner en importance, surtout si la répression tourne à la brutalité et à la persécution : « Il suffit, je

» crois, d'écouter cinq minutes une conversation d'antisuffragistes pour être vaincu qu'en dépit de tant de ridicules, ce sont les suffragettes qui ont raison ». Dans *La Mort du Roi*, M. Philippe Millet s'attache au loyalisme britannique et dans *Revival* à la religiosité anglo-saxonne, si prompte à s'extérioriser, mais il le fait avec un tact et une mesure dont on ne saurait trop le louer, il le fait en Français qui connaît admirablement *l'Île inconnue*, mais en Français tout de même, c'est-à-dire en restant toujours orienté de Paris.

Chez Bloud et Gay

CHARLES FOLEY : *Les Fantoques de la Peur* (un vol. in-16 à fr. 3.50). — Dans cette étude qu'il consacre aux hommes de la Révolution, M. Charles Foley s'attache à démontrer que la peur, et la peur seule, fut l'inspiratrice de leurs cruautés. La crainte de voir leur puissance décroître et le pouvoir leur échapper, la crainte surtout des représailles, en cas d'échec, leur montrait partout des ennemis et s'ils entendirent régner par la Terreur, c'est parce qu'eux mêmes éprouvaient ce sentiment ou plutôt un autre, plus bas, qu'aujourd'hui nous appellerions la frousse. Ce n'est donc point un plaidoyer que l'auteur tente en leur faveur, loin de là. Il fait défiler devant nos yeux un long cortège d'individus tarés, de brutes avinées, de despotes sanguinaires, ridicules quand ils ne sont pas tragiques et ils le sont trop souvent. Il faut bien reconnaître que si la Révolution fut chose bonne en soi, ceux qui la firent ou plutôt ceux qui la prolongèrent et profitèrent d'elle, jusqu'en Thermidor, furent de tristes spécimens d'humanité. Et c'est en s'appuyant d'une documentation solide et nombreuse que M. Charles Foley les voue, une fois de plus, au mépris de l'Histoire.

Chez Félix Alcan.

GABRIEL ROUCHÈS : *La Peinture bolonaise à la fin du XVI^e siècle. Les Carrache (1575-1619)* (un vol. in-8 à fr. 7.50). — Peu d'artistes italiens ont exercé plus d'influence que les Carrache sur les peintres français du XVII^e siècle. M. Rouchès analyse d'abord l'âme italienne vers 1575 — époque où apparaissent les Carrache — partagée entre une piété sincère et une sensualité païenne que lui a léguée la Renaissance.

Puis il étudie les divers représentants de l'école bolonaise antérieure au Carrache, notamment l'architecte et peintre Tibaldi, leur précurseur pour la peinture décorative. Viennent ensuite les années de jeunesse et de formation des Carrache, leurs luttes et enfin leur triomphe consacré par l'ouverture de leur Académie.

Au cours de son étude, M. Rouchès détermine les différents caractères qui constituent l'originalité des Carrache : leur sens psychologique, leur amour de la nature, révélé par leurs beaux paysages et par leur réalisme. Il conclut en montrant la transformation que leur manière a subie chez leurs successeurs.

Chez Eugène Figuière et C^{ie}

M.-C. POINSOT : *Toute la Vie* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Cette *Vie* est celle d'un écrivain dont les débuts, à Paris, connurent les pires détresses, qui eut faim, qui eut froid, avant de trouver sa matérielle dans une banque où mélancoliquement, il alignait des chiffres en échange d'une rémunération chiche mais providentielle. Puis ce fut la rencontre d'un financier mécène et la fondation d'une revue, la possibilité de publier quelques romans bien venus et enfin la notoriété. Trois figures de femmes illustrent le récit, caractéristiques chacune des trois périodes de la vie de Pascal Maurès. D'abord, pendant les années de dèche, Emmeline, grisette amoureuse, mais encline à la noce et qui ne parvient pas à s'élever en même temps que la personnalité de Pascal s'affine ; aussi tourne-t-elle à la galanterie. Vient ensuite une intellectuelle un peu pédante et bourgeoise tout ensemble, liaison brève qui finit par lassitude mutuelle. Enfin, Jeanne Flandry, la compagne idéale, déjà meurtrie par l'existence, collaboratrice autant qu'amante et épouse. Elle meurt après un trop court bonheur qui, s'il s'était prolongé, aurait rompu l'unité de ton de ce roman mélancolique, mais bien charpenté, d'une belle tenue littéraire, avec, parfois, un peu de recherche,

Chez A. Méricant.

GEORGES NORMANDY : *Emile Faquet* (un vol. in-18 ill. à 2 fr.). — Une nouvelle collection biographique : L'Anthologie des auteurs modernes, nous vaudra des études documentaires et critiques ainsi qu'une sélection significative de l'œuvre complet de l'un ou l'autre maître de l'heure présente.

Nous avons appris de la sorte à mieux connaître *J. Richepin* et *J. Temaire*. M. Normandy nous donne aujourd'hui un copieux et intéressant *Em. Faquet*. Demain c'est *Maur. Barrès* qui sera portraicturé.

Ces brochures sont précieuses parce que très impartialement et très clairement faites.

qui tient toutes les promesses de son aîné :
La Joie des Yeux.

* * *

ALFRED JOUBERT : *Sourires et Grimaces* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Sous une couverture affriolante, signée Fabiano, où l'on voit un groupe de messieurs très bien — un clubman élégant, un financier, à moins que ce ne soit un grand couturier, obèse et décoré, un sergot, un parlementaire, un artiste mollement chapeauté et quelques autres — considérer, d'un œil concupiscent, la ronde de jolies femmes (dont la plus moche ferait ensore rudement mon affaire et la vôtre) qui les tient étroitement massés sur un refuge du boulevard, sous cette couverture, dis-je, sont réunies une bonne trentaine de chroniques, les plus spirituelles du monde, chroniques parisiennes par conséquent, étincelantes de verve et de fantaisie. En écrit-on d'autres d'ailleurs sous ce ciel lutécien si pur, si léger, dans cette atmosphère de joliesse et de grâce qu'est celle de Paris au dire, bien entendu, de ceux qui n'ont d'yeux que pour les quartiers de luxe, les endroits de plaisir et les élégances qu'on y rencontre? C'est là évidemment un point de vue, pas plus désagréable qu'un autre et c'est celui de M. Alfred Joubert.

* * *

ALBERT TUSTES : *Les Clameurs* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Toute chose, dans la nature, a sa plainte, sa chanson, son murmure. Il n'est que d'avoir une oreille attentive pour en recueillir l'écho et le don d'harmonie pour en reproduire, par des mots et des rimes les thèmes multiformes. C'est ceci qu'a tenté M. A. Tustes. M. H. de Regnier a dit des *Clameurs* qu'elles l'avaient séduit par un remarquable éclat de forme et un don très puissant d'expressions et d'images. M. S.-Ch. Leconte trouve aux traits des sonnets de M. Tustes la plus grande beauté.

Nous ratifions avec modestie, mais avec empressement aussi, des témoignages pareillement flatteurs.

* * *

IDA-R. SÉE : *Enfants de la Balle* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Une petite modiste lyonnaise, Thérèse Molau, a eu deux enfants d'un artiste lyrique, que ce surcroît de charges a fait fuir sans retour. Comme l'aînée des gosses, Lucienne, est déjà assez adroite pour soigner le nouveau-né, Thérèse entre dans un tissage. Grâce à son salaire et aux secours des dames israélites de la ville — car elle est juive — elle parvient à faire vivre sa petite

famille. Mais, la pauvre femme, sans appui, se laisse tenter, devient la maîtresse d'un contremaître, néglige ses enfants. Le petit garçon meurt de privations et Lucienne est placée dans un orphelinat israélite, à Paris. Intelligente et travailleuse, elle conquiert le brevet supérieur puis elle est envoyée comme institutrice à Josselin. Nous sommes au moment de la loi de séparation. Vous pensez la jolie existence faite à une jeune maîtresse laïque et juive, par surcroît, dans ce bourg breton, à deux pas de Ploërmel. Protégée contre les brutalités paysannes par son collègue de l'école des garçons, une idylle s'ébauche. Au moment où l'on parle mariage, elle doit apprendre à son fiancé qu'elle est née de père inconnu et de mère indigne. Justement effrayé le jeune homme s'éclipse et le plus grand bonheur qui échoit à Lucienne c'est de pouvoir retirer sa mère du refuge des repenties où l'on avait placée l'ancienne prostituée. Pour ce roman juif et anticlérical, M. Han Ryner a écrit une préface pleine de modestie et tout imprégnée d'idéal évangélique.

* * *

HENRI MIRABEL : *La Villa Sans-Souci* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Dans cette villa aussi banalement dénommée — quelle est la plage, de La Panne au Zoute, quel est le coin de banlieue qui ne possède sa villa Sans-Souci? — vit un beau vieillard, Alexis Legrand, ancien président du tribunal civil de la Seine. Amène et courtois, il est cependant peu abordable; aussi, Louis Gerval, chargé par l'auteur de faire le portrait moral d'Alexis Legrand, but et raison de ce livre, met-il cinquante pages à faire sa connaissance. Il est alors royalement payé de ses efforts, car le vieillard se met, tout de go, à développer, avec une éloquence singulièrement abondante, des idées philosophiques et politiques en complète concordance avec celles de son confident. Mais ce n'est pas tout. Il y a un drame dans la vie d'Alexis Legrand. Il aime une femme dont le mari, député radical socialiste, victime de la rédaction et de la démagogie, a été interné dans une maison de santé, grâce aux manœuvres des ses concurrents progressistes et unifié. Notre héros s'emploie à le délivrer, mais, quand il y parvient, il se rend compte que son amie est perdue pour lui et il en meurt. Ce livre qui en est déjà à sa cinquième édition, mériterait, à mon humble avis, un encouragement gouvernemental, si l'auteur avait corrigé plus attentivement ses épreuves, car c'est évidemment aux typos qu'il faut s'en prendre, s'ils ont notamment imprimé « loyalisme » au lieu de « loyauté ».

MEMENTO

A partir du 1^{er} août, les bureaux de la rédaction de *La Belgique Artistique et Littéraire* sont transférés de la rue de la Banque, n° 11, à la rue Ducale, n° 93, à Bruxelles. — Téléphone B. 5522.

🎭 *Théâtre de l'Olympia*. — C'est sur cette même scène du joyeux théâtre de la rue Auguste Orts que *Le Million* fit, il y a trois ou quatre ans, une carrière extraordinairement brillante. Il y a longtemps que la verve de deux auteurs comiques ne s'était dépensée avec autant de bonheur. L'invention désopilante de MM. G. Berr et Guillemaud est d'une ingénieuse drôlerie. Rien n'est plaisant comme la course de trois bohèmes qui ont gagné le gros lot à la loterie après leur billet bien malencontreusement oublié dans la poche d'un vieux veston. Par les plus compliqués mais les plus burlesques des hasards, le vêtement passe de main en main. A la suite des joyeux drilles épouvantés de leur guigne, nous courons chez un cambrioleur fameux, chez un ténor italien, chez un commissaire de police. Tout est impayable, et rien n'est grossier dans ces cinq actes qui retrouvent en ce moment leur légitime succès d'autrefois.

Les excellents pensionnaires de MM. Antoine et Delferrière y aident avec entrain. Ils brûlent les planches et s'amusent autant qu'ils nous réjouissent. M. Camus est à citer hors de pair ; mais M^{lles} Harrietty et Magda lui tiennent tête allègrement et MM. Willy, Bailly, Demorange, Ricard, Harz, et quelques autres y vont de tout leur cœur.

🎭 *La Peau du Lion*. — Au cours des représentations gratuites données par différents cercles bruxellois au Théâtre du Parc à l'occasion des Fêtes Nationales, l'Union Dramatique a créé une pièce en 3 actes de notre brillant collaborateur, M. Léon Tricot. Cette œuvre, *La Peau du Lion*, avait précédemment remporté aux Variétés d'Anvers un succès marqué. Nous la reverrons cet hiver à Bruxelles dans des circonstances autres que celles d'à présent, ce qui nous permettra de lui consacrer le compte-rendu qu'elle mérite. Disons seulement, dès aujourd'hui, que *La Peau du Lion* est une œuvre forte, intensément dramatique, d'une action vivante qui ne laisse pas un instant languir d'intérêt. Elle campe en scène une physionomie attachante de jeune fille moderne étudiée avec une vérité, et en même temps, une émotion saisissante.

On a fait fête à la pièce, à l'auteur et aux excellents interprètes de l'Union qui ont été dignes de tous les éloges.

🎭 *Théâtre Belge*. — Nous disons que *La Peau du Lion* sera reprise cet hiver à Bruxelles. A Bruxelles et dans de nombreuses

villes de province. Le comité du Théâtre Belge vient en effet d'élaborer le programme de sa deuxième saison. Comme l'an dernier, avec l'appui financier du Roi, du Gouvernement, de la Province et de la Ville, le comité fera représenter sur la scène du Théâtre du Parc des œuvres inédites d'auteurs belges.

Mais il s'est aussi préoccupé d'assurer la reprise de pièces ayant eu de précédents succès. Dans ce dessein, il a invité quatre de nos meilleurs cercles dramatiques : l'*Euterpe*, l'*Union Dramatique*, *Thalie* et *Les XIII*, lesquels se sont spécialisés dans l'interprétation d'œuvres de nos auteurs nationaux, à représenter à Bruxelles et en province, soit dans une dizaine de villes, les plus heureuses de leurs récentes créations.

Le programme ainsi dressé comporterait la représentation des œuvres suivantes : *La Cour du Roi Pétaud*, de M. Félix Bodson ; *La XX^e Année*, de M. F. Roland ; *Maitre Alice Hénaut*, de M. Paul André ; *La Peau du Lion*, de M. Léon Tricot ; *Le Mutilé*, de M. Edmond Picard ; *Les Torchés*, de MM. G. Rens et F. Leonard.

Des pièces en un acte formeraient, en outre, l'appoint de certains de ces spectacles.

Une autre série de représentations par des cercles dramatiques comprendrait trois œuvres nécessitant un grand déploiement de mise en scène : *Perkin Warbeck*, de M. Georges Eekhoud ; *Savonarole*, de M. Iwan Gilkin ; *L'An Mille*, de M. Victor Kinon.

🎭 *Music-hall de Luna Park*. — Vraiment artistique et d'un pittoresque local des plus savoureux fut l'exhibition de la troupe des danseurs et danseuses suédois très applaudis pendant la dernière quinzaine. Costumés de façon jolie, ces couples à l'entrain charmant ont réussi surtout dans des rondes et danses villageoises d'un caractère original.

Mais la partie joyeuse, ou burlesque, ou acrobatique des spectacles du Music-hall de Luna Park ne rencontre pas un moindre succès persistant. Certain violoniste déconcertant qui remplace son archet par les objets les plus hétéroclites, les 8 Elliott Savonas qui jouent sur des instruments aussi sonores qu'excentriques une formidable ouverture de *Guillaume Tell*, un caniche blanc prodige, qui, lui aussi, s'affirme mélomane étonnant, d'autres et d'autres athlètes et fantaisistes se font applaudir avec entrain.

Et Roble-Dillo fait, sur le fil de fer, des

prodiges d'équilibre, tandis que la gracieuse petite Onré est, sur sa bécane dorée, une ravissante et preste apparition.

🔗 **ACCUSÉ DE RÉCEPTION: Pages choisies**, anthologie jubilaire (1902-1912) de l'Association des Écrivains Belges. — Oscar Colson: *Zénobe Gramme*. — Georges Rodenbach: *La Jeunesse blanche*. — Commandant Harfeld: *Mentalités indigènes du Katanga*. — Paul Mélotte: *Sur quelques vieilles chansons et poèmes wallons du Pays de Liège*. — J. van Heugen: *Le Devoir dans l'Art*. — *La Flandre, des origines à 1815*, étude rétrospective publiée sous la direction de M. Léon Beckers, directeur général de l'Enseignement supérieur, des Sciences et des Lettres. — L. Maeterlinck: *Nabur Martins ou le Maître de Flémalle*. — Anthologie *Hubert Krains*. — *Georges Springaël: Nuages d'Aube*.

🔗 **Concours du Conservatoire**. — La valeur des concurrents et concurrentes de cette année, dans les classes de tragédie et de comédie, ne dépassa pas une très modeste moyenne. A part une ou deux exceptions, nul tempérament vraiment sincère et prometteur d'une brillante carrière artistique ne se révéla. Une seule élève femme fit montre de qualités sérieuses. C'est une jeune Polonaise, M^{lle} Szpak, de qui l'interprétation du rôle d'Andromaque à la fois noble par l'attitude, séduisante par le geste, émouvante par la voix, fut de tout premier ordre.

MM. Schauten et Evrard firent bonne impression dans *Horace* et dans *Les Plaideurs*. Le jury établit ainsi le palmarès:

1^{er} prix avec distinction, M. Schauten, de Bruxelles (2^e prix en 1912); 1^{ers} prix, M^{lles} Spinoy, de Paris (accessit en 1912); Vianu, de Giurgine (Roumanie), 2^e prix en 1912, et M. Evrard. — 2^e prix avec distinction, M^{lles} Vennekens et Van Gertruyden. — 2^e prix, M^{me} Szpak; MM. Bancken, de Molenbeek-Saint-Jean (accessit en 1911), et Groenvedt, de Bruxelles (accessit en 1912). — Accessits, M^{lle} Dubois, MM. Van Keerberghen, Dardenne et Hossey.

M^{lles} Spinoy et Vianu remportent, en plus, le prix institué, par M^{lle} Jeanne Tordeus, consistant en une somme de 400 francs.

Examen de la classe d'art lyrique: 1^{er} prix, MM. Anseau et Goossens; M^{lles} Boogaerts et Defyn.

2^e prix, M^{lles} Goossens et Spanoghe.

🔗 **Commémoration du Prince Charles-Joseph de Ligne**. — Le Cercle Archéologique d'Ath et de la Région vient de prendre l'heureuse initiative de commémorer solennellement en 1914, le Prince Charles-Joseph de Ligne, à l'occasion du 100^e anniversaire de sa mort.

Le précurseur de nos écrivains belges « d'expression française », le jardiniste aimable, le génie militaire auquel Napoléon rendait hommage, sera célébré dans ce beau parc de Belœil qu'il aimait tant, par des cérémonies de haute tenue littéraire et artistique. Une exposition à Ath, des Congrès de littérature, d'art wallon, d'art des jardins, de sylviculture, de protection de la nature, d'art militaire se tiendront simultanément à Ath et à Belœil, sous les auspices des administrations locales. Une édition des œuvres du Prince préparée par M. Félicien Leuridan sera publiée à cette occasion. Cette « édition du centenaire » sera illustrée et enrichie de nombreuses pages inédites.

Le Comité fait appel à toutes les grandes associations du pays pour participer officiellement à cet hommage rendu à l'illustre Prince de Ligne. Le comité d'honneur, en formation, est assuré dès à présent, des plus hauts patronages.

S. A. Mgr. le Prince de Ligne a bien voulu témoigner sa vive reconnaissance au comité d'initiative et mettre les fameux jardins de Belœil à son entière disposition.

S'adresser pour tous renseignements et adhésions à M. Félicien Leuridan, secrétaire général, à Belœil.

🔗 **L'Exposition de Livres et de Documents se rapportant à l'Histoire de l'Imprimerie et de la Bibliographie**, organisée par le « Musée du Livre », avec le concours de l'éditeur-bibliophile Lamertin, dans ses locaux, 46, rue de la Madeleine, s'ouvrira le jeudi 31 juillet.

Cette Exposition groupera une collection unique de livres spéciaux de toutes les époques traitant tant de l'art typo et lithographique dans toutes leurs branches, que de l'histoire de l'imprimerie.

Elle sera complétée par une remarquable collection d'affiches pour cinématographes provenant d'Allemagne, de Belgique, de France et d'Italie.

Elle sera accessible gratuitement au public, tous les jours de semaine, de 10 à 12 et de 14 à 18 heures, le dimanche, de 10 à 12 heures, du 31 juillet au 15 octobre.

* * *

S. M. la Reine vient de se faire inscrire au nombre des membres protecteurs du Musée du Livre.

🔗 Le grand peintre français Gaston La Touche, qui vient de mourir à la suite d'une opération, était né à Paris en 1854. La forte éducation picturale qu'il avait reçue de Manet en avait fait un évocateur de la lumière, un ordonnateur solide des fêtes de la composition.

C'est principalement la *Libre Esthétique* qui nous fit connaître ses œuvres en Belgique, ainsi que le Cercle des *Aquarellistes*.

❁❁ *Le Congrès international artistique de Gand.* — Voici les principaux objets et résolutions :

Le Congrès a ratifié un vœu proposé par M. Boisseau au congrès de Paris en 1912 :

1^o Pour pouvoir copier ou reproduire les œuvres des artistes vivants exposées dans les musées ou collections publiques, il est indispensable d'avoir obtenu au préalable le consentement par écrit de l'auteur ;

2^o Que, cependant, les conservateurs des musées pourront autoriser la copie des œuvres des artistes vivants, mais dans « un but d'étude seulement », à la condition que cette copie soit faite dans une dimension qui ne permette pas de la confondre avec l'original : que le copiste soit tenu d'indiquer clairement le nom de l'auteur à côté de sa signature, en spécifiant le mot : « d'après » et que cette copie porte le timbre du musée où l'œuvre est exposée, avec cette mention :

« Copie. — Droit de reproduction réservé. »

Cette résolution a réuni l'unanimité.

On a discuté la question d'un règlement-type des expositions internationales :

Le thème de la discussion était ce vœu émis par le congrès de Paris de 1912 :

A. — L'Etat inviteur doit, lors de l'attribution des emplacements, tenir plus compte de l'importance de l'école du pays invité que de sa population ou de son influence politique.

B. — Le nombre des œuvres à exposer par artiste dans chaque section est déterminé d'avance par le pays invité.

C. — Tout pays invité a la faculté de se déclarer hors concours.

D. — Après une étude comparative des expositions de tous les pays, le jury international décide le nombre de diplômes de grand prix, de médailles et de mentions honorables qui seront attribués à chacun d'eux.

Sur tous les points, il était facile de faire l'unanimité, mais un vœu tendant à la suppression des médailles à joindre à ces projets de résolution a rencontré moins d'approbation.

Dans la délégation française, il y avait un certain nombre d'artistes officiels fort attachés à cette vénérable institution. Ils se sont cependant ralliés aux raisons exposées par plusieurs orateurs, et notamment par M. Jean De Mot, et ils ont voté l'article additionnel.

La question la plus importante du Congrès, c'était celle de la propriété artistique.

M. Hamard, avocat à Paris, a fort bien exposé la situation.

Le nœud de la question, c'est le droit de suite, c'est-à-dire le droit pour l'artiste ou ses héritiers de participer à la plus-value en vente publique.

L'institution de cette nouveauté juridique est très populaire parmi les artistes. Cela se conçoit, et les arguments en sa faveur sautent aux yeux. Il paraît monstrueusement injuste de voir la veuve et les enfants d'un artiste, réduits à la gêne, sinon à la misère, alors que ses œuvres atteignent en vente publique des sommes folles ! Pourquoi la vente publique de l'œuvre d'art ne serait-elle pas grevée d'un pour cent au profit de l'auteur ou de ses héritiers ? Une société analogue à celle des auteurs et compositeurs de musique se chargerait de percevoir les droits.

En théorie, c'est logique. Mais dès qu'on entre dans le domaine de l'application, les difficultés commencent !

Qui définira l'œuvre d'art ? Où le droit de suite commencera-t-il ?

Est-il juste de grever l'objet d'art, objet commerciable, d'une sorte d'hypothèque perpétuelle ? Et notez que, pour que ce droit soit effectif, il faut qu'il soit incessible, sans cela l'artiste le vendra au marchand ou à l'amateur. N'est-ce pas proclamer la minorité juridique de toute une corporation ?

L'amateur, le collectionneur, plutôt que de subir cette diminution de son droit, ne renoncera-t-il pas à faire le « moderne » pour se consacrer à l'« ancien » ? Autant d'objections que M. Louis Devillez, artiste lui-même et sculpteur de grand talent, a soulevées avec courage.

La propriété artistique est comprise autrement par M. Jules Destrée, qui s'en exprime ainsi :

« La propriété de l'œuvre d'art est un droit d'une nature spéciale conditionné par les droits de l'auteur et par les droits de l'Etat.

Les droits de l'auteur comprennent : 1^o le droit d'autoriser la reproduction et l'exploitation sous une forme quelconque de son œuvre ; 2^o le droit de veiller à ce qu'elle ne soit pas modifiée ou altérée ; 3^o le droit de participer dans une mesure à déterminer à la plus-value attestée par des ventes publiques successives.

Les droits de l'Etat comprennent : 1^o le droit de classer les œuvres d'art dans les inventaires officiels, soit sur réquisition du propriétaire, soit d'office ; 2^o le droit d'autoriser la vente ou le déplacement des œuvres ainsi classées ; 3^o le droit d'en interdire la vente ou le déplacement hors du pays ; 4^o le droit de l'acquérir pour les collections

publiques, soit à la valeur fixée par le propriétaire et de préférence à tout autre, soit à dire d'experts. Ces droits sont inaliénables et imprescriptibles. »

Ce texte proposé par M. J. Destrée est voté à l'unanimité, moins une voix, celle de M. Devillez.

L'assemblée a voté ensuite un vœu proposé et défendu par M. Albert Verbessem en faveur de la conclusion d'une « Convention internationale pour la suppression de la prescription en matière de vol ou de vente frauduleuse d'œuvres d'art appartenant ou ayant appartenu à des musées ou à des collections publiques ».

Le monument à la mémoire du grand peintre et sculpteur Gerome a été inauguré le 20 juillet dernier à Vesoul, en France.

Le Gouvernement a acquis le groupe de M. Victor Rousseau : *Maternité*, qui fut exposé au dernier Salon de *Pour l'Art*. L'œuvre sera placée devant la façade ouest de la Société Générale de Belgique, dans le square ménagé à l'angle des rues Ravenstein et du Parchemin.

Le cercle d'art *Le Littoral*, que préside M. Henri Janlet, ouvrira le 1^{er} août prochain à Westende, Bellevue Palace, son exposition annuelle d'aquarelles. Parmi les exposants : MM. H. Cassiers, F. Charlet, L. Bartholomé, F. Khnopff, M. Hagemans, A. Oleffe, H. Janlet, etc.

Rodin a offert à la Ville de Rome un buste de femme dont il est l'auteur. L'œuvre sera placée dans la Galerie municipale des Beaux-Arts.

Le peintre Rochegrosse, qui va se fixer en Algérie, vient de faire don au Musée de Versailles d'un portrait de Théodore de Banville par Dehodencq et d'un buste du père du poète, officier de marine au début du XIX^e siècle.

Le statuaire et graveur, Emile Salmon, vient de succomber à Forges-les-Eaux, dans sa soixante-quatorzième année.

Emile Salmon fut d'abord élève de Mène et d'Auguste Cain. Il renonça à la sculpture pour se consacrer à la gravure à l'eau-forte et remporta de nombreux succès en interprétant les maîtres anciens et modernes, Rembrandt, Murillo, Reynolds, Meissonnier, Rosa Bonheur. On lui doit la reproduction du célèbre *Labourage nivernais*. La gravure qu'il exécuta à Saint-Petersbourg du *Sacrifice d'Abraham* est sa dernière planche achevée. Artiste original, il cultiva les lettres et les sciences. Il laisse des poèmes inédits.

Une Exposition des Beaux-Arts est ouverte à Spa jusqu'au 14 septembre.

Le marquis de Beaufort a été, sur sa demande, déchargé de ses fonctions de président de la Commission de surveillance des Musées royaux du Cinquantenaire. C'est M. Alexandre Braun, sénateur, qui lui succède en cette qualité.

A Malines, salle des Géants, ouverture, jusqu'au 31 août, du Salon organisé par le cercle « Lucas-Gilde ».

A Mons, au Nouveau Musée, Exposition de la Fédération des Artistes wallons, du 6 septembre au 30 novembre.

A Nieuport, Exposition internationale des Beaux-Arts, organisée par le Cercle Artistique, ouverte du 1^{er} août au 25 septembre.

Au Rouge Cloître, chez M. Mignolet, Exposition des peintres d'Auderghem, ouverte jusqu'en octobre. Parmi eux, nous citerons Houyoux, Bastien, Levêque, L. Cambier, Hynckes, Thevenet, Jacquet, Hausstraete, Caron, Cockx, E. Tytgat, etc.

De la *Fédération Artistique* : « Une manifestation d'une simplicité charmante et en même temps d'un caractère peu banal, a attiré dimanche dernier une foule considérable à Baarle, petit hameau de la commune de Tronchiennes, près Gand.

Il s'agissait de commémorer le souvenir du peintre flamand Petrus Christus, dont les œuvres sont aussi célèbres que rares, et qui a vu le jour vers 1415 sur les bords de la Lys, non à Baarle près de Tilbourg dans le Brabant septentrional, comme le prétendent la plupart des lexiques. MM. Victor Fris, l'historien flamand bien connu, et Armand Heins, l'artiste talentueux doublé d'un archéologue averti, avaient pris l'initiative d'un petit mémorial à l'inauguration duquel ils ont convié des amateurs d'art, des critiques, des artistes. »

A la mémoire de F.-Ch. Morisseaux. — Quelques amis du regretté F.-Ch. Morisseaux ont décidé d'offrir un hommage durable à la mémoire de notre charmant collaborateur si tôt disparu. Ils ont projeté de faire apposer sur sa tombe, au cimetière de Saint-Josse, un médaillon dû au sculpteur Charles Samuel.

Ceux qui ont aimé l'homme et admiré l'écrivain sont conviés à adresser leur souscription à M. Henri Liebrecht, villa l'Oasis, à La Hulpe. Une souscription minimum de dix francs donnera droit à un exemplaire du volume posthume du *Théâtre de F.-C. Morisseaux*, qui sera publié à la fin de l'année.

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (S. A^m)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES
Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746
Rédaction : * A. 6868

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☛ M. van Winckxtenhoven, Consul général de Belgique à Tanger, chargé d'une mission spéciale au Maroc, est rentré en congé pour quelques semaines.

Le rapport qu'il a adressé au Ministre sur les voyages qu'il a accomplis dans sa juridiction, est, paraît-il, des plus favorable au développement de notre commerce avec le Maroc, à l'introduction de notre industrie et à l'immigration dans ce pays.

☛ Après avoir pris l'avis des organismes les plus autorisés, l'Université du Travail de Charleroi a créé un cours de prospections minières en vue de la collation d'emplois d'aides prospecteurs. Le cours qui comportera deux cents heures, comprendra la prospection proprement dite, l'hygiène et l'économie coloniales, la métallurgie avec détermination des minerais, la géologie, etc.

☛ Le III^e Congrès International Colonial, placé sous le Haut Patronage du Roi, délibèrera à Gand du 24 au 30 août.

Il s'occupera de questions des plus complexes, telles que la situation morale du blanc aux Colonies et son hygiène; la situation morale et intellectuelle de l'indigène; l'organisation générale et économique des Colonies.

C'est M. Fernand van Ortroy, professeur à l'Université de Gand, 35, Quai des Moines, qui en est le secrétaire-général, et auquel il faut s'adresser pour toutes communications.

☞ M. Théophile de Lantsheere, Ministre d'Etat, Gouverneur de la Banque Nationale de Belgique a été créé vicomte.

☞ Dans sa séance du 11 juillet, le Conseil général des Tramways de Bologne a nommé MM. Edouard Thys, président de la Banque de Reports, de Fonds publics et de Dépôts, à Anvers, et Edouard Rolin, président de la Société « Les Tramways Toscans », en qualité d'administrateurs pour achever les mandats respectivement de MM. Victor Fris, décédé, et Charles Burrel, démissionnaire.

ECHOS FINANCIERS

BONS DU TRÉSOR BELGE. — Depuis le mois de mai 1912 jusqu'au commencement de juillet 1913, le montant des Bons du Trésor émis s'est élevé de 214,287,800 francs à 456,310,500 francs.

La Finance est toujours la cible contre laquelle sont dirigés tous les coups, et la section centrale a trouvé, pour la rançonner, des moyens auxquels M. Levie, lui-même, n'avait pas pensé.

La section centrale propose de taxer les locations de coffres-forts à raison de la moitié — vous lisez bien — *la moitié* du loyer perçu, et elle consent, par bonté pure, à laisser à la banque l'autre moitié. Elle aurait pu demander tout.

Beaucoup de personnes se font une industrie de la sous-location des appartements; d'autres ont comme spécialité de louer des garde-meubles. Il va de soi qu'on ne leur demandera rien.

L'industrie de la location des coffres-forts immobilise des capitaux énormes. Certaines installations ont coûté des millions. Ces capitaux ne sont pas entièrement productifs; il s'en faut de beaucoup que tous les coffres soient loués; or, les coffres vides coûtent tout aussi cher que les autres. De plus, les installations de coffres-forts doivent, pour être maintenues à la hauteur du progrès, résister aux cambrioleurs et continuer à mériter la confiance de la clientèle, être renouvelées au bout de vingt-cinq ou trente ans. Le loyer est donc bien loin de constituer un profit net.

Il est certain que la taxe imaginée par la section centrale peut être considérée comme prohibitive. Les banques, sous peine de travailler à perte ou sans bénéfice, devront doubler le tarif des loyers. Mais alors, adieu la clientèle! Celle-ci, déjà inquiétée par la malveillance systématique du fisc à son égard, ira se réfugier ailleurs.

Si c'est cela que l'on veut, c'est parfait, dit *l'Echo de la Bourse*.

De 1831 à 1840, nos **importations** se chiffraient à 180,396,000 fr. et nos **exportations** à 128,189,000 francs en moyenne annuelle.

De 1891 à 1900, elles passent respectivement à 1,833,683,000 fr. et 1,568,704,000 fr.

En 1912, elles atteignent 4,958,000,000 fr. et 3,951,479,000 fr.

Les principales différences en faveur de l'importation sur l'exportation concernent en majeure partie le froment, puis le coton, les matières minérales, tandis que nous exportons beaucoup plus de zinc, de matériel de chemin de fer et de fer et acier que nous n'en impor-

tons.

EN ALLEMAGNE — Les émissions d'actions industrielles se sont élevées, pendant le premier trimestre de 1913, à 222 millions 373,000 marks, contre 430,594,000 marks pendant le premier trimestre de 1912 ; celles du second trimestre ont atteint 297,258,000 marks au lieu de 389,445,000 marks.

La *Gazette de Vos* apprend que durant la dernière quinzaine, un grand nombre de capitaux ont été retirés du marché berlinois, pour échapper au nouvel impôt sur la fortune.

On ajoute que la Belgique bénéficie largement de cette évation de capitaux.

EN FRANCE. — On annonce que, sur l'invitation de la commission du budget, le ministre des Finances fait étudier par ses services un projet tendant à doubler l'impôt existant sur les opérations de Bourse, à l'exception de celles sur la Rente, en vue de créer de nouvelles ressources pour l'équilibre budgétaire.

Le ministre français des Finances a fait connaître au conseil quels amendements à la loi sur l'évaluation des propriétés non bâties il soumet, de façon à assurer avec certitude, dès le 1^{er} janvier 1915, le dégrèvement de l'impôt sur la terre.

BANQUE IMPÉRIALE OTTOMANE. — Le solde disponible de l'exercice 1912 atteint, après amortissement des créances douteuses, £ 383,522, y compris £ 22,300 reportées de l'exercice 1911. Un dividende de 7 p. c. ou 14 sh. par action est proposé. Le report à 1913 sera de £ 22,400.

La **BANQUE SUISSE DES CHEMINS DE FER** au capital de 10 millions de francs clôture son exercice de 1912 par un bénéfice net de fr. 700,866.46, y compris le report de fr. 725.32 de 1911, et distribue 5 1/2 p. c. de dividende.

Parmi ses titres en portefeuille, signalons notamment ceux de la Société d'Energie Electrique du Nord de la France, et de diverses entreprises de transport du Midi et du Sud-Est de la France et de la Suisse.

L'assemblée générale extraordinaire de la Compagnie des **CHEMINS DE FER DU CONGO SUPÉRIEUR AUX GRANDS LACS AFRICAINS**, tenue le 11 juillet, a approuvé les modifications suivantes proposées à la convention de 1902 avec l'Etat :

Les attributions de terres prévues par les contrats primitifs sont remplacées par l'octroi en toute propriété de 400,000 hectares de terrains que la société pourra délimiter dans les quinze ans par blocs de 10,000 hectares. En cas d'augmentation de capital, le domaine pourra s'accroître de 100,000 hectares par 20 millions de francs d'augmentation. En outre, la Société reçoit le droit exclusif, pendant trente ans, de recherches minières et le droit d'exploitation de gisements découverts, pendant toute la durée des concessions de chemins de fer dans les zones de Kilo, Ponthierville-Nyangwé et les terrains qui lui seraient cédés en cas d'augmentation de capital. Enfin, les mines d'or de Kilo et de Moto seront exploitées par la Société à partir du 1^{er} janvier 1914 et pour toute la durée des concessions de chemins de fer également, c'est-à-dire pour 99 ans à dater du 1^{er} janvier 1914.

CHEMIN DE FER DU CONGO BELGE. — La recette d'exploitation pendant le mois de juin 1913 s'est élevée à la somme de 1,321,000 francs. La recette du mois correspondant de l'année dernière avait été de fr. 1,388,302.08. Les recettes de l'exercice 1911-1912 ont été de fr. 14,150,899.92; celles de l'exercice 1912-13 sont d'environ 13,528,000 francs. Différence en moins pour l'exercice 1912-1913, environ 622,900 francs.

CHEMINS DE FER GAND-TERNEUZEN. — Le tribunal de commerce de Gand a rejeté le concordat pour cause d'irrégularités dans la demande. Les statuts imposent 7 administrateurs; or, lors de la découverte du pot aux roses, il n'y en avait plus que trois en fonctions, minorité inapte à valider les actes de la Société. De plus, l'assemblée des actionnaires n'a été appelée à prendre une décision qu'après le dépôt de la demande de concordat; celui-ci dérogeant aux statuts, devait d'abord être approuvé par les actionnaires.

Le Conseil nouveau a aussitôt présenté une nouvelle demande de concordat préventif, d'après les décisions de la dernière assemblée des actionnaires.

L'ELECTRIQUE LILLE-ROUBAIX-TOURCOING. — Les actionnaires se sont réunis le 28 juin en assemblée ordinaire sous la présidence de M. Thadée-Natanson, président du Conseil d'administration, assisté de MM. les représentants de l'Union des Tramways et du Central-Electrique du Nord comme scrutateurs et de M. Guillot comme secrétaire.

Le rapport du Conseil constate que, depuis le commencement de l'exercice, tout le réseau est en exploitation; la dernière ligne construite, celle de Leers à Roncq, a été, en effet, ouverte au public le 1^{er} janvier 1912. Le Conseil n'a pas encore usé de l'autorisation d'émettre des obligations à concurrence de 10 millions de francs et de porter le capital de 14 à 25 millions; il aura cependant à en faire état prochainement, les formalités qu'il a poursuivies, en vue de l'obtention de concessions nouvelles, étant sur le point d'aboutir.

Le compte de profits et pertes, après déduction des frais généraux et de divers amortissements, présente un solde disponible de 576 mille 737 fr. 34, que le Conseil propose de répartir comme suit:

A la réserve légale	28,619.10
Au fonds général d'amortissement	45,000.00
4 p. c. aux actions entièrement libérées	480,000.00
4 p. c. aux actions libérées de 25 p. c.	29,000.00
Solde à nouveau	3,118.24

L'ensemble des réserves se trouvera ainsi porté à fr. 86,192.22 et le fonds général d'amortissement sera de 165,000 francs.

Les recettes d'exploitation ont atteint, en 1912, le chiffre de 1 million 981,873 fr. 60 au lieu de fr. 1,847,947.80 en 1911 et 1 million 375,164 fr. 85 en 1910.

Le Conseil a poursuivi la demande en concession des lignes: Lille-Wambrechies, Lille-Halluin, Lille-Armentières, Lille-Baisieux. Malgré l'intervention d'un groupe concurrent, qui a retardé les négociations au sujet de l'octroi de la concession des trois premières lignes, le Conseil général du Nord a confirmé à une très forte majorité, ses décisions antérieures, et a autorisé le préfet du Nord à signer, avec la Société, le traité de rétrocession. Quant aux formalités relatives à la ligne Lille-Baisieux, elles progressent normalement.

Le dividende a été fixé à 10 francs; déduction faite de l'acompte

de 5 francs versé le 30 avril dernier, le solde, égal, sera payable à partir du 15 octobre 1913, contre remise du coupon n° 11.

M. Ravier, administrateur sortant, a été réélu; la nomination de M. Vigier comme administrateur a été ratifiée. Toutes les résolutions ont été adoptées à l'unanimité.

La **SOCIÉTÉ RUSSE DES TRAMWAYS DE RIGA**, dont la majorité des actions est détenue par la Société « Tramways et Electricité en Russie », a réalisé pendant l'exercice 1912 un bénéfice de 1,199,227 roubles, ce qui correspond à environ 3,190,000 francs contre 2,781,230 francs en 1911, et constituait ainsi une augmentation de 410,000 francs en chiffres ronds.

Ces résultats ont permis de fixer le dividende à attribuer aux 40,000 actions de 100 roubles formant le capital social des Tramways de Riga à 12 1/2 p. c., au lieu de 11 1/2 l'an dernier. Cette répartition absorbe 500,000 roubles, contre 460,000 roubles précédemment.

Les 22,000 actions Riga, que possède en portefeuille la Société des Tramways et Electricité en Russie, ont donc apporté à cette dernière un revenu supérieur à celui de l'an passé. Elle a encaissé, de ce chef, 275,000 roubles, contre 253,000 roubles en 1911, soit un boni de 72,000 francs, au lieu de 673,000 francs l'année dernière.

Les actionnaires des **TRAMWAYS DE KHARKOFF** sont convoqués à l' *Union des Tramways* pour le 5 août en assemblée générale extraordinaire où l'on délibèrera sur le rachat de la concession et du matériel par la Ville.

TRAMWAYS DE LIVOURNE. — Cette Société anonyme vient de conclure avec la Ville de Livourne une importante convention.

En vertu de cette convention, la commune de Livourne renonce, pour toutes les lignes du tramway, à tout droit de rachat quelconque jusqu'au 7 mars 1929.

En compensation, la Société paie à la commune une indemnité unique, c'est-à-dire une fois versée de 113,000 francs, et s'engage à abandonner, au profit de la Ville, à partir du 7 mars 1917, à titre de participation, une redevance annuelle de 3 p. c. sur le montant des recettes brutes, avec un minimum de 25,000 francs. La Société payera, dès le 1^{er} janvier 1913, cette même redevance de 3 p. c., mais seulement sur les recettes brutes dépassant le million. (Actuellement les recettes n'atteignent pas le million).

Un arrêté royal espagnol du 30 juin a déclaré caduque la concession du **TRAMWAY URBAIN DE CORDOUE.**

LES SONDAGES DANS LE BORINAGE. — Le Charbonnage du Levant du Flénu est intéressé dans le sondage que va entreprendre la Société des Produits du Flénu sur le territoire de Nimy. Ce sondage se fera aux confins des concessions de Nimy, Belle-Victoire et Havré. D'autre part, la Société des Charbonnages Belges a poursuivi, pendant ses derniers temps, des sondages très coûteux au sud de sa concession, notamment vers Sars-La-Bruyère. Ses tentatives viennent d'être couronnées de succès et ont atteint le terrain houiller dans les parages où on le croyait inexistant ou trop peu riche pour être exploité.

Les résultats obtenus par la Société des **CHARBONNAGES DE TRIFAIL** pendant 1912 se traduisent par un bénéfice net distribuable — amortissements déduits — de 553,000 courones, contre 290,000

précédemment. Les bénéfices bruts ont été de 4,462,000 kr, contre 3,982,000 kr ; les charges ont progressé de 2,880,000 à 3,760,000 kr.

Depuis 1908, la Société attribue chaque année la plus grande partie de ses bénéfices aux amortissements : ceux-ci ont été cette année de 883,000 kr, chiffre moyen des cinq derniers exercices. Cette politique l'avait amenée à suspendre la répartition d'un dividende en 1910 et 1911. L'importance des profits réalisés au cours du dernier exercice en permettra la reprise. Les actions toucheront donc 5 p. c. ou kr 7.35.

Les **USINES MÉTALLURGIQUES DU HAINAUT** à Couillet ont obtenu une commande de 20 locomotives pour le P. L. M.

Le **COMPTOIR DES ACIÉRIES BELGES** vient de recevoir plusieurs commandes importantes pour la fourniture de rails, notamment 4,000 tonnes de rails en acier pour la Chine, 4,100 tonnes pour la République Argentine et 5,200 tonnes pour le Brésil.

Il a décidé, après la récente réduction des prix de base pour le troisième trimestre de 1913 qui avait été décrétée en remplacement des réductions de 5 francs à fr. 7.50 pour livraisons mensuelles de 250 à 1,000 tonnes, d'accorder une réduction analogue de 7.50 sur les prix de base réduits, sans aucune spécification de quantité à fournir ; il est simplement stipulé que le client devra se fournir entièrement au syndicat belge.

Les recettes de la **LIGURE-TOSCANA D'ÉLECTRICITÉ** en juin 1913 se chiffrent par lit. 178,873.48 contre 150,867.31 en 1912 ce qui porte le total des recettes du premier semestre de 1913 à 1,120,380.76 contre 927,484.13.

En vue de favoriser le développement de l'exploitation et d'éliminer toute concurrence, la Société vient de racheter pour une somme de 6 millions et demi, dont 4,720,000 à payer en 20,000 actions de 200 francs, évaluées à 236 francs, toutes les installations de la filiale italienne que la Société Siemens-Schuckert possède dans la province de Pise. La Société Ligure-Toscana pourra s'approprier ainsi une clientèle importante, tout en écartant un concurrent possible pour l'avenir.

Pour faire face aux dépenses exigées par les développements de l'entreprise, la société Ligure-Toscana avait récemment décidé d'augmenter le capital à concurrence de 5 millions ; l'acquisition des installations de la Siemens-Schuckert nécessitera une nouvelle augmentation de capital de 6 millions environ. Une assemblée générale extraordinaire convoquée pour le 26 juillet porte donc à 22 millions le capital social de la Société Ligure-Toscana d'Électricité.

Ajoutons que cette augmentation de capital est souscrite par des groupes importants avec une prime de 10 p. c. au profit de la Société.

L'ampleur de cette opération et le fait qu'une Société aussi importante et prudente que la Siemens-Schuckert prend à 236 francs des titres qu'on cote en Bourse à 225 francs, montre suffisamment l'estime et la confiance dont jouit la Ligure, tant au point de vue financier qu'au point de vue industriel italien où elle n'a pas tardé à acquérir une place des plus prépondérante.

MINES DE MALFIDANO. — Par suite du dernier tirage d'amortissement, les actions de capital de cette société ont cessé d'être négociables à la Bourse de Paris à partir du 1^{er} juillet.

MINIÈRES LUXEMBOURGEOISES. — D'après la *Gazette de Francfort*, le gouvernement grand-ducal a soumis au Conseil d'Etat le projet de loi sur les concessions minières qui restent à accorder.

Les 286 hectares dont le gouvernement dispose encore seraient partagés entre les quatre sociétés suivantes: Gelsenkirchen à Esch, Deutsch-Luxemburgische à Differdange, Felten et Guillaume à Steinfort et Ougrée-Marihaye à Rodange. La redevance annuelle n'est pas la même pour les différents lots, mais la moyenne ressort à 2,100 francs par hectare.

SULTANATS DU HAUT-OUBANGUI. — L'assemblée générale ordinaire des actionnaires de cette société s'est tenue le 21 juin dernier.

Il résulte de la lecture du rapport du conseil d'administration, qu'il a été traité en 1912 un peu moins d'ivoire que précédemment, et de 38 à 39 mille kilos de caoutchouc en plus.

En raison de la crise caoutchoutière et pour d'autres raisons, notamment l'attitude des pouvoirs publics toute différente avec les commerçants libres, d'un part, et les sociétés concessionnaires, de l'autre, l'exercice écoulé n'a pas donné les résultats qu'on en attendait.

Aussi, le conseil, par mesure de prudence, est revenu sur ses propositions primitives qui consistaient dans la distribution d'un dividende supplémentaire de 15 francs par action, et a décidé de ne servir que les intérêts de 5 p. c. du capital-actions versé et de reporter à nouveau les 270,000 francs destinés au dividende supplémentaire susdit.

Au cours de la discussion ouverte sur la situation générale de l'entreprise et la fixation du dividende, M.le président signale que le commerce libre a amené une augmentation sensible du prix d'achat et causé à la société un préjudice considérable: la situation, sans être désespérée, est dans ces conditions assez critique, et l'avenir, incertain.

Le commerce libre est en effet exonéré des taxes qui pèsent si lourdement sur les sociétés concessionnaires, malgré toutes les démarches et les réclamations du conseil.

La **COMPAGNIE D'ENTREPRISES DE CONDUITES D'EAU**, à Liège, a porté son capital de 2,000,000 à 4,000,000 par la création de 4,000 actions nouvelles de 500 francs.

LE MARCHÉ DU PÉTROLE. — La revue technique *Petroleum* estime que l'on a atteint le point culminant sur les marchés du pétrole. Les prix du pétrole brut manifestent de nouveau une tendance à la baisse, quoique les prix russes et américains se maintiennent encore. Les pétroles bruts de Galicie et de Roumanie ont déjà diminué de prix.

La Société anonyme des **USINÉS DE DENDERLEEUV** a accepté la démission des liquidateurs en fonctions jusqu'ici et les a remplacés par MM. Merlandt, Vandermeulen et Carl Verwilghen.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

LE RECUEIL FINANCIER.— Annuaire des valeurs cotées aux Bourses de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Deux vol. in-4^o de 2300 pages, reliés (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles). — Prix: 20 francs.

MÉTHODE PRATIQUE POUR L'ÉVALUATION DE LA VALEUR RÉELLE DES OBLIGATIONS A LONG TERME, par Eugène Reausteau. — Henri Daragon, éditeur, Paris, 1 vol. in-16.

Il est facile d'évaluer la valeur d'une obligation à long terme, à un taux déterminé, si l'on ne tient pas compte de la date de remboursement; mais si l'on fait intervenir ce dernier facteur et par conséquent le montant dudit remboursement, le calcul se complique, de sorte que, le plus souvent, le capitaliste n'ayant pas sous la main les tables nécessaires et ne disposant que d'un temps limité, a tendance à négliger cet élément de calcul.

Les principes exposés par M. Eugène Reausteau dans son excellent livre rendront aisées les comparaisons de diverses obligations, l'examen de la différence existant entre le cours d'un titre et sa valeur réelle, la recherche des placements les plus avantageux au point de vue du rendement, l'étude des arbitrages de portefeuille, l'estimation par titre du montant des primes attribuées aux obligations à lots, etc.

Les tables chiffrées qui accompagnent le volume aideront à appliquer la méthode très pratique préconisée par M. Eugène Reausteau. Gros et petits capitalistes auront ainsi en mains le moyen de calculer rapidement la valeur des titres qu'ils possèdent ou de ceux qu'ils désireraient acquérir.

La **NOUVELLE LÉGISLATION SUR LES SOCIÉTÉS ANONYMES**, présentée en tableaux synoptiques, par Franz Desseure, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. — Brux., J. Lebègue et Cie, libraires-éditeurs, 1913.

M^e Desseure, qui est l'auteur de plusieurs ouvrages estimés sur le Code de commerce, vient de publier en tableaux synoptiques la nouvelle législation sur les sociétés anonymes

Le texte de la loi ancienne est imprimé en noir et le texte de la loi nouvelle, en rouge, de sorte que le lecteur voit immédiatement, et rien qu'en jetant un coup d'œil sur ces tableaux, les modifications qui ont été apportées à l'ancienne législation sur la matière.

Cette brochure est appelée à rendre de grands services aux intéressés surtout à l'heure actuelle, où les dispositions de la loi nouvelle sont encrêpées peu connues.

M. V. D. M.

SOCIÉTÉ ANONYME

D'OUGRÉE-MARIHAYE

Siège social: Ougrée

Emission de 7,500 actions

Emission de 7,500 actions nouvelles sans désignation de valeur ni de capital, jouissance du 1^{er} mai 1913.

Les actionnaires ont droit: à titre irréductible, à 1 (une) action nouvelle pour 9 (neuf) anciennes.

Les actions restant après épuisement de ce droit seront ensuite réparties entre les souscripteurs actionnaires ou non actionnaires au prorata de leur souscription.

Pour l'exercice de leur droit, les actionnaires devront effectuer le dépôt de leurs titres chez l'un des banquiers désignés ci-après pour recevoir les souscriptions.

La souscription est ouverte du 24 au 28 juillet 1913

A Liège: à la Banque du Crédit Général Liégeois; à la Banque Liégeoise; à la Banque Nagelmackers fils et Co; à la Banque Générale; à la Banque d'Escompte et de Comptes Courants; à la Banque de Mélotte et Co.

A Bruxelles: à la Banque de Paris et des Pays-Bas; à la Banque Société Générale de Belgique; à la Banque de Bruxelles; à la Deutsche Bank; à la Banque Internationale de Bruxelles.

A Anvers: à la Banque d'Anvers.

A Verviers: à la Banque de Verviers.

A Seraing: à la Banque de Huy.

A Francfort s/M.: à la Banque Metzler Seel, Sohn et Co.

A Luxembourg: à la Banque Internationale; à la Banque Werling-Lambert et Co.

A Ougrée: au Siège social.

où les souscripteurs trouveront des bulletins de souscription pour y être remplis et signés *en double*, conformément aux instructions qui y sont contenues.

Le taux est fixé à 1,325 francs par titre.

Payables comme suit:

100 francs à la répartition (du 24 au 28 juillet 1913); 625 francs à la répartition dans les premiers jours d'août 1913; 600 francs le 1^{er} septembre 1913. Ensemble: 1,325 francs.

Les actionnaires sont autorisés à remettre aux banquiers, à valoir sur leur souscription, les coupons d'actions de la *Société anonyme d'Ougrée-Marihaye* de l'exercice 1912-1913.

Ces coupons, qui sont payables le 1^{er} août 1913, pourront donc être remis aux banquiers à partir du 24 juillet prochain et seront acceptés par ceux-ci en paiement à valoir sur la souscription.

Les souscripteurs en retard de versements seront passibles d'un intérêt de 6 p. c. l'an, prenant cours à la date de répartition.

A défaut de paiement du principal ou des intérêts endéans les 30 jours qui suivent l'échéance, les titres pourront être vendus, sans mise en demeure, pour le compte et aux risques et périls des souscripteurs.

Les formalités nécessaires pour l'admission des titres nouveaux à la cote de la Bourse seront remplies aussitôt que possible.

La notice, dressée conformément aux dispositions de la loi, a été publiée aux annexes du *Moniteur Belge* le 17 juillet 1913.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



„Voilà la sante”

ÇÀ ET LÀ

NOS PORTS. — La statistique des ports de Bruges et de Zeebrugge accuse pour les six premiers mois de 1913 l'entrée de 441 navires, jaugeant 273,505 tonnes Moorsom, avec une charge à l'entrée de 394,839 tonnes et 157,979 tonnes à la sortie. Pendant la période correspondante de 1912, il y avait eu 499 navires de 296,148 tonnes à l'entrée et 212 mille 908 tonnes à la sortie. Il y a donc eu cette année 58 navires (11.62 p. c.) en moins,

98,691 (33.32 p. c.) de tonnes de plus à l'entrée et 54,929 (25.80 p. c.) de tonnes en moins à la sortie.

COMPAGNIE GENERALE DES ACIERS. — Les résultats sont des plus satisfaisants; on assure que le dividende de 50 francs distribué l'an dernier est un minimum prévu pour l'exercice qui vient de se clôturer.

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.



DYLE ET BACALAN. — La résolution suivante a été prise à l'assemblée extraordinaire du 3 juillet:

« L'assemblée générale, après avoir entendu la lecture du rapport du conseil d'administration, approuve ce rapport dans toutes ses parties et elle autorise le conseil d'administration à contracter, en une ou plusieurs fois, un emprunt jusqu'à concurrence d'un montant nominal de neuf millions de francs (9,000,000 de francs), sous forme d'obligations qui seront émises et remboursables aux conditions que le conseil d'administration avisera. »

La résolution est adoptée par 1,216 voix contre 55.

SAINT-LEONARD (Outils). — L'assemblée a eu lieu le 5 juillet. Le dividende afférent à l'exercice, soit 25 francs, sera payable à partir du 1^{er} août.

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES

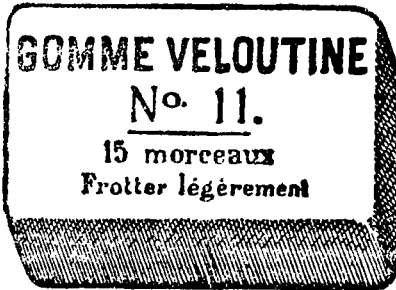
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

COMPAGNIE INTERNATIONALE DE TRAMWAYS

Société Anonyme

Siège social : 23, Rue Royale, BRUXELLES

RECETTES D'EXPLOITATION

Mois de juin 1913.

Recettes du mois	Ex. cour.	Ex. préc.
Chem. de fer Economiques en Catalogne (1)	19,887.21	20,217.61
Tramways de Livourne (2)	84,027.60	80,251.95
Ch. de fer Madrid-Prado-Almorox (1)*	42,746.10	48,597.45
Chemin de fer Valence-Aragon (1)	24,355.54	26,337.53
Compagnie Italo-Belge des Tramways Elec- triques de Vérone-Ville (Soc. anon.)	44,017.90	42,133.05
Recettes de l'exercice	Ex. cour.	Ex. préc.
Ch. de fer Econ. en Catalogne (1)	114,239.81	117,528.74
Tramways de Livourne (2)	621,220.50	606,383.75
Ch. de fer Madrid-Prado-Almorox (1)*	278,850.40	311,672.50
Chemin de fer Valence-Aragon (1)	157,073.66	163,313.71
Compagnie Italo-Belge des Tramways Elec- triques de Vérone-Ville (Société anonyme)	241,333.45	237,213.75

Mois de mai 1913.

Recettes du mois	Ex. cour.	Ex. préc.
Ligure-Toscana d'Electricité (1)	176,172.06	142,538.72
Recettes de l'exercice	Ex. cour.	Ex. préc.
Ligure-Toscana d'Electricité (1)	941,507.28	776,016.82

(1) L'exercice clôture le 31 décembre.

(2) L'exercice clôture le 30 septembre.

(*) 2,628 T.-K. en moins pour mai 1913.

18,630 T.-K. en moins pour les cinq premiers mois de 1913.

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. - Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par ÉMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès, les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre ces notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

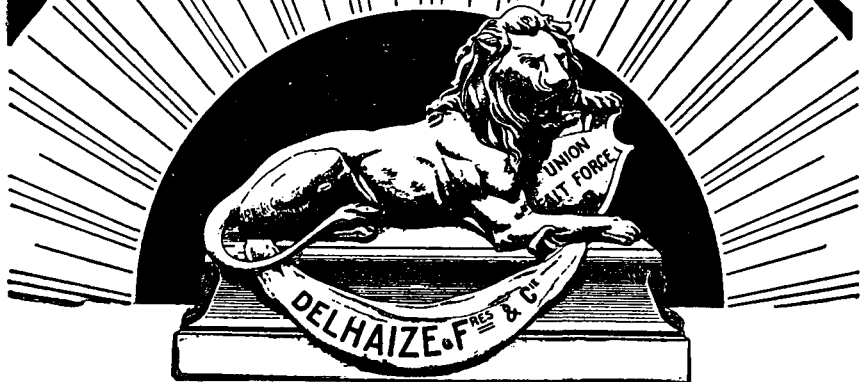
CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

DELHAIZE FRÈRES & C^{IE}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

LES ATELIERS METALLURGIQUES.
— Les résultats de l'exercice 1912-13 accuseront probablement un bénéfice de 200,000 fr. environ, permettant de ramener à 200,000 fr. la perte de 400,000 francs qui figure au dernier bilan.

Ces résultats, comparés à ceux de l'exercice 1911-12, sont satisfaisants et nous engageons nos lecteurs qui seraient intéressés à cette affaire à avoir confiance dans l'avenir.

Les actionnaires de la Société du TRAM-

WAY DU MONT BLANC, réunis en assemblée générale extraordinaire, ont voté la réduction du capital de 4 à 3 millions, par l'annulation de 2,000 actions de 500 francs.

L'assemblée a, en outre, approuvé un projet de convention à passer avec un nouveau groupe et décidé que le capital sera de nouveau réduit à 500,000 francs, par l'échange des 6,000 actions de 500 francs contre 5 mille actions de 100 francs, et à raison de 5 nouvelles pour 6 anciennes. Il sera ensuite reporté à 3,000,000 de fr., par la création de

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 5332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue Illustré (plus de 600 modèles).

**Spécialité de Découpage
et Collage d'Echantillons d'Etoffes**

**ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR-
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE**

*Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux*

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

25,000 actions nouvelles de 100 fr. à sous-crire en espèces. Il sera, en outre, créé 12,000 parts bénéficiaires sur lesquelles 6,000 seront remises aux anciens actionnaires, titre pour titre, et les 6,000 autres serviront à indemniser les créanciers.

On signale qu'un atelier de construction du Centre a obtenu une commande de 200 wagons pour la Chine. L'adjudication de 2,500 wagons pour l'Etat Belge, annoncée, pourrait bien se faire avant peu. Par contre, il est probable qu'il n'y aura pas de commandes de locomotives, si ce n'est vers la fin de l'année.

CHEMINS DE FER DE LA THESSALIE. — Le dividende pour 1912 est de 8 drachmes contre 6 drachmes en 1911 et 6 1/2 drachmes en 1910. Les comptes de 1912 font ressortir un bénéfice net de 949 mille 866 drachmes contre 667,388 en 1911.

Les recettes ont atteint 2,180,000 drachmes contre 1,849,000 drachmes en 1911, en augmentation de 331,000 drachmes, provenant principalement des recettes du réseau principal. Quant aux dépenses d'exploitation de ce réseau, elles sont passées de 762,000 drachmes à 832,000 drachmes; les autres dépenses étant restées stationnaires.

LE NITRATE. — Le ministre des finances du Chili a déclaré à la Chambre des députés que les gisements de salpêtre du Nord ont été reconnus par les ingénieurs de l'Etat. Ils occupent 2,811 kilomètres carrés et contiennent 1,408,204 quintaux de nitrate, d'une teneur supérieure à 15 p. c. Les terrains explorés représentent seulement les trois quarts de la partie susceptible d'exploitation. Il existe en outre des gisements de salpêtre de teneur pauvre dont il est inutile, a-t-il dit, de calculer la masse, les gisements reconnus étant suffisants pour faire face à la consommation du monde pendant plus d'un siècle.

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

ABONNEMENTS :

Belgique 12 francs

Étranger 15 francs

4, rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros
de la **BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE**

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} JUIN 1913

- Ern. Gossart :** *Un Roi Philosophe.*
Sander Pierron : *Un Ami des Arts.*
Léonia Siénicka : *L'Humour et l'Esprit.*
Aug. Vierset : *Le Droit des Pauvres.*
Arthur De Rudder : *Impressions d'Espagne. — La Montagne mystique.*
Maurice Gauchez : *Catulle Mendès. — Carpentier.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 JUIN 1913

- Baron de Heusch :** *Le Recrutement des Armées.*
Max Deauville : *La Brodeuse d'Antinoé.*
R.-E. Mélot : *En Vacances.*
Iwan Gilkin : *Le Peuple et les Poètes démocratiques.*
Arthur De Rudder : *La Famille européenne.*
Maurice Gauchez : *La Princesse de Salm; Philippe d'Orléans.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} JUILLET 1913

- Paul André :** *Camille Lemonnier.*
Emile Verhaeren : *Camille Lemonnier.*
Victor Clairvaux : *Un Ami d'autrefois.*
Baron de Heusch : *Le Recrutement des Armées.*
J.-P. Lippert : *La Belgique devant un grand devoir international.*
Auguste Vierset : *Moncrabeau et ses poètes.*
Arthur De Rudder : *Goya et les peintres de l'Espagne contemporaine.*
Maurice Gauchez : *Jef Denyn et Le Tzarewitch.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 JUILLET 1913

- Arnold Goffin :** *Poussières du chemin.*
Louis Delattre : *L'Odeur.*
Oscar Thiry : *Comment le wallon Charles de Coster devint un écrivain flamand.*
Léon Tricot : *Scalp.*
Iwan Gilkin : *La renaissance catholique en France*
Arthur De Rudder : *Aux Portes de l'Orient.*
Maurice Gauchez : *Henri Rochefort. — Julien Nahant.*

Chroniques de la Quinzaine.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISANT LE 10 ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Georges Eekhoud . . .	<i>Peter Benoît</i>	245
William Speth . . .	<i>Camille Lemonnier et l'Écllosion de la littérature belge d'Expression française</i>	262
F.-Charles Morisseaux	<i>Lou ou la Rencontre inattendue (suite)</i>	270
Georges Willam . . .	<i>Odélard</i>	282

A travers la Quinzaine :

Arthur De Rudder : *Les Peuples et la Vie*, 286. —
 Maurice Gauchez : *Les Vivants et les Morts*, 292. —
 Léon Tricot : *Les Gens de Paris*, 298. — Paul André :
La Prose et les Vers, 307. — R.-E. Mélot : *Les Journaux
 et les Revues*, 311. — Ray Nyst : *Les Salons et les Ateliers*,
 313. — Fernand Germain : *Les Champions et les Records*,
 321. — Fernand Larcier : *La Saison à Spa* 325.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de :

Louis Clesse, Suzanne Cocq, de Gouve de Nuncques,
Oscar Liedel, G. Nelissen.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

R. E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 93, rue Ducale, Bruxelles. — Tél. B 5522

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes. — Tél. A 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

PETER BENOÏT (1)

(Souvenirs)

J'eus le bonheur de compter parmi les amis du grand musicien flamand et c'est avec une réelle fierté que je me rappelle les premières lances que je rompis en faveur de ses partitions et de son Conservatoire flamand (2) dans les colonnes du *Précurseur* d'Anvers.

C'est en 1876, lors des fêtes du troisième centenaire de la naissance de Pierre-Paul Rubens, à l'exécution de la cantate *Vlaanderens Kunstroem* (La Gloire artistique de la Flandre), plus populaire sous le nom de « Rubens-Cantate » et composée par Benoît sur un poème de Jules De Geyter, que l'art et la signification de Benoît me furent révélés et que je conçus pour le génie si original et si puissant du maître une admiration qui ne devait jamais se démentir. J'avais vingt-deux ans à cette époque, je débutais dans la vie artistique alors que Benoît, mon aîné de vingt ans, avait déjà signé trois de ses grands oratorios: *Lucifer*, *De Schelde* et *Den Oorlog*. J'ai raconté dans mon roman *La Nouvelle Carthage*, en les attribuant à un personnage de ce livre, les sentiments et les impressions de ferveur spontanée et naïve par lesquels je passai moi-même ce soir à jamais mémorable. Je reproduis ici le passage autobiographique en question :

« La cantate de Rombaut Vyvéloy (Peter Benoît) devait préluder aux fêtes de Rubens et être exécutée le soir en

(1) Fragment d'un ouvrage en préparation sur Benoît, dont voici le plan : 1. Introduction, les Ancêtres, la première Ecole de musique d'Anvers, Léthargie et cosmopolitisme ; 2. La Vie de Peter Benoît ; 3. Son Esthétique et son enseignement ; 4. Son Œuvre ; 5. Ses Elèves et ses collaborateurs, son Rôle de haute humanité, son Nationalisme ; 6. Les Fêtes inaugurales du Conservatoire flamand d'Anvers ; 7. Benoît intime, Souvenirs personnels ; 8. Benoît et l'étranger, L'Aventure de Paris ; 9. La mort et l'apothéose du Maître.

(2) De même je serais partisan de la création d'une université flamande mais non pas de la « flamandisation » de l'Université française de Gand.

Je considérerais comme une faute et un attentat souverainement vandalesque et impolitique toute « flamandisation » de ce genre.

plein air, sur la Place Verte. Laurent ne manqua pas de se rendre à cette solennité.

» Près de la statue du grand Pierre Paul, les chœurs mixtes et de voix d'enfants ainsi que le grandissime orchestre occupent une tribune à gradins disposée en arc de cercle au centre duquel, sur un pupitre très élevé, trônera le compositeur, présidant lui-même à l'exécution de son œuvre. Le square ceint de cordeaux est ménagé aux bourgeois. Le peuple, disons même l'exquise et savoureuse populace, s'écrasant alentour, respecte toutefois ces barrières par égard pour le grand homme si populaire, et les rues convergentes ont beau vomir de nouvelles cohues, cette multitude effrayante paraît plus digne et plus recueillie encore que les spectateurs privilégiés et moins séditieuse que la déplaisante police et les encombrants gendarmes à cheval. Pas une contestation, pas un murmure. Depuis des heures, ouvriers et petites gens piétinent philosophiquement sur place, sans rien perdre de leur belle humeur et de leur sérénité. Quel fluide réduit au silence ces langues frondeuses, ces caboches turbulentes? Les bras se croisent placidement sur les poitrines haletant de curiosité. Pressentent-ils ces Anversois, de souche robuste mais infime, la splendeur unique de la fête qui se prépare, pour qu'ils y préludent avec cette onction? Les poupons sur les bras des ménagères s'abstiennent de vagir et les chiens de rues circulent parmi cette compacte plantation de jambes sans se faire molester par les gavroches, leurs tourmenteurs habituels.

» Et dans cet imposant et magnétique silence, au-dessus de cette mer étale, aux vagues figées, sur laquelle l'ombre bleue qui descend doucement, pleine de caresses, met une paix auguste, une solennité, comme un hiératisme de plus, tombèrent tout à coup, de la plus haute galerie de la tour de la cathédrale, où les yeux essayaient en vain de discerner les hérauts d'armes, quelques martiaux éclats de trompettes à l'unisson.

» Et les soprani des villes sœurs de Flandre et de Hollande saluèrent à plusieurs reprises la fière cité d'Anvers. Leurs vivats de plus en plus chauds et stridents étaient suivis chaque fois des appels un peu rauques de l'aérienne fanfare.

» Le carillon se mit à tintinnabuler : d'abord lentement et en sourdine comme une couvée qui s'éveille à l'aube

dans la rosée des taillis; puis s'animant, élevant la voix, lançant à la volée une pluie d'accords de jubilation. Un ensoleillement. Alors l'orchestre et les chœurs entrèrent en lice. Et ce fut l'apothéose de la Richesse et des Arts.

» Le poète vanta le grand Marché dans des strophes à l'emporte-pièce, auxquelles la mise en scène, l'extase de la foule, mais surtout la musique de Vivéloy prétaient une portée sublime. Les cinq parties du monde venaient saluer Anvers, toutes les nations du globe lui payaient humblement tribut, et comme s'il ne suffisait pas des temps modernes et même du moyen âge pour frayer à l'intelligente cité sa voie triomphale, la cantate remontait à l'antiquité et engageait pour massiers et licteurs, les quarante siècles des pyramides. Tout, l'univers et le temps, la géographie et l'histoire, l'infini et l'éternité, se rapportait dans cette œuvre, à la ville de Rubens. Et en fermant les yeux, on s'imaginait voir défilier un majestueux cortège devant le trône du peintre triomphal par excellence...

» Quand ce fut fini, quand les musiques de la garnison ouvrant la retraite aux flambeaux reprirent, en manière de marche, le thème principal de la cantate, Laurent pincé jusqu'aux moelles, les fibres travaillées par on ne sait quel contagieux enthousiasme, dépossédé de son moi, projeté hors de son propre individu, emboîta le pas aux soldats, et s'ébranla avec la foule aussi suggestionnée, aussi surexcitée que lui, et, dans laquelle, exceptionnellement, bourgeois et ouvriers, confondus, bras dessus bras dessous, entonnaient à l'unisson, à pleins poumons, le chant dithyrambique.

» Infatigable, Laurent parcourut tout l'itinéraire tracé au cortège.

» L'escorte ondoyante avait beau se renouveler, se relayer à chaque carrefour, l'exalté ne parvenait pas à se détacher du cortège. Cette musique de Vivéloy l'eût conduit au bout du monde. Alors que d'autres se blasiaient sur l'héroïsme de cette promenade aux lumières et s'éclipsaient par les rues latérales, lui se sentait de plus en plus d'intrépidité dans les jambes et de flamme dans le cœur. D'ailleurs d'autres manifestants remplaçaient ceux qui faisaient défection et la physionomie du cortège variait avec les quartiers qu'il traversait. Le long de la rade et des Bassins, Laurent sentit le coude à des matelots et à des débardeurs; au cœur de la cité il se mêla aux garçons de

magasin et aux filles de boutique; sur les boulevards de la ville neuve il se retrouva avec des fils de riches et des commis de gros négociants; enfin dans les dédales du faubourg Saint-André, la zone des pauvres diables, des gaillardes en cheveux lui prirent familièrement le bras et de fauves vanu-pieds, peut-être des *runners* (1), l'emportèrent dans leur farandole. Tout à Anvers, tout à Rubens, mais aussi tout à Vyvéloy, Laurent n'entendait que la cantate; il s'en assimilait le rythme; il vibrait à l'unisson de tout ce peuple transporté par ces fringantes harmonies.

» Il reconduisit les musiques jusqu'à l'étape finale; triste et presque déçu lorsque les canonniers, étant descendus de cheval, soufflèrent les lanternes vénitiennes accrochées à leurs lances de bois et étouffèrent sous leurs bottes les dernières torches de résine. »

Malgré son prestige, malgré l'appui de tout ce que la grande ville d'Anvers comptait d'esprits éclairés, et cela à tous les échelons de la société, Benoît avait encore beaucoup à lutter. Cet homme aussi grand que bon comptait des ennemis et des détracteurs que son seul nom mettait dans des rages stupides. Aussi incroyable que la chose paraisse et ce qui sera presque une aberration, un défi aux yeux de l'étranger, — en pleine terre flamande, au cœur des Flandres et du Brabant, il se trouvait des Flamands (hélas! il en existe encore) pour reprocher à ce Flamand d'aimer sa race au point de ne vouloir jamais écrire de musique que sur des paroles flamandes. Oui, on lui en voulait à ce fier enfant des Flandres de mettre son génie au service de la cause de ses compatriotes et de sa patrie (2). Que d'orages il me fallut affronter au *Précurseur* pour m'être permis de défendre le talent de Benoît contre les « actionnaires » et les « administrateurs » de ce journal. Il n'y avait pas jusqu'au comptable, à la solde de ces gros

(1) Runners, maraudeurs, rôdeurs, requins de rivières.

(2) Quoique français de culture, de langue et d'éducation, quoique le français soit ma langue maternelle, la langue de ma pensée et de ma sensibilité, et que je mette la civilisation et les traditions latines au dessus de toutes les autres, j'ai toujours admiré et même aimé la littérature et l'art d'expression flamande.

Lamartine écrivait en français et Mistral en provençal. Cela ne les empêcha point de se vouer une mutuelle admiration, et d'être l'un et l'autre de grands poètes de leur Langue d'oc. Mais grâce au français le chantre d'*Elyre* devait devenir bien autrement universel que le chantre de *Myreille*.

bonnets, qui ne se permit de morigéner le rédacteur en chef lui-même, le placide et décoratif Alphonse Van Camp, plus tard un des principaux fonctionnaires du ministre Van Humbeeck, à cause de la tolérance accordée à ma critique subversive. Van Camp, homme de goût et de sens artiste, appréciait Benoît, mais, assez timoré, opportuniste, tenant surtout à la paix et à la tranquillité, il eût préféré souvent me voir mettre une sourdine à mon enthousiasme. M. Arthur Goemaere, le regretté échevin de la ville d'Anvers, me laissait des brides plus longues et ne cherchait point à réfréner mes emballements juvéniles.

Durant cette période de 1875 à 1880, Anvers se distinguait par une véritable activité artistique dont Benoît représentait le cœur et l'âme. C'était l'époque de cette mémorable *Société de musique* qui n'avait d'équivalent dans aucune autre ville du pays et qui, dissoute depuis, n'a plus jamais été remplacée. Quels beaux programmes composait Benoît, le directeur de cette société! Quel zèle et quel ferveur chez ses exécutants et surtout chez les dames des chœurs, toutes fanatiques du maître, et qui contribuèrent pour une bonne part à la victoire finale remportée par leur chef sur le mauvais gré de certain « beau monde ».

Grâce à ces dames aussi influentes qu'intelligentes, une bonne partie de l'élément mondain et de l'aristocratie anversoise était acquise à Benoît. Un négociant fortuné, gentilhomme de cœur et d'intelligence, prématurément enlevé à l'affection de ses concitoyens, M. Victor Lynen, jouait le rôle d'un véritable Mécène et se plaisait à réunir dans son hôtel du boulevard Léopold, à côté des représentants du grand négoce et des finances, les artistes les plus méritants de sa ville natale, à commencer par Peter Benoît, alors l'âme et le foyer de tout l'art anversoise, voire flamand. Peter apportait chez son amphitryon toute sa bonne grâce, tout son entrain, mais aussi toute sa liberté d'allures. Il s'était même réservé pour lui et pour ses amis, peintres, musiciens, gens de lettres, une petite serre au bout de l'enfilade des salons, où, après les devoirs mondains, ces artistes s'isolaient pour déguster de bonne bière d'orge, la boisson favorite de Benoît, fumer, rire, discuter, s'ébaudir sans contrainte. Que de cordiales séances je me rappelle en ce milieu avec, de temps en temps, un étranger illustre de passage à Anvers à l'occasion de l'un ou l'autre festival consacré à son

œuvre, tantôt Gounod, tantôt l'abbé Liszt, ou Saint-Saëns, ou Rubinstein, ou Verdi, ou Massenet.

A cette époque, le directeur de l'École de musique flamande d'Anvers avait établi son quartier général à l'*Ancre Couronnée*, une vieille et patriarcale auberge désormais historique exploitée par le digne M. Mertens, dont la famille, éminemment bourgeoise, — j'emploie cette épithète pour ce qu'elle évoque de probité, de quiétude, d'ordre et de bonheur stable quoique médiocre, — fut si maternelle pour ce grand homme et grand enfant illusionniste qu'était Peter Benoit. Cette auberge à l'enseigne suggestive était située au Marché au Lait, une des étroites rues traficantes du vieil Anvers, près de l'endroit où se dressait encore, il y a quelques années, Lyne, la petite laitière de bronze à laquelle le chronogramme suivant, inscrit sur la pompe rustique qui lui servait de socle, donnait 1766 pour l'année de sa naissance :

« Lang LeVe BLY Van ZIn Ons LYn De MeLkboerIn (1). »

Dans les grandes circonstances, Lyne revêtait ses cotillons de fête et alors son confrère Teune Kœkeloere, le malin paysan aux œufs, une sorte de Pasquin anversois dont la statue polychromée est accroupie dans une niche à l'angle du Marché aux OEufs, la place voisine, ne manquait pas de lui envoyer ses chaleureuses félicitations et de l'entretenir narquoisement des grands événements du jour. A cause de la circulation très intense dans ce Marché au Lait représentant, depuis le XII^e siècle, une des rues par lesquelles défilaient tous les convois de marchandises exportées ou importées par l'Escaut, de crainte aussi qu'un jour elle ne fût culbutée de son piédestal par l'un ou l'autre de ces lourds fardiens sur lesquels s'amoncellent les sacs, les ballots et les caisses, la délicate petite laitière a été reléguée dans le square entourant le Steen, la rebarbative prison convertie en musée d'antiquités, où, derrière son grillage, en compagnie d'autres reliques communales de nature plutôt farouche, tels que mortiers, coulevrines, ferrailles patibulaires, la pauvre Lyne fait un peu l'effet d'une prisonnière ou d'une oiselle encagée.

L'*Ancre Couronnée* n'était pas loin non plus de l'antique maison des Chorals (*Choralhuis*) occupée jusqu'en

(1) Longue vie et belle humeur à notre Lyne, la laitière !

ces derniers temps par un loueur de voitures et qui, au XV^e siècle, était affectée au logement des maîtres et des chantes de la première école de musique d'Anvers, d'où sortirent les Ockeghem, les Obrecht et les Hubert Waelrant, ces arrière-ancêtres de Peter Benoit.

Vieille et bonne auberge de l'*Ancre*! Que de repas savoureux on y faisait! Quelle cave de bordeaux vieux! Mais surtout quelle délicieuse bière de double orge, la cervoise favorite de Benoit! C'est là qu'aux jours de ses grands concerts Benoit tenait pour ainsi dire table ouverte. Comme la plupart des artistes d'autrefois, ce puissant brossueur de fresques musicales se montrait généreux jusqu'à la prodigalité, et à ce propos je constaterai qu'il mourut pauvre; non seulement ses œuvres ne lui auront rapporté aucun bénéfice matériel, mais il s'en faut que toutes aient été gravées. Combien de fois ne lui est-il pas arrivé, en présence de l'insuffisance de la recette, de faire lui-même, au dernier moment, les frais d'une représentation supplémentaire d'un de ses drames lyriques qui eût, sinon, dû disparaître de l'affiche! Il ne se contentait pas d'inviter ses amis du pays et de l'étranger à venir assister aux grands festivals consacrés à ses œuvres, mais il hébergeait ces pèlerins durant tout leur séjour à Anvers, il les traitait copieusement et il retenait même leurs chambres à l'*Ancre* en les recommandant aux soins vigilants du brave M. Mertens promu, en quelque sorte, au rang de majordome et d'intendant du maître! Sans vous consulter Benoit prenait à sa charge non seulement la table, mais encore le logis. Oh! les chambres propres aux parois de bois comme dans un navire, les couchettes aux draps blancs un peu gros, mais fleurant bon les herbes aromatiques! Au moment du départ, lorsque l'on demandait sa note, M. Mertens vous annonçait que le maître avait tout réglé. On avait beau se répandre en protestations, se rebiffer, le patron, placide mais ferme, observait rigoureusement la consigne. Quant à faire des reproches à Benoit, le diable d'homme se gardait bien de se montrer. Le train n'attendant point, il n'était plus temps d'aller relancer le trop royal amphytrion, chez lui, au Marché au Blé; puis il aurait fallu l'arracher à un repos bien mérité après une veillée prolongée jusqu'aux « petites heures », durant laquelle il avait encore payé de son esprit, de sa belle humeur, de son talent de conteur et de pianiste. L'hôte

exquis, le galant homme que ce grand musicien! La verve et l'humour, le sel hospitalier — comme on dit le pain et le sel! — dont il saupoudrait ses anecdotes, ses souvenirs, ses critiques! Il fallait surtout le mettre sur le chapitre de sa vie à Paris et de ses débuts dans la carrière. J'ignore s'il a laissé des *Mémoires*. Ceux-ci auraient été au moins aussi intéressants et, à en juger par quelques articles et morceaux communiqués à des périodiques flamands, aussi bien écrits que ceux d'Hector Berlioz. Il aurait aussi pu donner un pendant aux *Soirées de l'Orchestre* et aux *Grotesques de la Musique*, sans se montrer aussi féroce toutefois que l'implacable tortionnaire des mauvais musiciens et des faux artistes...

A cette table ouverte de l'*Ancre* je vis souvent Gustave Huberti, Edgar Tinel, Emile Mathieu, Van Gheluwe, Mesdagh, Bender, Camille Gurickx, Anthoni, Blauwaert, Nicolai, le compositeur hollandais, avec sa femme, Maurice Kufferath, Léon Dommartin. La dernière fois qu'il nous réunit ainsi fut après la première exécution du *Rhin* dans la salle de la Grande Harmonie, par une suffocante journée d'été qui devait finir par un orage. Après le dîner, toute la compagnie, cavaliers et dames, se transporta de l'*Ancre* en une cavalcade de ces spacieux landaus d'un modèle particulier à Anvers, chez le parolier du *Rhin*, le poète Jules De Geyter, et la fête se prolongea dans les salons et les jardins de celui-ci, rue de Vénus. Benoît, enchanté du succès de son œuvre, était radieux, exubérant, et plus galant, plus empressé que jamais auprès des dames qui, je l'ai dit, se montrèrent toujours les plus enthousiastes, les plus zélées de ses auxiliaires et partisans.

A ces brillantes assemblées, épilogues obligés des « premières » de Benoît à Anvers, je préférerais peut-être les occasions où nous pouvions jouir en plus petit comité, entre intimes, de la captivante société du maître. Alors il se montrait encore plus naturel et plus expansif. Quoique parlant le plus souvent le flamand, sa langue maternelle, Benoît possédait admirablement le français, et, pour peu qu'il ne se trouvât pas entouré exclusivement de ses compatriotes, par courtoisie, c'est en cette langue qu'il entretenait ses invités. Il intéressait tellement ses convives que nul ne songeait à la fuite du temps; d'ailleurs, avant que sa santé eût subi le fatal accroc dont il ne devait plus se

remettre, lui-même était le dernier à parler de se coucher. Et quel délice quand il se mettait au piano, soit qu'il jouât l'une ou l'autre de ses œuvres de demi-teinte, par exemple cette exquise *Cantate des Enfants*, ou qu'il improvisât au gré de sa fantaisie, qu'il se livrât, tour à tour sentimental et enjoué, à de véritables confidences en musique. C'était son âme qui chantait! Les veloureuses et félines nuits d'été, par les fenêtres ouvertes sur la place anonchalie en attendant le fracas des charrettes maraîchères et des fardiens de corporations maritimes; le vieux carillon des frères Hémony, les facteurs français établis à Anvers, inauguré au XVII^e siècle, par le fameux carillonneur Crama, révélant ses notes aériennes dans le beffroi de la cathédrale proche de là, donnait la réplique au piano de Benoît et nous avertissait du vol trop rapide de ces heures totalement harmonieuses...

Comme Rossini, comme Beethoven, comme Wagner, Peter Benoît était un gourmet et même une excellente fourchette. Son plat favori était le poulet rôti, le dodu et délicat poulet de Bruxelles, accompagné de la traditionnelle salade. Parfait écuyer tranchant, il découpait lui-même et il excellait à assaisonner, puis à fatiguer à point la romaine ou la laitue. Quand il s'invitait chez un intime, si on lui demandait de composer son menu, jamais il n'omettait la volaille et la salade. A la fin du dîner, au dessert, en sa pension de l'*Ancre*, Benoît ne manquait jamais de faire appeler le digne M. Mertens, le patron, ainsi que sa femme et sa fille, et il les invitait à vider avec lui et ses hôtes une coupe de champagne après les avoir félicités pour leur excellente cuisine.

Quand après avoir remis définitivement ses affaires, M. Mertens se retira avec sa famille dans une maison de la rue Vieille-Bourse, au n° 42, Benoît les y suivit pour ne plus les quitter et il abandonna même son appartement du Vieux Marché au Blé où il avait demeuré près de vingt-cinq ans. C'est rue Vieille-Bourse qu'il devait mourir. M. et M^{me} Mertens avaient précédé dans la tombe leur illustre pensionnaire. M^{lle} Mertens, qui faisait partie des chœurs de dames de la « Société de Musique », fut la dévouée garde malade du grand artiste en sa longue et douloureuse agonie. Elle était douée d'une très belle voix que le maître avait aidé à cultiver et à mettre en valeur.

Durant le séjour d'environ deux ans que je fis à Cap-

pellén, le joli village anversoïis, non loin de la Hollande, aux confins des alluvions de l'Escaut et des sablons de la Campine, Benoît vint plusieurs fois me voir et d'aimables souvenirs aujourd'hui imprégnés de la navrance du regret se rattachent à chacune de ces visites d'il y a vingt ans.

Vivrais-tu encore, toi, Chareltië Deridder, maître bourrelier et chef de la fanfare « Les XXXIV », qui tirais de ton cornet à piston de si agrestes et intrépides stridences? En ce cas tu te rappelles certainement la harangue de félicitations que t'adressa en une impeccable *moedertaal* le maître Benoît, après que, prévenus de sa présence chez moi, votre président d'honneur (on était ambitieux à cette époque), vous vîntes, à la nuit tombante, lui donner une sérénade sous le balcon de mon cottage? Vrai, malgré le talent et le souffle que vous prodiguez généralement, ô mes féaux et frustes amis, en ces préliminaires aux tournées de bières blanches et dorées, je m'en voulus presque de vous avoir invités à exécuter, pour faire fête à mon hôte, les plus militaires de vos pas redoublés et les plus galants de vos pots-pourris, car vous vous mîtes à sévir, accompagnés de torches presque incendiaires, à ce moment délicieux du café où le chantre de *Lucifer*, de l'*Escaut* et de la *Guerre*, s'étant assis au piano, préludait par quelques accords à l'un de ces nocturnes suaves et poignants qu'il composait séance tenante et qu'il oublia toujours d'écrire, et certes soit dit sans froisser votre amour-propre, vous seriez même les premiers à en convenir, sa musique valait bien la vôtre! A ce déchaînement de cuivres goulument embouchés et induits en vibrations forcenées, Benoît sursauta sur son tabouret à vis et s'écria: « A la trahison! Au guet-apens! » Mais son dépit, que je partageais, je te l'avoue, Chareltië Deridder, malgré toute ma partialité pour vos orphéonies aussi gailardes que des bourrades, — ne fut pas de longue durée et il prit son parti de ce *tutti* de tubas et de trombones dont mes braves buccinators s'avisèrent d'accompagner, avec moins de discrétion que le carillonneur d'Anvers, son véséral solo de piano.

Le concert fini, Benoît trinqua sans plus de façon que moi-même avec ces rustres mélomanes; il complimenta les concertants en te donnant à toi, Chareltië, leur chef, du *heer kapelmeester*, du maître de chapelle long comme le bras dont tu les avais dirigés.

Enchantés, nos artistes le reconduisirent même à la gare

aux accords de la *Brabançonne*, alternant avec l'*Où peut-on être mieux* et avec « le N° 8 du petit cahier vert », notre *lijfstuk*, notre air favori, autrement dit notre morceau de ralliement.

Je gagerais que les éloges qu'il adressa à ces sonneurs de bugles, de trompettes et de bombardons étaient à peu près sincères surtout qu'à ce moment Benoît caressait l'idée de réunir en une vaste fédération tous les orphéons du pays flamand afin de leur faire exécuter un jour une grande œuvre patriotique spécialement composée par lui à cet effet. Soit dit sans vanité, *mes XXXIV*, ne fût-ce que par la résistance de leurs poumons, se seraient distingués dans cette levée de pavillons sonores.

Benoît ne se borna point à vous prodiguer des compliments, à toi, Chareltië, et à tes hommes, mais il fit don à notre « société » d'une de ses photographies, avec autographe dédicatoire s'il vous plaît. Ce portrait ne sera jamais sorti des archives de notre humble « chapelle » villageoise. Mais une relique que celle-ci aura conservée avec un soin plus jaloux encore, c'est le manuscrit du pas-redoublé écrit par notre nouveau « membre d'honneur » spécialement à l'intention des XXXIV et que, poussant peut-être à l'excès l'égoïsme du dédicataire, ceux-ci ne firent jamais graver, ne jouèrent même jamais que dans l'intimité et pour leurs exclusives délices. Aussi ai-je tout lieu de croire que cette œuvre ne figure point dans la liste soi-disant complète de celles du maître...

Je me rappelle aussi cette autre fois où il vint, à la Noël du si rigoureux hiver de 1880, présider en personne à un grand concert de charité qui ne rapporta pas moins de quinze cents francs, somme énorme pour un village, et au programme duquel figurait, outre les inévitables morceaux pour fanfare, une œuvre du maître, son *Concerto* pour piano que vint jouer M. Ernest Britt, un des meilleurs élèves de son Ecole. Quel ébahissement pour les braves rustres! Oncques n'assistèrent à pareille débauche de virtuosité et n'entendirent si électrisante musique! La vaste salle de l'estaminet *In Babylonia*, à laquelle on avait dû annexer une tente tant on était accouru du Polder et de la Bruyère, regorgeait de villageoises en bonnet anversois aux larges ailes de dentelles et de rustauds endimanchés forcés de se tenir debout comme à la grand'messe. Au milieu du premier rang de fauteuils, parmi les dames des notables et

des châtelains, Benoît donnait le signal des applaudissements et n'était pas le moins prodigue de ceux-ci.

Par la suite quand je me fus fixé à Bruxelles, nos relations furent peut-être encore plus suivies qu'à Anvers et à la campagne. Je continuai dans l'*Etoile Belge*, et, plus tard dans la *Réforme*, à rendre compte des grandes œuvres du maître. C'est ainsi que je parlai de la très belle cantate inaugurale de la première exposition universelle d'Anvers et de ce *Rhin*, le quatrième et dernier de ces superbes oratorios qui représentent peut-être la partie la plus puissante et la plus personnelle de ses créations titanesques, de véritables fresques musicales.

A Bruxelles, Benoît descendait généralement chez son vieil ami Gustave De Deken, consul du Chili, ou chez son autre excellent et ancien frère d'armes et compagnon de lutttes, Jules Hoste qui aura eu la gloire de défendre et d'exalter par sa plume de journaliste comme par sa parole de tribun la cause flamande en ces purs artistes que furent les Jan Van Beers, les Henri Conscience, les Peter Benoît et les Emmanuel Hiel. Benoît était aussi l'hôte recherché et choyé de Gustave Huberti, de feu l'excellent chanteur Emile Blauwaert, de François Riga, le bon musicien, mort, lui aussi, ainsi que son frère Jean, comme lui intimement lié avec Peter. Je le rencontrais chez ces amis communs. C'est chez Huberti qu'il nous donna la primeur de son *Rhin*, admirablement réduit pour piano et non moins bien exécuté sur cet instrument par Camille Gurickx. J'eus le plaisir de l'avoir quelquefois à diner chez moi où il se rencontra avec Joseph Dupont, Xavier Mellery, Théophile Anthoni, Alphonse Mailly, Gurickx et Henry Nizet. D'autre fois il m'amenait diner au *Café des Boulevards*. La dernière fois nous cassâmes une croûte à la *Faille Déchirée*, après les funéraille de Catherine Beersmans, la grande tragédienne flamande. En dînant nous arrêtâmes le programme d'un très beau concert que la Section d'Art de la *Maison du Peuple* se proposait de dédier à son œuvre et qu'il avait été invité à diriger lui-même. Le cher grand artiste semblait encore jouir à ce moment de la meilleure santé, du moins sa robuste constitution faisait-elle illusion sur son véritable état, car j'appris depuis, qu'il avait déjà eu plusieurs crachements de sang, alarmants symptômes de l'affection qui devait l'emporter et qu'il cachait, pour ne pas les affliger et les inquiéter, à la plupart de ses amis,

ne l'avouant que presque contraint et lorsqu'il ne pouvait faire autrement. Quoique profondément affecté par la funèbre cérémonie à laquelle nous avons assisté et par l'éclipse douloureuse d'une étoile de la scène dramatique flamande, Benoît vainquit ces dispositions mélancoliques en se retrouvant avec moi et devant la perspective faite pour le réjouir, de présenter bientôt quelques-unes de ses maîtresses pages, à ce merveilleux public du Parti Ouvrier, ce public vibrant, spontané et *genuine* s'il en est.

J'avais été chargé de m'entendre à ce propos avec le maître et de ce côté nous étions arrivés à un prompt accord. Mais le projet échoua; dès que j'eus fourni le programme du festival je n'entendis plus parler de rien; Benoît en fut pour son radieux et consolant espoir de se faire entendre à Bruxelles où on n'exécute que trop rarement de sa musique, et les travailleurs bruxellois furent privés de l'audition de morceaux splendides et fulgurants, choisis à leur intention et comme écrits pour eux. Parmi les fragments auxquels nous nous étions arrêtés se trouvaient notamment la *Révolution dans les rues de Paris* et le finale de *Charlotte Corday* (marche funèbre avec le *Ça ira*); un passage de la *Muse de l'Histoire*, enfin un des prodigieux ensembles patriotiques de l'oratorio *De Schelde*.

Benoît voyageait et excursionnait beaucoup en pays flamand et même dans tout le pays. Il avait des amis dans presque toutes les localités de nos provinces thioises et il n'était jamais embarrassé d'y trouver le gîte et le couvert en wallonie, à Liège comme à Mons et à Tournay. Au contraire c'était à qui se disputerait l'honneur de recevoir et d'héberger le grand artiste. Il se rendait beaucoup dans la Campine anversoise, dont les nobles et mélancoliques solitudes, dont la poésie sévère, les bruyères ou les sablons immenses sous les horizons infinis l'inspirèrent plus d'une fois et où l'on parle aussi bien la langue flamande, sa langue de prédilection, que l'on parle le français en Touraine. Il partageait avec Henri Conscience cette sollicitude pour une région primitive et farouche, déjà bien bouleversée, hélas! par les tramways vicinaux, les défrichements intensifs et les exploitations industrielles. Autrefois un des ses frères était maître-éclusier à Saint-Jobin-t'Goor, sur le canal de Campine, et c'est dans ce pauvre village que le maître, s'évadant chaque année de la grande ville et rompant avec ses occupations si

chères mais si absorbantes, courait se recueillir et se retremper. De là il rayonnait dans toute la sauvage Taxandrie. Mais en ses dernières années il hantait de préférence le pays natal, les agrestes contrées de cette West-Flandre dont il affectionnait le naïf langage, ce parler gazouilleur et cordial, ce flamand comme adouci, où dominant les *i*. Lorsqu'il ne pouvait le parler dans les villes et les bourgades mêmes de sa chère province, il avait coutume de s'entretenir en ce savoureux dialecte avec son ami Jules Hoste, un West-Flamand comme lui, originaire de la petite ville de Thielt, voisin d'Harlebeke. C'est même en cette langue que les deux amis eurent cette conversation suprême, reproduite par Hoste dans son journal la *Vlaamsche Gazet*, au lendemain de la dernière visite qu'il fit au chevet du grand compositeur. En Flandre plus qu'ailleurs encore Benoît avait l'embarras du choix quant à l'hospitalité que lui offraient ses admirateurs et « pays ». Il se rendait souvent chez son ami Loquet, le secrétaire communal de Desselghem, où il alla se « retaper » et se « radouber » après le terrible accroc causé à sa santé par le surmenage intellectuel auquel il s'était livré de 1884 à 1885. Un autre de ses séjours favoris était la gentille commune d'Yseghem où il ne comptait que des amis, que des parents serais-je même tenté de dire, à commencer par M. Julien De Meester, un de ses poètes-collaborateurs. C'est même à Yseghem qu'il offrit, il y a bien des années, la primeur de *Het Meilief* (La Reine ou, littéralement, l'Amoureuse de Mai), le charmant opéra pastoral qui fut représenté en 1896 au Théâtre Flamand de Bruxelles. Ce fut un événement que cette première dans l'humble villette. On en parlera sous le chaume bien longtemps, comme aurait dit Béranger. Et de l'avis des connaisseurs qui firent le pèlerinage jusque là-bas, cette représentation ne fut vraiment pas provinciale. Les principaux rôles étaient tenus par des professionnels de l'École de musique d'Anvers ou du Théâtre de Gand, secondés par des amateurs, bons musiciens, citoyens de ce petit Bayreuth flamand. Aux pupitres de l'orchestre on remarquait nombre des meilleurs instrumentistes bruxellois. Les chœurs avaient été confiés à des sociétés locales qui donnèrent mieux que mainte bande de choristes d'opéra. Dame! il y allait de l'honneur artistique d'Yseghem. On peut dire, tant les chœurs et la figuration furent nombreux, que la moitié de la population s'offrit en spectacle à l'autre moitié. Cette

dernière ne marchandait pas plus ses applaudissements que la première son zèle, son talent et ses efforts.

J'eus l'occasion un jour d'accompagner Benoît en un de ses pèlerinages amicaux. Il m'avait fait inviter à Lokeren par son ami M. Edmond De Geest, mort récemment aussi, un autre de ses collaborateurs — ce producteur effréné n'avait pas assez des poèmes que lui fournissaient ses fournisseurs attirés, les Van Beers, les Hiel et les De Geyter, il mettait en réquisition la copie de tout Flamand se piquant d'écrire, celui-ci ne le fit-il même qu'à titre d'amateur — et je n'avais eu garde de refuser, les heures passées n'importe où, en la compagnie de Benoît, ayant toujours été pour moi des heures fécondes et inoubliables. Emmanuel Hiel était de la partie, ce qui n'était pas pour la rendre moins attrayante, bien au contraire. La ravissante journée pour moi entre ces deux êtres qui s'aimèrent et se comprirent durant toute une existence, qui avaient fait pour ainsi dire leur carrière ensemble, qui ne pouvaient se passer l'un de l'autre, et qui tout en se chamaillant, souvent, tout en se faisant contraste, repoussoir et antithèse, par plus d'un côté du caractère et de la façon de vivre, avaient besoin réciproquement l'un de l'autre et se complétaient, l'un étant bien le poète qui convenait à ce musicien et celui-ci n'écrivant point de musique qui n'appelât les vers virils et copieux de celui-là. Deux types, deux figures, deux admirables figures, deux crânes hommes, deux vrais Flamands! Et maintenant que tous deux ne vivent plus que dans leurs œuvres presque toujours associées, plus que jamais je les confondrai dans la piété et la religion de mon souvenir!... Déjà le voyage, le trajet en simple troisième, de Bruxelles à Lokeren, avec changement à Termonde, je crois, fut une chose exquise. Je ne me faisais pas faute d'observer avec sympathie ces deux artistes à la fois si ressemblants et si dissemblables; tous deux enthousiastes, puissants, et irréductibles dans leur religion flamingante; mais Benoît, apportant au service de la cause commune une élégance, une séduction, une finesse, un souci de décor, de mise en scène, tandis que Hiel, avec son cœur d'enfant et de débonnaire, se donnait des dehors farouches, terroristes, d'une féroce intransigeance. Et rien n'était plus amusant que de les voir tous deux aux prises; Hiel dénonçant avec de rudes sarcasmes, la diplomatie et la finesse de son musicien, et Benoît n'opposant que d'indulgentes et un tantinet dédaigneuses boutades.

aux sorties et aux tonitruances de son fougueux partenaire. Leurs masques mêmes, si puissants l'un et l'autre, tous deux si léonins, avec chez Benoît une expression de grâce féline et chez Hiel une physionomie de défi et de hargne, m'édifiaient agréablement, tandis que, souvent silencieux, j'étais le témoin, l'arbitre de leurs assauts. A Lokeren, où M. De Geest nous attendait à la gare, ce fut d'abord une jolie promenade à travers les prairies riveraines de la Durme par des chemins sinueux bordés d'aulnes et de saules; puis, dans la vaste maison d'un ancien couvent aux interminables corridors et aux chambres distribuées avec une fantaisie charmante sans nulle parcimonie d'espace et sans souci de symétrie et de régularité, courant en quelque sorte à la débandade et jouant elles-mêmes à cache-cache; bref, une de ces vieilles maisons confortables et cossues comme on n'en trouve plus... nous fut servi un dîner copieux et surabondant comme on n'en sert plus qu'en province. Ah! ce dîner! Dire que notre amphitryon eut la coquetterie de s'excuser auprès de nous, sa bonne ayant été prise à l'improviste et n'ayant pu commander aux fournisseurs les comestibles délicats auxquels la digne femme croyait voués indistinctement les habitants de grandes villes comme Anvers et Bruxelles! Ne se moquaient-ils pas plutôt de nous? Ce dîner modeste ne comporta pas moins de douze plats. Ce que nous y fîmes honneur! Et le bon vieux vin dont fut arrosée cette kyrielle de viandes interrompue à quatre reprises par une périodique rentrée de poisson, originalité dont notre généreux hôte crut devoir s'excuser comme d'une excentricité et d'une bévue de la part de sa cuisinière, mais que nous trouvâmes au contraire du meilleur goût, c'est le cas de le dire. La conversation qui avait forcément languï tandis que nous jouïssions de la fourchette, recommença après la dernière apparition du poisson, et roula sur ces passionnants sujets: l'art, la patrie, la langue, la race, l'esthétique, l'éducation. Rarement Benoît fut plus brillant causeur et rarement Hiel ne lui fournit sous prétexte de contradiction meilleure occasion d'exercer sa verve cordiale et de donner cours à sa fantaisie, de faire ruisseler les trésors de sa mémoire et de son lyrisme. Naturellement à ces joutes oratoires nous manquâmes le dernier train et nous passâmes la nuit sous ce toit hospitalier non sans être allé d'abord goûter la bonne

bière locale dans quelque vieil estaminet sur les quais fréquentés par les bateliers de la Durme.

Il y a quelque vingt ans de cela... et aujourd'hui! Où sont Benoît, Hiel, De Geest et tant des commensaux de l'*Ancre*, y compris les patrons de la bonne auberge? Quel cimetière que l'histoire! s'écrie Taine à la fin d'un chapitre de son *Voyage en Italie*. Quel cimetière que la vie d'un homme! pourrait-on dire aussi en songeant aux vides qui se font graduellement autour de vous, dans le cercle des êtres aimés et admirés avec lesquels on avançait en âge et auxquels il serait plus consolant de ne pas survivre, car ces amitiés-là on ne les remplace plus!

GEORGES EEKHOUD.

CAMILLE LEMONNIER
ET
L'ÉCLOSION DE LA LITTÉRATURE BELGE
D'EXPRESSION FRANÇAISE

Si dès aujourd'hui, impartial et clairvoyant, l'on tente de fixer la place que Lemonnier occupe dans nos lettres belges et celle qui lui est réservée dans la littérature internationale, il convient d'oublier les polémiques comme de refréner son admiration. Une habitude pieuse et non dénudée de beauté exige qu'au moment où la tombe se ferme, les querelles s'apaisent et que tous communient dans le même culte et rendent hommage à la figure illustre qui nous quitte. Je ne faillirai pas à ce devoir, quoique dans l'exposé critique d'une vie, les faits et les circonstances accaparent souvent plus de place que l'œuvre elle-même, quelque importante qu'elle nous paraisse.

A l'heure où tant de disciples chantent un hymne à la gloire du grand disparu, je tâcherai simplement de fixer comment et dans quelles conditions il renouvela la littérature belge d'expression française, contribua à sa naissance et à son évolution.

En 1860, quand Lemonnier débuta dans les lettres par des articles de critique d'avant-garde, aux tendances quasi-révolutionnaires, il lui fallut s'armer d'audace et se carapaçonner d'enthousiasme contre les embûches d'une carrière presque inconnue en Belgique.

Certes le dillettante n'était pas banni de notre pays, mais personne ne s'imaginait qu'il pût éclore dans nos provinces une littérature douée, à la fois, d'un double caractère artistique et professionnel. La Belgique restait insensible et les hommes de lettres, tels qu'ils pullulent à Paris, tels que l'Allemagne et l'Italie nous en fournissent chaque jour de nombreux exemples, ne s'acclimataient guère chez nous. Pour faciliter l'éclosion de cette race, prodigieuse d'activité, laborieuse et veule, méfiante et généreuse, snob et artiste, le milieu faisait défaut comme le public.

Incapable d'éduquer une foule qui lût et qui aimât les poètes, Lemonnier réunit à Bruxelles le premier cénacle littéraire. A l'époque où Verhaeren publiait ses premiers essais, l'auteur de *Happe Chair*, grandi par sa notoriété parisienne, stimulait Eeckhoud, conseillait Théodore Hannon, Maurice Sulzberger, encourageait Mahutte, Nizet, Francis Nautet, soutenait de son autorité les débuts orageux et précaires de la *Jeune Belgique*.

Certes, déjà de Coster avait publié *Tyl Uylenspiegel* et, dans une calme retraite du Pont de Loup, Pirmez composait ses poèmes philosophiques à la forme quelque peu relâchée et terne que nous ne goûtons plus guère aujourd'hui.

L'idée primitive de créer une littérature belge d'expression française jaillit sans doute du cerveau d'Edmond Picard, qui, dans nos races diverses, parmi nos jalousies mesquines et nos divisions politiques, sut distinguer « l'âme belge » unique, supérieure à nos divergences passagères et versatiles; Lemonnier, par contre, extériorisa cette âme par son œuvre et l'affermir par son organisation pratique.

Fondateur et apôtre de la littérature belge d'expression française, Lemonnier mérite et conservera ce titre glorieux. Aussi, dès aujourd'hui, est-il urgent que l'on précise ce point de notre histoire littéraire. Les écrivains belges qui ont cueilli depuis les lauriers les plus enviables doivent à Lemonnier la possibilité d'écrire et, plus d'un sans doute, aurait hésité à prendre la plume, si l'auteur du *Mâle*, puissant et hardi, n'avait donné l'exemple du labeur et l'espoir de la réussite possible.

Et cependant au début, aux environs de 1860, quand les Frédéric et les critiques influents de l'époque admiraient et encensaient les plus fades des auteurs français, il fallait être stimulé par une surhumaine confiance en soi, pour songer à l'éclosion des lettres belges, pour oser fonder de toute pièce, sans transition, sans public, une littérature nouvelle. S'inspirant fatalement d'exemples étrangers, s'imposant d'abord à Paris elle devait rentrer bientôt dans ce pays où elle était née et y vaincre grâce à l'appui des Français, incapables pourtant de saisir l'originalité des œuvres belges, d'en apprécier l'intensité et d'en discerner ce fond essentiellement national.

Il est probable qu'un de Coster, un Pirmez ou un van

Hasselt ont été fouettés par la même ambition. Leur rêve échoua sans doute, parce qu'ils n'étaient pas soulevés par ce bouillonnement d'énergie qui agita Lemonnier jusqu'à sa dernière heure. Car, notez-le, ses premières œuvres sont écloses avant Max Waller et la *Jeune Belgique*, avant qu'Edmond Picard eût groupé les écrivains belges dans *L'Art Moderne*, avant que Mockel eût accentué le mouvement de centralisation par sa *Wallonie*. Les héritiers du fondateur d'hier eussent forgé des armes débiles, si Lemonnier n'avait prouvé au monde pensant de son pays et au grand public français qu'un écrivain belge est capable de s'imposer, de sentir fortement et d'exprimer sa pensée avec vigueur.

Mais les circonstances qui modifient la destinée des hommes supérieurs comme elles dirigent souvent notre propre vie, avaient facilité et favorisé ce rapprochement de la littérature belge et française. En effet, vers 1870, sous la poussée des événements tragiques, la France s'éloigna de son idéal classique de symétrie, d'ordre et de mesure.

Les charniers des champs de bataille inspirèrent les artistes, secouant la foule par la force brutale déchaînée, qui venait de triompher de la France elle-même. Le réalisme de Flaubert, cet homme de lettres consciencieux qui a suppléé au génie par le travail, était transformé et grandi par un écrivain moins fin et moins précis, mais certes infiniment plus doué, plus exubérant et plus large : Zola. — Zola attelait à son char les imitateurs dont la personnalité vacillante subissait sa formidale empreinte. Lui-même s'inspirant du romantisme qui dédaignait toute mesure et se complaisait aux spectacles immenses, cruels et farouches, appliquait à la réalité journalière des procédés épiques et lyriques légués par Victor Hugo.

Les réalistes avaient dépouillé le romantisme de sa fantasmagorie et de ses chimères, pour n'en retenir que les grandes fresques, où Zola et ses disciples campèrent les travailleurs modernes et synthétisèrent l'activité et la lutte égoïste de notre époque.

Les aventures libertines telles que Crébillon et Fragonard les ont illustrées, l'un par *Les Amours de Zeokinizul* et ses *Lettres athéniennes*, l'autre dans ses scènes galantes, ne se développent jamais dans ces vastes compositions où la fougue remplace la finesse, où la masse nous en impose plus que le détail de l'exécution ne nous retient. La grada-

tion comme la symétrie sont absentes des romans de Zola. Les subtilités psychologiques de Musset sont inconnues à l'auteur de *Nana* comme la vivacité de Marivaux ou de Beaumarchais.

Aucune réminiscence, ni dans l'esprit ni dans la forme, ne rattache les œuvres de 1870 à celles qui précédèrent le romantisme. Les développements historiques par lesquels Victor Hugo tentait de rappeler le classicisme ne subsistent pas même chez les réalistes qui puisent de préférence leurs sujets dans l'existence contemporaine et observable.

Le lyrisme se déploie, sans mesure et sans frein, entravé seulement par le respect de la vérité, qui ne se prête pas toujours au lyrisme. Tout au plus, pourrait-on comparer la philosophie de Zola, son fouriérisme et son humanitarisme généreux, aux tendances philosophiques de Diderot et d'Alembert. Par son élan et sa richesse la période de Zola rappelle parfois la phrase pleine et altière de Bossuet, car l'artifice poussé jusqu'à sa réalisation parfaite imite la spontanéité à s'y méprendre.

A cette minute-là, et sans doute à aucune autre, la fusion des lettres belges et françaises était réalisable. Certes, auparavant, il eût été possible à des écrivains belges d'imiter des auteurs français et de réunir leurs suffrages à Paris; mais pour que les lettres belges existassent autonomes, tributaires d'aucune nation, distinctes et différentes de la littérature française dont elles empruntaient seule la langue, il était indispensable que nos auteurs pussent, en exprimant nos désirs, en décrivant nos campagnes, en résumant nos aspirations et notre idéal, intéresser et captiver à la fois la Belgique et la France.

Car à la France nous empruntons nécessairement un public sensible et intelligent, certes, mais qui se méfiait encore des étrangers et exigeait que les écrivains adoptés ressemblassent aux auteurs nationaux. Car il ne suffit pas de produire des œuvres, fussent-elles géniales, il est indispensable qu'un lecteur intelligent les apprécie, les discute, les discute et s'en inspire.

Les idées vivent dans le cerveau de l'artiste. Le jour où il les a livrées à l'imprimeur, elles lui échappent à jamais; il ne les dirige plus et n'attise plus leur feu; aussi est-il nécessaire qu'à ce moment, l'élite ou la foule, peu importe, s'emparent de ces pensées, ressentent, elles aussi, ces sen-

sations, amplifient les unes, professent ou réproouvent les autres.

Ce public n'existait pas en Belgique et je crois qu'il ne s'est guère accru depuis 1880. Il fallait donc le chercher ailleurs et Lemonnier, avant Maeterlinck, avant Verhaeren a compris cette nécessité. Il a tenté de percer à la fois et à Bruxelles et à Paris et il a mené à bien cette tâche difficile.

Je ne crois pas que Lemonnier ait discerné immédiatement ces facteurs exceptionnels de son succès. A une autre époque, aujourd'hui peut-être, il aurait dû se contenter d'une célébrité exclusivement parisienne, ou bien d'une notoriété belge restreinte et honorable. Il a su concilier les deux et si les temps lui furent propices, son talent, sa fécondité et surtout son ardeur contribuèrent puissamment à sa réussite.

Lemonnier emprunte à la France un penchant à la dépravation qu'il analyse surtout dans ses romans de la vie parisienne : *Claudine Lamour* ou *Dames de volupté*. Là, au lieu d'effleurer les sujets, il appuie. Comme son esprit n'est pas porté vers les subtilités psychologiques, dans l'amour la bête perce toujours; le sexe déchaîné avec ses vices, ses turpitudes et ses aberrations le passionne plus que la corruption élégante, où le cœur tient plus de place que les sens. A Daudet, il semble avoir pris les nouvelles réalistes et tendres qu'il transpose cependant dans nos provinces (*Les Noël's flamands*). Mais là, il s'inspire plutôt des procédés familiers à l'auteur de *Jack* que de ses goûts et de ses sentiments, et, si je devais comparer ces contes à d'autres œuvres, je songerais plutôt aux historiettes sentimentales et naïves de Conscience.

Du reste, le rapprochement entre Lemonnier et l'auteur du *Gentilhomme pauvre* ne serait pas un vain exercice de critique théorique car l'expression, puérile et vulgaire chez Conscience, truculente, exagérée et plus mordante chez Lemonnier, sépare moins les deux auteurs que l'esprit commun de leurs conceptions ne les rapproche. La brutalité propre à Lemonnier est absente du *Lion de Flandre* et de *Houton Clara*, mais les deux maîtres prônent l'un et l'autre, constamment, le même amour de la liberté, de la nature, la haine de la servitude et le mépris de la lâcheté. Conscience illustre ses idées par des légendes populaires ou des épisodes historiques. Lemonnier échafaude de

vastes épopées rustiques, comme le *Mâle* où Cachaprès résume toute la fougue, l'esprit primitif et parfois barbare du braconnier belge.

Chez Lemonnier les particularités belges percent toujours sous les qualités françaises, essentiellement superficielles, surajoutées et qui n'accroissent guère son mérite. Du reste, s'il nous est difficile de discerner les éléments français des facteurs d'origine germanique, c'est que, pendant la brève période de 1860 à 1880 les deux races se confondent dans l'œuvre de Zola. Par ses tentatives, par ses amplifications, par son ampleur comme aussi par ses facultés descriptives, Zola se rattache à la littérature belge d'expression française et il serait juste de lui rendre l'hommage dû aux précurseurs et aux initiateurs belges.

Depuis les *Rougon-Macquart*, il est difficile de distinguer notre patriotisme de celui de nos voisins, car sans répudier leurs traditions, leurs préjugés et leurs habitudes, les écrivains du Sud se sont inspirés de nos goûts et de nos procédés : ces caractéristiques se résument dans le réalisme.

Par le réalisme débute le rapprochement de deux littératures qui ne semblent guère destinées à se confondre ou à se soutenir. Encore pour provoquer cette fusion, fut-il indispensable que le réalisme de 1870 se transformât peu à peu en naturalisme. Si le réalisme consiste à voir les objets sous leur jour véritable et à les représenter avec fidélité, sans jamais s'écarter du modèle, le naturalisme choisit dans l'amas des choses qui nous entourent et des sensations qui nous stimulent, celles à qui cette esthétique semble s'appliquer avec le plus de rigueur et de facilité.

La plupart des matières renferment une âme, c'est-à-dire qu'il se dégage d'elles une impression agréable ou pénible, une puanteur ou un parfum. Pour se conformer à leurs théories, les réalistes dédaignaient la joie comme la douleur; ils furent exacts et froids. Ainsi personne ne dépeignit comme Flaubert l'enveloppe des modèles et les poèmes de Leconte de Lisle et de Hérédia figèrent les créatures en des poses immuables.

Pourtant nous pénétrons ainsi l'esprit dédaigné des objets et des hommes, car nous sommes habitués à interpréter ces contours qui nous frappent. Aussi les réalistes

se contentèrent-ils de ne pas maquiller la vérité : ils n'agrandissent pas les sentiments et les attitudes comme les romantiques; ils accusent tous les angles, notent les défauts comme les qualités. Mais en négligeant l'idéal ils l'accentuent, car la nature nous oblige à juger du fond par la forme, et, par notre pensée, nos sensations et nos raisonnements, nous la complétons et la conformons à nos désirs et à nos ambitions.

Les naturalistes, en constatant l'impuissance de leurs prédécesseurs à supprimer tout idéal et à tuer cette âme crurent réussir cette impossibilité en accentuant la laideur du corps et des vices. Mais la nature est admirable, elle sert d'aliment à notre imagination. En exagérant les odeurs nauséabondes des fumiers, des marécages, l'artiste marque plus la beauté d'un paysage qu'en l'enjolivant, qu'en le recréant selon une fiction conventionnelle et pré-conçue. La majesté des campagnes se révèle à tous ceux qui les célèbrent sans restriction et elles les enthousiasment jusqu'à l'oubli même de leurs théories artistiques. Elles attisent le lyrisme d'un Zola qui confond bientôt le beau et le laid, glorifie la grandeur de la nature, sa puissance et son éternité.

Ainsi après bien des détours, après des luttes d'écoles, après des siècles de raffinement et de culture, la littérature française, pondérée, ordonnée, en un mot classique, aboutit au simple culte de la nature sans mièvrerie, sans philosophie et sans pudeur inutile.

Ce naturalisme qui est né en France d'événements contradictoires et fortuits répond, mieux encore que le réalisme aux penchants du Flamand, amateur de saine ripaille, de kermesses, de joie bruyante, sensuelle mais sans perversion. La nature large et drue l'enchanté; le geste obscène ne l'effarouche pas et il admire les tableaux colorisés et vifs de nos artistes qui surent :

*Camper gaillardement les chevalets flamands
Et faire des chefs-d'œuvre entre deux saouleries.*

Nous nous rattachons à la tradition française par Rabelais, tandis que l'ordonnance du théâtre de Racine, la netteté froide d'un Labruyère, les sarcasmes d'un Voltaire ou la psychologie de Paul Bourget ne nous passionnent jamais.

L'amour de la nature ne distingue guère les Flamands des autres peuples et tous, dans leur littérature comme dans leur vie sociale sont dominés par elle. Aussi, s'il avait suffi de cette admiration commune pour amalgamer les lettres françaises et belges, nous eussions pu nous rapprocher de nos voisins de l'époque du bon La Fontaine ou du philosophe de Genève. Mais nous exigeons davantage. Pour que le miracle de cette fusion pût s'accomplir, il fallait que la France, rompant avec des traditions trois fois séculaires, épousât le flamand et l'adoptât avec toutes ses particularités, ses défauts et ses qualités.

Je n'ai pas tenté de discuter et d'analyser l'œuvre riche en sensations truculentes et diverses de Lemonnier; mais seulement il m'a semblé désirable de nous arrêter un instant aux croisements des deux chemins, de la littérature française et de la littérature belge d'expression française.

Le premier mérite de Lemonnier, celui qui lui assurera l'immortalité, fut d'avoir, par instinct, plus sans doute que par raison, su profiter de circonstances uniques. Dans l'exaspération de la lutte, il ne les a peut-être pas discernées toutes, mais il en a profité avec adresse et, par sa souplesse, son talent et son activité, il a réalisé une œuvre puissante et particulière, qui résume les aspirations et le caractère flamand et allie la Belgique à la France.

WILLIAM SPETH.

LOU
ou
LA RENCONTRE INATTENDUE

(Suite.)

SCENE VI

LES MÊMES, JOSEPH

JOSEPH

Il y a là une dame qui m'a parlé en allemand.

LOU

C'est la gouvernante anglaise.

JOSEPH (*tendant une carte sur un plateau*)

Elle m'a remis ceci.

LOU (*lisant*)

Miss Macbeth sent from lady de Rochedun...

BETTY

Je me retire.

Lou (*à Betty, bas*)

Je vous en supplie; restez un peu. Il faut que je vous parle... Vraiment, je ne veux plus de gouvernante ! Entrez là une minute...

BETTY

Mais...

LOU

Betty... (*riant*) Tout le monde ici croit d'ailleurs que vous êtes une gouvernante, vous aussi.

BETTY

En ce cas... (*Elle entre à droite.*)LOU (*à Joseph*)

Faites entrer.

(Après un moment Joseph introduit miss Macbeth et se retire.)

SCENE VII

LOU, MISS MACBETH

LOU

Bonjour, madame.

MISS MACBETH

I don't understand. I speak but English.

LOU (*à part*)Comment ! elle ne parle vraiment qu'anglais ! Ben, ça va être gai ! (*haut*) 'T is lady de Rochedun who sents you ?

MISS

Yes.

LOU

Seat down, please.

MISS

Yes.

LOU

You were already governess ?

MISS

Yes.

LOU (*à part*)Elle n'a pas beaucoup de conversation ! (*haut*) And you speak a bit french ?

MISS

I said: not at all !

LOU

No word !

MISS

No.

(De Lignon entre à gauche, prêt à sortir.)

SCENE VIII

LES MÊMES, DE LIGNON

LIGNON

Je sors un instant, maman... (*apercevant miss*) oh ! pardon !

Lou

C'est la gouvernante.

LIGNON (*saluant*)

Ah ! charmé... (*à part*) Quelle tête, bon Dieu !

Lou (*très haut*)

Crois-tu qu'on a envie de la museler... il n'y a pas : elle va mordre !

LIGNON

Veux-tu bien te taire !

Lou

Pas la peine. Elle n'entend pas !

LIGNON

Elle est sourde ?

Lou

Non, elle n'a même pas ça pour elle. Mais c'était vrai, elle ne comprend pas le français.

LIGNON

Il y a des gens comme cela : c'est très curieux !

Lou

Ça ne fait rien : salue-la.

LIGNON (*saluant*)

Madame...

Miss (*très raide*)

No : miss.

LIGNON (*à Lou*)

Cette femme-là nous sera très utile en voyage : elle fera peur aux douaniers. On la prendra pour la censure ! A propos, je sors...

LOU

Fais moi le plaisir de rester ici.

LIGNON

Je rentrerai dans cinq minutes, je vais à deux pas. Puis, je resterai près de toi, avant d'aller au cercle... (*saluant miss*) Madame...

MISS

No: miss.

LIGNON

Miss, pardon !... (*à part*) Il est de fait qu'il aurait fallu un courage !

(*Pendant la conversation suivante, miss Macbeth reste impassible. Elle est assise face au public.*)

SCENE IX

LOU, MISS MACBETH

LOU

My father is a very good man.

MISS

Yes.

Lou (*à part*)

Oh ! mais, j'y pense. J'aurai toujours le temps de la renvoyer tout à l'heure. L'autre affaire est plus urgente ! Et comme ce phénomène ne comprend pas le français... (*Elle va appeler à droite.*) Betty !

SCENE X

LES MÊMES, BETTY

LOU

Venez ici, et causons.

BETTY

Cette dame ?

LOU

Elle ne comprend pas un mot de français... (*à miss*) I present you miss Betty Rolland, also a governess.

Miss (*très rogue*)

Yes.

BETTY (*à Lou*)

Elle n'est pas polie... Et puis, ce n'est pas possible: ça doit être un homme déguisé ! (*elle rit*).

Miss

This lady is a governess who langhs.

Lou

Yes.

BETTY (*riant*)

Que dit-elle ?

Lou

Elle dit que vous riez !

BETTY

Elle est physionomiste !

Miss

Why this english lady speaks she french ?

Lou

Pourquoi elle parle français ? Au fait c'est vrai... vous qui avez reçu une éducation américaine ?

BETTY

C'est bien pour ça. Les américaines savent l'anglais: elles n'ont pas besoin de l'apprendre.

Lou (*riant*)

Ah ! bon. (*à Miss*) English gives her headache... (*à Betty*) Je lui dis que l'anglais vous donne la migraine, ça n'engage à rien. (*à Miss*) I beg your pardon : I tell any words to miss Rolland.

Miss

Yes.

(*Pendant la conversation suivante, Miss Macbeth reste impassible. Elle est assise face au public.*)

Lou

Ecoutez, Betty. Cette situation est intenable. Je vous demande de prendre une décision. Depuis que j'ai vu cette gouvernante, je ne puis plus m'habituer à l'idée de quitter Paris... Voyager avec ce singe !

BETTY

Ma chère petite, j'ai réfléchi : ce mariage est impossible.

Lou

Voyons, je vous en prie ! Epousez papa pour que je puisse épouser Roger de Waroux ! Oh !

BETTY

Comment c'est lui ! (*vexée*) Je commence à comprendre... mais vraiment...

Lou (*se montant*)

Je comprends aussi, madame, vous aimez Roger de Waroux, et c'est lui...

BETTY

Vraiment, vos insinuations...

Lou

Oh ! ce ne sont pas des insinuations !

BETTY

Voyons, ma petite amie, ne devenez pas méchante ! Je crois vous donner la meilleure preuve de ce que j'avance, en vous disant d'épouser monsieur de Waroux !

Lou

Tiens donc, c'est malin ! Vous savez bien que papa le déteste, et qu'il ne permettra jamais...

BETTY

Je ne puis pourtant pas épouser votre père pour vous faire plaisir !

Lou

Pourquoi pas !

BETTY

Mais je ne l'aime pas !

Lou

Moi, je suis sûre que vous l'aimez ! D'abord, pourquoi ne l'aimeriez-vous pas ? C'est un gentil garçon ? Je ne peux pourtant pas l'épouser, moi !

BETTY

Enfin, ma chère petite, je ferai toutes les démarches nécessaires...

LOU

Je ne vous demande rien... Ce qui m'humilie c'est que vous n'aimiez pas mon père... un homme épatant !

(Elle pleure.)

MISS (*gravement*)

What is the matter ?

BETTY (*nerveuse*)

Bon, l'autre à présent ! Calmez-vous, voyons, Lou !
Quelle drôle de situation !

MISS

What is the matter ?

LOU

Rien, rien ! I have headsache.

MISS

Take some tea.

LOU

Flûte ! quelle raseuse ?

MISS

Flûûûû ? What is the matter ?

BETTY

Voyons, Lou !

LOU

Oh ! vous, je vous déteste !

BETTY

Je vous en prie.

LOU

Vous me forcez à voyager en Sibérie, je ne sais où, avec ce phénomène !

BETTY

Oh !

MISS

What is the matter ?

Lou (*exaspérée*)

Vous ne pouvez pas comprendre... je parle poésie...
Elle est exaspérante, cette femme-là !

BETTY

Au fond, c'est vrai, elle abuse. Quand on est aussi
laide, on devrait bien se taire.

LOU

Elle, se taire ! Ce gendarme...

BETTY

Un cosaque plutôt...

LOU

Un aztèque !

BETTY

Un chimpanzé !

LOU (*pleurant*)

Un chameau !

MISS

(*Se levant très digne, et avec un accent de Montmartre.*)
Ben, vous en avez du culot, toutes les deux ! C'est dégoû-
tant !

(*Elle sort dignement, avant que ses deux interlocutrices soient
revenues de leur surprise.*)

SCENE XI

LOU, BETTY

BETTY

Hé bien, là !

LOU

Nous prenons quelque chose !

BETTY

Aussi, pourquoi faisait-elle semblant de ne pas com-
prendre !

LOU

Tiens, parce que c'est plus chic, une gouvernante qui
ne sait pas le français !

BETTY

Nous sommes bien !

LOU

Betty... c'est-à-dire, Madame, vous m'avez mise dans une situation ridicule... Je ne vous le pardonnerai jamais !

BETTY

Mais je n'ai rien dit !

LOU (*pleurant*)

Vous avez traité ma gouvernante de chameau !

BETTY

Moi !

LOU

Et madame de Rochedun prendra ça pour elle : car elle va tout lui dire.

BETTY

Elle devra lui dire alors qu'elle comprend le français ! Chameau est un mot français.

LOU

Tiens, au fait, c'est vrai ! Mais, tout de même, vous voyez à quoi je m'expose en prenant une gouvernante... je vous en prie, épousez papa ! (*de Lignon entre au fond.*)

SCENE XII

LES MÊMES, DE LIGNON

LIGNON (*à Lou*)

Qu'est-ce que cette histoire... J'ai failli être éborgné par une furie qui raconte des horreurs... (*apercevant M^{me} Roland*) Oh ! madame ! Vraiment, je m'attendais peu... Le procédé est vif... (*Il va pour sortir à gauche.*)

BETTY

Mademoiselle vous expliquera... (*elle va pour sortir au fond.*)

LOU

Ah ! non ! Vous n'allez pas vous en aller comme ça, maintenant !

BETTY

Ma place n'est pas ici ! *(elle sort)*

LIGNON

C'est plus convenable ! *(il sort)*

LOU

Comment ! Ils me laissent là ! *(appelant)* Madame, madame ! Papa ! Mais c'est à perdre la tête ! Cette stupide Anglaise avait bien besoin... *(elle va au fond et crie plus fort)* Madame, madame... *(à ce moment de Lignon entre pendant que Lou, en sortant au fond, crie)* Betty ! Betty !

LIGNON

Comment, elle l'appelle Betty ?

LOU

(rentre, ramenant Betty qu'elle tient par la main.)
Voyons, Betty...

LIGNON

J'avais bien entendu ! C'est très curieux !

BETTY

Je vous assure, Lou...

LIGNON

Elle aussi ! *(à Lou)* Comment, Lou, tu connais Madame ?

BETTY

On m'a d'abord prise pour une gouvernante... alors nous nous sommes rencontrées...

LOU

La rencontre inattendue !

LIGNON

Mais alors...

LOU

Alors, petit papa, je vais t'enseigner un peu de langue française : inattendu, ça veut dire une chose qu'on attendait avec impatience, sans oser le dire...

LIGNON

C'est incompréhensible !

LOU

Incompréhensible, ça veut dire une chose qu'on comprend très bien, mais qu'on n'ose comprendre, tant on est content... oui : madame... Betty... te pardonne; mais tu l'as compromise : il faut réparer !

LIGNON (*à Betty*)

Au fond, elle a raison : on pourrait réparer !

BETTY (*émue*)

Je... je... j'ai envie de m'en aller !

LOU

Ah ! non, par exemple !

(Elle tient Betty par la main gauche et Lignon par la main droite. Cependant Betty et Lignon ne se regardent pas.)

Allons ! regardez-vous... donnez-vous la main..

(Elle leur met la main dans la main.)

C'est moi qui ai fait ça ! Dis donc, mon grand, tu n'oublieras pas le service, hein ?

BETTY

Oui, elle a été fort bonne pour moi !

LIGNON

Mais vous vous entendez déjà comme larrons en foire, vous deux !

Lou

Des femmes, mon grand !

JOSEPH (*entrant*)

Le thé est servi.

LOU

Offre le bras à ta fiancée, va, grand... A propos, tu sais, Joseph se trompait... (*touchant la fourrure de Betty*) Ça n'était pas du lapin...

LIGNON (*à Betty*)

Horrible ! elle sait l'argot ! Au fond je crois que l'air du Caire ne lui aurait rien valu : il fait trop chaud !

BETTY

L'air du Nord non plus : il fait trop froid !

LOU

(*Va pour les suivre, s'arrête, se dirige vers le guéridon, prend le portrait de sa mère et, le regardant, dit doucement*):

Tu n'es pas fâchée, dis ?

RIDEAU

F.-CHARLES MORISSEAUX.

ODÉLARD

S'il m'arrive, par une journée pluvieuse, de me sentir ignorant de tout, je vais prendre, dans le coin d'un rayon, un in-12, chaudement couvert de cette épaisse reliure de cuir fauve que nous avons abandonnée, sans doute parce que, malgré nos incroyables progrès, nous ne sommes plus assez riches pour nous les offrir. Il est intitulé : *l'Image de la Noblesse figurée sur la vie de Sainte Gertrude et de ses Parens, Histoire Ecclésiastique, par Guillaume de Rebreviettes, Seigneur d'Esœuvre, Gentilhomme. A Paris, de l'Imprimerie de François Huby, rue St-Jacques au soufflet verd devant le College de Marmoutier et en sa boutique au Palais en la gall(erie) des prisonniers. MDCXII.*

Ce livre de certitude et d'affirmation me ravit toujours. Par un candeur naturelle au gentilhomme qui l'écrivit, l'orgueil de caste, que lègue aux siens le moindre notaire, et l'humilité évangélique y sont également à l'aise; et c'est une œuvre honnête, dont l'auteur cite les sources : « Les » Pancartes et livres de Nivelles, déclare-t-il, m'ont » donné le principal sujet. Ce qui y est de plus, est pour » l'embellir et l'authoriser. Le curieux Herboriste ne se » contente pas que son parterre n'ayt qu'une fleur, il y en » veut de toutes sortes et couleurs. De vray la variété est » ce qui contente plus nos sens. Donc, au parterre de cette » histoire, il ne me suffit point de le voir riche des fleurs » de ces rares manuscrits, je l'ay voulu esmailler de la » variété de celles qui m'ont esté données par Sigebert, » Trithemius, Molanus, Gaultier, et ce grand Soleil de » l'histoire Ecclésiastique Baronius... et plusieurs autres » m'ont aussi fort assisté, et ne suis point honteux de me » servir de leurs propres mots, quand je trouve qu'ils » disent ce que je veux dire ».

Ainsi ferai-je, moi vilain, pour vous conter, après le noble de Rebreviettes, une histoire admirable, qui advint du temps du roi de France Dagobert, deuxième du nom.

Il y avait un brave cavalier nommé Odélard, issu de noble parentage et, de plus, riche et valeureux.

Il eut pour femme Nona, sœur de saint Amand, dame d'une surprenante beauté, fort vertueuse, de foi catholique, et versée dans la science évangélique.

Le lien de leur mariage ne dura que douze ans et fut rompu par la mort de Nona, qui s'en alla vivre au ciel. Odélard la fit honorablement inhumer, et comme il l'avait chérie d'une vraie et parfaite affection, il ne voulut plus s'allier autre part, craignant de la mettre en oubli, et suivit volontairement l'admonition de saint Paul, qui dit : « Si ta femme meurt, n'en cherche pas une autre » ; car les secondes noces ressentent je ne sais quoi qui ruine les premières affections pour en établir d'autres, nées de la sensualité, à la différence de l'amour vrai, qui ne peut brûler d'autres flammes que de celles de la vertu.

Or, ce seigneur s'adonna si bien, dans son veuvage, aux exercices de piété, bonnes œuvres et aumônes, qu'il était aimé de chacun.

Il fut aidé sans relâche en ses pieuses entreprises par une fille retenue de son union, belle de visage, élégante de sa personne, d'une éducation accomplie, et qui s'appelait Berlende.

Cependant Dieu, qui châtie ordinairement des verges de sa justice ceux que veut sauver sa miséricorde, résolut de le purger, par une infirmité corporelle, de ce qu'il avait de vicieux, afin de racler la rouille de l'or et de vanner le grain, séparant le froment de la paille et le rendant ainsi digne de l'entrée de sa grange céleste.

A cet effet, il affligea Odélard d'une longue trainée de maladies et le frappa grièvement d'une lèpre qui lui dura plusieurs années, jusqu'à sa mort.

Un jour ses serviteurs, pris de dégoût et ennuyés de la misère de leur maître, s'en furent respirer l'air et le laissèrent seul en la chambre avec sa fille.

A la tombée de la nuit, le pauvre homme soupira.

— J'ai plus soif, dit-il, que si j'avais mangé la crête du coq.

Aussitôt la jeune vierge, qui songeait debout près de la porte, tourna vers son père un visage souriant, prit la coupe, la rinça vivement, l'emplit d'un vin fleuri comme sa lèvre et la mit entre les mains d'Odélard, qui la vida presque, d'un long trait.

Or, l'antique serpent, toujours funeste au genre humain, auteur de tous nos maux et de qui est ignorée la sainte humilité, infecta le cœur de Berlende de quelque faux orgueil : car brûlée, à son tour, par la soif, elle reprit la coupe, jeta ce que le père y avait laissé, la rinça, y mit de nouveau vin et but, but avidement, elle aussi, comme si elle avait mangé la crête du coq.

Odélard observait les gestes de sa fille. Quand il la vit rincer la coupe où il venait de boire, il ne dit mot, mais son œil s'assombrit, il se sentit agité d'une colère de plus en plus véhémence, et d'inébranlables desseins se formèrent en son cœur, tandis que Berlende, assise près du seuil, sur le banc de pierre, regardait de petits nuages, innombrables et légers, semblant fuir, d'une course espiègle, devant d'énormes nuées, basses, paisibles et toutes blanches. Lorsqu'une étoile parut dans l'azur infiniment doux de ce soir de juin, l'âme fraîche et très jeune de Berlende s'épanouit, et, parce que l'astre solitaire et lointain brillait d'une lumière tranquille, elle lui confia ses candides espoirs.

Le lendemain, dès l'aube, le seigneur Odélard appela ses serviteurs, leur ordonna de préparer aussitôt son char et, de son pays de Flandre, se fit transporter à Nivelles, en Wallon Brabant.

La glorieuse vierge Gertrude, fondatrice de Nivelles, reposait en son coffre, dans l'église dédiée par elle à saint Pierre. Le bon Odélard vint lui présenter une motte de gazon, un rameau et un petit couteau à manche blanc, en signe d'hommage de tous ses biens mobiles et immobiliers, dont il entendait déshériter sa fille.

— Sainte Gertrude, cria-t-il par trois fois, recevez de moi ce petit présent et ne me veuillez point éconduire, moi pécheur gémissant devant vous, si vous ne voulez que je m'en aille le donner ailleurs.

Il advint alors une chose étrange : à la vue de tout le peuple, le corps saint, privé d'âme et de vie, qui gisait dans la châsse, en sortit le bras et y déposa, pris de la main d'Odélard, le gazon, la branche et le couteau. Ce que voyant, le peuple poussa une clameur jusqu'au ciel, louant le Créateur, qui jamais ne ferme ses oreilles pitoyables aux gémissements des siens. Et sa servante Gertrude, aux mérites de qui était dû ce miracle tant inopiné, fut vénérée avec une fiévreuse dévotion.

Le bon Odélard retourna dans son pays de Flandre, où le Sauveur de nos âmes, qui ne laisse rien sans récompense, finit par le délivrer de sa lèpre et des autres misères de la mortalité, pour lui donner place au Paradis entre les bienheureux.

Avant ce trépas, la vierge Berlende, considérant que sa faute l'avait dépouillée des biens de son père, rentra saintement en elle-même, dit adieu aux vanités de la terre, aux délices et honneurs mondains, à la délicatesse des viandes, aux superfluités des habits; elle vêtit sa chair d'un cilice, s'affligea par la faim, le froid et le jeûne, pratiqua l'oraison, les veilles et autres austérités, et elle pleura son péché avec une telle contrition, qu'elle mérita d'être purifiée et même de trouver grâce devant l'Epoux céleste.

En relisant, l'autre jour, dans mon in-12, cette histoire remarquable, je me promettais d'aller revoir à Nivelles la monstrance du XV^e siècle où se conserve le gazon d'Odélard, et le bas-relief qui ornait jadis le maître-autel de la collégiale et où l'on voit le bras de sainte Gertrude passant à travers la petite chaise d'alors, pour recevoir un arbuste que lui présente Odélard agenouillé; et aussi, sur la frise de la grande chaise actuelle, le bon cavalier flamand marchant dans une attitude tragique, puis arrêté, le rameau à la main, devant l'église brabançonne, dont il surpasse les tours.

Et en déposant mon livre, je me réjouis, peut-être d'une âme infectée aussi de faux orgueil, de ce qu'une fleur aussi bénigne que la bienheureuse vierge Berlende ait pu naître d'un tel fumier de colère et de ressentiment.

GEORGES WILLAME.

A travers la Quinzaine

LES PEUPLES ET LA VIE

Impressions d'Espagne. — Burgos et sa cathédrale.

De même qu'il est des villes de bon accueil qui dès l'abord semblent vous envoyer le salut de bienvenue, de même il en est d'autres dont le premier aspect est froid, rude et austère. Burgos n'a rien qui dès l'entrée nous séduise. Notre imagination enfiévrée a vainement, pendant la route, fait surgir devant notre esprit le mirage d'une cité flamboyante, hérissée d'ogives et de pinacles. On vient de traverser un plateau sans joie, où les arbres n'apparassaient qu'à de rares intervalles. Sur l'immense étendue, le sol rouge, presque tragique, augmentait encore la triste monotonie de la plaine coupée par instants de collines dénudées, et voici que tout à coup la ville s'est montrée à l'horizon, non pas la cité même, mais quelques tours entrevues dans les lointains vaporeux. Puis c'est la rivière qui baigne Burgos, l'Arlanzon au cours rapide, qui coule, à flots précipités, ses eaux rougeâtres qu'on dirait teintes de sang, à travers ce paysage douloureux.

Nous entrons dans la ville par un pont jeté sur ce fleuve désordonné. Une haute et large porte de pierre, d'aspect religieux et militaire, clôt le pont et donne accès aux rues de la cité qui nous est encore inconnue. Et c'est comme la préface d'un livre mystique. Des seigneurs, des rois, un empereur, Charles Quint tenant dans ses mains la sphère et le sceptre, puis au-dessus un ange à l'allure fière et plus haut encore la Vierge et l'enfant trônant au sommet de ce portique monumental, trônant au-dessus des rois, dans la gloire des créneaux et des tours puissantes, dominée par la flèche de la cathédrale, toute proche, de la flèche aux pinacles et aux croisillons sans nombre.

C'est cette porte majestueuse qui dès l'abord précise le caractère royal et divin de Burgos. Du lys et de l'encens, la blanche couleur et le parfum mystique. Et c'est aussi toute la Castille qui s'évoque aussitôt. A l'entrée de la large arcade j'ai vu les fiers mendiants castillans drapés dans leurs haillons colorés, groupés dans l'ombre, fixant leurs yeux sur le soleil. Une tache de couleur très forte s'inscrit dans la grisaille de la porte ouverte sur un des aspects les plus troublants de la mystérieuse Espagne.

L'arc de Santa Maria pourrait être la porte même de la cathédrale, car la cathédrale est toute une ville, elle étend par delà les rues la silhouette de son palais archiépiscopal et de ses cloîtres qui ressemblent à de vastes caravansérails où va s'hospitaliser la piété des fidèles. L'arc de Santa Maria s'ouvre sur la place del Sarmental, qu'on dirait la grande cour du temple immense.

Alors la cathédrale, le palais, le cloître étalent leurs splendeurs. Des murs nus, énormes, alternent avec des ogives charmantes, car il doit y avoir de la force dans cette grâce, de l'austérité dans cet enchantement.

Le temple est si vaste qu'il va de la rive de l'Arlanzon jusqu'aux premiers contre-forts de la colline du Castillo. Il escalade les pierres du rocher, s'abritant près de lui, et appuyant contre lui ses puissantes assises. Ainsi les niveaux de la cathédrale seront-ils très différents. Tantôt ils seront égaux à ceux des rues voisines, tantôt ils s'élèveront bien au-dessus de la ville, permettant le développement solennel de l'escalier du Sarmental, qui par des degrés nombreux conduit à la porte merveilleuse de « l'église-mère de toutes les églises de Castille ».

On s'imagine voir, aux temps de piété ardente, la foule des pèlerins gravir les marches, s'arrêter en chantant des hymnes sur les paliers de pierre et, poursuivant sa route triomphale, s'engouffrer dans les ténèbres lumineuses du temple. Car la Cathédrale, maison de Dieu, est comme l'immense hôtellerie où les fidèles vont chercher la mystique nourriture et le repos suprême. Et pour cette raison on voudrait se la représenter peuplée de foules tumultueuses et ardentes, errant sans cesse sous ces arceaux, emportées par l'aile de la prière. Elles se pressent sous les nefs énormes, elles s'arrêtent dans les chapelles sombres dissimulées dans des replis d'architecture, ignorées tantôt, apparaissant tout à coup dans

toute leur profondeur, formant elles-mêmes une église dans l'église-mère. Et la multitude fervente va se perdre, encore, à travers les cloîtres, d'où elle aperçoit, d'entre l'envol des tours, une échappée de ce ciel qu'elle est venu invoquer. Aujourd'hui la Cathédrale est vide, les foules l'ont quittée, mais cette solitude est pleine de souvenirs encore et son silence a le calme tragique des vastes enceintes qui gardent l'écho des grandes voix humaines qui se sont tues.

Burgos, ville-cathédrale, a ce silence et cette solitude. Son temple a sa signification précise. Il nous explique ce symbole que l'âme religieuse est faite de méditations austères et d'allégresses ferventes. Si l'intérieur du temple est plongé dans des ombres mystiques, si les saints de pierre exhortent au recueillement de la prière, sa forme extérieure exprime une idée de foi joyeuse et vivante. D'un côté des ténèbres, de l'autre de la lumière, des clochetons, des pinacles qui sont autant de flammes ardentes s'élevant vers le ciel. Des flèches pareilles à des épis montent dans l'azur. Ce sont autant d'hymnes et de prières proférées par des voix enthousiastes. Le *crucero*, cette tour octogone qui jaillit du cœur de l'église, élève au-dessus de la masse architecturale ses multiples colonnades de pierre et chacune d'elles soutient tout un peuple de saints, de patriarches, de rois et d'archanges. Et cela met une joie dans l'air. Tout ce coin sombre de la Castille en est comme rajeuni et vivifié. C'est une voix d'allégresse qui retentit dans le désert.

Rentrons dans le temple. Nous le verrons ciselé comme un bijou. La chapelle du Constable est semblable à une gemme. Tout est travaillé, fouillé, la pierre, le bois, le cuivre. Des trésors sont amassés en cet endroit depuis des siècles, et nulle main sacrilège n'a encore osé y porter la main. Les colonnes elles-mêmes sont ouvragées avec une rare élégance. La pierre des pendentifs, le dôme lui-même du *crucero* sont couverts d'une ornementation touffue. Le chœur, cette église dans l'église espagnole, ajoute à toutes les autres la magnificence de ses sièges de bois sculptés avec un art minutieux. Des chapelles contiennent des autels surchargés de statues qui montent jusqu'à la voûte, et dans un des bas-côtés de droite est conservé le Christ crucifié que la légende dit fabriqué avec de la peau humaine, Christ effrayant, dont la nudité san-

glante et douloureuse est protégée par une jupe blanche qui descend jusqu'aux pieds de l'image divine. Si vous vous faites couvrir les grilles de la sacristie, ces grilles monumentales de cuivre qui sont un des plus beaux ornements des églises espagnoles, on vous montrera la « malle » du Cid, la malle remplie d'or que le vainqueur des Maures enleva à un juif qu'il trompa, car le temple de Burgos est tout entier un véritable trésor composé d'œuvres d'art et de souvenirs historiques, une châsse immense déposée sur le plateau de Castille avec des pinacles qui s'élèvent dans le ciel bleu.

Mais la dévotion de Burgos déborde au dehors des murs de la ville. Il faut continuer le pèlerinage romantique en suivant les rives de l'Arlanzon farouche, suivre une longue allée d'arbres presque toujours déserte et atteindre la colline mélancolique qui supporte le fameux monastère de la *Cartuja* (Chartreuse). D'étranges impressions nous saisissent le long de cette route : à mesure que nous montons, le vaste paysage de Castille réapparaît. Paysage désolé, paysage de douleur, où l'imagination place les héroïques légendes du Romancero ou les mysticités passionnelles d'un Juan de la Cruz. Ici, plus que partout ailleurs peut-être, la terre explique l'histoire et le caractère des hommes. Ceux qui l'habitèrent et dont les fils s'y succédèrent pendant des siècles durent emprunter un peu de l'austérité et de la grandeur attristée de ce sol. Zuloaga, enfant de cette Castille, a exprimé sur ces toiles le rapport qui existe entre ces hommes graves et ce sol de pierre.

A mesure que l'on approche de la Chartreuse, la tristesse du paysage augmente. Dans le lointain Burgos apparaît confusément. Un amas de pierres sans joie que domine le fleuron de sa cathédrale charmante. Mais, tout autour du mamelon sacré, les nuages s'accumulent.

N'oublions pas que Burgos est situé sur un des points les plus élevés de l'Espagne, à près de neuf cents mètres, et l'altitude de la Chartreuse est plus haute encore. La contrée est aride. Un vent froid agite les peupliers qui bordent la route. On aperçoit dans le fond, de l'autre côté de la ville, une forêt aux frondaïsons très sombres. Le sol est rouge et rocailleux, et le froid vous pénètre. Un frisson vous prend devant cette solitude austère. Le chemin du monastère, âpre et désert, semble sans fin, car

aucune muraille ne paraît à l'horizon. La somptueuse demeure des moines apparaîtra tout à coup au tournant de la route. Nous continuons le pèlerinage. La méditation est notre seule compagne. Des idées de mort et d'éternité nous assaillent.

Et cependant, lorsqu'après avoir sonné à la porte de la Chartreuse, un vieux moine, au doux visage, nous aura introduit, un spectacle charmant s'offrira à notre vue. Un parterre de fleurs est disposé au milieu du cloître, selon la mode espagnole. Et comme j'exprime mon admiration pour cette fraîche végétation qui contraste si fortement avec la sévérité du monastère, le bon moine se récrie. Ce n'est point là, certes, ce qu'il eût voulu réaliser. Sous ce ciel inclément de Castille, les fleurs s'épanouissent avec peine. Un potager qu'il cultive dans une partie du couvent ne lui fournit que de maigres légumes. Il est venu des environs de Saragosse, et il regrette son beau pays d'Aragon où la nature est si belle, où la terre récompense avec usure les soins qu'on lui donne. Les beaux melons qu'il produisait là-bas, les belles fleurs odorantes que le jardin de son joli couvent lui prodiguait et qu'il pouvait offrir à la bonne Senora del Pilar, la bienveillante madone de Saragosse, qui attire auprès de son autel étincelant de lumière la foule dévote des pèlerins !

Le religieux est assez insensible aux splendeurs artistiques de son couvent. C'est assez distraitement qu'il désigne les beautés sculpturales de l'église, et il s'attache volontiers à de menus objets de curiosité sans valeur placés dans les sacristies.

Le style de ce temple gothique est pur, on l'admire d'abord, mais bientôt l'attention se porte et se fixe sur les tombeaux qui ornent le chœur, sépulcres de pierre qui sont travaillés comme des châsses. Les effigies du roi Jean II et d'Isabelle de Portugal sont étendues sur le sarcophage qu'on dirait pareil à une pièce d'orfèvrerie. Leurs formes périssables sont figées dans l'éternité du marbre. Ils ont, les mains jointes, une attitude de prière, et à leurs pieds veillent les lions familiers, emblèmes de leur puissance abolie. A quelque distance, dans une niche creusée dans la muraille, un autre mémorial funèbre reproduit les traits de l'infant Alonso. Le prince est age-

nouillé devant une table sur laquelle sont déposés quelques livres de piété. Jamais prière ne fut plus ardente.

Nous verrons ces monuments funéraires dans les principales églises d'Espagne. C'est là qu'il faudrait chercher peut-être les chefs-d'œuvre de la statuaire de ce pays. Plus souvent que tous autres, les artistes espagnols ont idéalisé la mort; ils lui ont donné une sérénité radieuse; ils l'ont entourée de tous les ornements de la vie et ainsi ils lui ont fait une apothéose. On dirait que ces figures de rois et de reines ont retrouvé dans l'au-delà une puissance nouvelle, ou plutôt celle qu'ils possédaient de leur vivant s'est épurée. Plus rien des misères humaines ne reste sur leurs visages de pierre, où la mort a mis sa beauté. Ces princes et ces rois sont idéalisés hors de la vie.

Quand on est descendu de la colline qui surplombe la Chartreuse, il faut revenir vers la ville, la dépasser, suivre encore la rive de l'Arlanzon que bordent deux rangées de peupliers monotones et continuer le pèlerinage d'art par la visite du monastère de las Huelgas, monastère de riches dames nobles, doté par des princes et des rois, couvent qui garde sa fierté hautaine et où des pages de l'histoire de l'Espagne restent inscrites dans la pierre. C'est toujours la même richesse sculpturale, la même prodigalité de statues et d'ogives, de fleurs et de blasons. Jamais peut-être l'orgueil humain ne s'affirma avec plus de recherche. Jamais la fantaisie d'un artiste ne conçut un rêve plus confus d'opulence et de vanité. On se reporte avec admiration vers les siècles fastueux où des rois firent construire pour les pèlerins affluant vers un monastère cette auberge merveilleuse que l'on nomme encore l'hôpital des rois, et qui recevait dans ses murs, ornés comme ceux d'un temple, la foule turbulente des fidèles qui venaient s'incliner avec une égale ferveur, devant les autels de Dieu et le palais de ses princes.

· ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

Philippe Thys.

Pendant un mois tout ce qui est sportif en Belgique s'est intéressé passionnément au « Tour de France » ; tous les deux jours, les journaux du soir furent achetés par des milliers de lecteurs, curieux de connaître les résultats de la n° ou n + 1° étape. Dans les tramways, dans les trains, dans la rue, aux terrasses des cafés, on n'entendait parler que de la fameuse épreuve cycliste; chacun avait son favori, son dieu; les uns suivaient Buysse des yeux et souffraient de ses divers malheurs; les autres avaient élu celui-ci et celui-là; et même le « Petit Courreur » ne parvenait pas à distraire l'attention du public, fascinée par les grands coureurs de la route. C'était une fièvre; elle s'emparait des hommes mûrs; elle animait les gosses; elle soulevait des discussions, et, à certaines heures, à voir l'émotion un peu excessive de quelques amateurs belges, on aurait pu croire que l'intérêt national avait éveillé enfin le patriotisme chez nos indifférents concitoyens. Cela donnait même une impression de « nationalisme belge », une sorte de chauvinisme paraissant dicter des paroles et des gestes passionnés aux plus flegmatiques des habitants de Flandre ou de Wallonie.

Nous commençons à nous habituer à ces crises périodiques de sportisme aigu. A chaque instant nous voyons surgir à l'horizon les pavillons et les étendards brandis en l'honneur de tel ou tel individu musclé. Carpentier a eu son heure, et, ce qui semble le plus paradoxal, ce qui déroute complètement, c'est que ce champion du coup de poing comptait et compte parmi ses admirateurs des intellectuels dont la force physique paraît nulle : amour des contrastes, sans doute, ou désir secret de suivre dans leur engouement les quelques spirituels Parisiens qui ont mis la boxe à la mode.

Les rares beaux esprits qui se sont pâmés devant les exploits du jeune athlète français ont évidemment été séduits par une renaissance de la culture physique que ces matches de boxe ou de lutte semblent annoncer. Peut-être se sont-ils trompés : la lutte, la boxe permettent à la brutalité de se révéler au détriment de la force; Carpentier a beau travailler avec aisance, avec

grâce, avec légèreté, son jeu d'uppercuts, de swings et de directs n'en demeure pas moins grossier. M. Louis Dumont-Wilden m'a fait l'honneur de dire que j'empruntais à Juvénal ou à Prud'homme (Joseph) les accents indignés que m'avait inspirés la réunion gantoise du premier juin. Mon Dieu ! Juvénal a du bon et... Prud'homme (Joseph) n'est ridicule que suivant le point de vue où l'on veut bien se placer. Au reste, M. Louis Dumont-Wilden ne me fera pas croire qu'un match de boxe lui révèle un des aspects de la beauté ! Il aime les Sports ; il est à la mode de ces temps-ci ; mais j'espère que, pas plus que moi, il n'est charmé par la fièvre spéciale qui s'empare des spectateurs des séances de boxe.

En tous cas, si les sports ne lui sont pas tout à fait indifférents, ils ne me sont pas non plus complètement étrangers.

Je connais ce qu'il faut de la boxe pour ne pas craindre de sortir, la nuit, sans ma bonne. Une épée pourrait me servir comme une fourchette pour embrocher celui qui m'aurait offensé gravement. Je ne crains personne ni à la course, ni à la marche. Mes pince-nez me permettent de voir assez clair pour fusiller au besoin le malheureux qui, voulant « faire un bon coup », s'imaginerait s'enrichir en me dérobant mon porte-monnaie. J'admire sans réserve l'énergie et l'audace des aviateurs peut-être parce que je ne dédaigne point de plâner entre ciel et terre. Je reconnais l'endurance d'un cycliste qui, comme Philippe Thys, parvient à abattre des centaines de kilomètres, en montant, en dévalant, en luttant sans discontinuer contre des difficultés, des obstacles ou des concurrents. Mais je juge exagérées, bouffonnes et grotesques, les manifestations organisées à Bruxelles en l'honneur du gagnant de la course, dite « Tour de France ».

Philippe Thys est un beau coureur. C'est un homme énergique, incontestablement mieux bâti, physiquement, que maints écrivains d'ici ou d'ailleurs. C'est une force humaine qu'il convient d'apprécier à sa juste valeur. Mais de là à entourer cet être d'honneurs, de fêtes et de manifestations d'allégresse de la nature de celles auxquelles nous pûmes assister, ces jours-ci, il y a de la marche ! comme dirait l'autre. Je n'ignore pas que naguère les gladiateurs étaient couronnés et qu'on leur réservait les fastes d'un triomphe. Aussi bien, jadis, le peuple eût été

capable d'escorter d'acclamations enthousiastes des poètes comme Emile Verhaeren, Fernand Séverin, Iwan Gilkin ou des critiques comme M. Louis Dumont-Wilden lui-même. Nous l'avons tous constaté : quand passait le cortège funèbre qui emportait le Maître Camille Lemonnier, il n'y avait pour saluer une dernière fois ce grand Belge, que des artistes; la foule ne s'était pas dérangée. Pour ovationner Philippe Thys, le peuple, le bourgeois, certain intellectuel et quantité de ces petites dames, — qui, en dehors de leur profession les obligeant à traiter tous les hommes suivant leurs ressources financières, apprécient de temps en temps les mâles bien musclés, — tout Bruxelles, enfin, s'était fait représenter. Ni les empereurs, ni les rois, ni les tribuns les plus populaires, ni les savants, ni les génies ne sont aimés à ce point. Jamais applaudissements ne furent plus nourris que sur le passage de Philippe Thys, homme à bons jarrets et à souffle bien réglé. Il n'y a pas de quoi s'en désoler.

Les sports tendant à devenir l'unique préoccupation des imbéciles et les imbéciles étant l'immense majorité, il est cependant étrange de voir approuver les excès qui entourent les sports par des cerveaux clairvoyants et intelligents. Or, toute exhibition sportive est un excès car l'utilité du sport en général cesse d'être démontrable dès que l'amateurisme cède la place au professionnalisme.

Ceux qui prônent envers et contre tous les coureurs, les lutteurs, les boxeurs et les jockeys ont une part de responsabilité dans l'abrutissement stationnaire de l'humanité.

Notre-Dame d'Hanswijk

La ville de Malines se prépare à célébrer glorieusement le 925^e anniversaire de Notre-Dame d'Hanswyk. Des fêtes commémoreront bientôt ce jubilé.

Il y a une légende assez jolie, à ce propos.

Une péniche d'ancienne mode remontait, en l'an 988, le cours de la Dyle. Elle transportait à son bord, outre des sacs et des caisses de marchandises, une statue de la Sainte-Vierge Marie. Couronnée d'un diadème, les cheveux tombant sur les épaules à la manière des coiffures préférées par les Primitifs, Marie est assise. Un souple vêtement plissé l'habille modestement, dessinant le con-

tour harmonieux de ses seins et la grâce ingénue de ses jambes; d'une main, la mère de Dieu tient une quenouille étoilée ainsi qu'une clef mystique, tandis que de la gauche, elle semble soutenir avec aisance un petit Jésus souriant, surmonté d'une énorme couronne divine et tenant dans ses petites mains réunies un cœur à croix étincelante. D'exécution simple et naïve, la statue n'en est que plus expressive et plus émouvante.

Or la péniche qui venait des terres de Flandre, trop lourdement chargée et manquant du tirant d'eau nécessaire à sa bonne navigation, se trouva arrêtée sur un banc de limon, en amont de la cité malinoise. Les habitants, éperdument pieux, voulurent voir dans cet échouement passer une intervention divine. Les bateliers partagèrent cette opinion. On expliqua que la Sainte-Vierge, sans doute, voulait être particulièrement honorée en cet endroit. On déposa la statue sur la rive et les habitants du hameau d'Hanswyk la transportèrent à la chapelle voisine...

Dès lors, l'oratoire d'Hanswyk devint un lieu de pèlerinage fort fréquenté. Il dépendait d'abord de l'église Saint-Rombaut puis devint l'annexe, en 1255, de celle de Muysen. Concédée aux chanoines de la Congrégation du Val-des-Ecoliers (1288), cette annexe devint elle-même une paroisse. L'évêque de Cambrai (1289) autorisa les religieux à s'installer près de l'oratoire et, au siècle suivant, devant la grande affluence des pèlerins, on entreprit la construction d'une église... Le gouverneur de la ville fit détruire en 1578 le sanctuaire en question, mais, en 1663, on commença l'élévation de l'église actuelle, d'après les plans de Luc Fayd'herbe et avec l'autorisation de l'archevêque André Creusen.

Cette église fut consacrée en 1838 et tous les vingt-cinq ans, à partir de 1738, année où les chanoines desservants fêtèrent le premier anniversaire de leur arrivée à Malines, l'usage voulut que fût célébré un jubilé en l'honneur de Notre-Dame d'Hanswyk. C'est l'une de ces cavalcades que la ville de Malines compte reconstituer — en un cortège qui sera très brillant — le 17 août prochain (1). Le thème sera inspiré par les souvenirs scrupuleusement historiques du pèlerinage entrepris vers Notre-Dame d'Hanswyk par l'empereur Maximilien d'Au-

(1) Le 25 août, le 31 août, le 7 et le 15 septembre également.

triche, la gouvernante des Pays-Bas Marguerite d'Autriche, douairière de Savoie, sa fille, l'archiduc Charles et les archiduchesses Eléonore, Isabelle et Marie, ses petits-enfants, entourés de leur Cour respective, des gildes et corporations malinoises, du clergé et des divers ordres religieux en résidence à Malines à ce moment. Cela nous transporte à l'époque de l'an 1509, période où Malines était la résidence principale de la Cour des Pays-Bas.

La partie musicale, composée d'un répertoire du XVI^e siècle, sera particulièrement brillante.

Les musiciens flamands du XVI^e siècle sont les créateurs de la polyphonie vocale; l'« Epoque Néerlandaise », s'étendant de 1425 à 1600, vit les illustres musiciens belges à la tête des maîtrises et des chapelles seigneuriales du monde entier. Les conservatoires de l'époque étaient constitués par les jubés d'églises; on y enseignait toute la science musicale tandis que les princes organisaient de leur côté des chapelles musicales; celle de Marguerite d'Autriche, restée célèbre, sera reconstituée à Malines.

La musique instrumentale tirait parti des compositions pour chant. Les morceaux s'intitulaient : « chansons à quatre, cinq, six parties, convenables tant à la voix qu'aux instruments ». L'orgue trônait à l'église; au salon vibraient les luths, les violes, les flûtes droites, les chalumeaux, l'orgue portatif, le clavicorde, le psaltérion, l'épinette. En plein air, on entendait sonner la trompette, les cormornes, les cornets à bouquin, les tambours. Enfin la cornemuse rustique faisait danser les campagnards; le rommelpot populaire accompagnait de son bourdonnement les chansons de rue. Le pommer-alto, la bombarde et le pittoresque saquebute, dont des originaux sont conservés au Conservatoire de Bruxelles, étaient beaucoup maniés en ces temps-là. L'excellent luthier malinois, l'artiste J. Van den Eynden, s'est chargé de faire renaître ces ancêtres de nos instruments d'orchestre : on peut dire qu'il a pleinement réussi.

Et voilà comment une légende mystique, un pèlerinage religieux permettra aux populations de revivre par la joie des yeux et par le souvenir les heures des siècles défunts.

MAURICE GAUCHEZ.

PETIT FLATTEUR, VA!

*On a vendu dernièrement des livres
reliés en peau humaine.*

(Les Journaux.)



— Achetez, Maître. Les œuvres d'un écrivain aussi spirituel que vous l'êtes ne peuvent être reliées en peau de... bête ?

(Dessin de OSCAR LIEDEL.)

LES GENS DE PARIS

Retour de Belgique, où j'ai comparu comme un fonctionnaire ou comme un paysan — c'est du moins un M. St-Vallon qui l'affirme — devant la foule populaire emplissant le théâtre du Parc (... et songez que si, nous, les auteurs joués à l'occasion des fêtes nationales par les Cercles dramatiques, nous étions venus de France, le même nous eût jugé beaux, dignes des plus inexprimables apothéoses, et applaudis à s'en décortiquer les phalanges!...) je trouve un Paris poussiéreux et morose en son cœur, mais combien délectable en ses verdure!... Quoi qu'on die, il est des endroits ici où ne fréquentent point les Américains et les Slaves, où ne roule point l'autobus Cook avec son postillon anachronique, ses misses plates, ses John aux lunettes rondes, sa collection d'images qu'on croyait l'œuvre d'un humoriste, et qui existent, qui vivent, qu'on croise au Panthéon, à Notre-Dame, sur la seconde plate-forme de la Tour Eiffel, aux pieds du génie de la Bastille et dans le caveau des Innocents... Paris estival, chauffé à blanc, appartient à ces barbares; ils le prennent d'assaut, toutes leurs dents dehors en brandissant des Baedekers. Autour de la crypte où dort Napoléon, ils grimacent, incapables de se taire, même là... Ils déposent sur le marbre circulaire leurs têtes comiques et sinistres, et j'imagine que dans son cercueil rouge, l'Empereur, à les voir, — car il voit — en oublie le Dix-Huit Brumaire et songe au général Cambronne. Comment Jean Veber, qui assumait de ridiculiser féroceement pour l'avenir la laideur et la sottise contemporaines, n'a-t-il pas encore buriné, vu des profondeurs de la cuve, ce cycle de physionomies sans respect, capables de susciter le coup de pied vengeur d'un honnête homme à leur angulaire verso!...

En vérité, sans que la pensée du prince Victor m'agite extraordinairement, rien ne m'induit en ire comme cette prostitution quotidienne du plus grand des hommes à la badauderie cosmopolite, anglaise particulièrement. Il faut relire le discours admirable de Lamartine sur la Translation des Cendres. Le poète, avec ce don de

seconde vue dont il a donné de si impressionnants, de si fréquents exemples, avait prévu ceci. Il s'était demandé où, en quel lieu de Paris, il allait être possible de déposer ces cendres augustes, enfin arrachées à la perfide Albion, rendues à ces bords de la Seine qu'Il avait tant aimés. Après les avoir examinés tous, Arc de Triomphe, Colonne Vendôme, Panthéon, Invalides, Notre-Dame, il les avait tous rejetés. Il redoutait surtout pour la grande Ombre, sacrée désormais, la proximité sans respect de la foule... Et sans doute ne songeait-il pas qu'à la foule française, et n'avait-il pas imaginé, autour du Sépulcre, l'injure de la présence barbare. Il m'est devenu impossible d'aller aux Invalides. Ce temple où repose un dieu est une boutique, où entre qui veut, pour jeter un regard indifférent au Cercueil, acheter une carte postale, puis sortir, sans s'être même découvert. Cette tombe est une attraction, comme le Moulin Rouge et la ceinture de Cluny. Depuis l'entente cordiale surtout, ce Waterloo est quotidien. Le lieu le plus sacré du monde, en proie aux curiosités banales, est définitivement profané. Pas un instant du jour, où, seul, on y puisse rêver. De l'aube au crépuscule, des Anglais, des Allemands, sont là, penchés sur le Tombeau, dans une attitude de vomissement. Des enfants crient. Un guide offre ses services. Un marchand de photos glapit. Des femmes rient. Aucun silence, aucun respect. Napoléon mort est dans le Baedeker comme Dranem vivant. C'est un arrêt de la tournée. Ceci est la honte impérissable de Paris... Ceci me soulève et me perturbe.

Le 14 juillet, la Tombe était une foire. Le Temple, où l'azur se mêle à l'or pour baigner d'une lumière surnaturelle le Sépulcre, regorgeait d'une cohue immonde... Je ne sais si ces sentiments sont les vôtres : on rougit, on crise les poings, dans le sentiment du plus inoubliable des sacrilèges. Ah ! fermez donc les grilles !... la mort est sainte et son asile doit être inviolé !... Chassez cette vermine, il y a pour elle les Folies Bergères, la Tour Eiffel, la Grande Roue et le Cabaret du Néant ! Qu'est-ce que tous ces vaincus font là, à insulter impunément leur vainqueur ?... Est-ce que déjà la salle serait pleine, à Tabarin ?... Je pense que Hugo, ce prophète visionnaire dont l'œil perça l'enveloppe de porphyre et contempla les affres de l'Empereur, s'est trompé en écrivant *l'Expia-*

tion... L'expiation, ce ne devait être, dans la pensée divine, ni Moscou qui s'allume, ni Sainte-Hélène, ni Sedan... ni même le Dix-Huit Brumaire!... mais ce face-à-face éternel avec ces cookmen et ces cookwomen, le surgissement hansiesque de toutes ces faces boches au pourtour de marbre de la crypte, la prostitution quotidienne, infinie, abominable, à tout ce que le monde compte de plus horrible et de plus incompréhensif : le touriste!... Ah! quand, enfin, le crépuscule tombé, au son des dernières notes du clairon extincteur, se ferme la porte de bronze, — et que le Silence, courroucé d'un si ignominieux exil, reprend possession de la Tombe, — j'imagine quelles larmes roulent des yeux clos sur la cire des joues, vont brûler, vitriol, les commissures amères des lèvres à jamais réunies... Pleures!... Tu peux pleurer! Jamais tu ne fus à ce point vaincu!... Ta fuite, après Leipzig, tu t'en souviens?... et tu frissonnes? Pourquoi?... Auprès des outrages dont cette curiosité t'abreuve, ne fut-ce point une apothéose?... Quand, plus tard, pour échapper à la furie d'une multitude moins monstreuse que celle-ci, tu dus revêtir un déguisement, et te glisser, Toi, parmi la foule de tes ennemis, comme un quelconque, un épicier, un notaire, tu étais moins misérable qu'aujourd'hui!... Le calvaire de Longwood, la mort sans soins réels, parmi la discorde hideuse de tes derniers fidèles, qu'est-ce, dans leur horreur, auprès du sort qui t'est désormais réservé!... Les Invalides, ouverts à la curiosité vulgaire, ignorante, irréligieuse, te jettent, grand Cadavre outragé, aux crocs des bêtes. Tu es la proie quotidienne des vampires en veston, en casquette et en baedeker. Tu étais mieux sous le saule de Sainte-Hélène!...

Où sont, dans Paris brûlé de soleil, les oasis dédaignés des touristes?... Où, dans le Bois plein de leurs bandes, s'égarer pour lire en paix les derniers poèmes de la Divine Comtesse ou les fantaisies suaves de M. Tristan Derème:

*Je sèmerai dans mon oreille une tulipe,
Et quand j'aurai fumé mes cheveux dans ma pipe...*

ou l'ultime prévostique sur les fraulein et sur les misses, le plus gros succès de librairie du moment comme vous pensez bien, quand l'admirable livre de M. Henri Bar-

busse, l'Enfer, réédité, passera sans doute inaperçu... Où?... Je sais un coin que n'a point profané le foreigner, le traveller, le globe-trotter...

*C'est un coin vert, frais, calme et blanc :
La ferme du Pré Catelan...*

ON ne va pas à la ferme du Pré Catelan; on va au Restaurant du Pré Catelan, ou au Théâtre du Pré Catelan. On ne va pas à la ferme. A la Ferme on ne paie que dix sous le verre de lait qu'au Restaurant on paie un franc cinquante... A la Ferme, le lait est pur; on l'a vu traire; au Restaurant, il a perdu (le temps de traverser une cour) son onctuosité, sa blancheur : on l'a baptisé, si peu que ce soit. Mais il est devenu chic, élégant, bien parisien. C'est du lait pour belles madames et pour Anglais. Un garçon insolent l'a servi sur un plateau d'argent, d'ailleurs signé Christophle. A la Ferme, c'est une fille accorte qui vous l'apporte, encore fumant.

N'allez pas cependant imaginer une ferme véritable, semblable à celle que le père Perreire, à Beaufays, avait édifiée en face de l'école, et qui était bien la ferme la plus ferme que Theuriet lui-même eût pu construire à l'ombre de grands arbres qui, la nuit, bruissaient sourdement, pour nous faire peur... Je raconterai quelque jour le drame de la ferme Perreire, semblable en son mystère à un conte de Wilde, et que nul, sinon moi, n'a jamais su, — peut-être parce qu'il n'a jamais existé que dans mon imagination, déjà vagabonde en ce temps-là. Non; la ferme du Pré Catelan, bâtie par un architecte modern-style en forme d'helvétique habitacle, pourvue d'une étable à vaches aux revêtements luisants et nets de céramique, dallée de rouge et de rose, avec entre chaque bête ruminante, une chaîne de cuivre brillant, n'est point romanesque pour un sou. Et dehors, dans l'enclos formé de haies bien découpées, le siège qui vous accueille est quasiment viennois, dans ses courbes, recourbes et tortueuses élégances. Mais tout de même, artificielle, factice, trop nette, trop propre, inodore, — la misérable! — telle que la voilà, ferme pour poupée, ferme pour hygiéniste, ferme aseptique, antiseptique, repose le sceptique et fait plaisir à voir. Elle est encore trop rustique, faite ainsi, pour complaire aux snobinettes du Tout Paris, aux coco-

dettes et aux nobles dames des Acacias; le chemin qui y mène ne laisserait point passer l'automobile; elle manque de tziganes et de salle à tango. On y voit des vaches, lourdes et belles, qui mangent de la paille dorée, en vous fixant de leurs gros yeux. On y voit une bande folle de chèvres, chevreaux, chevrettes, à faire rêver M. Seguin, si M. Seguin n'était devenu professeur au Conservatoire et l'ennemi des chèvres, dont il poursuit les bonds jusque dans les voix, ce qui est inimaginable!... On y voit des femmes sans robes ouvertes sur les bas, qui, accroupies, tirent des pis énormes un lait si vrai qu'on n'en croit ni ses yeux ni sa langue... Et surtout... on y voit, on n'y voit... personne, ni la baronne, ni le baron, ni le grand chanteur, ni le propriétaire d'écurie, ni M. Duval, des Bouillons, ni M^{lle} Polaire, des Foll' Berg', ni le prince Troubetzkoi, ni M. Arthur Meyer... Aucune odeur d'essence n'empeste le silence, la fraîcheur de l'oasis. Pas de demoiselle fardée, pas de vieille trop jeune, pas de jeune qui, déjà, voudrait qu'on la crût vieille... assez vieille du moins, pour... Pas de ci, pas de ça. Le bois vert, le calme, un repos profond. A peine, de temps en temps, un couple, qui s'égaré. Nous pouvons, sans souci de voir Paris troubler nos rêves, exalter avec le poète

l'escargot vert et bleu qui coule entre tes seins...

Nous pouvons lire France, Barrès, Maurras et Colette Willy, la comtesse de Noailles et Lucie Delarue Mardrus. Aucun imbécile vociférant ne nous affirmera que l'Intransigeant la Presse, sans arriver à dire jamais si ça lui a fait ou non plaisir. Nous savourons, avec le lait qui garde une odeur animale, l'odeur du bois, de la solitude, de la modestie et de la beauté.

Un seul matin y fut troublé: à deux cents mètres, sur la route, un chauffeur écrasa un vélocipédiste. Des garçons, lâchant le mastic du restaurant voisin, coururent; on entendit des cris de femmes, dans la verdure. Du sang stagnait encore, quand nous passâmes, une heure plus tard, sur le théâtre du conflit. Il formait sur le macadam une belle flaque rouge où des mouches buvaient. Le cycliste était mort. Le chauffeur était loin. La route avait repris sa solitude. Que le lait de la ferme était bon!...

Hélas :

Nous n'irons plus au bois: les apaches y sont!

Ils ont inventé de le transformer en vélodrome, un vélodrome qui posséderait les attractions de nos vieux carrousels d'antan. Vous vous souvenez : on remettait à chaque cavalier une tige de fer, avec laquelle il s'agissait d'enlever, en passant, un anneau pendu sur le chemin. Celui qui avait le plus d'anneaux recevait, le tour achevé, parmi les borborigmes du vieil orchestron mourant, une rose de papier rouge. Les apaches ont perfectionné le jeu. A l'heure où les Parisiennes qui n'ont point déserté Paris errent au Bois, ils s'élancent sur leur vélo, comme des flèches, et, en passant contre la dame, lui enlèvent son réticule. Avant qu'elle ait eu le temps de dire « Ah ! », ils ont disparu, anonymes et imprenables. Ainsi accumulent-ils des roses rouges plus intéressantes que celles de nos enfances. Mais les dames se plaignent, et désertent-elles le Bois. Ce qui prouve que leur réticule leur est plus cher que leur vertu. Car au temps des satyres, elles criaient fort... mais retournaient au Bois où ils étaient.

Ce temps n'est pas lointain; deux années tout au plus. Les satyres, qui avaient trop à faire, ont renoncé. L'un d'eux n'a-t-il pas raconté que la plus chaste Parisienne lui en avait appris?... Pour peu qu'elles eussent continué, la race des satyres se serait éteinte et ç'eût été dommage. Que serait devenu Isi Collin, qui prépare, nul ne l'ignore, sous le titre de *Pan, Rataplan*, une édition nouvelle de la *Divine Rencontre*?... Tant il est vrai que les satyres ne sont point inutiles.

Mais sortons du Bois, s'il vous plaît. Nous croiserons sur le chemin M^{lle} Sylviane, la commère agréable de la *Revue en chemise*, laquelle arbore au revers de son tailleur un bouquet de fleurs de pommes de terre. Gardez-vous de vous étonner. Est-ce donc pour rien que nous avons pris la Bastille et remis le peuple où il doit être?... L'orchydée et la rose, fleurs aristocratiques, ont fait leur temps. La guillotine, en permanence au Cours-la-Reine, décapite les Maréchal-Niel et les Madame-Goirand, au milieu des cris de joie de la multitude avinée (nécessairement). Voici couler, ma chère, le sang des roses... Si nous

en avions le loisir, nous mettrions en vers un si charmant sujet. Mais le ciel se couvre, le vent s'élève, la poussière s'envole. Hâtons le pas... Quelle tristesse! les feuilles tombent comme si l'automne était là. Comme elles tombent bien!... et avec esprit! L'une d'elles ne vient-elle pas de choir dans votre corsage, ouvert ainsi qu'il sied!... Laissez que je la prenne. Ne vous parlais-je point des pommes?... Il est vrai que c'était des pommes de terre. Mon Dieu, oui, — (il pleut, gardons-nous sous cette porte, si l'on peut dire,) — mon Dieu, oui, la fleur de la pomme de terre a fait son apparition au revers des tailleurs. Ne vivons-nous point en un temps où les humbles triomphent?... Ignorez-vous que M. Henry Bordeaux tire à cent mille, que M^{me} Daniel Lesueur est vice-présidente de la Société des gens de lettres, que l'Opéra-Comique va rouvrir avec *Julien*, que M. d'Ivoy est officier de la Légion d'honneur, et que M. Van Dongen se vend comme du croissant?... Il était bon que ces choses advinssent, que nous lisions du Bazin, que nous chantions du Lehar, que nous dansions le pas de l'ours, et que nous tuberculions nos boutonnières. Un vent d'élégance et d'aristocratie commençait à nous emporter. Nous n'hésitions pas entre la rose et le pissenlit. Nous avons tort. C'est le pissenlit qui avait raison. Il écarquillera demain son œil jaune à nos vestons, à vos corsages. En attendant, voici la pomme de terre. Sa fleur, petite et mauve, avec des rayures d'or, a de la grâce, de l'ingénuité, du charme. Vaut-elle pas la prétentieuse violette? D'ailleurs, à tous coins de rue, ce printemps, le bluet fit fureur. De ses longues mains blanches, M^{me} de Noailles applaudit. Pour plaire à la seule poétesse qui, depuis Sapho, ait chanté sous le ciel occidental, j'arborerai demain une fleur de chou. Savez-vous que l'artichaut a une fleur délicieuse?... Dame, la laisser fleurir, c'est supprimer l'artichaut. Mais on peut bien sacrifier un tantet à l'élégance et à la poésie.

Il ne pleut plus. Quittons ce porche où la concierge, hostile, nous guette affreusement. Que regardez-vous?... Cette maison? Elle est celle de M. Henri Bataille. On y travaille présentement, durant ou à l'abri des arbres, je ne sais où, il écrit un nouveau cé-d'œuvre — (comme dit d'Annunzio). Quelqu'un nous a documentés sur la somptuosité apportée au logis de l'homme de lettres. L'anti-

chambre ne sera-elle pas tout en marbre et pourvue d'une vasque où le jet d'eau, fleur, panache, buisson de perles, montera?... Les sièges, curules et massifs, ne seront-ils point de marbre aussi?... Et ne seront-ce point des pierres précieuses, amenées du plus lointain Orient, qu'on enchâssera, en matière de vitraux, dans les croisillons des portes?... Où est le temps où Gérard de Nerval se pendait et où Verlaine mourait à l'hôpital!... Il est vrai qu'ils ne faisaient point du théâtre, suivant la plus abominable expression qui ait jamais flétri la langue française. Ils faisaient des vers, comme Louis Deubel, qui en est mort à leur égal, sinon leur égal. Tout qui dialogue un adultère roule auto. Qu'attendons-nous, mon Dieu, pour dialoguer un adultère!... Voyez M. Kistemackère et le prenez pour modèle. — Vous ne voulez pas, vous faites la moue, vous n'aimez pas les Belges honteux qui, à peine débarqués boulevard de Magenta, s'accrochent aux pectoraux un avis en belle ronde : *Je suis français* et s'étonnent que le populaire demeure indifférent... Parbleu! Est-ce donc chose si rare (même en ce temps!) qu'un Français dans Paris?... Il est vrai qu'un Belge, dès qu'il est ici porte-plume, vaut deux Français authentiques. On le voit bien dans les gazettes où il opère. C'est à lui personnellement, sachez-le, qu'on a ravi l'Alsace et la Lorraine, et c'est lui qui les reprendra. Nul ne crie aussi fort contre l'Allemagne et la seule pensée d'un Allemand lui fait effet de sulfate de soude. Pour ce qui est de la Belgique, il n'en veut plus ouïr parler. Si par mégarde, à la rédaction, on va jasant de ce pays, il gagne les cabinets pour qu'aucune intuition ne décèle son identité. Revenu, il écrit un billet quotidien où *Belge comme une oie* resplendit et où les gens de Liège sont qualifiés de Flamands, ainsi qu'il sied. On pourrait étudier plus longuement le personnage; il est intéressant, nombreux, et digne de passer à la postérité.

J'en connais un exemplaire amusant, lequel, tout rudement, fut rudement mouché par un polémiste assainisseur. Critiquant mon dessein d'écrire à Paris, il affirma que cette ville n'avait pas besoin de mes talents, et que d'ailleurs apporter des lettres à Paris c'est apporter de l'or à Corynthe. J'en convins. Comme il me détournait d'une prétention qui allait lui fournir un concurrent de plus, je m'étonnai de ce que, lui, tînt gazette dans la

Ville et fît montre de ses écritures. Il se rencoigna dans son fauteuil Empire et, bâillant, jeta cette perle: « Mais je suis, moi, naturalisé Français! ». Cet argument, furieusement péremptoire, m'écrasa. Certes, de détenir en son tiroir un brevet le francisant, notre homme avait désormais du talent, du génie, et tout ce qui manque, de notoriété publique, aux indigènes belgeois.

Tel autre, non moins connu, vomit au seul prononcer du mot *belge*. Un troisième provoque en duel tel qui lui rappelle ses origines. Je crois qu'il y aurait matière à quelques savoureux vaudevilles en ces énergièmes dont Paris, tout le premier, se rit. *Beulemans* est usé, encore que sa fille, présentement, se marie à Déjazet pour divorcer à la Scala. J'écrirai peut-être le *Belge Honteux*, qui sera une pièce saine, plaisante, vraie tranche de vie par surcroît. Et comme, en ce temps prestigieux, l'on voit sur le plateau tout le monde sans que Paris s'étonne, pourquoi ne demanderai-je point à tel ou tel Belge en ce cas de jouer le rôle lui-même?... Il suffira sans doute d'y mettre le prix et de lui assurer un « fromage » de dimension entre Jacque, Fauconnier et Pietje Ambreville, qui seront nécessairement du spectacle. La joie publique ne connaîtra pas de bornes, quand le Héros, habillé en Don Quichotte, armet au chef et lance au poing, se déclarera natif de Cucugnan-les-Pies par honte de Landen, de Vivegnis et de Steenockerzeele. Elle atteindra aux cimes vertigineuses quand il prononcera Vandique, de Costère, Anvère, Olislaguère, Rubince, Skollaërte et Charbèque. Elle résonnera du tonnerre fou de toutes les rates exagérément désopilées quand il paraîtra ne point comprendre le mot « Zoot! » que lui appliquera Pietje Ambreville-le-Fils et le vocable : « lolo! » que lui jettera Fauconnier. Plus j'y réfléchis, et plus il me semble qu'une farce héroïque bâtie sur ces données me fera riche dans le semestre à l'égal de MM. Fonson et Wicheler... Je leur demande bien humblement la permission de l'écrire.

Et voilà, par cet été, l'une des distractions de Paris. Elle a plus de saveur que l'histoire du collier, non volé en France, non volé en Angleterre, non volé sur la Manche, peut-être inexistant. Elle n'a pas autant de séduction que la Parisienne délicate qu'épousera en fin d'année tel écrivain notoire, ami de l'antiquité, lequel divorça en octobre dernier... Mais elle console de la disparition du

vieux Montmartre, — et elle rend plus chère la terre natale quand on la retrouve, belge comme devant, avec son tabac odorant, ses allumettes qui s'enflamment, le confort de ses logis, la blancheur gaie de leur façade, la paix de ses soirs, son arôme si exquisément provincial et que Bruxelles même embaume, la fraîcheur saine de ses femmes grasses et blondes, la musique de ses carillons, le pittoresque de son double langage, ses vins rares, ses liqueurs fines, sa bonhomie cordiale, sa sincérité, qui se rit des apaches et des monte en l'air, — tout ce qui la fait supérieure, fût-ce en ses moindres recoins (ô soirs de Heide!... ô matins de Genval!) à Paris trop chanté, trop exalté, trop vu à travers le prisme des vers et de la prose... et qui n'est plus d'ailleurs ce qu'il fut.

Pourvu maintenant que cette déclaration n'aille point tomber sous les yeux de quelqu'un de ces Belges honteux dont j'esquissais tout à l'heure l'authentique portrait!... Je veux bien égratigner le pauvre homme... mais le faire mourir, jamais!... Laissez-moi me garder une... poire, pour la... joie!

LÉON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

LA FLANDRE, DES ORIGINES A 1815 — **L. MAETERLINCK** : NABUR MARTINS (Siffer, à Gand). — **Oscar COLSON** : ZÉNOBE GRAMME (Édition hors commerce). — **Georges RODENBACH** : LA JEUNESSE BLANCHE (Eugène Fasquelle). — **Commandant HARFELD** : MENTALITÉS INDIGÈNES DU KATANGA (Dewit). — **Georges SPRINGAEL** : NUAGES D'AUBE (édit. du *Falot*). — **Hubert KRAINS** : ANTHOLOGIE (Association des Ecrivains belges). — **A. MICHEL** : LES RUINES DE L'ABBAYE DE VILLERS-LA-VILLE (Schrijvers, à Cortenberg). — **Paul MÉLOTTE** : SUR QUELQUES VIEILLES CHANSONS ET POÈMES WALLONS DU PAYS DE LIÈGE (Édit. du *Cri de Liège*). — **J. VAN HEUGEN** : LE DEVOIR DANS L'ART (Impr. Van Laethem). — **PAGES CHOISIES** (Association des Écrivains belges).

Dans le groupe réservé, à l'Exposition universelle de Gand, à l'Éducation et à l'Enseignement, M. Léon Beckers, directeur général de l'Enseignement supérieur, des Sciences et des Lettres, a eu l'heureuse idée de réunir une documentation abondante, choisie avec

méthode, au moyen de laquelle il put faire connaître la Flandre ou, plus exactement, la région de l'Escaut. Pour atteindre ce but et réaliser ce projet vaste autant qu'intéressant, l'organisateur de cette exposition divisa celle-ci en neuf sections correspondant à chacune des grandes périodes historiques de la Flandre et, pour chacune d'elles groupa des cartes, plans, armures, sceaux, armoiries, volumes, œuvres d'art, estampes, portraits réunis grâce aux recherches savantes de nombreux spécialistes, historiens et archéologues, et avec la contribution de la Bibliothèque royale et des Archives du royaume.

Un élégant catalogue illustré contenant quelques monographies succinctes mais fort bien faites est publié aujourd'hui et, quand l'Exposition ne sera plus, il demeurera le souvenir fidèle et durable d'une originale et suggestive manifestation.

* * *

Le Maître de Flémalle, ce grand peintre qui se place chronologiquement immédiatement après Hubert van Eyck, fut-il wallon ou bien fut-il flamand? On tint longtemps pour l'hypothèse qui faisait de lui un tournaisien. Mais voici que, par des documents et des considérations inattendus, d'un intérêt et d'une valeur considérables, M. L. Maeterlinck, le distingué conservateur du Musée de Gand, tend à établir que le Maître dit de Flémalle et Nabur Martins, l'auteur d'une *Nativité* qui se trouve à l'ancienne Boucherie de Gand, ne font qu'une seule et même personne.

L'étude de M. Maeterlinck fournit, au surplus, à l'auteur l'occasion de parler de l'école primitive gantoise au temps de van Eyck et d'ébaucher ainsi une monographie des peintures et sculptures dont la grande cité flamande peut revendiquer l'honneur, depuis le XI^e jusqu'au XV^e siècle.

* * *

M. Oscar Colson, désireux de témoigner sa reconnaissance à ceux qui participèrent en janvier dernier à la manifestation organisée en l'honneur des vingt ans de *Wallonia*, a fait faire une édition de luxe hors commerce de l'étude si attachante et si complète consacrée par lui à Zénobe Gramme, le glorieux fils de la cité du Perron. Car l'illustre inventeur de la dynamo fut un modeste menuisier wallon à qui, très tard seulement, son pays rendit les hommages dont il était digne.

M. Colson a célébré comme il le fallait le labeur, l'intelligence et la vie édifiante de ce Belge qui honora bellement sa patrie.

* * *

C'était il y a bientôt trente ans. Notre pays, secoué de sa longue torpeur littéraire s'éveillait soudain et prenait conscience de la Beauté, de la vraie Poésie; il apprenait à admirer enfin ce qui était digne de l'être; il connaissait les authentiques émois d'une sensibilité véritablement sincère. Quelques jeunes hommes épris d'un art affranchi des poussièreuses conventions se faisaient les hérauts inspirés de ce renouveau. Georges Rodenbach était un des aînés, après Decoster, Pirmez, Picard, Lemonnier, de cette phalange héroïque, lentement victorieuse.

Un des premiers de tous, hélas ! aussi, il devint silencieux. La mort trop tôt brisa une existence qui n'avait pas eu le loisir d'accomplir toute sa tâche. Néanmoins, Rodenbach avait trouvé le temps de conquérir Paris, de rendre célèbres loin du petit pays, de la vieille ville de Flandre qu'il chanta avec une ferveur à la fois charmeuse, un peu étrange et simple, les paysages, l'atmosphère monastique, le pittoresque archaïque des quais, des béguinages et des mélancoliques intérieurs brugeois.

Aujourd'hui, que bien du temps a passé, l'œuvre de Georges Rodenbach n'a pas cessé encore de séduire et de troubler. En publiant une édition nouvelle de la *Jeunesse blanche*, et aussi de quelques poèmes dispersés jadis dans des revues littéraires, l'éditeur Fasquelle donne un regain de vogue à la poésie fluide, d'une délicate ténuité, du profond analyste de l'insaisissable que fut l'auteur si intensément original de *Bruges-la-Morte*.

* * *

Le commandant Harfeld, commissaire général du Congo belge a recueilli des appréciations spontanées d'indigènes ; il a laissé parler les noirs et s'est borné à consigner leurs réflexions et leurs jugements. De la sorte, il a réuni des documents d'une rare originalité et d'une valeur psychologique curieuse, grâce auxquels nous apparaît, éclairée et souvent imprévue, la mentalité du nègre sans culture. Nous savons ce qu'il pense du blanc, et quelles sont ses idées sur beaucoup de sujets d'intérêt général. Les chefs ou les simples naturels que le voyageur a laissés s'exprimer en toute liberté discutent de la guerre, de la religion, du commerce et des coutumes ; ils content des légendes ; ils psalmodient leurs chants populaires, et ainsi révélées dans la pleine lumière de la sincérité, ces âmes primitives prennent un relief extraordinaire ; elles nous semblent souvent bien moins loin des nôtres que nous avons accoutumé, avec orgueil, de nous imaginer qu'elles le sont.

* * *

Il faut aimer surtout la simplicité sans prétention, la modeste intimité des poèmes que M. Georges Springael a réunis sous ce titre : *Nuages d'Aube*. Dédaigneux de ce qui est trop bruyant, trop bizarre, ou trop grandiose, le poète chante en des vers faciles qui ne visent à nul éclat exceptionnel, de menues émotions, il évoque des souvenirs personnels qui ont égayé ou attristé une minute de sa jeunesse, il célèbre avec sincérité un paysage, un ami, un héros.

* * *

Quatre volumes de nouvelles, un roman et une collaboration intermittente à la plupart des revues littéraires, tel est le bagage de M. Hubert Krains après vingt-cinq ans de production. C'est peu, et c'est énorme pourtant, parce que la qualité, toujours de tout premier aloi, ne dément pas un instant l'élogieuse opinion que, depuis le début, la critique et les confrères ont eue de ce sobre et vigoureux talent. Il a été facile de détacher de l'œuvre de l'auteur des *Figures du pays* une centaine de pages, caractéristiques entre toutes, et de composer avec elles l'*Anthologie* qui prend belle place dans la série de celles que publie régulièrement l'Association des Ecrivains belges.

* * *

Aux nombreux petits guides pratiques qu'il consacre aux promenades des environs de Bruxelles, M. A. Michel ajoute celui qui fait l'histoire et la description des *Ruines de l'Abbaye de Villers-la-Ville*. Comme les précédentes, cette brochure ajoute à sa valeur documentaire l'intérêt d'un travail d'excellente tenue littéraire.

* * *

C'est une précieuse contribution à l'histoire littéraire de la Wallonie qu'apporte M. Paul Mélotte en recueillant de *Vieilles chansons et de vieux poèmes du pays de Liège*, en en reproduisant le texte savoureux, d'un humour ou d'une poésie toujours si caractéristique, et en les entourant d'intéressants commentaires. Pasqueyes joviales ou satiriques, Noël naïfs, chansons tendres ou dramatiques, romances sentimentales et enfin les fameux Cramignons qui cadencent les rondes et farandoles liégeoises forment un répertoire, d'un pittoresque délicieux, sans cesse enrichi. Anonymes ou signées, toutes ces pièces portent l'empreinte du caractère liégeois, le plus enjoué, le plus farceur aussi qui soit, mais ne dédaignant ni la bravoure, ni l'humeur frondeuse, et versant aisément dans la sentimentalité un peu mélancolique.

Tous ces traits de la race, M. Mélotte les découvre habilement dans les vieux poèmes qu'il a recueillis.

* * *

« Des principes, des convenances, en art, il n'en est point — hors la vérité! » C'est là un louable évangile. Mais il peut être dangereux aussi. M. Van Heugen, dans un bref appel à l'indépendance absolue, à l'affranchissement intransigeant de l'artiste, libéré de toute servitude vis-à-vis de l'opinion publique et de la tradition, fait le procès des cynismes outranciers, des rêves de malades, des audaces de déséquilibrés, mais aussi celui des conventions, des complaisances moutonnières. Evidemment: le juste milieu, tout est là. Mais il faut le trouver...

* * *

A l'occasion du X^e anniversaire de sa fondation, l'Association des Ecrivains belges publie un gros volume de *Pages choisies* reproduisant de courts fragments de prose ou de vers signés par chacun des membres de la société. Ils sont près d'une centaine. La façon est élégante et significative de montrer la puissance et la valeur d'un groupement dont les initiatives heureuses et l'action utile ne se comptent plus.

PAUL ANDRÉ.

LES JOURNAUX ET LES REVUES

Je suis en vacances. Bonheur, loin de l'odieux attouchement des villes, de tressaillir avec la grande et saine nature, en un contact poétique, divin, en un frisson miraculeux, en une fusion totale de l'être! Voilà qui est beau. Plus de journaux, point de revues, je hais cette submersion... Mais il faut lire les poètes: c'est ici l'atmosphère qui leur convient. J'ai donc arraché aux nombreux périodiques que l'on m'envoie (puisqu, malgré tout, c'est de cela qu'il faut parler) les pages nombreuses où, en vers plus ou moins sonores, les mots s'alignent « comme les oies sauvages du ciel ». Ainsi s'exprime, en une haïkaï célèbre, le vieux poète japonais Nishiyama Sôinn, qui vivement s'étonnait de notre écriture horizontale...

Vacances à la campagne, bonheur des poètes! Il est certain que l'oisiveté méditative est la plus noble des occupations. « Quelle charmante manière de travailler que cette manière de ne rien faire »! J'écrirais une apologie de la paresse: Nous ne savons plus être paresseux; c'est là, sans doute, notre infériorité. Peut-être que, dans les villes, cette manière de ne rien faire est dangereuse, car il n'est pas calamité plus grande que la paresse jointe à l'ambition; mais rien, plus que la nature (j'entends: les arbres, qui sont ambitieux) ne m'éloigne de l'ambition. C'est peut-être se contredire.

Pourtant, puisqu'il faut tout de même faire quelque chose, que c'est là un malheureux préjugé dont on ne saurait se libérer, j'ai emporté les pages arrachées aux périodiques. Un seul coup de vent eût suffi à les disperser, comme des feuilles, comme des graines qui tourbillonnent un peu et puis qui retombent, et s'en vont germer peut-être, quelque part, ailleurs... Je les ai mises en poche.

Je suis allé m'asseoir sous un arbre, dans la forêt, jaunie déjà par un automne trop précoce, — dorée plutôt. J'ai lu.

*Sul davanti si stendeva il cortile
Con il pozzo con la corda inzuppata
E il tetto dai tegoli verdi et erbosi come solle,
Con all' in giro una costante macchia
D'umidità fin dove arrivava l'ombra.*

A l'ombre, sous le toit de feuillage, dans la forêt profonde comme un puits, j'ai lu des poèmes et des poèmes. Il y en avait, il y en avait, en toutes sortes de langues, de bons et de moins bons; tous, et par eux-mêmes et par leur ensemble, témoignant d'une si belle profusion, que cela était une chose admirable. Puits de sagesse trouble mais profonde, puits d'où s'échappe, pour ceux qui voient et qui comprennent, la vérité sans voile, qui est toute vêtue d'amour et de lumière fervente, puits d'Azur, en somme... Parmi les hommes, les poètes — les vrais — sont les seuls, je crois, qui aient des moments de lucidité. Les philosophes n'en approchent pas. Lucidité qu'il faut parfois découvrir sous une apparence de confusion: Telle

est aussi la grande sagesse de cette forêt, la grande pensée, sous le fouillis des branches. Il y a des gens dont on dit qu'ils végètent, et cela passe pour une insulte ! Si seulement nous pouvions vivre autant que les végétaux ! C'est, derrière cette lenteur, derrière ce calme que l'on nomme paresse, une lutte continuelle. Bien sûr, la vérité des paisibles plantes n'est pas faite d'amour mutuel ; au contraire, elle est un combat. « Sérénité des forêts, lieu commun de rhétorique », dit Jean-Christophe. Mais pourtant, cette lutte sourde n'est-elle pas une aspiration vers quelque idéal, aussi, comme le sont les rêves des poètes ? — un acte d'amour, quand même, dédié à l'on ne sait quoi de supérieur...

Un grand souffle de brise caressait la forêt. J'ai lu des poèmes et des poèmes, où les images s'entrelaçaient, s'enchevêtraient, comme les rameaux des arbres emmêlés. Il y en avait de robustes, de frères aussi. Qu'importe cela ? S'il faut quelque maturité pour arriver à se convaincre qu'un arbrisseau n'est pas inférieur à un arbre, je l'ai. Il y avait même, parmi tout cela, de ces plantes que l'on nomme parasites, et qui sans doute sont nécessaires aussi...

J'ai vu alors, au pied de mon arbre, tous ces poètes, et leurs ferveurs, et leurs luttes (sous une apparente oisiveté, souvent). Ceux du Midi et ceux du Nord, faibles ou forts, tristes ou gais, si différents et si unis, pourtant, dans un même espoir. J'ai aperçu leurs ambitions, leur désir de se supplanter l'un l'autre, et, pour plus de noblesse, une belle expansion d'amour imprécis et précis.

J'ai vu aussi leurs muses, cortège de femmes aimées, vers qui vont, en profusion éloquente, les paroles vaines et pourtant belles, mensonges plus vrais que des vérités. Art, ô magnifique fermentation de l'âme, j'ai vu en rêve la foule compacte et diverse de tes mages, fièrement campés, « les cheveux et la pensée au vent » ! Autour de moi, l'étrange forêt s'étendait, ombre et lumière. Vrai ! le parallèle s'impose. Une émotion me prit ; j'enlevai mon chapeau ; et soudain, sous la poussée irrésistible d'une inspiration magique, je sentis qu'en mon âme un poème naissait, grandissait, vibrait, chantait...

*O forêt véhémement et douce à m'ombrager,
Onduleuse forêt de ténèbre et de flamme,
Où le vent souple joue, avec ses doigts légers
Comme des doigts de jeune femme ;*

*O fouillis de bouleaux, de chênes, de sapins,
Qu'une auréole d'or impalpable illumine,
Où vivent des fourmis, des oiseaux, des lapins,
Toute une grouillante vermine ;*

*O forêt, je t'adore et n'adore que toi,
Et ta vermine est dans la gloire, et je suis triste
De ne pas en avoir de pareille sur moi,
O forêt, tignasse d'artiste !*

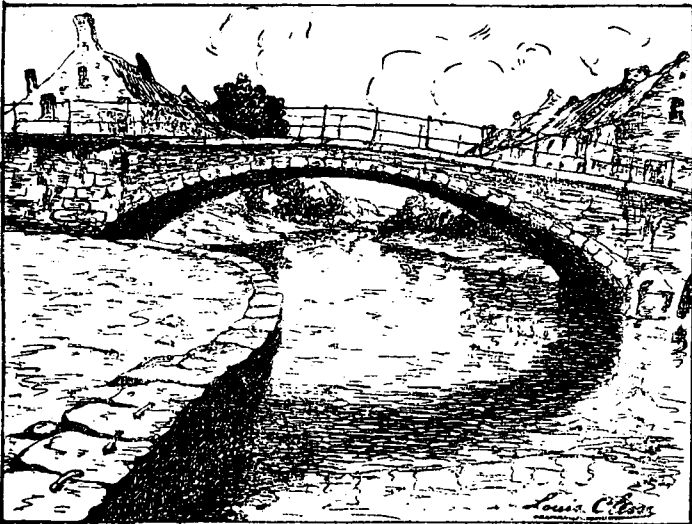
R.-E. MÉLOT.

LES SALONS ET LES ATELIERS

La Critique en vacance.

(QUATRIÈME ÉTUDE.)

Charles Moreau-Vauthier a publié récemment un excellent ouvrage que tous les artistes devraient lire. Le livre décrit les divers procédés employés par les peintres de tous les temps, ainsi que les maladies des couleurs. Je m'empresse de faire remarquer que les maladies des couleurs ne sont pas des cas exceptionnels, comme pourraient le penser beaucoup d'artistes. Les couleurs sont malades chaque fois



Dessin de LOUIS CLESSE.

qu'elles sont mal employées. Par exemple, le vert véronèse noircit dès qu'il est mélangé avec un outremer qui contient des traces de sulfure, ou si avant de le vernir, on le laisse quelque temps dans une atmosphère sulfureuse. La maladie des couleurs n'attend pas les siècles pour se déclarer ; parfois, les couleurs deviennent visiblement malades déjà quelques heures après l'exécution. Il n'est pas dans ma pensée de multiplier ces exemples ; j'ai simplement voulu préciser ce que l'auteur entend par maladie des couleurs, qui sont des cas plutôt

généraux que des exceptions. Et je l'ai fait parce que les artistes, presque tous, emploient les couleurs sans aucun discernement et font des tableaux qui portent en eux la maladie dès avant d'être sortis des ateliers.

Le mépris du métier est un préjugé tout à fait malheureux. Nous avons des maîtres qui le professent et s'en vantent. Ils s'en vantent parce qu'ils espèrent tout de leur art ! Leur art ne saurait, cependant, empêcher que l'influence de l'air fasse tourner au vert le bleu de Prusse, ni que la lumière, en un temps relativement fort court, décolore le bleu de Prusse.

Au sujet d'un portrait d'Ingres qui est au Louvre, *Bertin*, M. Amaury Duval raconte ce qui suit :

« J'eus la bonne fortune d'aller voir ce portrait, dit-il, chez M. Ingres. Je me souviens, comme si j'y étais, de l'impression étrange qu'il me produisit, et il me fallut quelque temps avant de m'accoutumer au ton violacé de cette peinture. Je l'ai revue depuis, bien souvent ; j'en ai même fait une copie et je m'explique un mot de M. Ingres que je ne comprenais pas alors : « C'est le temps qui se charge de finir mes ouvrages. » Ce portrait a complètement perdu l'aspect qui m'avait frappé, et voici pourquoi. Les laques dont M. Ingres avait l'habitude de se servir sont de peu de durée, la lumière tend à les absorber. L'huile, au contraire, jaunit, et ses peintures anciennement faites, en perdant leurs tons violacés et en prenant une teinte dorée par l'action du temps sur l'huile, ont gagné, sinon comme couleurs, du moins comme aspect général. »

Je sais que nos peintres qui liront cela vont se dire que tout le monde sait qu'avec le temps un tableau se patine. On sait, en effet, qu'un tableau se patine. Mais on n'a aucune idée nette de la façon dont cette patine va se distribuer. De telle manière que patiner ne signifie rien de plus dans la conception générale que harmoniser. On compte sur la sulfuration, l'oxydation, l'altération, l'évaporation des tons pour lier l'ensemble, comme si nécessairement les violences allaient descendre et les faiblesses monter. Il est cependant évident que la chimie des substances colorantes ne va se préoccuper ni du sujet, ni des lumières, ni des ombres ! Donc, il faut être à même, en plaçant ses couleurs, de prévoir dans quelle mesure avec le temps chacune d'elles sera influencée ; entendez bien, chacune d'elles. Précision toute différente de la vague notion qu'on se fait de la patine.

La *Joconde* est un exemple remarquable du préjudice que la patine peut causer à un tableau dans le cas des altérations de couleurs non prévues.

Notre auteur signale un détail qui n'avait pas encore été relevé, c'est qu'au-dessous du visage, devenu presque incolore de la *Joconde*, la main est restée d'un rose encore très sensible et qui paraît trop rose auprès de la pâleur du visage.

Voici ce qui est arrivé : Léonard ayant à peindre un visage très frais, en a rendu les teintes rosées avec de la garance, qui s'est évaporée dans les blancs ; mais lorsqu'il a peint la main, dont la teinte était moins fraîche et moins rosée, il a recouru à un rouge d'ocre qui, solide, est resté intact. Les terres n'ont pas changé et les garances ont disparu. Les lèvres aussi ont été peintes avec des laques qui se sont décomposées et n'ont laissé que des traces violacées.

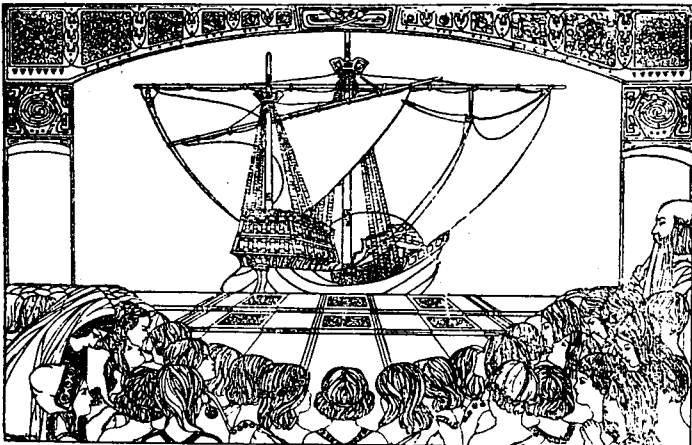
Josephin Peladan nous a donné une traduction du traité de la peinture de Léonard. Nous y lisons :



Feuille de garde pour L'Oiseau Bleu, de « Maurice Maeterlinck ».

Dessin de SUZANNE COCQ.

« La carnation se fera avec du blanc, de la laque et du massicot ; l'ombre sera de noir et de matorique (massicot) et un peu de laque ou de pierre noire. Le tableau, légèrement ébauché, laisse le sécher, puis retouche à sec avec de la laque détrempe dans de l'eau de gomme et qui ait séjourné longtemps dans cette eau de gomme parce qu'elle est meilleure et ne porte point de lustre quand on la met en œuvre. Afin de foncer les ombres, prends de la laque dont je viens de parler, détrempe avec de l'encre gommée, et avec cette teinte, tu ombres plusieurs couleurs : car cette teinte est transparente et elle



Suzanne Coclé

L'Oiseau Bleu, de Maurice Maeterlinck, Palais de l'Avenir.

Départ de « La Galère » emportant les enfants bleus vers la Vie. A gauche, Tytyl et Mytyl, conduits par la Lumière, se dissimulent dans la foule des enfants bleus. A droite, le Temps.

Dessin de SUZANNE COCLÉ.

sera bonne pour donner des ombres à l'azur, à la laque, au vermillon et à quelques autres semblables couleurs. Je dis cela parce que diversément les lumières s'ombrent de laque, simplement gommée, sur la laque sans détrempe, car sans détrempe, cela se met pour le cinabre tempéré à sec. »

La description de ce procédé nous fait comprendre la coloration actuelle de la *Joconde* à peu près monochrome : la base noire et jaune qui a donné les modelés a seule subsisté à l'évaporation des laques.

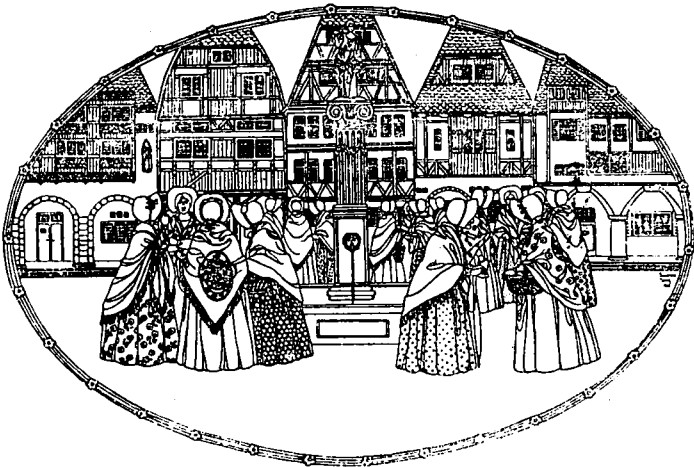
On pourra penser que la *Joconde*, deux fois évaporée qu'elle est, n'en est pas moins restée un chef-d'œuvre. Soit. Prenons des exemples qui nous touchent de plus près. Emile Claus a bien voulu répondre à notre dernière chronique où nous citions comme un terrible exemple de la liberté de la technique son tableau *Vaches traversant la Lys*, en train, disions-nous, de devenir après quinze ans un tableau

terne, alors que l'on se récriait au début, tant il était éblouissant et même criant.

Voici la réponse d'Emile Claus à cette observation : « J'ai fait la même remarque que vous à propos de mon tableau du Musée, *Vaches traversant la Lys*, et cela m'inquiétait; je n'y comprenais rien, attendu que les tableaux qui se trouvent encore dans mon atelier et que j'ai peint avant cette grande toile, ces tableaux ont tous gardé la fraîcheur du premier jour.

« Heureusement, le hasard a fait disparaître toute mon inquiétude.

« Le Gouvernement m'avait autorisé à exposer la *Récolte du Lin*, au Salon de Gand. Ayant trouvé, lors du placement, que ce tableau paraissait sali, j'ai moi-même fait un grand lavage, ainsi que sur les tableaux *Vieux Sapin* et *Soleil couchant*; et avec joie, j'ai constaté, ainsi que mes confrères, que cet aspect terne était dû tout bonne-



Dessin de SUZANNE COCQ.

ment à de la crasse qui s'était collée sur la peinture, surtout sur les tableaux *Récolte du Lin* et *Vieux Sapin* ».

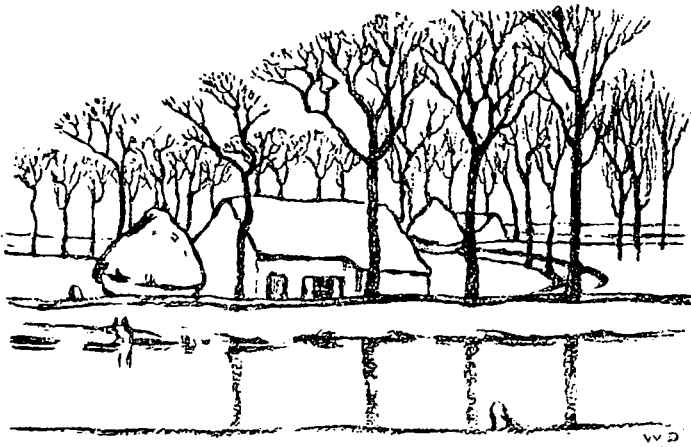
Nous ne serons certainement pas seul à nous réjouir qu'il en soit ainsi. Tous les admirateurs des tableaux du maître le remercieront comme nous d'avoir tenu à nous donner les renseignements ci-dessus.

Mais je suis pour ma part un têtù. Je crois bien que les tableaux lavés par Emile Claus ont repris leur fraîcheur; mais il n'en reste pas à mon avis moins vrai que ce tableau, s'il est d'une technique qui a pu se salir aussi terriblement en quinze années, a tort d'être d'une telle technique. Une technique qui demande un récurage tous les quinze ans me paraît fort dangereuse. Les *Vaches traversant la Lys*, comment peuvent-elles bien se salir tellement dans cette salle? Les salles du Musée possèdent le chauffage central, le parquet est ciré, sans tapis, donc voilà les grandes causes de poussière écartées; dans ce local, il n'y a jamais d'éclairage artificiel, ni pétrole, ni gaz, ni qu'oique ce soit, donc ni sulfuration ni oxydation. La crasse

possible nous paraît, dans cette salle, des plus réduite. Alors, faut-il admettre, puisque l'artiste nous assure que ses procédés de mélange des couleurs les mettent à l'abri de toute altération chimique, faut-il admettre qu'il y a tout de même un défaut dans cette technique? Il y aurait dans le traitement de la surface quelque chose qui la rendrait extraordinairement apte à retenir et fixer la poussière.

Un de nos peintres, dont je fis récemment grand éloge pour sa manière d'établir des plans solides et d'y faire reposer l'atmosphère, possède une technique que je crois des plus dangereuses. Certaines des meilleures de ses toiles, dont la pâte est fort belle et brillante, sont traitées comme un mur en torchis. Je veux parler des œuvres du paysagiste Heini Block.

Le jour où il faudra laver ces œuvres, puisque Emile Claus nous prouve que les lavages sont parfois nécessaires, comment s'y prendra-

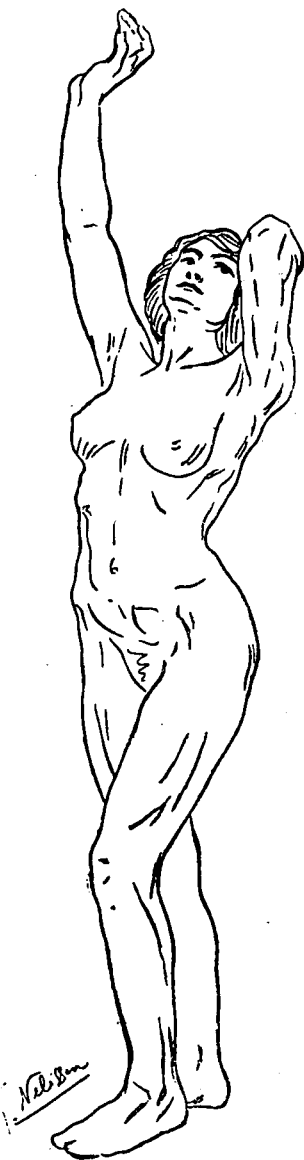


Dessin de DE GOUVE DE NUNQUES.

t-on? C'est à grande eau qu'il faudra laver et avec une brosse assez dure pour entrer profondément dans les trous de la couleur! Il y a même des espèces de petites plate-formes de couleur d'un quart de centimètre d'élévation et qui ne tiennent à la toile que par un mince filet. Supposez là dessus presque sept lavages par siècle! Un métier de ce genre, en dépit de toutes les qualités picturales de l'artiste, est évidemment plein d'inconséquence. Puisqu'il est hors de doute que l'air et la lumière attaquent les couleurs, il est évident qu'il ne faudrait pas multiplier les points par où l'air et la lumière peuvent atteindre profondément la couleur. Une éminence est par conséquent la forme la plus à craindre puisqu'elle donne prise à l'air et à la lumière par des côtés bien plus nombreux qu'une surface lisse. La touche en l'air, dont les côtés débordent, telles les touches du lumnisme et du pointillisme, constitue de vrais flots d'oxydation et de

décoloration dans l'atmosphère. Au contraire, une surface lisse est la forme la plus hermétique possible, celle qui interdit le mieux les entrées et qui semble, par conséquent, devoir le mieux convenir à une matière fragile. La plupart des maîtres anciens ont travaillé selon cette méthode. Il semble qu'ils avaient plus de considération pour la vie des couleurs et savaient qu'il faut les traiter non pas avec ignorance comme des matières brutes, mais comme des choses douées de vie et qui ne cessent pas de vivre sur la toile où elles poursuivent à travers les siècles les phases d'une existence mobile perpétuellement en communion avec les incidents du milieu.

Dans ma dernière chronique, j'ai dit que nous en aurions trop long pour cette fois-là à aborder la question de la nouvelle technique employée par le maître d'Achterbosch, Jakob Smits, dans les derniers tableaux qui figuraient au Salon de Printemps. Nous allons le faire cette fois. Jakob Smits se montre excessivement soucieux de belle technique. Je crois que sa vie éloignée de l'enfièvrement n'y est pas pour rien. Les techniques sont soignées par les solitaires. Fernand Khnopff, malgré sa vie mondaine qui peut donner le change, en est un ; Valerius de Saedeleer, dans sa petite maison des environs de Termonde, est aussi un solitaire ; J. Smits est là-bas, en Campine. Certainement, la solitude développe l'amour et inspire le sentiment de la durée. J'ajouterais qu'il n'y a pas que le sentiment de la durée pour pousser l'artiste à la technique solide ; il y a aussi la sensualité, indispensable, qui fait aimer la belle pâte. Pour prendre un exemple, j'appelle belle pâte celle de Rembrandt. Un de nos maîtres m'écrivait récemment : « Rembrandt a cherché le secret,—et il



Dessin de G. NELISSEN.

l'a trouvé brillamment,—de donner à sa peinture une couleur intense, clair sombre, qui *rejette* de la lumière. » Cette remarque est excessivement précieuse. Avec cette indication, de suite on divise en deux catégories les tableaux : ceux qui rejettent de la lumière, composés de tons qui furent au début violents, et ceux qui absorbent de la lumière ; ceux-ci sont la grande majorité. Un des plus tristes exemples de cette manière est exposé au Musée Moderne de Peintures de Bruxelles, c'est le tableau de Von Stuck, groupe de famille, sale, terne, qui ne possède aucun éclat, ne sera jamais beau, ira tout simplement en noircissant. Il absorbe toute la lumière et la lumière le dévorera. Dans la même salle, presque en face, regardez au contraire le portrait de *dame*, de Carolus Duran. Laissons, si vous voulez, l'interprétation de côté. Je sais que ce tableau est vilipendé par nombre d'artistes. Mais ne considérons en ce moment que l'avenir des couleurs. Voilà une surface qui deviendra belle. Les couleurs sont vives, mais profondes et étoffées ; ce sont là des couleurs dont on sent bien que la lumière ni le temps n'auront raison. Les blancs, les rouges, les verts, les bleus resteront respectivement tels ; l'altération des couleurs se bornera à introduire dans chacun de ces tons la coloration ambrée vers laquelle tend toute action lumineuse prolongée. Il est facile, aujourd'hui, de s'imaginer ce tableau derrière la patine que le temps y mettra. Ce sera superbe !

Les siècles ne parviendront pas à éteindre cette toile. Les couleurs brilleront toujours derrière le miroitement des vernis. Il semble que Jakob Smits, dans sa dernière technique surtout, recherche quelque chose d'analogue. Dans son *Village le soir* et la *Femme en corsage rouge*, on sent comme une volonté de s'insurger contre la fragilité de la couleur. Il a compris que la lumière est, à la fois, pour le peintre, l'amie et l'ennemie. C'est une sorte de minotaure auquel il faut donner trop dans le présent, si l'on veut qu'il reste assez dans l'avenir. Il a compris qu'une surface doit être construite en vue de résister à cet assaut permanent que livrent chimiquement à la molécule colorée, l'air et la lumière. Il fait clair, violent et robuste. Cependant, avec des couleurs claires, il arrive à faire grave, parce qu'il juxtapose les tons presque purs. On comprend que certainement ces couleurs vont continuer à briller comme des lampes dans la pénombre et que les vernis même séculaires ne sauraient les éteindre. Ce que je comprends peu, par contre, dans la technique nouvelle de Jakob Smits, c'est la surface hersée de ses tableaux, qui crée à l'air et à la lumière des millions d'entrées au sein de la couleur ! Il nous semble que cette entrée libre est un danger en opposition avec les précautions affirmées par la pose des couleurs épaisses et vives.

Dans l'état actuel de la chimie des couleurs, le peintre en est presque réduit à opter entre le présent et l'avenir : Carolus Duran, Jakob Smits, Frédéric aussi, vifs comme ils le sont, évidemment sont de l'avenir. A l'opposé, j'ai quelque crainte pour Bastien, Valerius de Saedeleer, qui ont déjà de la patine, et pour le fin portraitiste américain Sherwood, aussi noir que Mellery.

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS

Les Rois de l'air — Comment on devient aviateur — Les Progrès accomplis.

Nous avons tous été émerveillés de la triomphale randonnée que le vaillant aviateur français, Brindejont des Moulinais, a accomplie.

Ce raid aérien fut remarquable non seulement par la distance que l'aviateur a couverte, survolant sept pays : la France, l'Allemagne, la Russie, la Suède, le Danemark, la Hollande et la Belgique, mais par la rapidité, la régularité, la facilité avec lesquelles il fut effectué. Brindejont a ponctuellement suivi le programme de son voyage tel qu'il l'avait conçu. Il l'étudiait depuis plusieurs semaines. Lorsqu'il atterrit au mois de mai dernier au champ d'aviation de Berchem, il m'en confia les grandes lignes :

— Je repasserai bientôt par la Belgique, nous a-t-il dit en nous quittant.

Je le vois encore filant courageusement vers Paris sans se soucier des dangereux remous qui existent toujours au champ d'aviation de Berchem et qui faillirent coûter la vie à plus d'un aviateur. Son appareil tanguait, il était littéralement secoué, mais Brindejont en était le maître absolu. On soupçonnait, de la distance où nous étions, les efforts que l'aviateur devait faire pour le dompter. D'une main sûre, expérimentée, il avait rapidement redressé son Morane, qui, devenu docile, lui obéissait entièrement. Quelques heures plus tard il atterrissait à Paris.

* * *

Brindejont tint promesse. Il repassa bientôt par la Belgique, mais au préalable il avait parcouru près de cinq mille kilomètres en une cinquantaine d'heures, accomplissant le voyage aérien le plus fameux qui ait été fait jusqu'à présent.

Rappelons-en les grandes lignes : c'est un exploit digne d'être consigné pour l'édification de ceux qui plus tard rechercheront les origines et les premières victoires de l'émouvante conquête de l'air.

Parti de Paris le 10 juin l'aviateur effectuait en un jour le raid Paris-Varsovie, soit 1,400 kilomètres ; le 15 juin il quittait Varsovie pour Dvinsk, 550 kilomètres. Le lendemain il reprenait son vol pour Saint-Pétersbourg, 450 kilomètres, où il atterrissait sans incident. Des réceptions officielles, des fêtes dont il fut le héros le retinrent dans cette ville jusqu'au 23 juin. Ce même jour il réussissait le voyage Saint-Pétersbourg-Revel, 350 kilomètres, s'appêtant à franchir la Baltique, ce qu'il faisait le surlendemain, atterrissant à Stockholm sans encombre et couvrant 400 kilomètres. Nouvelles réceptions officielles et le 29 juin Brindejont quittait la capitale suédoise pour aller saluer celle du Danemark. Il arrivait à Copenhague le même jour, ayant fourni 610 kilomètres. Le 1^{er} juillet il partait

pour La Haye, 700 kilomètres, et le lendemain il terminait son voyage de capitale à capitale à l'aérodrome de Villacoublay, près de Paris, soit 400 kilomètres. C'est donc un parcours de 4,800 kilomètres qu'il a effectué en moins de 50 heures, déduction faite des escales.

Brindejone des Moulinais a accompli ce voyage pour montrer ce que l'on peut obtenir de l'aéroplane et du moteur actuels. Il a choisi dans cette intention un parcours qui le mettait en présence de toutes les difficultés que l'aviateur peut rencontrer : traversées de bras de mer importants, vols et atterrissages par tous les temps, sur des terrains inconnus, difficultés du repérage de direction, etc. Son voyage a été fait sans aide d'autre sorte, au moment de la descente et à celui du départ, que celle qu'il trouvait sur place.

Le jeune aviateur nous a raconté avec humour combien il avait dû parlementer à Wanne avec des paysans pour qu'ils consentent à mettre son hélice en mouvement. Tous ces braves gens l'examinaient avec une grande admiration, un respect considérable, mêlés d'une « sainte frousse ». Enfin il décida le plus courageux d'entre eux à faire tourner l'hélice. Ce téméraire crut qu'il allait à la mort. Il embrassa les siens, fit un signe de croix et résolument se dirigea vers l'hélice qu'il eut vite mise en mouvement. Brindejone était déjà loin que le bonhomme se tâtait encore, de tous les côtés, étonné d'être demeuré entier !

En 10 heures 57 minutes, Brindejone a couvert la distance de 1,400 kilomètres qui sépare Paris de Varsovie, ne faisant que deux escales pour se ravitailler. Il vola entre Wanne et Berlin à la vitesse fantastique de 215 kilomètres à l'heure. A Berlin l'atterrissage et le départ de l'aviateur se firent par une véritable tempête, ce qui n'inquiéta nullement Brindejone.

Le courageux sportsman a fait le récit suivant de son exploit à un organe spécial :

« De Paris à Varsovie, la route ne fut pas dangereuse et je n'eus guère à lutter que contre le vent ; par exemple, il était de taille, à Berlin notamment, où je vins atterrir en pleine bourrasque. Je trouvai, du reste, l'aérodrome de Johannisthal presque désert, car on ne m'attendait nullement par ce temps troublé. L'aviateur Von Gorissen me reçut absolument comme un ami et j'allai me reposer un peu chez lui. Puis je repartis. Le vent soufflait toujours avec une violence que je n'aurais pu soupçonner ; les arbres en étaient déracinés et les cheminées emportées. Cela ne m'empêcha pas de coucher le soir à Varsovie, ainsi que j'en avais formé le projet. Je continuai ensuite jusqu'à Saint-Petersbourg, où je reçus un accueil inoubliable, surtout de la part des officiers aviateurs de l'aérodrome de Gatchina. Ils organisèrent en mon honneur une réception grandiose, au cours de laquelle furent exécutées des danses russes au son des « balaïka » (instruments de musique employés en Russie). Cette manifestation était présidée par le général Siskiewich, chef de l'aéronautique militaire russe, qui me remit une carte pour le général Hirschauer. Je me suis acquitté de cette commission tout à l'heure.

» M. Bouris Souvorine, directeur du *Novoïe Vremia*, offrit également, dans un restaurant de Saint-Petersbourg, un dîner qui réunit 150 personnes et auquel assistait le Ministre de la Marine russe.

» Le grand-duc Alexandre, dont la femme se trouvait cet après-

midi à Villacoublay pour me féliciter, me remit de la part du Tsar, l'ordre de Sainte-Anne, ainsi que l'insigne des aviateurs russes.

» La Russie ne présente aucun terrain d'atterrissage et ce ne sont partout que des sapins.

» La partie la plus désagréable de mon voyage fut, au retour, la traversée de la Baltique, pour aller de Revel à Copenhague. Ce vol, de 395 kilomètres au-dessus de la mer, me sembla horriblement long, d'autant plus que je me trouvais en plein brouillard; je prenais même parfois des nuages pour des îles et devais marcher constamment à la boussole. J'aperçus cependant sept des torpilleurs russes échelonnés sur le parcours.

» L'accueil qui me fut fait à Copenhague fut peut-être plus chaleureux encore que celui qui m'avait été réservé à Saint-Pétersbourg; dans ce petit pays du Danemark, si peu connu, existe, pour la France, un amour qu'on ne peut s'imaginer. Je fus porté en triomphe sur les têtes des spectateurs, qui sautaient, suivant l'usage du pays, en poussant des hurrahs; ils me lançaient aussi des bouquets de fleurs dont certains venaient me frapper avec force le visage. Ma posture n'avait, à ce moment, rien d'enviable, mais les Danois ne s'en apercevaient pas, tout à leur joie d'acclamer un aviateur français.

» Le roi de Danemark me reçut dans ses appartements particuliers et me remit la plus haute dignité nationale : l'ordre du Danebrog. Ne sachant en quels termes m'adresser ses félicitations, il me dit simplement en me décorant : « Ecoutez, vous l'avez bien mérité !... »

« De Copenhague à Paris, mon voyage fut assez agréable.

» A Hambourg, les Allemands s'excusèrent de n'avoir pas été préparés à « l'honneur » pour me recevoir; ils me traitèrent avec les plus grands égards et, malgré le peu de durée de mon escale, me firent visiter un Zeppelin.

» Je ne m'éternisai pas à La Haye et j'en repartis ce matin, en présence du Prince-consort. Il pleuvait assez fort et je me dirigeai à la boussole jusqu'à Cambrai; je suivis ensuite le chemin de fer jusqu'à Compiègne où je fus heureux d'arriver pour déjeuner avec mes camarades, venus me chercher pour me ramener à Villacoublay. Le Conseil municipal m'offrit, au nom de la ville de Compiègne, un artistique coffret ciselé.

» Je suis heureux, croyez-le bien, d'avoir pu mener à bien ma randonnée à travers les capitales européennes, car elle n'a pas été inutile. Mon voyage a été un stimulant fantastique en faveur de l'aviation et a contribué à grandir encore le prestige de la France aux yeux des autres nations.

» Ce résultat me fait un plaisir extrême, car il est toujours agréable pour un Français de pouvoir augmenter le patrimoine de gloire de son pays. »

* * *

Brindejonc des Moulinais concourait pour la Coupe Pommery, qui dote celui qui réussit le plus long vol en un jour d'un prix de cinquante mille francs.

Le règlement de cette Coupe prévoit une compétition semestrielle pendant trois années. La Coupe instituée en 1910 sera définitivement attribuée au vainqueur de la dernière période semestrielle qui prendra fin le 31 octobre de cette année.

Il est intéressant de rappeler les noms des aviateurs qui se sont adjugés les précédentes épreuves semestrielles :

- Au 30 avril 1911 : Védrières, Paris-Poitiers (293 kilomètres) ;
- Au 31 octobre 1911 : le même, Paris-Angoulême (394 kilomètres) ;
- Au 30 avril 1912 : Bedel, Paris-Biarritz (656 kilomètres) ;
- Au 31 octobre 1912 : P. Dancourt, Valenciennes-Biarritz (852 kilomètres) ;
- Au 30 avril 1913 : Guillieaux, Biarritz-Kollum (1,255 kilomètres) ;
- Au 12 juin 1913 : Brindejonc des Moulinais, Paris-Varsovie (1,400 kilomètres).

* * *

Comment Brindejonc est-il devenu aviateur ? De façon bien curieuse. Il y a quelque trois ans, en 1910, Brindejonc villégiaturait sur une plage bretonne lorsqu'il vit évoluer le long des côtes le petit appareil de Santos-Dumont que son aspect élégant, gracieux et mignon a fait dénommer « demoiselle ». Les évolutions de l'aviateur émerveillèrent le jeune homme. Il sollicita d'un aviateur de ses amis la faveur de l'accompagner en « aéro ». Peu après il s'essaya lui-même et bien rapidement il obtint son brevet de pilote, au commencement de 1911. Immédiatement il fit preuve d'une science très grande de l'aéronautique. Son sang-froid, la technique qu'il possédait de l'aéroplane lui permirent de s'affirmer dès ses premiers vols comme un pilote d'avenir. Il commença par battre le record de l'altitude atteignant 3,300 mètres, il effectua dans la suite le voyage Pau-Perpignan et retour par la montagne, il participa au Circuit d'Anjou, tenta le raid Paris-Berlin mais dut atterrir à Bonn.

* * *

Nous voilà loin du jour où la traversée de la Manche, réussie par Blériot, étonna le monde. Depuis les aviateurs ont fait du chemin, c'est le cas de le dire.

Ils ont réalisé à peu près aujourd'hui les progrès de la science aéronautique que le malheureux capitaine Ferber, l'une des premières victimes de l'aviation, avait tracés en ces phrases brèves :

« De colline à colline — de ville à ville — de capitale à capitale — de continent à continent. »

Le vol de continent à continent reste encore à exécuter. Il a été tenté par un aviateur français qui avait projeté de voler de Marseille à Alger par dessus la Méditerranée. Il n'a pas réussi mais le temps n'est certes pas éloigné où cette dernière performance sera un fait accompli.

Que faut-il en conclure ? L'aviation a-t-elle fait des progrès si considérables en ces dernières années ? Non. L'aéroplane du début et celui d'aujourd'hui sont sensiblement les mêmes. Seul le moteur a été modifié. Le principe du moteur extra-léger — 1 kilogramme par cheval-vapeur — a été remplacé par celui des moteurs de divers types dont le poids varie entre 1 kil. 500 et 2 kilos par cheval-vapeur. Ces moteurs consommant moins d'huile et d'essence que les moteurs légers, doivent emporter moins de combustible, ce qui compense l'augmentation de poids du moteur.

Quant à l'aéroplane lui-même, il a reçu certains perfectionnements, mais qui constituent des améliorations de détail. Les trains d'atterrissages, les ailes ont été consolidés, les commandes sont dou-

bles, en sorte que si l'une manœuvre mal ou ne fonctionne plus du tout, la seconde vient en aide au pilote.

De même la force du moteur a été considérablement accrue. Au début de l'aviation on se contentait de moteurs d'une puissance de 20 à 30 chevaux. Actuellement on en utilise de 140 jusqu'à 160 chevaux ! C'est ce qui permet aux aviateurs d'atteindre les altitudes de 5 à 6,000 mètres.

Mais où les recherches des savants, des ingénieurs et des constructeurs portent surtout, c'est du côté de la stabilité automatique des aéroplanes. C'est elle qui doit assurer la sécurité de l'appareil et l'existence du pilote et des passagers. Rien de réellement pratique n'a été trouvé jusqu'à présent. C'est de cette découverte que dépend cependant le sort de l'aviation, son utilisation pratique.

Le commun des mortels qui assistent aux vols des pilotes ne se font pas idée de l'effort continu que l'aviateur doit soutenir.

Il faut, dit M. de Saint Fégor, que le pilote pendant le vol fasse preuve d'une attention ininterrompue, d'où une tension si dure que l'on admet qu'il est difficile, à moins de facultés absolument spéciales, de la maintenir plus de deux heures. Ce chiffre est d'ailleurs celui que les grandes Compagnies de chemins de fer ont adopté pour la conduite de leurs grands express, qui changent de machine et de mécanicien à peu près toutes les deux heures. De même dans l'armée, on admet que les reconnaissances militaires ne devront pas être de plus de 200 kilomètres, ce qui correspond aux mêmes limites.

Si des aviateurs remarquablement doués ont pu faire beaucoup plus et voler jusqu'à six heures d'une traite, il faut considérer de telles performances comme de splendides exceptions et non comme des résultats sur lesquels on peut compter

FERNAND GERMAIN.

LA SAISON A SPA

Nul n'ignore les difficultés que rencontrent depuis quelques années ceux qui, avec un dévouement inlassable, s'ingénient malgré tout à attirer et garder dans la jolie cité ardennaise, patrie d'Annette et Lubin, célèbre dans le monde entier depuis des siècles, une clientèle élégante et nombreuse.

Un comité local a été constitué sous le nom de *La Société des Amis de Spa*. M. Gaston Haardt, une sympathique personnalité bruxelloise, qui a pris à cœur les intérêts de la ville bobeline dont il est un des hôtes d'été les plus fidèles, en est un des dirigeants les plus zélés et les plus entendus. Sous son impulsion, une propagande active et d'incessants efforts ont été accomplis.

Un programme de fêtes, sensationnel et copieux, a été élaboré cette année, ce qui fait que, depuis un mois déjà et jusque fin septembre, il ne se passera pas de jours où, dans la ville du Pouhon, au superbe Parc de Sept Heures, au Casino récemment édifié, sur le lac de Warfz, sur les hauts plateaux où hippodromes, stands, pistes ont été aménagés, l'une ou l'autre manifestation sportive, artistique ou mon-

daine n'intéressera et ne réjouira les villégiateurs installés en foule dans les villas et les hôtels.

Rien que pendant le mois d'août, le Casino, parmi ses fêtes extraordinaires, a inscrit un Festival Russe avec le concours de M. Krijanoski, 1^{er} ténor de l'Opéra de Saint-Pétersbourg, M^{me} de Nabokoff, cantatrice et M^{lle} Wihl, pianiste; une représentation de *Carmen* avec M. Noté et M^{lle} Simyane dans les rôles d'Escamillo et de la cigarière amoureuse; une représentation du *Barbier de Séville*, avec M^{me} Landouzy; une autre de *La Dame Blanche*, avec M. Clément.

Le 17 août, un Festival Wagnérien permettra d'applaudir le fameux ténor Van Dyck et M^{lle} Maritza d'Heilsone, de l'Opéra Comique.

On sait quel luxe artistique a été prodigué par les frères Chambon dans la décoration de la salle du Théâtre de Spa, entièrement remise à neuf après l'incendie d'il y a quelques années. L'orchestre est très satisfaisant; les chambrées sont complètes, même les jours où la troupe ordinaire interprète, sans l'appoint de retentissantes vedettes, avec homogénéité, le répertoire courant d'opérettes en vogue et d'opéras-comiques.

* * *

A l'hippodrome de Sart, du 3 au 18 août, s'égrènent sans interruption les journées d'un Concours hippique international qui suit immédiatement en importance les séances de printemps au Cinquantenaire, à Bruxelles, et les trois grandes réunions de courses organisées par la Société Internationale des Steeple-Chases.

Un fort contingent d'officiers étrangers, des français surtout, participe au Concours hippique dont les premières journées ont remporté, tant au point de vue mondain que sportif, un succès complet. Nos compatriotes, d'ailleurs, y font la meilleure figure à côté de leurs concurrents, et il sera intéressant de voir si nos Guides ou nos Lancers pourront, dans le grand Military International, prendre la revanche du succès récent des dragons et cuirassiers français à Bruxelles.

* * *

Le golf a aussi à Spa des adeptes fervents. Le lieutenant-colonel Henri Peltzer préside le comité du Golf-Club qui dispose d'un champ merveilleusement aménagé sur la plus belle hauteur de Spa-Extension, tout à proximité du grand Hôtel du Balmoral. Le cadre dans lequel les joueurs se livrent à leur sport élégant et hygiénique est prestigieux, à l'extrémité de la jolie promenade de la Corniche. Les réunions quotidiennes du Golf-Club sont des plus suivies. Les concours, chaudement disputés, sont dotés de prix importants. Le colonel Peltzer a réussi à créer à Spa un centre de golf qui conquiert à l'étranger une légitime réputation.

* * *

Et tout cela donne à la jolie villette aux sept fontaines un air de fête continuelle. La *Société des Amis de Spa* et les quelques hôtes de marque qui se dévouent et secondent l'Administration communale auront bien mérité des spadois d'abord à qui ils ramènent leur prospérité d'antan, des baigneurs ensuite à qui ils assurent des plaisirs incessants et variés.

FERNAND LARCIER.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

J.-H. ROSNY AINÉ: *Dans les Rues* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — « Voici le deuxième roman de la série des *Rafales*, dit l'auteur, dans son *Avertissement*, et il ajoute: « Il n'est pas inutile d'avertir le lecteur que c'est le fond du gouffre... » En effet, il serait difficile de tomber plus bas et dans une abjection plus profonde, que ne le fait Jacques Leraude, fils d'une famille de bourgeois aisés, que la mort du père et des revers successifs ont jeté dans la misère noire. Jacques, dans le quartier populeux et sinistre où il vit, est pris par la *Rue*, il s'enrôle dans une bande de mauvais garnements, de onze à treize ans, dont bientôt, grâce à de réelles qualités de décision, de sang-froid et de commandement, il devient le chef. Simples chapeards d'abord, les gosses sous sa direction passent au vol à l'étalage, à la cambriole ensuite, pour finir par le classique assassinat de la vieille qui « ne veut pas se taire ». Il faut voir avec quelle précision méticuleuse, M. J.-H. Rosny montre cette dégringolade, de la maraude vers le vice et vers le crime, de ce jeune garçon, qui, de loin en loin, a des rappels de conscience, mais que la *Rue* tient sans vouloir le lâcher. *Dans les Rues* est un vigoureux roman, très moral en soi; malheureusement il ne sera pas lu par ceux auxquels il serait profitable — les petits bourgeois et les artisans trop souvent insoucieux de la progéniture —. Quant aux lettrés, cette lecture sera pour eux un régal, non parce qu'avec l'auteur, ils pénétreront dans les bars de rôdeurs et d'apaches, mais à cause de la maîtrise de l'écrivain, une fois de plus affirmée.

* * *

CLAUDE FERVAL: *Un Double Amour* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — « Ad principem ut ad ignem amor indissolubilis ». Ne vous frappez pas. Ce n'est pas un sermon que j'entame et ces sept mots latins ne sont pas tirés des Évangiles. Ils signifient: « Amour indissoluble au Prince comme au Feu de l'autel », ils formaient la devise singulièrement prophétique de François de la Baume, lieutenant général des armées et aïeul de Louise de la Vallière. Comme ce *Double amour* pour Dieu et pour le Roi, va justifier cette devise de son ancêtre en la future carmélite, « en cette favorite », dit M. Jean Richepin, dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, « en faveur de laquelle on est

» forcé de pardonner à toutes les favorites royales ».

L'étude que consacre M^{me} Claude Ferval à Louise de Vallière a toute la valeur d'une œuvre historique en même temps que le charme du roman le plus pathétique. En pouvait-il être autrement lorsqu'il s'agit d'une des figures les plus touchantes de l'Histoire, de celle dont Bussy-Rabutin, peu suspect de bienveillance, a pu dire qu'elle « aimait la personne du roi si fortement » qu'on vit bien qu'elle l'eût aimé autant » s'il avait été un simple gentilhomme et elle » une grande reine ».

Chez Ollendorff.

PAUL SEIPPÉL: *Romain Rolland* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Maintenant que voici, de par le verdict de l'Académie française, M. Romain Rolland sacré grand homme, les critiques vont disséquer son œuvre et l'étudier dans ses rapports avec la vie de celui qui la conçut. À M. Paul Seippel revient l'honneur d'être le premier de ces biographes et nul, plus que lui, n'était qualifié pour parler de l'homme et de ses écrits, puisque, dès le 2 juillet 1905, dans un article du *Journal de Genève*, il présentait *Jean Christophe* au public et lui consacrait des lignes enthousiastes déjà. Son admiration pour celui qui, par la suite, devint son ami, n'est donc point née par l'engouement provoqué, ces derniers mois par la haute distinction accordée à M. Romain Rolland. Non, M. Paul Seippel a suivi, pas à pas, l'élaboration de ce formidable roman en dix volumes qui comptera, quels que soient ses défauts, parmi la demi-douzaine d'œuvres de notre temps auxquelles l'avenir fera un sort. C'est vous dire que ce livre est un commentaire précieux de *Jean Christophe* et qu'il mérite d'être lu, par ceux surtout que la lourdeur et les obscurités de cette longue histoire aurait rebutés et qui n'en auraient pas saisi la haute portée philosophique, dans toute sa plénitude.

* * *

RICHARD RAUFT: *L'Illustré Famille* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — « Moi aussi, un jour, j'aurai une femme... pourvu qu'elle ne soit pas comme ma mère !... » Je m'arrête à ces deux lignes qui closent ou à peu près *L'Illustré famille* et résumant de façon lapidaire ses trois cents pages. Ce cri d'amère tristesse qui semble criminel dans la bouche d'un fils,

Max Charmot, le héros de ce livre le justifie tout au long de ce récit, autobiographique en sa forme. N'allez pourtant pas croire à une sombre tragédie, à de grandes scènes dramatiques, avec tremolos à la clef. Non, non, rien de tout cela. De la bonne humeur, de l'humour, de l'ironie, féroce cependant et l'émotion ne vient que tout à la fin, lorsque Max Charmot qui aime une charmante et honnête jeune fille, dont il attend un bébé, est contraint de venir s'installer avec elle à Bruxelles — dommage que la documentation de M. Richard Raufft sur Bruxelles soit si rudimentaire — pour éviter d'être envoyé faire son service militaire en Afrique. Il a, en effet, été désigné pour un régiment d'Alger, grâce aux démarches de sa mère, la toute belle M^{me} Charmot-Desrolles, un odieux tyran domestique qui a fait de la vie de son mari et de celle de son fils un long martyre.

Chez Plon-Nourrit et C^o.

ETIENNE BRICON: *Micheline Quinette* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Fille d'un philosophe illustre, élève de Renan, et d'une mère follement dissipée, qui ne lui a donné que de déplorables exemples. *Micheline Quinette* a dû faire son éducation elle-même. Le vague fond de scepticisme lui légué par son père, mort trop jeune, ne l'a pas armée contre la vie et comme elle ne pouvait attendre aucun enseignement de sa maman, trop belle et trop évaporée, elle a fait sa pâture des philosophes et surtout de Nietzsche. Ces lectures, mal digérées, lui ont fait une âme avide d'indépendance et de liberté, encore que naturellement droite. Un jeune poète l'aime, il lui est très sympathique et à deux ils feraient le couple rêvé, mais vient un homme mûr, dont toutes les femmes raffolent, un aigrefin au passé plus que trouble. Malgré la désapprobation discrète de son entourage elle épouse le pseudo-comte de Roquebrune. Celui-ci la vole, la trompe et meurt très opportunément au moment où le strabisme de ses combinaisons financières va provoquer l'intervention du parquet. La honte qu'elle en ressent la détourne de se donner à son poète qu'elle a revu et elle va finir ses jours dans un cloître.

M. Etienne Bricon a écrit là une belle étude psychologique d'un sentimentalisme de bon aloi, que devraient lire et méditer toutes les nietszchéennes de vingt ans préoccupées de « vivre leur vie ».

* * *

JEAN MORGAN: *Sur le Seuil de l'Amour* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ses parents morts, ne laissant après eux que des bribes

d'une fortune autrefois imposante, Brigitte Servet se voit, à dix-neuf ans, sans appui et avec la charge d'un jeune frère pas encore adolescent. Comme elle est courageuse et instruite, elle poursuit ses études tout en surveillant l'éducation du petit François dont elle a entrepris de faire un homme de valeur. Elle y parvient, mais en s'immolant soi-même. En effet, un jeune homme, médecin d'avenir, a passé dans sa vie, il l'a aimée et elle ne l'aimait pas moins. Et parce que François, alors en pleine formation, lui a marqué son déplaisir d'une union éventuelle avec Pierre Neyraud, dont il était violemment jaloux, Brigitte a cédé, elle a découragé Pierre, refusant de vivre sa vie, pour faire celle de son frère. Ceci était évidemment un tort, c'était traiter le gamin en enfant gâté et lui rendre le pire service. Elle s'en aperçoit trop tard, car à peine ses études terminées le jeune homme s'expatrie et l'abandonne tout à fait, peu soucieux et peu reconnaissant de son sacrifice.

Sur le Seuil de l'Amour est un roman mélancolique et sentimental à souhait, un peu illogique peut-être et dont l'exposition traîne au long d'un nombre de pages trop grand, ce qui ne l'empêchera pas, du reste, d'obtenir un succès, à de certains points de vue, mérité.

Chez Nelson et C^{ie}.

VICTOR HUGO: *Les Travailleurs de la Mer*, tome II (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — Dans ce tome second et dernier de l'admirable drame, on voit le récit si universellement connu et admiré du combat de Gilliatt et de la pieuvre, et le dénouement du mystérieux attachement qui liait le valeureux marin à la douce Déruchette.

A notre époque d'égoïsme et d'utilitarisme à outrance on ne peut s'empêcher d'être saisi d'étonnement et de respect devant une aussi magnanime abnégation. C'est la totalité du sacrifice dans l'infini de la douleur.

* * *

MARQUIS DE SÉGUR: *Du Rhin à Fontainebleau* (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — A l'heure où les questions militaires sont de nouveau l'objet de toutes les pensées, ces récits de batailles seront accueillis avec faveur dans tous les milieux qu'une même préoccupation unit dans un même élan de patriotisme. La campagne de 1814 occupe la plus grande partie du volume. La patrie est envahie, la nation divisée; dans ces conditions effroyables il faut combattre chaque jour, au cœur de l'hiver, avec des troupes épuisées, manquant souvent de

vivres, d'abris, de munitions, un contre dix, même contre vingt. Par ces récits virils nos fils apprendront à tremper leur courage, pour être prêts aux sacrifices que la patrie pourra leur demander un jour.

Chez Bernard Grasset.

REYNÈS-MONLAUR: *Le Songe d'Attis* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — En parcourant les pages liminaires de ce roman, je me suis arrêté sur cette phrase qui n'a pas été sans me causer certaine appréhension, d'autant plus que l'auteur de cette reconstitution hellénique se recommande de plusieurs livres préfacés par des prélats: « Je n'ai voulu, » dit-il, ni ressusciter une civilisation de décadence, dont j'ai écarté volontairement la partie corrompue et obscure, ni faire une œuvre d'érudition. » Or, je vous le demande, que devient la vie des Athéniens si l'on en distrait la Volupté? Je m'apprêtais donc à déguster une quelconque fadaise à la sauce antique, à l'usage des demoiselles de pensionnat... Et j'ai trouvé un livre de Beauté, un poème tout vibrant d'idéalité et de Foi. *Attis*, femme de Stéphanos, poète épique du premier siècle, est tourmentée par le problème de l'au-delà. Pas plus que son mari, elle ne croit aux fables mythologiques et le seul amour de la vie douce et facile ne suffit pas à son âme inquiète. Elle pressent autre chose, un vrai Dieu, qu'enfin elle trouve dans un voyage aux rives du Jourdain. C'est l'histoire de sa conversion et de celle de son mari que nous fait M. Reynès-Monlaur en un style élégant et souple qui justifie pleinement le succès de ses œuvres précédentes.

* * *

SAM LÉVY: *Le Déclin du Croissant* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — L'observateur perspicace qui se penche sur les pages de l'histoire de la guerre des Balkans, en approchant du colosse turc pantelant, est très surpris de constater que ses pieds n'étaient pas d'argile, que sa charpente était solide et son outillage adéquat.

Pour pénétrer la troublante énigme qui hante son esprit, pour savoir pourquoi le mamouth a été terrassé, il n'a qu'à lire *Le Déclin du Croissant*, de Sam Lévy, ancien rédacteur en chef du *Journal de Salonique*.

Alors il comprendra comment un organisme, parfait en apparence, s'est disloqué, provoquant un désastre lamentable, une catastrophe unique dans l'histoire des peuples.

* * *

LUDOVIC DE GUILLEBON: *Sur la Laude* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Un groupe de batteries se trouve immobilisé, pour plusieurs semaines au camp de Coëtquidan, parce que quelques cas de pneumonie se sont déclarés parmi les chevaux. Un des capitaines utilise les loisirs de cette quasi-villégiature forcée à écrire, au jour le jour, des notes sur divers sujets d'actualité militaire, dont les incidents de la manœuvre du matin, des conversations au mess, les lectures de la veille, lui fournissent la matière. Ces notes, que publie aujourd'hui le capitaine de Guillebon, étudient nombre de questions intéressantes, telles que le recrutement, la condition des sous-officiers, les conférences régimentaires, dont elles dénoncent la faillite, prévue d'ailleurs par les esprits clairvoyants. Elles montrent encore le rôle archaïque qu'écrivains et dramaturges font jouer à l'officier dans le roman ou sur la scène et tout cela, avec bien d'autres choses encore, est dit dans un style simple et familier, mais sans aucune vulgarité bien entendu, dans la forme qu'il faut, enfin, pour exposer des idées justes, sensées, aussi éloignées de l'humanitarisme utopique et sot à moins qu'il ne soit criminel, assez en faveur de nos jours, que du caporalisme féroce des siècles passés.

Chez Eugène Figuière et C^{ie}

GASTON CH. RICHARD: *Madeleine et Jean* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Oh ! la belle, la poignante histoire que celle de Madeleine, amante et martyre, un des types d'amoureuses les plus purs que la littérature ait créés, de ces temps derniers. De par son point de départ, le roman était singulièrement difficile et délicat à écrire et M. Gaston Ch. Richard, dont, semble-t-il, c'est la première œuvre, s'en est tiré en maître. Mais, au fait, voici de quoi il s'agit. Un jeune peintre, au cours d'une débauche dans une maison close, a pour compagne d'une nuit, une fille intelligente et instruite qu'une véritable fatalité a fait échouer récemment dans ce bouge. Il s'éprend d'elle, l'enlève et les six ans d'amour continu qu'ils vivent ensuite prouvent qu'il a fait non seulement une bonne action, mais leur bonheur à tous deux. Une rencontre fortuite, celle d'une ancienne pensionnaire de l'enfer d'où il a tiré Madeleine, lui remet en mémoire le passé de son amie. Cela devient chez lui une obsession ; pour oublier, il boit, il est infidèle et la pauvre femme qui a compris, le quitte. Il la cherche en vain et ne la retrouve que pour la voir mourir dans ses bras.

Mais tout cela ne dit pas tout le charme mélancolique et prenant de ce récit qu'il faut lire et relire.

* * *

JULES LEROUX: *La Muse Noire* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Deuxième édition d'une suite de poèmes à la louange
Des hommes aux mains noires
Qui n'ont jamais chanté,
... De ceux qui ont lutté
Sans espoir de victoire.

On pense à Verhaeren, on pense à Constantin Meunier, on pense à Happe-Chair. Nous avons signalé du reste en son temps, la première apparition de ces vers rudes, pleins de pitoyable sympathie et marqués d'un relief intense et vigoureux.

Chez Bloud et C^{ie}

ABBÉ G. DAVOT: *L'entretien de Jésus avec le Jeune Homme riche* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Mort l'an dernier. l'abbé Davot, curé et missionnaire, orateur éloquent et chaleureux a laissé un grand nombre de notes, de méditations, de brouillons de sermons et de conférence dont les éditeurs de ce livre ont fait une « Retraite ». Le tout est relié d'ailleurs par l'enchaînement d'un plan général qui conduit le jeune homme — car l'auteur de ces pages s'est surtout occupé de jeunesse — par étapes. de la considération du sens de la vie et de l'examen soigneux de sa conscience, jusqu'au souci de la perfection et au goût de l'apostolat. Les fragments reproduits ici sont d'une belle tenue littéraire, bien que la littérature dût être le moindre souci de celui qui les écrivit. Ajoutons que ce volume porte le *Nihil obstat* et l'imprimatur de l'évêque d'Evreux et de l'archevêque de Paris. En ce temps de modernisme schismatisant, il est bon de s'assurer de l'orthodoxie des livres qu'on lit.

Chez Alfred Leclerc.

HENRI D'ALMERAS: *Les Dépareillées* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — M. d'Almeras auquel nous devons déjà deux ou trois bons romans et de nombreuses études historiques et notamment cette intéressante série de *La Vie Parisienne*, sous les différents régimes que connut la France, depuis la prise de la Bastille, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, nous raconte aujourd'hui la dernière aventure amoureuse de son ami Jean de Fontbrun, mort à quarante-neuf ans et de par sa propre volonté, pour éviter d'être un jour quinquagénaire. Il a créé là non point un type, trop souvent vulgaire et banal, de don Juan, mais un exemplaire original de

l'homme passionné, qui depuis son adolescence n'a vécu que pour aimer, ce qui ne veut pas dire pour séduire et auquel une situation indépendante permettait de mépriser tout ce qui n'était pas l'amour et ne servait pas à l'amour. Plus encore qu'un récit, encore que celui-ci soit singulièrement attachant, *Les Dépareillées* sont, encore une fois, une étude, pleine de subtile observation, de l'éternel féminin.

Chez E. Sansot et C^{ie}

LÉO CLARETIE: *Feuilles de Route en Roumanie à travers le pays* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Voici un livre de chaude actualité. M. Leo Claretie publie la deuxième série de ses *Feuilles de Route en Roumanie*. Ce sont de vives et pittoresques impressions de voyages qui nous promènent de la Cour Royale et de la capitale dans les provinces, des bords du Danube aux Carpathes, de Sinaïa aux Salines, de Slanic à Prahova, et au Monastère de Cernica. Les mœurs, les coutumes, les costumes de la Roumanie actuelle, nous sont révélés avec un art curieux. Cet ouvrage donne l'impression d'une Roumanie intelligente, jeune, active et forte, vouée à un rôle considérable dans la question d'Orient, où elle sera le plus grave contrepois à l'équilibre des Etats Balkaniques.

Ce livre vient à son heure, au moment où la Roumanie attire l'attention de l'Europe.

Chez F. Alcan.

F. PAULHAN: *L'Esthétique du paysage* (un vol. in-16 ill. à fr. 2.50). — Pourquoi prend-on plaisir à voir un paysage peint? Et quelle est la valeur esthétique de ce plaisir? Tout d'abord, ce paysage apparaît comme un portrait de la réalité, et l'auteur recherche les causes diverses et les formes variées de l'amour de la nature. Il montre ensuite que le paysage est une occasion, pour l'artiste, de créer un monde nouveau qu'il marque, par son style et par sa technique, de sa propre individualité.

Puis l'auteur analyse l'âme des paysages et tâche de faire voir comment on peut retrouver dans la nature, et surtout dans la nature interprétée par l'artiste, l'humanité même et quelque chose aussi qui dépasse l'humanité.

Dans la seconde partie du livre, l'auteur étudie des mondes différents créés par divers artistes, par diverses écoles, mondes tragiques ou sereins, hostiles ou caressants, mondes de pensée et d'ordre ou simplement de lumière et de couleur, et, par là même, encore significatifs.

MEMENTO

❧ *Music-Hall de Luna-Park.* — L'« Homme qui tombe », et c'est tout ; il s'appelle Otto Viola ; il s'habille en gandin burlesque ; il monte sur des tables, des tonneaux, des empilements de chaises et il se laisse tomber, flegmatique, du haut de ces échafaudages. C'est étonnant de hardiesse, c'est drôle, c'est stupide même si l'on veut, mais c'est neuf comme idée.

Avec Sirène Nord et ses deux sœurs, toutes trois gracieuses et adroites plongeurs se jouant dans un transparent bassin d'eau verte, Viola est le clou du spectacle actuel du Music-Hall constamment renouvelé de Luna-Park.

Il faut signaler pourtant aussi Léa Manti, qui, ses deux petits doigts aux lèvres, siffle comme ne le ferait pas un fifre expert et retentissant ; les frères Twins qui font avec une élégante souplesse des démonstrations de lutte romaine ; les Charles qui jonglent avec dextérité ; d'autres acrobates intrépides, et enfin, une série de pittoresques et joyeux numéros de danse : par quatre Américaines qui peuvent sans trop de vanité se dire des « Beautés », par Ralia et Memphis qui imaginent des pas excentriques, par l'inévitable troupe des Girls dont les gigue et les chants s'accompagnent cette fois d'une continuelle et pittoresque saltation à la corde.

❧ *Hommage national à Camille Lemonnier.* — La souscription organisée par le *Soir* et l'Association des Ecrivains Belges est près d'atteindre 30,000 francs.

M. V. Godefroid, secrétaire des commandements de la maison royale, a adressé à M. Georges Rency, secrétaire du comité, une lettre dans laquelle il lui annonce que le Roi met mille francs à la disposition du comité.

« Le subsidie royal, dont la Liste Civile vous fera parvenir sous peu le montant, ajoute M. Godefroid, n'est, vous le savez, qu'un faible témoignage de la vive admiration du Souverain pour le Maître qui a porté si haut la gloire littéraire du pays. »

❧ *Théâtre Belge.* — L'essai du Théâtre Belge qui a été organisé l'hiver passé sous le haut patronage du Roi, avec l'assistance des pouvoirs publics, sera continué cette année. Comme l'an passé, la Direction du théâtre du Parc montera des œuvres belges, ainsi que des levers de rideau, avec garantie à chacun d'eux d'un minimum de dix représentations. Dans le courant de l'année, avec les concours de sociétés dramatiques, huit grandes pièces d'auteurs belges et autant de levers de rideau

seront joués dans différentes villes de province.

Le Comité de lecture se composera : 1° d'un délégué choisi dans le Comité de lecture institué auprès du Ministère des Sciences et des Arts et chargé de désigner les pièces dont la représentation mérite d'être encouragée par l'octroi d'une prime ; 2° d'un délégué du Comité de patronage choisi parmi les écrivains qui font partie de ce Comité ; 3° d'un délégué des quatre groupements suivants : a) Syndicat des auteurs dramatiques ; b) Association des Ecrivains belges ; c) Libre Académie de Belgique ; d) Amis de la littérature ; 4° du directeur de théâtre et de son régisseur.

Les écrivains qui désirent soumettre leurs manuscrits au Comité de lecture sont priés de les envoyer avant le 15 septembre au théâtre royal du Parc, à l'adresse de M. Pricartz, secrétaire du Comité de lecture.

❧ *Théâtre Belge itinérant.* — Le projet de confier à des cercles dramatiques le soin d'aller en province représenter des œuvres belges, projet dont nous avons donné, dans notre dernier numéro, un programme qui semblait devoir réunir toutes les approbations, a peu de chance d'aboutir, les cercles dramatiques invités par le Comité à jouer sous son patronage et avec l'aide de ses subsidés, ayant montré des exigences difficilement acceptables.

❧ L'Association des Ecrivains belges vient de publier une anthologie due à la collaboration de ses principaux membres. Cet ouvrage, élégamment édité, donne une idée assez complète du mouvement littéraire belge d'aujourd'hui.

Le banquet qui devait réunir les membres de l'Association à l'occasion du X^e anniversaire de sa fondation a été remis à cause de la mort de Camille Lemonnier.

❧ Nous avons annoncé que le centenaire de la mort du prince de Ligne serait commémoré à Belœil l'été prochain. L'époque de cette manifestation vient d'être fixée aux 26 et 27 juillet 1914. Un congrès sera réuni à Ath, — congrès dont les trois sections : Littérature, Art des jardins, Art militaire, rappelleront les phases principales de l'activité du précurseur de nos Lettres. A Belœil, la réception officielle sera suivie d'une manifestation devant la statue du prince. On jouera probablement sur un théâtre de verdure *les Enlèvements*, comédie en trois actes du prince

de Ligne. Comme jadis, lorsque celle-ci fut représentée dans le parc de Belœil du vivant de l'auteur, la scène serait occupée par des spectateurs de marque. On y figurerait le duc Charles de Lorraine ainsi que le feld-maréchal de Ligne, qui tenait un rôle dans sa propre pièce et reprenait, après l'avoir rempli, sa place comme spectateur.

Le sculpteur Nelissen, auteur du médaillon qui orne le monument Chomé au cimetière d'Ixelles, vient de terminer un buste de M. Paul Janson, dont nous aurons prochainement occasion de parler.

On assure que le ministre des sciences et des arts a décidé de confondre l'organisation du Salon triennal de 1914 et celle du Salon de Printemps de façon à ne faire l'an prochain qu'une manifestation d'art unique. Cette exposition d'ensemble sera confiée à la Société des Beaux-Arts, qui s'entendra avec le département des Beaux-Arts de manière à sauvegarder ainsi les intérêts des artistes de tout le pays non affiliés à la Société Royale.

Cette Exposition, qui s'ouvrira dès le printemps, aura une longue durée et comportera une importante section d'art décoratif et appliqué.

Dès à présent, on se prépare à mettre en état les locaux du Palais du Cinquantenaire.

M. Heini Block, le peintre paysagiste hollandais, villa « Blockhuis », à Knocke, a organisé dans son atelier une exposition de ses œuvres, ouverte pendant tout le mois d'août. M. Heini Block est un artiste dont les toiles vives et solidement construites ont surpris les amateurs d'interprétations *Salle Studio*, à Bruxelles.

Une exposition d'anciens maîtres espagnols s'ouvrira à Londres, aux galeries Grafton en octobre prochain. Le Comité s'est assuré la participation des plus célèbres collections anglaises. La durée de l'Exposition sera de quatre mois et le produit des entrées sera partagé entre le *National art collections fund* et la Société espagnole de Madrid.

Une exposition consacrée aux Arts de la plage (?) est ouverte par M. Edmond Vander Haegen, à Blankenberghe, jusque fin août.

A Bruges, exposition des dernières œuvres du peintre Charles Rousseau, ouverte à l'Hôtel du Gouvernement provincial, jusque fin août.

Le gouvernement italien a acquis pour 40,000 francs, pour le Musée National

du Bargello, à Florence, la célèbre statue de *Saint-Jean-Baptiste*, exécutée par Donatello pour la famille Martelli et conservée depuis le XV^e siècle dans le palais de ce nom. La famille des Martelli en avait, par patriotisme, refusé 3 millions il y a quelques années à M. Pierpont Morgan.

L'Amérique possède à Rome sa villa Médicis. Les grands prix ont été décernés cette année à M. Davidson, pour la peinture, et à M. Friedlander pour la statuaire.

L'Art wallon. — On est très occupé aux préparatifs de la prochaine exposition de Mons.

Les artistes fédérés (quatre cents environ) ont déjà faits des envois.

Tous les locaux du Musée nouveau, dus à M. l'architecte Rau, ont été mis à leur disposition. Ils se composent de quatre salles spacieuses et bien éclairées. On y placera les peintres et les sculpteurs.

Un autre attrait de cette exposition, réside dans le coquet aménagement de la vieille maison du XVI^e siècle, dont la gracieuse silhouette se détache dans le jardin à quelques pas du musée. On trouvera là une fort belle collection d'eaux fortes, de dessins, d'aquarelles et des spécimens d'art appliqué : des cuivres et des cuirs repoussés surtout.

L'exposition sera une manifestation complète d'art wallon contemporain; de l'art wallon dans ce qu'il a de plus vivace, de plus attrayant et de plus varié!

Le Monument Van Eyck. — L'inauguration a eu lieu, à Gand, le 9 courant en présence du roi.

L'Institut de France était représenté par le comte Durrieu et M. Brou.

On notait encore, parmi les notabilités présentes, le compositeur Saint-Saëns.

Des délégués représentaient à la cérémonie d'inauguration quelques-uns des pays où furent formés des comités: l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie, l'Espagne, les Etats-Unis, la France, l'Italie, les Pays-Bas, le Danemark, la Norvège, la Suède, enfin, la Russie, qui possède (à l'Ermitage de Pétersbourg) une « Annonciation » célèbre.

Le monument est l'œuvre du sculpteur Verbanck et de l'architecte Vaerwyck. On y voit les deux frères assis au centre, tandis qu'une théorie de guirlande d'hommes, de femmes, d'enfants, leur apporte l'hommage de l'humanité... Les armoiries des pays souscripteurs disent l'hommage international. L'inscription est en latin, ce qui est assez piquant... à Gand. Voilà la solution du bilinguisme!

Depuis quelques jours, le Louvre est possesseur d'un des chefs-d'œuvre de Roger Van der Weyden, le célèbre triptyque du duc de Westminster. On ignore encore le prix de cette retentissante acquisition, mais on croit pouvoir affirmer que la somme déboursée est supérieure à celle payée pour l'« Immaculée Conception » de Murillo, laquelle coûta, à la France, en 1852, 615 mille 300 francs.

Le triptyque que le Louvre vient d'acquérir ne contient pas moins de cinq personnages nus à mi-corps; au centre, le Christ entre la Vierge et saint Jean; à gauche, saint Jean-Baptiste; à droite, la Madeleine, figure admirable dont le British Museum possède le dessin original à la pointe d'argent.

C'est une œuvre de la fin de la vie du maître, contemporaine du grand rétable de Beaune, dont l'exécution se place peu avant 1450. C'est une des peintures capitales de Roger, digne d'être mise en parallèle avec l'« Adoration des Mages » de Munich, la « Descente de Croix » de l'Escorial, le triptyque de Bladelin et le triptyque de saint Jean, à Berlin, et les « Sept Sacrements » du musée d'Anvers.

Premier Congrès de: *Pour mieux se Connaitre, à Gand.* — Les 10, 11, 12 et 13 septembre 1913, dans les locaux de l'Exposition Universelle et Internationale de Gand.

Comité belge d'organisation et de réception. — Présidents d'honneur: MM. Henri Pirenne, membre de l'Académie Royale de Belgique, professeur à l'Université de Gand; Maurice Maeterlinck; Emile Verhaeren; Henri La Fontaine, sénateur directeur de l'Office Central des Institutions Internationales, à Bruxelles; M^{me} la baronne de Laveleye, présidente d'honneur de l'Alliance Belge des femmes pour la Paix par l'Education, à Bruxelles; Maurice Kufferath, directeur du Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles.

Membres: MM. Albert Counson, professeur à l'Université de Gand; Vercoullie, professeur à l'Université de Gand; Charles Møller, professeur à l'Université de Louvain; Victor Chauvin, professeur à l'Université de Liège; Pierre Maës, rédacteur à la *Flandre Libérale* de Gand; Louis Piérard, rédacteur au *Soir*, à Bruxelles; M^{lle} Marie Rosseels, présidente de l'Alliance Belge des femmes pour la Paix par l'Education, à Anvers; M^{lle} Margueritte de Laveleye, à Liège.

Séance d'Ouverture du Congrès. — Discours du président du Comité belge de réception, M. le professeur Henri Pirenne. — Réponse du président de *Pour mieux se connaître.* — Réception et discours des délégués

des diverses sociétés françaises et allemandes prenant part au Congrès. — Rapport sur la première année d'activité de l'œuvre. — L'Allemagne dans la pensée française depuis 1900. (Travail présenté par le comité français). — La France dans la pensée allemande depuis 1900. (Travail présenté par le comité allemand). — L'amour des jeunes Allemands pour les lettres françaises, par Max Hochdorf, du *Berliner Tageblatt.* — La mission de la France et la mission de l'Allemagne, par Karl Federn, de Berlin.

Séances Littéraires sur invitations. — Lectures en séances plénières destinées à célébrer: 1^o Le centenaire du livre de Madame de Staël: *De l'Allemagne*; 2^o Les centenaires de Wagner, Hebbel, Diderot.

I. L'Allemagne de M^{me} de Staël et la Littérature européenne (1814-1913), par Albert Counson, professeur à l'Université de Gand.

II. Etudes, enquêtes et récits de voyages en Allemagne par les Français, depuis M^{me} de Staël, jusqu'aux reportages contemporains, par John Grand-Carteret.

III. Lectures diverses sur Wagner par des écrivains et musicographes français.

IV. La France et les Français dans l'œuvre de Hebbel, par M. Paul Bastier, professeur à l'Académie de Posen. L'Amour dans le Théâtre de Hebbel, par Georges Gromaire, professeur au Lycée Buffon.

V. Lectures diverses sur l'influence exercée par Diderot en Allemagne et sur le culte de sa pensée dans les pays germaniques. (Travaux présentés par des écrivains allemands: Diderot, l'esprit français au XVIII^e siècle et les Allemands, par le Dr Bernard von Groethysen, privat docent à l'Université de Berlin; Diderot, Gœthet et Schiller, par le Dr Kurt Singer, à Hambourg).

Hommage à la Belgique: Influence des écrivains belges (Rodenbach, Maeterlinck, Verhaeren et autres) sur les rapports littéraires entre la France et l'Allemagne, par Henri Guillebeaux.

Pour l'Art wallon. — Nous publions ci-dessous, une première liste des membres du comité de la Presse constitué en vue du premier Salon de la Fédération des Artistes wallons qui s'ouvrira à Mons, le 6 septembre 1913 et qui sera visité par la Famille royale, le lendemain: André, Paul, directeur de la *Belgique Artistique et Littéraire*, à Bruxelles; Baudelain, homme de lettres, directeur de l'*Essor Intellectuel*, Bruxelles; Balant, Arth., directeur du *Florilège*, Anvers; Cantineau, Edgard, rédacteur en chef au *Journal de Mons*; Colson, directeur de *Wallonia*, à Liège; Chainaye, Achille, publiciste, Bruxelles; Chainaye, Hector, publiciste, Bru-

MEMENTO

xelles; Cantillon, directeur de la revue *Flamberge*, Mons; Collye, Raymond, directeur de *La Lanterne*, Bruxelles; Delaite, Julien, à Liège; Degeynst, Joseph, publiciste, à Bruxelles; Deberghe, directeur des *Nouvelles*, La Louvière; Dehovre, Edgard, rédacteur au *Journal de Mons*; Descamps, Gonzalès, rédacteur en chef à la *Province* (Mons); Ducrocq, Georges, directeur des *Marche de l'Est*, à Paris; Durez, Georges, directeur du *Journal de Boussu*; Doms, Herman, directeur du *Home* et de la *Vie Nationale*; Desbonnets, Charles, rédacteur à *La Plume*, Bruxelles; Dujardin, Adolphe publiciste, à Mons; Ernest-Charles, homme de lettres, à Paris; Flament, Camille, rédacteur au *Hainaut*, correspondant de *La Métropole*; Fraikin, René, directeur du *Journal Le Progrès*, à Mons; Gillain, Léon, publiciste, à Mons; Gérard Harry, publiciste, à Bruxelles; Gilbert, Olympe, rédacteur à *La Meuse* (Liège); Jennissen, homme de lettres, à Liège; Lambilliotte, Alphonse, publiciste, Mons; Leblond, Ary; Leblond, Marius, directeurs de *La vie*, à Paris; Libiez, Albert, avocat et publiciste, à Mons; Mockel, Albert, homme de lettres, à Paris; Maus, O., directeur de *l'Art Moderne* et de la *Libre Esthétique*; Masset, G., directeur de *l'Express*, Liège; Mulpas, René, directeur du *Journal de Mons*; Picard, Edmond, homme de lettres, Bruxelles; Piérard, Louis, homme de lettres, Bruxelles; Plumet, César, directeur de *La Province*, Mons; Renard, Marius, homme de lettres, rédacteur au *Peuple*, directeur du *Foyer Populaire* et de *Science et Travail*; Robert, Maurice, rédacteur à *La Province* (Mons), correspondant de journaux; Rosny (ainé) homme de lettres à Paris; Rosy, Léopold, directeur du *Thyrse*, Bruxelles; Roger, Jean, homme de lettres, Liège; Sander Pierron, homme de lettres, à Bruxelles; Simonet, Henry, rédacteur au journal *La Province* (Mons), correspondant de la *Chronique*; Stiévenart, Pol, directeur de la revue *Éxil*, Bruxelles; Van Hassel, le docteur, homme de lettres, à Pâturages; Verdavainne, G., homme de lettres, Bru-

xelles; Verdure, Philibert, rédacteur en chef à *l'Avenir du Borinage*, Mons; Verhoeven, Félix, directeur de la *Gazette de Charleroi*; Voituron, Hector, homme de lettres, à Jemappes.

●●● *La Comédie Française* jouera officiellement au Théâtre des Galeries, à Bruxelles, avec son personnel au complet, du 15 au 30 septembre. Chaque soir le programme sera renouvelé.

On donnera : *Polyeucte*, avec MM. Mounet-Sully, Silvain, Alb. Lambert fils, M^{me} Segond Weber; *Le Jeu de l'amour et du hasard*, avec M^{mes} Bartet et Leconte et MM. Dehelly, Siblot, Desonnes, Brunot; *Denise*, avec MM. Paul Mounet, Duflos, Fenoux et M^{mes} du Minil, Lara, Kolb, Berthe Bovy; *Édipe-Roi*, avec MM. Mounet-Sully, Paul Mounet, Delaunay, M^{mes} Delvair et Ducos; *Bérénice*, avec MM. Alb. Lambert fils, Paul Mounet, Garay, Alexandre, M^{mes} Bartet et Ducos; *Le Demi-Monde*, avec MM. Duflos, Delaunay, Fenoux et M^{mes} Cécile Sorel et Dusane; *Le Gendre de M. Poirier*, avec M. de Féraudy et M^{me} Piérat; *Bagatelle*, avec M. Alb. Lambert fils, M. Georges Grand et M^{mes} Bartet, Pierson, Leconte, Berthe Cerny, Maille; *Le Mariage de Figaro*, avec MM. de Féraudy, Berr, Fenoux et M^{mes} Leconte, Sorel et Cerny; *La Parisienne*, avec MM. de Féraudy, Mayer et M^{mes} Cerny, de Chauveron; *L'Aventurière*, avec MM. Silvain, de Féraudy et M^{mes} Sorel, Lifraud; *L'Ami Fritz*, avec MM. de Féraudy, Dehelly, Grand et M^{mes} Leconte, Fayolles, Faber. Il y aura encore : *Le Voyage de Perrichon*, *L'Anglais tel qu'on le parle*, *Le Monde où l'on s'ennuie*, *Tartuffe*, M^{lle} de la Seiglière, *Les Affaires sont les affaires*, *La Joie fait peur*, *On ne badine pas avec l'amour*, *L'Étincelle*, toujours avec des distributions analogues à celles de Paris.

Des abonnements pour une série minimum de cinq représentations au choix seront délivrés par l'administration du Théâtre des Galeries, à partir du 1^{er} août.

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (S. A^m)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES

Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746

Rédaction : » A. 6868

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☺ M. le notaire Alfred Ectors qui présida à la naissance et à la mort de tant de sociétés anonymes, vient d'être nommé chevalier de l'ordre de la Couronne, à l'occasion des services qu'il rend à la Villa Coloniale de Watermael.

Nous l'en félicitons.

☺ Le nouveau Conseil d'administration des *Transports de Savone* a été ainsi choisi par l'assemblée générale extraordinaire du 26 juillet 1913 : MM. Pierre Roquerbe, comte Gabriel de Choiseul-Praslin, R. Ratjé, comte Adrien van der Burch et Mannberger.

Les commissaires sont : MM. Carl Masson et Pierre Nothomb. Cette dernière nomination nous promet des rapports de commissaires rédigés en bon français et peut-être d'ironiques amabilités.

☺ Le monde de la Bourse a appris avec plaisir la nomination de M. Jules Martin, fondé de pouvoirs du *Crédit Lyonnais* à Bruxelles, au grade de chevalier de l'ordre de Léopold.

☺ M. A.-J. Wauters a été brillamment fêté à l'occasion des vingt-cinq ans depuis lesquels il exerce les fonctions de secrétaire général du *Chemin de fer du Congo*.

« A. J. », comme l'appellent succinctement et familièrement ses nombreux amis et ses innombrables cama-

rades, ne borne pas son activité débordante, son enthousiasme de vingt ans, au secrétariat du Chemin de fer du Congo.

Il est administrateur de nombreuses sociétés coloniales, il dirige aussi avec la compétence et l'attaque verveuse qu'on lui connaît, le *Mouvement géographique*.

Est-ce aux lecteurs de la *Belgique artistique et littéraire* qu'il faut rappeler qu'il est un critique d'art de premier ordre, un historien renommé de notre école de peinture et enfin un des membres les plus éclairés de la commission des Beaux-Arts?

On le voit, son travail est multiforme et fécond et nous saisissons cette occasion pour lui adresser avec nos compliments ce souhait sincère : *Ad multos annos!*

☞ M. l'ingénieur Lippens a été nommé administrateur de la *Société Internationale d'Electricité*.

☞ *Institut colonial international*. — La prochaine session de l'Institut aura lieu à Paris vers la fin du mois de mai 1914. L'Institut a constitué son bureau de la manière suivante pour l'année 1913-1914 :

M. Eugène Etienne, président; MM. J. Chailley, J.-F. Cremer, le colonel A. Thys, vice-présidents; M. Camille Janssen, secrétaire général.

Voici la liste des questions mises à l'ordre du jour de la session :

1° Quelles sont les dispositions à prendre pour obtenir la collaboration des chefs indigènes à l'administration et au gouvernement des colonies (suite de la discussion). Rapporteur : M. le D^r J.-H. Abendanon;

2° Les impôts directs dans les colonies (suite de la discussion). Rapporteur : M. le professeur K. Rathgen;

3° Les rapports entre les métropoles et leurs colonies au point de vue du droit des gens. Rapporteur : Monsieur P. Dareste

4° L'enseignement colonial dans la métropole. Rapporteur : M. Henri Froidevaux;

5° De la nature du régime des peines applicables aux indigènes des colonies intertropicales. Rapporteur : M. F. Cattier;

6° La législation sur la presse et le droit d'association dans les colonies intertropicales. Rapporteur : M. le D^r C.-Th. Van Deventer;

7° Des rapports administratifs et techniques de l'ad-

ministration coloniale métropolitaine avec les administrations coloniales locales. Rapporteur : M. le D^r A. Mori;

8° Du peuplement des colonies par la migration des races indigènes. Rapporteur : M. le D^r M.-J. Bonn;

9° Les modifications économiques produites dans les colonies par l'introduction des industries européennes. Rapporteur : M. Emile Baillaud;

10° Le problème de l'islamisme dans les colonies. Rapporteur : M. le D^r Snouck-Hurgronje;

11° Le régime forestier aux colonies. Rapporteur : M. Carlo Rossetti;

12° Du maintien des coutumes indigènes et de leur codification. Rapporteur : M. Pierre Orts;

13° Les chemins de fer aux colonies. Rapporteur : M. le colonel A. Thys.

ECHOS FINANCIERS

VALEURS DE PÈRES DE FAMILLE ET DE TOUT REPOS. — Pour le plus grand plaisir des mineurs, interdits, entrepreneurs ayant constitué des cautionnements, caisses d'épargne, tontines, sociétés de prévoyance, sociétés anonymes possédant de fortes réserves en fonds d'Etat, nous avons relevé le cours du 3 p. c. belge au 1^{er} janvier, depuis 25 ans :

1888.....	91.50	1901.....	95.50
1889.....	93.50	1902.....	99.25
1890.....	95.10	1903.....	99.80
1891.....	98.50	1904.....	99.80
1892.....	98.60	1905.....	99.80
1893.....	101.00	1906.....	99.80
1894.....	101.30	1907.....	99.70
1895.....	101.95	1908.....	95.55
1896.....	100.10	1909.....	94.80
1897.....	101.80	1910.....	95.00
1898.....	101.30	1911.....	92.00
1899.....	99.75	1912.....	88.50
1900.....	96.70	1913.....	78.80

Le 19 juin 1913 la commission de la Bourse a annulé le cours de 70.50 et le 31 juillet notre 3 p. c. national était coté 75.50.

Il est vrai que d'autres fonds d'Etat n'étaient pas en meilleure posture à cette même date et que le 3 p. c. allemand valait 73.50, le danois 71.00, le français 86.25, le hollandais 77.60 et le suédois 73.50.

C'est le 25 août que se réuniront les actionnaires de la **BANQUE NATIONALE DE BELGIQUE** pour élire un directeur et deux censeurs.

UN CHEMIN DE FER BELGE EN CHINE. — Des Belges viennent d'obtenir, en participation avec des Français, la concession d'une ligne de chemin de fer qui, partant de Taoung, dans le Shansi, ira jusqu'à Ching-Tu, dans la Haute-Chine, soit un parcours de plus de 1,800 kilomètres.

CHEMIN DE FER DU KATANGA. — La 2^e section du chemin de fer du Katanga, d'Elisabethville à Kambove, a été ouverte à l'exploitation, le 15 juin écoulé, sur une longueur de 438 kilomètres, embranchements compris.

Les travaux de cette seconde section, longue de 163 kilomètres, avaient été commencés en juin 1911. Ses principales stations sont : Tumbwé, kil. 290; Sofumwango, kil. 323; Kapolowe, kil. 364; Kamatanda, kil. 391; Kambove, kil. 415.

Les principaux ouvrages d'art de la partie de la ligne terminée sont le pont de 30 mètres sur la rivière Wafubu, près d'Elisabethville; un viaduc de 100 mètres sur la rivière Sofumwango, au kilomètre 318, et le pont de 50 mètres sur la rivière Lufira, au kil. 363.

La direction de l'exploitation est à Elisabethville, ainsi que les ateliers d'entretien et de réparation du matériel.

Le personnel blanc employé à l'exploitation de la ligne entière, comprend actuellement 140 agents blancs de toutes catégories, et environ 600 travailleurs noirs.

L'achèvement de la construction du chemin de fer vers le Lualaba se poursuit : les travaux ont, en effet, été poussés au delà de Kambove depuis la fin de l'année dernière et d'autre part ils ont également été attaqués à la fin de l'été dernier, à Bukama, terminus de la navigation sur le fleuve.

Le chemin de fer du Katanga aura, une fois terminé, une longueur de 750 kilomètres, de la frontière de Rhodésie à Bukama, plus une trentaine de kilomètres d'embranchements. Il traverse sur 250 kilomètres, comme on le sait, la région des mines de cuivre, dont les plus importantes sont celles de l'Etoile du Congo, Luushia, Likasi, Kambove, Fungurume, Kwatabala, etc. Il traverse également, plus près de Bukama, la zone méridionale des gisements d'étain, en passant notamment à proximité de la mine de Kasonso.

La province minière pourra donc sans doute, dans deux ou trois ans, être reliée à la métropole par la voie mixte, constituée par la Compagnie des Grands Lacs. *« Mouvement géographique ».*

CHEMIN DE FER DU CONGO. — Une assemblée extraordinaire des actionnaires de cette société se tiendra le 27 août prochain à l'effet de délibérer sur un projet de création de 30 mille obligations nouvelles de 500 francs chacune, rapportant 5 p. c. d'intérêt annuel.

En ordre principal le produit de l'émission de ces obligations doit servir au règlement des dépenses faites et projetées pour l'amélioration et l'aménagement des installations de la compagnie au port de Matadi.

Parmi ces travaux, nous noterons la jonction des deux piers, qui a été officiellement inaugurée le 1^{er} juin dernier par M. le gouverneur général Fuchs.

A cette occasion, M. Fuchs a proclamé l'urgente nécessité de compléter les installations, notamment le prolongement de l'accostage actuel et l'extension des magasins et des hangars.

TRAMWAYS DE KHARKOFF.— Les dépôts de titres effectués n'étant pas suffisants pour que l'assemblée extraordinaire, convoquée pour le 5 août, puisse délibérer valablement, cette dernière est reportée au 29 août courant, avec le même ordre du jour suivant :

Délibération sur le rachat de la concession des tramways et du matériel par la municipalité de Kharkoff et sur les conditions de cette reprise ;

En cas de vote favorable, proposition de dissolution de la société ; éventuellement mise en liquidation de celle-ci ; nomination de liquidateurs ; détermination de leurs pouvoirs et fixation de leurs émoluments.

Dans notre dernier numéro, nous avons attiré l'attention de nos lecteurs sur la souscription aux 7,500 actions nouvelles d'**OUGRÉE-MARIHAYE.**

Il sera réparti, pour les titres réductibles, 1 action pour 4 actions souscrites.

Le dividende de la société anonyme « **POURQUOI PAS ?** » est de fr. 854.30 pour l'exercice 1912-13.

Les **GRÈVES DU RAND** dont le public européen ne connaissait guère la cause sont heureusement terminées. Voici comment s'explique le refus des Cafres de continuer à travailler : Jusqu'ici les désintégrateurs qui servent à réduire en poussier le quartz aurifère n'étaient pas munis d'appareils de protection ; de sorte que souvent l'un ou l'autre ouvrier était happé et réduit en bouillie, et il est naturel que les nègres, qui ont bon cœur, se soient mis en grève pour ne pas voir plus longtemps les meules broyer du noir.

De la *Gazette de Francfort* :

BURBACH - EICH - DUDELANGE. — Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, le dividende de l'exercice 1912-1913 sera vraisemblablement de 75 francs contre 60 l'an dernier, comme l'a laissé entrevoir le président à la dernière assemblée.

La nouvelle aciérie et le laminoir d'Eich ont été mis en marche au début du troisième quart de l'exercice, ainsi que cela avait été prévu et les résultats qu'ils ont permis d'obtenir sont excellents. Comme on le sait, ces installations sont destinées essentiellement à la fabrication des gros profils.

Un nouveau haut-fourneau, le sixième, a été mis à feu il y a quelques jours.

Il est question, paraît-il, de transformer complètement l'aciérie et les laminoirs de Burbach, ce qui nécessiterait de nouvelles et importantes immobilisations. Signalons également que les trains de laminoirs pour la transformation des gros produits fabriqués à Eich et à Dudelage, qui étaient destinés à Hostenbach, seront établis à Eschweiler, où l'on trouve sur place le charbon dont on a besoin. Cela permettra d'éviter d'importants frais de transports. De cette façon les conditions de la fabrication deviennent beaucoup plus avantageuses et l'écoulement des produits vers les régions du Rhin et de la Westphalie sera considérablement facilité par suite des prix de transports moins onéreux. La fonte produite à Eschweiler est écoulée par l'entremise du Roheisenverband.

GAZ DE BEYROURH. — Après un blâme infligé au nouveau Conseil d'administration, qu'un actionnaire dit ne pas avoir été à la hauteur de sa tâche, et après avoir déploré l'arrangement pris par l'Association des porteurs français en faveur des obligataires, arrangement qui consommera la ruine des actionnaires, l'assemblée approuve le Conseil à l'unanimité moins deux voix; donne quitus de leur gestion à tous les administrateurs moins un qui faisait partie de l'ancien Conseil d'administration actuellement déferé aux tribunaux.

Les **GRANDES BRASSERIES DE L'ÉTOILE** ont été mises en bière le 2 août 1913.

Après avoir entendu le rapport du conseil d'administration déclarant que les pourparlers engagés en vue d'une réorganisation de l'entreprise, sur laquelle il n'a pas été donné de détails, sont encore en cours, l'assemblée a voté la liquidation par 8,449 oui contre 1,907 non.

Le nombre des liquidateurs a été fixé à cinq. Ont été élus liquidateurs par 7,517 voix contre 2,252:

MM. Martin, Didisheim, Van der Elst, Dorf, avocats, et Robat, expert-comptable.

Le conseil d'administration de la **FRANCO WYOMING OIL CY**, réuni le jeudi 26 juin 1913, a déclaré un deuxième dividende de 6 p. c. sur les actions de préférence, à valoir sur les 12 p. c. d'intérêts arriérés restant dus aux dites actions.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées aux Bourses de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Deux vol. in-4^o de 2300 pages, reliés (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles). — Prix: 20 francs.

Le **CODE FINANCIER.** — Ce vol. in-32 imprimé et édité par l'*Echo de la Bourse*, est l'œuvre de M. Henri Creten qui fait autorité à Bruxelles en matière de sociétés.

Ce volume de 812 pages constitue un excellent *vade-mecum* du financier.

M. Creten y a réuni les lois, arrêtés, règlements, ordonnances, etc., concernant les Agents de change et courtiers, Banque Nationale de Belgique, Bourses de Commerce (Anvers, Bruxelles, Gand et Liège), Caisse d'annuités, Caisse d'Epargne, Règlement de la Chambre des Représentants, Chèques, Commerçants, Commission,

Compétence, Dette Publique, Gage, Intérêt, Jeu-pari, Lettre de change, Loteries, Monnaies, Patente, Sociétés civiles, Sociétés commerciales, Sociétés spéciales, Tarif notarial, Timbre et enregistrement, Unions professionnelles et Warrants.

Enrichi de nombreuses notes, il est destiné à figurer en bonne place sur la table de travail de tous ceux qui sont appelés à manier les affaires.

Il atteint un but auquel on n'avait pas encore songé jusqu'ici.

LÉGISLATION

La loi du 25 mai 1913 sur les sociétés commerciales est si récente qu'elle n'a été jusqu'ici l'occasion d'aucune jurisprudence.

L'application des principes nouveaux qu'elle consacre amenant souvent, et même dans des questions d'ordre secondaire, des doutes dans l'esprit de ceux qui doivent s'y conformer, nous avons jugé utile de donner ici, de temps à autre, quelques formules pratiques qui, à défaut de consécration juridique, répondent, croyons-nous, aux vœux de cette loi, en matière de sociétés anonymes.

Des cautionnements d'administrateurs et de commissaires.

L'article 57 de la loi du 25 mai 1913 est ainsi conçu :

Chaque administrateur doit affecter par privilège, un certain nombre d'actions à la garantie de sa gestion.

Ces actions doivent être nominatives.

Mention de cette affectation est faite par le propriétaire des actions sur le registre d'actionnaires.

L'article 69 dit que ce dernier alinéa est applicable aux commissaires.

Il s'ensuit donc que, lorsque les titres d'une société sont au porteur, il doit être établi un registre d'actions nominatives spécial pour les administrateurs et les commissaires, conformément à l'article 42.

Ce registre sera timbré au droit *ad valorem* de 1 par mille.

Il mentionnera sur un feuillet séparé le cautionnement de chaque administrateur et de chaque commissaire avec les numéros des actions au porteur qu'il remplace et dont la destruction aura lieu ensuite, laquelle sera constatée par procès-verbal.

Dans le cas où le cautionnement n'appartiendrait pas à l'administrateur ou au commissaire, le feuillet mentionnera le nom du propriétaire et indiquera que les titres sont frappés d'inaliénabilité en raison de leur affectation à un cautionnement.

Il est remis au propriétaire des titres un certificat nominatif sur papier libre qui mentionnera cette inaliénabilité.

Lorsque l'administrateur ou le commissaire aura cessé d'exercer ses fonctions et que l'assemblée générale ordinaire lui aura donné quitus par le vote spécial visé à l'article 77, les actions nominatives seront à nouveau converties en actions au porteur, timbrées au droit minimum de fr. 0.50, portant les mêmes numéros que précédemment.

Il est à remarquer que la conversion d'actions au porteur en actions nominatives n'est requise qu'au fur et à mesure de l'expiration des mandats postérieurement au 11 juin 1913.

Des convocations d'assemblées générales ordinaires.

L'ordre du jour doit comporter un objet spécial:

Quitus à donner aux administrateurs et commissaires en vertu de l'article 77 § 3 de la loi du 25 mai 1913.

De la publication des bilans.

L'article 65 de la loi ancienne (devenu l'article 78 de la loi du 25 mai 1913) prescrivait que le bilan et le compte de profits et pertes devaient être publiés dans les annexes du *Monteur*, mais cette loi avait négligé d'appliquer une sanction à cette obligation.

La loi de 1913 l'a prévue:

Art. 176. — Seront punis de la même peine: (d'une amende de 50 francs à 10,000 francs).

3° Les gérants ou administrateurs qui n'ont pas fait publier ou qui n'ont pas déposé le bilan et le compte de profits et pertes, conformément à l'article 78.

En son article 179 elle va plus loin et prévoit un emprisonnement d'un mois à un an, lorsque le défaut de publication est dû à un but frauduleux.

Il conviendra donc de copier sur un papier timbré de fr. 0.50 le bilan et le compte de profits et pertes ainsi que les autres indications exigées par l'article 78 et dont nous parlons plus loin.

Cette copie, signée par l'administrateur-délégué ou par l'administrateur qui occupe une fonction analogue, sera enregistrée au droit fixe de fr. 2.40 et déposée, avec une seconde copie sur papier libre, dans les quinze jours de l'assemblée générale, au greffe du tribunal de commerce (ou à défaut, du tribunal civil).

Cet enregistrement et ce dépôt ne doivent pas obligatoirement être opérés dans le ressort du siège social.

1

**Modèle de publication des bilans aux annexes
du « Moniteur Belge ».**

Compagnie
(Société anonyme.)

Siège social: N° . . . , rue . . . , à . . .
constituée par acte publié aux annexes du *Moniteur Belge*
le . . . (sous n° . . .), statuts modifiés par
actes publiés aux annexes du *Moniteur Belge* le . . .
(sous n° . . .) et le . . . (sous n° . . .).

Bilan au 19.

Actif :

Indiquer sous des rubriques distinctes:

a) Actif immobilisé.

(Il faut insérer ici et séparément les immeubles hypothéqués et
les titres donnés en nantissement.)

b) Actif réalisable.

Passif :

a) Dettes de la Société envers elle-même;

b) Obligations;

c) Créanciers privilégiés:

1° hypothécaires;

2° gagistes;

d) Créanciers chirographaires.

Compte de profits et pertes.

Prénoms, noms, professions et domiciles des

1° Administrateurs ;

2° Commissaires.

Répartition des bénéfices nets:

Décisions de l'assemblée générale ordinaire du ... 19...

L'assemblée a:

1° Approuvé à l'unanimité le bilan et le compte de
profits et pertes de l'exercice 19. . . ;

2° Réélu à l'unanimité pour un terme de
années MM. en qualité d'administrateurs,
et pour un terme de années MM.
en qualité de commissaires;

3° Donné quitus de leur gestion pendant l'exercice
écoulé à MM. les administrateurs et commissaires.

Pour extrait conforme:

(Indication des fonctions du signataire.)

M. V. D. M.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



ÇÀ ET LÀ

Le directeur général du CREDIT FONCIER D'EXTREME-ORIENT vient de faire un séjour en Europe et est parti pour la Chine après s'être entendu avec le groupe des banques qui patronne l'entreprise — Société Générale de Paris, Banque de Paris et des Pays-Bas, Union Parisienne, Outremer, etc., — sur tout un programme d'opérations nouvelles. On peut beaucoup attendre, dit-on, des résultats de cette entrevue.

LES TRANSPORTS DE SAVONE. —

A l'assemblée générale extraordinaire tenue le 26 juillet, M. Mannberger a annoncé que ses négociations pour la réorganisation financière de la société ont été couronnées de succès :

La Société « Funivie », création de la société des Transports de Savone, devait une somme de 5,650,000 francs environ à la Société des Transports de Savone. Cette somme

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.



sera réglée par la Société Funivie par 3 millions de francs d'obligations 4 1/2 p. c. et par 3 millions de francs d'actions nouvellement créées par cette dernière.

La Société de Savone devra fournir le reliquat, environ 350,000 francs, en espèces à la Société de Funivie qui aura ainsi un large fonds de roulement et qui se trouvera, de ce fait, dans une situation financière bonne et saine.

Quant à la Société des Transports de Savone, elle possédera en portefeuille 7 millions d'actions et 3 millions d'obligations 4 1/2 p. c. de la Société Funivie.

Malgré les temps excessivement difficiles que traverse le marché monétaire, M. Mannberger est parvenu, dit-il, à placer les obligations 4 1/2 p. c. au taux de 90 p. c. et la Société des Transports de Savone pourra donc aisément acquitter toutes ses dettes et disposer presque totalement d'un nouveau

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES

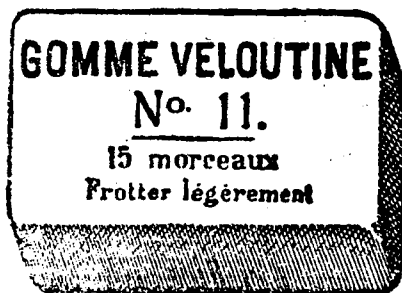
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encreée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

**Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.**

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

capital de 3 millions qu'un groupe financier de Paris s'est engagé à souscrire sous certaines conditions.

Ces conditions sont :

1° Réduction du capital de 5 à 2 millions ;
2° Autorisation d'augmenter le capital de 2 à 5 millions ;

3° Création de 30,000 actions de dividende attribuées à la souscription du capital nouveau ;

4° Quelques modifications aux statuts ; notamment que les actions nouvelles ou anciennes toucheront d'abord un intérêt de 5 francs par action libérée et non remboursée. Les actions nouvelles non libérées toucheront un intérêt de 5 p. c. au prorata de leur libération.

Il sera ensuite prélevé la somme nécessaire pour servir aux actions de capital anciennes et nouvelles un dividende supplémentaire jusqu'à concurrence de fr. 7.50 par action ;

5° Maintien des 10 p. c. du surplus des bénéfices destinés à l'amortissement des actions anciennes et nouvelles, soit par tirage au sort à 250 francs, soit par rachat en Bourse ;

6° En cas de liquidation de la société, le pair des actions anciennes et nouvelles devra être compté pour 100 francs.

Tout cela à la condition expresse qu'un droit de préférence à la souscription du nouveau capital sera réservé aux anciens actionnaires pendant quinze jours.

L'augmentation une fois réalisée, la Société de Savone disposera de 3,000,000 moins les 365,000 francs à verser à Funivie. A l'aide

de ces ressources importantes, le nouveau conseil d'administration pourra, parait-il, réaliser tout le programme de la société et faire fructifier l'entreprise.

M. Mannberger ajoute qu'il a procuré en tout six nouveaux millions à la société :

1° Par la souscription de 3,000,000 d'actions nouvelles ;

2° Par le placement de 3,000,000 d'obligations Funivie.

Après avoir réussi, conclut M. Mannberger, la réorganisation financière de votre société, je viens vous proposer de me permettre de collaborer avec le nouveau groupe à la réorganisation industrielle de votre entreprise.

L'assemblée a pris les résolutions qui consacrent ce nouvel état de choses.

Avec l'ouverture du trafic, toute récente, de l'important tronçon Opéra-Beaugrenelle de la ligne 8 (Opéra-Auteuil), tronçon comportant une longueur de 4 1/2 kilomètres et ayant à faire à un trafic important, la Compagnie du Chemin de fer METROPOLITAIN de Paris est entrée dans une période de nouvelles plus-values régulières de recettes, les quartiers desservis étant en plein développement.

La longueur totale exploitée des lignes métropolitaines est actuellement d'environ 75 1/2 kilomètres.

Sous peu de jours, la Ville de Paris sera en mesure de livrer à la Compagnie le sur-

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8° ;
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. - Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par ÉMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès, les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre ces notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

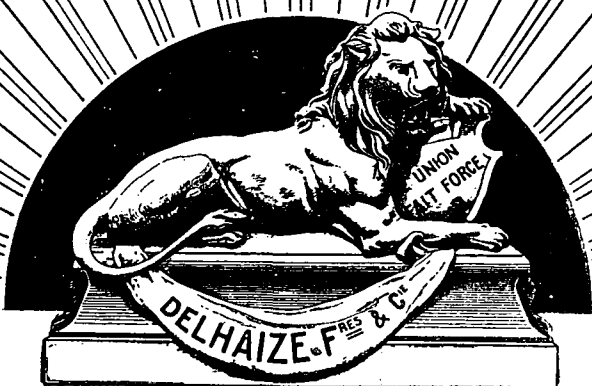
CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

DELHAIZE FRÈRES & C^{IE}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.
Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.
Encaissement d'effets de commerce.
Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.
Comptes. — Jointes.
Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

plus de la ligne n° 8 depuis la place Beaugrenelle jusqu'au terminus (Boucle d'Auteuil), y compris les importants travaux d'art de la deuxième traversée de la Seine.

Dans ces conditions, la Compagnie pourra, suivant les prévisions, mettre le restant de la ligne en service pour le mois d'octobre, avant ce qu'on appelle la « rentrée » d'automne.

On sait qu'il reste de nombreuses lignes à ouvrir pour mettre en valeur les différentes concessions octroyées à ce jour à la Compagnie.

L'ensemble de ces concessions comporte un développement de 120 kilomètres environ. La construction de toutes ces voies souterraines — travail très délicat et exécuté par les soins de la Municipalité — prend beaucoup de temps.

CHEMIN DE FER VARSOVIE-VIENNE.

— L'Association belge pour la défense des porteurs de fonds publics avait, par l'entremise du ministre des Affaires Etrangères, adressé une réclamation au ministre des Fi-

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chronomètres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

 **Spécialité de Découpage
et Collage d'Échantillons d'Étoffes**

**ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR.
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE**

*Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux*

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

nances de Russie, au sujet du retard dans le paiement du dividende de 1911 et de 12 jours de 1912, revenant aux actionnaires du Chemin de fer de Varsovie-Vienne. Le ministre russe vient de répondre qu'il subordonne le paiement du dividende à la signature, par le Conseil d'administration, d'une convention réglant la question du capital de réserve auquel les actionnaires ont droit suivant les déclarations faites à Varsovie le 18 février/2 mars 1912.

Il appartient maintenant aux actionnaires de provoquer une nouvelle assemblée à Varsovie pour y décider s'ils autorisent le Conseil d'administration à signer la convention imposée par le gouvernement russe.

CHARBONNAGES DU NORD-DONETZ

— La seconde assemblée a chargé le conseil de faire des démarches pour obtenir l'autorisation d'acquérir et de prendre en fermage des charbonnages pour assurer à la compagnie le combustible nécessaire à l'exploitation. L'assemblée a décidé de construire des lignes reliant la gare de Sbornaïa au mines des sociétés de Briansk, de Soulinsek et de Taganrog; ces lignes seront d'un ensemble de 19 verstes de longueur et leurs frais de premier établissement seront couverts par une émission d'obligations. L'assemblée a également décidé de se charger de la construction des lignes dans les régions houillères de l'Ouest du Donetz à savoir: Lozovaïa-Grichino-Routchenko, d'une longueur de 155 verstes et Grichino-Kramatorskaïa, d'une longueur de 67 verstes.

METALLURGIQUE DE SENELLE-MAUBEUGE.

— L'assemblée extraordinaire du 16 juillet a voté à l'unanimité l'acceptation du projet de fusion avec la Société de Villerupt-Laval-Dieu, aux conditions indiquées, sous la condition suspensive de l'accomplissement des formalités légales et notamment de l'obtention du décret de mutation de propriété et de réunion des concessions.

Elle a autorisé l'augmentation du capital de 4 millions, en vue de réaliser l'opération ci-dessus.

Rappelons que 2 millions de francs représentent l'apport à attribuer à Villerupt-Laval-Dieu et que les 2 autres millions à souscrire en numéraire, sont destinés à mettre le fonds de roulement en rapport avec la situation nouvelle. Ces 4,000 titres sont pris ferme par un syndicat au taux de mille francs par titre.

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue 3 p. c.

Dépôts à deux mois . . . 3 1/2 p. c.

Dépôts à un an 4 1/2 p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

ABONNEMENTS :

Belgique 12 francs

Étranger 15 francs

4, rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros
de la **BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE**

Chroniques de la Quinzaine.

15 JUIN 1913

- Baron de Heusch :** *Le Recrutement des Armées.*
Max Deauville : *La Brodeuse d'Antinoé.*
R.-E. Mélot : *En Vacances.*
Iwan Gilkin : *Le Peuple et les Poètes démocratiques.*
Arthur De Rudder : *La Famille européenne.*
Maurice Gauchez : *La Princesse de Salm; Philippe d'Orléans.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} JUILLET 1913

- Paul André :** *Camille Lemonnier.*
Emile Verhaeren : *Camille Lemonnier.*
Victor Clairvaux : *Un Ami d'autrefois.*
Baron de Heusch : *Le Recrutement des Armées.*
J.-P. Lippert : *La Belgique devant un grand devoir international.*
Auguste Vierset : *Moncrabeau et ses poètes.*
Arthur De Rudder : *Goya et les peintres de l'Espagne contemporaine.*
Maurice Gauchez : *Jef Denyn et Le Tzarewitch.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 JUILLET 1913

- Arnold Goffin :** *Poussières du chemin.*
Louis Delattre : *L'Odeur.*
Oscar Thiry : *Comment le wallon Charles de Coster devint un écrivain flamand.*
Léon Tricot : *Scalp.*
Iwan Gilkin : *La renaissance catholique en France*
Arthur De Rudder : *Aux Portes de l'Orient.*
Maurice Gauchez : *Henri Rochefort. — Julien Nahant.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} AOUT 1913

- Édouard de Keyser :** *Notes Roumaines.*
F.-Ch. Morisseaux : *Lou ou la Rencontre innattendue.*
Marie Viessélovská : *Georges Rodenbach et les Ecrivains russes.*
R.-E. Mélot : *En relisant.*
Aug. Vierset : *Distribution de Prix.*
Arthur De Rudder : *A propos de l'Art suisse.*
Maurice Gauchez : *Grétry. — Carmen Sylva.*

Chroniques de la Quinzaine.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISSANT LE 05 ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Emile Verhaeren .	<i>Les Flamands qui travaillèrent à Versailles</i>	327
Charles Anciaux .	<i>Poèmes en Prose</i>	336
Edouard de Keyser .	<i>Littérature néfaste.</i>	343
R.-E. Mélot . . .	<i>Couleurs sans danger</i>	348
Paul André. . . .	<i>Léon Tricot.</i>	350
Alix Pasquier , . .	<i>La Chapelle mystérieuse des Médicis.</i> . .	352
François Léonard .	<i>Les Foules</i>	365

A travers la Quinzaine :

Auguste Viorset : *Les Faits et les Idées*, 368. — Arthur De Rudder : *Les Peuples et la Vie*, 373. — Maurice Gauchez : *Les Vivants et les Morts*, 380. — Ray Nyst : *Les Salons et les Ateliers*, 388.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de :

Louise Danse, Gvino, Krasnobaïeff, Oscar Liedel, Ramah,
F. Schierren.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

R. E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 93, rue Ducale, Bruxelles. — Tél. B 5522

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes. — Tél. A 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

LES FLAMANDS QUI TRAVAILLÈRENT A VERSAILLES (1)

Martin DESJARDINS

1640-1694

Il fut comme Van Opstal et Van Cleve, un personnage très officiel. Il naquit à Breda en 1640. Il mourut à Paris en 1694. Son éducation artistique s'était faite à Anvers. Bien qu'il soit Hollandais, on le peut ranger parmi les Flamands, tout comme on situe Frans Hals, né à Malines, mais éduqué en Hollande, parmi les Hollandais.

Son nom flamand fut Van den Bogaert. On le francisa de manière incorrecte; Bogaert signifiant non pas *jardin*, mais *verger*. A Paris, il devint l'élève de Van Opstal. Toutefois, les deux sculpteurs français Houzeau et Burette furent également ses maîtres.

Dès 1670, il se rend à Versailles. Il y travailla longtemps et de manière remarquable. Plusieurs de ses œuvres font honneur au lieu célèbre qu'elles décorent. En 1671, il est reçu à l'Académie de peinture et de sculpture. Il reçoit des commandes de statues royales pour Lyon et pour Aix-en-Provence. Son activité s'accélère. L'effigie de Louis XIV devient comme le thème ordinaire de son art. Il meurt en laissant inachevé le tombeau de Louvois. Son morceau de réception à l'Académie est conservé au Louvre. Le sujet? *Hercule couronné par la Gloire*. Les deux personnages, dont l'un est présenté de face et l'autre de dos, remplissent heureusement, grâce aux emblèmes qui les accompagnent,

(1) Voir *La Belgique Artistique et Littéraire* du 1^{er} mai 1913.

la surface carrée du bas-relief. Le coin de gauche pourtant n'est point étoffé. C'est de la bonne sculpture romaine : ferme, robuste, correcte. Le geste de la Gloire est légèrement maladroit. Par contre, l'attitude d'Hercule, dont le torse musclé et bombé impose la force, apparaît, en tous points, remarquable.

Dans la même salle que l'*Hercule couronné par la Gloire*, se hausse le buste de Colbert. Desjardins a sculpté le premier ministre de Louis XIV en habits de cour (perruque, jabot, velours, dentelles) et toute l'ostentation d'une époque est marquée en cette œuvre. Le paraître y tient lieu de l'être. On se trouve en présence d'une attitude. Le personnage masque la personne. Le ciseau se fait souple et léger pour exprimer la délicatesse d'un tissu et la torsion des boucles d'une chevelure. Le buste de Colbert est une ample et majestueuse enseigne.

Tout au contraire, celui de Mignard qu'on découvre dans la salle voisine, est d'une psychologie ferme et pénétrante. Tête fine et maigre; traits nerveux et aigus; volonté nette et tendue vers son but; âme fiévreuse et comme dévorée. Cette œuvre qu'on attribua à Coysevoix marche de pair avec celles de Caffieri et de Houdon. Un être humain y est traduit avec acuité et finesse. On le connaît; il s'est confessé à vif et le marbre retient cette confession modelée par un artiste et désormais immortelle. Certes, on s'étonne qu'un peintre aussi superficiel et aussi futile que Mignard ait regardé la vie avec de tels yeux et un tel visage.

A Versailles, dans une des salles des grands appartements, sur une table d'un travail de ciselure parfait, s'élève une statue équestre de Louis XIV. L'œuvre est en zinc massif. Le roi est vêtu à la romaine. Un bâton de commandement est tenu par sa main droite. Elle l'appuie sur la cuisse du cavalier. L'allure est martiale et simple. La majesté en est aisée. Le cheval passe à l'amble, lourdement. Sa queue est nouée d'un ruban. Son poitrail, ses jambes, son corps entier sont certes quelque peu arrondis et comme soufflés. Mais la tête est belle, fringante et nerveuse. L'œuvre entière est de caractère. Martin Desjardins la signa.

Elle servit de modèle à la statue équestre qu'on éleva à Lyon et qui malheureusement est détruite.

De la fenêtre des appartements, on aperçoit à l'un des angles du parterre d'eau, non loin de la *Vénus* vraiment

charmante de Marsy, la vivante, haute et impétueuse *Diane* de notre maître. Elle commence la magnifique rangée de statues qui descend vers le parterre Nord et pour qu'elle soit de la même famille que ces différentes compagnes marmoréennes, on l'a appelée *le Soir* comme on a appelé telle autre : le *Point du jour*. Tout à Versailles, se faisait symétriquement et par groupes. On sculptait l'*air* et l'*eau*; on traitait des séries d'enlèvements: celui d'Orithye par Borée, celui de Cybèle par Saturne, celui de Proserpine par Pluton, celui de Coronès par Neptune. Le chiffre quatre était représentatif et comme talismanique. On traitait les quatre parties du monde, les quatre parties de l'année, les quatre parties du jour, les quatre tempéraments, les quatre poèmes.

Desjardins ne fut peut-être chargé de magnifier Diane, l'astre vespéral, que parce que le Gros avait célébré la lueur du matin. Quoi qu'il en soit, son œuvre compte parmi les meilleures. Il y a comme un élancement de toutes les lignes vers l'effort et vers la course qui donne au corps de la déesse une légèreté très heureuse. L'arc qu'elle tient en main et dont la flèche vient de s'élancer vers son but semble vibrer et s'alléger comme elle. Pourtant ce que, plus encore que l'impétuosité de Diane, j'admire et regarde, c'est la vitesse et le bondissement que le sculpteur a incarnés dans le corps tendu et arqué du chien. Tout ici est surprise; tout ici est intention heureuse et réalisation parfaite. Rarement un morceau de pierre fut dématérialisé davantage.

Dans la Chapelle du *Collège des quatre Nations* qui abrite aujourd'hui sous sa coupole les séances de l'Académie française, Martin Desjardins sculpta les *Béatitudes*. Dans la cour, au fronton de la bibliothèque, il assit les images des vertus cardinales. Elles entourent encore les armoiries du ministre Mazarin. Je ne sais où l'on transporta les *Béatitudes*. L'empire changea complètement l'ordonnance du *Collège* pour y loger l'*Institut de France*. Les *Vertus cardinales* sont seules restées à leur place là-haut.

En des poses simples et nobles, les saintes conservent entre leurs doigts les emblèmes religieux. Les lignes de leurs vêtements sont amples. Leurs corps emplissent la place angulaire du fronton d'une manière heureuse. Elles ne font qu'orner les vides architecturaux et se tiennent à leur rang sans trop attirer l'attention aux dépens de l'architecture. C'est un travail parfait.

Et de même, à Versailles, sur l'entablement de la façade latérale qui regarde le Nord, voici quatre statues dont quelques unes sont charmantes. Celle dont le corps s'appuie sur un bâton ou sur un aviron fut refaite, voici trois ans. Les autres sont restaurées, mais demeurent revêtues de leur patine séculaire et l'on ne peut douter qu'elles ne soient anciennes. Que de grâce, d'abandon, de lassitude dans le *Bacchus* et comme l'attitude de l'ivresse est naturellement et discrètement rendue! L'inclinaison du buste et de la tête est obtenue sans que la ligne verticale n'ait quasi été rompue. Et néanmoins, tout l'ensemble donne l'impression d'un dieu que les vapeurs du vin feront tituber s'il se met à marcher.

Cérès, à la robe flottante, aux bras chargés d'épis, affirme également sa souplesse et sa grâce vives au coin de l'entablement. On peut croire que toutes ces divinités champêtres tournées vers les fleurs, les plantes et les arbres des jardins s'étaient choisi des piédestaux sur la façade du palais pour surveiller et protéger de là comme d'un énorme autel, la marche des saisons et l'éclosion des germes.

Martin Desjardin sculpta deux tombeaux : celui de Louvois en collaboration avec Girardon ; celui d'Antoine Aubray, comte d'Offemont, qui se trouve à Versailles, au musée.

Le premier s'élevait dans l'église des Capucines, place Vendôme. A la révolution, il fut rangé parmi les antiquités nationales et le voici, relégué aujourd'hui, à Tonnerre, dans l'hôpital.

Le marquis de Louvois était, sous Louis XIV, un homme d'une importance extrême. Il osait résister au roi, superbement. Saint-Simon écrit à son sujet : « Il avait le désir ardent de la grandeur et de la prospérité du roi et de sa gloire qui était le fondement et la plus assurée protection de sa propre fortune et de son énorme autorité. Il avait gagné la confiance du roi à tel point qu'il eut la confiance de l'étrange résolution d'épouser M^{me} de Maintenon et d'être un des deux témoins de cet affreux mariage. Il eut aussi le courage de s'en montrer digne en représentant au roi quelle serait l'ignominie de le déclarer jamais et de tirer de lui sa parole royale qu'il ne le déclarerait en aucun temps de sa vie et de faire donner en sa présence la même parole à Harlay, archevêque de Paris, qui pour suppléer aux bans

et aux formes ordinaires devait aussi comme diocésain être présent à la célébration. »

Chargé avec Girardon de célébrer la pompe mortuaire d'une telle gloire, Desjardins se réserve de caractériser en marbre le corps de dame Anne de Souvrée, épouse du marquis. Il en fait la personnification de l'histoire, non pas de façon solennelle et banale, mais de manière réaliste et familière. Le marquis de Louvois, étendu sur la dalle, ayant le coude appuyé sur un coussin, semble écouter une lecture que lui fait sa compagne. Celle-ci, assise à ses côtés, avec un livre entre les doigts, semble s'interrompre tout à coup et regarder devant elle, on ne sait quoi, dans l'avenir. La scène est toute d'intimité. L'homme traité par Girardon est habillé d'un vêtement de cour. Sa perruque lui descend sur les épaules; ses souliers sont enrubannés; il pourrait se lever et assister au Conseil du roi. Elle, la femme, est vêtue d'une robe toute simple; elle apparaît non pas comme une marquise, mais comme une épouse qui surveille un foyer, comme une bourgeoise qui garde et défend les vertus domestiques, comme une ferme et grave Flamande, enfin. En juxtaposant ces deux œuvres sculptées, l'une d'un Français, l'autre d'un Néerlandais, on a uni, harmonieusement du reste, deux conceptions différentes de la représentation humaine en art. L'une ne se sépare jamais d'une sorte d'ostentation, l'autre incline vers la simplicité et vers la vérité la plus journalière. Anne de Souvré, telle qu'elle apparaît sur le tombeau de son époux, est douée de familiarité et de vie; l'art qui la célèbre est un art de force, de grandeur, de beauté haute et sereine; on dirait d'une scène familière qui aurait pour témoins une lampe et un foyer invisibles, mais que l'artiste a grandie et comme solennisée pour une postérité très attentive.

A la base de cet admirable monument, Desjardins dressa la statue de la vigilance. Un feu l'éclaire; une cigogne veille à ses côtés; elle semble écouter et regarder l'inconnu. L'œuvre est certes, belle encore, mais combien secondaire quand on la compare à celle que nous venons de signaler et de décrire.

L'autre tombeau, celui d'Antoine d'Aubray, comte d'Offemont, est d'une qualité d'art bien inférieure. Il ornait jadis l'Eglise de l'Oratoire; aujourd'hui, le voici relégué dans un coin du palais de Versailles. On l'y découvre, non sans

recherches. Une femme à demi couchée, tenant d'une main le médaillon du mort et de l'autre des faisceaux (tandis qu'une balance est sculptée et git sur le sol) y représente la loi ou la justice. Toute cette allégorie est froide, conventionnelle et quelconque. Certes, ce marbre témoigne d'une science sûre, mais qu'importe à l'art une banale et pauvre perfection. Martin Desjardins s'est prouvé assez beau sculpteur dans d'autres œuvres, dans la *Diane* du Parterre d'eau, dans les *esclaves* entourant le socle de la statue du roi, dans l'effigie qu'il compose d'*Anne de Souvré* pour que je n'hésite pas à signaler ses défaillances. Du reste, il arrive presque toujours aux artistes qui ne sont pas en même temps des génies, de se perdre dans le métier pur. L'habileté a tant de charmes à cause de la loi du moindre effort. Et le public s'empresse si bien à n'aimer qu'elle.

L'œuvre capitale de Desjardins fut la décoration de la place des Victoires. Son magnifique travail d'art est aujourd'hui dispersé. Il importe toutefois d'en ressusciter le souvenir en hommage à sa gloire.

Les proportions de la place étaient celles qu'on peut admirer encore. Elles sont très heureuses. C'est sous Louis XIV que les carrefours en cercle ont été substitués aux espaces carrés, tels que les architectes sous Henri IV les aménageaient.

La place ronde s'est multipliée depuis. Elle affirme son excellence et sa beauté surtout autour de l'Arc de Triomphe. Sa vastitude ne nous cache point son élégance.

La place des Victoires, de dimensions plus restreintes, élevait en son milieu la statue de Louis XIV couronnée par un génie ailé. Aux quatre coins du piédestal se tenaient quatre esclaves et de remarquables bas-reliefs l'animait d'un mouvement abondant, mais surveillé. De nombreux fanaux, dont les colonnes étaient ornées de médaillons, brûlaient en l'honneur du maître et la place tout entière avec ses maisons aux façades incurvées semblait faire comme une ronde gardienne autour du grand roi.

Aujourd'hui ce magnifique ensemble n'existe plus : la statue fut détruite, les bas-reliefs sont au Louvre; les esclaves sont remisés aux Invalides, les médaillons sont à Windsor et les colonnes décorent la cathédrale de Sens. De combien de dispersions stupides celle-ci n'offre-t-elle pas le modèle? Les choses comme les hommes répugnent à rester

longtemps en place. Aujourd'hui même, on fait voyager jusqu'aux colonnes et jusqu'aux murailles des palais et des temples, et Suse et Persepolis, et Thèbes et Memphis, et Korsabad et Ninive se disséminaient à travers le monde. Que de tableaux sont séparés de leur prédelle, que de volets sont arrachés aux tryptiques illustres. L'admirable poème que les Van Eyck peignirent pour Saint-Bavon, à Gand, fut coupé brutalement en morceaux et les strophes les plus tendres se lisent aujourd'hui, non plus en Flandre, mais en Allemagne.

Les bas-reliefs du monument de Louis XIV, placés trop haut, dans une salle basse du Louvre, ne se peuvent plus juger comme il conviendrait. On ne distingue que vaguement les différents sujets : 1° *La préséance de la France reconnue par l'Espagne*; 2° *Le passage du Rhin*; 3° *La conquête de la Franche-Comté*; 4° *La paix de Nimègue*; 5° *Les duels abolis*; 6° *L'hérésie détruite*. Telles qu'elles apparaissent, les lignes de ces différents bas-reliefs semblent faussées : les perspectives sont cahotantes et les personnages, suivant qu'ils obéissent à tel ou tel mouvement, sont trop grands ou trop petits. En ne tenant aucun compte de la place logique des œuvres, en les haussant ou en les abaissant, non pas d'après la vision qu'en a eue le peintre, mais d'après des raisons de convenance décorative, il se fait que la plupart des toiles qui s'étagent de la cimaise aux frises, tout au long des murailles de nos musées, sont comme tuées par ceux-là mêmes qui les devaient faire revivre. En aucun musée du monde on ne se soucie d'interroger les lignes et la perspective réalisées dans un tableau avant de lui assigner sa place. Tout est sacrifié aux arrangements symétriques.

Aux coins des deux pavillons d'angle qui terminent la façade des Invalides, les quatre esclaves du monument de Louis XIV s'accroupissent en des attitudes de vaincus. A gauche un vieillard encore vigoureux se lamente. Son corps est traité de façon réaliste. Ses jambes dénudées jusqu'aux genoux laissent voir leur maigreur qu'accentuent les muscles tendus. Des armes gisent, éparées sur la terre. Une impression de souffrance, d'abandon et de détresse se dégage de ce remarquable fragment.

Un corps ferme, large, brutal de jeune esclave fait pendant à celui du vieillard. Aucune résignation ne se lit sur

les traits, mais une haine franche, féroce et contractée. Le dos, les bras, le torse sont animés et comme musclés de vie farouche. Le regard est dur. On s'attend à un sursaut de colère et de violence que rabattra un coup de fouet.

A droite les deux autres esclaves témoignent d'un art non moins expérimenté. Le premier — moitié menace, moitié imploration — inquiète par le trouble même que son visage traduit. Son attitude à la fois humble et ferme prouve combien le sculpteur s'évertuait à exprimer, plastiquement, l'âme souffrante et pourtant héroïque des malheureux. Une noblesse robuste et plébéenne caractérise cet art flamand mis au service d'une gloire française.

Enfin, le dernier des quatre captifs est peut-être le plus caractéristique. Il est fort peu idéalisé. Son corps lourd et puissant se carre magnifiquement sur le piédestal. Ses armes sont dispersées à ses pieds. Il se retourne ni menaçant, ni résigné, mais comme affermi par une sorte de haute sagesse qu'il oppose au destin. Grâce à ces différentes attitudes, grâce à ces psychologies variées, le groupe d'esclaves qui se courbaient jadis, à la *place des Victoires*, sur le passage victorieux de Louis XIV, représentait, avec justesse, les pensées et les sentiments de ses ennemis.

A l'exposition de 1900, les médaillons qui sont conservés à Windsor se laissaient admirer dans la section anglaise. Depuis ils ont repris leur place dans le palais des rois britanniques. Le seul fait d'avoir confié à Desjardins un travail aussi important et aussi complet que l'aménagement de toute une place, dans la capitale de la monarchie de France, prouve à quelle haute situation il était parvenu. Sa qualité d'étranger ne lui nuisait point. Il marchait de pair avec les Girardon, les Coysevox, les Coustou, tout comme l'Italien Tubi. Il faisait partie de l'Académie tout comme Verberckt, Van Opstal et Van Clève. L'art en ce temps-là naturalisait celui qui le pratiquait. Un artiste était du pays qu'il glorifiait par son ciseau et son pinceau. Il en pouvait changer à volonté : sa patrie était l'Europe tout entière. Aussi dans le Musée de Versailles comme dans le Musée du Louvre, le portrait de Martin Desjardins voisine-t-il avec ceux de ses compagnons et de ses émules français. Rigaud lui a donné une attitude nettement théâtrale : per-ruque ample, habit de satin bleu et surtout le geste large

et souverain. Martin Desjardins semble accueillir dans son cadre d'or l'hommage de la postérité et lui dire : me voilà. Il a belle allure, les joues fermes, le teint clair; son visage témoigne de sa belle santé flamande; le sculpteur est heureux d'être en bonne compagnie, avec des gens de son temps, dans le plus beau château du monde. Des frondaisons peuplent le fond du tableau et vers la droite Rigaud a esquissé le monument triomphal de la place des Victoires. On peut, grâce à ce rappel accidentel, mais combien heureux, reconstituer en son entier l'hommage de bronze et de pierre que Martin Desjardins rendit à son maître Louis XIV et peut-être la bonne humeur qui persiste à demeurer sur le visage de l'artiste lui vient-elle d'avoir réussi à bien sculpter la louange d'un très grand roi.

EMILE VERHAEREN.

POÈMES EN PROSE

La Laide

En rentrant chez moi, vers l'heure de midi, je croise tous les jours, près de ma porte, une fille qui travaille, je ne sais où.

Cette fille est rousse et laide; et parce qu'elle est laide, il me semble aussi qu'elle est malpropre.

Un châle troué recouvre ses épaules qu'elle balance pourtant comme celles d'une femme qui se sait belle; ses mains sont rouges et sèches; ses pieds pesants s'écrasent dans des bottines déformées; — et lorsque j'imagine ses dessous, un dégoût me prend.

Je déteste cette grosse fille.

Si je m'écoutais, j'irais la secouer par le bras, et je lui dirais:

— Prenez donc une autre rue, pour retourner chez vous; vous êtes affreuse, et vous m'exaspérez!

Elle m'exaspère d'autant plus que je sens qu'elle me regarde; et moi, dès que je l'aperçois, je fais semblant de ne pas la voir.

Elle me regarde, comme elle regarde tous les hommes, car elle est femme; comme elle regarde aussi les femmes, car elle est jalouse et coquette.

Elle ne m'a pourtant rien fait cette fille; elle pense évidemment moins à moi, que je ne pense à elle.

Mais elle m'a fait qu'elle est laide.

Et le laid me poursuit et m'énerve; le laid est un tyran qui me donne mal aux yeux, mal aux sens, mal à la tête!

Malvina

Malvina s'appuie, indolente, contre la porte grillée de la boucherie, et la chair rose de ses chevilles qu'elle tient croisées éclate sous les jours de ses bas noirs.

Malvina est une jolie fille de dix-sept ans.

Elle porte les jupes courtes et ses cheveux épais tombent sur le dos en longues nattes brunes. Elle est forte et bien

faite, et elle a les épaules larges, comme celles d'une femme. C'est du sang de boucher qui coule dans ses veines.

Je vous regarde, Malvina! Mais je ne veux pas être surpris à vous regarder, parce que si mes yeux venaient à rencontrer les vôtres, je me troublerais certainement. C'est pourquoi je me cache derrière ce rideau de la fenêtre entr'ouverte.

Dieu! que vous êtes belle!

Vos yeux sont étrangement grands, et très bleus, comme de la faïence de foire. Votre bouche est toute petite comme celle d'un enfant, et votre nez, aux narines courtes, vous donne l'air dur et malfaisant.

Vous avez encore une remarquable toilette, et vous êtes souple comme un roseau.

Mais vous êtes bête, ô Malvina!

Marie, la vieille femme à la journée, lave les marches du seuil, à grands coups de balai; et voilà qu'en passant près de vous, elle va chopper contre le décrotoir et renverse le seau dont l'eau salie éclabousse votre robe et trempe vos petits pieds torturés dans de superbes souliers.

Vous faites une grimace atroce, ô Malvina! Vos joues blanches deviennent rouges comme les viandes accrochées et vous sifflez entre vos dents.

— Sale vieille imbécile!

La pauvre Marie, éperdue ou terrorisée, ne s'excuse pas, parce qu'elle n'ose ou ne sait.

Elle sent si bien l'immensité de votre mépris, qu'elle voudrait s'enfuir.

Et moi, ô Malvina, j'ouvre la fenêtre, et je vous regarde maintenant.

Car il me plaît de contempler ce bel orgueil que ce tout petit peu d'eau, tombée sur vos bas affolants, a su si bien abaisser.

Le petit fou très vieux

Le petit fou très vieux, très vieux, tous les midis vient nous rejoindre près des cabarets de la vieille place.

Ainsi que celles des femmes qui vont glaner les pailles au temps de l'« août », sa tête est couverte d'un mouchoir aux dessins rouges qui flotte aux vents.

Il est vêtu de guenilles et ses jambes étriquées ployent sous le poids de son pauvre corps effondré.

Le petit fou très vieux, très vieux, dans la mortelle étoffe de la neige court à pas menus et maladroits, portant sous le bras frileux un accordéon d'enfant au soufflet déchi-queté.

Il mâchonne des mots que l'on ne comprend pas et ses lèvres rentrées — comme ses yeux inquiets — ne rient jamais.

Et nous lui disons: dansez! petit fou!

Et il danse! Il danse! Il saute lamentablement à courtes saccades des reins et des genoux, pitoyable dans l'effort inachevé, retombant durement sous le poids de ses lourds sabots garnis de fétus cassés.

Et ses mains vont et viennent, agitant routinières le petit instrument de bois et de papier qui pleure une note aiguë, persistante, désolée.

... Puis il s'en va, laissant dans la neige les balafres boueuses de ses pieds fatigués.

Et je pense que je suis comme lui; que ma vie est aussi d'aller à pas maladroits dans l'inconnu des chemins, et dans les lourds et froids embâcles de l'intrigue.

Je pense que devant les hommes qui sont faux, il me faudra, comme le petit fou très vieux, très vieux, marquer de mon pas le rythme machinal des mensonges — pendant que sifflera douloureuse et tenace, la plainte aigrie de mon rêve sincère.

Aurai-je le courage de m'en aller, comme le petit fou, très vieux, très vieux?

La femme de Thomas

La femme de Thomas passe, les yeux sombres, les narines serrées, la bouche sanglante.

Des bas de soie grise moulent la cambrure des pieds fins, et l'écharpe mauve est précieusement tordue autour de la gorge soupçonnée.

La femme de Thomas est sans corset et le lâche ondoie-ment de ses hanches, plus charnelles que la chair sous le velours collé, met le désir dans les yeux et l'orage dans la tête.

O beauté énervante faite de contrastes perfides, de santé violente, de chair trahie, de parfums sensuels!

La femme de Thomas a le secret de nos vices; elle a l'intelligence du péché; elle a le goût discret des étoffes mélangées; elle sait les attitudes qui découvrent, et elle est plus désirable, habillée que nue.

O femme de Thomas, vous ne savez ni aimer, ni haïr; vous êtes comme le petit chien indifférent qui vous lèche les lèvres de sa langue effilée, et devant qui, le jour, vous faites les grimaces que vous faites, la nuit, devant les hommes.

Vous êtes colérique et grossière.

Vous vous fâchez sans raison, et cela ne dure pas; vous riez sans raison, et cela ne dure pas. Vous êtes vile et paresseuse; vous vous levez à midi, encore troublée d'avoir trop bu la veille, et trop aimé, la nuit; et vous vous habillez dans l'ombre rose des cretonnes fermées.

Et vous allez votre chemin dans la vie, morne et détraquée, pauvre animal qui a perdu jusqu'à l'instinct; vous passez dans les rues, naïvement tapageuse, jouant mal la comédie de l'élégance.

O femme de Thomas! vous vivez dans une nuit atroce; vos yeux n'ont pour soleil que le lumignon des tables de nuit: vous êtes la prêtresse du demi-jour.

La petite Reine blonde

La petite reine blonde, toute frêle en sa robe de soie blanche, s'en allait seule, en la froide allée des châtaigniers; et ses petits pieds s'enfonçaient jusqu'à la cheville dans le tapis roux des feuilles ouateuses du dernier automne.

Le petit vacher qui l'aimait, cachant sa crainte et sa pauvreté derrière un gros tronc noirci, la regardait venir, la tête penchée et la poitrine oppressée.

Il cueillit une fleurette blanche dont il ignorait le nom et qui était veinée d'un bleu très doux comme celui des yeux de la petite reine.

La petite reine passa tranquille, et distraite — comme la seule mèche d'or qui roulait dans son cou.

Elle fredonnait, insouciant:

*Wij willen vlaamsche Hoogeschool!
Hoog-ge-school!
Hoog-ge-school!*

Le petit vacher trembla bien fort en la voyant, et son bras nu échappé d'une chemise de grosse toile, s'appuya à la rugosité de l'écorce. Il retenait son souffle tant il avait peur, mais son souffle s'exhalait avec le bruit d'un soupir, tant il aimait.

La petite reine l'entendit; et simplement, avec beaucoup d'indulgence, dirigea vers lui la lenteur suave de deux grands yeux qui ont déjà vu beaucoup de choses.

Le petit vacher devint très rouge; et puis très pâle.

Il tendit une main suppliante et balbutia ce petit discours préparé:

« Madame, vous accepterez cette modeste fleur, parce que vous êtes très grande et très bonne. »

Elle l'écouta avec des oreilles qui ont déjà entendu beaucoup de choses.

Puis elle sourit, parce que les reines doivent toujours sourire; et ayant pris la fleur avec un geste de coquet abandon, elle s'éloigna sans le remercier.

Elle respira la fleur; et parce que ses narines roses n'avaient jamais respiré que des pétales parfumés et d'équivoques aromates, elle s'étonna que celle-ci ne sentit rien.

Vexée, elle allait en casser la faible tige de ses doigts polis, quand elle vit venir à elle un ministre très décoré, courtisan spirituel et gracieux.

Elle se ravisa, lui fit signe d'approcher et revint avec lui près du petit vacher.

Puis, avec des gestes mutins, elle détacha de son uniforme de cour, croix, plaques et sautoirs et elle le força même à se baisser pour mieux enlever un grand cordon de moire bleue qui lui barrait la poitrine. Le ministre s'y prêta de bonne grâce, car quoique nous vivions en régime parlementaire, les reines font encore ce qu'elles veulent des ministres.

Alors elle chargea la chemise du vacher ahuri de toutes ces breloques et de tous ces rubans, et elle passa la petite fleur blanche dans une boutonnière du bel habit dépouillé.

Elle recula de quelques pas pour voir l'effet, et ayant bien voulu rire de bon cœur pendant trois secondes, elle leur dit:

— Car il est écrit: celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera relevé.

Et agitant ses petits bras maigres, elle s'enfuit sans tourner la tête.

Quand vous viendrez dans mon jardin

Quand vous viendrez dans mon jardin, je veux vous voir toute rose, en blouse blanche et bien coiffée.

Vous n'aurez au doigt que la petite bague de Lourdes et au cou que le simple médaillon où je sais que vous avez mis mon portrait.

Vous arriverez sans bruit par un matin d'été; pendant que je penserai à vous, doucement, je veux sentir la fraîcheur de votre lèvres rouge sur mes yeux et mes joues; vous m'embrasserez bien fort et trois fois, comme l'on fait dans mon pays.

Et puis vous me regarderez avec vos grands yeux noirs dont la candeur apaise.

Et nous nous aimerons tellement que nous ne pourrions rien nous dire.

Quand vous viendrez dans mon jardin, je vous prendrai par le bras; et, à pas lents, l'un contre l'autre, sous le soleil, l'ombre pâle et menue de vos cheveux d'or s'allongeant sur mon épaule, je vous conduirai dans l'unique sentier de sable jaune.

Mon jardin n'est pas grand et les fleurs y sont rares et ce sont des fleurs sévères que l'on ne met pas aux corsages;

Mais je connais quelque part, sous la nuit tenace d'un bouquet d'aucubas, je connais quelques tardives violettes de Parme que le hasard a jetées là.

Je vous les cueillerai toutes, mais vous ne les respirerez point, car leur parfum est capiteux et troublant.

Nous les regarderons ensemble, un peu penchés, puis je les attacherai avec l'épingle de votre broche;

Et plus tard lorsqu'elles seront desséchées, vous ne les placerez pas dans votre livre de messe, mais je veux que vous les jettiez... car le parfum des choses mortes est plus troublant et plus capiteux encore.

Vous ne les regretterez point, les pauvres petites fleurs d'un jour!

Parce que vous trouverez toujours dans mon jardin, mon cœur et mon amour que le bon Dieu n'y a plantés que pour vous!

Chemins en deuil sous le Soleil

Les petits chemins de terre, là-bas, dans le ciel bleu se perdent au sommet clair d'une colline.

Petits chemins moroses aux talus de poussière et d'herbes sèches, jamais vous ne connûtes l'ombre des arbres et des haies, et le soc des charrues vous bouleverse sans pitié.

Chemins de terre, vous êtes tristes malgré la grande fête de l'Été, parce que les gens, les bêtes et les grands chars joyeux ne passent plus chez vous et parce que l'herbe et les ronces — harde grise, premier manteau de deuil — vous envahissent doucement.

Et des eaux moirées, croupies au fond des ornières, vous font de grands yeux désolés.

Chemins de terre qui courez, blessés à mort, dans le frisson vert des jeunes blés, vous me voyez souvent par les lourds matins de juin, silhouette crue sous le soleil de dix heures.

Chemins sans but, tracés un jour, Dieu sait pourquoi, chemins sans maisons, avec parfois les fils luisants d'une clôture le long de vos flancs chastes, vous êtes des souvenirs qui meurent dans le mystère et la bonté de nos paysages brabançons.

Chemins qui vous enfoncez l'été dans l'éclatante forêt des seigles mûrs, c'est près de vous qu'on comprend bien la pacifique splendeur du soleil des vacances.

Âme tranquille des chemins, courtoise et débonnaire comme l'âme des vieillards, vous souriez quand des couples silencieux s'égarèrent chez vous, aux soirs des ducasses wallonnes...

CHARLES ANCIAUX

LITTÉRATURE NÉFASTE

C'est un beau titre. Et il faut toujours soigner son titre. Mais comme nous le verrons, les productions qui se doivent mentionner ici n'ont avec la littérature vraie qu'une analogie de présentation. Comme elle, on la vend en livres, on la joue au théâtre, et c'est tout.

J'ignore l'effet utile qu'espère le Comité de rapprochement franco-allemand qui, en septembre, tiendra à Gand son premier congrès, et je pense que, dans l'avenir, la part de déceptions lui sera plus grande que celle du succès, de même que pour les pacifistes et les apôtres du désarmement.

Mais le but est digne d'un opiniâtre et persévérant effort. Le rapprochement de la France et de l'Allemagne, ne serait-ce pas, en effet, l'aube de la tranquille paix, le premier vagissement de la fraternité mondiale, puisque le conflit franco-allemand, c'est le conflit-type autour duquel gravitent les alliances, d'après lequel se résolvent les politiques, se nouent les intrigues internationales.

L'entente, — pas même, la détente, — serait donc pour la Belgique une assurance presque définitive contre l'invasion, la guerre, la ruine,... car même une campagne victorieuse anéantirait le merveilleux résultat de près d'un siècle d'énergie et de prospérité. Ne nous étonnons pas, dès lors, que malgré l'utopie de la fin espérée, nous voyions se joindre au groupement des sommités belges telles que notre grand historien Pirenne.

J'ai écrit utopie et souhaite avoir tort. En politique, du reste, les plus fins prophètes se montrent eux-mêmes radoteurs balourds.

La haine séculaire de l'Anglais et du Français, la prise des plus belles colonies soumises aux fleurs de lys, la chasse sans merci sur tous les océans, les horreurs des pontons, Waterloo et son pèlerinage, tout cela permettait au capitaine Danrit (1) d'intituler un livre : *L'Anglais, voilà l'ennemi!* et de le vendre brillamment. Fashoda mettait peut-être plus l'Europe en péril qu'Agadir. Rien n'a pourtant empêché l'Entente Cordiale, et les plus indignés contre la guerre du Transvaal et les camps de concentration n'en applau-

(1) Commandant Driant, député.

dissent que de meilleur cœur au passage d' « officiels » anglais en visite ou de matelots britanniques en bordée.

Certes, les dissentiments gallo-germains ont des racines plus profondes, plus tenaces; les rancœurs du vaincu ne sont pas éteintes, la fierté du vainqueur hésite à reconnaître le relèvement de son bel adversaire; entre les deux nations, l'Alsace-Lorraine reste une crevasse par-dessus laquelle le lancement d'un pont semble œuvre surhumaine.

Pourtant, à l'examen attentif, la blessure n'apparaît plus aussi profonde que le prétend l'amour-propre national. Le temps est le patient ouvrier de l'oubli. Avez-vous vu, dans les gorges valaisanes du Trient par exemple, le cyclopéen travail de l'eau sur les roches? Comme la pierre se creuse sous le torrent, la rancune peut s'émousser, accepter l'état de choses, reconnaître les embellissements de certains centres, s'avouer que ce pays fut plus germanique que gaulois, se souvenir que la France, elle aussi, conquît des provinces contre leur volonté et que, — telle la Franche-Comté, — elles n'en sont pas moins devenues françaises de cœur et d'âme.

Et malgré l'estime que je professe pour le talent de M. Dumont-Wilden, le résultat de mes fréquents voyages en pays annexés, mes enquêtes personnelles, mes conversations avec les gens de toutes classes, avec le paysan comme avec le citadin, me permettent de dire que la victoire du vaincu n'est pas là si complète, que l'écrivain s'est un peu laissé entraîner par le cœur et que l'Alsace-Lorraine se germanise malgré tout.

Quant à parler de différends économiques, de guerre de concurrence, c'est puéril. L'Allemagne se classe première marchande du monde, soit! Cela n'empêche pas la France d'accroître chaque année sa richesse nationale.

Incompatibilité de caractères? Il en existe autant entre le Français et l'Anglais. Et puis, en politique!... Songe-t-on, dans la libre République, à prendre ombrage des excès du Tsarisme? Nicolas II embrasse Briand et, pour peu qu'il fût ministre, Jaurès lui-même rendrait l'accolade au Petit-Père de tous les bagnes sibériens.

Entre la France et l'Allemagne, il existe des terrains sérieux de compréhension réciproque : l'art, les travaux philosophiques, les trésors poétiques, les dieux musicaux, les recherches scientifiques parallèles.

Je suppose que le premier but auquel tendra le comité de

rapprochement sera d'amener les deux peuples à se mieux connaître. Et je n'entends pas parler ici de la classe instruite, mais de la masse qui n'apprécie trop souvent le pays voisin que par les proverbes et les locutions d'usage, faux comme tous leurs pareils. Je ne connais pas plus grands malfaiteurs que ces accouplements de mots, souvent boutade facétieuse tirée d'une pièce ou d'un livre, détournés, dégénérés, et qui classent tout un peuple sous une seule étiquette. Parler de Pologne à un agent de police, n'est-ce pas lui ramener les pensées vers l'*Amigo*, pour ivresse publique? Il faudra apprendre à l'Allemand que le Français n'est pas plus nécessairement frivole que lui-même n'est sérieux; il faudra faire reconnaître au Français que l'Allemand n'est pas plus brute en réalité que lui-même souvent n'est courtois.

Que de fois nous vivons ainsi sur des malentendus! S'ils étaient dissipés, si l'on pouvait mieux se connaître et apprécier ses qualités réciproques, on pardonnerait plus facilement les défauts dont personne n'est exempt, et un grand pas serait franchi vers une meilleure entente.

* * *

Et le mot utopie me revient involontairement, car, plus puissantes que les généreuses poussées, de basses manœuvres attisent les haines, creusent plus profondément le passé.

La justice s'arme de plus en plus contre l'obscénité du livre, l'empoisonnement de la jeunesse. Elle accomplit un devoir social et s'en rend compte. Mais il existe une autre catégorie d'imprimés qui devrait être flétrie à la barre, et je m'étonne qu'aux tribunes des Parlements, des deux côtés des Vosges, aucun politicien n'ait encore dénoncé le péril.

Sous des titres attirants, à des prix réduits à l'extrême, on sert les plus ineptes inventions au gros public des romans populaires.

Et notez que je parle pour les deux pays, bien que par nos plus grandes affinités françaises, je sois conduit à mieux préciser le danger en France, à y trouver de plus faciles exemples. Des séries complètes voient le jour, écrites à la diable; une trame quelconque sert de prétexte à des hors-d'œuvre de franco ou germanophobie; on imagine des menées épouvantables jusqu'au cœur même de la

Patrie; on dénonce l'espionnage général; l'infamie, en un mot, s'y rencontre à un degré qui paraît anormal pour le cerveau des auteurs.

Au théâtre, les pièces soi-disant patriotiques se succèdent sans défaillance; elles mettent en scène ces mêmes *nouveautés*, mais qu'importe! Le peuple applaudit; les crimes de l'ennemi, il les retient, et, à la sortie, la tête pleine des tirades incendiaires et vengeresses, il se laisse aller à ces écarts dont Nancy se rappelle et qui ne sont que les timides symptômes des résultats à prévoir si l'autorité n'intervient pas un jour au nom de la morale.

De la morale?...

Oui, certes. Que dirions-nous d'un homme qui par ses calomnies en exciterait d'autres à s'entre-déchirer?

Il s'agit ici du peuple qui croit ce qu'il lit, qui accepte toutes ces inventions comme des faits d'Histoire. Si ces productions outrancières s'adressaient à l'élite, celle-ci comprendrait, dégagerait la vraie proportion à adopter, ferait la part de l'imagination. Mais comment dire à l'immense majorité bienveillante et ignorante : « Tout ça, c'est de la fiction; on a pris les traîtres parmi vos adversaires d'hier, parce que ceux-ci vous sont naturellement moins sympathiques; l'espionnage existe partout, doit exister partout, c'est le côté le moins beau de la préparation à la guerre, mais il est indispensable... »

Doit-on s'étonner que des explosions de colère échappent déjà en certaines circonstances? L'homme gris ne se domine plus. Or on enivre le peuple...

Et que sera-ce si l'âme populaire continue à être façonnée par une haine injustifiée et dangereuse? Car, retenons-le, ce ne sont plus les dirigeants qui déclarent la guerre, c'est le pays entier qui l'impose. Le gouvernement italien a dû s'embarquer dans l'aventure tripolitaine à la suite d'une campagne de presse qu'il avait lui-même organisée et qui avait dépassé son but; s'il n'avait pas fait envahir la Lybie, le peuple le balayait.

Je n'imagine pas que les auteurs, — peut-être gens superficiels, — de ces élucubrations malsaines pensent au mal qu'ils répandent. Et pourtant, si la guerre éclatait plus tard, comme éclatent tant de guerres, pour un incident stupide, pour une satisfaction refusée, pour une question d'amour-propre, n'y aurait-il pas à leur reprocher, à eux, bon nombre de milliers de morts éventrés sur les champs

de bataille? A ce titre, leur influence est criminelle comme celle du corrupteur d'innocence.

On m'objectera que les métiers de romancier et d'auteur dramatique ne sont pas faciles; il y a pléthore et le pain de l'homme de lettres est parfois dur à gagner, comme celui de l'artiste. Alors la chance d'être imprimé et joué prime tout, comme prime chez l'éditeur ou l'imprésario le souci de l'affaire à réaliser.

En faisant un mélo d'espions, en présentant un manuscrit *patriotique*, l'auteur est aujourd'hui certain d'être accepté, tout comme s'il était pornographe patenté ou s'il écrivait, tel un Willy, en style de fortifs ou de maison close.

Toute cette littérature se dénomme *patriotique* (peut-être par pudeur), comme si le vrai patriotisme ne consistait pas à nous glorifier les grands exemples du passé et à signaler aussi les fautes pour les éviter à l'avenir.

Oui, pour les partisans du *bon voisinage*, j'estime qu'il y a là une belle campagne à mener. Les difficultés sont nombreuses, mais peut-être pas insurmontables.

L'intervention d'une autorité est nécessairement délicate. La liberté de la pensée et de la presse sont des trésors intangibles, dira-t-on. Hé! non, puisque l'immoralité les fait condamner.

Au surplus, si l'on veut s'en tenir à cette stricte *liberté* qui, pour d'aucuns, est le dieu parfait, l'Etat n'est qu'un sacrilège. De plus en plus il semble vouloir rompre son culte, et il a raison. Les Etats-Unis punissent les tentatives de suicide : atteinte à la liberté... On défend de s'empoisonner à la cocaïne ou à l'opium : atteinte à la liberté... On décrète l'assurance obligatoire pour protéger l'ouvrier de la misère accidentelle : atteinte à la liberté...

En prohibant ce qui peut déchaîner d'inutiles guerres, l'Etat ne ferait que veiller encore à la préservation de la race. Mais en attendant qu'intervienne, s'il est possible, la défense de lancer des œuvres injurieuses pour une puissance étrangère, il y aurait à chercher un résultat plus tangible, plus immédiat : amener les éditeurs et les directeurs de théâtre à sacrifier cette branche de négoce et à se refuser à la publication de livres populaires ou à la représentation de pièces contenant, non des vérités, mais des inventions hostiles à ceux que, — même en paix, — on considère comme l'ennemi.

EDOUARD DE KEYSER.

COULEURS SANS DANGER

Le Parapluie rouge

Il pleuvait tout autour du grand parapluie rouge, sous lequel nous trottions, tous les deux... Jamais je n'ai vu plus joyeuse pluie que ce jour-là!

Ne nous hâtons pas, ne nous hâtons pas! C'est délicieux, la pluie... Il pleut tout autour de notre parapluie, — nous avons bien le temps...

Ce parapluie rouge, j'imagine que nous l'avions acheté en Toscane ou en Ombrie, au marché, où les hommes ont des manteaux noirs avec des revers verts. (Quel dommage qu'Orthez ne soit pas en Ombrie!...) — Ici aussi, d'ailleurs, il fait calme et mouvementé, grave et souriant.

La colline portait une voilette, et nous allions par la prairie, tandis que la pluie tombait, tombait! — O jeune fille, toute fierté, tu l'es appuyée à mon bras, parce que c'est moi qui tenais le parapluie. — (Il y a des gens qui sont fermés à toute poésie...)

Du rose colorait ta joue; et c'était, pour nous deux, une aurore imprévue, parce que le parapluie était rouge, alors que le ciel était gris.

Et cette aurore semblait éternelle, et nous étions tout embobinés de pluie, dont les fils argentés, tous pareils et nouveaux, semblaient nous tenir pour la vie.

Pourtant, il y a de belles choses qui passent et de pauvres petites choses qui les oublient, et l'on dit : « Voilà le soleil qui revient », alors qu'il s'en va... Tout cela est un peu bizarre, n'est-ce pas? — Au fait, de quelle couleur était-il, ce parapluie?

Les Arbres bleus et les Prés blonds

La prairie était blonde, et les arbres, bleus. Bleus comme aux lointains des vieux tableaux, — par ironie...

Et parfois le paysage était tout bleu, et parfois tout blond, selon la direction du regard, — comme la fumée souple, qui est bleue d'un côté et blonde de l'autre.

Souplesse et sourire d'un petit pays lourd et sérieux. La prairie est blonde, et les arbres bleus. Un voile léger attendrit la colline et le fleuve qui va. La vie n'est pas émouvannte, mais elle est émue.

Et nous allions, sous le soleil tendre, devant les lointains bleus et l'approche du soir, sans penser que l'on puisse aimer avec haine, ni savoir que la tendresse du crépuscule, aux teintes sans heurt, est un combat.

Nous allions, tous les deux, ennemis amicaux, en promenade, au bord de l'eau, le cœur plein d'une amabilité de villégiature, peut-être...

Et le fleuve, éternel et violent, mais dont la passion n'est pas emphatique comme celle de la mer, reflète, avec une grande douceur et quelque ironie, les arbres bleus et les prés blonds.

Et je t'aime encor, ma chère enfant, parce que tu as les cheveux noirs et les yeux noirs.

R.-E. MÉLOT.

LÉON TRICOT

Il y a à peine huit mois, nous adressions ici un dernier adieu à François-Charles Morisseaux qui avait été longtemps un des collaborateurs assidus de *La Belgique Artistique et Littéraire*. Aujourd'hui la mort, une mort soudaine, cruelle, injuste, nous enlève Léon Tricot. Coup sur coup nous perdons deux chroniqueurs précieux et leur disparition laisse chez nous un grand vide.

Léon Tricot possédait le don, si rare, de l'esprit qui fuse à jet continu, de la verve qui étincelle, de l'ironie qui égratigne sans blesser jamais sérieusement. C'est pour tout ce qu'il avait su mettre d'originalité enjouée et de brillante fantaisie dans ses Lettres de Paris, que nos lecteurs l'aimaient et goûtaient le charme un peu acidulé des variations amusantes qu'il brodait sur le thème changeant de l'actualité.

Il avait trouvé tout de suite le secret de garder, sous les dehors narquois et spirituels d'un parisianisme vite acquis, une âme et des sympathies profondément attachées aux gens, aux choses et aux idées du pays qu'il n'avait quitté que pour aller tenter dans un milieu plus favorable la fortune des Lettres et surtout celle du Théâtre.

Une amitié ancienne me liait à Léon Tricot. Je me souviens du jour, déjà bien lointain, où, comme il cherchait à tirer parti de ses dispositions littéraires, je le mis en relation, à Namur, avec le directeur d'un quotidien local : *La Lutte* qui cherchait un jeune journaliste capable de remplacer Fernand Roussel, cet autre doux poète de la pléiade du défunt *Réveil*, mort, lui aussi, à peine il dépassait la trentaine. Léon Tricot remplaça comme rédacteur en chef de *La Lutte* Fernand Roussel, lequel y avait été précédé par Henry Kistemaeckers, celui-là de nos compatriotes qui eut une destinée plus heureuse que ses deux successeurs...

Je m'étais fait une joie, en octobre dernier, d'accueillir ici celui qui, malgré un labeur opiniâtre, malgré des dons inestimables, n'avait pas eu la chance — ou le loisir — de donner l'œuvre qu'il était capable d'écrire et qui eût fait



LÉON TRICOT

sortir son nom, victorieusement, de l'ombre où il est demeuré.

Or, lui qui se montrait, chaque quinzaine, le plus ponctuel des correspondants, il arriva chez moi, il n'y a pas trois semaines. Il s'excusait d'être en retard de vingt-quatre heures. Il partait pour Anvers où on devait l'opérer quelques jours plus tard. Il était gai, confiant, tout heureux de voir les difficultés des débuts de son séjour à Paris s'aplanir; l'hiver qui approchait lui promettait de probables réussites...

Le vendredi matin, le 8, je recevais le manuscrit de ses *Gens de Paris*. Il me l'envoyait d'Anvers, avec ce mot typique dont la plaisanterie a aujourd'hui quelque chose de douloureusement macabre : « Mon cher Paul André, quand vous ouvrirez ce pli, on m'ouvrira le ventre... »

Le lundi, sa jeune femme dans l'angoisse m'écrivait : « L'état de mon pauvre malade est très grave... » Le vendredi suivant un télégramme m'annonçait la mort de Léon Tricot. Elle survenait le jour même où *La Belgique* paraissait, contenant sa Lettre de quinzaine, pétillante, comme les autres, d'humour railleur... Ce sont les dernières lignes qu'il a écrites...

Nous ne pouvons manquer d'être très émus, très impressionnés en considérant que le hasard a voulu que fussent réunis au sommaire de ce même numéro du 15 août les deux noms de F.-C. Morisseaux et de Léon Tricot, nos deux jeunes collaborateurs sur qui pouvaient se fonder les plus brillantes espérances.

Leur souvenir, en tout cas, vivra parmi nous. Il sera fait de reconnaissance pour ce que leur doit notre revue, de regret sincère et d'affection durable.

PAUL ANDRÉ.

LA CHAPELLE MYSTÉRIEUSE DES MÉDICIS

**Le Jour, la Nuit, l'Aurore et le Crépuscule
de Michel-Ange.**

On ne conteste jamais que les Grecs du grand siècle aient donné à l'art un éclat que les modernes n'ont pas dépassé; personne ne nie la séduction de l'idéal qu'adoraient les Attiques, idéal de calme souverain, d'harmonie parfaite, de grâce divine; idéal d'où semblent exclues toute faiblesse, toute incertitude, toute obscurité, et dont la plus belle réalisation est peut-être le Parthénon d'Athènes. Cependant, et surtout en ce qui concerne la sculpture, il n'en est pas moins vrai que les artistes grecs ont été les interprètes d'un état d'âme qui est plus celui d'une collectivité qu'un sentiment strictement individuel. Phidias a immortalisé des formes qu'avait rêvées toute une cité; et les chatoyants poèmes de Pindare semblent traduire les impressions d'un public délirant d'enthousiasme sur les gradins d'un amphithéâtre, plutôt qu'émaner d'une pensée qui, mûrissant dans la solitude ses fruits amers, sent tomber sur elle, comme le voile d'un crépuscule, l'anxiété ou l'émotion de vivre.

Il en est tout autrement à l'époque de la Renaissance. La roue énorme de l'évolution humaine a tourné avec lenteur. Dans les ténèbres médiévales scintillent soudain des lueurs multiples, dispersées d'abord, puis confondant par degrés leur éclat, pour former au xvi^e siècle un brasier éblouissant. Mais ce renouveau, malgré l'admiration qu'il a soulevée pour la civilisation éteinte, ne reconstitue rien de l'antiquité, ne s'y étant nullement essayé d'ailleurs. Nous ne trouverons plus, comme en Grèce, de conscience artistique commune. Chaque œuvre naît dans un grand et farouche isolement. Chaque penseur se suffit à soi-même et anime par ses propres moyens l'univers qu'il évoque. L'histoire des idées à ce moment est comparable à une grande route sur laquelle, pensifs, semblables à ces colosses de pierre

qui jalonnaient l'entrée des temples égyptiens, les géants de l'art, de distance en distance, surgissent et rêvent solitaires. Dante au xiv^e siècle et Michel-Ange au xvi^e sont peut-être les plus grands d'entre eux.

La voûte de la Sixtine rassemble tout un univers créé au coup de baguette d'une magie géniale. Mais nulle part, peut-être, autant que dans la chapelle funéraire des Médicis, à Florence, on ne sent planer avec plus d'anxiété oppressante l'âme de Michel-Ange. Dès le seuil de ce sanctuaire, dont le premier aspect ne laisse pas d'être un peu morne, on est frappé par une impression de singulière élévation, de grandeur silencieuse. On a la soudaine notion que, délaissant la terre-à-terre de l'ambiance quotidienne, on est entré dans un monde supérieur, peuplé de farouches ou sublimes demi-dieux, un monde sévère où la douleur devient une beauté, un monde où les sentiments intensifiés se lèvent plus forts de notre être plus vigoureux. Cependant, pour arriver à la perfection de cette fin, nul artifice, nul geste qui ne soit celui de l'art le moins soucieux de viser à l'effet. Le dialogue de ces divinités de marbre est colossalement sobre et puissant. L'expression est d'une robuste simplicité, comme celle des drames d'Ibsen.

Un mystère semble flotter sur la Chapelle. La rêverie grave de ces créatures de marbre, dont les fronts se penchent dans le demi-jour du temple, a quelque chose d'hallucinant. C'est pour cette raison qu'il y a peu d'œuvres d'art qui aient soulevé autant de discussions, d'échanges de vue à propos de l'interprétation. Ces statues, adorées comme des idoles, ont été interrogées comme des sphynx. A quelles thèses principales se ramènent les opinions émises? Quelle est la nature de l'émotion — religieuse, philosophique, ou, comme on l'a soutenu, politique, — qui inspirait le redoutable créateur de la Sixtine lorsqu'il exécutait les figures dont nous parlons? C'est ce que nous proposons d'examiner rapidement au cours de cette petite étude.

* * *

A la fin de mars 1520, le cardinal Jules de Médicis, qui devait en 1523 monter sur le trône pontifical sous le nom de Clément VII, confia à Michel-Ange la construction de la sacristie nouvelle de San Lorenzo et de plusieurs tombeaux pour l'illustre famille florentine. L'artiste avait quarante-

cinq ans. Son génie qui en 1508-1512 s'était déjà épanoui avec une incomparable vigueur dans l'œuvre de la Sixtine, vivait alors de toute sa puissance.

Au début, les travaux de la sacristie furent poussés activement. Il s'agissait d'élever six sarcophages monumentaux à la mémoire de Laurent le Magnifique, de son frère Julien, de Julien, duc de Nemours, de Laurent, duc d'Urbin, et des deux Papes Médicis Léon X et Clément VII.

Mais dès 1524 il semble qu'une fatalité jalouse accumule des obstacles contre la réalisation du projet. Harcelé par les héritiers de Jules II, qui lui reprochaient de n'avoir pas exécuté le mausolée promis au grand Pape, l'artiste eut à surmonter en outre, vers cette époque, des difficultés avec ses ouvriers, des chagrins domestiques de toute nature. Et en 1527, la révolution éclata à Florence contre les Médicis; Michel-Ange, enflammé soudain, se jeta dans la mêlée et leva l'épée contre ceux que glorifiait déjà son œuvre inachevée. Mais l'insurrection échoua et la ville retomba en 1530 aux mains de ses tyrans. Epargné par les exécutions et les bannissements, il reprit, à la solde de Clément VII, sa tâche de servitude.

Deux des tombeaux ont été seuls exécutés : ceux de Julien, duc de Nemours, et de Laurent, duc d'Urbin. Ils se composent chacun d'un sarcophage portant, couchées sur le couvercle, deux grandes statues nues, symboles représentant la Nuit et le Jour, l'Aurore et le Crépuscule. Quant aux ducs, ils sont représentés dans des niches rectangulaires ménagées dans la muraille, au-dessus des sarcophages.

Le monument de Julien nous montre le duc de Nemours assis dans une attitude calme, comme distraite; mais, par le mouvement de recul de la jambe gauche, il semble que le personnage soit prêt à se lever et à partir. Cette figure a été surnommée l'Action. Car Michel-Ange, qui détestait le portrait, n'a visé ici à rien moins qu'à la ressemblance.

Les deux statues allégoriques sont plus intéressantes. La Nuit, soutenant de la main son front trop lourd, repliant sa jambe aux muscles puissants, semble plongée dans un sommeil inquiet, et le Jour, brutal et rébarbatif, darde ses yeux méfiants, se crispe de rancune et de rage.

L'image de Laurent, que l'on a surnommée plus justement « le Penseur », est plongée dans une sévère méditation. A ses pieds, l'Aurore quitte à regret l'oubli du som-

meil et s'étire avec lassitude et ennui. De ses traits ensorcelants s'exhale une indicible mélancolie, une morne désespérance, un désenchantement de tout. Et le Crépuscule accablé semble à la fois plein de dédain pour la Vie futile et pénétré d'angoisse par l'approche de la mort.

Si l'on ajoute, en face de l'autel, « la Vierge allaitant l'Enfant » qui semble un peu étrangère au Cycle, on aura une idée d'ensemble des œuvres que contient la Chapelle. Nous nous attacherons seulement aux quatre figures symboliques : la Nuit, le Jour, l'Aurore, le Crépuscule.

* * *

Tout d'abord, il y a lieu de se demander si les appellations par lesquelles on connaît universellement ces œuvres sont dues à Michel-Ange lui-même, ou si elles ont été inventées par des artistes postérieurs, comme il est arrivé pour certaines sonates de Beethoven intitulées, par exemple, Aurore ou Clair de lune.

La question est résolue pour ce qui concerne les figures du monument de Julien. Un document écrit par le maître lui-même, et conservé à la Casa Buonarroti, emploie expressément les mots la Nuit et le Jour. Mais il est certain, prétend Steinmann (1), qui a écrit sur la chapelle un ouvrage très documenté, il est certain que les termes Aurore et Crépuscule ne sont pas de Michel-Ange. Nous verrons, en effet, que l'objet de ces symboles est infiniment négligeable, si on le compare à leur expression, et que nous devons nous intéresser directement à la plastique de l'œuvre, en laissant de côté la question de savoir ce qu'elle signifie ou pourrait signifier. Les statues de la Chapelle sont comme des poèmes délicieux, des symptômes dont le rayonnement emplit notre âme d'extase; mais le langage qu'elles nous parlent reste enveloppé dans une sublime imprécision. Il semble que la sculpture, ici, s'éloigne des arts descriptifs pour confondre ses aspirations avec celles de l'architecture et de la musique. Il semble que l'auteur ait œuvré pour traduire son idéal, bien plus que pour exprimer telle ou telle allégation déterminée. Les chants les plus beaux ne sont-ils pas ceux qui n'ont pas de titre?

* * *

(1) ERNST STEINMANN, *Das Geheimnis der Medicigraeber Michelangelos*, Leypsick, 1907, p. 54.

Les systèmes d'interprétation du Cycle peuvent se ramener aux directions suivantes :

1° Ceux d'après lesquels la Chapelle est l'œuvre d'un courtisan des Médicis;

2° Ceux qui prétendent au contraire que les figures traduisent une colère patriotique de Michel-Ange contre les Médicis;

3° Les interprétations philosophiques et religieuses.

* * *

L'opinion suivant laquelle les œuvres de la Chapelle sont l'expression d'une pensée de courtisanerie à l'égard des Médicis compte déjà des adeptes parmi les contemporains du sculpteur. Vasari, historiographe de Michel-Ange, nous assure que le désespoir de l'Aurore provient de ce qu'en ouvrant les yeux, elle trouvera ceux du duc Laurent fermés à jamais! Grottesque et insolente explication, dont nous devons nous défier d'autant plus qu'elle appartient à un ouvrage qui fut dédié à un prince de la famille des Médicis, Cosme I^{er}. Varchi, autre contemporain, fait une déclaration dans le même sens.

On se révolte à la pensée que le cycle immortel de la Chapelle ait pu être exécuté dans un but de flagornerie, de basse flatterie. Il y aurait même lieu de se demander comment la critique a pu s'arrêter un instant à cet avis, si un argument à première vue irréfutable ne militait en sa faveur : Michel-Ange l'a, en effet, exprimé dans un document autographe conservé à la Casa Buonarroti, et dont voici la teneur :

« Le Jour et la Nuit parlent et disent : dans notre cours rapide, nous avons conduit à la mort le duc Julien. Il est donc juste qu'il se venge. Sa vengeance consiste en ce que, maintenant que nous l'avons tué, il nous a ravi la lumière et, en fermant ses yeux, a fermé aussi les nôtres. Qu'eût-il donc fait de nous, s'il fût resté en vie? »

En dépit de cette affirmation et quelque autorisée que soit la source dont elle provient, la critique actuelle repousse presque universellement, et avec raison, la thèse que Vasari fut le premier à défendre. Certains savants (1)

(1) STEINMANN, p. 51.

voient dans le document de la Casa une fausse indication donnée pour dérouter les indiscrets qui voulaient sonder imprudemment les desseins du Maître; car celui-ci, d'un caractère ombrageux et sombre, gardait un silence absolu sur ses œuvres, surtout pendant qu'il les exécutait. On se rappelle, à ce sujet, les âpres discussions de l'artiste avec son protecteur Jules II à propos de la Sixtine.

Né faut-il pas voir aussi dans le document de la Casa une forte influence de la manie complimenteuse et précieuse que l'on remarque au cours de tout le xvi^e siècle italien? C'était l'époque des madrigaux, des « concetti », des « pointes »; l'esprit courtisan se répand partout; l'année 1512 voit paraître le premier manuel de politesse : *Il Corteggiano* de Balthasar Castiglione. Les poésies de Michel-Ange se ressentent à plus d'un endroit de cet état d'esprit. On voit donc qu'il en coûta peu à l'artiste de donner de son œuvre cette fade explication, qui, d'après Romain Rolland, ne fut que la voile prudent dont il enveloppa son âme révoltée.

D'ailleurs, rien dans le cycle n'évoque les Médicis. Les statues supérieures n'entendent en aucune façon, nous l'avons dit, représenter les princes dont les cendres dorment dans ces tombeaux; elles sont, comme les autres, des figures allégoriques. Aucun nom sur les socles, mais la place vide pour en inscrire. Quant aux armoiries de la famille, au lieu de dominer l'ensemble et de s'imposer aux regards, elles sont dissimulées dans un endroit peu en vue et passent pour un détail négligeable. Repoussons donc sans crainte cette première interprétation, qui faisait au maître l'injure de l'accuser de bassesse politique.

* * *

Prenant le contrepied de cette thèse malheureuse, une opinion plus récente, et largement représentée dans la critique contemporaine, proclame que Michel-Ange s'est servi de ce monument en apparence servile, pour crier aux Médicis sa haine et son mépris. L'œuvre exprimerait donc la vengeance éternelle du patriote, du républicain, du guerrier contre les oppresseurs de Florence. C'est l'interprétation politique.

La douleur qui plane sur le Cycle viendrait donc de ce que Florence est retombée dans l'esclavage; le Jour se révolterait contre les tyrans vainqueurs; les deux capitaines son-

geraient gravement à la destinée de la ville. Cette opinion prétend aussi remonter à un écrit de Michel-Ange. On connaît la strophe que Strozzi avait tracée à propos de la Nuit :

« La Nuit, que tu vois si gracieusement dormir, fut sculptée par un ange dans ce rocher; et puisqu'elle dort, elle vit. Si tu ne le crois, éveille-la, et elle te parlera. »

Pour répondre à ce commentaire prétentieux de sa statue, Michel-Ange composa lui-même une strophe :

« Le sommeil m'est cher. Il m'est plus cher encore d'être de pierre, tandis que le crime et la honte durent. Ne pas voir, ne pas entendre m'est un grand bonheur; c'est pourquoi, ne m'éveille pas, ah! parle bas! »

« Le crime et la honte », d'après l'opinion que nous exposons, ce serait la domination tyrannique des Médicis. Et cette idée est reprise, depuis, par bien des critiques :

Nicollini, poète dramatique né à Florence en 1785, voit dans Laurent un malfaiteur accablé de remords. « La mort, dit-il en 1825, la mort l'appelle au tombeau où commence la justice divine. » L'Aurore et le Crépuscule seraient des témoins désenchantés nous affirmant que l'éclat des Médicis fut passager et faux.

Pour Emile Ollivier, ce monument douloureux représente la plainte des proscrits, la révolte des vaincus contre la Destinée. Eugène Guillaume estime que l'artiste a donné à ses figures « ses pensées douloureuses et ses regrets patriotiques » (1). « Ces tombes, dit Marcel Reymond (2), ne sont qu'un cri de douleur arraché au cœur d'un patriote. Dans ces cercueils sur lesquels il verse tant de larmes, il semble que l'âme même de la patrie soit ensevelie. Les tombes des Médicis sont les tombes de la liberté de l'Italie. »

« Il ne sculpta point les Médicis, dit Romain Rolland (3), il sculpta sa douleur et sa rage. » Et Jean Rousseau (4) résume en ces termes l'opinion courante : « Chose frappante! Les magnifiques tombeaux que Michel-Ange a élevés aux Médicis passent généralement pour des outrages faits à leur mémoire. »

(1) *Gazette des Beaux Arts*, 1876, p. 88.

(2) MARCEL REYMOND, *Michel-Ange* (Collection des grands artistes), p. 76.

(3) ROMAIN ROLLAND, *Michel-Ange*, dans les *Maîtres de l'Art*, p. 71.

(4) *Gazette des Beaux-Arts*, 1869, 2^e période, p. 452.

Où s'arrêter dans cette voie? Nous voyons Julius Vogel aller plus loin et prétendre que, sous les traits du Penseur (Laurent de Médicis), Michel-Ange a représenté le patriote Francesco Ferrucci, mort pour la liberté de Florence! Enfin, cette opinion s'accrédite si bien qu'en 1876, lorsqu'on éleva une statue à l'immortel sculpteur, on plaça sur le socle l'inscription suivante : « Vi leggerai, ô cittadino, scolpita l'ultima pagina della storia di Firenze Repubblica! » (1).

* * *

Cette interprétation historique, qui ramène l'âme supra-terrestre du cycle à l'expression purement humaine d'une rancune politique ou même d'une douleur patriotique, est infiniment contestable, et nous nous expliquerons bientôt sur ce point; elle est loin, d'ailleurs, d'avoir emporté l'unanimité des adhésions. Anton Springer s'y opposa le premier et montra en 1878 que le Cycle était déjà conçu et partiellement réalisé lorsqu'éclata la guerre entre Florence et ses tyrans (2). Frey adopta la même manière de voir.

Mais pour s'élever à la compréhension de ces œuvres, pour deviner quelle est la pensée qui habite depuis des siècles leur front de marbre, n'est-il pas plus sage d'abandonner les circonstances historiques et de s'adresser exclusivement à l'inspiration philosophique? C'est ce que plusieurs critiques ont tenté de faire.

Du vivant même de Michel-Ange, Condivi écrivait : « Ces statues, au nombre de quatre, sont placées dans une sacristie faite exprès pour elles... *Bien que la même idée ait présidé à leur facture*, elles sont néanmoins toutes différentes et en des attitudes diverses... Hommes et femmes, elles signifient le Jour et la Nuit, et, toutes deux à la fois, le Temps, qui consume toute chose » (3). Le souffle de terreur ou d'abattement qui passe sur la Chapelle serait donc l'effroi causé par l'inéluctable et dure Fatalité? Le Cycle

(1) STEINMANN, *Das Geheimnis der Medicigraeber*, p. 56.

(2) ANTON SPRINGER, *Raffaël und Michelangelo*, Leypsick. Cfr STEINMANN, *op cit.*, p. 56.

(3) ASCANIO CONDIVI, *Vie de Michel-Ange*. — Cfr BOYER D'AGEN, *L'Œuvre littéraire de Michel-Ange*, Paris, Delagrave, p. 29. — Il est à remarquer que dans le passage reproduit plus haut, Condivi emploie les termes Nuit et Jour, mais ne fait aucune allusion aux expressions Aurore et Crépuscule.

serait, comme certaines pièces de Maeterlinck, un cri d'angoisse de notre petitesse, prise de terreur devant l'Infini?

Victor Kaiser estime que l'artiste a voulu opposer au *Prince* de Macchiavel l'idée platonicienne de la vocation royale de l'homme d'Etat (1). Oeri, lui aussi, s'en tient à Platon et affirme que le Cycle s'inspire d'un passage du *Phédon* ayant trait à la vie future (2). Hermann Grimm appuie la même opinion (3). Enfin, en ces tous derniers temps, Brockhaus s'éloigne de cette interprétation, et soutient que les idées de la Chapelle remontent, non à Platon, mais à un hymne de saint Ambroise (4).

La critique contemporaine, soucieuse avant tout d'exactitude et d'objectivité, émit à ce sujet des théories parfois étonnantes. D'après le savant allemand, M. Steinmann, Michel-Ange aurait puisé l'inspiration de l'œuvre dans un chant de Carnaval, — oui, un chant de Carnaval. On sait que les Médicis, et surtout Laurent le Magnifique, ont donné à cette fête un vif éclat et même un caractère d'art; en 1511 et 1513 eurent lieu des cortèges d'un faste sans égal. Les tyrans espéraient endormir, par ce trompe-l'œil éblouissant, les susceptibilités du peuple. Une des chansons fériales, alors populaires à Florence, semble, d'après M. Brockhaus, avoir vivement frappé l'artiste: c'est le *Trionfo della quattro Complessioni*. Ce chant glorifie et décrit, avec tous leurs attributs, les quatre Tempéraments: le Colère, le Sanguin, le Flegmatique et le Mélancolique. Et ces images, transposées, seraient devenues le Jour, la Nuit, le Crépuscule et l'Aurore.

* * *

On le voit, l'admirative attention des critiques ne s'est jamais ralentie; les opinions ont tournoyé depuis des siècles autour du Cycle, comme des oiseaux capricieux et parfois fantasques autour de la fixité d'un phare. Mais la face ébauchée du Jour exprime toujours le même affollement mystérieux, et le regard de l'Aurore ne nous a pas dit la cause

(1) STEINMANN, p. 58.

(2) Cfr PLATON, *Phédon*, trad. de Victor Cousin, p. 216.

(3) HERMANN GRIMM, *Leben Michelangelos*. Cet ouvrage, aux proportions monumentales, est le plus important qui ait été écrit sur cette matière.

(4) HEINRICH BROCKHAUS, *Michelangelo und die Medici-Kapelle*, Leypsick, 1909, pp. 52-88.

de son désespoir. Ainsi, dans cette gerbe touffue d'interprétations diverses, aucune ne nous satisfait pleinement; aucune ne nous donne le mot de l'énigme.

Mais, en réalité, existe-t-il un mot à cette énigme? N'est-ce pas témérité et erreur que de vouloir à cette divine épopée de marbre assigner les limites d'un sens trop précis, trop relatif?

La critique artistique, et en particulier la critique allemande, qui, sous prétexte de science, cherche parfois midi à quatorze heures, nous paraît donc se perdre ici en d'inutiles conjectures. Non, Michel-Ange n'a exprimé dans cette œuvre ni une pensée de flatterie, ni un regret patriotique, ni une thèse philosophique, ni une prière religieuse. Non, il n'a puisé ni à saint Ambroise, ni à Savonarole, ni aux chants du Carnaval florentin. Non; le sens des statues est plus beau que tout cela — et plus simple. Michel-Ange a ouvert ici, toute grande, son âme d'artiste; c'est tout.

Son âme d'artiste, ulcérée par l'incompréhension, froissée à maintes reprises par la meule rugueuse de l'insolence humaine. Et que saisissons-nous dans cette troublante confession du génie parvenu au faite de sa splendeur et de sa souffrance?

Nous ne voulons pas, Dieu merci, expliquer par des abstractions élémentaires et simplistes la pensée et l'émotion de Michel-Ange; laissons à d'autres cette enfantine prétention. Cependant, la vie du Maître nous montre, on l'a dit souvent, un duel permanent entre des forces toujours surgissantes. Ce duel forme le fond même de sa personnalité artistique; et c'est lui que nous voyons lorsque le statuaire s'ouvre à nous dans le *Cycle*.

Dans l'âme immense du Buonarroti se dardent deux rayons différents qui, croisant et confondant leurs lumières ennemies, animent dans une large mesure les fantômes qui se lèvent de son imagination. Et ces deux rayons sont les caractéristiques de l'œuvre michelangelesque étudiée ici.

Le premier de ces éléments, c'est la force. Les formes créées par l'artiste sont d'une énergie, d'une puissance étonnantes. Il y avait chez lui un coup d'enthousiasme dans la conception, dans la vision. De là son goût pour les proportions colossales, les entreprises irréalisables, les travaux périlleux; ne voulut-il pas un jour, à Carrare, sculpter une montagne entière, qui, devenue un sphynx monstrueux, aurait dominé de son regard la mer immense? Cette

force se manifestait souvent par la puissance de la musculature, la solidité du modelé; parfois aussi elle s'exagérait en révolte, et se traduisait alors par un mouvement vigoureux jusqu'à l'extrême violence.

Cet enthousiasme durait peu; cette force était parfois plus apparente que réelle. Le front qui s'était levé, transfiguré et rayonnant du suprême bonheur de l'inspiration, retombait bientôt sous le poids du découragement. Et c'est là la seconde caractéristique de son génie: la douleur, la « douleur de vivre », qu'il traîna comme un boulet jusqu'à sa mort libératrice.

Sur cet artiste, dont rien n'égale la grandeur d'âme et la noblesse intérieure, la contrainte sociale pesa plus douloureusement qu'elle ne le fit jamais. Sa pensée, cependant fougueusement indépendante, dut toujours se plier à la fantaisie de ses protecteurs (1); jamais il ne put librement concevoir la portée et le sens de ses œuvres. Pour ne citer qu'un exemple: il voua un culte fervent à son immense et glorieux égal, le Dante. Lorsque l'Académie de Sainte-Marie Nouvelle projeta de transférer de Ravenne à Florence les cendres du grand poète, il adressa au Pape cette touchante supplique : « Moi, Michel-Ange, sculpteur, je supplie Votre Sainteté, et je m'offre à faire convenablement le tombeau du divin poète dans un endroit honorable de la ville. » Léon X refusa.

Michel-Ange fut toujours contrarié dans ses desseins. Lui qui se sentait sculpteur bien plus que peintre, il exécuta et compléta d'immenses œuvres de peinture, tandis que ses ensembles sculpturaux, le Tombeau de Jules II, la Chapelle des Médicis, restèrent inachevés. D'ailleurs il souffrait de l'incompréhension de ses contemporains, qui accueillèrent mal des œuvres comme le *Jugement Dernier*. Dans ces temps à la fois frivoles et fanatiques, la figure sévère et généreuse de Michel-Ange paraît esseulée. Même les grands artistes de son époque lui sont franchement hostiles. Et son incertitude politique rendait sa vie de plus en plus malaisée; car il hésitait entre ses convictions républicaines et les Médicis qui le protégeaient, et à la cour desquels il s'était formé (2).

(1) Voir l'anecdote du *Colosse burlesque*, que voulaient lui faire élever les Médicis, vers 1525.

(2) BROCKHAUS (ouvrage cité), met en valeur tous les principes d'art que Michel-Ange dut à son entourage intellectuel, pendant son séjour à la Cour de Laurent le Magnifique.

Mais il est une autre cause de sa douleur, la plus efficace peut-être. Dans ce monde mauvais, Michel-Ange a en naissant apporté une âme blessée. Sa tristesse est instinctive; il souffre comme un autre homme respire, et il en vient à aimer cette souffrance: « Une douleur, dit-il, m'est plus douce que mille joies. » Nul autant que lui n'a goûté le néant de tout, l'irréparable navrance d'exister.

Ces caractères ont frappé de leur sceau les quatre statues que nous étudions dans le Cycle.

La Nuit, d'une musculature formidable, s'arc-boute puissamment. La force michelangelesque émane de cette œuvre comme un fluide âcre. Et une mortelle inquiétude pèse sur ce sommeil fiévreux.

L'Aurore semble un des poèmes les plus éloquents du Maître, et le plus affolant cri d'angoisse de sa douleur. Il y a dans l'appel désespéré de ce regard, dans cette inexprimable plainte, quelque chose qui vous élève sur les plus hauts sommets de l'émotion artistique. C'est l'ennui suprême de vivre, la lassitude du leurre terrestre, l'abattement d'une âme qui ne croit à rien, pas même à l'art, ni à l'amour.

Dans le Jour, la force et la douleur s'exaspèrent dans une brutale contorsion. Le pessimisme, ici, est poussé jusqu'à la haine, jusqu'à la fureur. On voit combien Michel-Ange attendait peu de joie de ce Jour rébarbatif et glacial.

Et le Crépuscule, enfin, vieillard majestueux et calme, n'échappe pas, non plus, à l'éternelle amertume.

Ainsi nous voyons combien Michel-Ange se dévoile admirablement à nous dans ces œuvres du Cycle. Mais celles-ci contiennent-elles autre chose? Cachent-elles en réalité ce sens secret que tant de critiques se sont en vain efforcés de leur arracher? Nous ne le pensons pas. Ces œuvres sont purement artistiques, et leur auteur a chanté pour chanter.

Taine a remarqué la division, d'ailleurs exacte, des arts en descriptifs et en lyriques. Les premiers reproduisent un aspect de la nature, de la vie, en y ajoutant l'émotion de l'auteur; c'est la nature, la vie vue à travers une autre âme qui vibre, c'est, pour ainsi parler, la confidence de ce que voit un autre, puisque nous voyons tous d'une façon différente. Telles sont souvent la peinture, la sculpture et la littérature. Mais à côté des descriptifs, les arts lyriques semblent participer d'une idéation différente. Ceux-ci ne reproduisent rien, n'évoquent rien, sinon un état d'âme

plus ou moins vague. Ils émanent, dirait-on, d'un monde supérieur dont ils nous communiquent la sublime ivresse par des moyens à eux propres. Ils tendent vers une beauté plus abstraite, peut-être, mais s'adressent aux régions les plus émotives de notre âme artistique. Qu'on ne parle donc jamais de « musique descriptive » dans l'acception étroite de ce mot; c'est là un non-sens et un enfantillage.

Ne semble-t-il pas que les œuvres du Cycle s'apparentent plutôt à l'idéal lyrique qu'à l'art descriptif? L'impression qu'elles produisent sur nous n'est-elle pas celle d'un poème troublant, celle d'un chant délicieux? Certes, nous songeons à la musique dans la Chapelle; il y a comme une plainte exténuée de violoncelle dans le regard oppressé de l'Aurore.

Ne cherchons donc pas une signification banale à l'éternelle épopée du Cycle. N'est-ce pas folie que de vouloir se pencher sur cet abîme pour le mesurer? N'est-ce pas sacrilège que de prêter à ces dieux un langage humain?

ALIX PASQUIER.

LES FOULES

*Sans fin superposés dans le Temps, dans l'Espace,
Trois brouillards fastueux de vie et de couleur,
Tour à tour ondoyants, persistants ou fugaces,
Sombres ou triomphaux, s'amalgament en leur
Impénétrable bloc de merveilles qui passent.*

*Leur chevauchée énorme autour des horizons
Soulève, en la tempête éternelle des gouffres,
La verdure éblouie et vierge des saisons,
La lumière des cieux toute d'or et de soufre,
La pourpre et les métaux de mille exhalaisons.*

*Une voix multiforme, encerclant leur tonnerre
D'un murmure ondulant d'amour mystérieux,
Prolonge jusqu'au cœur sauvage de la terre
La pensée exaltante et sublime des dieux
Traduite en le creuset d'une âme élémentaire.*

*Quelquefois on entend, parmi les trois brouillards,
Un piétinement lourd d'innombrables armées;
Mais le rythme d'une aile éployant tôt ou tard
Sa joie épanouie en des ombres gemmées
Domine enfin, au loin, le tumulte des chars.*

*L'inconnu tout à coup se précise, et trois foules,
 Agitant dans la nuit des millions de bras,
 Unissent leur mystère avide dont les houles
 Vers un but invisible et qu'on ne comprend pas,
 Interminablement, s'enroulent, se déroulent,*

*Et tragiques, nouant les âmes et les corps
 En grappes de désirs tendus vers l'impossible,
 Montent, comme un cortège effrayant de remords,
 Vers la vertu totale et la gloire infrangible
 D'un rêve surhumain fait de tous les essors!*

*Voici la foule heureuse, héroïque et barbare
 Du Passé qui triomphe encore au fond de nous;
 Sa fierté dans le choc des batailles s'égaré
 Et s'enivre de sang figé sur des bijoux;
 Pourtant, son cœur contient l'illusion d'Icare.*

*Voici la foule sombre et pensive qui fait
 De l'orbe du Présent jaillir des étincelles;
 Son front, auréolé de bonheur inquiet,
 Porte en lui le trésor des vérités nouvelles
 Mais souffre obscurément du poids de ses projets.*

*Enfin, voici la foule étrange des idées
 Bondissant dans les arts larges de l'Avenir;
 C'est comme un nouveau siècle ouvrant les orchidées
 Du nôtre, et c'est aussi comme un cher souvenir
 Des forces de jadis lentement fécondées.*

*Dans l'Espace et le Temps, les trois foules, sans fin,
Mèlent leur âme houleuse et pourtant fraternelle;
Tout tend au même but; hier, aujourd'hui, demain
Ne sont que les aspects d'une énigme éternelle
Dont les peuples, partout, se montrent le chemin.*

*Le ciel prodigieux, surélevant son dôme,
Défie et leurs erreurs et leurs avidités;
Pourtant, dressant plus haut leurs groupes de fantômes,
Des millions d'espoirs frôlent l'éternité
Du haut des astres clairs jusqu'au fond des atomes.*

*Et les peuples mourants vers les peuples futurs
Erigeant leur effort comme un exemple, restent,
Sous l'impassible poids des silences obscurs,
Dans la ferveur sereine et l'éclat de leur geste,
Beaux comme des Titans au milieu de l'azur.*

FRANÇOIS LEONARD.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Aventuriers et aventurières.

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle

Depuis qu'on la jugea quinze jours sont passés...

... et le reste. C'est plus qu'il n'en faut pour effacer jusqu'au souvenir des émotions du sensationnel procès de la poétesse d'Agen. La presse en a commenté au jour le jour les troublants débats poursuivis dans une atmosphère d'hostilité sournoise, les incidents scandaleux, et l'acquiescement prononcé au milieu des huées. Mais le drame qui dénoua les amours d'Alice et de l'abbé Chassaing n'a pas été élucidé. Nul n'a dégagé les facteurs de ce problème psycho-physiologique. Le jury n'a pu soulever les plis lourds du voile et le mystère emprunte à l'arrêt de la Cour une inviolabilité officielle.

En tous cas, à supposer qu'Alice Crespy fût coupable, et quel que fût son degré de responsabilité, elle n'en resterait pas moins sympathique, par contraste, devant l'abjection de certains témoins qui vinrent colporter jusque dans le prétoire de vils ragots. Ah ! le débordement de petites malpropretés, de médisances haineuses et d'insinuations perfides. Les beaux spécimens d'humanité qui comparurent à la barre, depuis la couturière se vengeant sur sa cliente déchue de sa mielleuse obséquiosité jusqu'au grossier mufle qui vint se vanter d'avoir précédé l'abbé dans les faveurs de la poétesse. Il a fallu la déclaration franche et loyale d'un témoin regrettant d'avoir manqué naguère de courtoisie vis-à-vis de M^{me} Crespy et l'hommage de M. Auguste Dorchain à son caractère et à son talent pour nous rappeler que malgré la veulerie contemporaine il est encore de par le monde des cœurs bien trempés.

Au surplus, que les bourgeoises d'Agen, offusquées

par l'élégance, les façons libres et la notoriété locale de la femme de lettres l'aient accablée de leur féroce animosité à l'heure de sa déchéance, il n'y a là rien que de parfaitement conforme à ce que nous savons de l'esprit des villes de province, où tout ce qui s'écarte de la norme et des conventions est l'objet de la critique ou du mépris.

Par son tempérament, son imagination dérégulée, son hyperesthésie, la morbidesse de ses instincts, Alice Crespy devait forcément créer autour d'elle une antipathie que ses fougues amoureuses accentuèrent et qui n'attendait qu'une occasion de se manifester. On la lui bailla belle; et tous ceux qui déchiraient à belles dents la maîtresse de l'abbé dans les salons d'Agen l'eussent volontiers déchirée à belles griffes à sa sortie du tribunal. Pour ceux-là, son acquittement est une déception qu'on lui ferait chèrement payer, si déjà, même à Agen, l'affaire Crespy n'était écartée des préoccupations.

* * *

Car tout passe, et les scandales retentissants plus vite encore que le reste. Vous souvenait-il de cette autre aventurière, la comtesse Tarnowska, qu'on assurait, il y a quelques jours, avoir trouvée pendue dans un wagon du train de Kief? Par sa beauté, sa vie étrange, ses crimes hardis, l'irrésistible séduction qui émanait d'elle et qui pendant les assises de Venise suscitait encore des enthousiasmes et des dévouements, celle-là eût dû, semble-t-il, triompher de l'oubli. Et pourtant, il a fallu que les journaux nous rappelassent ses tragiques aventures : son premier amour blessé par son mari, son second amour qui se pendit à l'aide d'une corde qu'elle avait achetée elle-même; la ruine de son troisième amour, l'avocat Prikulof, devenu pour elle voleur et faussaire, puis complice de son rival, Naumof, un assassin dont le crime devait enrichir la comtesse des dépouilles de la victime. Il a fallu qu'on nous remémorât les passionnants incidents d'audience de cette cause célèbre, vieille de trois ans à peine, les mesures prises chaque matin, de peur d'un enlèvement, pour protéger la gondole qui amenait l'accusée, la séduction qu'elle exerçait en prison sur les sœurs, sur ses compagnes, sur ses geôliers, tous pleins d'égards et de respect pour elle. Et la nouvelle de son

suicide était à peine démentie, que le hasard d'une évasion détournait l'attention vers cet autre acteur oublié d'une cause non moins sensationnelle, le millionnaire Harry Thaw, mari de l'actrice miss Evelyn Nesbit, et meurtrier de l'architecte White qu'il accusait d'avoir séduit sa femme avant son mariage. Combien de temps va-t-il encore captiver l'intérêt? Moins sans doute que Buffalo Bill qui s'est retiré dans son ranch du Wyoming, après avoir vu se disperser aux enchères le matériel de son exhibition du Far-West.

* * *

A la notoriété tapageuse que lui valurent ses tournées foraines dans les deux mondes, pendant un quart de siècle, le colonel Cody, surnommé Bille the Scout, puis Buffalo Bill, joint un titre plus sérieux à la fidélité de notre souvenir : celui d'avoir incarné aux yeux de trois générations les héros de la Prairie.

Je le vis pour la première fois au Wild West Show de Earl's Court, à Londres, en 1887. Il inaugurait en Europe ces spectacles de la vie indienne dont l'intérêt devait s'éteindre à la longue mais qui à cette époque excitaient une curiosité passionnée. Les Sioux Cheyennes, Ogallallas, Araphoes et Shosoms qui l'accompagnaient, sous le commandement du chef Red Shirt, avaient dressé un camp où le public affluait, mêlé aux Peaux-Rouges, aux squaws, aux enfants, parmi les wigwams en peaux de buffle, devant lesquels les femmes cuisinaient ayant pour escabeaux des crânes de bison. La défense d'un convoi d'émigrants, la reproduction de l'attaque de la diligence de Deadwood, les danses de guerre et du scalp, la chasse aux mustangs sauvages, les prouesses des cowboys au fusil et au lasso, l'habileté des cavaliers mexicains et indiens offraient plus qu'un intérêt ethnique ou sportif. Pour les vingt-cinq mille spectateurs qui à chaque séance se massaient sur les gradins devant le gigantesque décor des Montagnes Rocheuses, le Wild West Show était du Fencimore Cooper, du Mayne-Reid en action. On voyait à l'œuvre Bas-de-Cuir, Sure-Shot, Œil de Faucon, Bois-Rosé ou Balle-Franche. On épiait les ruses des Indiens; on les voyait brandir le tomawak, faire le coup de feu, dissimulés derrière les flancs de leurs montures, surgir,

autour de la ferme du colon, le corps peinturluré, la tête coiffée de plumes, en poussant leur cri de guerre. Puis c'était Buffalo Bill, aux airs de mousquetaire sous son feutre aux larges bords, donnant l'attaque à la tête de cowboys et des « frontiersmen », la mêlée sauvage dans le crépitement de la fusillade, les guerriers blessés vidant les étrières, les chevaux sans cavaliers galopant dans la plaine et la fuite désordonnée des assaillants.

Oui, je sais bien ; c'était du truquage, une machination pour film sensationnel ; mais le cinéma n'existait pas alors, et les Peaux-Rouges d'Earl's Court, les premiers qu'on eût vus en Europe, avaient pour la plupart joué leur rôle dans les dramatiques épisodes qu'ils reproduisaient maintenant pour l'amusement des Visages-Pâles. La nouveauté du Wild West Show avait le piment du danger frôlé, du frisson de la petite mort, de la certitude où l'on était que l'Indien qu'on coudoyait dans le camp vous eût scalpé avec délices.

Puis, il y avait Buffalo Bill, dans tout l'éclat d'une gloire qu'entretenait une réclame savante. Au lendemain de son arrivée à Londres, le prince de Galles, le roi de Danemark, le grand duc de Saxe, le roi de Grèce et le prince héritier d'Autriche avaient pris place dans la diligence de Deadwood ; et la reconstitution de l'attaque fameuse s'était effectuée au milieu des acclamations du public, bientôt couverte par les hurlements des Indiens et le fracas des charges de cowboys.

Cette consécration avait mis le comble à la vogue de William Cody, dont on contait partout l'histoire. On l'agrémentait de légendes moins merveilleuses que la réalité. A sept ans n'avait-il pas mis en joue et contraint à la fuite un Indien qui volait un cheval dans la ferme paternelle ? A onze ans, il était employé au service de transport de la maison Russell, Majors et Waddell, tuait son premier Peau-Rouge, et, après une fréquentation scolaire interrompue par un duel au couteau avec un disciple, reprenait comme trappeur sa vie aventureuse. A quinze ans, pendant la guerre entre Nord et Sud, il porte les dépêches, passe au service du général Smith, traverse à maintes reprises les lignes ennemies, berne les généraux de l'armée du Nord, accomplit des exploits claironnés par tous les journaux de l'Union. En 1867, les Comanches, les Kiowas, les Pawnies s'étant engagés dans

le sentier de la guerre et ayant anéanti l'armée du général Custer, il commande, sous le général Sheridan, un corps d'éclaireurs et gagne ainsi ses galons de colonel. Son fameux duel avec le redouté « Main Jaune », chef des Cheyennes, qu'il tue et scalpe devant le front des deux armées, l'illustra au début de la campagne. Ses chasses épiques au bison, auxquelles prit part un jour le grand duc Alexis, le désigna à la Compagnie du chemin de fer du Far West pour assurer le ravitaillement des ouvriers pendant la construction de la ligne. Puis le cowboy se fait fermier, devient sénateur du Wyoming, juge de paix, avant d'entreprendre comme acteur ses tournées en Europe avec la collaboration de ses anciens ennemis.

Comment pouvait-on rester indifférent à une vie aussi mouvementée, aussi touffue d'épisodes dramatiques ou pittoresques? C'est pourquoi le souvenir de Buffalo Bill, le Roi de la Prairie, se conservera longtemps encore parmi ceux aux yeux desquels il symbolisait tout un monde disparu. Mais qu'il a donc été bien avisé de prendre sa retraite, à une époque où les héros de Cooper semblent des pantins hors d'usage, où le Far West n'a plus ni ranches ni bisons et où les chefs Peaux-Rouges se font ténor de music-hall.

* * *

Le temps n'est plus d'ailleurs aux chevaliers du lasso et du rifle. Les chercheurs de piste sont allés rejoindre les conquistadors et les corsaires, les écumeurs de mer ont fait place aux écumeurs de la Bourse, et les aventuriers de génie, entreprenants, hardis, tenaces, ingénieux et souples, à la main prompte, au coup d'œil sûr, sympathiques et populaires, préfèrent les affaires à la Savane. Aux Buffalo Bill ont succédé les Deperdussin.

La badauderie publique, on l'a vu, n'y perd rien ; et ce n'est pas l'un des produits les moins étonnants de notre civilisation que cette personnalité si complexe : camelot, courtier, bonisseur, chansonnier, directeur de revue et de bouis-bouis, escamoteur de coupons de soie, lanceur de journaux et d'aéroplanes, actionnaire des Bouffes, de la Renaissance, de Marigny, qui se fait la main avec les pièces de cent sous de la caisse du « M'as-tu-vu? » avant de rafler les millions au Comptoir Industriel et Colonial,

mène de front le plaisir et les affaires et plastronne dans les restaurants de nuit, boutonnière ornée du ruban rouge, après avoir tripatouillé des faux dans le silence et la solitude du cabinet de « travail ».

Avec cela, sympathique comme Raffles, inventif comme Figaro, gaspilleur comme Dumas père, et peut-être — après tout, qui sait ? — patriote comme Déroulède; car il reste acquis que l'aviation militaire a coûté à Deperdussin des sommes folles. Comment ne s'intéresserait-on pas à cet escroc singulier, type accompli du grand aventurier moderne, et à qui il n'a manqué, pour ne point déchoir, qu'un peu de discipline morale?

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Un romancier autrichien.

Peter Rosegger.

Je voudrais, au début de cet article, évoquer la majesté rêveuse, le charme pénétrant et si profond des Alpes autrichiennes du Tyrol ou de la Styrie, où la grandeur se tempère de douceur, où la puissance s'accompagne de grâce; je voudrais évoquer les vastes horizons entrevus du haut des sommets et les vallées sombres enfermées entre les rochers gigantesques, les forêts parfumées des fraîches senteurs des pins, les solitudes immenses où règne un silence imposant et les lacs bleus ou verts qui s'étendent pareils à une émeraude déposée au sein des rochers par quelque divinité qui les aurait nonchalamment laissé tomber en cet endroit comme en se jouant, et les villages pittoresques qui s'endorment dans la paix du paysage et d'où s'élève aux heures du crépuscule la bonne odeur des sarments brûlés. Je voudrais créer une atmosphère autour de ce simple nom : Peter Rosegger, le poète conteur de la Styrie, l'interprète de l'âme commune de

tout un peuple, l'artiste de lettres qui s'inspira avec tant de goût des tableaux sublimes de la nature et qui en sut reproduire dans ses livres la vivante fraîcheur et la saisissante réalité.

L'Autriche vient de fêter ces jours-ci le 70^e anniversaire de naissance de Peter Rossegger, un de ces plus talentueux écrivains. A cette occasion, l'Université de Vienne vient de donner à ce fils de paysan le titre de docteur en philosophie *honoris causa*. Certes, il arriva souvent que des universités délivrèrent à des grands hommes un titre semblable, mais il est caractéristique que cet honneur ait été réservé à l'ancien apprenti tailleur de Styrie qui se forma de lui-même, qui se contenta pour écrire ses livres admirables d'interroger la nature splendide déroulée autour de lui, et très modestement, en exagérant sans doute, put dire dans un de ses ouvrages : « Un ignorant, oui, bonnes gens, je suis un ignorant. Il y en a peu parmi vous qui savent combien je suis peu instruit en somme; il n'y a que les initiés qui connaissent les faiblesses de mon orthographe et comment facilement je confonds les *x* et les *z*. D

C'est de cet ignorant à qui l'Université de Vienne vient de conférer le titre de docteur, c'est de cet homme simple que le conseil de l'enseignement de France a inscrit parmi les classiques de langue allemande et dont de nombreux critiques ont étudié les œuvres que nous allons parler dans cet article.

Nous savons que les renseignements biographiques donnés sur la jeunesse d'un écrivain lassent le lecteur plus souvent qu'ils ne l'intéressent, mais il n'est pas inutile, à propos de Rosegger, de dire qu'il passa ses premières années dans un petit village, à Alp, près de Krieglach, dans la Styrie supérieure, et que fils d'un humble paysan, il travaillait encore aux champs à l'âge où les futurs écrivains s'essaient déjà à des travaux littéraires. Il dut les premières notions de la lecture et de l'écriture à la sollicitude d'un maître d'école pensionné. Quand il eût atteint sa dix-septième année, on le jugea trop faible pour prendre part aux labours. On le confia à un tailleur qui fit de Rosegger son apprenti, le conduisant travailler de ferme en ferme. C'est ainsi que le jeune homme pénétra l'âme des paysans, ses frères. Pendant les longues veillées d'hiver, il entendit conter les vieilles

légendes et surtout il se familiarisa avec les mœurs des habitants de la Styrie, avec leurs superstitions et leurs idées, leurs préjugés et leurs affections. On devait retrouver plus tard dans les nombreux livres qu'il publia la trace des premières observations de l'apprenti tailleur de Krieglach. Elles y étaient reproduites dans toute leur fraîcheur et dans toute leur réalité, et le talent de l'écrivain y ajoutait un charme pittoresque presque inégalé jusqu'alors. Nous ne suivrons pas Peter Rosegger au cours d'une carrière qui n'eut rien de bien sensationnel.

Le directeur du *Grazer Tagespost* remarqua les articles et les nouvelles que lui envoyait le jeune romancier. Aidé par un autre écrivain, Robert Hamerling, l'auteur d'*Ashavérus à Rome*, il commença ses études à vingt-deux ans, c'est-à-dire à l'âge où les autres les terminent. Ses œuvres reçurent bientôt l'accueil qu'elles méritaient et la vie de Peter Rosegger, la vie d'un grand écrivain et d'un honnête homme, se déroula sans heurt et sans secousse.

Il n'y eut pour assombrir cette existence que quelques polémiques parfois assez vives contre certaines idées émises par le romancier ou plutôt contre certaines hardiesses. Bien que catholique convaincu, Rosegger écrivit parfois des livres qui blessèrent les sentiments des âmes pieuses ou le loyalisme très ardent du peuple autrichien. On les lui reprocha très vivement.

Et pourtant nul écrivain ne fut plus sincère, nul ne chercha à peindre avec plus de vérité, sinon de réalisme, la vie des humbles paysans de la Styrie, de nous décrire leurs sentiments et leurs préjugés qui souvent nous étonnent. En ouvrant un livre de Peter Rosegger, il faut songer que nous allons voir tout à coup vivre et agir des hommes semblables à nous, mais que la nature a placés dans un monde lointain, séparé de nous par la barrière gigantesque formée par les hautes montagnes des Alpes, et qui jamais ne furent en contact avec la population des villes. C'est un monde primitif avec des instincts étranges, partagé souvent entre des idées mystiques et les réalités matérielles que lui créent les dures nécessités de l'existence. On y rencontre les sentiments spontanés des races jeunes et vigoureuses et les aspirations un peu malades d'un peuple affaibli par la souffrance, avec cet idéalisme particulier que donne à l'homme la fréquenta-

tion des vastes solitudes, cette sensibilité qui naît d'une piété ardente augmentée encore de la contemplation des sublimes paysages des Alpes.

C'est une succession d'êtres singuliers, mêlés à des aventures romanesques, que nous voyons esquissés dans les œuvres de Peter Rosegger. Des paysans illuminés prêchent la parole de Dieu, se retirent dans des huttes écartées, d'où ils ne sortent que pour exhorter à la piété leurs anciens compagnons de misère. « Le Seigneur Dieu m'a envoyé vers vous, dit l'un d'eux; par moi il vous envoie sa croix sainte, ses trois clous, sa couronne sanglante! L'évangile est écrit avec le sang rouge de Dieu. Ouvrez les oreilles, dit le Seigneur! » Et les paysans écoutent avec ferveur ces hommes, hier encore pareils à eux, aujourd'hui mystérieusement investis d'une céleste mission. Un autre de ces illuminés, Philippe le Haineux, fait saisir par ses valets un de ses ennemis désarmés et avant de le tuer prononce ces paroles : « Dieu juste, je te remercie, tu m'as entendu, tu as mis mon ennemi en ma puissance. La vengeance t'appartient, et, me conformant à ta sainte volonté, je veux aimer mon ennemi. Je ne lui ferai par haine aucun mal. Je ne le tuerai pas par vengeance. J'aime mon ennemi et je l'embrasserai avant qu'il soit sacrifié au Père céleste. Accepte ce sacrifice pour tous mes péchés. Pardonne-moi et accorde-moi une longue vie, une bonne mort et la vie éternelle ».

De jeunes Styriens pris par la conscription ne peuvent s'habituer ni à la vie de caserne ni au tumulte des grandes villes. Ils désertent, mais les autorités n'ont guère de difficultés à les ramener. Elles savent très bien qu'ils sont revenus dans leurs montagnes. Et de nouveau la vie lamentable recommence pour ces jeunes gens épris d'indépendance qu'opprime la nostalgie des montagnes, jusqu'à ce que trouvant trop lourd le fardeau de leur infortune ils abrègent une vie qu'ils n'ont plus la force de supporter. Une pauvre fille séduite devient aveugle le jour même où elle met son fils au monde, et, mendiant, errant de village en village, elle trouve dans sa dévotion à la Vierge et à l'Enfant Jésus un bonheur intérieur qui lui fait oublier ses souffrances et la rend l'égale des plus heureux du monde. C'est une mère qui a élevé son fils pour la prêtrise, se croyant certaine d'être agréable à Dieu, puisqu'elle lui avait donné avec son enfant

le bien le plus précieux qu'elle possédait. Et quand un jour la pauvre femme rencontre son fils dans la ville voisine, elle se jette à ses pieds comme devant le représentant de Dieu sur terre, tandis que le prêtre, que sollicitent alors les tourments de la chair, lui répond : « O ma mère, ma mère, qu'avez-vous fait de moi ? »

Mais il faut juger Peter Rosegger par des œuvres plus importantes, par *Martin l'homme* ou par le *Chercheur de Dieu* (*Gottsucher*). *Martin l'homme* attira à son auteur bien des critiques. On lui reprocha le mauvais exemple donné par ce livre et même d'avoir légitimé le crime politique. Voici le sujet de cet étrange roman : Un souverain vient d'être assassiné. Sa fille, la princesse Juliana, toute jeune encore, est appelée à lui succéder. Elevée très simplement à la campagne, la nouvelle souveraine apporte à la Cour des sentiments qui froissent l'étiquette. C'est ainsi qu'elle prend ses conseils d'une petite paysanne dont elle fit la connaissance dans le village où se passèrent ses premières années. Elle revient d'ailleurs avec amour parmi ces gens frustes dont elle a appris à connaître les mœurs rudes. Un jour se promenant dans les bois, elle rencontre un jeune homme qui fait sur elle une vive impression. Elle apprend bientôt que cet homme n'est pas un paysan, mais un étudiant qui a quitté les villes pour vivre au sein de la libre nature. Les deux jeunes gens, l'étudiant et la souveraine, ne se cachent pas leur passion. Juliana offre à son nouvel ami de l'épouser. Les fiançailles vont se faire quand on apprend que l'inconnu de la forêt n'est autre que l'assassin de l'ancien roi. La reine désespérée se suicide. Les invraisemblances de cette histoire sont évidentes, mais chez Peter Rosegger le sujet n'est pas la chose importante, c'est le symbole, c'est l'ambiance, toute imprégnée des parfums de la montagne, c'est le charme du conteur, qui sait nous rendre la nature transparente dans tous ses récits.

A la recherche de Dieu (*Der Gottsucher*) est peut-être le roman le plus caractéristique de Peter Rosegger. Un des meilleurs historiens de la littérature allemande, M. Adolf Bartels, a pu dater de ce livre l'introduction du symbolisme dans ses lettres allemandes et faire avec la *Cloche engloutie*, de Gerhard Hauptmann, une comparaison tout à l'avantage de notre auteur.

Nous sommes au XVI^e siècle, à Travies, village perdu

dans les montagnes de Styrie. Au moment où l'action commence, l'évêque vient d'envoyer un nouveau pasteur aux campagnards. C'est un homme dur, énergique, autoritaire, plus seigneur peut-être que prêtre, et qui d'ailleurs entra dans les ordres contre son gré. Sa foi religieuse n'en est pas moins très vive. Il est indigné des coutumes païennes de ses nouveaux paroissiens. De lointains atavismes ont maintenu une sorte de culte du feu dans la population, pourtant très chrétienne, de Travies. A de certaines époques de l'année, de grands bûchers sont allumés, des cérémonies singulières sont organisées à cette occasion, et chaque paysan rapporte chez lui une parcelle de ce feu sacré qu'il conservera soigneusement dans sa demeure, veillant à ce qu'il ne s'éteigne jamais.

Le prêtre, le père Franciscus, a entrepris de faire disparaître ces mœurs païennes, et comme la population entend les maintenir, il ordonne à ses domestiques de tirer sur les paysans qui se rendent à la cérémonie. Il va plus loin encore; de sa propre main il enlève au vieux villageois Gallo Weissbruder le feu que celui-ci emportait dans ses foyers. Mais le pouvoir de la tradition est plus fort que les objurgations et les violences de l'ecclésiastique. Ne pouvant célébrer la fête du feu selon les rites antiques, Weissbruder incendie sa maison, et la flamme dévorante va consumer une partie de la forêt voisine. Une rouge lueur illumine la contrée tout entière, et ce bûcher gigantesque affirme le triomphe des anciennes superstitions.

Cependant, le père Franciscus n'abandonne pas la lutte. Il emploie toute son énergie dans ce combat dont il espère une victoire. Les paysans sentent bien que leur ennemi ne désarmera pas. Il ne leur reste plus qu'une ressource: le meurtre. La mort du prêtre est décidée dans une réunion secrète. Le nom de l'assassin est tiré au sort. Wahnfield est désigné, c'est un jeune homme pieux et enthousiaste, qui se croit désormais investi d'une mission divine.

Le mysticisme qui remplissait l'âme de Wahnfield s'exalte à l'idée de la mission que Dieu lui a ordonné de remplir. Il tuera l'ennemi commun, mais il ne veut pas que sa victime meure en état de péché mortel. C'est pendant le sacrifice de la messe que l'assassin frappera le prêtre, c'est-à-dire au moment où l'âme du père Franciscus sera purifiée par le Sacrement. Qu'on s'imagine la

scène décrite par Rosegger: les paysans assistant dans l'église au service divin, priant dans la sincérité de leurs âmes naïves pour l'homme qu'ils ont condamné à mort, le trouble et l'émotion mystiques qui les pénètrent, dans l'attente du drame terrible qui va s'accomplir. Wahnfried a pris la précaution de demander au prêtre de prier pour un homme qui va mourir, et le père Franciscus satisfait à ce désir, ignorant qu'il prie pour lui-même.

Le meurtre est accompli. Le prêtre a été tué d'un coup de hache au moment où il entrait dans la sacristie. La vengeance des paysans est satisfaite, mais la justice ecclésiastique demande des comptes aux meurtriers. Personne dans le village ne dénoncera Wahnfried qui d'ailleurs a pris la fuite. Le crime est collectif, chacun doit en supporter la responsabilité. Les autorités ecclésiastiques, l'évêque en tête, se rendent à Travies, et prononcent leur jugement. La sentence est terrible. Douze hommes désignés par le sort expieront le meurtre commis par Wahnfried. Et ce n'est point la peine la plus lourde encore. L'excommunication est prononcée contre le village coupable. Les huiles saintes et les ornements sacrés sont emportés par les prélats, au milieu de la consternation générale et des cris des femmes qui supplient Jésus de ne pas les quitter.

Que vont devenir les habitants de Travies, désormais sans prêtre et sans Dieu? Les instincts les plus bas se déchaînent parmi eux. Ils deviennent pareils à des bêtes fauves, livrés à leur passion, sans frein ni morale. Mais un jour Wahnfried le meurtrier revient dans le village. De son exil il rapporte un dieu et un culte, celui des ancêtres, le feu, qui fut cause jadis de tant de catastrophes, et ce feu même incendie le village maudit.

Le roman de Peter Rosegger qui parut en 1883 fit une profonde impression dans toute l'Allemagne. L'écrivain avait-il voulu poser une des questions qui inquiéta le plus notre génération? Certains l'assurèrent et soutinrent que, dans sa forme symbolique, l'œuvre étrange lancée dans le monde des lettres signifiait qu'en l'absence de la foi, toute morale était vaine.

D'ailleurs, les idées de Peter Rosegger sont absolues. Ce n'est pas lui qui pactisera avec les idées modernes, disons mieux: avec les idées des villes. Les grandes cités sont empoisonnées, et celui qui a subi leur contact n'est

plus digne de goûter les joies de la nature. Cette idée est exprimée dans le *Weltgift* (*le poison du monde*). Hadrian, le fils du riche industriel Hausler, veut un jour s'évader du monde perverti dans lequel il a vécu jusqu'ici. Il règle ses affaires et part avec un domestique, le jeune Sabin, qui deviendra dans la suite son confident et son meilleur ami. « Où allons-nous? lui demande le cocher investi de la confiance patronale. — En avant! répond Hadrian, en avant, vers le soleil! » Et la vie d'aventure commence. Comme la voiture doit s'arrêter un jour, Hadrian Hausler fait dételer les chevaux dans un petit village des Alpes styriennes. Il tente d'y recommencer sa vie. Mais ces efforts sont superflus, car Peter Rosegger veut nous montrer qu'un homme dont l'âme a été atteint par le poison du monde ne peut et ne doit plus retourner à la libre nature.

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

LÉON TRICOT

Léon Tricot, né à Liège en 1874, s'est éteint à Anvers le 15 août dernier. Il avait subi, étant à Paris, une crise d'appendicite et, comme tout le monde lui conseillait de se faire opérer, il vint se livrer aux mains des chirurgiens anversois; mais, deux opérations, à moins de cinq jours d'intervalle, et des complications mal définies eurent raison de son courage et l'emportèrent. Il mourut dans les bras de sa femme en récitant, dans son délire, des vers qu'il avait écrits.

Léon Tricot avait débuté dans les lettres par un recueil de contes, *Les Cheveux*, qui, paru en 1895, eut l'heur de plaire à Eugène Demolder; celui-ci reconnut dans *Le Coq Rouge*, du style et de la personnalité au jeune écrivain. Depuis, il avait collaboré à différents journaux et à diverses revues, donnant des vers par ci, des proses par là, contes, chroniques, dialogues ou critiques; depuis 1912,

il était correspondant spécial du *Matin* d'Anvers à Paris et chroniqueur de notre revue.

Quoique depuis longtemps, il s'occupât particulièrement de théâtre, Léon Tricot n'avait point cessé de publier de temps en temps un poème ou deux. La plupart de ses pièces de vers ont paru dans *Le Florilège*, à Anvers, et nous devons au docteur A. Baland, directeur de cette revue, la communication de ces rares petites impressions rimées.

Léon Tricot, poète, était desservi par sa trop abondante facilité; habitué à écrire d'un premier jet, à tourner des phrases légères et spirituelles, bien que souvent superficielles, autour d'idées amusantes qui séduisaient son esprit, il ne se pliait pas volontiers aux disciplines du rythme et de l'harmonie; les phrases, qu'il adorait longues, mousseuses et étincelantes, l'entraînaient, dans le langage prosodique, à abuser de l'enjambement; au reste, l'œuvre poétique de Léon Tricot, l'œuvre poétique proprement dite est trop mince pour qu'on puisse vraiment définir s'il y révélait une originalité. Nous connaissons de lui des pièces rimées du genre des « pièces à dire » qui, sans être tout à fait quelconques, ne sont cependant point marquées au sceau d'un talent très personnel. On pourrait en dire autant de sa prose; le calembour le fascinait et s'il y était de première force, peut-être en abusait-il au point de ne pas suffisamment garantir l'écriture artiste de ses travaux. Son théâtre révèle cette même aisance à développer des situations et des dialogues, mais aussi bien sacrifie-t-il à cette inspiration, un tantinet verbale, la vérité des caractères et la profondeur des sentiments; enfin, en exploitant un type créé par deux de ses confrères bruxellois, peut-être Léon Tricot manqua-t-il du tact littéraire et de la délicatesse que certains peuvent se croire en droit d'exiger de l'homme de lettres...

Je suis sévère pour un écrivain qui vient de mourir et qui écrit à mes côtés, non seulement ici, mais encore dans *Le Matin* d'Anvers. J'estime néanmoins que dans l'appréciation d'une œuvre littéraire — quand on ne se propose pas d'écrire une étude de simple vulgarisation — il faut établir nettement les défauts, comme les qualités qui s'y reconnaissent. Me voici à l'aise, désormais, pour louer Léon Tricot comme il convient.

Les vers de Léon Tricot, le plus souvent, chantaient

délicieusement, avec une sorte de mysticisme, de dolentes figures d'imagination et de rêve; ils s'attardèrent un moment à évoquer, un peu à la manière de Georges Rodenbach, sans avoir toutefois la profondeur d'émotion de ce pur écrivain, les béguines des petites cités mornes et tristes; ils chantaient alors, sur un rythme qui, sans tout à fait pleurer, cachait néanmoins sous son sourire une mélancolie communicative.

LA VISITE INUTILE

*Le bonhomme Noël est venu : « Je t'apporte
(Ah! que le bonhomme est donc vieux
Et qu'il tremble au seuil de la porte!)
Du Soleil pour dorer tes rêves si tu veux...
— Merci, Noël, ferme la porte,
Le vent souffle, et j'ai ses cheveux. »*

*Le bonhomme Noël est entré : « Je t'apporte
(Qu'il est pâle, le malheureux,
Et qu'il frissonne sur la porte!)
Un peu de ciel, un peu, un peu...
— Merci, Noël, ferme la porte,
La neige tombe, et j'ai ses yeux... »*

*Le bonhomme Noël m'a dit : « Prends
(Ah! comme il grelotte de fièvre,
De fièvre, douloureusement!...)
Ces roses petites et mièvres...
— Merci, Noël, garde vraiment
Tes roses tristes : j'ai ses lèvres. »*

*— Tiens! dit Noël, voici l'avril,
Voici l'aube et voici la flamme!...»
J'ai dit : « Ferme la porte et prends garde au grésil,
Bonhomme Noël, j'ai son âme. »*

Léon Tricot trouvait dans la musique des vers un réconfort et une caresse douce à ses souffrances, mais il n'était pas uniquement poète élégiaque et, chansonnier, humoriste à ses heures, il ne dédaignait point de dépenser le meilleur de son talent dans des fantaisies, des bluettes,

voire même des revues de fin d'année plus ou moins orthodoxes ; et là encore, ce qu'il faut apprécier le plus, c'est son étonnante facilité, son étourdissante aisance, cette facilité et cette aisance qui lui permettaient de conquérir si sûrement le succès et la vogue auprès du gros public. Dans tout ce qu'il écrivit, on retrouve sa légèreté, son humeur primesautière et l'on demeure cependant surpris que ce soit le même écrivain qui ait chanté l'harmonieuse et gracieuse séduction de Bruges, et l'eurythmie grisante de la Danseuse :

*Bouquet miraculeux sous les frises ardentes !
Tu dances, souriant ; tu t'envoles ; tu fais
De la clarté, de la beauté ; tu meurs, tu nais
Et tes bras gracieux t'éclairent et t'éventent !*

*Tes pieds légers, ô tige double de la fleur,
Dans le jardin de toile et de couleur, bondissent,
Ivres, dressés, vermeils, s'arrondissent et glissent,
Pour l'émerveillement des rêves et des cœurs...*

*Mais c'est à la corolle en dentelle, à la gaze,
Au chrysanthème immense et clair que vont
Le regard, le désir, les mains, et l'abandon
Des devoirs, des vertus, et l'abdication
Des serments, sous l'ardeur de l'énivrante extase !*

et les mille et une fantaisies d'une imagination prodigieuse.

Dramaturge, il s'orienta d'abord vers la pièce en vers, à la fois parnassienne et modernisée, mais il la délaissa bientôt pour agir, batailler, émouvoir par le théâtre d'action, le drame ou la comédie de mœurs. Et ce furent *La Peau du Lion* et *L'Echéance*, deux drames en trois actes.

Dans le premier, nous rencontrons un jeune auteur dramatique, qui, victime du vol d'une de ses œuvres, pardonne au plagiaire par amour pour la fille de celui-ci. Le cas est spécieux, car on pourrait se demander si vraiment un artiste, un pur écrivain, sacrifierait à une question sentimentale la production de son cerveau, le jaillissement de son inspiration ; dans la seconde, nous retrouvons l'aventure, souvent mise à la scène ou développée dans

des romans, de la mère, jeune encore, devenant la rivale de sa fille. Les qualités scéniques, la vigueur, la puissance dramatiques de Léon Tricot assurèrent à ces deux œuvres un succès enthousiaste, à Anvers, sur les tréteaux du Théâtre des Variétés.

En somme, ce qu'il faut admirer en Léon Tricot, c'est son idéalisme à la fois hautain et familier, c'est son grand amour de la vie, son besoin insatiable d'action et l'ardeur qui le poussait à combattre en faveur de toute noble cause. J'ai essayé dans cette brève étude sur un auteur dont les œuvres ne sont pas éditées, de donner une appréciation nette, dépouillée de tout sentimentalisme, dépourvue de toutes considérations « à côté ». Que nul n'aille s'imaginer que j'ai voulu diminuer un écrivain dramatique et un journaliste que la ville d'Anvers toute entière choyait et aimait.

Il est profondément regrettable que Léon Tricot soit mort ainsi, à la fleur de l'âge. Il est certain qu'il n'avait pu donner jusqu'à présent la mesure de son talent. Et, si ce n'avait été comme poète, c'eût été comme conteur attrayant et original ou comme écrivain dramatique que, tôt ou tard, il se fût imposé à Paris. En moins d'un an, grâce à son énergie, à son courage, à sa grande force de travail, il était arrivé à se créer là-bas une sphère d'influence, un milieu où on l'appréciait. Il meurt, il disparaît à l'heure de la récompense, à la minute, peut-être, où sa maturité lui aurait inspiré l'œuvre forte et personnelle qui l'eût révélé comme un dramaturge à la mode. Qui sait? l'œuvre peut-être était écrite, et attendait dans des cartons la chance, le bon hasard, la veine qui sont toutes les sources des succès contemporains.

Il est mort et ce fut, à l'instant où il sombrait dans le délire, sur le rythme d'une très vieille chanson, que son âme s'envola.

*Alors c'est vainement que la divine aurore
 Dans le ciel rajeuni va te sourire encore?
 C'est inutilement qu'aux fragiles rosiers
 Les roses fleuriront l'avril ensoleillé?
 Tu ne connaîtras plus, méditant sous tes voiles,
 Le radieux réveil de tes chères étoiles?
 L'étang mirant les lys, le ruisselet jaseur
 Oublieront désormais leur amoureux rêveur?*

*A l'heure où le couchant sur la plaine endormie
Allume la splendeur rouge des incendies,
Tu n'iras plus chercher, à l'ombre des forêts,
Le refrain lumineux de quelque clair couplet!*

disait, dans l'une de ses piécettes funambulesques, une Muse à un poète déprimé. Et ces vers s'appliquent à lui-même à présent, qui ne verra plus la divine aurore, ni les roses des avrils prochains, ni le radieux éveil des claires étoiles ! Il est à espérer que des mains pieuses songent un jour à réunir les poèmes, les bluettes, les sonnets, les chansons, les chroniques et les contes où le cœur vibrant, les sens généreux et le grand courage d'aimer la vie que possédait Léon Tricot s'extériorisèrent primesautiers et délicats.

M. CARNEGIE

Le Roi des Belges et l'un des Rois de l'Or, M. Carnegie, vont se rencontrer solennellement. Que pourront se dire ces deux Majestés, que pourront-elles se communiquer, qui ne nous sera pas répété et que nous ne saurons jamais ? Il serait intéressant d'assister à cette entrevue, à plus d'un point de vue. Le psychologue se plairait à étudier les jeux de physionomie sur les traits des deux monarques ; le politicien aimerait discerner les caractères communs ou dissemblables du capitaliste et du souverain ; le curieux se contenterait de regarder et d'entendre, de tous ses yeux et de toutes ses oreilles.

Notre Roi et M. Carnegie ont certainement un amour parallèle de la science et de l'humanité. M. Carnegie, on ne l'ignore pas, réserve continûment un emploi louable à ses innombrables revenus. Il a créé des fondations scientifiques et pacifistes... et c'est très noble et très beau.

Grâce à lui des savants ont pu consacrer le meilleur de leur temps à des études et des recherches laborieuses. Ils ont travaillé, ils travaillent encore à l'amélioration, au progrès de l'humanité. L'une des découvertes médicales les plus sensationnelles, celle en tous cas qui, si on parvient à la perfectionner, est appelée à modifier entièrement le sort de l'humanité, la « greffe » a été le résultat des appuis financiers du milliardaire. Dernièrement, en France, un des médecins qui furent attachés à l'Institut

médical, ingénieur américain, a réussi la greffe d'un cœur étranger dans le corps d'une brebis. Se représente-t-on où cela peut nous mener? Certes, la brebis en question était une brebis choisie entre plusieurs; certes, il aurait fallu trouver le moyen de lui enlever et puis de lui replacer le cœur, mais patience; quand le premier aéroplane se souleva pendant quelques secondes prévoyait-on les randoonnées des circuits européens, les exploits de Brindejoux des Moulinais? Le jour n'est peut-être pas très éloigné où le mari pourra véritablement offrir son cœur à sa femme, où l'on pourra extraire le cœur d'un corps comme on enlève le ressort d'une montre pour le nettoyer et le réparer.

M. Carnegie s'est passionné pour le pacifisme. Il y consacre une immense fortune. Il crée des bureaux, des commissions, des comités d'entente entre les peuples; il fonde des prix d'encouragement; il distribue des primes. Sa généreuse initiative ne servira probablement jamais à amener des résultats appréciables; tant pis, sa foi n'en est que plus louable, son obstination n'en est que plus remarquable.

On a souvent médité de l'argent. Il suffirait de quelques milliardaires du genre de M. Carnegie, de feu M. Pierpont Morgan pour rendre les richards, les capitalistes puissants sympathiques. Un jour viendra, sans doute, où l'on ne rencontrera plus de vrais socialistes, de réels amis du peuple que parmi les milliardaires. Ainsi évolue le monde; et l'or, l'or mirifique, continuera à diriger l'humanité.

MAURICE GAUCHEZ.

RETARD DES TRAINS...



— Votre fils a voyagé sans billet?
— Pardon, monsieur le Chef, il n'avait pas trois ans
quand nous avons quitté Gand...

(Dessin de OSCAR LIEBEL.)

LES SALONS ET LES ATELIERS

Le Sculpteur NELISSEN

Atelier : avenue Jeanne, 8, Bruxelles

Nous avons vu chez le sculpteur Nélissen le buste de Paul Janson. On sait qu'un comité a décidé qu'un buste du grand avocat serait placé au Palais de Justice, où figurent déjà d'autres marbres, notamment ceux de MM. Graux, Bara. Paul Janson sera placé parmi eux,

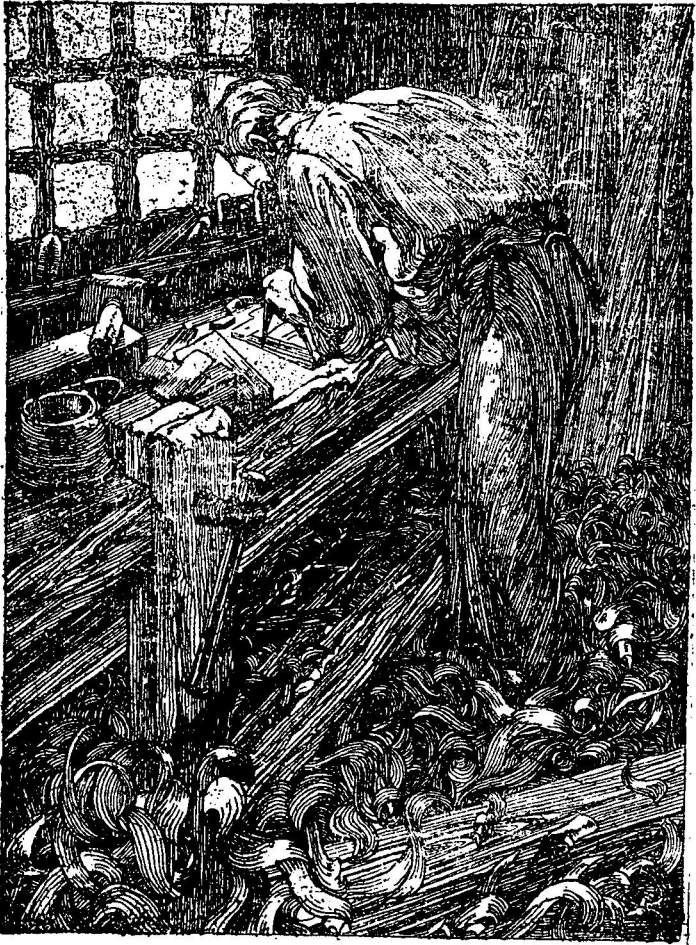


Dessin de KRASNOBAIEFF.

dans les galeries circulaires du premier étage de la salle des passés perdus.

Le buste de Paul Janson, dont nous avons vu la glaise, a pour premier mérite la ressemblance.

C'est un mérite assez rare par ce temps d'interprétations, interprétations qui ne sont, le plus souvent, que de l'incapacité technique ou bien la recherche d'une originalité extravagante, extériorisant la psychologie du modèle bizarrement, au lieu de la concentrer par une étude en profondeur. On retrouve immédiatement, ici, cette expres-



LE MENUISIER

Eau forte de RAMAH.

sion du regard, si caractéristique, ce regard scrutateur qui enveloppait, cet œil grand, sous le sourcil gris, l'œil de Bismarck (en noir), où dans les moments les plus calmes veillaient toujours l'observation et la combativité.

Nelissen paraît avoir un don tout particulier pour saisir le regard, lorsque regard il y a, bien entendu. Il avait déjà réussi avec un égal bonheur le regard de Chomé, — caractéristique lui aussi, — dans le médaillon qu'il fit l'an dernier pour le monumnet funéraire au cimetière de Schaerbeek du feu directeur de *La Belgique Militaire*. Dans le buste de Paul Janson l'expression bien rendue de l'œil s'accompagne de la fidèle reproduction de la puissante architecture du front, vaste, massif, donnant l'impression du poids, de la densité. On pense à un arsenal, celui du Droit, riche, touffu, bien en ordre. L'équilibre physique de l'homme se double de l'impression d'équilibre moral, entier, parfait.

L'homme est représenté les bras croisés, attitude très heureusement expressive de l'action morale. Les bras ne sont pas croisés dans une attitude de bravade, réserve qu'il était subtil de faire dans le portrait d'un homme de Droit. La façon dont le sculpteur voulait faire participer intimement à son œuvre la psychologie et le Droit, rendait sa tâche assez difficile. Ce n'est pas sans peine qu'on obtient sans geste, sans attitude spéciale, l'expression de la puissance, qui était essentielle, ici. Nelissen y a réussi par l'équilibre de la masse, mais surtout, croyons-nous, par la fidélité, et en s'appliquant peut-être plus à descendre dans la forme psychologique qu'à extérioriser bruyamment la surface.

Nelissen fait partie de ces artistes en petit nombre qui ont assez de bon sens pour savoir que ce n'est pas en cherchant après l'idéal qu'on y atteint. Il sait qu'on en trouve les secrets par l'étude la plus matérielle, et que le rêve, pour se faire chair, demande une construction solide. La fleur la plus légère est bâtie en hercule.

Nous avons vu en même temps chez l'artiste une série de maquettes qui n'attendent que l'occasion pour devenir des statues. Toutes sont empreintes de cette originalité que donne la chose sentie. Voici, par exemple, la *Naissance de la Haine*, un enfant naissant qui s'accroche cruellement à la mère courbée sur lui qui lui donne le jour. L'artiste a su mettre dans cette fruste maquette quelque chose de douloureux et de violent, qui en fait un drame concentré, condensé, enfermé dans la masse d'une silhouette sans exubérance. D'autres sujets : la *Guerre déchaînée*. Un groupe charmant fait contraste : les *Confidences*, où trois jeunes femmes en tuniques légères se rapprochent avec une tendre ardeur annonçant des confidences vraiment émouvantes. Puis, voici un ensemble décoratif pour un Opéra : un premier groupe : la *Musique*, Orphée, Euridice, les animaux charmés, offrant un ensemble d'une grande variété de séduisantes silhouettes ; un deuxième groupe : la *Poésie*, le poète et Pégase entraînant le drame et la comédie ; enfin, la *Danse*. S'il n'y a, comme on le voit, rien de neuf dans les idées, il y a, par contre, dans la réalisation, ce qui est toujours excellent et rare : l'empreinte que laissent, où elles ont passé, les passions d'un homme.

Parmi les œuvres nouvellement achevées du sculpteur Nelissen, nous avons vu le buste de la jeune comtesse de Borchgrave d'Altena. Et nous connaissions déjà, vu ailleurs, celui de M. Bernier, échevin des Finances à Saint-Gilles.



Dessin de GVINO.

Le Peintre KRASNOBAIEFF

Atelier ; Dieweg, 252, Uccle

En 1911, je disais de Krasnobaïeff que cet artiste tend aux lumières, mais se borne à des moyens extra-rudimentaires. Tels étaient *le Champ d'Avoine et les Blés*.

Aujourd'hui, nous sommes en présence de toiles bien différentes. Je crois, cependant, que l'artiste n'a pas varié dans sa ligne de conduite, preuve d'une évidente personnalité, car la personnalité d'un artiste est une architecture indestructible en lui. Aussi, n'y a-t-il qu'un seul moyen de progresser en restant enfermé dans sa personnalité, c'est de la travailler en profondeur. Un ardent labeur technique et une nouvelle conscience apportés dans la manière de voir montrent, aujourd'hui, en Krasnobaïeff, un artiste respectueux de la nature pour les formes et l'éclat des lumières. Ce qui était jadis à l'état rudimentaire, maintenant se montre avec évidence ; les qualités embryonnaires se sont déployées et c'est merveille de voir ce que peuvent le travail et le scrupule ! Ce cas mérite d'autant plus d'attention que l'artiste ne paraît aucunement avoir étendu sa note ; intellectuellement, il est, je crois, resté sur place ; mais il s'est dit qu'avec quelques fleurs à regarder, il y en a, avant de les connaître, pour toute une vie ! Et c'est cela qu'il a fait. Cette sorte de descente dans la nature et dans le secret des choses, s'accomplit par la culture de la *sensibilité*.

Cette *sensibilité cultivée* a fait disparaître des nouvelles œuvres de l'artiste ce que les précédentes avaient de rudimentaire. Son goût des couleurs claires devait trouver le maximum d'expression dans la peinture des fleurs. Il les rend avec éclat. Comment la plupart des artistes, au contraire, arrivent-ils à voir les fleurs grises et pauvres, pour nous en faire des natures-mortes misérables, je n'en sais rien ! Il n'y a qu'une mode qui puisse expliquer des marguerites grises et des pavots des champs gris aussi, comme j'en ai vu, j'en vois, et j'en verrai ! Ou bien une maladie de l'œil !

Contrairement à toute mode, Krasnobaïeff est toute sincérité. Il est éclat et toute lumière. J'en prends pour exemple un tableau de *Mimosas*, évidemment jaunes (bien qu'en peinture il soit bon d'insister), en un vase bleu ; pour autre exemple, une toile particulièrement heureuse : *Renoncules*, d'un beau vermillon, à côté de narcisses blancs, en des vases vert et jaune, tout cela mis sans « juron » sur un fond d'un certain bleu clair. Bleu, rouge, jaune et vert, il y avait moyen de faire une toile fausse comme le charivari de quatre orphéons jouant ensemble des morceaux différents !

Krasnobaïeff a réalisé avec ces couleurs une harmonie vivante et hardie qui a l'éclat aisé d'un jardin fleuri sous l'azur.

Pour faire suite à ce que nous disions dans notre chronique du 15 août dernier, à propos des couleurs destinées à devenir belles avec le temps, celles-ci sont du nombre. On y devine le travail ambré qu'apporteront les années à ces couleurs faites pour la résistance, parce qu'elles sont solides et belles dès le début. On pourra s'étonner de ce point de vue en matière de critique : on n'a pas l'habitude de le considérer, et c'est un tort, car la prévision de l'avenir d'un



Eau-forte de LOUISE DANSE.

tableau exige des concessions, des abnégations, même des exagérations dont il faut savoir tenir compte dans le présent.

Nous aimons beaucoup moins les paysages, où Krasnobaïeff s'est essayé. Sans que le groupe des toits de la *Ferme à Uccle*, avec le paysage environnant, ne soit pas sans qualités, il ne me paraît pas que j'y retrouve les dons mis en œuvre par l'artiste d'autre part. Peut-être là aussi est-ce un germe...

En attendant, les qualités d'œil de Krasnobaïeff s'épanouissent avec une personnalité et une fraîcheur séduisantes dans cet art si difficile de rendre la fleur brillante, d'oser la peindre brillante, et de préciser dans la tache colorée le portrait de l'espèce sans tomber dans l'afféterie. La fleur comprise par Krasnobaïeff c'est du plein air tout à fait.

Les Peintres de la Forêt de Soignes et les Peintres d'Auderghem.

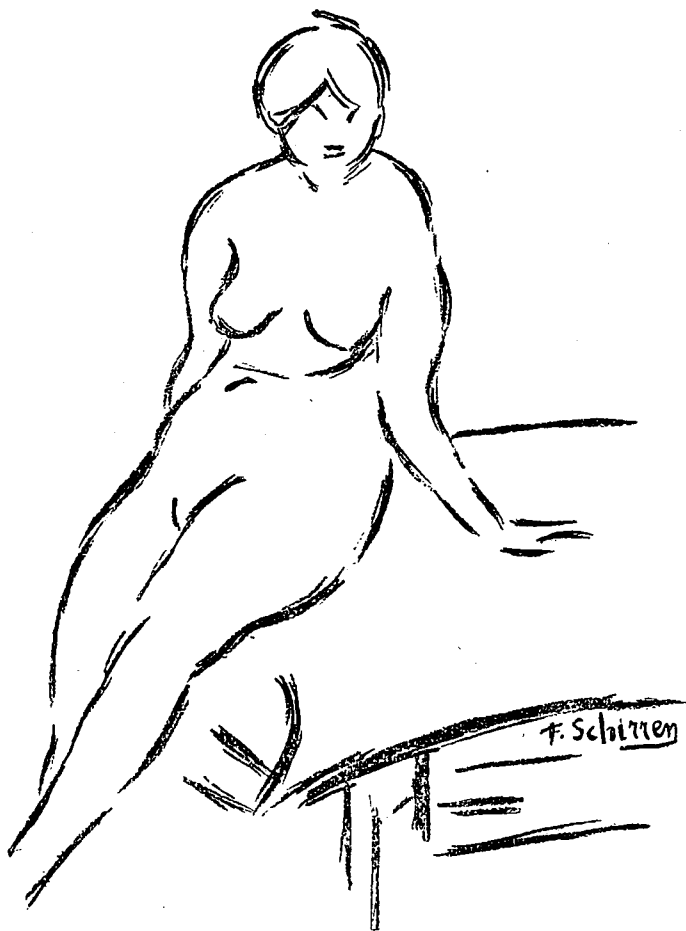
Ils exposent tous deux, ces groupements, en des salles différentes, au Rouge-Cloître. On peut recommander les établissements rivaux qui abritent ces expositions, pour la tartine au fromage blanc avec des petits oignons. Sur la prairie, par un beau soleil, c'est délicieux.

Mais s'agit-il de la peinture, c'est autre chose. Je me suis déjà expliqué sur le désagrément de ces expositions en des locaux peu appropriés. D'abord, les tableaux n'y jouissent pas honnêtement de la lumière, des plus mal répartie. Le visiteur, ensuite, n'y jouit pas de la tranquillité voulue pour l'impression de l'œuvre d'art. Il arrive même que l'on se heurte à des inscriptions de ce genre : « Pendant les repas, le salon n'est accessible qu'aux pensionnaires ». Ce n'est qu'un petit désagrément, diront beaucoup de gens. C'est possible, mais pour moi j'ai l'épiderme plus sensible et je n'aime pas que ma promenade d'art vienne à être interrompue pour le respect des gens qui mangent. Si messieurs les artistes ne sentent pas cela, quelle carapace de tortue ont-ils sur le dos ! On me dira que je suis plus royaliste que le Roi ! A une époque comme la nôtre, où la démocratie est confondue par la plupart des gens avec le commun et le sans-gêne il n'y a peut-être pas tant de mal à être plus royaliste que le Roi !

Quand je vois la sensibilité cuirassée de nos hommes d'art, je ne m'étonne plus de leurs tableaux encroûtés, de leurs métiers à la diable, et de la trivialité de leurs sujets. Tout cela ne fait qu'un. Et cette manie de fourrer de l'art partout, ce je m'en foutisme du prestige du milieu, cette promiscuité de la nature morte et de la cuisine, me scandalisent, tout simplement. Je ne suis pas moins scandalisé de voir les artistes se faire complices des rivalités d'établissements ! Si nous avons deux expositions côte à côte à Auderghem, c'est parce que l'un des deux établissements a commencé. Vite, il a fallu des peintres à l'autre ! La concurrence ! Et tous deux ont trouvé leurs artistes !

Il semble que les artistes devraient être les premiers les ennemis de ces galvaudages. Mais au pays du bon garçonisme, où ce sont les bons garçons qui mettent les choses en train en se tapant sur le ventre en buvant des pintes, il n'y a que les poseurs, n'est-ce pas, qui oseraient faire bande à part !

Quant à moi, qui ne suis, cependant, soudoyé par aucun propriétaire de salle d'exposition à Bruxelles, j'estime que les expositions de tableaux doivent être faites uniquement dans les salles appropriées pour tableaux. Le milieu y est convenable, décent, décoratif,



Dessin de F. SCHIRREN.

seulement affecté aux arts. Ce sont des points importants. La lumière y est parfaite et également distribué, comme nulle part ailleurs. Certes, ces salles, où les œuvres ne sont pas là comme moyens d'attirer une clientèle de consommateurs, ces salles, il faut les louer, et les artistes les trouvent chères! Je pense que pourtant les artistes

qui se résignent à ces sacrifices et savent s'arranger pour faire face à ces nécessités de leur profession, n'ont pas à s'en repentir. Ils reçoivent le public d'une ville, et non celui d'un village; l'hommage de visiteurs véritables et non pas des seuls badauds. Leurs œuvres, dans ces salles où il fait clair, on les gardera en mémoire, par la raison qu'on les aura vues sans distraction; on aura pu les étudier, les sentir dans une atmosphère sympathique et même recueillie. Il faut s'insurger contre les expositions de cabaret et d'hôtel. Je le fais contre Auderghem comme je l'ai fait déjà contre Uccle; à Anderlecht, Cureghem, contre les préaux d'écoles; le principe est bon mais partout son exécution ne donne que de déplorables et hideux résultats. C'est aux salles construites pour la peinture, aménagées pour elle que doivent aller les tableaux. A défaut de censure, — et que tout moyen en reste à jamais impossible et honni, j'espère, — il n'est pas mauvais que la difficulté d'exposer constitue une première sélection. De jolies salles d'exposition existent actuellement à Bruxelles, ne faut-il pas soutenir leur existence qui embellit la capitale? Faut-il boudier à la dépense, lésiner, se terrer en des lieux incongrus?

Au diable celui de mes lecteurs assez ignorant de moi pour croire que je plaide, ici, pour la bourse des propriétaires de salle! En quoi ces propriétaires citadins me seraient-ils plus précieux que les propriétaires campagnards? Tout bonnement je plaide pour moi.

Laissons de côté, si vous voulez, le respect de l'art, rengaine, sans doute, comme tous les autres respects; mais une vérité reste : la nécessité, pour l'œuvre d'art, d'un milieu qui favorise la naissance de l'émotion.

Or... pensionnaires!
Plat du jour!
Garçon de café!
Etc. ! etc. !

RAY NYST.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

ALBERT BOISSIÈRE: *La Crinoline enchantée* (un vol. in 18 à fr. 3.50 illustré). — Avec sa *Crinoline enchantée*, M. Albert Boissière nous introduit à la Cour de Napoléon III, où *Jolie*, un roman précédant du même auteur, dont la présente histoire forme la suite, nous avait déjà fait pénétrer. Nous retrouvons le commandant de Ressencourt et Emeline Périgoul qui, enfin, parviennent à convoler en justes noces. Mais ces intéressants fiancés ont, cette fois reculé au second plan. Au premier, nous trouvons Aimable Périgoul, troisième fille de M^{me} Périgoul, l'authoress de la *Crinoline enchantée*, que sa mère appuyée par l'Empereur, prétend donner en mariage au signor Bechioni, ridicule tarbon, tandis que l'Impératrice veut unir la belle enfant à un hussard, le lieutenant de Heudeville, aimé d'ailleurs de la jouvencelle. Un familier des Tuileries reçoit des souverains, on deux entretiens successifs, l'ordre de veiller à la réalisation de leurs volontés respectives et contraires. Il s'en tire à merveille, parvient à contenter toute le monde, grâce à ses ruses et à son adresse qui rendent ce livre très amusant et il marie évidemment les jeunes gens. Il fait mieux encore car le maëstro Bechioni épouse la brave M^{me} Périgoul qui le destinait à sa fille, mais qui est bien heureuse tout de même.

Chez Ollendorff.

RENÉ LE GENTIL: *Notre Jeanne* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — On sait quel renouveau de faveur et d'attachement a trouvé la « bonne Lorraine » dans le cœur des Français, depuis que le sentiment national et l'ardent patriotisme ont reconquis chez eux leurs droits trop longtemps oubliés.

Toute contribution à l'histoire de Jeanne d'Arc et de l'époque troublée où elle vécut, est assurée de l'intérêt d'un nombreux public curieux de revivre ces exploits et ces tragédies du passé.

S'écartant des sentiers battus, M. René Le Gentil nous montre à l'aide de documents incontestables et d'aperçus nouveaux le vrai caractère de Jeanne d'Arc, rétablissant ainsi la vérité maquillée trop souvent par des historiens de parti pris.

Pour ne pas paraître cependant telle qu'on a coutume de la voir, l'héroïne du XV^e siècle n'est en rien diminuée dans l'estime de

ses compatriotes par ce livre qui servira de réponse à ceux qui ont exploité la mémoire de l'humble bergère visionnaire.

Chez Plon-Nourrit et C^{ie}.

ANTOINE YVAN: *Les Gédéon* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — *Les Gédéon* tenaient un petit restaurant où ils servaient à leurs coreligionnaires des nourritures peu coûteuses, mais préparées selon le rite. Joseph, le fils aîné, entré comme petit commis chez le père Blum, marchand de tableaux anciens, se met rapidement au courant du métier, aidé par Josépha, une jolie rabatteuse du vieux; il fait quelques profits personnels, puis il ouvre boutique à son compte et grâce toujours à la belle Josépha ainsi qu'à ses amants, son commerce prospère jusqu'à la grande fortune. Alors il épouse sa maîtresse, sans être pour cela plus certain de l'avoir à lui seul, maintenant qu'il habite un château historique, mais ce point est de relative importance. En même temps que lui, sa famille a connu des succès divers. Sa sœur Eva épouse un grand couturier de la rue de la Paix; Déborha, l'ancienne laveuse de vaisselle devient princesse Vilna. Marcel, le fils de Déborha et du père Gédéon, devient comte de Vizille et député réactionnaire, etc., etc. Et tout cela arrive sous l'impulsion et avec les sages conseils du bon rabbin Bérézina, arrivé, voici un quart de siècle de Francfort, avec la tribu des *Gédéon*, crevant de misère, mais aux yeux de laquelle il a montré en Paris la nouvelle Chanaan.

Assez féroce, mais très juste, cette peinture de nos modernes conquérants.

* * *

OCTAVE AUBRY: *L'Homme sur la Cime* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Harald Frijtsen, l'ancien pâtre danois, devenu le sculpteur de génie plus grand qu'aucun de ses contemporains, s'est retiré, la soixantaine proche, dans les Alpes de Salzbourg; il y a construit, au flanc de la montagne, une villa où il continue de travailler, car il est encore dans toute la plénitude de sa force créatrice, Il y vit avec une nièce de vingt ans, Géra, dont il fait sa maîtresse. La gloire et l'amour lui sourient, il est pleinement heureux et défie le Destin. Après un entretien avec un doux philosophe qui lui prêchait l'humilité et au cours duquel il a magnifié l'Orgueil, lui vient l'idée d'éle-

ver un monument à l'Orgueil, et cette œuvre suprême il la taillera à même dans le monolithe qui couronne sa montagne. Avec l'aide de Dario, son élève, il attaque la pierre, l'Homme sur la Cime sort de sa gangue et s'annonce prestigieux ; mais entretemps Dario et Géra se sont épris l'un de l'autre et la révélation de cet amour fait à son orgueil une blessure telle qu'il ne s'en relève pas. Dario chassé, il est incapable de continuer et l'apoplexie le terrasse. Dario achèvera l'Homme sur la Cime.

Le livre de M. Octave Aubry fera une belle carrière, car il est bien écrit, il est d'allure très littéraire et, en tant que roman, il est suffisamment attachant et sentimental pour plaire au public.

Chez Nelson et C^{ie}.

VICTOR HUGO : *L'Année terrible ; Les Années funestes* (un vol. in 12 rel. à fr. 1.25). — Dire que les œuvres que Victor Hugo a produites vers la fin de sa vie sont inférieures à celles de la première partie de son existence est un de ces jugements tout trouvés que beaucoup répètent sans s'être faits par eux-mêmes une opinion. Ceux qui parcourront ce nouveau volume se rendront compte de ce qu'était encore, peu d'années avant sa fin, l'ardeur et la fougue du poète. Des pièces comme *La Sortie*, *Sedan* et tant d'autres ne le cèdent en rien en lyrisme et en patriotisme à d'autres plus connues. Il est intéressant par ailleurs de savoir comment Victor Hugo considérait cette période douloureuse de notre histoire qu'il a baptisée lui-même du nom sinistre qui lui est resté : *L'Année terrible*.

Les poèmes de cette pathétique série sont réunis en un de ces coquets volumes par lesquels s'achève la publication de l'Œuvre complète, en une collection vraiment précieuse, du grand romantique, par la maison Nelson.

* * *

BRADA : *Le Retour du Flot* (un vol. in 12 rel. à fr. 1.25). — Le troublant roman qui vient de paraître dans la coquette collection Nelson ne peut manquer d'exciter l'intérêt de tous ceux qui se passionnent pour les questions de psychologie sentimentale. Une ardente jeune femme, après plusieurs années d'un bonheur conjugal parfait, divorce soudain dans un moment de colère et se remarie bientôt dans un moment d'ennui. Elle s'est fait une nouvelle vie et croit à jamais évanoui le souvenir de son premier époux. Mais elle le rencontre et à mesure qu'elle renoue avec lui, le parfum de leurs années heureuses lui revient au cœur, avec le regret poignant

d'avoir abandonné l'homme qu'elle aimait, qu'elle n'a jamais cessé d'aimer (elle s'en aperçoit maintenant) et en dehors duquel il ne peut y avoir pour elle d'amour véritable. Ses angoisses, ses hésitations, ses luttes, l'impossibilité de se concilier le respect de la foi jurée à son nouveau mari avec la légitime passion qui l'attache au premier, tout cela ne peut manquer d'émouvoir. Le tragique dénouement de cette situation angoissante apparaît bien comme la seule solution possible d'un problème insoluble. N'eût-il pas mieux valu qu'il ne se soit jamais posé ? C'est ainsi, évidemment, que beaucoup penseront.

Chez Ambert.

G. ESPÉ DE METZ : *Vers l'Empire...* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — En même temps qu'un homme de lettres et avant que d'être cela, M. Espé de Metz est un sociologue. Son œuvre littéraire, du reste, ses romans dialogués, d'une originalité si personnelle, sont tous à tendance sociologique. Vous vous souviendrez, sans aucun doute, de *Plus fort que le Mal*, dans lequel il traite du mariage des syphilitiques, du *Couteau* qui stigmatise les abus de la chirurgie moderne et de... 70, où il peint les maux de la guerre. L'ensemble des articles, parus dans la presse quotidienne ou dans des Revues, qui forme son nouveau livre *Vers l'Empire...*, révèle des préoccupations d'un autre ordre, préoccupations qui, de plus en plus, se font jour chez les meilleurs esprits en France, chez ceux qu'inquiète le fléau de la dépopulation et qui ne voient que des remèdes de bonne femme, totalement inefficaces, dans les mesures prises ou proposées en vue de combattre le malthusianisme de leurs compatriotes. Avec eux, M. Espé de Metz mène donc campagne pour qu'on augmente le nombre des Français en accordant droit de cité aux indigènes des colonies qui s'en montreront dignes et en accordant aux divers peuples soumis ou protégés des statuts, adaptés à leurs mœurs et à leurs besoins. Il mène ce combat avec une conviction chaleureuse et communicative qui rend la lecture de ses articles particulièrement attrayante.

* * *

SAINT-JUYS : *Une Coquine* (un vol. ill. à 95 centimes). — Une histoire de 1876 et qui — déjà — nous semble vieillotte, surannée, antique. On se demande comment nos pères pouvaient goûter ces aventures où tout s'arrangeait comme papier de musique, ces récits dont le héros traversait les plus mortelles angoisses, sirotait les pires calices d'amertume, puis, subitement, grâce à un coup de théâtre

plus ou moins génial, faisait le brusque plongeon dans la plus parfaite félicité. Et ce n'était pas tout, il fallait alors aux lecteurs de ces temps abolis, montrer les bonnes actions récompensées et tous les coupables punis selon leurs mérites respectifs. Taillé exactement sur ce patron, ce roman nous raconte comment le banquier Albert Colroy, victime des noires machinations de la *Coquine*, M^{me} de Lanchaire, est accusé de meurtre. Il va jusqu'à la cour d'assises; le verdict va être prononcé, lorsque la femme de chambre de son bourreau demande à être entendue. Elle dévoile la fourberie de sa maîtresse et Albert Colroy, acquitté, épouse Laure de Nove. La *Coquine* est condamnée à dix ans de réclusion et la femme de chambre gorgée d'argent par celui qu'elle a sauvé, épouse l'être de son cœur quadragénaire. Seulement comme c'est en fouillant dans les tiroirs de M^{me} de Lanchaire qu'elle a surpris ses secrets, son bonheur ne peut être complet et son mari est chargé par la Providence de lui faire faire pénitence à coups de manche à balai... Et justice est ainsi rendue à tous.

Chez E. Figuière.

J.-B. PERRET: *Mangouvert*, comédie historique en 3 actes, en vers (un vol. in 8 à fr. 2.50). — L'auteur a tenté dans cette œuvre de présenter sous la forme d'un drame en vers, l'histoire monacale du Mâconnais au XVI^e et XVII^e siècle, fertile en traits et en institutions remarquables. C'est une façon originale d'éclaircir une page d'histoire régionaliste aussi attrayante que celle des monastères bourguignons. L'effort vaut la peine d'être retenu et l'on louera cette tentative de J.-B. Perret qui, dans les *Clunistines*, présenta récemment une histoire poétique de la célèbre abbaye de Cluny.

* * *

MARCEL ROGNIAT: *Les Blasés* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Voici, au moins, un roman qui me plaît, autant que vous agréeront son optimisme et son orgueil. Non pas qu'il réalise ce qu'on est convenu d'appeler un chef-d'œuvre. M. Marcel Rogniat m'en voudrait de lui attribuer cette prétention d'avoir écrit quelque chose de définitif, après quoi il n'y aurait plus rien à dire. Il a choisi un cas psychologique, l'a développé avec élégance et lui a donné la solution la plus logique en somme. Mais je crois que je vous parle hébreu pour le moment. Précisons donc: Max Delprat, à trente ans, est un blasé. Il a usé et abusé des plaisirs et du plaisir, au point de n'en plus goûter aucun. Aussi se

trouve-t-il en assez piteux état physique et moral, lorsque, sur les conseils de la Faculté, il va tenter de se refaire en Suisse. Dans la palace cosmopolite où il s'installe, il trouve le salut et la régénération en la personne d'une jeune fille, belle, tendre et suave, allez-vous dire? Vous n'y êtes pas du tout. Il fait la cour à une coquette impénitente, au moins aussi détraquée que lui, qui devient rapidement sa maîtresse. A eux deux, il font le plus déplaisant couple de snobs qu'on puisse voir, le plus pervers aussi, mais l'Amour est là qui guette et il suffit d'un incident, puis d'un accident, pour qu'écloso en eux un sentiment très pur et très tendre qui les unit à jamais, ne leur laissant qu'un regret et qu'un remords, celui de leur passé équivoque.

* * *

GASTON STRARBACH: *La Revanche de Pierrot* (un vol. in 18 à 1 franc). — La légende de Pierrot a été une source féconde d'œuvres poétiques. Le blanc amant de la lune est une des figures les plus chères de la poésie, tour à tour la fiction en fait un être indifférent, jaloux, pauvre, névrosé, fou: Pierrot était la synthèse du poète de son époque. M. Gaston Strarbach connu pour les poèmes du *Temple abandonné* et les fortes études de la *Ruée*, a essayé avec bonheur de présenter un Pierrot redevenu gai, optimiste, heureux. La fortune a changé l'amant lunaire, famélique et trompé en un mari maître une seconde fois de Colombine. Le petit acte en vers brodé sur ce thème ingénieux est charmant de forme et d'aspiration.

Chez Bernard Grasset.

JEAN DE VARÈSE: *Le Rocher de la Vierge* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Hé, là! cher Monsieur, comme vous y allez! Avant de prendre avec la géographie de leur pays des libertés aussi grandes, songez donc que pour une bonne part, vos lecteurs sont des Belges — de savantes statistiques le prouvent — et que ces Belges ne vous pardonneront jamais de situer Jauche et Isque en Flandre. Croyez-moi, même pendant la période bourguignonne, ces deux localités étaient déjà résolument brabançonnnes. Et si vous êtes venu vous documenter chez nous, je me demande qui a pu vous parler d'un vicomté de Gand et du château de Mastaing aux portes de la ville. Peut-être un zwanzeur vous a-t-il présenté les créneaux et les mâchicoulis de notre prestigieuse gare de Gand St-Pierre comme étant les derniers vestiges du donjon susdit. Alors vous seriez presque excusable... Mais tout

cela est évidemment du détail et n'enlève rien aux qualités de votre nouvelle intitulée : *Tour de page* dont la couleur locale est d'assez bon aloi, et des autres contes aimablement écrits et de lecture facile qui composent ce volume.

* * *

FERNAND BOVERAT : *Patriotisme et Paternité* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — M. Fernand Boverat qui est secrétaire de l'« Alliance nationale pour l'accroissement de la population française » lance, une fois de plus, le cri d'alarme éperdu que tant d'écrivains et de sociologues ont déjà jeté sans que la masse de leurs compatriotes s'en soit, semble-t-il, outre mesure émue, sans que le gouvernement et la législature s'en soient préoccupés jusqu'à prendre des résolutions pratiques pour enrayer la dépopulation. La raison de ce désintéressement apparent, seulement, sans doute, des pouvoirs publics, ne réside-t-elle pas dans ce fait que le mal est sans remède efficace ? M. Boverat n'est pas de cet avis et, après avoir fait de la situation un tableau épouvantablement noir, il indique quelques mesures législatives à adopter pour accroître la natalité française. Sera-t-il entendu ? Je le pense, car il résume avec force, clarté et méthode des idées souventes fois émises déjà, car il a, sur la question, des vues personnelles qui méritent sérieuse considération. De plus, je le souhaite, car notre intérêt n'est pas de

voir la France s'affaiblir. Mais nos voisins réussiront-ils à conjurer la crise ? Cela c'est une autre affaire...

A l'Effort libre.

P.-J. JOUVE : *Les deux Forces* (un vol. in 12 à fr. 2.50). — Dans une *Note* lumineuse, l'auteur marque son déplaisir de donner au public, en un livre, ce qui devrait se mouvoir et vivre sur le théâtre et il prie le lecteur de tenir compte, dans son jugement, de la fin scénique qu'il s'est proposée, en écrivant ce premier essai dramatique. Précaution un peu inutile et même inopportune en l'occurrence, car je ne vois pas bien où trouver les artistes de génie capables d'interpréter son œuvre. Il y a, dans celle-ci, tant de choses non dites, des idées, des intentions, des injonctions exprimées par un simple geste, par moins que cela, par un jeu de physionomie, par un regard. Toutes ces subtilités, fussent-elles entièrement comprises et fidèlement rendues par les acteurs, n'échapperaient-elles pas au public le plus attentif, tandis que, dans le texte imprimé, de brèves indications scéniques renseignent suffisamment le lecteur ? Et je me demande si, spectateur, je n'aurais pas trouvé la pièce de M. P.-J. Jouve obscure et inintéressante, tandis que j'ai été empoigné par le pathétique intense de son livre et charmé par la forme poétique qu'il lui a donnée.

MEMENTO

🌀 *Théâtre de l'Olympia.* — Tout le monde a vu *Tire-au-Flanc*. Une pièce qui connut cette vogue unique d'être jouée deux mille fois de suite (pendant plus de quatre ans...) à Déjazet, à Paris, ne pouvait manquer de faire son tour du monde. Et partout, chacun voulait savoir quel prodigieux élément de gaieté pouvait posséder cette facétie militaire pour provoquer un de ces engouements dont l'histoire des théâtres offre peu d'exemples.

On gagerait donc sans crainte que nul de ceux qui s'en vont en ce moment passer une joyeuse soirée à l'Olympia n'y trouve des émotions imprévues et ne s'y amuse de facéties inédites. Pourtant, rien que l'annonce de cette pochade désopilante a suffi pour faire affluer la foule rue Auguste Orts. *Tire-au-Flanc* nargue même le soleil, qui a fini par ne plus bouder.

Et tout le monde s'esclaffe de bon cœur à la grosse gaieté épanouie dans cette histoire de caserne, caricature sans méchanceté, d'une énorme bouffonnerie. On va voir comment, pour avoir voulu échapper à l'égalitaire corvée de la plaine d'exercices, du terrain de manœuvres et de la vie à la chambrée, le jeune Dubois d'Ombelles, nonchalamment croqué avec esprit par M. Willy, devient la bête noire de son colonel, dont M. Harzé fait un type grotesque à plaisir et de son galant lieutenant, bien campé par M. Demorange. M. Ricard est, en Turlot, un pioupiou bénêt bien plaisant et M^{lle} Harrietty, dépouillant la gracieuse élégance de ses rôles précédents, s'est muée en une plantureuse et joviale boniche amoureuse toute réjouissante.

Mais à M. Camus, impayable caporal, revient la palme de la drôlerie. L'excellent artiste a silhouetté une caricature d'une observation tout à fait piquante.

🌀 *Music-Hall de Luna-Park.* — Puisque les tréteaux pleins d'entrain et de variété du Music-Hall que dirige très habilement M. Nille aiment à accueillir les danses de tous les pays et de tous les temps, saluons le succès remporté, cette fois, par une troupe de bien pittoresques Polonais et Polonaises. Après les Russes, les Hongrois, les Suédois, après les innombrables « girls » et les batteurs de giges américaines, ces danseurs endiablés, costumés à ravir, nous montrent des pas caractéristiques de leur pays.

La *Sirène Nord* et ses deux jeunes sœurs, plongeuses jolies autant que hardies, font, dans un minuscule bassin, des pirouettes effarantes auxquelles elles prêtent autant de

grâce que d'intrépidité. M. Willy Weston est un pianiste hongrois tout de blanc estival vêtu, mais toisonné d'ébène, qui tire d'un l'bach sonore des fantasias de doubles-croches ou qui, parodiquement, y fait de plaisantes imitations.

Une jeune femme de la troupe des Vanis se meut, gambade, pirouette et saute sur le fil de fer avec plus d'aisance que nous n'en mettrions sur la terre ferme. Sylvia Loyal fait ce qu'elle veut de deux caniches dociles et d'une cinquantaine de doux pigeons blancs. Les Flacoris, un couple d'acrobates émotionnants, réalisent sur le trapèze, au-dessus de l'orchestre inquiet, des prodiges d'athlétisme. Il y a des clowns désopilants, un magicien indiscret qui dévoile tous ses trucs, une chanteuse qui roucoule la romance, — bref de quoi, pendant trois heures, satisfaire tous les goûts et amuser tout le monde.

🌀 *L'Exposition de Gand* a été l'occasion pour notre sympathique confrère quotidien, le *Soir*, de publier un album de grand luxe d'un intérêt varié et d'une tenue artistique en tous points remarquable.

Illustrés de reproductions de tableaux ou de photographies habilement choisis des articles de MM. G. Le Roy, sur *La Flandre*, Dumont-Wilden, sur *Gand à travers les âges*, Ray Nyst, sur *Comment on fait une Exposition*, F. Leonard, sur *Les Floralties*, A. De Rudder, sur *Le Salon des Beaux-Arts*, L. Piérard, sur *Les Arts décoratifs* et de quelques spécialistes sur divers compartiments importants de la World's fair de 1913, donnent à cette publication une valeur documentaire de premier ordre.

D'admirables planches en couleurs reproduisent avec une fidélité étonnante quelques-unes des œuvres marquantes exposées au Salon international, ou bien des vues nombreuses des Floralties qui furent un émerveillement général et de la Vieille-Flandre dont la reconstitution pleine d'art et de vérité est un clou de l'Exposition.

Vendu au prix minime de fr. 2.50, cet album, qui fait honneur à la perfection des travaux d'art sortis des presses de la Maison Rossel et fils, constitue le plus précieux des souvenirs que l'on puisse garder d'une manifestation grandiose que notre pays, une fois de plus, peut s'honorer d'avoir menée à bien.

🌀 *Fédération des Artistes wallons.* — Les membres pour 1913 de la Fédération recevront en prime une magnifique eau-forte (tirage de luxe) du graveur Philippe. Elle

représente *La Grille du Château de Florennes*. En outre, ils auront droit à l'entrée gratuite et permanente à l'Exposition des Artistes wallons qui s'ouvrira à Mons le 7 septembre, pour se clôturer le 31 octobre.

La cotisation des membres honoraires de la Fédération est de 5 francs. Les inscriptions sont reçues chez M. Gustave Casy, secrétaire, 48, boulevard Dolez à Mons.

Le critique littéraire du *Journal* de Paris, M. Paul Reboux, parlant, avec éloge d'ailleurs, de *Monsieur Honoré*, le dernier roman d'Edmond Glesener, écrit : « L'auteur est flamand comme Franz Hals... »

M. Edmond Glesener est liégeois, nous le savons tous et Franz Hals, quoique né peut-être à Malines, passa, nul ne l'ignore, toute sa vie à Haarlem...

ACCUSÉ DE RÉCEPTION : La collection Junior vient de s'enrichir de deux volumes nouveaux : *Mirage*, pièce en 3 actes de Eug. Herdies, préfacée par M. Lucien Solvay, et *Pères et Filles*, roman de Jacques Gaël, préfacé par Candide.

De Charles Plisnier : *Voies entendues*, treize poèmes.

Comptes-rendus au prochain numéro.

Essai de Théâtre Belge. — Sous ce titre, vient de paraître une brochure contenant :

1° La requête de l'Association des Ecrivains belges (8 janvier 1912) ;

2° L'arrêté ministériel instituant une Commission (10 février 1912) ;

3° Le rapport de la Commission ;

4° Le rapport du Comité de Patronage (Iwan Gilkin) ;

5° Le rapport du Comité de Lecture (Arthur De Rudder).

Il a été décidé qu'une deuxième campagne d'essai sera faite cet hiver au Théâtre royal du Parc. Sous le patronage et avec les subsides du Comité du Théâtre Belge, M. Victor Reding montera quatre spectacles d'auteurs belges choisis par le Comité de Lecture. Chaque pièce sera jouée au moins dix fois.

Les représentations classiques ne seront plus subsidiées et la troupe du Parc ne sera plus astreinte à aller jouer en province les œuvres imposées.

Comme nous l'avons dit, on avait espéré pouvoir compter, pour remplir cette intéressante partie du programme du Comité du Théâtre Belge, sur le concours de quelques Cercles dramatiques. Si le Comité se résoud à accepter les conditions dans lesquelles ces Cercles projettent de réaliser ce théâtre itinérant, il semble peu probable que la plupart des auteurs soient désireux de donner l'auto-risation de représenter leurs pièces.

Le Conseil provincial du Brabant va faire connaître le règlement d'un Concours dramatique entre auteurs de langue française, pour lequel il a alloué un subside de 2,500 francs.

Deux grandes revues de langue allemande, le *Kunstwort* de Dresde et le *Sturm* de Vienne, ont consacré à Camille Lemonnier des numéros spéciaux contenant des essais de M. Stéphane Zweig, le critique averti des choses de chez nous, et des fragments de l'œuvre du maître, illustrés de dessins de Constantin Meunier et de Claus.

On prépare en Allemagne une édition définitive des principaux romans de Camille Lemonnier.

Théâtre de la Monnaie. — Il rouvrira ses portes le 4 septembre avec *Les Huguenots*. Une des premières nouveautés de la saison sera *Les Joyaux de la Madone* de Wolff-Ferrari. Peu après, viendra le *Cachapès* que M. Casadésus a écrit sur un livret tiré du *Mêlé* de Camille Lemonnier.

Mais tout l'intérêt se porte en ce moment sur la première de *Parsifal* fixée au 2 janvier. En même temps que nous pourrions entendre ici le chef-d'œuvre wagnérien à l'interprétation et à la mise en scène duquel MM. Kufferath et Guidé auront apporté, pendant des mois, des soins et des études patients, rien qu'en Allemagne plus de quarante scènes monteront l'œuvre.

Comme le dit le *Guide Musical*, qui cite des chiffres éloquentes, les municipalités rivalisent de générosité afin d'assurer le succès de ces représentations. Par contre, nous lisons, dans un journal suisse, un article de M. Gustave Doret, qui débute par ces lignes curieuses :

« Le Théâtre de Bâle se proposait de monter *Parsifal*. Les subsides officiels, comme ceux des particuliers lui ayant fait défaut, il renonce à son projet. Nous avons ici même trop combattu les spéculations des directeurs de théâtres, volontairement oubliés — au nom de l'Art! — des désirs exprimés par Wagner pour ne pas nous réjouir du fait que, ni le monde officiel, ni les *dilettandi* de Bâle, n'ont voulu encourager une entreprise aussi inutile que déplaisante tant que le théâtre de Bayreuth maintient à un niveau supérieur ses exécutions musicales.

» On accuse volontiers les Bâlois d'être réactionnaires en musique. Si leur esprit réactionnaire — existe-t-il vraiment? — les empêche de trahir les vœux du grand Wagner, je souhaite vivement que la réaction — dans le domaine musical — s'étende en pays helvétique et que son influence franchisse les frontières.

» Car c'est en vain que les ergoteurs bran-

dissent le code complaisant, c'est en vain qu'au nom de l'Art — avec une majuscule — ils se donnent le droit de mépriser le testament d'un homme de génie; ne nous y trompons pas. Ce sont les intérêts des entrepreneurs de spectacles qu'ils défendent mieux que les besoins prétextés d'une humanité assoiffée d'art.

» Vous n'ignorez pas la réponse de ce directeur de théâtre musicien interrogé sur la « question Parsifal » : « En ma qualité de musicien, je suis opposé à ce qu'on agisse contre les désirs de Wagner; en ma qualité de directeur et pour les intérêts de mon théâtre, je dois monter *Parsifal*. » — Pour les intérêts, vous avez bien lu. Toute la question est résolue entre ces deux mots: Idéal et Intérêt. Choisissez. A trop oublier l'idéal en faveur de l'intérêt, on ne gagne pas facilement l'estime de ses contemporains. Les Bâlois — sinon leur directeur — ont choisi l'idéal. Ils n'ont pas craint d'être traités de naïfs. A notre époque, cela doit passer pour un acte d'héroïsme. »

🌀 *Bernard Shaw et les Marionnettes.* — Bernard Shaw, le célèbre dramaturge anglais, vient de faire connaître son opinion sur les marionnettes. Le véritable intérêt scénique, suivant lui, ne réside pas tant dans ce que les acteurs représentent, mais dans ce qu'ils suggèrent. L'imagination du public a une action insoupçonnée et bien plus grande que le jeu des meilleurs acteurs. Le pantin, vêtu de paillois et qui s'agit avec une intense expression, toujours la même, parle à l'imagination, ainsi que les personnages peints sur les grands vitraux des églises et aux traits immobiles eux aussi, mais doués d'une expression plus vivante que tous les gens qui défilent devant eux et qui les contemplent.

Le cinématographe, concurrence des marionnettes, est certainement beaucoup plus vrai et contient plus de réalisme. Cependant, il ne dit rien à l'imagination, et lorsque le charme de sa nouveauté aura été épuisé, les marionnettes reviendront à leur tour reprendre la faveur du public. Les jeunes gens qui se destinent à la scène devraient tous étudier les marionnettes. Toute école de comédie devrait posséder un théâtre de marionnettes.

Les jeunes comédiens inexpérimentés s'imaginent que, lorsque pour deux secondes, ils s'arrêtent de faire des jeux de physionomie et des gestes, la pièce qu'ils interprètent est perdue. Les auteurs et le metteur en scène leur demandent pourtant un peu moins d'exubérance, mais simplement de se tenir sans gesticuler dans l'attitude que réclame leur rôle (ainsi que le fait une marionnette), de manière à laisser le public supposer tout ce

Des acteurs comme Irving, par exemple, qu'il veut.

ont retardé pendant de longues années leur succès, parce qu'ils n'avaient pas appris des marionnettes cet art de la suggestion, et combien peut être désastreux un effort trop ingénieux pour rendre toutes les nuances de l'émotion au lieu d'aider le public à les imaginer.

Et c'est ce qui fait que les théâtres de marionnettes sont goûtés bien plus encore par les gens de lettres et par les artistes que par les publics villageois.

🌀 Le Roi a fait l'acquisition du tableau intitulé *Idylle lunaire* du peintre Henri Binard.

🌀 *Maternité*, le groupe du sculpteur Victor Rousseau, exposé au dernier salon du *Cercle pour l'Art*, a été acquis par la Ville de Bruxelles. L'œuvre sera placée dans le square ménagé à l'angle des rues Ravenstein et du Parchemin.

🌀 A Nieuport, exposition internationale des Beaux-Arts, sous les auspices du Cercle Artistique. Ouverte jusqu'au 25 septembre.

🌀 A Westende, exposition du Cercle d'art *Le Littoral*, Aquarelles. Parmi les exposants: Cassiers, M. Hagemans, Bartholomé, Khnopff, etc.

🌀 Le Concours annuel des Beaux-Arts organisé par la province de Brabant est réservé, cette année, à la peinture monumentale. Le prix qui y est affecté s'élève à 2,000 francs.

🌀 Le Ministère des Sciences et des Arts a décidé de confondre l'organisation du Salon triennal de 1914 avec celle du *Salon de Printemps*. Cette exposition d'ensemble sera confiée à la Société des Beaux-Arts. Elle s'ouvrira dès le printemps, aura une longue durée et comprendra une vaste section des arts décoratifs et appliqués.

🌀 A Mons, exposition des Beaux-Arts organisée par la *Fédération des Artistes wallons*, du 7 septembre au 31 octobre.

Le Roi en fera l'ouverture officielle le 7 septembre, jour de sa Joyeuse-Entrée à Mons.

🌀 Exposition des Beaux-Arts à Spa, ouverte jusqu'au 14 septembre.

🌀 Une exposition rétrospective de l'Afrique sera adjointe au Salon d'Automne de Paris.

☞ A Tournai, 29^e Exposition des Beaux-Arts, organisée par le Cercle Artistique. Secrétaire, M. Semet, rue des Carliers, 10, à Tournai. Ouverture le 14 septembre.

☞ Nous avons annoncé récemment qu'on élèverait un monument à l'entomologiste Fabre. C'est M. Félix Carpentier qui a été désigné. Le sculpteur est parti pour Sérignan, afin d'y étudier son modèle. Le monument sera placé dans la cour d'honneur de l'Ecole normale d'Avignon.

☞ Le Gouvernement impérial russe a chargé le statuaire Soudbinine d'exécuter une série d'études d'après la danseuse Anna Pavlova, en ce moment à Londres, où le sculpteur la rejoindra. Ces statuette sont destinées à être reproduites dans les ateliers de la Manufacture Impériale de Porcelaine, dont les produits, hors commerce, sont offerts par l'empereur aux membres des familles régnautes.

☞ Deux tableaux du peintre vénitien Tiépolo, *Saint Jean-Baptiste* et *La Madone à la Neige*, ont été volés à l'église Saint-Maxime, à Padoue.

☞ Une manifestation, destinée à magnifier la mémoire du peintre Nicaise De Keyser, auteur du tableau *La Bataille de Woe-*

ringen du Musée de Bruxelles, a eu lieu à Anvers au Musée des Beaux-Arts, dans la salle d'entrée qui abrite les peintures monumentales de l'ancien chef de l'Ecole anversoise.

☞ La Société des Amis du Musée de Gand vient d'acquérir une nouvelle série de tableaux destinés à augmenter les collections communales, notamment un tableau de Lucas Granach, *Le Christ couronné d'épines*, offert par M. Robert Goldschmidt; une esquisse d'Eugène Fromentin, *La Chasse au Lion*, offerte par M. Scribe; une étude de Gustave Courbet; *La Sainte Famille* de J.-F. Millet et *Les Amateurs* de Daumier.

☞ Parmi les trente ouvrages qui composent la section belge de l'Exposition de Dusseldorf, ont été acquis jusqu'ici par des amateurs: *Un Fort à Amsterdam*, *Entrée de Ville* et *Ville Hollandaise* de H. Cassiers; quatre eaux-fortes de F. Charlet; *Route détremée* de M. Hagemans; un bronze de Marnix d'Haveloose; *Sur la Dune* de A. Marcette; *Le Déjeuner* de Willem Paerels; *Fleurs flamandes* de P. Paulus, et *Fille au Collier* d'Armand Rassenfosse.

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (S. A^m)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES
Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746

Rédaction : * A. 6868

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☛ Un Arrêté Royal du 25 juillet 1913 autorise le bâtonnier de l'ordre des avocats exerçant près la Cour d'appel de Bruxelles à accepter au nom de cette Compagnie la donation faite par M^e Gustave Joris, des livres et ouvrages de droit formant sa bibliothèque, évaluée à 5,156 francs.

Ce don fait honneur à l'estimable avocat qui s'est spécialisé dans l'étude du droit commercial. Il est, pour la bibliothèque du Barreau d'un grand appoint.

☛ Nous avons enregistré avec plaisir que M. Beeckman succède à M. Fris, comme président de la *Banque Internationale de Bruxelles*.

Nul choix n'aurait pu être plus heureux. M. Beeckman, l'un des fonctionnaires les plus distingués du département des finances, appartient à la haute direction de la Banque Internationale depuis l'origine de celle-ci.

Son entente des affaires, son assiduité et sa tactique ont rendu à cet établissement les services les plus signalés.

Il faut faire remonter à lui en bonne partie, le mérite du souci des intérêts nationaux belges, dont la Banque Internationale de Bruxelles a fait preuve.

En même temps, M. Coppée, fils du baron Coppée, et M. Jean Cousin, administrateur de la Banque Liégeoise, des Chemins de fer du Congo, des Chemins de fer Secondaires, des Charbonnages Laura et Vereeniging, entrent dans le conseil d'administration.

☞ MM. Firmin Lambeau et L. van den Bosch ont été choisis pour faire partie du Conseil d'administration des *Tramways de Rosario*.

☞ On annonce le décès de M. Louis Goldschmidt, directeur-gérant des *Forges de Haine-Saint-Pierre*. C'est une grande perte pour l'industrie belge dont le défunt était une des têtes de file.

ECHOS FINANCIERS

LE CHANGE SUR PARIS est la préoccupation des nations qui constituent l'Union latine ou sont satellites du système monétaire français. L'Espagne a pâti pendant très longtemps du cours défavorable de la peseta relativement au franc. Aujourd'hui l'Italie s'inquiète de voir sa lire, cotée au pair en 1907, évaluée actuellement 972 francs, soit 28 ‰.

Les esprits simplistes admettent, en général, que deux facteurs interviennent principalement dans le cours du louis d'or: le taux auquel est cotée la rente de l'Etat et la balance commerciale, c'est-à-dire la différence entre les importations et les exportations de deux pays déterminés.

Si, pour ne citer que la Belgique, le cours du 3 p. c. belge est de 78.10 (26 août) tandis que celui du 3 p. c. français est de 88.50 (sans tenir compte des conditions d'impôt, etc., etc., intrinsèques à chaque rente), cela prouve que le crédit que l'on accorde à la France est — à tort ou à raison — supérieur à celui de la Belgique. D'autre part, chez nous, la circulation de la monnaie interchangeable entre les deux pays est inférieure à ce qu'elle devrait être. Enfin la Belgique importe plus de France qu'elle n'y exporte. Elle est donc débitrice de la France et il va de soi que devant, pour se libérer, acheter plus de traites sur la France qu'elle n'en vend, le taux du papier français monte...

Mais si le cours de la lire inquiète l'Italien, que dirait-il si sa monnaie était sujette à la dépréciation du billet belge de mille francs!

Voici quel est le prix que doit payer depuis 25 ans, en moyenne, un citoyen belge pour acheter un billet français de mille francs, d'après la cote officielle de Bruxelles:

1888.....	1,000.00	1900.....	1,002.25
1889.....	1,000.62 1/2	1901.....	1,001.50
1890.....	999.62 1/2	1902.....	1,001.12 1/2
1891.....	1,001.50	1903.....	1,000.00
1892.....	1,001.00	1904.....	1,001.12 1/2
1893.....	1,001.40	1905.....	1,001.75
1894.....	999.75	1906.....	1,002.50
1895.....	1,000.25	1907.....	1,004.37 1/2
1896.....	1,001.50	1908.....	1,002.87 1/2
1897.....	1,001.50	1909.....	1,002.87 1/2
1898.....	1,001.37 1/2	1910.....	1,003.87 1/2
1899.....	1,002.00	1911 1 ^{er} janv.	1,001.62 1/2

Le 29 septembre 1911 au plus fort de la tourmente d'Agadir, alors que la France accumulait ses réserves d'or et se tenait prête à toute éventualité militaire; au moment où l'Italie attaquait la Turquie, le cours du billet français de 1,000 francs atteignit 1,008 francs belges, à la cote officielle de Bruxelles. Petit à petit le change dégringola: le 1^{er} janvier 1912, il était à 1,004.75, le 1^{er} janvier 1913, à 1,004.87 1/2.

Le 1^{er} juillet 1913 le change sur Paris remonte à 1,006 pour atteindre le 25 juillet 1,006.87 1/2 et redescendre jusqu'à 1,005.50 en moyenne, taux actuel.

Les docteurs-ès économie politique trouvent encore mille causes à cette dépréciation du franc belge, mais aucun n'a découvert jusqu'ici le remède à un état de choses qui nous met au rang des Etats équatoriaux à finances avariées.

La seconde assemblée constitutive de la **SOCIÉTÉ NORMANDE DE BANQUE ET DE DÉPÔTS**, dont le capital initial est de 5 millions, représenté par 10,000 actions de 500 francs, s'est tenue récemment à Caen. Sous la forme de Société anonyme, c'est la réunion en une seule affaire de deux banques régionales anciennes et honorablement connues: MM. L. Asseline et fils et MM. Roussy Adelus et C^{ie}, auxquelles est venue s'adjoindre la Société Nancéienne de Crédit Industriel et de Dépôts.

Le double but de la Société Normande de Banque et de Dépôts est, pour le présent, de continuer avec les mêmes chefs les traditions qui ont été la force des deux banques; pour l'avenir, de se préparer à jouer en Normandie, si les circonstances le permettent et dans la plus large mesure possible, le rôle de collaboratrice fidèle de la sidérurgie française. La participation de la Société Nancéienne à la nouvelle banque n'a d'autre raison ni d'autre objet.

Le tribunal de commerce de Gand a décidé, le 16 août, d'homologuer le concordat préventif sollicité par la société anonyme du **CHEMIN DE FER GAND-TERNEUZEN**.

Ce concordat, qui suspend l'exercice des droits des créanciers jusqu'à ce qu'il ait été statué en dernier ressort sur la validité des obligations présumées fausses, a été voté par des créanciers représentant environ 18 millions de francs, contre 1,300,000 francs faisant opposition.

Perle détachée de la **REVUE QUOTIDIENNE DE LA BOURSE**:
« Nul n'ignore que les conseils de placements, dans nos grandes
» banques sont donnés par les guichetiers. Or, dernièrement, ayant
» à faire au guichet « Titres » d'un important établissement de
» crédit, j'écoutais malgré moi les conseils de placement que donnait
» l'employé à un brave campagnard endimanché. « Je vous conseille
» également, disait le guichetier, les obligations 5 p. c. Rio de
» Janeiro Tramway, aux cours dépréciés actuels. Ce titre vaut en
» réalité beaucoup plus et vous pouvez le constater vous-même en
» voyant ce que cote le *Rio Tinto*, qui est également un port du
» Brésil... »
» Après cela, on peut tirer l'échelle! »

ENTREPRISES DE CONSTRUCTIONS DE FOURS A COKE ET D'USINES MÉTALLURGIQUES — Les actionnaires de cette société se sont réunis, le 9 août, pour délibérer sur un projet d'augmentation de capital, comportant la création de 2,000 actions de capital de 500 francs et de 250 actions de jouissance sans mention de valeur.

L'article 71 de la loi du 25 mai 1913 dit que :

« Lorsqu'il existe plusieurs catégories d'actions et que la délibération de l'assemblée générale est de nature à modifier leurs droits respectifs, la délibération doit, pour être valable, réunir dans chaque catégorie les conditions de présence et de majorité requises par les trois derniers alinéas de l'article précédent. »

Le dernier alinéa de l'article 70 stipule que : « Aucune modification n'est admise que si elle réunit les trois quarts des voix. »

Les porteurs d'actions de jouissance ayant refusé de voir augmenter le nombre de cette espèce de titres, la combinaison proposée par le Conseil d'administration pour porter le capital à 2,500,000 francs a été rejetée.

La Société belge des **CHARBONNAGES DE FÉNYES** a été fondée le 5 août 1913 au capital de 1,700,000 francs pour l'exploitation de mines de houille en Hongrie.

Les administrateurs et le commissaire sont hongrois.

CHARBONNAGES DU HORLOZ. — Alors que l'an dernier, le bénéfice réalisé fut de fr. 1,471,869.93 et qu'il a été distribué aux 15,000 actions un dividende de 70 francs, les écritures sociales arrêtées au 30 juin dernier clôturent avec un bénéfice de 1,840,000 francs environ. Le dividende qui sera proposé par le Conseil, à la prochaine assemblée annuelle, est fixé à 90 francs, laissant ainsi à peu près 500,000 francs pour les réserves, amortissements et tantièmes.

LES CHARBONNAGES ANGLAIS. — Les craintes de difficultés dans l'industrie minière de la Grande-Bretagne semblent tendre rapidement à se réaliser. Une expérience de trois années de la loi des huit heures, à laquelle s'est ajouté un an du régime de la loi du salaire minimum, a plus fait pour aggraver les problèmes de main-d'œuvre et de salaires que pour en faciliter la solution. En dépit de l'activité du marché charbonnier et de la hausse des salaires, on constate du mécontentement et de l'agitation chez les mineurs de la plupart des districts miniers, mécontentement et agitation qu'une baisse du marché et une proposition de réduction de salaires transformeraient inévitablement en crise ouverte.

CHARBONNAGES DE MARIEMONT. — Une assemblée extraordinaire se tiendra le 4 septembre prochain à l'effet de délibérer sur les points de l'ordre du jour suivant :

1. Mesures à prendre en vue de l'exécution des résolutions adoptées par l'assemblée générale extraordinaire du 1^{er} juin 1912 ;
2. Dissolution de la société ;

3. Nomination de liquidateurs et détermination de leurs pouvoirs. Les résolutions dont il est question concernent, la fusion des Charbonnages de Mariemont avec ceux de Bascoup.

L'arrêté royal autorisant la fusion a été signé le 9 août. L'avoir social de la Société de Mariemont a été apporté à celle de Bascoup et à chaque action des deux sociétés doit être attribuée une action ou part sociale de la société nouvelle.

Les écritures seront clôturées dorénavant le 31 décembre et l'exercice qui s'est clos le 30 juin dernier sera prolongé jusqu'à la fin de l'année et comprendra donc 18 mois au lieu de 12 mois.

Le dividende de l'exercice 1912-1913 qui, d'après le régime ancien, a dû se clôturer le 30 juin, a été fixé à 110 francs, mais cette somme sera majorée d'une répartition équivalente représentant le revenu des six derniers mois, calculé sur la même base, soit donc 110 francs pour le dernier semestre 1912 et le premier semestre 1913, 55 francs pour le dernier semestre 1913, au total 165 francs.

Le projet de cession de deux parcelles de la concession du **GRAND-CONTY** à **MASSÉS-DIARBOIS**, qui sera soumis aux prochaines assemblées générales extraordinaires de ces sociétés, porte sur une superficie d'une quarantaine d'hectares.

L'une des parcelles est située au Levant et comprend une superficie utile de 14 hectares; elle pourra être exploitée avantageusement par le puits n° 5 de Massés-Diarbois; l'autre, sise au Couchant, présente une surface utile de 11 hectares, qui pourront être repris par le puits n° 4 de Massés-Diarbois.

Le Grand-Conty céderait ces deux parcelles de terrain contre une somme que l'on peut évaluer à 225,000 francs en chiffres ronds.

Les actionnaires des **MINES DE DROCOURT** sont convoqués pour le 16 septembre en assemblée ordinaire.

CLOUTERIES ET TREFILERIES DES FLANDRES. — L'assemblée annuelle des actionnaires se tiendra le 8 septembre prochain.

Les bénéfices réalisés pendant l'exercice écoulé, clos au 30 juin, sont inférieurs aux précédents de 14,000 francs environ. Toutefois, le conseil compte proposer le même dividende de 50 francs à l'action de capital que l'an dernier, ce qui entraînerait un dividende de fr. 33.33 à l'action de dividende, soit la même répartition que la précédente.

Mais le fonds de prévision ne sera doté que d'une somme minime, soit fr. 555.46 au lieu de fr. 85,711.19.

SOCIÉTÉ D'ÉLECTRICITÉ DU NORD DE LA BELGIQUE. — La progression dans les recettes effectuées par cette exploitation s'accroît de mois en mois: pour juin dernier, ces recettes atteignent 44,307 francs, contre 17,216 francs en juin 1912,

soit une plus-value de 27,091 francs. Le premier trimestre (avril à juin) de l'exercice en cours a donc produit 144,422 francs au lieu de 52,016 francs en 1912, d'où une augmentation de 92,406 francs.

SOCIÉTÉ D'ÉLECTRICITÉ DU PAYS DE LIÈGE. — Le mois de juin dernier a produit comme recettes fr. 94,773.09, contre fr. 72,882,38 pendant le même mois de 1912, d'où une augmentation de fr. 21,890.71. Pendant le premier semestre de l'année 1913, il a donc été encaissé fr. 670,587.23 au lieu de 492,426 francs durant la même période de 1912, soit une plus-value de fr. 178,161.23.

On signale que les producteurs de **VERRES A VITRES** ont décidé de réduire davantage encore la production, en éteignant trois nouveaux fours à bassin. Le nombre des fours inactifs est ainsi porté à 7.

D'après la *Gazette de Charleroi*, la Mutualité, qui se préoccupe de la limitation future de la capacité productive des verreries, vient d'acquiescer, afin de les démolir et de supprimer de la sorte un concurrent éventuel, les Verreries d'Hemixem. Le prix d'achat, un peu inférieur à 200,000 francs, pourra d'ailleurs être presque intégralement récupéré par la revente des terrains, pour lesquels un amateur est en négociations avec cet organisme, et par la réalisation des matériaux de construction provenant de la démolition de ces usines.

D'un autre côté, la Mutualité a acquis l'hypothèque grevant les biens des Verreries de Tilly, inactives depuis plusieurs années, ainsi que la presque totalité du capital privilégié et une certaine proportion du capital ordinaire. Nos maîtres de verreries possèdent de la sorte, dans cette affaire, des intérêts suffisamment importants pour y faire prévaloir leurs vues. On peut donc s'attendre à la prochaine démolition des Verreries de Tilly.

La Société des **CIMENTS DE MONS** a élevé son capital à la somme de 3,125,000 francs par la souscription de 1,500 actions privilégiées.

La Société « **LES EXPLOSIFS FAVIER** » distribuera 3 francs pour l'exercice 1912-13.

Plusieurs personnalités étrangères se sont réunies le 9 août, pour fonder la Société anonyme des **MINES D'OR CONCORD DE MAGURA ET TOPLIEZA** (Hongrie) au capital de 1,500,000 francs.

LE NITRATE. — Le ministre des finances du Chili a déclaré à la Chambre des députés que les gisements de salpêtre du Nord ont été reconnus par les ingénieurs de l'Etat. Ils occupent 2,811 kilomètres carrés et contiennent 1,408,204 quintaux de nitrate, d'une teneur supérieure à 15 p. c. Les terrains explorés représentent seu-

lement les trois quarts de la partie susceptible d'exploitation. Il existe en outre des gisements de salpêtre de teneur pauvre dont il est inutile, a-t-il dit, de calculer la masse, les gisements reconnus étant suffisants pour faire face à la consommation du monde pendant plus d'un siècle.

THE CHILIAN EASTERN CENTRAL RAILWAY Co Ltd.

— Un arrêté de la Haute-Cour de Justice, à Londres, en date du 30 mai 1913, dans le procès entre The Brazilian Railways Trust Limited (demanderesse) agissant pour son propre compte et pour celui de tous autres détenteurs des obligations or 5 p. c. de première hypothèque de la compagnie défenderesse, et The Chilian Eastern Central Railway Co Ltd (défenderesse), a ordonné :

1. L'établissement du compte de ce qui est dû à la défenderesse et aux autres détenteurs (s'il en existe) des dites obligations;
2. Une enquête pour établir l'actuel dépositaire et la nature des biens affectés à la garantie de ces obligations;
3. Une enquête pour établir les charges autres que celles résultant de ces obligations, grevant tout ou partie des biens servant de garantie à ces titres.

Les détenteurs d'obligations or de première hypothèque The Chilian Eastern Central Railway Co Ltd sont requis de faire connaître à Sir William Barclay Peat, sequestre et administrateur désigné par le tribunal, 11 Ironmonger Lane, à Londres, leurs noms et adresses, ainsi que les numéros de leurs obligations et le montant dû en principal et intérêt; ces détenteurs doivent également produire les dites obligations au sequestre, à l'adresse ci-dessus.

CHEMIN DE FER DE LODZ. — L'assemblée générale annuelle a approuvé les comptes de l'exercice écoulé et fixé le dividende à 17 1/2 roubles par action; elle a autorisé le Conseil à créer des obligations nouvelles pour 4,170,000 roubles, en vue de faire face à une extension du réseau et à l'achat de matériel roulant.

Le développement des affaires dans lesquelles la **SOCIÉTÉ GÉNÉRALE BELGE D'ENTREPRISES ÉLECTRIQUES** est intéressée a exigé une augmentation du capital qui a passé de 12,500,000 francs à 15,000,000 de francs.

Le montant des études, travaux, transports de force, etc., s'élève, pour l'exercice 1912, à 23 millions.

Le compte de profits et pertes solde en bénéfices par fr. 1,574,654.60

La répartition des bénéfices a été votée comme suit :

Premier dividende de 5 p. c. aux 25,000 actions de capital ou 25 francs par titre	fr. 625,000.—
Au conseil d'administration	157,318.90
Au collège des commissaires	10,726.29
Superdividende de 5 p. c. ou 25 francs aux 25,000 actions de capital	625,000.—
Fr. 13.02 aux 12,000 dixièmes de parts de fondateur	156,250.—
Solde à reporter	359.41

LE CREUSOT. — La Banque de l'Union Parisienne va prêter son concours à l'augmentation de capital du Creusot. Les actionnaires de ces établissements ont, en effet, en assemblée extraordinaire autorisé une augmentation du capital. Celui-ci est actuellement représenté par 75,000 parts ou actions, donnant droit chacun à 1/75000 de l'actif social. Le nombre des parts sera porté à 100,000 par la création de 25,000 parts nouvelles, émises aux environs de 2,000 francs.

Cela ferait quelque 50 millions, sans compter les capitaux que la société serait autorisée à se procurer éventuellement, par une émission d'obligations.

LÉGISLATION

Nous analyserons dans un prochain numéro la nouvelle loi sur les impôts soumise en ce moment au vote du Sénat.

Le Parlement a adopté une loi réglementant le port du titre d'avocat.

C'est parfait et cela mettra les pauvres clients à l'abri des agents d'affaires véreux que sont les avocats rayés d'un barreau.

Par contre, il est regrettable que pressée par la joie de partir en vacances et la hâte de voter l'arriéré à tour de bras, la Chambre n'ait pas eu le loisir de voter le projet de loi sur le chèque barré.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

LE RECUEIL FINANCIER.— Annuaire des valeurs cotées aux Bourses de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Deux vol. in-4^o de 2300 pages, reliés (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles). — Prix: 20 francs.

LE CODE FINANCIER, par H. Creten, contient toutes les lois civiles qui intéressent le financier. Un vol. in-32 rel. mar. souple, des presses de l'*Echo de la Bourse*. — Prix: 5 francs.

M. V. D. M.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



ÇA ET LÀ

TRAMWAYS DE KIEW. — La brusque reprise de ces titres avait donnée créance à la rumeur qui circulait en Bourse que la Municipalité ne procéderait pas au rachat. Ce n'était qu'une rumeur, car rien n'est changé dans la situation, et, jusqu'à nouvel ordre, il faut s'en tenir aux déclarations faites à la dernière assemblée générale. Le rachat a été envisagé très sérieusement, mais non décidé.

LA SOCIÉTÉ NATIONALE des chemins de fer vicinaux mettra en adjudication, le 10 septembre prochain, une commande de 6 locomotives de 18 tonnes, du type n° 18. L'entreprise est divisée en 2 lots, dont 1 lot de 3 locomotives pour voie de 1 mètre, et l'autre de 2 locomotives pour voie de 1 mètre, et une pour voie de 1^m067.

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR**

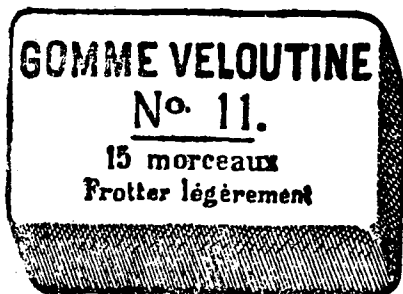
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encreée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

SOIE D'OBourg. — D'après ce qu'on dit, on ne tardera pas à connaître les détails d'un projet qui est, en ce moment, étudié de très près. La Société d'Obourg se disposerait en effet à exploiter, en même temps que le procédé Chardonnat, le procédé Viscose, ce qui donnerait lieu à une combinaison entre les deux affaires fort intéressante pour l'une et pour l'autre.

LA BANQUE Camille Onarforio, de Milan, vient d'être déclarée en faillite. Passif plusieurs millions de livres.

LA SOCIÉTÉ NORVÉGIENNE de l'Azote proposera de porter le capital de 42 millions 639,560 cour., à 72 millions de cour. par la création d'actions ordinaires de 180 cour. ou 250 francs.

LA COMPAGNIE AUXILIAIRE D'ELECTRICITE va proposer une augmentation du capital et la création de parts de fondateur nouvelles.

IL SERAIT QUESTION d'introduire à la coulisse de Paris, l'Emprunt chinois 1913 émis à Bruxelles.

CANADIAN PACIFIC. — Le Conseil d'administration vient de décider qu'il serait déclaré un dividende de 2 p. c. aux actions de préférence et de 2 1/2 p. c. aux actions

ordinaires pour le trimestre ayant pris fin le 30 juin dernier. Les recettes, pour la semaine terminée le 7 août, se sont élevées à \$ 2,581,000, en diminution de \$ 125,000 sur celles de la semaine correspondante de 1912.

On lit dans le *Courier de la Bourse*, du 18 août :

La situation de l'action de dividende de la Compagnie Internationale de Tramways dans la répartition statutaire offre une particularité qu'il est bon de rappeler.

En effet, lorsque les actions de capital, qui sont au nombre de 13,061, auront touché un premier dividende de 10 francs, les actions de dividende auront à leur tour, et avant toute répartition de superbénéfices, à recevoir également un coupon de 10 francs. Et c'est alors que le solde sera réparti indistinctement entre toutes les actions de capital et de dividende.



Spécialité de Découpage
et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

*Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux*

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

Si éloquents que soient les chiffres que nous avons publiés en ce qui concerne la progression des bénéfices, il n'est pas douteux que ce ne sera pas encore demain que les actions de dividende interviendront à la répartition. Il est assez difficile de leur attribuer en conséquence une valeur bien déterminée.

Mais en matière de Bourse, il faut souvent raisonner autrement et nous n'en voulons pour preuve que ce qui s'est précisément passé pour l'action de capital de cette même Société de Tramways.

En 1902, la situation alors précaire de la Société n'était guère faite pour inciter les acheteurs à payer 16 francs un titre qui semblait être devoir privé bien longtemps encore de toute rémunération. Cela n'empêchait pas

qu'en 1903 la capital montait à 35 et en 1904 à 65. Et les acheteurs avaient eu raison puisqu'en 1906, ils touchaient un premier coupon de fr. 1.75 qui, depuis cette époque, n'a cessé de progresser jusqu'à fr. 4.50, chiffre de l'an dernier.

Dans la situation autrement favorable du moment, nous ne voyons pas pourquoi, il ne serait pas raisonnable, à tout hasard, de mettre de côté quelques actions de dividende en vue de l'avenir.

LE MARCHÉ MONÉTAIRE. — En présence du renforcement de la réserve et du stock d'or de la Banque d'Angleterre, certains optimistes se sont mis à espérer que cet établissement pourrait encore réduire au cours de cet été son taux d'escompte. Mais la chose n'est pas probable. Certes, la Banque a vu sa position s'améliorer sensiblement en ces derniers temps, mais l'on est trop près de la période des grandes exportations d'or de Londres pour qu'elle se décide à prendre une telle mesure en ce moment, d'autant plus que la situation politique commande encore la prudence et que le marché de Londres est loin d'avoir reçu la part qu'il espérait des gros envois de métal jaune de l'Amérique du Sud. En outre, indépendamment des besoins habituels de l'Égypte, il faudra faire face à ceux d'autres pays dont le Trésor est épuisé et qui n'attendent qu'une accalmie pour faire appel au crédit.

Au demeurant, les conditions du marché monétaire restent aussi satisfaisantes qu'on pouvait l'espérer après la tension qui a marqué le premier semestre de l'année. Le taux de l'escompte libre reste immobile à 5 p. c. à Berlin et à 3 5/8 p. c. à Paris. A Londres, il oscille, mais d'une façon presque imperceptible. Il est actuellement à 3 15/16 p. c.

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

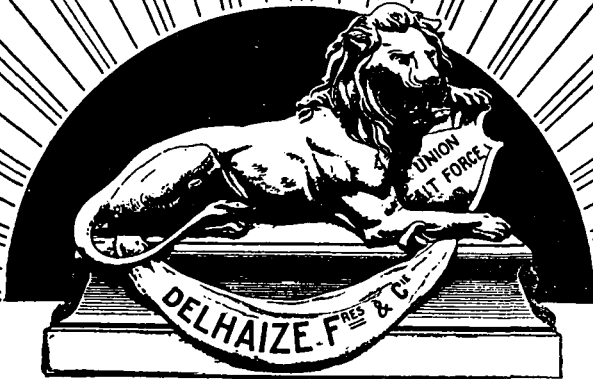
Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

DELHAIZE FRÈRES & C^{ie}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

LES MINES DE KILO ET DE MOTO.

— Depuis 1905, quel a été le rendement en or des mines de Kilo :

1905	kil.	21	1909	kil.	656
1906		212	1910		876
1907		328	1911		639
1908		311			

Le déchet constaté en 1911 comparative-ment à l'année précédente était dû, dit le rapport au Roi, à l'épuisement de certains chantiers que ne compensaient point encore les moyens mécaniques mis en œuvre depuis trop peu de temps. Le rendement pour 1912 n'est pas encore connu et ne sera publié que dans le rapport habituellement déposé aux Chambres vers le début d'octobre.

La mine de la Moto, où l'exploitation a commencé vers la fin de 1911, a vu sa production croître de 2 1/2 kilogr. par mois (qu'elle était au début), à 14 kilogr. par mois en octobre 1912. Mais le rapport disait,

en ce qui concerne cette région, qu'on prévoyait l'existence d'autres régions aurifères, à l'est de la mine exploitée. Il n'y aurait rien d'étonnant, dans ces conditions, que des découvertes aient été faites et que, sans accepter les exagérations du journal anglais, on puisse poser en principe que les régions de Kilo et Moto, concédées aux Grands-Lacs, sont susceptibles d'acquérir un certain développement.

Pour mieux fixer encore les idées, voici les chiffres d'exportation d'or du Congo en ces dernières années :

1907	fr.	1,571,325	1910	fr.	2,514,922
1908		703,988	1911		3,119,050
1909		2,279,677			

Comme on le voit, la progression est continue, et il ne semble guère douteux que l'initiative privée, se substituant à la régie, donne dans ce domaine, comme dans tous les autres, des résultats meilleurs encore.

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.
Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.
Encaissement d'effets de commerce.
Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.
Comptes. — Joints.
Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

NOUVEAU DEGREVEMENT DU CAOUTCHOUC. — Le gouvernement vient d'élaborer un projet de décret, comprenant de nouveaux dégrèvements du caoutchouc congolais. En voici la teneur :

Article premier. — Les droits et taxes frappant actuellement le caoutchouc sont remplacés par un droit de sortie dont taux est fixé ainsi qu'il est indiqué ci-après :

Caoutchouc des herbes lorsque le prix déterminé conformément à l'article ne dépasse pas 3 francs le kilo, exempt ; lorsqu'il

est supérieur à 3 francs le kilo, fr. 0.25 le kilo.

Caoutchouc des arbres ou des lianes, lorsque le prix déterminé conformément à l'article 2 ne dépasse pas 5 francs le kilo, exempt ; lorsqu'il dépasse 5 francs sans excéder 7 francs, fr. 0.25 le kilo ; lorsqu'il dépasse 7 francs sans excéder 8 francs, fr. 0.50 le kilo ; lorsqu'il dépasse 8 francs sans excéder 12 francs, 1 fr. le kilo ; lorsqu'il dépasse 12 francs, fr. 1.25 le kilo.

Caoutchouc des plantations, exempt.

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8382

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

Art. 2. — Le cours moyen des marchés régulateurs, pendant le trimestre écoulé, sert de base pour la fixation du taux des droits frappant les produits exportés pendant le trimestre suivant. Ce cours sera porté à la connaissance des intéressés par arrêté royal ou par ordonnance du gouverneur général, avant la fin de chaque trimestre.

Art. 3. — Les décrets du 2 juillet 1907, du 3 décembre 1909, du 22 mars 1910 et du 4 juillet 1913 sont abrogés.

Art. 4. — Le présent entrera en vigueur le jour de sa publication au *Bulletin Officiel*.

Assemblées annoncées

COMPAGNIE DES CIMENTS DE PORTUGAL. — Assemblée extraordinaire le mardi, 16 septembre 1913, à 14 heures, 34, rue de Paroissiens, à Bruxelles. — Ordre du

jour : Prorogation de la durée de la société; Modifications à divers articles des statuts, etc.

TRAMWAYS DE BOLOGNE. — Assemblée ordinaire le mercredi, 17 septembre 1913, à 15 heures, au siège social, 48, rue de Naples, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ANONYME POUR L'EXPLOITATION DES SERVICES PUBLICS. — Assemblée ordinaire le mercredi 17 septembre 1913, à 17 h. 1/2, rue Pied du Pont des Arches, 13, à Liège.

COMPAGNIES RÉUNIES DES GLACES ET VERRES SPÉCIAUX DU NORD DE LA FRANCE. — Assemblée générale ordinaire le jeudi 2 octobre 1913, à 2 h. 1/2 de relevée, à Boussois (Nord).

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES

Compagnie internationale de Tramways

Société anonyme.

Siège social : 23, rue Royale, Bruxelles.

RECETTES D'EXPLOITATION :

	Juillet 1913		Exercice	
	Exercice cour.	Exercice précéd.	Exercice cour.	Exercice précéd.
Chemins de fer Economiques en Catalogne (1) fr.	19,605.24	19,953.51	133,845.05	137,482.25
Tramways de Livourne (2)	116,525.85	105,961.55	737,746.35	712,345.30
Chemins de fer Madrid-Prado-Almorox (1) (*)	59,930.30	59,865.10	338,780.70	371,537.60
Chemin de fer de Valence et Aragon (1) .	28,409.31	30,418.24	185,482.97	193,731.93
Tramways Electriques de Vérone (Ville) .	46,183.00	44,951.90	287,516.45	282,165.65
MOIS DE JUIN 1913				
Ligure-Toscana d'Electricité (1).	178,873.48	150,867.31	1,120,380.76	927,484.13

(1) L'exercice clôture le 31 décembre.

(2) L'exercice clôture le 30 septembre.

(*) Nombre de kilomètres-trains : Mois de juillet, 17,848 contre 18,308; en moins pour 1913 : 460. — Exercice : 101,312 contre 120,402; en moins pour 1913 : 19,090.

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°; l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr.; Etranger 20 fr. - Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par ÉMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès, les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre ces notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

ABONNEMENTS :

Belgique	12 francs
Étranger	15 francs

4, rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros
de la BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} JUILLET 1913

- Paul André :** *Camille Lemonnier.*
Emile Verhaeren : *Camille Lemonnier.*
Victor Clairvaux : *Un Ami d'autrefois.*
Baron de Heusch : *Le Recrutement des Armées.*
J.-P. Lippert : *La Belgique devant un grand devoir international.*
Auguste Vierset : *Moncrabeau et ses poètes.*
Arthur De Rudder : *Goya et les peintres de l'Espagne contemporaine.*
Maurice Gauchez : *Jef Denyn et Le Tzarewitch.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 JUILLET 1913

- Arnold Goffin :** *Poussières du chemin.*
Louis Delattre : *L'Odeur.*
Oscar Thiry : *Comment le wallon Charles de Coster devint un écrivain flamand.*
Léon Tricot : *Scalp.*
Iwan Gilkin : *La renaissance catholique en France*
Arthur De Rudder : *Aux Portes de l'Orient.*
Maurice Gauchez : *Henri Rochefort. — Julien Nahant.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} AOUT 1913

- Édouard de Keyser :** *Notes Roumaines.*
F.-Ch. Morisseaux : *Lou ou la Rencontre innattendue.*
Marie Viessélovská : *Georges Rodenbach et les Ecrivains russes.*
R.-E. Mélot : *En relisant.*
Aug. Vierset : *Distribution de Prix.*
Arthur De Rudder : *A propos de l'Art suisse.*
Maurice Gauchez : *Grétry. — Carmen Sylva.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 AOUT 1913

- Georges Eekhoud :** *Peter Benoit.*
William Speth : *Camille Lemonnier et l'Écllosion de la littérature belge d'Expression française.*
F.-Charles Morisseaux : *Lou ou la Rencontre inattendue (suite).*
Georges Willame : *Odélard.*
Arthur De Rudder : *Impressions d'Espagne. — Burgos et sa Cathédrale.*
Maurice Gauchez : *Philippe Thys. — N.-D. d'Hanswijk.*

Chroniques de la Quinzaine.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Fernand Severin . . .	<i>La Jeunesse de Weustenraad</i>	397
Georges Ramaekers . . .	<i>La Châsse de Brabant.</i>	408
Henri Gilbeaux . . .	<i>Influence des Ecrivains belges sur les Rapports littéraires entre la France et l'Allemagne</i>	423
Charles-Henry . . .	<i>La Faute</i>	435
J.-J. van Dooren . . .	<i>Et voici du Soleil</i>	439

A travers la Quinzaine :

Iwan Gilkin : *Les Faits et les Idées*, 442. — Arthur De Rudder : *Les Peuples et la Vie*, 445. — Maurice Gauchez : *Les Vivants et les Morts*, 451. — William Speth : *Paris et les Parisiens*, 456. — Paul André : *La Prose et les Vers*, 463. — R.-E. Mélot : *Les Journaux et les Revues*, 466. — Ray Nyst : *Les Salons et les Ateliers*, 469.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de :

P. Abattucci, V. Benders, Jos. Desmedt, Léo Houyoux
R. Hyncke.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

R. E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 93, rue Ducale, Bruxelles. — Tél. B 5522

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes. — Tél. A 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

LA JEUNESSE DE WEUSTENRAAD

(Fragment d'une étude à paraître prochainement.)

Jean-Théodore-Hubert Weustenraad naquit le 14 brumaire an XIV (15 novembre 1805), à Maestricht, alors chef-lieu du département français de la Meuse-Inférieure. Les Maestrichtois se regardaient comme des Belges et, en 1830, ils furent parmi les plus ardents patriotes. On sait que leurs tentatives d'affranchissement furent vaines et que leur ville, tenue en respect par sa garnison, resta hollandaise. Ils s'établirent alors en assez grand nombre dans le nouveau royaume de Belgique, qui compta parmi eux plus d'un citoyen distingué. Aujourd'hui encore les Maestrichtois, bien qu'incorporés depuis un siècle au royaume des Pays-Bas, gardent un certain particularisme : ils sont maestrichtois ou limbourgeois avant tout et n'aiment pas d'être citoyens du nord.

Le père du poète, Michel Weustenraad, avait fait les guerres de la République dans la cavalerie, sous Kellermann. C'est lui, le « vieux soldat » dont parlent les premiers vers du *Haut-Fourneau* (1); et le souvenir de ses récits de guerre avidement recueillis par l'oreille d'un enfant inspira sans doute mainte strophe des *Poésies lyriques* où s'évoque l'épopée napoléonienne. En 1805, l'ancien soldat exerçait les fonctions d'avoué près le tribunal de Maestricht. Le digne homme eut seize enfants, dont Théodore fut l'aîné. Une vive affection unissait celui-ci à sa sœur cadette Marguerite, jeune fille intelligente et comme lui éprise de littérature, qui devait être un jour la mère de l'éminent diplomate belge Emile Banning. J'aurai à parler plus loin d'un de ses frères, nommé Antoine, qui,

(1) C'est ce qui semble résulter de cette variante trouvée dans les brouillons du poète :

*Qui de nous n'a souvent, aux jours de son enfance,
Après un long récit de quelque grand combat
Entendu, l'œil en feu dans un pieux silence,
Son père, jeune encore et déjà vieux soldat, etc.*

se destinant à la carrière des armes, entra à l'Académie militaire de Bréda.

La langue maternelle de Théodore Weustenraad ne fut pas le français. On peut cependant croire qu'il s'essaya de bonne heure à parler cette langue, d'un grand usage dans la bourgeoisie maestrichtoise (1), mais elle dut pendant longtemps lui être moins familière que le néerlandais. C'est en néerlandais qu'il écrivit ses premiers vers, dont beaucoup ont été conservés (2), et rien chez lui ne semble avoir annoncé, jusqu'en 1830, le poète français qu'il allait être, en fin de compte, sous l'influence de la Révolution belge.

Les renseignements que j'ai pu recueillir sur l'enfance et l'adolescence de Weustenraad offrent peu d'intérêt. Il me suffira de rapporter qu'il fit ses humanités à l'Athénée de Maestricht, école excellente, à ce que l'on dit, mais où la langue véhiculaire était le néerlandais. C'est ce qu'il ne faut pas oublier quand on est tenté de faire à l'auteur des *Poésies lyriques* le reproche trop aisé de gaucherie ou d'incorrection. Le jeune Théodore fut ce qu'on appelle un « brillant sujet ». Si j'en crois une naïve biographie en langue néerlandaise (3) d'allure toute populaire, publiée à Maestricht après sa mort, « il donna quand il était en Poésie des signes du talent poétique qui devait immortaliser son nom; en Rhétorique il se révéla habile écrivain et s'annonça comme un futur défenseur des droits de la société ». Suivant un autre biographe (4), il faisait preuve dès cette époque d'une « conception merveilleuse », d'une « imagination riche mais vagabonde »; et il composait, dans sa langue maternelle, de petits poèmes de circonstance, qui ne nous sont pas parvenus mais dont G. Stas nous expose sommairement le contenu. Comme je n'étudie en Weustenraad que le poète « belge d'expression française », avec la préoccupation de ne pas le surfaire, ces *juvenilia* néerlandais ne m'arrêteront pas autrement.

(1) Il y a quelques années à peine, le principal journal de Maestricht, *Le Courrier de la Meuse*, était, m'assure-t-on, rédigé en français.

(2) Les manuscrits de Weustenraad, tant français que néerlandais, se trouvent à la bibliothèque communale de Maestricht.

(3) *Korte Levenschets van den Heer Theodorus Weustenraad*. Sans nom d'auteur, Maestricht 1851.

(4) G. STAS. Notice biographique du poète maestrichtois Theod. Weustenraad. Ruremonde 1871.

De 1824 à 1827, Weustenraad est à l'Université de Liège, où il suit les cours de Philosophie et de Droit. Il y rencontre quelques-uns des jeunes gens qui joueront un rôle en Belgique à partir de 1830, entre autres J.-B. Nothomb, le futur historien de notre révolution, et Lucien Jottrand, futur membre du Congrès national; et il s'y lie avec Charles Rogier, d'un an plus avancé que lui dans ses études, dont il restera l'ami jusqu'à la fin de sa vie. Pendant son séjour à Liège, il subit l'influence d'un homme célèbre en ce temps-là, le Hollandais Johannes Kinker (1), à la fois poète, philosophe, philologue et critique, que le roi Guillaume avait nommé professeur de littérature néerlandaise et d'histoire des Pays-Bas à l'université de cette ville. Comme plusieurs de ses compatriotes investis des mêmes fonctions dans les autres universités belges, Kinker avait pour mission spéciale de nous « hollandiser », c'est-à-dire, dans l'esprit du roi, de nous polir, de nous civiliser. Les Hollandais, à cette époque, regardaient les Belges comme leur étant très inférieurs en culture et ils nourrissaient à leur égard quelque mépris. Weustenraad fit partie du *Tandem*, cercle littéraire fondé et dirigé par Kinker, qui réunissait chez lui les plus distingués de ses élèves dans le double but de les familiariser avec la langue néerlandaise et de développer en eux le patriotisme néerlandais. Le jeune Maestrichtois fut un des disciples fervents et devint bientôt l'ami du poète philosophe. C'est sous sa direction qu'il s'initia à la philosophie de Kant, dont Kinker s'était fait le vulgarisateur dans son pays, et qu'il étudia les littératures germaniques. Il lut avec lui les poètes hollandais, Bellamy entre autres, que Weustenraad a chanté dans une assez belle ode, et il partagea l'enthousiasme de son maître pour Schiller, qu'il devait un jour imiter dans son *Remorqueur*. Peut-être faut-il rapporter en partie à une lecture assidue de ce grand poète ce qu'il y a de généreux, d'humain, d'idéaliste dans les meilleures productions de Weustenraad.

Presque toutes ses poésies néerlandaises semblent dater de ses années d'université. C'est du moins à cette époque que remontent, pour la plupart, celles qui sont conservées en manuscrit, au nombre de vingt-cinq environ, à la Bibliothèque municipale de Maestricht, et dont quelques-unes

(1) On trouvera des détails sur Kinker et le *Tandem* dans le *Liber memorialis* de l'Université de Liège.

seulement ont été publiées. Mon intention, je le répète, n'est nullement d'étudier les œuvres néerlandaises de Weustenraad; mais il est difficile de caractériser dans son ensemble et son développement la carrière littéraire de cet écrivain sans porter sur elles au moins un jugement sommaire.

Elles ont peu de valeur. Conventionnelles, déclamatoires, elles sont l'œuvre d'un excellent rhétoricien qui applique avec diligence les règles de la poésie pseudo-classique. Elles témoignent d'un goût excessif pour l'allégorie et sont empreintes d'un rationalisme qui nuit fort à l'envolée lyrique.

Ces poésies si surannées quant à la forme sont loin d'être dénuées d'intérêt quant au fond. Elles ont la valeur d'un document historique et permettent d'apprécier le changement qui, en quelques années, s'opéra chez nous dans les esprits. En 1825, le futur chantre de l'indépendance belge était le plus fervent des orangistes. C'est qu'à cette date l'union de la Belgique et de la Hollande sous le sceptre de Guillaume I^{er} pouvait encore passer pour providentielle, surtout si l'on se reportait de douze ans en arrière. On conçoit que Weustenraad ait célébré en toute sincérité, sur le mode dithyrambique, l'indépendance et la liberté des Pays-Bas assurées par la victoire de Waterloo. On comprend que, par ce temps d'universelle réaction, il ait vanté sa patrie comme une terre privilégiée où un consciencieux monarque répandait l'instruction, favorisait l'industrie, développait le bien-être général. Car c'était à leur Roi bien plus qu'à leurs libertés consacrées par la loi fondamentale que les Pays-Bas affranchis étaient redevables, suivant le poète, de leur prospérité présente. L'éloge du roi Guillaume est si fréquent et si exalté dans les premières poésies de Weustenraad qu'on croit y reconnaître la main de Kinker, dont les préférences en matière politique allaient au despotisme éclairé (1).

Ce Kinker était un homme du XVIII^e siècle. « Il y avait

(1) Kinder surveillait le loyalisme de son disciple. Dans un poème sur Waterloo la Liberté personnifiée disait aux Belges : « Knielt voor de Wet alleen, niet voor den Koning neder... » (Agenouillez-vous seulement devant la Loi, et non devant le Roi). Une note marginale, d'une écriture étrangère, celle de Kinker probablement, corrige comme suit : « Knielt met uw Koning voor t' altaar der Vrijheid neder... » (Agenouillez-vous avec votre Roi devant l'autel de la Liberté).

en lui de l'Erasmus et surtout du Voltaire », a-t-on dit. C'est probablement sous son influence que le jeune homme, pendant ses années d'université, a écrit contre le fanatisme, l'intolérance et l'obscurantisme maintes strophes néerlandaises qu'il est difficile de ne pas trouver un peu prudhommesques. (Le *Tandem* lui-même avait du reste un caractère nettement anticlérical, comme il résulte d'une pièce de vers composée par Weustenraad à la louange de ce cercle.) On est d'autant plus tenté de croire ici à une influence de Kinker que cette note assez fâcheuse, en son insistance du moins, est beaucoup moins fréquente dans les poésies que Weustenraad écrivit après sa sortie de l'université.

Quant à l'orangisme de Weustenraad dans ses poésies néerlandaises, il n'a rien qui doive nous étonner, et il s'expliquerait même sans l'intervention de Kinker. A l'époque où il les écrivit, c'est-à-dire entre 1823 et 1827, personne en Belgique ne songeait à secouer la domination des Nassau, surtout dans la bourgeoisie libérale, à laquelle appartenait Weustenraad. Les griefs des Belges envers le gouvernement du roi Guillaume, auxquels le poète fait très discrètement allusion, n'entamaient en rien leur loyalisme. On peut même dire que le patriotisme belge n'existait pas. **Nul** ne récusera à ce sujet, tout étonnant qu'il soit, le témoignage de Joseph Lebeau, qui devait être quelques années plus tard un des fondateurs du royaume de Belgique : « Parlerai-je de patriotisme, de nationalité? Hélas! les habitants des provinces méridionales du royaume des Pays-Bas ne pouvaient connaître encore ce sentiment que possèdent à un si haut degré l'Anglais, le Français, le Hollandais!... Le patriotisme belge, surtout dans le pays de Liège, est fils de la Révolution de 1830. » (*Souvenirs personnels* de Joseph Lebeau, pp. 106-107.)

Les manuscrits néerlandais du poète contiennent quelques poésies amoureuses, chansons, idylles ou ballades, sans grand intérêt; (à cette occasion je dirai que ce genre d'inspiration ne se retrouve pas dans les poésies françaises de Weustenraad, d'où l'amour est absent, ou peu s'en faut). On peut encore citer une sorte d'ode « aux artistes dramatiques hollandais », qui n'est autre chose qu'un enthousiaste éloge de la langue néerlandaise, assez piquant sous la plume de l'écrivain qui bientôt se servira exclusivement de la langue française; enfin deux pièces sur la *Destruction*

d'Ipsara et le *Siège de Missolonghi*, contribution du poète maestrichtois à la littérature philhellénique.

Plusieurs de ces poèmes furent publiés; ils ne passèrent pas inaperçus. S'il faut en croire Weustenraad lui-même, ils eurent assez de « retentissement » aux Pays-Bas pour que, en 1828, M. Van Ewyck, administrateur de l'enseignement supérieur, fit offrir à l'auteur, par l'intermédiaire de Kinker, la chaire de littérature hollandaise à l'Université d'Utrecht, « *que je refusai, dit-il, parce que je voulais rester belge* » (1). On peut cependant se demander si la recommandation de Kinker n'eut pas autant de poids, en l'occurrence, que le « retentissement » de deux ou trois poésies néerlandaises publiées aux Pays-Bas.

C'est vraisemblablement à la même époque que fut écrit certain poème en dialecte maestrichtois, d'un caractère hardi, égrillard et voltairien, *De Percessie van Scherpenheuvel* (Le Pèlerinage de Montaigu). Les biographes du poète passent sous silence ou ne mentionnent qu'au moyen de circonlocutions cet opuscule libertin fait pour être lu après boire dans quelque diner de garçons. Il n'a pas été publié, mais il en existe quelques manuscrits, conservés précieusement, (l'un d'eux est relié en maroquin), chez divers parents ou amis de la famille.

En août 1827, Weustenraad était reçu docteur en droit et se faisait aussitôt inscrire au barreau de sa ville natale. Lui-même affirme qu'« il débuta d'une manière brillante ». Mais Jaminé (2) déclare qu'« on ne se rappelle pas l'avoir entendu plaider plus de deux fois ». A vrai dire, son succès ou son insuccès comme avocat nous importe peu; ce n'est pas l'avocat, ni le magistrat, qui nous intéresse en Weustenraad. Au surplus, la politique militante devait bientôt le ravir au barreau, comme à la poésie, et faire de lui un journaliste, un peu malgré lui, à ce qu'il semble.

On sait combien la presse fut médiocre, en Belgique, pendant les premières années du régime hollandais (3). Jusqu'en 1825 environ, les journaux belges furent surtout

(1) Extrait d'une lettre écrite en septembre 1848 par W. à Ch. Rogier, et dont le brouillon m'a été communiqué par M. Borgnet.

(2) JAMINÉ, Notes biographiques sur H.-Th. Weustenraad. *Bulletin de la Société Scientifique et Littéraire du Limbourg*. Tome II, pp. 111-141. Tongres 1854.

(3) MASOIN, Histoire de la littérature française en Belgique de 1815 à 1830. Cf. Warzée, Essai sur les journaux belges.

rédigés par des réfugiés français, bonapartistes ou républicains, qui y discutaient principalement les affaires de leur pays et combattaient sans danger, à l'abri de nos frontières et de nos lois, la politique de Louis XVIII et de Charles X. Puis l'esprit national s'éveilla peu à peu dans nos provinces. De jeunes avocats s'y révélèrent publicistes, ils régénérèrent et rajeunirent quelques-unes des gazettes existantes, en fondèrent de nouvelles, et, grâce à eux, la presse belge devint ce qu'elle devait être tôt ou tard par la force des choses : l'organe des griefs et des revendications du peuple belge. Le *Mathieu Laensberg*, à Liège, (à partir de 1828 il s'intitule le *Politique*), et le *Courrier des Pays-Bas*, à Bruxelles, menaient allègrement la lutte. Maestricht était, parmi les villes belges, une des plus réfractaires à la politique hollandaise du roi Guillaume. En 1827 y fut fondé un nouveau journal d'opposition, *L'Eclaireur du Limbourg*, qui se modela sur le *Mathieu Laensberg*, à cela près qu'il défendit toujours le monopole de l'Etat en matière d'enseignement.

Les principaux rédacteurs de *L'Eclaireur* étaient l'avocat Jaminé, futur membre du Congrès national, et Théodore Weustenraad, qui mieux préparé pour la production littéraire que pour le journalisme, prit au sérieux cette nouvelle fonction et l'exerça avec crânerie et hardiesse, sinon avec talent.

Les procès de presse, très nombreux en Belgique pendant toute la période hollandaise, se multiplièrent, vers les dernières années, au point de devenir presque quotidiens. Weustenraad se montrait trop agressif dans ses polémiques pour ne pas être l'objet de poursuites. Il eut même en quelques mois deux procès coup sur coup.

Le 24 août 1828, un soldat pris de boisson ayant frappé de son sabre un paysan, dans une des rues de Maestricht, il en était résulté un commencement de rixe. Weustenraad avait aussitôt protesté, dans un article indigné mais déclamatoire, contre cet « abus de la force publique » et la brutalité de la « soldatesque ». L'autorité militaire s'émut de cette attaque et porta plainte au parquet, qui commença une instruction après avoir lancé un mandat d'arrêt contre le « calomniateur ». L'arrestation de Théodore Weustenraad fit beaucoup de bruit dans la petite ville de Maestricht, où le jeune homme était universellement connu et estimé; et, suivant Jaminé, « l'élite de la population » profita de cette

circonstance pour lui témoigner sa sympathie en « l'accablant de visites et de cadeaux ». Soit faiblesse, soit insouciance, les autorités se prêtèrent à ces manifestations; et elles n'empêchèrent même pas le prévenu de continuer, du fond de sa prison, sa collaboration à *L'Eclaireur*. « Le parquet requérait à la charge de Weustenraad l'application de l'arrêté de 1815 sur la presse. La magistrature limbourgeoise fit preuve d'une indépendance peu commune à cette époque : elle répondit à ce réquisitoire par une ordonnance de non-lieu; le parquet fit opposition, et la chambre d'accusation renvoya Weustenraad en police correctionnelle; mais le tribunal acquitta le journaliste et cette fois la cour d'appel confirma la sentence ». (Stas.)

L'affaire avait eu du retentissement non seulement à Maestricht, mais même à Liège, où siégeait la cour d'appel. Les circonstances s'y prêtaient d'ailleurs : en 1828 le mécontentement des Belges allait croissant de jour en jour, et il trouvait dans un tel procès une occasion de se manifester.

Quelques-uns des meilleurs avocats et jurisconsultes de Maestricht et de Liège secondèrent spontanément le jeune publiciste incriminé. Weustenraad cite lui-même, dans un article consacré à son procès, M^{re} Forgeur, Jaminé et Van Cauberg, et MM. Teste, Destouvelles et Van Hulst, et il désigne sans le nommer le professeur Destriveaux, de l'Université de Liège. Il déclare vouer à ces « généreux défenseurs » une éternelle reconnaissance. « De la reconnaissance! C'est tout ce que je peux leur offrir; mais c'est aussi tout ce qu'ils demandent. »

Ces poursuites ne refroidirent pas l'ardeur de Weustenraad. Au bout de quelques semaines il récidivait en publiant dans *L'Eclaireur* un article plus violent, dirigé principalement contre Van Maanen, le ministre de la Justice. Il en résulta pour lui un second procès (1). Cette fois la prison préventive lui fut épargnée. « Le ministère public, dit Stas, se borna à requérir et obtint le renvoi en police correctionnelle; mais le tribunal de Maestricht, dont les sympathies étaient acquises au prévenu, prononça un nouvel acquittement en se basant sur le grand principe de la *responsabilité ministérielle*, principe qui n'était pas encore

(1) *Procès de l'Eclaireur*. Prévention de calomnie envers Son Excellence le ministre de la justice. Liège, Veuve Lefèvre-Renard, 1829, in-8° 23 pages, anonyme. Je n'ai pu mettre la main sur cette brochure.

inscrit dans le pacte fondamental. Le procureur du Roi appela derechef de ce jugement; mais cet appel était encore pendant devant la cour de Liège, lorsque la révolution de 1830, préparée par les luttes de la presse belge, renversa le gouvernement des Pays-Bas (1) ».

L'Eclaireur du Limbourg cessa de paraître, au mois d'octobre 1830, lorsque la ville de Maestricht eut été déclarée en état de siège. Le vaillant petit journal avait eu trois ans d'existence.

Weustenraad semble avoir fait peu de vers pendant cette dernière période. Il s'agissait bien de poésie, en ces années fiévreuses! La polémique absorbait toute l'activité du jeune patriote. Tous les vers néerlandais que nous connaissons de lui semblent avoir été écrits avant 1828, tous les vers français après 1830. Peut-être le poète André Van Hasselt, compatriote de Weustenraad, faisait-il allusion à ce sommeil de sa muse quand, dans une ode datée de 1828, il vantait son talent poétique, rappelait ses œuvres antérieures et l'exhortait à chanter la Grèce, que les puissances européennes semblaient abandonner à son malheureux sort :

Quand d'un peuple qui meurt il faut venger les droits
 Que ta lyre du moins ne reste pas muette,
 A défaut de vengeurs, que ta voix, ô poète,
 Le venge de l'oubli des rois!

Les relations des deux poètes maestrichtois ne se prolongèrent guère au delà de 1831. Il existe, de cette année-là, une lettre écrite par Van Hasselt à Weustenraad, au sujet des *Chants de Réveil*. Puis les circonstances séparèrent ces deux hommes, qui semblent du reste avoir été peu faits pour sympathiser.

En 1829, Weustenraad épousa M^{me} veuve Poswick. Cette dame avait de son premier mariage une fille, qui épousa plus tard Jules Borgnet, l'archiviste de la ville de Namur.

Nous savons peu de chose, et c'est une regrettable lacune, des faits et gestes de notre auteur pendant la Révolution belge de 1830. A la suite des événements de Bruxelles, une proclamation du général-major Dibbets, datée du 1^{er} octo-

(1) Pour plus de détails, v. Jaminé, qui, au surplus, n'est pas toujours d'accord avec Stas.

bre, avait mis Maestricht en état de siège. Vers le commencement de ce mois Weustenraad quitta sa ville natale, où sa présence ne pouvait plus être utile, « sans compter, dit Jaminé, qu'il s'exposait, en y restant, à être molesté par des gens qui ne lui avaient pardonné ni son franc-parler ni ses triomphes devant la justice ». Il se rendit à Bruxelles et y prit une part assez active à la rédaction du *Courrier*, « naguère organe de l'opposition, maintenant organe de la révolution ». Le rédacteur en chef de cet important journal était depuis le 25 août 1830 Pierre-F. Claes, brillant publiciste qui « fit l'histoire » pendant les journées de septembre, et par ses articles contribua à « donner à l'émeute de Bruxelles le caractère d'une insurrection nationale » (1).

Vers la même date son frère Antoine quitta l'Académie militaire de Breda et s'engagea parmi les volontaires belges, où il eut immédiatement le rang d'officier (2). La situation de l'avoué Michel Weustenraad à Maestricht devenait assez difficile par suite de l'attitude belliqueuse de ses fils. Il quitta cette ville avec le reste de sa famille et alla s'établir à Tongres, à deux ou trois lieues de là, jusqu'au jour, prochain selon lui, où les Belges conquerraient Maestricht. Beaucoup de Maestrichtois partagèrent cette illusion: ils passèrent dans notre pays pour un temps qu'ils s'imaginaient devoir être court, et devinrent définitivement belges.

L'activité journalistique de Weusteraad semble avoir été intense à cette époque. Il collaborait à la fois au *Courrier* et au *Politique*, de Liège. On peut même croire qu'il s'établit dans cette dernière ville, à en juger par une lettre que P.-F. Claes, ignorant son adresse, lui adressa, le 7 janvier 1831, au bureau du journal liégeois. Cette lettre inédite montre quel cas on faisait, dès ce temps-là, du jeune publiciste.

« Maestricht ne se rend pas, dit P.-F. Claes, et en attendant qu'on prenne la ville, je voudrais bien vous prendre d'où vous êtes et vous transporter ici. Voici le fait : vous savez que je suis chargé ici de la rédaction quotidienne du *Courrier*, de ce qu'on appelle la confection du journal, et

(1) Voir sur Claes, la notice de Th. Juste dans les *Fondateurs de la Monarchie belge*. Cf. Warzée, *Essai sur les journaux belges*, pp. 118-122.

(2) Un autre de ses frères, Jean Weustenraad, plus tard notaire à Tongres, l'imita et fit également le coup de feu parmi les patriotes belges.

je reçois pour ce travail 1,000 florins par an. Voulez-vous m'y remplacer? Vous me feriez d'autant plus de plaisir que nous aurions alors ici un homme de confiance... Que vous semble de l'arrangement? Je désire que vous l'acceptiez, je désire surtout que vous y répondiez par le retour du courrier et, ce qui vaudrait mieux encore, que vous arriviez immédiatement ici. L'absence de Nothomb rendrait votre présence précieuse. Arrivez-moi ou répondez-moi. »

Weustenraad déclina l'offre de P.-F. Claes. Sans doute Bruxelles avait-il moins d'attrait pour lui, dès cette époque, que la grande cité wallonne, qui ne cessa jamais d'être son séjour préféré. Du reste, le Gouvernement provisoire, peu de temps après, reconnaissant les services rendus par lui à la cause belge, le nommait substitut du procureur du Roi près le tribunal de Tongres. C'est dans cette ville qu'avait été transféré provisoirement (on l'espérait du moins) le tribunal de Maestricht. Il occupa ce poste du 24 février 1831 au 19 novembre 1832. Les témoignages varient fort sur la manière dont il s'acquittait de ses fonctions, et la question n'est pas, je le reconnais sans peine, d'importance capitale. G. Stas vante son zèle et son éloquence: « Il fut au parquet ce qu'il avait été au barreau, c'est-à-dire un orateur lucide, grave et chaleureux. » Mais d'après Jaminé « ses plaidoiries étaient d'un poète plutôt que d'un magistrat ou d'un jurisconsulte ». Et l'ancien membre du Congrès ajoute, avec une mauvaise humeur assez amusante, ce détail plein de crânerie, dont nous apprécierons, nous, la jolie couleur locale: « Nous ne savons si c'était aussi une idée poétique que de se présenter à l'audience la robe de magistrat jetée négligemment sur la blouse du patriote. »

FERNAND SEVERIN.

LA CHASSE DE BRABANT (1)

LA LÉGENDE DE SAINT-GUIDON

La pauvreté chrétienne est un titre de gloire.

Ni comte, ni baron, ni roy, ni docte clerc, ni subtil ménestrel, mais fils de serf corvéable à merci, je sais un rustre brabançon dont le nom roturier survit depuis neuf siècles à des milliers de noms jadis aussi sonores que l'olifant des preux.

Noble sans blason, héros sans épée, martyr sans supplice, Guidon fut tour à tour travailleur de la terre, sacristain minutieux de la Vierge à Laeken et deux fois pèlerin au pays de Jésus.

Le peuple de Brabant, l'Eglise universelle ont fait de saint Guidon le patron célèbre de sa cité natale.

D'aucuns jadis ont prétendu qu'il vit le jour à Berchem-Sainte-Agathe; mais l'opinion traditionnelle accorde à Anderlecht l'honneur de son berceau.

On montrait autrefois en ce joli village, près du couvent disparu des Minimes, la maison appelée *Sinte Wyen gelegen* et le *Sinter Wyen bogaert* ou le verger de saint Guidon.

I

Le plus naïf des laboureurs

Le cœur de l'enfant pur est une ruche ardente. Chacun de ses désirs de Dieu, chacun de ses élans vers Dieu donne l'essor à un essaim de diligentes ouvrières. Depuis le lever du soleil, la ruche de son cœur prend le vol vers l'azur où sont les fleurs de joie du Jardin immortel.

Les abeilles de sa Prière, de son Espoir, de son Amour

(1) Voir *La Belgique Artistique et Littéraire* des 1^{er} février 1912, 1^{er} juillet 1912 et 1^{er} janvier 1913.

y récoltent les pollens d'or des Lys et des Roses mystiques.

Avec le suc et le nectar puisés aux corolles célestes et que leur foule a déposés en ce cœur riche en alvéoles, les abeilles de sa Prière, de son Espoir et de son Amour distillent le doux miel d'avril, le miel incomparable et pur, plus doux que celui de l'Hymette.

Dès les premiers éveils de son âme enfantine, Guidon manifesta pour tous semblable prédestination.

A peine entrait-il en adolescence, quand il s'offrit, vaillant, à labourer la glèbe afin d'alléger au plus vite le pesant fardeau de misère sous lequel ployait avant l'âge le courage tenace, acharné, mais quotidiennement vaincu de ses parents.

Les garnements du rivage se montraient friands d'escapades, de rapines et tours pendables. Ils ne rêvaient que barques à chavirer en Senne, meules flambant haut dans la nuit, celliers forcés et envahis, où faire sauter les bondes, crever les tonnelets, éventrer les outres, pour — à formidables lampées — boire tout leur saoul.

Guidon, à leur encontre, voyait approcher avec joie le temps redouté par les autres où la besogne sans relâche, plus cruelle que la fringale des famines, remplacerait ses jeux dévots, ses prières à travers champs.

Comme la plupart des serfs de cet alleu fertile, il sera laboureur.

Voilà pourquoi les premiers jours d'automne le trouvent attentif aux semailles. On le voit qui observe le geste des semeurs. Devenu semainier, il surprendra ses maîtres.

Mieux que vieux tâcherons, il s'entendra, lui neuf, à choisir sol propice.

Il dit :

— Quand la terre est ameublie de luzerne et de sainfoin, les blés seront abondants, sans recours à la fumure.

Au printemps, si la nielle pourpre envahit l'emblavure, Guidon propose au grand varlet de sarcler la récolte entière, bien avant que le soleil d'août ne brûle des épis malades.

Le cœur de l'homme vierge est un cœur de poète.

Guidon, touchant ses bœufs ou hélant son roncin de flèche, ne se lasse pas d'admirer la belle terre de Brabant. Les biens de ses seigneurs — maîtres avaricieux pour lesquels tous les siens si âprement besognent — les biens de ses seigneurs dévalent d'un coteau vers la Senne-aux-

Marais. Du faite il aperçoit le château de Bruxelles et les donjons des sept lignages.

En toutes saisons le paysage immense se déroule admirable et ses profondeurs bleues sont l'image du paradis. A l'admirer, Guidon se sent heureux de vivre, malgré la tâche ardue et l'épeautre grossier. Vrai féal de la vraie Sagesse, son cœur aime cette indigence mieux que chevalier ses aïeux.

Son innocence émane un vrai parfum d'Eden. Mais nul encore n'a deviné — sinon son Ange et sa mère — le fond secret de ses pensées.

Les labourages de Guidon sont vraiment sa prière. Car il n'accomplit rien qu'il ne l'offre à son Dieu. Son cœur de Flamand primitif comprend le sens élevé et sacré de la vie. Lui qui ne connaît rien du monde, sinon qu'il faut trimer — et dur! — pour vivre, ou du moins pour ne pas mourir, il ennoblit ses moindres actes en leur assignant dès la terre un but de propitiation et leur valeur d'éternité.

Le front soucieux de la serve se rassérène en son logis miteux à la vue de ces fleurs voyantes que, pour parer leur pauvre Notre-Dame, lui rapporte de temps à autre la dévotion de cet enfant.

Dieu! comme il a grandi depuis ce temps d'amour où il lui tétait les mamelles.

Les privations communes aux serfs des glèbes ne l'ont certes pas empêché de s'élever à la façon des chênes. Oui! l'arbrisseau a grandi, superbe, si bien que la vaillante en nourrit maternel orgueil.

Elle admire sa haute taille, aux soirs dorés, quand la houe sur l'épaule, il s'en revient des grands labours, l'œil au ciel et le torse au vent. Ah! oui, le Seigneur Christ mérite patenôtres pour lui avoir octroyé si beau fils. Et puis quel cœur d'or, quel bon gars.

Toutes les mères d'alentour ne proposent-elles pas son Guidon en exemple aux vices naissants de la marmaille? Regards songeurs ou effrontés, faneuses et marinières le suivaient longuement par les sentiers, au crépuscule, lorsqu'il s'en revenait soit priant, sans les voir, soit jouant pour les esbaudir, les virelais sur la flageole.

Mais plus longs et d'un autre Amour étaient les splendides regards qu'en son sommeil illuminé posaient sur son âme en extase les Anges qui peuplaient ses nuits.

II

La délation de l'envieux

Une aversion suant le fiel, puant la hargne, environnait à son insu, comme lacs et rêts un daim joyeux, le plus naïf des laboureurs.

Il n'a guère soupçonné l'envie, se sachant pauvre autant que pierres. Et son bonheur a tant d'enfance qu'il en ignore s'il porte ombrage.

Autour de ce calme ingénu l'enfer aigrit les envieux. Le moins chrétien des tâcherons s'entête à le persécuter. Mal lui en prend, car il n'est guère de vrai grief à imputer à ce dévot toujours aimable et qui remercie des injures. La calomnie use ses dents sur cette innocence impassible. Le dépit s'ajoute au dépit. Quand un jour — aubaine admirable! — l'espion de cet impeccable le surprend qui fuit hors du champ. Deux, trois fois le jeu recommence et chaque jour à la même heure, soit après la ration reçue. Cette fois l'homme tient sa vengeance! Il va confondre la vertu! — Déserteur à l'heure interdite! Oui, voilà ce qu'ose en secret ce Guidon qu'on prône en exemple!

A l'incrédulité du maître des labours, le dénonciateur oppose un clair défi :

— Vous ne me croyez mie? Libre à vous. Mais de grâce accordez-moi d'y aller voir.

Stupeur de l'un; triomphe ironique de l'autre. Donc le paresseux disait vrai. Guidon avait fui l'emblavure! Guidon le plus parfait des serfs avait abandonné au milieu d'un sillon bœufs, cheval et charrue et cela en plein jour! Nul ne l'eût soupçonné capable d'un délit aussi audacieux.

Ici l'avarice et l'envie se ligüèrent contre l'« impudent »; le maître enrageant de se voir frustré d'un temps de labeur qu'il payait à peine en pain noir, l'envieux ricanant de haine; sa joie mauvaise et louche sifflait comme un serpent; elle attisait le feu.

En vain des cris furieux ou sarcastiques ont hélé le serf infidèle. Le silence du plein midi règne sur l'écho d'alentour.

Alors les deux hommes se concertent. Ils décident que le

lendemain après la distribution des pitances ils iront se cacher derrière ces saules creux au rivage de Senne afin de le surprendre et puis de le confondre, l'abandon accompli.

.
 Guidon qui se croit seul a mis son pain d'épeautre au fond de sa musette.

Dès que le serf est loin qui le lui apporta, il dévalle à toutes jambes vers les yeux qui l'épient. L'envieux à grand'peine appaise l'impatience du maître des labours :

— Tout doux! tout doux! ne vous trahissez pas encore. Attendons. Je serais bien aise de savoir combien d'heures vous vole le dévot!

— Ah! le pendard! le pendard! le pendard! scandait le maître encoléré.

D'avoir surpris Guidon en désertion flagrante avait mis en gaité sournoise la haine de l'autre espion. Il se frottait les mains, joyeux.

La colère de l'avaricieux s'exaspérait en vains blasphèmes.

Mais pourquoi se tait-il et blémit-il ainsi? Le dénonciateur lui a saisi le bras. Sa frayeur serre à faire crier.

— Là! là! voyez!... mais voyez donc!

D'un doigt qui tremble il lui indique au sommet du coteau l'apparition inattendue. Derrière le roncín à croupe rebondie, suivi des bœufs ballants et fumants au soleil, un clair et bel adolescent guide la herse abandonnée. Il est vêtu de splendeur blanche.

— Quelqu'un a remplacé Guidon?

— Dieu! c'est comme un soleil autour de ses cheveux! Il a des ailes de clarté.

— Où allez-vous? Ne me laissez pas seul.

— Venez.

— N'approchez pas. C'est peut-être un démon!

— Poltron! Les démons n'ont pas d'ailes d'or. C'est mon champ et je veux savoir quel est le nom de cet intrus.

— Il va nous voir; il va siffler. Guidon va venir aussitôt. Attendons encore... Attendons.

— Vous avez peur?

— Je n'ai pas peur. Il faut attendre, pour savoir.

III

Le laboureur ailé

D'une traite Guidon a couru jusqu'à la hutte paternelle. Là, sur la huche cruellement vide, sa main filiale a déposé, rapide, un pain.

Aussitôt vers les labours, tel un maraudeur, il fuit. A mi-chemin, le voici qui s'arrête. Il s'est baissé, jette dans sa besace plate une motte de terre qui, tout comme un pain, l'arrondit, et, à perdre haleine, il reprend sa course.

Frayeur! plus de roncins, plus de bœuf, plus de herse! Il les avait pourtant attachés par la longe à un pieu solide, planté d'un poing fort.

Toute la foi de la détresse se traduit en un cri vers Dieu. Si l'attelage était parti! Si quelque gueux l'avait volé! Qu'advierait-il de ses parents, lui au cachot, voire au supplice? Il ne tremble pas pour lui-même — il lui tarde d'aller au ciel — mais pour la honte de son père à le croire coupable à ce point, surtout pour le deuil de sa mère et leur misère sans soutien.

Tandis qu'il empêtre sa hâte à travers les sillons gluants, il n'a pas vu les yeux craintifs surprendre de loin tous ses gestes.

Mauvaise encore malgré la crainte, une voix derrière lui s'élève :

— Ohé! Guidon!

Il se retourne. Nouvelle angoisse! Son maître et l'envieux font de grands signes sur le ciel.

— D'où venez-vous?...

Le fils généreux balbutie comme voleur heurtant le guet.

— Je veux savoir ce que tu cèles en ta besace.

Le maître a vu le bloc de terre y remplacer le pain d'épeautre. Il devine où Guidon fuyait et c'est à son tour d'avoir peur en regardant son serf qui tremble. Guidon s'affole :

— Où sont les bœufs?

— Vous êtes un grand saint, et je me sens indigne de m'approcher de vous.

Son maître lui parler ainsi! et ce sans la moindre ironie, et ce après sa fugue et la prise en délit, Guidon-le-laboureur en demeure pantois.

Il ne sait plus s'il vit ou bien s'il rêve. Les pensées en cahots se mêlent dans son cœur à des appels secrets vers le Secours d'En-Haut:

— O Monseigneur Jésus, tendre Agnelet de Dieu, ayez pitié de moi!...

Le dénonciateur qui frémit dans ses grègues de toute la lâcheté de son sang scélérat, se jette à ses pieds, le supplie:

— N'est-ce pas que c'est un démon, celui qui guide maintenant votre attelage? Dites-lui de s'éloigner de moi!

Un démon?... Guidon n'a rien vu; il croit qu'on le raille et laisse échapper le lourd aveu :

— Ah! Pardonnez-moi... Mère avait grand'faim!

Mais son maître lui parle avec respect, disant:

— Quel est le page aux cheveux d'or qui conduit là-bas mes trois bêtes?

Guidon s'ahurit tout à fait. Les voit-il frappés de folie?

Un page aux cheveux d'or? Il ne sait point, non, point.

Ame sans peur et sans reproche, malgré l'angoisse où il se perd, Guidon, précédé des deux hommes, se dirige vers le sommet. Dès que l'attelage est en vue, c'est à lui de les précéder, car ils sont repris par leur frayeur blême.

Or, voici ce que voit Guidon:

Un ange — il le connaît depuis sa prime enfance — un bon ange l'a remplacé durant son absence illicite. C'est ce Prince qui conduit ses bœufs. Cette présence céleste remplit Guidon de joie. Il n'a donc point trop mal agi en volant quelques instants de besogne à son maître, puisque son Compagnon très pur a corrigé le préjudice.

Et donc, se sentant absout de tout crime, Guidon s'avance et se prosterne devant le Laboureur ailé...

IV

La légende du sanctuaire

Obéissant à l'attrait du silence et du mystère heureux qui semble né de lui, l'âme des Saints recherchera toujours la calme majesté des bois et des déserts.

L'un y retrouvera surtout les souvenirs du Rédempteur des mondes et l'image de sa Bonté, l'autre y contempera sa Beauté sans limites qui s'y révèle et s'y reflète. Ainsi l'éclat du jour dans le prisme des eaux.

Et tous, vivant librement sous le ciel, confesseront, les yeux au firmament sablé de blancs soleils, la Vérité de l'Infini.

Guidon, non le moindre d'entré eux, mais des plus simples, des plus frustes, a recherché, comme Jérôme et Paul, le chemin de la solitude.

Devenu homme, il a quitté la herse et la charrue pour vivre seul à seul, devant sa conscience, avec l'Amour Sacré.

L'endroit élu de sa retraite n'est distant que d'une heure à peine de la maison de ses parents. Cette tour que l'on voit de là, en aval de la Senne et de la Pontbeek, c'est l'église miraculeuse de la bonne Vierge de Laeken.

Certains sites bénits attirent les merveilles, comme d'autres — maléficiés — semblent n'attirer que le feu du ciel.

A Laeken, le monde invisible, à l'époque où Guidon y vint vivre à l'écart, avait révélé aux regards pieux la douce Gloire rédemptrice qui règne et rayonne au plus haut des cieux.

Jadis, aux jours sanglants des incursions normandes, le peuple de Brabant réuni près de Laeken autour des chevaliers avait propagé la déroute dans les flots refoulés de ces hordes farouches.

A la mémoire d'un des preux Brabançons qui étaient tombés là, frappés à mort dans l'instant du triomphe, la piété d'une sœur avait édifié un petit sanctuaire et l'avait dédié à la Mère de Dieu.

Mais le temps et d'autres batailles avaient dégradé l'humble monument.

Peu avant la venue à Laeken du laboureur qui s'y rêvait ermite, les paroissiens avaient songé à rebâtir selon des proportions plus vastes et dans son style primitif le petit temple disparu.

Quelqu'un raconta à Guidon, comme à tout pèlerin visitant ces parages, que par trois fois, de nuit, les murs en construction s'étaient, et d'étrange façon, avec grand fracas, écroulés.

De nouveau rebâtis, ils churent de nouveau.

Cette nuit-là, les gardiens postés pour appréhender, morts ou vifs, les démollisseurs inconnus, virent la Dame

du Saint-Esprit escorté d'innombrables anges, accostée de Barbe et de Catherine descendre du ciel étoilé.

Au seul geste de sa main pure, les murailles étaient tombées.

Alors devant les yeux écarquillés de crainte et d'émerveillement, Elle-même, la Joie des Puissances, la Gloire des Principautés, établit toutes dimensions qu'Elle désirait à son église.

A l'aide d'un fil merveilleux, qu'Elle avait pris sans doute aux fuseaux des soleils, la Vierge dessina — lumineux dans la nuit — le plan nouveau de l'édifice. Avant de remonter par delà les étoiles jusqu'en le ciel des cieux, sa voix suave ordonne aux veilleurs extasiés d'orienter l'autel au lieu de le tourner comme autrefois vers l'Est.

N'est-ce pas en effet de l'Orient sacré qu'est venue vers nos cœurs la Lumière incréée qui éclaire à travers les temps notre marche à l'Éternité?

Respectueusement fidèles à l'ordre marial, les bâtisseurs dévotieux achevèrent le plan céleste.

Alors Jésus lui-même, sans quitter dans Sion la droite de son Père, apparaît sur les nuées aux yeux des habitants de la cité chrétienne.

O peuple de Brabant, admire le prodige!

Voici le Fils de Dieu qui descend du Mystère pour bénir de ses mains autrefois guérisseuses et dont les plaies rayonnent, ton âme et tes champs, le temple et l'autel.

Or, le jour où, dit-on, s'accomplit ce prodige, était un jour vibrant de lumière et d'oiseaux. Tous les Espoirs chrétiens qui tressaillaient de joie célébraient dans l'air d'Occident le printemps des Pâques fleuries.

V

Guidon le sacristain

C'est en cette église de Laeken dessinée par l'apparition et consacrée par le Christ triomphal, que Guidon venait chaque jour se réjouir du Pain des Ames.

Sa dévotion, saine et joyeuse, lui attira la sympathie d'un desservant de bon vouloir.

Etonné, intrigué, ravi de trouver ce manant, ce pauvre instruit mieux que lui des Mystères, il se prit pour cette

âme intacte d'une religieuse affection. Guidon se révélait à ce point avancé dans les voies intérieures qu'il semblait, cœur et corps, plongé au feu ardent de la Vie unitive. Le prêtre osa lui proposer de devenir son sacristain.

Et Guidon accepta.

Il fit en l'honneur de Marie le sacrifice de sa joie à la prier dans l'ermitage. Du jour où il soigna son temple, celui-ci fit vraiment la fierté des fidèles.

Mais le malin tire profit de la simplicité et de l'indéficance que perpétue aux cœurs des saints leur innocence baptismale.

Parmi les visiteurs du presbytère de Laeken se trouva, certain soir, un marchand de Bruxelles.

Guidon le reçut, comme il avait coutume, selon une parfaite hospitalité.

Le Bruxellois s'informa de sa vie, de ses parents, de ses désirs; il prit des airs de pitié vaniteuse en entendant ce simple lui narrer comment, correspondant à l'appel de la Grâce, il avait quitté son village et sa demeure, et ses labours, et son cheval au prénom d'homme, et ses deux bœufs qu'il aimait bien, afin de se terrer au fond des bois voisins pour y vivre ignoré sans aveu, sans avoir.

Sur un ton quasi persifleur, le marchand se risquait à dire:

— Vous qui êtes madré gaillard, comment n'avez-vous pas compris que le seul devoir qui incombe à un esprit tel que le vôtre est de gagner de grands labours pour y construire une abbaye et puis aussi pour réjouir la vieillesse de votre mère?...

Cœur candide du sacristain! Pour la première fois, l'assaut du Tentateur parvenait à jeter le trouble au for de sa sérénité.

Il crut sincèrement qu'il avait mésusé des grâces obtenues et ne trouva rien à répondre.

Quand les serfs d'Anderlecht connurent par Wonedulphe, leur très sage doyen, la brusque décision de leur ancien compagnon de peine, il s'éleva entre eux des disputes. Les uns louaient Guidon, d'autres — les moins nombreux — déploraient ses sautes d'humeur. Ceux-ci ne comprenaient point comment ayant été favorisé du ciel jusqu'à trouver un Prince du Paradis touchant ses bœufs, et conduisant sa herse, afin de lui faire octroyer le plein pardon de son absence, il osait retourner au siècle et s'inquiéter d'un vain

négoce. Encore qu'ils fussent dans le vrai, ils se trompaient cepourtant en un point. Leur perspicacité mystique se trouvait là prise en défaut: ils ignoraient que pour Guidon, quelque grande que lui eût semblé la Grâce obtenue par cet Ange, il vivait dans l'intimité et la vision des Invisibles. Cette faveur insigne qui les frappait si fort eux, qui ne la pouvaient savoir que d'ouï-dire, émouvait moins celui-là même qui en avait été l'objet. Et puis ils ne soupçonnaient mie la tentation que Dieu voulait pour éprouver son serviteur.

Donc on en fit des gorges chaudes.

Tapie au plus noir de son cœur depuis la vision de l'Ange, la haine de l'envieux eut brusque regain de fureur. Elle avait couvé, comme un feu en plein champ sous la cendre, durant les années où Guidon s'était éloigné d'Anderslecht. A présent elle flamboyait.

— D'ermite, en sacristain, c'était passable encore, mais en marchand, c'est honteux! c'est honteux!

Ainsi allait-il murmurant avec des regards de malice. A son doyen qui le tançait pour cette hostilité méchante, l'envieux opposait d'anciennes paroles de Guidon.

Ces paroles étaient restées indélébiles en sa mémoire, comme la marque du fer rouge aux chairs molles des impudiques, car il se savait plus avare que le Lombard le plus griffu. C'était pourquoi il se vengeait en les relançant, — ricochant reproche — à l'adresse du « sermonneur ».

La Senne, en ce temps-là, coulait abondamment dans un lit vaste et frais.

L'ancien ermite y vint joyeux, quand tout fut prêt pour le départ.

La cargaison des marchandises qui s'empilaient sur le chaland enfongant dans l'eau sa carène faisait l'admiration des gueux.

Guidon ne suit plus la voie droite. Les approbations des gens sans aveu n'ont pas désillé les yeux de son âme!

Une dernière accolade aux parents attendris, aux amis du labour, aux amis de la cure, une dernière flatterie au bon cheval de flèche que l'Ange avait guidé naguère. et voilà Guidon qui s'embarque pour tenter fortune en vendant!

Fulgurante illusion qui ne fait pas long feu!

L'inexpérience des rameurs a bientôt chaviré la barge.

Nul d'entre eux avant de partir, n'avait prévu le danger manifeste qu'offrait l'audacieux avalage.

Cris, terreurs, jurons, rien n'y fit, ni les cordelles de halage. La cargaison s'est enlisée pesant trop sur la coque verte où les voies d'eau vont s'aggravant.

Se fiant à la force irritée de ses muscles, Guidon, marinier novice, tente de renflouer à bras nus le chaland. Comme des Normands au pillage, ses hommes se précipitent. Chacun emporte son butin, puis l'abandonne à sa détresse.

Guidon ridicule et ruiné revint, penaud mais sans aucun murmure, vers l'église de Laeken. Contrit et durement instruit par l'expérience, il fut tout heureux d'y trouver le pasteur qui le regrettait.

Redevenu sacristain exemplaire, il se sentait travaillé en son cœur par le désir de réparer sa faute.

Puisque le goût du lucre avait pu l'égarer jusqu'à l'aventure du voyage, il entendait devenir pèlerin, soit ne plus voyager que pour honorer Dieu.

VI

De laboureur à pèlerin

Vers la Ville auguste où Saint Pierre fut crucifié, chef en bas, et vers Jérusalem, tombeau de l'Infini, partit donc un matin le pauvre d'Anderlecht, sans vitaille comme sans ducats.

Seul, à pied, n'ayant au bâton qu'une courge séchée et sur l'épaule un bissac plat, Guidon, laboureur qu'ont aidé les Anges, s'en va, vaillant, vers les lieux saints.

La forêt qui, dans ce temps-là, — aux premiers jours du x^e siècle, — s'étendait du Brabant jusqu'aux Alpes pennines, vit passer à travers sa farouche grandeur l'ancien paysan brabançon.

A ce pèlerin peu savant, qui n'avait guère franchi que les humbles coteaux de sa terre natale, les Ardennes rocheuses, les monts de Mosellane, puis les rocs de Souabe et les massifs enfin de la Suisse enneigée offrirent, majestueuse image, le symbole de la Vie chrétienne. Comme un ardu pèlerinage, Elle est faite d'ascension lentes, de retombées au fond des vals de la paresse et aux bassesses de la

terre. Mais à qui persévère, les montées successives offrent de plus grands horizons, et les cimes, de jour en jour, se font plus hautes et plus vastes. Guidon à travers la forêt priant et marchant par monts et par vaux, songeait aux premiers jours du monde. Depuis ces jours, les arbres drus avaient reproduit jeunes essences et sans cesse les générations ramues mêlaient en fouillis verdoyants leurs hautes ombres sous le ciel. Des troncs pelards déracinés par les rafales étançonnaient — madriers enfeuillés — les parois des rochers murant les précipices.

A l'époque où sa Foi franchissait leur silence, les forêts de Souabe étaient peuplées de loups.

C'est dans le frais visqueux des grottes granitiques que le Pèlerin de Brabant cherchait l'abri nocturne.

Loin des soudards ne rêvant rien, hormis fol cembel et massacre, Guidon peinait joyeusement à l'assaut pacifique des Alpes de la Grâce. Souventes fois il eut grand faim. Une nuit, il faillit mourir de malemort, non point sous la dent des loups, ni sous les coups d'estoc de chevaliers rôdeurs, mais sous les crocs du gel, ennemi redoutable, invisible dans l'air comme le démon et la mort. Il s'était endormi dans une crique aride, où l'avait étendu un complet harrassement. Il s'y réveilla tout perclus. Heureusement la coutume se propageait dans les castels d'Occident de faire accueil aux pauvres pèlerins comme on l'eût fait pour les plus saints des Anges.

Guidon s'éveilla un matin dans un donjon superbe du Nord de l'Italie.

Le spectacle encadré par la fenêtre basse est incomparable à ses yeux.

Cet horizon nouveau s'offre encore plus immense que tous ceux contemplés déjà. Vers le réveil avriléen de la campagne rayonne au lointain pur le plus gai des soleils. Et l'œil découvre à l'infini des forêts, des vallons, des plaines. Saint Guidon sourit attendri en se remémorant les humbles paysages qu'étalait, jadis, devant son bonheur le coteau d'Anderlecht où labourait un Ange.

Mais ce fut du haut d'un clocher que son impatience pieuse découvrit enfin — joie sublime! — les tours et les remparts de Rome au fond des champs de Campanie. Si vive avait été sa joie de parvenir au Tombeau des Apôtres, qu'il se promit de visiter les plus illustres sanctuaires.

Il tint parole.

Sept ans durant il pérégrine. Embarqué à Ostie, il visite la Terre-Sainte, laissant partout sur son passage le souvenir de sa candeur, de sa force et de sa bonté.

Epuisé de fatigue, mais l'âme allègre et pure, à son retour du Saint-Sépulcre, comme il se retrouvait à Rome en quête d'un modeste abri, le son de la langue natale éveilla tout à coup son cœur.

Eh oui! ces paroles flamandes sonnent plus douces à son ouïe que les paroles de lumière qui bourdonnent — harmonie ailée — dans le rucher joli de ces foules romaines. Il regarde qui parle ainsi.

Dieu! mais c'est Wonedulphe, son doyen, son vrai père, le père de son esprit, il est à Rome avec les chanoines d'Anderlecht, avec les meilleurs des amis!

Guidon court à eux; il les embrasse, il balbutie dans la joie de ses larmes :

— Je suis Guidon, le laboureur. Je reviens de Jérusalem, où j'ai prié pour vos chères âmes.

Saint Wonedulphe après l'avoir serré sur sa poitrine répond :

— Nous y allons à notre tour. Conduisez-nous!

Guidon, que sept ans de voyages ont aguerris, mais qui tombe de lassitude, n'objecte rien à cette invite et le voici trois jours après qui s'en retourne avec ses prêtres au Sépulcre du Bien-Aimé, au radieux pays de la Résurrection.

Deux ans plus tard, lorsque ce laboureur regagna le Brabant, il était seul, tel un preux en défaite et qui fuit le champ du carnage.

A toutes les affres du soleil et de la soif, puis du froid et de la faim, de la poussière et de la pluie, à toutes les peines de la route, — ô cette route interminable du retour! — venait s'ajouter la douleur des deuils, jusqu'à l'esseulement lugubre.

Saint Guidon a vu, un à un, ses compagnons du long voyage, de Wonedulphe au plus jeune des clercs, jalonner de leurs corps sans vie des déserts de silence et l'Orient mortel. Lui-même, atteint par le mal sans pardon, dès le retour — combien tardif! — en sa bourgade brabançonne, se voit enfin contraint de se donner répit.

Là, sur le grabas d'un vilain qui l'avait hébergé de suite, avec cette charité facile des pauvres serfs aux cœurs pieux,

Guidon eut cependant la force de narrer au vice-doyen de sa paroisse natale la noble mort du doyen Wonedulphe.

— Quand le soleil, dit-il, est-il le plus radieux? A l'heure tragique où la nuit va descendre et nous dérober sa lumière. A l'heure tragique où la mort se penchait sur la face blêmie de notre cher doyen, son esprit fut plus lumineux que les plus beaux couchers du soleil d'Orient. Son esprit au moment suprême a illuminé l'avenir. Déjà il nous avait prédit sa propre mort et mon retour à Anderlecht. Pour vous confirmer le message qu'il m'a donné pour le chapitre, voici, messire, son anneau d'or.

Alors Guidon-le-Pèlerin fut transporté au monastère.

Il y souffrait en souriant depuis quelques semaines de tranquille héroïsme, quand les hôtes de l'abbaye entendirent une voix mystérieuse. Elle fit le tour du cloître et sa force disait avec une immense tendresse :

Dilectus noster ad perpiciendum jucunditatis æternæ coronam veniat, quia fidem servavit.

« Puisqu'il a conservé la Foi, que notre bien-aimé reçoive la couronne des allégresses éternelles. »

A cet instant Guidon mourut.

GEORGES RAMAEKERS.

INFLUENCE DES ÉCRIVAINS BELGES SUR LES RAPPORTS LITTÉRAIRES ENTRE LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE (1)

On tient non sans raison pour importants les mouvements naturaliste et symboliste qui ne furent pas aussi contradictoires que l'indiquent sommairement les apparences. Le naturalisme et le symbolisme ont dominé toute la littérature contemporaine, non seulement en France, mais à l'étranger — et tout particulièrement en Allemagne. Zola, Verlaine, Mallarmé ont trouvé en terre germanique une phalange compacte d'adeptes et de commentateurs, de disciples et de continuateurs. Stefan George défendit et appliqua *in extremis* la doctrine de l'art pour l'art. *Thérèse Raquin* eut une influence « indescriptiblement forte » sur Johannes Schlaf, propulseur du naturalisme allemand avec Arno Holz. Celui-ci, lui-même, proclama la loi du naturalisme conséquent. Le naturalisme provoqua la naissance de *Freie Bühne* à Berlin et celle de la *Gesellschaft* à Munich.

Ces deux mouvements littéraires imprimèrent une orientation nouvelle à la langue. Le vocabulaire a été notablement enrichi et les possibilités d'expression furent remarquablement élargies et accrues.

Mais il est un autre mouvement qui exerça sur la langue aussi bien que sur la pensée une action moins perceptible peut-être, mais à tout le moins aussi décisive : c'est la renaissance littéraire belge qui coïncida presque précisément avec l'avènement du naturalisme et du symbolisme.

(1) Cette étude sera lue par son auteur au premier Congrès de *Pour mieux se connaître*, œuvre de rapprochement intellectuel franco-allemand, qui se tiendra à Gand les 23, 24, 25 et 26 septembre. Cette société comprenant plus de 500 membres a un bureau permanent composé de : *Président-fondateur* : John Grand-Carteret ; *Vice-présidents* : A. Schleicher, éditeur, et Paul-Hyacinthe Loyson, directeur du journal *Les Droits de l'Homme* ; *secrétaire général* : Henri Guilbeaux ; *secrétaire de la langue française* : Alexandre Mercereau ; *secrétaire de la langue allemande* : M^{lle} Martha Schmidt.

Le comité belge constitué à l'occasion de ce premier Congrès comprend des personnalités dont nous avons publié les noms dans le Memento de notre numéro du 15 août dernier.

Amis du latin et néo-classiques se sont alarmés voici quelques mois — et il faut avouer que leur point de vue étroit et exclusif était justifiable dans une certaine mesure — et je m'étonne même que des hommes d'une culture essentiellement latine n'aient pas maintenu avec plus de constance et de virilité leur fragile bastion contre la poussée certaine, puissante et inarrêtable des barbares. Car la langue française — je suis de ceux qui infiniment s'en réjouissent — a évolué singulièrement et elle le doit sans nul doute plus aux œuvres d'écrivains « belges » qu'à celles d'écrivains spécifiquement français.

La langue, à la fin du siècle dix-huitième, devenue sèche et rigide, squelettique, réduite à un schéma, privée de tout pittoresque, de toute couleur, avait déjà perdu de sa rigidité grâce à l'apport des romantiques. Les naturalistes et les symbolistes continuèrent ce valeureux effort que n'avaient pas réussi d'alentir les poètes parnassiens — ces ennemis jurés de la couleur et du rythme. L'argot, le langage scientifique, les néologismes, les vieux vocables furent jetés pêle-mêle dans le creuset. Mais surtout du Brabant et de Flandre s'en vinrent des ouvriers tenaces et robustes qui dressèrent les flammes magnifiquement inédites de leur verbe et découvrirent une palette d'une richesse et d'une variété prodigieuses, créèrent une langue grasse, une pâte merveilleusement malléable et ductile, un instrument grâce auquel aujourd'hui poètes et romanciers peuvent exprimer tout. Les naturalistes et les symbolistes avaient donné un vigoureux coup à la lexicologie; les « belges » bouleversèrent et rénovèrent la syntaxe française — laquelle se rapprocha étonnamment de l'allemande — à l'inverse de celle-ci qui s'alléga, de très heureuse manière, de sa pesanteur trop gênante et nuisible. Certes la syntaxe et le vocabulaire allemands ne se sont point appauvris — l'œuvre d'un Hauptmann et d'un Dehmel avec force l'attestent. Mais la syntaxe s'est clarifiée. J'ai lu tel roman de Jakob Wassermann, oubliant que j'avais un texte allemand devant les yeux, tant la langue en était nette, ordonnée, alerte, brève. De même les nouvelles de Karl Federn qui rappellent parfois Maupassant. Lisez certains journaux — le *Berliner Tageblatt*, par exemple; lisez ce qu'écrivent Theodor Wolff et Paul Block: cela vous paraîtra souvent la fidèle traduction de quelque article français.

On ne soupçonne pas combien le théâtre réaliste et symbolique et les essais lucides de Maeterlinck, la prose nombreuse et volcanique de Lemonnier, le lyrisme multiple et tumultueux de Verhaeren, ont fécondé, engrossé la langue. On ne soupçonne pas combien — grâce à leur patient, formidable et résolu labeur — la plasticité et la couleur de la langue se sont multipliées depuis un quart de siècle.

On retrouve assez aisément dans l'écriture de tout professeur, de tout journaliste, de tout publiciste, dans le langage de tout homme quelque peu cultivé la trace indélébile des œuvres de ces écrivains, intensément originales et qui ont en outre ce caractère quasiment héroïque d'exalter, de magnifier la vie, la vie totale — l'organisme intégral de la nature.

Emile Verhaeren... J'inscris ce nom avec une émotion et une allégresse illimitées. Emile Verhaeren n'est-il pas à l'heure actuelle le plus universel et le plus puissant poète de l'Europe — les esprits les plus divers et les plus opposés, avec quelques réserves, se plaisent à le reconnaître. Chose étrange, c'est dans les plus petits pays d'Europe que sont nés le plus grand dramaturge et le plus grand lyrique: Ibsen et Verhaeren!

Verhaeren ne peut-il pas être considéré comme le produit de la fusion de l'élément germain et de l'élément gaulois? Son œuvre n'est-elle pas située

Entre la France ardente et la grave Allemagne.

« Du Français — a écrit Stefan Zweig — il a la langue et la forme; de l'Allemand, la recherche du divin, la gravité et une certaine lourdeur, le besoin d'une métaphysique et l'aspiration panthéiste. » Certain esthète décadent a formulé pareil jugement en prononçant cette phrase noircie de mépris: « M. Emile Verhaeren est un Allemand qui règne chez nous par droit de conquête. »

De même que tant de vieilles chansons de geste, tant de délicieuses et enchevêtrées légendes furent engendrées simultanément dans les provinces françaises et par delà le Rhin — et portent la double marque gallo-germaine, de même maints poèmes de Verhaeren tiennent à la fois de la poésie française et de la lyrique allemande. Ces poèmes ont un caractère nettement germanique. Le vers verhaeré-

nien, aussi bien, a un rythme sonore et fortement enregistré; il porte en lui la plus fidèle et la plus ferme transposition des rythmes de la nature; il a un accent rude et musclé. Sa poésie rejoint la poésie allemande. Tels de ses chants ont, semble-t-il, une réplique dans tel poème de tel poète allemand.

Voyez cette strophe d'une poésie *Les Rois*, inspirée par un vieux refrain flamand:

*Avec leurs cœurs, avec leurs vœux,
Toquets de vair, souliers de plumes,
Collets de soie et longs cheveux,
Et blancs comme est blanche l'écume,
Faldera, falderie,
Vierge Marie,
Voici venir, sur leurs grands palefrois,
Les bons mages qui sont des rois.*

— ou ces premiers vers de l'un des « douze mois »: *Juin* (La Saint-Jean):

*Dancez sur la berge, les flammes,
Comme de petites madames,
Comme de tristes petites madames...*

— ou encore ceci que j'extrais du *Départ*, pièce du cycle constitué par « *les Campagnes hallucinées* »:

*Trainant leurs pas après leurs pas,
Le front pesant et le cœur las,
S'en vont, le soir, par la grand'route,
Les gens d'ici, buveurs de pluie,
Lècheurs de vent, fumeurs de brume.*

Dans l'œuvre imposante d'un vigoureux lyrique allemand contemporain: Richard Dehmel, je perçois des rythmes presque identiques — par exemple *das Erntelied* (Chant de moisson):

*Es steht ein goldnes Garbenfeld
Das geht bis an den Rand der Welt,
Mahle, Mühle, mahle!*

— et cette première strophe de l'admirable chanson à boire:
Mein Trinklied:

*Noch eine Stunde, dann ist Nacht;
Trinkt, bis die Seele überläuft,
Wein her, trinkt!
Seht doch, wie rot die Sonne lacht,
Die dort in ihrem Blut ersäuft;
Glas hoch, sing!
Singt mir das Lied vom Tode und vom Leben,
Djaglonei gleia glühlala!
Klingklang, seht: schon welken die Reben.
Aber sie haben uns Trauben gegeben!
Hei!*

Au surplus, Richard Dehmel a été séduit par l'œuvre d'Emile Verhaeren, comme il l'avait été par celle de Verlaine, et il est l'auteur d'une parfaite adaptation des *Pauvres* (1):

*Il est ainsi de pauvres cœurs
Avec en eux, des lacs de pleurs,
Qui sont pâles comme les pierres
D'un cimetière.*

*Sie sind so, diese armen Herzen,
Ganz ausgehólt von stummen Schmerzen,
Blass und wie Teiche voll Geweine :
Rings Leichensteine (2).*

Richard Dehmel, pareil à Verhaeren, a reconstitué de vieilles chansons — comme il a tenté avec plein succès de créer des chants populaires: *Der Arbeitsmann*, notamment, qui est un chef-d'œuvre, sans plus. Je signale de lui la version allemande d'une chanson populaire normande du XVIII^e siècle: *Le Retour du Marin*:

*Quand le marin revient de guerre,
Tout doux,
Tout mal chaussé, tout mal vêtu:
« Pauvre marin, d'où reviens-tu,
Tout doux? »*

(1) *Les douze mois* — février.

(2) RICHARD DEHMEL. *Die Armen* (nach Emile Verhaeren) *Schöne wilde Welt* (S. Fisher, 1913, Berlin).

*Der Seemann kommt vom Krieg zurück,
So sacht;
Verbraut so sehr, verstaubt so sehr —
Verbrannt sa sehr, verstaubt sa sehr . .
So sacht! so sacht! (1).*

Emile Verhaeren et Richard Dehmel! Leur œuvre présente un remarquable parallélisme. Ils ont chanté leur passion, leurs amours, leurs espoirs, leurs ivresses — ils ont exalté l'humanité, l'avenir, la science — ils ont magnifié les héros, les génies. Verhaeren a choisi des thèmes plus modernes, mais Dehmel a traduit une pensée plus radicale. Verhaeren voit le monde moderne en peintre, avant tout; Dehmel nous en donne plutôt la représentation « spirituelle ». Verhaeren dépeint et nombre la foule qui se révolte, et son appel encore que passionné est moins immédiat et moins pressant que celui de Dehmel interpellant ainsi son fils:

*Et si jamais, mon fils, un jour,
Ton vieux père te parle de devoir filial,
Ne l'écoute pas, ne l'écoute pas...*

Verhaeren et Dehmel ont manifesté la même ténacité, la même probité, la même force indéfectible. Observez leurs masques si représentatifs de leurs œuvres. Celui de Verhaeren est plus tourmenté, plus violent, plus tumultueux (ainsi que son lyrisme que l'on pourrait comparer à l'exaltation de Van Gogh). Celui de Dehmel est plus volontaire, plus concentré (sa poésie, si je puis user du même mode de comparaison, je la rapprocherai de l'œuvre de Cézanne); mais leurs fronts ont une identique fermeté, une égale intensité — expriment le même voltage; leurs rides enregistrent le travail rude et constant, la recherche inlassable, l'effort permanent...

Pour en revenir à Verhaeren, c'est une joie de noter qu'il est actuellement dans les pays de langue allemande le représentant le plus total, le plus illustre et le plus aimé de la lyrique française contemporaine. Sa renommée a immensément grand depuis le temps où Johannes Schlaf

(1) *Joli Tambour*. Das französische Volkslied herausgegeben von HANZ HEINZ EWERS und MARC HENRY (Borngräber, 1913, Berlin).

publiait un essai enthousiaste sur le triomphal *Weltempfinden*. Stefan Zweig a publié à « Insel-Verlag » une admirable édition de Verhaeren en trois volumes qui fut tirée à quelques milliers d'exemplaires. Le premier volume est un essai compréhensif et généreux de Stefan Zweig sur le poète des *Villes Tentaculaires*. Le deuxième comprend cent poèmes choisis dans toute l'œuvre verhaerénienne et traduits par Zweig qui a adapté également les trois drames: *Hélène de Sparte*, *Philippe II* et *Le Clotire* composant le troisième volume.

Plus récemment Stefan Zweig faisait paraître à « Insel-Verlag » également, un choix de poèmes: *Hymnen an das Leben* en une plaquette à 50 pfennigs, dont on vendait rapidement quelques dizaines de mille. Johannes Schlaf a traduit les *Rythmes Souverains (Hohen Rythmen)*, M^{lle} Rowohlt: *Les Heures Claires (Lichte Stunden)* et autrefois M. Oppeln-Bronikowski: *Les Aubes*. Telles d'entre ses œuvres ont divers traducteurs et je possède une adaptation des *Heures Claires*, des *Heures d'Après-Midi* et des *Heures de Soir*, dûe à Harald Hansen, tirée à soixante-quinze exemplaires et hors commerce. Traduites aussi ses parfaites monographies sur Rembrandt et Rubens.

La gloire d'Émile Verhaeren en Allemagne est si étendue que « Insel-Verlag » a entrepris la publication de l'original français des *Heures de Soir*. *Hélène de Sparte* avait vu le jour là-bas bien avant l'édition française. Ses œuvres dramatiques ont été jouées sur les principales scènes de l'Allemagne, et il y a quelque deux ans, l'illustre poète tenait dans les grandes villes d'Allemagne et d'Autriche des conférences sur la culture de l'enthousiasme que le public et la presse accueillirent chaleureusement.

Son influence est péremptoire en Allemagne comme en France, en France comme en Allemagne. Elle s'est ajoutée très heureusement à celle de Walt Whitman, le colossal poète des *Leaves of Grass*. De même qu'ici presque tous les jeunes poètes sont plus ou moins ses tributaires, là-bas, les poètes nouveaux œuvrent dans une direction assurément whitmanienne et verhaerénienne: Ernst Lissauer, Alfons Paquet, Schmidtbonn, Franz Werfel, etc....

Tels paysages si bellement évoqués par ce visionnaire intense et lucide sont aujourd'hui classiques, et j'ai entendu plus d'une fois cette qualification: « c'est quelque chose de verhaerénien », « voilà un paysage verhaerénien ». Comme

certains champs de blés jaunes sous l'éclatant soleil de midi font inévitablement songer à telles toiles de Van Gogh, comme certains plans robustes et nets du Midi infailliblement rappellent Cézanne, comme enfin de certaines femmes de music-hall et de beuglant l'on dit: une femme à la Van Dongen, — au même titre que le peintre, Verhaeren a éduqué l'œil; il a modifié, affiné la faculté visuelle.

Il a apporté de nouveaux modes de pensée et de sensation, et il a trouvé pour les manifester, des expressions nouvelles dont quelques-unes sont usitées communément aujourd'hui: Considérez les titres seuls de ses œuvres: *Villes Tentaculaires, Campagnes Hallucinées, Multiple Splendeur, Rythmes Souverains, Forces Tumultueuses*. Et ces adjectifs spécifiquement verhaeréniens: géant, fou, tenace, formidable, tumultuaire, auréolaire, évocatoire, myriadaire. Et ces expressions, ces groupements de mots: dites! par à travers (employé par Rabelais), par au-dessus, les foules hyperboliques, la noire immensité des usines rectangulaires, une atmosphère éclatante et chimique, les rues longues et linéaires, le mors aux dents de sa gloire rouge, tumulte d'or, horizons d'or, afflux d'or, gares en or, les gares de feu qui ceinturent le monde, les bras fous de l'aventure, pays de brasiers roux et d'usines tragiques, le tressaut universel des énergies, grand silence blanc, ordre total, cœur fervent et fou, les ciseaux de la lumière, clairs vouloirs, mains agraffant l'espoir à la force unanime, l'orgueil millénaire de Rome, le dogme inexpugnable et la foi crénelée, le bondissant tocsin des vivantes idées. Et ces vers que l'on cite déjà, comme on énonce du Corneille ou du Racine:

Admirez-vous les uns les autres.

*Admirez l'homme et admirez la terre
Et vous vivrez ardents et clairs.*

La vie est à monter et non pas à descendre.

*Nous apportons, ivres du monde et de nous-mêmes
Des cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers.*

Voici l'heure qui bout de sang et de jeunesse.

— ce dernier vers servit d'épigraphe à une vaillante revue belge dont le titre fut, en outre, celui d'un beau livre de Verhaeren: *Les Visages de la Vie* —

Toute la vie est dans l'essor.

Vivre, c'est prendre et donner avec liesse.

*Le mystère géant n'est plus même funèbre,
Ombre après ombre, il disparaît dans les clartés,
Si bien qu'on songe au jour où toutes les ténèbres
Choiront mortes, sous les pieds clairs des vérités..*

Celui qui prouve et sait vaincra celui qui croit.

*Homme, si haut soit-il ce mont inaccessible,
Où ton ardeur veut s'élancer,
Ne crains jamais de harrasser
Les chevaux d'or de l'impossible.*

Le monde est fait avec des astres et des hommes.

*Pour vivre clair, ferme et juste,
Avec mon cœur, j'admire tout
Ce qui vibre, travaille et bout
Dans la tendresse humaine et sur la terre auguste.*

*Et qu'importe souffrir, si c'est pour s'exalter,
Jusque dans la douleur, la crainte et le martyre,
Et savoir seul, combien on s'aime et l'on s'admire!*

L'Europe est une forge où se frappe l'idée.

Je suis ivre du monde et je me multiplie...

*La lutte et ses périls font se tendre mon corps,
Vers le toujours vivace et renaissant effort,
Et je ne puis songer à limiter mes gestes
Aux seuls gestes qu'ont faits les morts.*

Que si quelqu'un me reprochait d'exagérer la profonde et mondiale signification de l'œuvre de Verhaeren, je répondrais sans nulle difficulté que c'est là un fait qu'on

ne peut qu'enregistrer. Mais je m'éprouve tout joyeux de rendre une fois de plus un hommage ample et fervent à celui qui le premier en Europe a traduit la poésie des machines et a chanté un chant véritablement européen — à celui qui depuis que s'est tue la voix de Tolstoï peut être tenu pour le plus haut et généreux esprit de ce temps — celui dont l'œuvre solide et multiple projette une sereine lumière aurorale, réconforte les cœurs soucieux, corrode toute inquiétude, crée, affermit la certitude. Richard Dehmel déclarait un jour à Julius Bab: « C'est un des quelques grands esprits d'aujourd'hui, qui sait où il va et qui veut faire autre chose que des poèmes: *former des hommes* » (1).

* * *

Aussi bien l'œuvre de Verhaeren n'est pas la seule dont la renommée et l'influence soient prépondérantes. Il y a beau temps que Maurice Maeterlinck a conquis droit de cité Outre-Rhin; ses essais et ses drames joués sur toutes les scènes sont publiés simultanément en Allemagne et en France. Pareil à Verhaeren, il a eu d'abord un public en Allemagne avant que d'en avoir un en France — dès qu'il fut introduit par les soins de Hermann Bahr et Maximilien Harden. Zola, Verlaine, Verhaeren, Maeterlinck : voilà les quatre écrivains de langue française qui dominent sans conteste et impriment une sûre direction à la pensée et à la langue des poètes et des romanciers.

Que de neuves tournures, que d'inédites associations de mots, Maeterlinck a inventées. Il a fait passer dans la langue française les sonorités et les fluidités de l'anglais et de l'allemand. Qui mieux que lui eût pu rendre accessible aux Latins le génie mystique, délicat et inquiet de Novalis? Il a augmenté le mystère des vocables; il a étendu leur sens et il en a diminué, parfois supprimé la banalité. Et dans ses chansons en particulier, il a, semble-t-il, transposé le charme prenant et inanalysable de la vieille ballade germanique. Verhaeren a violenté les mots et la syntaxe qu'il a fait rougeoier et qu'il a durement martelés. Maeterlinck les a traités par des essences subtiles et en a adouci les contours trop rugueux.

Le beau poète des *Entrevisions* et de la *Chanson d'Eve*

(1) JULIUS BAB: *Verhaeren*. (*Neue Rundschau*, juillet 1912.)

travailla aussi dans ce sens. Charles Van Lerberghe est peut-être le poète de langue française dont les poèmes ont la parenté la plus stricte et la plus totale avec le lied allemand.

Quant à Camille Lemonnier, — le mâle brusquement foudroyé — quel fut son mérite au point de vue exclusivement linguistique? Très grand. Insoupçonnablement grand. Il a augmenté considérablement la plasticité, l'opulence et le pittoresque de la langue. Son style est d'une matière multiples et diversement riche et solide. « Ce qu'on oublie trop de rappeler — a écrit Léon Bazalgette dans la fervente monographie qu'il lui dédia — c'est ce que la langue doit à l'écrivain qui, d'une tendresse si passionnée, l'aima et la viola. Lemonnier a enrichi et engraisé la langue française, dont le mérite intrinsèque ne consiste certes pas en opulence et en plasticité. Voilà du moins une reconnaissance qui lui est due. Parmi les mots de belle frappe et de saine vitalité qu'il créa pour les besoins de son art, mots forgés par analogie ou par euphonie, pour leur coloration ou leur relief, mots-images, mots évocateurs, parmi les vocables ingénieux qu'il monnaya et ceux auxquels il a donné des extensions et des sens nouveaux, il en est qui doivent rester et qui resteront. Et ceux qu'il fit entrer de force dans la langue littéraire sont innombrables. Toute la plèbe obscure des mots, relégués aux coins d'ombre, méconnus, méprisés comme indignes d'entrer dans les salons où fréquentent les mots admis, les grands mots aristocrates ou bourgeois, tous ceux qui vivent cachés d'une vie instinctive, informes ou bégayés par d'ignares manants ou enfouis dans le puits des lexiques, mots bâtards, sans protecteurs, perdus dans le monde, noyés, oubliés ou suggérés à peine, nés du besoin, d'un instinct, mots qui sont comme les mauvaises herbes des langues, il les a recueillis et réchauffés; il les a fait entrer avec honneur dans le vaste jardin de son œuvre, assumant leur paternité; il leur a donné droit de cité comme à des pauvres honteux ou à des esclaves qui méritent de vivre au même titre que leurs frères orgueilleux » (1).

Il paraît présentement une édition allemande des œuvres complètes de Camille Lemonnier et l'immortel *Uylenpiegel* de Charles de Coster, traduit, fut accepté avec em-

(1) *Camille Lemonnier* par LÉON BAZALGETTE (Les Célébrités contemporaines. Sansot, 1904, Paris).

pressement et joie par de fort nombreux lecteurs. D'autres œuvres moins connues de ce génial précurseur — né en Allemagne — seront traduites et Gerhart Hauptmann, assure-t-on, se serait proposé de tirer un drame de l'*Uylenpiegel*.

Et Demolder, Georges Eekhoud, Huysmans (d'origine belge, ne l'oublions pas), il faudrait énumérer aussi leurs découvertes, leurs initiatives et leurs abondantes trucculences. Ces vaillants ouvriers des lettres ont travaillé avec plus de conscience, avec plus de robustesse et surtout avec un succès plus large et plus franc que ces minables rationcineurs, ces falots et bavards évoquant à toute heure du jour et de la nuit la raison classique et collaborant inconsciemment au déboisement des forêts touffues de la langue. Mais à ces derniers, il faut accorder une loyale pitié plutôt qu'un impétueux courroux — car leurs tentatives, si quotidiennes et si répétées soient-elles, demeurent stériles et leur œuvre s'écroule dès que retentit la formidable clameur verhaerénienne...

* * *

A faire ces diverses constatations, on s'aperçoit combien radicalement fausse est cette affirmation posée par Anatole France en tête de son récent volume : *Génie latin* : « ... cette tradition grecque et latine, toute de raison et de beauté, hors de laquelle il n'est qu'erreur et trouble ».

L'œuvre de Verhaeren n'a rien de livresque, rien de fondamentalement gréco-latin. Je ne crois pas qu'elle soit pour cela entachée d'erreur ou qu'elle soit enténébrée. Au contraire... Elle se dresse — haut bloc ferme et incassable de lumineuse certitude, — éclairée par le puissant soleil de la foi — émanation sublime de la culture occidentale, de la culture européenne à laquelle doivent participer les œuvres des écrivains français et allemands — et celles des écrivains belges — des écrivains belges, actifs et féconds intermédiaires littéraires et culturels entre la France et l'Allemagne.

HENRI GUILBEAUX.

LA FAUTE

*Marquise... Je vous dis Marquise et non Madame...
On a fort abusé du nom, du titre et dame!
Nous sommes un peu loin aujourd'hui de ce temps
Où les bises d'hiver se nommaient les autans,
Où nièces de vidame et sœurs de senéchal,
Leurs cheveux blonds poudrés blancs, à la maréchale,
Promenaient leurs paniers et leurs vertugadins
Sous les ifs dont Le Nôtre a planté ses jardins,
Et laissaient en passant comme un sillage d'ambre...*

*Mais parfums éventés, mais ciels gris de décembre
Peuvent-ils s'allier aux roses de Cypris!
Vous embaumez l'amour, le printemps et l'iris;
Votre joue a banni ce mensonge: la mouche;
Vous dédaignez Léandre, ignorez Scaramouche;
Vos yeux sont de velours caressant et lustré,
Vos lèvres qu'aviva de son satin pourpré,
De sa chair savoureuse et fine la cerise;
Votre petite main où la mienne se grise.
Je la vois sans mirage et je suis bien vivant!*

*Vous souvient-il encor des sentiers qu'en rêvant
Je suivais pour aller, le soir, vers vous, Marquise?
J'avais une âme alors, vous me l'aviez conquise;
J'avais un cœur aussi — du moins je le croyais, —
Je vous disais: toujours; vous me disiez: jamais!
Et vous étiez très franche et j'étais très sincère.*

*Mais c'étaient là joujoux qu'un caprice lacère:
Balles de crin, léger d'où dépend un enjeu,
Volants d'un jeu de paume éternel, de ce jeu
Où bondissent les cœurs de raquette en raquette.*

*Nous étions tous les deux, moi naïf, vous coquette,
Trop espiègles pour voir où nous menait ainsi
L'ignorance de tout désir, de tout souci
Et le jeune bonheur d'être fous et frivoles.*

*Mais aux insoucieux les destins malévoles
Se hâtent d'enseigner le contraste des jours;
Et nous avons appris que jamais et toujours
N'étaient que la chanson de nos brèves chimères...*

*L'un et l'autre appelés par nos tantes, nos mères
Ou quelque oncle garçon qui nous voulait du bien,
Nous nous sommes promis de nous aimer... Combien?
Un an... dix ans... ou plus... Je ne sais. Mais qu'importe...*

*Quand, la dernière fois, au seuil de votre porte,
Je vous entrevis, pâle et le regard perdu,
Un mal broya mon cœur après l'avoir tordu,
Et je crus que mourir était plus doux que vivre...*

*Mais il faisait si beau, cette nuit-là; le givre
Pailletait de brillants menus tous les buissons;
La lune était si claire, et de vagues frissons
Faisaient dans le ciel noir palpiter les étoiles...*

*Le moustique échappé, tout frémissant, des toiles
Que dans l'ombre tissa l'inlassable arachné
S'étire longuement les ailes, étonné
De sentir devant lui l'espace sans limite...
Et semblable au moustique étourdi qu'il imite
L'amant trop soudain seul s'interroge, hésitant;
Sans savoir vers quel ciel lointain, dans un instant,
Le portera son vol amoureux de la vie...*

*Je ne suis donc pas mort d'amour, malgré l'envie
Que j'avais de paraître à vos yeux un martyr!
Pardonnez-moi : J'appris tôt à m'en repentir.
Et ne dussiez-vous pas absoudre ma faiblesse,
Je viens à vous, contrit, en pécheur qui confesse,
Les deux genoux ployés, ses remords suffocants...*

Marquise, je me sens très vieux... J'ai vingt-neuf ans!

*Vous avez oublié jusqu'à mon nom, peut-être;
Mais j'en arrive à l'heure inquiète où tout être
Veut avec le Seigneur faire à la fin sa paix*

*Donc sans vous protester de stériles respects,
Je m'accuse d'avoir, — Dieu! que le temps recule!...
Prolongé dans les bois noyés de crépuscule
Le dernier rendez-vous précédant nos exils...*

*Une larme brillait aux franges de vos cils;
Nous nous parlions à peine, et les oiseaux nocturnes,
Nous voyant de leur nid errer si taciturnes,
Nous jetaient à plaisir des trilles plus moqueurs.*

*Nous aurions entendu battre à l'envi nos cœurs;
Et nos fronts rapprochés brûlaient des mêmes fièvres;
Je n'avais qu'à pencher ma bouche vers vos lèvres;
Et je fus assez sot pour croire à la vertu!*

Soir enfui, soir d'antan, où maintenant es-tu?

*C'est ma faute, ma faute, et ma très grande faute.
Si d'une illusion, par hasard, je fus l'hôte,
Je me repens, Marquise, et maudis mon erreur.
Désormais réprouvé, je songe avec terreur
A l'enfer qui m'attend dans la vie... et dans l'autre!...*

*Mortel est mon péché; mais n'est-ce pas l'Apôtre
Qui promet le pardon suprême à la ferveur?*

*Qu'après de vous l'aveu me remette en faveur;
Que je ne sois damné qu'à moitié sur la terre!
Je m'accuserai donc — pourrais-je encor le taire! —
Du crime le plus rare et le plus inoui...*

*J'aurais demandé tout, et vous auriez dit : Oui!
Mais timide et tremblant, je vous ramenai sage,
Sans avoir effleuré même votre visage
De la caresse tendre et qui devait oser...*

Et je ne l'ai pas pris, Marquise, le baiser!

CHARLES-HENRY.

ET VOICI DU SOLEIL...

C'est la Fête des Herbes...

*... La vie me semble belle et bonne et je
n'arrête ma pensée sur rien de douloureux.*

UNE AMIE

*Ah! oui, la vie est bonne et les choses sont belles...
Les heures ont de clairs visages qui sourient
Et les troublantes voix du rêve me convient
A chercher la douceur des clartés fraternelles.
Car le ciel, aujourd'hui, est immensément bleu
Et le soleil a fait craquer les boutons frêles
Des fleurs, ivres aussi de joie universelle.*

*Je sens en moi la force païenne des dieux
Envahir tout mon être éclatant de jeunesse...
Comme un oiseau qui boit, en chantant, la lumière,
Je gonfle ma poitrine, et l'odeur de la terre
Est pacifiante et calme ainsi qu'une caresse.*

*Tout vibre autour de moi. C'est la Fête des herbes,
La grand'fête de Mai, éblouissante et chaude,
Où les parfums des fleurs, à peine écloses, rôdent
Chantant l'hymne d'amour des victoires superbes...*

*Oh! je voudrais pouvoir comprendre les paroles
Que les insectes fous murmurent en passant!
Et qu'il doit être doux le baiser séduisant
Qu'ils mettent en riant aux lèvres des corolles...*

*Leur petit corps léger vole de l'une à l'autre
Comme le vent des soirs de juin frôlant les feuilles,
Et toutes, frissonnant de plaisir, les accueillent
Avec des mots plus cajoleurs que tous les nôtres...
— Pour eux aussi la vie est apaisante et bonne...
Puis tantôt, vers la nuit, les fleurs clôrent les yeux,
Contentes d'avoir vu le soleil et les cieux...*

*Et moi, cueillant l'heure comme un beau fruit d'automne,
Ainsi que l'on faisait pour une offrande antique,
Portant dans mes bras lourds de jeunesse et d'envies
Un peu de la douceur des choses assoupies,
Je l'offrirai au crépuscule symbolique...*

Dans le Soleil...

*Aujourd'hui le soleil, dans des clartés d'aurore,
Chante superbement l'allégresse unanime
Et sous le ciel infiniment bleu l'air sonore
A le frémissement des mouches anonymes
Qu'on voit danser fébrilement dans la lumière
Aux jours d'été, quand la douceur de l'heure amie
Tremble au bout frissonnant des corolles légères...
Il fait bon. Et mon cœur jeune et riche d'envies
Se mêle à la splendeur immobile des choses...
Eperdument magnifiques et fraternels,
Tous les désirs dormant au fond des âmes closes
Font plus brillantes et plus grandes mes prunelles,
Et l'amour et la joie et la volupté d'être,
Miraculeusement unis, je les accueille
Comme je fais quand j'ouvre large ma fenêtre
Aux parfums lourds et palpitants comme des feuilles
Qui montent dans la nuit pensive vers mon cœur...
J'immole mon passé à la beauté de l'heure.
Des images de joie emplissent mon cerveau
Et les regards profonds et neufs des promeneuses
Versent en moi je ne sais quel troublant repos
Fait d'extases et de ferveurs silencieuses...*

Des Couples...

*J'ai vu tantôt des jeunes filles qui riaient
Et qui chantaient et qui dansaient dans la lumière.
Leur joie était heureuse et leurs prunelles claires,
Car leurs yeux étaient bleus comme les ciels d'été.*

*Elles avaient mis des roses à leur corsage,
Roses blanches ou roses rouges dont l'odeur
Discrète plait aux rêves frêles de leur âge
Et rend quand même un peu confus leur petit cœur...*

*Leurs mouvements étaient adorablement souples
Et leurs doigts fins et longs s'enlaçaient doucement...
Alors, ému, j'ai regardé longtemps ces couples :
Ce n'était pas encor des femmes cependant...*

J.-J. VAN DOOREN.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Pour notre défense nationale

La mer, très calme, resplendissait au soleil. Sur la digue, les promeneurs, vêtus de costumes clairs, allaient et venaient en bavardant, devant la terrasse du *Deutscher Chic* où mon vieil ami Sindbad-le-Marin et moi, nous devisions, assis à une petite table peinte en vert-pomme. Sindbad-le-Marin était coiffé de son fez rouge orné d'un gland bleu. Il buvait à petits coups une grenadine rose et jetait de temps en temps un regard doucement méprisant sur ma demi-tasse.

— Et vous appelez ça du café, fit-il ?

— Assurément, répondis-je, ce n'est point du Moka. Et pour lui faire un compliment, j'ajoutai : l'Arabie est heureuse.

— Quand elle n'est point pétrée, répliqua-t-il.

Sur ce lamentable jeu de mots géographique, il y eut un silence un peu gêné.

Sindbad alluma une cigarette et me demanda : que pensez-vous des révélations de lord Roberts ?

— Quelles révélations ?

— Mais celles qui concernent les Belges ! Lord Roberts ne vient-il pas de reconnaître qu'en 1911 une armée anglaise de 150,000 hommes était prête à passer en Belgique ?

— Ce n'est pas une nouveauté, répondis-je. Déjà en 1912, un personnage anglais a révélé le même fait, — à la chambre des lords, si je ne me trompe. Mais alors cette révélation n'a guère ému les journalistes belges. Il n'y a guère que notre ami Zadig qui s'en soit occupé dans le *Journal de Bruxelles*.

— Peu importe, reprit Sindbad. Le point intéressant de l'affaire est celui-ci : Votre gouvernement avait-il sollicité l'envoi de cette armée anglaise ?

— Je ne le pense point, Sindbad. Il n'aurait pu le faire sans violer la neutralité qui lui est imposée, car cette force, lord Roberts l'a dit expressément, était destinée à se porter vers notre frontière allemande; et comme l'Angleterre avait convenu de combattre aux côtés de la France, c'est en belligérants que ces Anglais seraient entrés chez nous. Si nous les avons invités, nous aurions par là-même manqué à nos devoirs de neutres et les Allemands eussent été, *ipso facto*, en droit de nous traiter en ennemis. Il est impossible qu'un gouvernement belge commette cette faute.

— Voilà le point intéressant, dit Sindbad. Les Anglais auraient donc débarqué chez vous sans y être conviés.

Il tira de sa cigarette une bouffée parfumée, puis il reprit : Mais votre gouvernement aurait-il toléré ce débarquement ?

— Je l'ignore, répondis-je.

— Aurait-il le droit de le tolérer ?

— La question est délicate, ami Sindbad. Il me semble que, sans trahir notre neutralité, le gouvernement belge pourrait parfaitement admettre qu'une puissance étrangère au conflit, ayant proclamé sa neutralité, nous envoie des soldats qui nous aideraient à défendre la nôtre également contre tous les belligérants, quels qu'ils soient, qui tenteraient de la violer.

— Mais tel n'eût pas été en 1911 le cas de l'Angleterre. Amie de la France, c'est contre l'Allemagne exclusivement que son intervention se fut produite.

— Cela n'est pas certain, mon cher Sindbad.

— Allons donc, fit-il ! Ne vous moquez point. Lord Roberts a déclaré que l'armée anglaise se serait portée vers votre frontière allemande. Ce n'est pas de là qu'elle aurait empêché les Français de pénétrer sur votre territoire. Elle était destinée exclusivement à agir contre les forces allemandes. Dans ces conditions, en lui permettant d'entrer chez vous, votre gouvernement prenait parti entre la France et l'Allemagne contre cette dernière.

— Permettez, Sindbad ! Si les Anglais...

Il m'interrompit. Je vous concède tout ce que vous voudrez, dit-il. Mais vous ne me ferez pas démorde de ceci. Dans l'état actuel des alliances et des ententes internationales, si la guerre éclate entre la France et l'Allemagne et si les Anglais s'avisent de débarquer chez vous, votre

devoir de neutres vous oblige à leur barrer le passage. Etes-vous en état de le faire? Vous avez pris, dit-on, vos précautions pour empêcher de votre mieux les Allemands ou les Français de traverser votre territoire; pourrez-vous aussi en empêcher les Anglais?

— Ma foi, mon cher Sindbad...

— Je n'ai point remarqué que vos journaux aient envisagé cette hypothèse. Elle est pourtant aussi intéressante... et aussi grave que les autres.

— Où voulez-vous en venir?

— A ceci, qu'il vous faudrait une escadrille de douze ou quinze sous-marins, capables de faire respecter vos côtes et de tenir à distance cuirassés et transports.

— Bon! Nos dépenses militaires et les impôts qu'elles viennent d'entraîner ne vous paraissent pas surinsants?

— Je dis que si vous voulez défendre votre neutralité, il le faut faire efficacement et contre tout le monde. Pour atteindre ce but, quelques sous-marins sont indispensables. Sans eux, vous ne sauriez empêcher les Anglais de débarquer à Ostende ou à Zeebrugge. Mais il y a plus. Ces sous-marins accroîtraient singulièrement l'efficacité de votre défense même contre la France et contre l'Allemagne, car l'une et l'autre ont des flottes de guerre auxquelles, en l'occurrence, ils pourraient faire beaucoup de mal.

— Mon cher Sindbad, vous êtes un stratège étonnant!...

— Épargnez-moi vos sarcasmes. Je soulève une question qui mérite d'être examinée, voilà tout. Je ne suis, je le sais trop, qu'un pauvre arabe, dénué de toute connaissance technique. Sais-je seulement si vos côtes marines à larges bancs de sables vous permettent de faire évoluer des sous-marins? C'est aux techniciens de vous le dire. Mais je veux qu'ils vous le disent. Je veux surtout que l'opinion publique les interroge. Voilà pourquoi je pose la question.

— Sindbad, j'ai grande envie de vous donner des coups.

— Pourquoi, juste ciel?

— Pour que vous puissiez me dire: frappe, mais écoute! Sindbad, vous êtes un Thémistocle arabe pour belges...

— Cela m'est égal. Puisque vous m'écoutez, sans me frapper d'ailleurs...

— Ne nous frappons pas !

—... ce dont je vous remercie, — je vous dirai encore ceci. Tous vos journaux ont donné de copieux comptes-rendus de vos manœuvres militaires. En est-il un seul qui se soit demandé si une escadrille d'aviateurs n'aurait pu empêcher le parti rouge, — l'envahisseur, — de passer la Meuse comme il l'a fait ?

— Sindbad, vous me confondez !

— Riez à votre aise. Les expériences faites dans divers pays ont démontré qu'il est possible à un aviateur de laisser tomber des bombes sur un but désigné. Un groupe d'aviateurs n'aurait-il pu détruire le pont jeté sur la Meuse par l'armée rouge ?...

Riez tant qu'il vous plaira, monsieur le belge ! Je vous donne ma pauvre petite opinion d'arabe. Vous dépensez de gros millions pour la défense de votre neutralité. Eh bien, il me semble que si pour quelques maigres millions de plus, vous vous donniez une douzaine de sous-marins ou de submersibles et sept ou huit douzaines d'avions militaires, vous auriez fait autant pour votre défense qu'avec les grands armements qui vont vous coûter si cher.

Là-dessus, Sindbad-le-Marin alluma une cigarette et s'en alla prendre un bain, me laissant payer les consommations.

IWAN GILKIN.

LES PEUPLES ET LA VIE

Une exposition d'art allemand

L'année 1913 aura été pour l'Allemagne une année jubilaire par excellence. Il est peu de villes où, pour fêter l'anniversaire de l'indépendance, un « denkmal » n'ait été édifié, une statue n'ait été élevée. Et l'élan de cette émulation patriotique s'étendit aux moindres choses de la vie journalière. On pouvait voir aux étalages des grands bazars berlinois des joujoux jubilaires et jusqu'à de l'eau de Cologne décorée de cette épithète. Il y eut donc, il devait forcément y avoir, une exposition jubilaire. Ce fut l'art qui en profita. Vers le mois d'avril dernier, une « Kunstausstellung » s'ouvrit dans les vastes galeries de l'« Alt Moabit ». Ce bâtiment, sans beauté

d'ailleurs, abrite de tradition les grands Salons d'art de Berlin. On ne pourrait songer à le comparer à l'élégant édifice qu'est à Paris le Petit Palais. Il y a entre ces deux constructions, destinées au même but, la différence qui sépare les deux capitales.

Donc, Berlin eut, cette année, sa grande exposition d'art. Grande est le mot, puisqu'elle comprenait une centaine de salles. C'est là qu'on avait réuni les œuvres des artistes les plus représentatifs de la peinture allemande au cours des derniers vingt-cinq ans qui viennent de s'écouler. Nous ne songeons pas à nous livrer ici à une critique détaillée de ces œuvres, car la plupart de nos lecteurs ne visiteront pas ce Salon, sans doute, mais la visite que nous avons faite à cette exposition nous a suggéré certaines réflexions que nous allons reproduire ici.

L'amateur d'art français et belge ne parcourt pas un Salon allemand sans éprouver, dès les premières salles, une impression d'étonnement. Il se sent dans un domaine d'étranger. Dérouté d'abord, il ne tarde pas à porter sur la majeure partie des œuvres des jugements parfois excessifs, et ces jugements sont très souvent défavorables. La brutalité ou le manque d'harmonie du coloris le choque; le choix des sujets l'inquiète également. Du romantisme, du symbolisme, des allégories souvent compliquées, dans des aspects de campagne violents, voilà ce qui sollicite son attention, et instinctivement il se prend à regretter les bons paysages flamands et wallons dont il critiquait l'abondance dans son pays.

Comme tous les jugements, inspirés par la passion ou par le simple énervement, ceux-ci sont injustes. Il faut, pour sentir, je ne dis pas pour aimer, l'art allemand, pénétrer l'âme et la pensée du peuple qui le produisit, connaître l'aspect du pays, c'est-à-dire les modèles de nature qui s'offrirent constamment à la vue de ses peintres, et dont ceux-ci s'imprégnèrent. Peut-être alors n'accordera-t-on pas encore une place éminente à cet art, mais il est certain que sa sincérité paraîtra évidente.

On a dit souvent que les peintres allemands n'avaient pas le sens de la couleur, ce qui équivaut à dire qu'ils ne sont pas vraiment peintres. L'accusation était grave mais elle ne manquait pas de justesse. Il suffisait pour partager cette opinion de s'arrêter quelque temps dans le compartiment du Salon berlinois réservé à un des artistes alle-

mands actuellement le plus en vue, à M. Franz von Stuck. Il y a peu de grandes expositions d'art germaniques où l'on ne puisse voir une ou plusieurs productions de ce peintre, et ses ensembles ne sont pas rares. C'est par excellence ce qu'on est convenu d'appeler de la peinture littéraire. La couleur que nos artistes aiment par dessus tout, et cela non sans raison, est ici sacrifiée, ou plutôt elle le paraît, tant ses harmonies nous semblent discordantes. Pourtant M. Franz von Stuck a acquis dans son pays et à l'étranger une telle renommée qu'il ne peut nous être indifférent. Il retient d'ailleurs notre imagination. Il s'impose à elle et la captive. Mais c'est de notre imagination plutôt que de notre œil qu'il s'empare. Sans doute, l'influence de Boecklin se fait sentir chez ce peintre, mais le maître bâlois avait parfois, en dépit de ses violences de couleur, des harmonies séduisantes quoiqu'audacieuses. M. Franz von Stuck a conservé toutes ces audaces. L'artiste était représenté à Berlin par une cinquantaine de toiles, c'est plus qu'il n'en fallait pour l'apprécier. La plupart étaient connues. On revoyait les fameuses allégories du *Péché*, de la *Peste*, la *Salomé*, la *Suzanne au bain*. Une des plus caractéristiques était l'*Amazone blessée*, représentant une de ces guerrières abritée derrière son bouclier et étanchant le sang qui coulait d'une large blessure au sein droit. Une autre composition, le *Corège des Bacchantes* nous montrait tout ce que le peintre doit à Boecklin, le romantisme de la composition et la violence du coloris, car les artistes allemands sont restés à notre époque encore des romantiques. Mais leur romantisme n'est pas le nôtre; il se mélange, à plus forte dose, de mysticisme et de symbolisme. Il faut le reconnaître, l'Allemagne a subi dans sa littérature et dans son art l'influence de la France, mais la pensée contemporaine a pris chez elle une forme nouvelle, ou plutôt elle s'est assouplie à certaines formes préexistantes. Il ne serait pas difficile de suivre encore la trace des conceptions d'un Altdorfer, d'un Cranach, d'un Albert Dürer dans les productions des peintres contemporains sous le revêtement du symbolisme moderne que l'Allemagne reçut de l'étranger.

D'autre part, quand nous examinons un paysage composé par un peintre allemand, nous devons nous rappeler que non seulement l'atmosphère de ce pays n'est pas

la nôtre, si préparée à la reproduction plastique, mais encore que la nature en est différente. Il faut avoir parcouru l'Allemagne du Nord au Sud pour se faire une idée de la variété, ainsi que de la violence de ses paysages. On peut dire que notre Campine, aux aspects de mélancolie, se prolonge à travers une grande partie de la Germanie du Nord, jusque vers les côtes de la Baltique, revêtant en de certains points un caractère sauvage, presque fantastique. En parcourant la région du Harz, on s'imagine aisément qu'on en ait fait jadis le repaire des sorcières et des mauvais esprits, tellement ces montagnes vous donnent une impression de rudesse et de mélancolie. Au Sud de Hambourg s'étend la fameuse lande de Lunebourg, la *Luneburger Heide*, où la bruyère, poussant entre les pierres, prend un aspect de désolation qui donne, à la nuit tombante et aux approches de l'hiver, une sensation d'effroi. Mais quand la bruyère fleurit, à l'époque du printemps, ces immenses solitudes se transforment en un vaste jardin bigarré de couleurs tellement séduisantes pour l'œil des peintres qu'une colonie d'artistes formant bientôt école s'est installée à Worpsswede, en pleine bruyère. Ne nous étonnons donc pas de retrouver sous le pinceau des peintres allemands l'évocation de ces campagnes tout à la fois si mélancoliques et si séduisantes. Ne nous étonnons pas des vertes prairies émaillées de fleurs, coupées de bouquets d'arbres, sites chers à Boecklin et à ses disciples, c'est un paysage de Souabe et de Bavière; ne soyons pas surpris de voir si souvent figurer sur leurs toiles quelque aspect de bois, au caractère étrange, c'est la grande forêt d'Allemagne qui parle au cœur même de l'artiste. Ainsi se retrouvent dans les œuvres des peintres les particularités de la rude nature qui les environne. Des plaines arides et couvertes de bruyère, de vastes étendues de bois, des prairies verdoyantes et désertes inspirèrent les peintres d'Allemagne au même titre qu'un doux paysage de l'île de France inspira ceux de ce pays.

Il est certain cependant que le mode d'interprétation ne fut pas identique. Il y eut chez les artistes allemands une vision moins sensible que dans les pays de grande tradition artistique. On pourrait dire que voyant moins fortement, la pensée devint dominatrice, et l'idéalisme que l'on remarque si souvent dans les productions de l'art contemporain ne serait que le résultat de cette évidente infériorité visuelle.

Cependant l'Allemagne posséda au dernier siècle trois peintres de race, dignes des grandes nations artistiques. Ceux-ci étaient représentés à l'exposition jubilaire. On eût voulu leurs œuvres plus abondantes encore, puisqu'ils furent vraiment les maîtres; ces trois peintres sont : Lembach, Leibl et Menzel. Le grand portraitiste Lembach est peut-être celui que l'étranger connaît le mieux. Pour apprécier Leibl, le peintre des paysannes bavaroises de Dachau, il est nécessaire de connaître les musées de Munich et de Berlin. Quant à Menzel, la Galerie nationale de Berlin peut seule en donner une idée précise. Ces artistes furent de vrais peintres, sachant faire vivre la couleur sur leurs toiles, aimant cette couleur pour la joie qu'elle procure, pour les symphonies qu'elle évoque si puissamment. L'attention est depuis quelques années attirée sur deux peintres bavarois, MM. Leo Putz et Fritz Erler. M. Leo Putz a voulu rendre la couleur d'après des procédés orientaux, et les amateurs d'art qui ont vu l'ensemble que ce peintre exposa à Venise suivent avec curiosité les étapes de ce talent original.

Plusieurs salles avaient été consacrées à l'architecture dans les galeries de l'exposition jubilaire. C'est que mieux encore que dans les arts plastiques, les Allemands ont exercé une influence dans ce domaine. Les nouveautés des architectes germaniques n'ont pas encore acquis droit de cité dans les pays latins, où l'on s'accorde généralement à condamner la lourdeur des formes et le pédantisme irritant. Mais nous ne connaissons le plus souvent à l'étranger que des produits d'exposition, et ceux que l'Allemagne nous révéla aux world's fair de Bruxelles et de Gand méritaient souvent les critiques dont ils furent l'objet. Disons à ce propos que ces critiques ont été formulées également par des journaux allemands, et tout récemment encore la *Gazette de Cologne* regrettait que ce furent presque exclusivement des spécimens de cet art barbare et cyclopéen qu'on vit figurer aux expositions allemandes à l'étranger.

Mais il y a une autre architecture dans l'Allemagne contemporaine. Je crois que les conceptions de M. Gabriel von Seidl échapperaient à l'épithète de barbare qui fut si souvent jetée à la face des architectes allemands. Celles-là s'inspirent des traditions du pays, de la Bavière surtout, et s'il n'est pas question, pour cette raison même, de

l'exporter, les gens de goût peuvent l'admettre sans hésitation. Les grandes constructions que MM. Cremer et Wolfenstein ont imaginé pour la principale maison de Tietz n'ont rien qui puisse nous choquer. La note est nouvelle, l'esprit qui a présidé à leur création est pratique. Ces bâtiments sont modernes, parce qu'ils répondent aux besoins de l'homme moderne. Et c'est là, la meilleure formule qu'on puisse trouver, à mon sens.

On a beaucoup restauré en Allemagne en ces dernières années. La restauration semble d'ailleurs un art tout germanique. On restaure les châteaux comme on restaure les tableaux, et l'on sait avec quelle maladresse ces opérations sont trop souvent exécutées. Il suffit d'avoir visité certains châteaux célèbres pour s'en rendre compte. La Burg de Gosslar et la Wartburg d'Eisenach sont des exemples frappants de ces restaurations. Dans le site admirable qui domine la petite ville d'Eisenach, l'admirable demeure qu'habita Sainte-Elisabeth de Hongrie et où se déroula la fameuse guerre des chanteurs, constituée un des plus curieux vestiges du passé. On eut souhaité que les travaux nécessaires à sa conservation aient été exécutés avec un soin pieux, laissant aux pierres la marque des siècles dont elles avaient été les témoins. On s'indigne de voir que tout a été « remis à neuf », que tout est brillant et poli, comme si l'édifice datait d'hier. La « kemenate » charmante qui garde le souvenir si intime d'Elisabeth de Hongrie a été recouverte de mosaïques éblouissantes, et sur une des fresques où un artiste naïf avait jadis retracé les détails du départ de la croisade, le visiteur remarque avec étonnement le profil de Guillaume II voisinant avec les hiératiques visages des chevaliers moyen-âgeux. Or, nous avons vu figurer à l'Exposition de Berlin des reconstitutions de ce genre, lourdes et malhabiles. Combien nous leur préférons d'autres plans de restaurations que nous vîmes figurer à des expositions d'architecture française, où l'auteur s'inspirait uniquement des traditions que le passé nous avait laissées. Il est vrai que des fautes ont été commises dans tous les pays en cette matière, aussi serait-il injuste d'adresser aux architectes allemands des reproches trop sévères. N'oublions pas qu'il s'agit ici d'art officiel, c'est-à-dire dépendant, et par là même secondaire.

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

Hector CHAINAYE

Orateur fougueux, écrivain délicat, wallon fervent, tel fut Hector Chainaye, qu'un mal impitoyable vint de ravir non seulement à l'affection des siens, mais encore à l'estime de ses confrères. Il eut une destinée étrange et quelque peu décevante. Jeune liégeois aux longs cheveux blonds, il vint tôt se jeter à Bruxelles dans le mouvement littéraire. Il y fit paraître une revue alerte et frondeuse que les lettrés ne peuvent avoir oubliée : *La Basoche*, qu'il dirigeait avec Charles de Tombeur et quelques autres confrères, presque tous disparus. Accueilli dans le groupe des *Jeune-Belgique*, remarquablement doué pour la littérature, il publia *L'Ame des Choses*, petit recueil de poèmes en prose, œuvre délicieuse qui est d'un écrivain sensible et pénétrant.

Hector Chainaye, tandis que d'autres interrogent leurs nerfs, leur âme ou leur cœur, tandis que la plupart des poètes entretiennent l'humanité entière de leurs vagues petits bobos sentimentaux, se préoccupa de faire parler, comme Lamartine, les « objets inanimés », dont on peut se demander s'ils ont une âme qui nous force à penser et à souffrir. Il sut exploiter cette poésie raffinée de l'observation émue des moindres aspects de la beauté ; il eut, pour exprimer les sensations et les impressions que la vie emprunte sans cesse aux mille riens qui lui forment son décor, non seulement des mots caressants ou précieux, mais encore des phrases harmonieuses et bien pensées. C'était un de ces artistes comme on en rencontre peu et dont la sensibilité s'unit intimement à tout ce qui peuple l'atmosphère ambiante de leur moi. Une mélancolie tempérée par un sourire qui se refusait à désespérer, une mélancolie de l'optimisme obstiné — si je puis ainsi m'exprimer — flottait au-dessus de toutes ses petites proses, châtiées, musicales, d'une littérature très pure et très personnelle. Certes, pour que cette œuvre déterminât

une influence sur les travaux futurs d'Hector Chainaye, il eût fallu la voir continuée. Trop mince, en vérité, sa plaquette *L'Ame des Choses*, aujourd'hui introuvable, n'apparaissait point encore dépourvue de toutes ces influences auxquelles les poètes débutants échappent si difficilement; on sentait, à lire ses petits croquis stylisés, ses légères notations d'un très vif impressionnisme, ses menues réflexions plus ou moins sentimentales, que le souvenir de Baudelaire, d'Houssaye, et peut-être de Barbey d'Aurevilly et de Villiers de l'Isle-Adam n'avait point cessé d'enchanter la fraîche imagination de l'auteur. Mais cette imagination s'abandonnait à des trouvailles exquisées d'inspiration, et, peut-être faudrait-il regretter qu'Hector Chainaye, dont les débuts littéraires étaient si prometteurs, étouffât en lui les appels des Muses, les tentations des chimères poétiques.

Car Chainaye fut absorbé par la vie journalistique. Il fit partie de la rédaction de *l'Indépendance Belge*; il fut attaché à *l'Etoile Belge*; il donna des chroniques à *La Meuse*, au *Petit Bleu* et eut même le courage de créer à Bruxelles un organe quotidien du parti libéral. Avec son frère, dont le pseudonyme « Champal » demeure très sympathique, ne fonda-t-il pas la *Réforme*? Ce journal eut un instant, assez court il est vrai, où la chance parut devoir lui sourire. Hector Chainaye avait pour ainsi dire cessé d'écrire; il se consacrait presque entièrement à la tâche ingrate de l'administration de son journal; il s'y dépensa moralement et physiquement; la lutte, les cinq années de combat difficile, pénible, pendant lesquelles les Chainaye tentèrent l'impossible pour maintenir la *Réforme*, pour la sauver du naufrage irrémédiable, furent une période angoissante où Hector Chainaye et son frère durent sacrifier le meilleur de leurs forces avec un courage toujours résistant. Hélas! la *Réforme* succomba, tuée par la misère, mais, c'est égal, nul ne peut l'avoir oubliée et l'on se rappellera toujours les « éditions spéciales » à peu près quotidiennes de ce journal dont l'agonie fut si malheureuse, et si longue.

La *Réforme* morte, Hector Chainaye, à une époque où personne ne paraissait encore croire à la possibilité du mouvement « wallingant », se lança à corps perdu dans une campagne « pro wallonia » dont il n'aura cessé d'être

l'un des chefs qu'à l'heure même de sa mort. Il mit au service de la « *cause wallonne* », ou du moins de ce qu'il entendait par ce terme, son éloquence naturelle, très chaude, très entraînant et il alla, portant la semence qu'il avait choisie, de « meetings » en « meetings », de congrès en congrès ; il pouvait se flatter d'avoir amené la lutte entre wallingants et flamingants à son paroxysme ; il ne reculait pas devant les mesures radicales ; il fut longtemps considéré comme un fauteur de désordres spirituels, mais petit à petit, son influence grandit ; à l'aide de son journal de combat *La Lutte Wallonne*, il frappait dur sans jamais établir de distinction entre ses amis ou ses ennemis...

Personnellement, fidèle à mes opinions, je ne puis que regretter cette influence grandissante que s'était assurée Hector Chainaye — en 1910, à Bruxelles, comme « candidat wallon », il obtint quatre mille voix — ; Wallon, je n'ai jamais eu l'idée de renier mes origines et je garde à mon clocher natal du pays de Chimay une affection sincère et inaliénable ; mais j'ai vécu longtemps en pays flamand ; j'ai vu de très près les « flamingants » ; j'ai suivi les idées wallonnes ; et, à cette heure, je suis à me demander où nous mènent ces querelles, souvent puérides de part et d'autre, entre wallingants, flamingants, partisans de la culture française, etc... Nous en sommes arrivés, en Belgique, à rougir de l'épithète « belge », et, ma foi, je crois que depuis quelques mois les wallingants se montrent encore plus intransigeants, plus fiévreux que leurs prédécesseurs, les flamingants ! En tous cas, j'ose espérer que le peuple belge, dont le sens pratique est si souvent en défaut, saura, au moins une fois, s'en servir convenablement, et, ne fût-ce que par « intérêt », refusera d'obéir à ceux qui, des deux côtés de la barricade, essaient de l'entraîner à des excès. L'intérêt de notre pays nous commande de trouver un terrain d'entente.

Aussi bien, nombreux sont ceux qui admirent en Hector Chainaye le wallingant ! Je ne suis pas de ceux-là, et, tout en reconnaissant les qualités de cet homme de combat, de cet homme ardent et fougueux, je déplorerai toujours de lui avoir vu prendre une attitude aussi nettement wallingante.

Que va faire la « Ligue Wallonne », maintenant qu'elle

a perdu son meilleur champion, celui qui était atteint d'une « phobie » spéciale : la haine du flamand ? Qu'elle tâche donc de mettre à sa tête le plus redoutable des critiques, celui qui possède sans conteste la science universelle (voir surtout grammaire et syntaxe), celui qui fait trembler devant lui tous les écrivains de Belgique, Léopold Rosy, enfin, le directeur du *Thyrse*. Si jamais il met sa plume acérée au service de la Wallonie, alors, Flamingants, résignez-vous : vous êtes f...ichus !

PÉGOU

Un homme, pour la première fois, a volé la tête en bas... et ne s'est rien cassé. Pégoud a réalisé ce prodige, ce miracle.

L'aéroplane ! Les voyages au long cours (Brindejonc des Moulinais, Guilbaux, après Beaumont, Garros et d'autres, nous l'ont prouvé) sont devenus très réalisables. Ils ne pourront que se faciliter de plus en plus ; les sauts prodigieux, les sauts dans l'espace, en hauteur, par-dessus campagnes, villes, montagnes et nuages — Bider l'a démontré — sont possibles ! Ah ! le rêve de Théodore de Banville décrivant le clown qui avait pris un tel élan que son tremplin l'avait envoyé se perdre dans les étoiles, ce rêve en est-il encore un ? L'heure approche de plus en plus, où, par son audace, par sa volonté mise au service de la science, l'homme aura définitivement conquis les sentiers de l'espace : la Sophie et l'Emmeline vicieuses de la *Méphistophéla* de Catulle Mendès, ces fillettes sensuelles et anormales, qui, vers leurs quatorze ans, formaient le mystique projet de s'en aller au ciel, se promener tout le long de la *Voie lactée*, ne pourraient-elles pas, bientôt, réaliser leur vœu ?

Nous nous extasions devant la hardiesse d'un Pégoud. Petit à petit, des exploits du même genre deviendront quotidiens ; ils se banaliseront ; on ne citera plus que pour mémoire ceux qui les accompliront ; on finira par ne plus y songer, par ne plus y prêter d'attention. Voyez, quand Santos-Dumont, le premier, parvint à se soutenir pendant quelques secondes au-dessus du sol, ce fut du délire par tout l'univers ; l'enthousiasme fut débordant ; aujourd'hui, c'est à peine si nous prenons garde à la nouvelle qu'un

aviateur a volé pendant autant de minutes. Ainsi s'éprouve notre sensibilité. Nous exigeons de plus en plus fort. L'inimaginable, l'inattendu, l'extraordinaire seuls parviennent encore à nous émouvoir. Et c'est prodigieusement humain, cette paresse qui s'empare de notre être, qui nous calme peu à peu devant les plus grandes preuves du courage et de la vitalité des hommes.

On n'a jamais tant déploré la faiblesse, la décadence, l'avitilissement des races. Et, précisément, notre époque est celle des plus invraisemblables prouesses. L'homme domine les éléments. Il s'en joue. Il les dompte et quand il ne peut les courber sous sa force, il prend son élan, bondit, plane par dessus eux, fait des voltiges dans l'espace, se rit du vent et de ses rafales, et, plus fort que les éléments, accomplit des merveilles d'audace en souriant noble et confiant.

On dit : « Ce Pégoud est un fou ; il se tuera ! »

Soit, il mourra peut-être. Mais s'il craignait l'accident, s'il y pensait, il ne risquerait plus l'aventure de la pirouette dans l'espace. Toute religion exige des sacrifices. Il n'y a que la foi qui aide et qui sauve. La témérité des uns prépare la voie au courage des autres. Il y a des hommes à qui l'héroïsme quotidien ne suffit pas. Il leur faut l'héroïsme extraordinaire. Ces hommes-là sont les précurseurs ; toute idée, toute force, toute conquête, tout triomphe, qu'il soit scientifique, artistique ou sentimental, demande une avant-garde et des victimes résignées. Et ce qu'il y a d'admirable chez un Pégoud, ce n'est pas qu'il défie le hasard et la mort ; non, c'est sa confiance, sa foi qui le soutient et lui persuade que, même la tête en bas à plusieurs centaines de mètres d'altitude, il ne peut pas tomber ; il ne veut pas choir, et il a la certitude qu'une chute est impossible.

La confiance en soi est souvent la plus haute vertu des hommes.

MAURICE GAUCHEZ.

PARIS ET LES PARISIENS

Avant nous, d'autres Belges sont allés puiser la sagesse et poursuivre les plaisirs à Paris; beaucoup s'y sont divertis et quelques-uns y ont fait fortune; certains ont tenté de fixer, sur des pages vierges, les spectacles qui les ont retenus. Je m'efforcerai d'imiter ces derniers; je vous mènerai de préférence aux endroits que j'ai fréquentés, non pas que le choix de mes distractions et de mon travail soit toujours judicieux, mais j'estime que l'on parle moins mal de ce qu'on connaît que de ce qu'on ignore. A votre intention, j'ai rafraîchi ma mémoire et j'ai teinté mon esprit d'une philosophie indulgente et facile; j'ai relu quelques pages de Montaigne, ce qui m'incite au scepticisme et à l'indulgence; j'ai fréquenté Sacha Guitry dans l'espoir de vous faire sourire et je viens de parcourir *Auteurs, Acteurs, Spectateurs* parce que Tristan Bernard est orné d'une belle barbe fluviale qui plaît aux femmes.

Vous m'excuserez, ami lecteur, si je vous conduis, pour nos débuts, en des lieux qui se recommandent plus par leur pittoresque et leur allure libre que par leur décence et leur moralité. Si vous m'y autorisez je vous escorterai peut-être, un jour, au faubourg Saint-Germain, à la Sorbonne, ou à l'Elysée. Aujourd'hui je vous prie de bien vouloir m'accompagner rue Pigalle où j'ai fait une station que Willette approuverait sans doute. Du reste, des sentiments honorables m'ont guidé. Quelques poètes et une poignée de rapins avaient célébré récemment la mort de Montmartre. Or, ayant appris par un article très documenté du *Temps*, que le décédé se portait à ravir, j'ai cru nécessaire de m'assurer de cette agréable résurrection. Comme aux temps déjà lointains où l'immortel Maurice Donnay s'exhibait dans le cabaret du gentilhomme Salis, la Butte Sacrée est restée l'Olympe de la France. Des noceurs y savourent le nectar; comme Orphée, des chansonniers y accordent leur lyre et de jeunes femmes, telles des déesses, s'y dévêtent avec complaisance.

De nombreuses autos stationnent devant un restaurant où deux globes électriques projettent de longues ombres pâles sur une façade grise. Un chasseur ouvre noncha-

lamment les portières en coulant un regard furtif, où pétille une flamme, vers deux dames qui répondent d'un clin d'œil. Au premier étage, des hommes et des femmes entassés, pressés, serrés, vautés le long du mur sur des banquettes de velours grenat, contemplant un nègre qui exécute avec brio un *quick-step* compliqué, en montrant ses dents blanches serties dans des gencives luisantes. Une jeune Espagnole lance une fleur que le virtuose ramasse sans s'interrompre, il plisse les paupières et dilate ses lèvres en un sourire stupide et barbare. Personne ne parle; les hommes et les femmes ne se touchent pas. A peine hument-ils le champagne qui déborde des coupes. Les garçons circulent en effaçant leur corps, afin que les spectateurs attentifs ne perdent aucun geste des danseurs qui évoluent maintenant, lentement, collés l'un à l'autre; leurs visages penchés se frôlent. Des gitanes et de petites Anglaises aux yeux bleus limpides de babies, restent immobiles et silencieuses à côté d'hommes qui ne serrent pas même leurs doigts ensanglantés de carmin... La danse les possède et les grise tous, les amateurs, les dilettantes et les pauvres petites professionnelles même. Parfois pourtant, fidèle à la tradition montmartroise immuable ainsi qu'un protocole, un chanteur les interrompt. Serré dans un smoking trop étroit dont le dos brille, il nous débite d'une voix molle quelques chansons sentimentales qu'un geste conventionnel et affecté accompagne. Et les soupeurs écoutent impatients et les femmes clouées à leurs banquettes balancent leur torse en mesure. Au dernier couplet, le public ne répète pas le refrain final et le pianiste, sans intervalle, sans s'essuyer le front qui ruisselle, enchaîne et reprend le rythme de la valse lente ou du tango voluptueux. Les danseurs dont la tête tourne voient zigzaguer les garçons et les tables leur paraissent dans un équilibre problématique...

A l'écart, un vieillard jovial embrasse une jeune femme souriante et passive, mais personne n'observe les amoureux dont les doigts s'enlacent et dont parfois les lèvres se touchent.

A l'heure où le ciel se teinte, quand une lumière imprécise et rosée filtre par les fentes des stores et fait pâlir les ampoules électriques, des danseurs se trémoussent encore et des soupeurs fatigués, les yeux ternes, le teint terreux, contemplant hébétés et grisés, des couples qui

tournent sans arrêt, enlacés, essoufflés et heureux. Ils goûtent une volupté imprécise qui les enveloppe et les berce comme le ferait un rêve... Dans la rue les globes électriques se sont éteints; un jour net et blanc accentue les lignes des façades. Des charrettes passent; des cochers harassés, las d'attendre, fouettent leur cheval ankylosé et s'en vont vers La Villette ou Montrouge qui se réveillent. Et, derrière les rideaux tirés, des hommes et des femmes tournent toujours...

Comme les belles madames qui se pavant à Deauville, à Ostende, à Aix ou à Vichy, les petites bonnes femmes de Montmartre s'affolent, s'amuse, se grisent de rythme et de musique. Durant quelques nuits, elles oublient les soucis de la dure existence et les désillusions de l'amour. La plupart ont voulu vivre leur vie et elles ont abouti à la prostitution veule, sans joie et sans luxe. Mais le tango enthousiasme les petites péripatéticiennes graciles et miséreuses et leur rend le cœur sensible des grisettes qu'aima Murger.

Pourtant il n'est pas sans danger de s'imaginer, fût-ce une nuit, que la vie est un songe. Toutes les embûches guettent les femmes isolées: l'apache qui les ensorcelle par l'amour et les contraint par la violence, et aussi les agents qui traquent les pauvres filles, en arrêtent d'innocentes et de coupables. Ils les empilent dans l'immonde « panier à salade » qui roule le soir dans les rues silencieuses, vers Saint-Lazare. Un enterrement vous serre moins le cœur que ce convoi nocturne. La voiture cellulaire dévale au grand trot, ébranle les façades des maisons endormies où règne le bonheur; elle emporte pêle-mêle, entassées, empilées, des femmes qu'aucune honte n'émeut plus, qu'aucun geste n'effraie, jointes à de pauvres filles craintives dont une impitoyable machine administrative va briser la vie.

Des policiers avides d'avancement ont multiplié les faux témoignages; ils ont falsifié les rapports, semé le déshonneur, brouillé des familles, exécuté des victimes. Le scandale monte comme une marée et remplit Paris d'un malaise qui confine à la terreur. Le peuple est troublé et inquiet, car il croyait à la justice des tribunaux et à l'infailibilité des agents; or, il voit s'effondrer un dogme. A Paris comme à Londres, comme en Belgique, le képi ou le casque symbolisent la discipline et l'auto-

rité. Un policier en bourgeois n'est évidemment qu'un médiocre symbole, qui n'aurait guère inspiré Mallarmé ou Verlaine. Cependant les gardiens de l'ordre ont eu tort de rédiger des rapports erronés et d'affirmer sur l'honneur que certaines dames pratiquaient un racolage éhonté quand elles respiraient le soir, en toute innocence, les miasmes du boulevard de Clichy. D'autres personnes ont été accusées de vol, quand, éblouies et subjuguées, elles admiraient les marchandises que les successeurs de M. Chauchard exposent avec le bon goût qui les caractérise. Peut-être les agents ont-ils rendu service à toutes ces victimes innocentes en préservant les unes des embûches de la rue, et les autres des tentations des grands magasins?

Cependant cette conduite fut réprouvée par tout le monde et la presse partagea l'avis de ses lecteurs; chacun prenait un malin plaisir à se gausser des hommes qui détiennent une parcelle de cette autorité dont la part la plus large échet récemment à M. Hennion, préfet de police. Vous n'ignorez pas, qu'il y a un an environ, M. Hennion remplaça M. Lépine, lequel(éreinté par un labeur ininterrompu, écrasé autant par la responsabilité que par sa popularité bruyante, est allé se reposer sur les bancs de l'hémicycle parlementaire. Lorsqu'il quitta le quai des Orfèvres, les journaux lui tressèrent des guirlandes et ses subalternes versèrent des larmes de désespoir. Jamais, affirmait-on, malgré ses capacités, son activité et son adresse, le nouveau préfet de police ne conquerra l'amour de la capitale; jamais il n'ensorcellera les Parisiens qui acclamaient Lépine comme un monarque. Et voici qu'éclate le scandale, meurtrier comme la calomnie. L'ancien préfet couvrait ses agents malgré leurs erreurs ou leurs fautes et Paris admirait sa vigueur et son courage. Le nouveau préfet préconise une autre méthode; il blâme ses subalternes et les livre aux vindictes de la foule. Chacun le félicite d'inaugurer une ère d'équité et de préférer l'auréole du juste à la gloire rouge du tyran.

Maintenant, il ne me déplaît pas de tirer une moralité approximative de ces événements regrettables: en France, la foule protège et aime les hommes en place et elle brûle volontiers les idoles qui ne s'imposent plus ni par leurs foudres ni par leurs miracles. Tels les deux rivaux de la

préfecture, les gouvernements ont toujours eu le choix entre la justice et la tyrannie, entre la cruauté et la flatterie. Le peuple a versé son sang, il a brûlé et saccagé, la noblesse a été décapitée et l'on a démoli la Bastille. Finalement la tyrannie a toujours triomphé; seulement parfois, pour mieux asservir une nation assoiffée d'idéal, elle a revêtu le masque de la justice, et les hommes, avant qu'ils ne fussent désillés, se sont imaginé que la bonté régnait sur le monde.

Une pareille illusion semble aveugler M. Hennion. Dans sa candeur et sa gloire naissante, il s'imagine que son autorité, qui s'étend sur Paris, est plus fertile et plus grande que celle de Dieu même. Non content d'admonester ses subalternes et de leur enseigner les vertus chrétiennes, plus indispensables à un policier qu'à tout autre mortel, il vient d'élaborer un nouveau règlement dont il attend des résultats invraisemblables. Le but qu'il poursuit s'impose par sa noblesse, sa grandeur et sa naïveté. Entre autres, M. Hennion se propose « de relever le niveau intellectuel de ses agents, de substituer à l'exécution passive des règlements en vigueur un esprit intelligent d'initiative et une conscience élevée de leur fonction ».

Afin de réaliser immédiatement ces ambitions qui décèlent une noble âme, le préfet vient de diviser la capitale en huit districts qui « auront chacun à leur tête un commissaire divisionnaire », car les districts de M. Hennion possèdent parmi beaucoup d'autres avantages celui d'être agrémentés d'une tête! Ces commissaires seront dirigés par M. Mouton à qui incombera évidemment la surveillance des... brebis galeuses de la préfecture. Je passe sous silence quelques autres modifications, non pas qu'elles puissent vous choquer par leur indécence, mais parce que leur caractère technique et administratif engendre un funeste ennui. Par ces simples réformes, le seul maître, après Dieu, de la préfecture de police, espère empêcher les rivalités de service; on perdra, paraît-il, moins de temps en paperasserie et en formalités; les responsabilités seront définies; enfin le plus cher vœu des contribuables sera exaucé, car le préfet de police a choisi une simple et noble devise: « *Le maximum de résultats avec le minimum de dépenses.* »

Cette belle parole lui a ouvert le jardin parfumé de la

popularité. Si les Parisiens ne s'égosillaient pas à acclamer M. Poincaré, ils s'écrieraient: Vive Hennion, comme jadis ils hurlaient: Vive Lépine!

Si je vous ai entretenu, trop longuement peut-être, des rêves, des réformes et des scandales de la police parisienne, c'est qu'il me semble qu'aucun citoyen, même des plus honnête, n'a pas le droit de se désintéresser des agissements des gardiens de la paix. Personne en effet ne peut jurer de mourir innocent et pur. Si par hasard quelqu'un de nous songeait à imiter le joyeux Deperdussin, il aurait, dans ses ennuis, la consolation de se dire que l'agent qui l'appréhende n'a pas les mains blanches...

Cependant, dans une ville trépidante, grouillante et fiévreuse comme Paris, d'autres événements sollicitent l'attention. Parmi ces derniers, je ne citerai pas l'apparition d'*Yvonic*, la nouvelle pièce que M. Ferrier vient de nous donner au Théâtre Français. Afin de perpétrer cet acte honorable, le digne auteur s'est associé à sa fille Jeanne. Cette collaboration filiale a ému la critique et l'a incitée à l'indulgence; car les spectateurs des « générales » qui ne pratiquent aucune des vertus chrétiennes, et la chasteté moins que toute autre, ne sont pas mécontents lorsqu'un confrère leur offre un exemple réconfortant et leur arrache une larme. Quand ils rencontrent sur la scène des personnages plus propres que ceux qu'ils croisent dans les couloirs, ils se réjouissent de cette revanche de la fiction sur la réalité; comme certains leur reprochent des mœurs dissolues, ils applaudissent des deux mains au triomphe du bien. S'ils sont incapables de pratiquer celui-ci, du moins nous prouvent-ils qu'ils sont aptes à le comprendre. Au théâtre, un critique blâmera les actions malhonnêtes ou serviles, dont il donne lui-même l'exemple. Aussi, jugez de l'émotion qui dut étreindre le public, clairsemé il est vrai, et où l'attraction qu'exerce Deauville avait fait d'effroyables ravages, quand une jeune fille digne d'estime et de foi avoua avoir mis au monde un enfant auquel sa propre mère avait donné le jour. Beaucoup de complications obscurcissent ce quiproquo sentimental; cependant, avant la chute du rideau, l'auteur éclaire sa lanterne, et la salle est aussi émue de l'aveu final et nécessaire de la jeune fille, que de son mensonge héroïque. M. Ferrier, ayant composé déjà

cent trente-quatre pièces au cours de sa carrière fructueuse et longue, les spectateurs ont supposé qu'un dramaturge aussi expérimenté ne pouvait plus nous offrir qu'un chef-d'œuvre; ils ne se sont pas trompés: *Yvonic* est le chef-d'œuvre de M. Ferrier.

M. Abel Hermant, lui, a profité des dispositions favorables de ses confrères pour nous annoncer une nouvelle comédie qui passera au début de la saison prochaine, comme un météore flamboyant, sur la scène du Théâtre Marigny. Quelques personnes s'étonneront sans doute que M. Deval, qui monta la saison dernière au Théâtre de l'Athénée, une pièce qui rapporta plus de gloire à l'auteur, que d'argent au directeur, débute cette année, sur l'autre scène qu'il dirige, par la production d'un dramaturge aussi malchanceux. Mais ceux qui sont initiés aux bruits de coulisses et les privilégiés qui fréquentent ces solennités appelées répétitions générales (sans doute, parce que l'on y répète généralement les mêmes facéties et souvent les mêmes pièces accommodées à la sauce de l'année par les mêmes auteurs et les mêmes actrices), ces habitués ne s'étonneront pas de la réception de la nouvelle pièce. En effet, durant tout l'hiver dernier, le directeur a partagé la limousine du père du Cadet de Coutras. Cette auto n'augmente pas le talent de M. Hermant, auteur de romans savoureux qui serviront à l'édification de nos petits-fils; mais la destinée de ces écrits, sinon leur succès, est peut-être influencée par cette limousine familière, confortable et spacieuse, d'un type récent, et dont la carrosserie noire est zébrée de lignes jaunes qui imitent la paille à s'y méprendre.

Pendant que M. Poincaré est acclamé à Sampigny, pendant que l'agent du Lloyd cherche à Vienne les perles qui se retrouvent à Londres, pendant que M. Barthou se repose des soucis du pouvoir en contemplant la Jungfrau, tandis que Parisiens et Parisiennes voyagent en chemin de fer, en auto, en yacht ou en aéroplane, selon le degré de leur courage et l'état de leur fortune, à Montmartre, sous le plafond bas d'un restaurant surchauffé où des relents de parfum, de champagne et de grillade alourdissent l'atmosphère, des hommes souples et de jeunes femmes, les yeux cernés au khol, les lèvres carminées et les joues plaquées de poudre mauve, dansent jusqu'au matin, inlassablement...

WILLIAM SPETH.

LA PROSE ET LES VERS

Eugène HERDIES : LE MIRAGE (Collection Junior, à la Librairie Moderne). — **Henri LIEBRECHT** : LES FANTASIES DE CAMARGO (id). — **Jacques GAEL** : PÈRES ET FILLES (id). — **Horace VAN OFFEL** : UNE NUIT DE SHAKESPEARE (id). — **John LITTLEBIRD** : LA GUITARE ENCHANTÉE (Collection Flamberge). — **Charles PLISNIER** : VOIX ENTENDUES (Collection Société nouvelle).

Le Mirage, que considère M. Eugène Herdies, semble être celui du bonheur amoureux qui fuit, s'efface, se transforme incessamment devant les yeux de son héros. C'est, en somme, un assez vilain monsieur que l'auteur nous présente. C'est un inquiet, un curieux, ou un avide, à moins que ce ne soit un cynique? Il est difficile d'être fixé sur son exacte mentalité après l'avoir aperçu, tel qu'il nous est montré, hésitant entre sa femme et celle de son ami, promettant à l'une, jurant à l'autre, selon qu'il est en leur présence alternative, un amour qui les rend finalement toutes les deux profondément malheureuses.

M. Herdies a voulu que ce cas d'inconstance sentimentale nous soit esquissé dans la forme dramatique. Mais malheureusement le théâtre ne se contente pas d'esquisse; il veut des réalisations complètes. Au delà des intentions et des suggestions, il y a les précisions formelles; c'est cela qui donne à l'œuvre scénique son intérêt, son mouvement et son émotion.

Certes, les trois actes de *Mirage* sont de la belle littérature; mais le dialogue ne « passe la rampe » que s'il est vraisemblable, rapide, attachant. Les personnages de M. Herdies parlent trop bien et trop abondamment pour être vivants sur la scène.

M. Lucien Solvay, qui préface bienveillamment *Le Mirage*, le déclare « à peu près injouable ». Mais ceci ne détruit aucun de ses mérites d'art...

* * *

Adoptant un antique usage, dont je ne me suis d'ailleurs jamais bien expliqué ni la signification, ni la logique, M. Henri Liebrecht réunit sous le titre de l'une d'entre elles, une dizaine de nouvelles très variées de ton, d'époque et de milieu.

Les Fantaisies de Camargo et aussi *Les Propos mémorables de M. de Fonsac*, ce sont deux spécimens de ces contes galants, d'une grâce un peu maniérée, mais d'un tour joliment enjoué, qui firent la joie de nos arrière-grands-pères. Certains auteurs — il faut qu'ils

restent toujours un brin poètes quand ils écrivent en prose — ont retrouvé la formule de ces récits élégants et plaisants tout ensemble. M. Henri Liebrecht sait être de ceux-là et la fantaisie délicate qu'il met dans ces deux contes est charmante. Elle évoque bien les façons, les goûts d'un temps où l'on avait de l'esprit, de la bonne grâce, du toupet aussi et du cœur autant que de la verve.

De brèves nouvelles, tour à tour ironiques, sentimentales ou même à l'occasion dramatiques, comme ce *Monsieur Chine*, poignant sous son air de raillerie amère, complètent ce petit volume d'une attrayante variété et d'une parfaite tenue littéraire.

* * *

Il ne faut pas lire *Pères et Filles* de M^{me} Jacques Gaël comme on lit un roman. Ce sont, et il me semble que l'auteur en a voulu donner l'indication précise dans la rédaction même de son titre, des croquis, des portraits sentimentaux et psychologiques. Le lien, très tenu, d'une intrigue sans grande importance, les assemble. C'est une intrigue d'amour, évidemment ; mais elle ne pouvait intervenir que pour un rôle bien accessoire dans la préoccupation d'un écrivain qui formule cette sentence peu communément admise : « Quand une belle vie s'est réglée largement sans que l'élément d'amour s'en mêle, la venue de ce facteur ne produit pas une de ces perturbations totales, telles que les connaissent les jeunes cervelles un peu vides. On croit bien qu'il peut aider au bonheur, mais il n'est pas essentiellement et souverainement le bonheur ».

M^{me} Jacques Gaël donne une bien autre place dans ses soucis et son estime à l'Amitié !

Ce sont donc quatre jeunes filles sérieuses, laborieuses, très unies par une sincère camaraderie qu'elle nous présente, quatre institutrices que leur tâche, l'Art et les graves penses préoccupent à l'exclusion de toute frivolité.

En opposition, en repoussoir peut-être même, elle montre les pères de ces vierges austères sous l'aspect de messieurs assez égoïstes et peu édifiants au total, et pour qui leurs filles n'ont qu'une affection et un respect fort tièdes. Elles en sont excusables aux yeux de l'auteur, « car, dit-il, l'enfant ne doit rien à son père pour avoir été créé par lui, cet acte était égoïste, mais il lui doit tout s'il a été aimé... ».

Le livre de M^{me} Jacques Gaël n'est certes pas banal. Il révèle les préoccupations morales les plus louables. Il nous propose l'estime de nobles caractères de femmes. Peut-être que si ceux-ci, plus poussés, moins esquissés en des traits assez superficiels parfois, s'offraient à nous campés dans plus de complète lumière, nous éprouverions à les connaître une émotion et une sympathie qui ne sont pas éveillées ici suffisamment.

* * *

J'ai parlé longuement de la pièce de M. Horace Van Offel : *Une Nuit de Shakespeare*, lorsqu'elle fut jouée, cet hiver, au Théâtre du Parc, sous le patronage du comité du Théâtre Belge.

Ceux qui l'ont entendue en reliront aujourd'hui avec agrément le texte tel qu'il vient d'être publié dans la *Collection Junior* où il prend

place parmi les nombreuses œuvres de nos écrivains, qu'un éditeur avisé vulgarise de la meilleure façon. Ceux qui n'ont pas assisté à la représentation du drame mouvementé, lyrique, ardent, pittoresque de M. Van Offel, se convaincront en le découvrant aujourd'hui, qu'ils eurent tort de rester chez eux quand des pensionnaires de M. Reding en incarnèrent les héros grandiloquents, amoureux, fripons, comiques, artistes ou galants.

* * *

Il paraît qu'en 1910, est mort, à l'hôpital, à Londres, un tout jeune homme, orphelin pauvre, qui, sous le pseudonyme de John Littlebird, avait écrit quelques poèmes où se rencontraient à la fois le génie angoissant de Laforgue et la simplicité ingénue de Francis Jammes.

M. Arthur Cantillon, jeune poète belge, a découvert les six Poèmes qui constituent tout le bagage de son confrère obscur d'Outre-Manche. Il les a traduits — très librement, assure-t-il, mais en respectant l'esprit de ces vers. Il les publie aujourd'hui et, — comme le hasard fait bien les choses ! — il a eu la chance de rencontrer un ami d'autrefois de ce jeune britannique nourrisson des Muses. La piété obligeait ce survivant à parler du disparu, avec éloges, avec émotion et avec minutie. M. Polydore Flandre a assumé cette tâche et il a accordé à M. Cantillon la préface que celui-ci souhaitait.

Préface et poèmes traduits sont à lire pour ce qu'ils contiennent d'esprit pince-en-rire, de parodie amusante sous un air flegmatique de n'y point toucher.

Car il est bien entendu que Littlebird, James Canontill, Flandre et notre compatriote pince-sans-rire ne font qu'un. Ce qui permet aux six poèmes de *La Guirlande Enchantée* d'être des pastiches fort plaisants.

* * *

M. Charles Plisnier est beaucoup moins joyeux. Les voix qu'il a entendues ne viennent pas d'outre-tombe, comme celles de feu John Littlebird. Elles sont des voix de faiblesse, de force, d'impuissance, d'orgueil, de perversité, de candeur, de douleur, de désespoir, de ferveur, de rancœur, de folie, de cruauté, de pitié, — ce qui, on en conviendra, ne prête guère aux accents facétieux.

Il n'empêche qu'il y a de l'émotion et un charme incontestable, encore que celui-ci soit un peu maniéré, dans ces treize courtes pièces probablement sincères.

PAUL ANDRÉ.

LES JOURNAUX ET LES REVUES

ITALIE

« ... Grande, austera, verde
Da le montagna digradanti in cerchio
L'Umbria guarda. »

Il y a longtemps déjà que je voulais parler d'une belle étude sur l'*Anima Umbra* (l'âme de l'Ombrie), publiée par M. Angelo Sodini dans la revue *Rassegna Contemporanea*, de Rome. (J'aimerais avoir plus souvent l'occasion de m'occuper de cette importante revue). — Il peut sembler rabâché de parler de l'Ombrie, alors que toute une littérature nous en entretient, mais outre que, peut-être bien, un pays n'existe que dans l'âme de celui qui l'observe et ne souffre donc pas à être étudié sans fin, je ne résiste guère à la joie de revivre quelques-unes des impressions qui me furent les plus douces. Ces impressions d'Ombrie me sont plus chères encore depuis que j'ai quitté ce pays, si sobre et si émouvant. « Voilà — dit Suarès, le Condottière — pourquoi le voyage est si beau quand on l'a derrière soi : il n'est plus, et l'on demeure ! C'est le moment où il se dépouille. Le souvenir se décante de toute médiocrité. Et le voyageur, penché sur sa toison d'or, oublie toutes les ruses de la route, tous les ennuis et peut-être même qu'il a épousé Médée. »

D'ailleurs, les nombreuses dissertations dont cette contrée a été l'objet, sont loin, souvent, de nous satisfaire ; — « cette contrée que toute une littérature exalta avec un enthousiasme de pure mode, lui attribuant des valeurs sentimentales absolument fausses, en opposition avec son caractère essentiel et significatif de suavité austère et grandiose et de rude énergie ».

« Contre une vieille réputation dont on a abusé, et d'où est née une vision de beauté intrinsèque purement littéraire, à l'usage des anglaises romantiques en quête de fadaïses consolantes, ou des Italiens irrémédiablement étrangers à leur propre pays, il convient de réagir. Personne, plus que les Ombriens mêmes, n'a le droit d'y opposer la vérité : Ils la sentent et la proclament même si elle doit avoir une saveur assez acide pour qui n'aime l'Ombrie qu'à travers les peintures impressionnistes, languides et maniérées, d'écrivains superficiels. »

Ainsi s'exprime M. Sodini, et il m'est agréable de penser que je m'exprimerais de même. L'âpreté de l'Ombrie ne m'a pas échappé, âpreté qui dans certaines villes, comme Pérouse, la ville des Baglioni, va même jusqu'à la brutalité, — mais cette âpreté, qui est au fond de toute vie véritable, n'est nullement en contradiction avec la douceur : La fusion si vivante et si vraie de ces deux sentiments qui,

en apparence seulement, se contredisent, est précisément la raison, je crois, de l'éternelle jeunesse d'un si vieux pays. Ce sont des choses que l'on éprouve plutôt qu'on ne les écrit. Venise, même avec le nombreux public moderne qui l'anime, avec de la musique et des oriflammes et des lampions, est bien plus vieille que la vieille et solitaire Ombrie.

Si l'Ombrie, par contre, avec son horizon lointain et ses petites villes espacées, qui dominent et contemplent de grandes plaines d'oliviers, semble monotone à quelques pauvres touristes, on ne peut que sourire. Assurément, c'est un pays immuable d'aspect ; il peut paraître sans vie au bétail de l'agence Cook ; — mais quelle vie son énergie calme, intime, éveille en nous ! — M. Sodini cite ce passage des *Souvenirs* d'Alinda Brumamonti, la poétesse italienne : « Un jour, une paysanne, à Pérouse, près des sources de San Galgano, me voyant avec beaucoup de fleurs des champs, me demanda : — Est-ce qu'on fait une médecine avec ces herbes ? — Je répondis : oui, une médecine. — Et quelle maladie guérit-elle ? — Le mal de mélancolie. Et je souris avec satisfaction parce que, au moins, je n'avais pas dit une chose fausse ».

Je ne puis songer à reprendre par le menu cette longue étude, bien qu'elle le mérite. — En plusieurs pages très intéressantes, M. Sodini parle des nombreux artistes qui ont honoré l'Ombrie, des poètes qui l'ont chantée, de Dante à Carducci. Il parle, longuement aussi, de Saint François (qui est si « à la mode », et non toujours comme il le faudrait, hélas !). — Ces réflexions non sans justesse :

« Celui qui verrait en Saint François le Saint du renoncement, en raison de son mariage mystique avec la Pauvreté, commettrait une hérésie. Ce ne fut pas un philosophe de l'abstraction ; esprit novateur, il pratiqua lui-même, par les œuvres, la réforme annoncée par la parole, traduisant ses idées par l'action ; homme de son temps, il ne fut pas l'ascète qui fuit le monde par crainte d'être victime de ses flatteries, mais il vécut parmi les hommes qu'il s'était proposé de transformer, il affronta la société qu'il voulait rénover ; sous l'humble et rude froc, et sans épée ni bouclier, il apparait pourtant, dans la complexité de sa vie, comme le vrai type du chevalier du moyen-âge, toujours prêt au combat pour la défense des faibles et des opprimés, toujours animé par l'amour du type féminin idéal qu'il s'était choisi : Dame Pauvreté, — un amour qui, à la différence des autres, n'a rien de mondain, mais qui, à la ressemblance de celui qu'entendait le Christ, s'élève au-dessus de la matière ; un amour qui ne se borne pas à l'individu, mais qui embrasse toutes les créatures et les choses, en une grande étreinte fraternelle, d'une tendresse ineffable. — Un des préceptes fondamentaux du Saint était la condamnation de toute paresse ; il commandait aux frères de gagner leur vie à l'aide de leurs propres mains. Le caractère de la pauvreté franciscaine ne fut donc pas un vœu de renoncement et d'abstinence, — mais un vœu de liberté. »

Les réflexions de M. Sodini sur Saint François et sur le caractère que lui et ses disciples ont imprimé à l'Ombrie, ne m'indiquent pas très exactement ce qu'il faut penser de l'influence religieuse que ce pays exerce encore. Parlant, par exemple, des divers penseurs d'aujourd'hui qui ont visité l'Ombrie, M. Sodini, parmi beaucoup

d'autres noms, cite celui du Danois Joergensen, — sans plus. — On connaît l'évolution de Joergensen, et l'intérêt qu'elle présente. Le *Livre de la Route* est admirable, tant par l'émotion de la pensée que par l'atmosphère qui l'enveloppe, et notamment dans la « Chronique Ombrienne ». Quand Giovanni — qui est Joergensen — arrivé la nuit à Assise, se réveille au matin, toute la ferveur qui s'emparera de lui dans ce pays merveilleux, devant ces larges horizons, se révèle déjà par ses premières paroles :

« Lorsque Giovanni se réveilla, le lendemain matin, il savait à peine où il était. Car, à travers la fenêtre de sa chambre, restée grande ouverte, son regard apercevait quelque chose qui, au premier coup d'œil, lui semblait être la mer, une immensité bleuâtre s'étendant à l'infini jusqu'à la limite de l'horizon...

— D'où vient donc, demanda Giovanni, que je voie la mer d'ici, par la fenêtre?

— Ce que tu vois n'est point la mer, répondit Francesco, mais une plaine sans fin, toute plantée d'oliviers d'un gris vert, et toute voilée à cette heure de la buée du matin. Dans un moment, tu découvriras là-bas, au loin, la chaîne bleue des montagnes! »

* * *

Pour ne point nuire à l'esprit religieux qui s'impose, non par manière, mais au contraire tout naturellement, quand on parle de l'Ombrie, je me borne à citer encore, ici, choisies parmi les nombreux articles des nombreuses revues qui se sont accumulées pendant ces vacances, des considérations parues dans la *Rassegna Nazionale* (Florence), du 1^{er} septembre, à propos d'une nouvelle édition des *lettres de Sainte Catherine de Sienne*. (Edition qui s'imposait. Elle est publiée par Piero Misciattelli, auteur des *Mystiques siennois*, chez Giuntini et Bentivoglio, à Sienne : 5 volumes dont 3 ont paru. — Les Lettres furent imprimées pour la première fois en 1492, à Bologne).

Ces considérations, signées Matilde Fiorilli, sont intéressantes. Elles pourraient s'intituler : « Ste-Catherine de Sienne et Dante », et c'est un beau sujet.

Il y a de fort bonnes pages sur cette femme extraordinaire et sur la correspondance plus extraordinaire encore qu'elle entretenait avec le monde entier de la fin du XIV^e siècle, depuis les papes et les rois jusqu'aux gens du peuple, dans les *Etudes de Littérature italienne* de Maurice Mignon, publiées assez récemment, et qui sont utiles.

R.-E. MÉLOT.

LES SALONS ET LES ATELIERS

CERCLE DES ARTS DE SCHAERBEEK

Rue Gallait (2 août au 7 septembre)

Persévérant et immortel, profitant de la saison qui s'avance, l'art a repris le chemin des salles d'Exposition. Salle d'exposition, c'est trop dire, plus modestement disons les endroits où il peut s'abriter à bon compte. C'est une redite dont je ne me lasserai point, de demander que les expositions de tableaux se fassent exclusivement dans des salles construites pour les tableaux, qui seules ont l'éclairage permettant de se prononcer sur une œuvre *vue*. Outre l'éclairage, il faut encore que les œuvres ne soient point perdues dans un hall trop vaste, comme accrochées aux halles centrales, il ne faut pas que pour un tableau qu'on regarde, 600 mètres carrés de surface pénètrent à la fois dans la rétine par les à-côtés.

Le Cercle des Arts de Schaerbeek, en organisant son exposition dans l'énorme et gris préau de l'École de la rue Gallait, supporte quelques-uns de ces désavantages. Je dois reconnaître qu'il a beaucoup fait pour améliorer l'état des lieux, si je puis dire, et transformer en quelque chose d'acceptable ce local d'un vide de gare de chemin de fer désaffecté. Il y a des plantes, des palmiers, oui ; mais tout cela est un peu jardin d'hiver en déménagement ; il y a des tapis ,oui, encore, mais cela est fort marchand de tapis ; nous connaissons diverses salles de vente où les tapis sont ainsi accrochés, retenus par deux angles à une galerie supérieure. Certainement, les commerçants qui les disposent ainsi n'ont jamais songé à l'esthétique, et n'ont vu dans cette manière qu'une façon de montrer le tapis. Nos artistes rééditent, inconsciemment, cette pratique commerciale.

Guerre aux salles d'occasion ! guerre aux plantes en balade ! Et guerre aux tapis en quête de patine !

Et en voilà assez, car c'est déjà beaucoup d'humeur pour un esprit qui doit être impartial. J'en arrive aux tableaux, qui sont plus de 84, et aux sculptures, qui sont plus de 28. Ce cercle présente une particularité, que sur dix-sept peintres, quatre sont en même temps sculpteurs, ou plutôt font de la sculpture. Puisque nous parlons sculpture, citons M^{lle} Bender, en toute première ligne. La statuette intitulée *Printemps* est jolie ; c'est un nu d'une pose naturelle et aimable, d'un modelé très réel et fort vivant avec des souplesses un peu grasses qui sont des plus heureuses.

Le paysagiste Léon Houyoux s'est fait une spécialité des paysages riches en perspectives, où l'œil se plaît à de lointaines promenades ;



Dessin de L. HOUYOUX.

dans ce genre, il nous donne une *Forêt de Soignes*. Houyoux expose aussi de la peinture décorative, un vaste panneau : le *Printemps*, idylle payenne dans un beau pays clair aux lignes vaporeuses. Il y a là un effort pour sortir des trivialités ordinaires ; c'est un chant à la joie, un hymne à la nature en fleurs. Mais au point de vue du plaisir délicat de l'œil, nous voudrions plus de finesse dans le traitement des nus, au lieu de cette impression un peu dure que nous donne une matière rugueuse ; où est la soie des techniques anciennes qui convenaient si parfaitement au rendu des douceurs d'une peau qui mérite les honneurs de l'art... et de l'amour ?

Houyoux expose aussi divers nus, en des luxuriances de feuillages, et le plus réussi nous paraît être le *banc courbe*. Banc courbe ? direz-vous, avec surprise ! Oui, ce banc courbe est un nu, un nu charmant et complet. Une femme occupe le banc, en une composition fort heureuse, enveloppée d'un plein jour atténué par des feuillages, lesquels font baigner le nu dans une ombre traitée par l'artiste avec beaucoup d'harmonie et de délicatesse, dans des gris roses qui sont légers et transparents.

En sculpture, — oui, Houyoux est l'un des quatre, — l'artiste s'annonce chercheur de la ligne classique ; mais il ne nous paraît pas, jusqu'ici, qu'il en ait trouvé plus que les dégénérescences banales.

Cockx n'a pas peint récemment le *temps pluvieux* qu'il expose, et que j'ai déjà vu. *Tas de join* est-il plus récent ? Je ne sais. Les tableaux de Cockx sont de ce genre fait de très peu de chose de précis, où il ne s'agit guère que de régals de couleurs, avec une complète indifférence du sujet. Cockx a des qualités excellentes dans la manière de voir par masses, et de baigner ces masses dans une réelle atmosphère ; nous pensons qu'il faudrait avancer, maintenant, être moins élémentaire, affiner non la manière de voir mais la manière de rendre.

Maertens, des portraits et des marines ; toujours des suies dans les pinceaux ! Les couleurs, bien que violentes, n'ont aucun rejet de lumière, elles s'enlizent dans quelque chose de vulgaire et le truelage du métier.

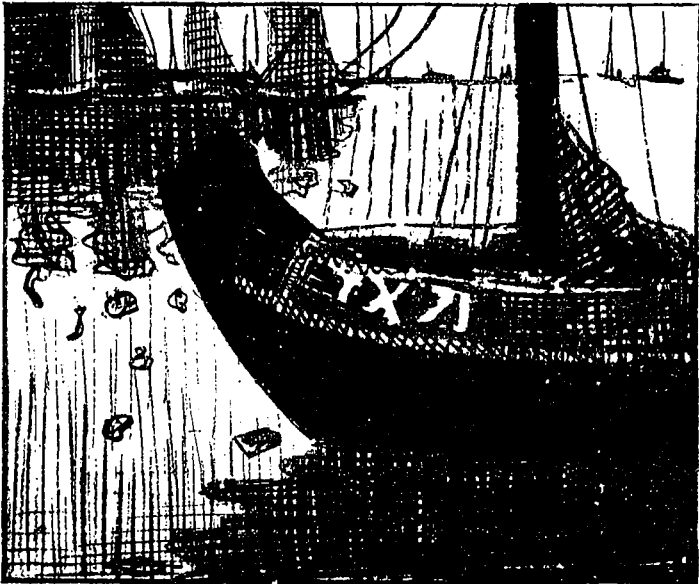
Renson, très élémentaire, une vision superficielle, un œil qui ne pénétre ni l'esprit ni la substance.

Quelqu'un : Raoul Hynckes !

Après avoir débuté voici, je crois, trois ans, par des études principalement de la *Forêt de Soignes*, l'artiste affectionna par la suite les paysages où il y avait beaucoup d'eau et de soleil : les petits villages des rivages hollandais et chez nous Nieuport, l'Escaut, la Lys. Se localisant, pour serrer ses études, nous le voyons, depuis un an s'attacher avec passion à l'étude des barques dormant sur les canaux hollandais. Il préfère, aujourd'hui, une certaine atmosphère de Hollande par temps couvert. Et nous pensons bien qu'il a ses raisons. Sélectionnant paysage et effets, il a trouvé une coloration générale, difficilement définissable, et sans éclat, plutôt sombre, et dont l'esprit doit être la volonté de faire éclater dans cette note sourde, les blancs, les bleus, les rouges, les verts, les jaunes, qui brillent en couleurs vives aux repeints des bateaux. Il y a là une idée curieuse et d'une réalisation qui demande beaucoup d'habileté. Hynckes s'en tire mieux qu'avec succès. Il y a quelque chose de fascinant dans les œuvres de cette manière où l'artiste marche vers

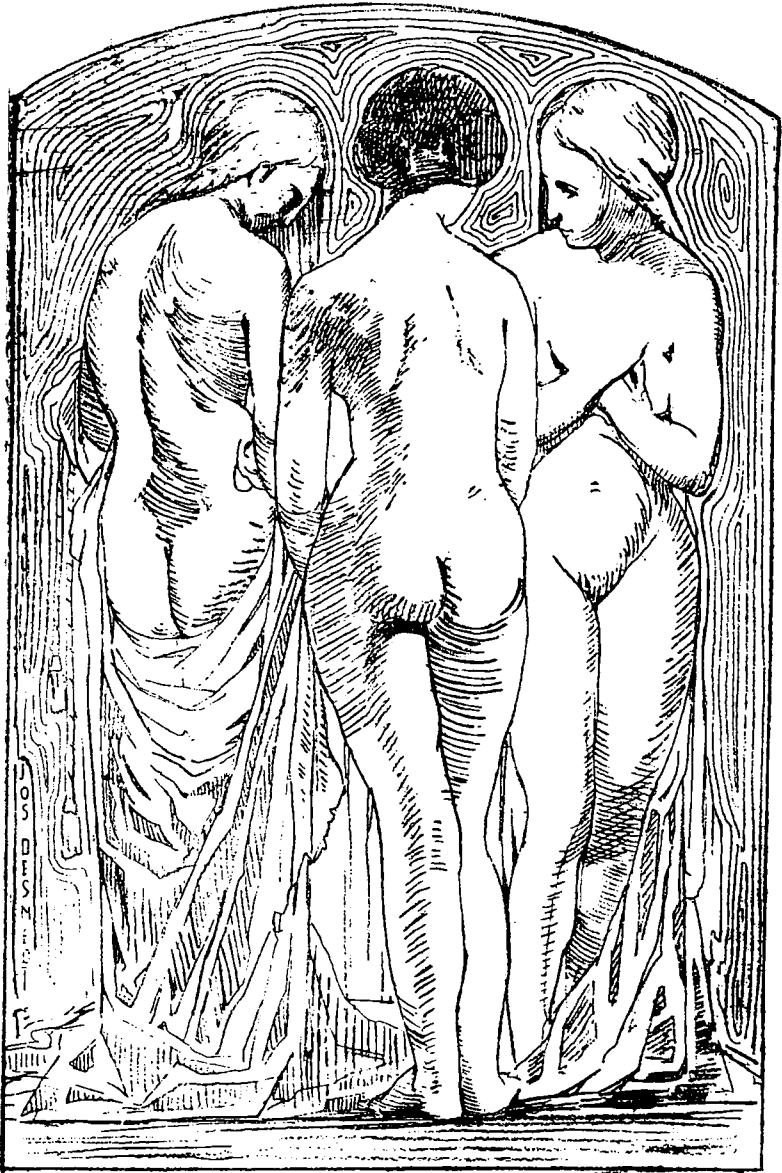
la maîtrise. A cette note grise, il mêle des roses, des violâtres, des lumières comme il en traîne toujours par les cieux et par les eaux, — coups de pinceau qui pénètrent et allègent. Ajoutez à ces prestigieuses clartés la beauté dans le groupement des barques, la solidité intelligente et sensible de leur construction, l'impression qu'elles donnent de navigabilité, en même temps que leur équilibre et leur poids sur l'eau, cet ensemble de nombreuses qualités fait que ces toiles *existent*.

Wenmaecker a pour avantage dans le panneau décoratif: *Chasse-ressse*, de rappeler Fabry; mais c'est tant pis pour Fabry! Au nombre de ceux qui *rappellent*, je placerai aussi Van Extergem. Je pense que



Dessin de R. HYNCKES.

le *matin blanc* est la meilleure et la plus personnelle de ses cinq toiles, et qu'elle est en même temps celle qui a demandé, peut-être, le plus de qualités. La question de la personnalité, consistant à être *seul dans le monde à voir comme ça*, n'a pas beaucoup d'importance à mon avis. Je m'accommoderais fort bien d'une demi-douzaine de Rubens, d'autant de Velasquez et de Franz Hals, etc. Il faut être très ignorant pour croire que l'on va découvrir quelque chose de tout à fait neuf et créer une façon de voir qui soit bonne et a été jusqu'ici sans exemple. Le mauvais de l'imitateur c'est qu'il ne regarde pas profondément. La personnalité, à mon avis, n'a d'importance qu'au point de vue de l'intensité qu'elle donne à l'œuvre. Ce n'est rien d'adopter les manières de faire de quelqu'un, à condition



Dessin de JOS. DESMEDT.

qu'on édifie cette forme d'emprunt sur une étude propre. Mais l'imitateur reste toujours superficiel, il est comme incapable d'une vue première. Le mal est là, car cette interprétation de seconde main ne saurait produire une note sentie. Van Extergem est fort multiple. L'*Allée* nous fait penser à Courtens; la *maison du garde*, à L. G. Cambier; les *Meules*, à Bytebier! Charles-Quint disait qu'on vaut autant d'hommes qu'on sait de langues. Je ne sais pas si en peinture...?

Jos Desmedt nous donne une femme nue tournant le dos, qui certainement, doit avoir une veilleuse rose quelque part pour l'avoir si éclairé! L'artiste se montre dessinateur dans le *Gardien du trésor*, et deux études de femmes.

Pieter d'Hondt expose, c'est tout ce que je puis dire. De Neef a deux manières, une bonne, pour les natures mortes où il montre un métier sérieux; et une autre au service des paysages. Méthodes totalement différentes, qui montrent bien, côté paysage, l'esclavage de la mode! Jean de Coen et M^{me} De Coen, picturalement feraient bien de divorcer, car leurs personnalités se confondent dans une même insuffisance. De Korte, un compromis en une addition: l'élémentarisme de Cockx, avec la netteté souvent réfrigérante de Latinis. Résultat tout à fait sans intérêt. De Korte cherche en même temps sa voie dans la sculpture. Qui trop embrasse... Il est vrai que Michel-Ange... Van Goolen a de la patte, mais me paraît surtout un imitateur. Lui aussi, cumule, comme Michel-Ange...

Barthélemy n'a guère, dans ses compositions, le sens critique. *Le Baiser*, un homme, une femme, dont les poses font que les nez se frottent. L'homme regarde le bout du nez de la femme! Vous me direz pas les couleurs... Rien du tout! Elles sont ternes, comme les paysages du même auteur. Je ne trouve nul dédommagement!

J'avais aperçu en entrant à l'exposition, les toiles de Langaskens au bout de la salle. Je les avais gardées comme un dessert. Ah! bien oui!

Langaskens me semble depuis quelque temps compromettre son goût. Où? je ne sais!

Qu'est-ce que ce lévrier rose? Qu'est-ce que cette mâchoire inférieure, qui est un *bec*, couleur pince de homard?

Qu'est-ce que cette sale ombre grasse sur ce mur bleu? C'est une ombre, et elle donne l'impression de ces taches de pommade laissées par des têtes grasses sur le papier clair des cabinets particuliers!

Qu'est-ce que cet arrangement de chapeau trop visiblement descendant à gauche pour détacher sur du noir le contour de la figure? Une ficelle? Un câble!

Qu'est-ce que ce plat à la muraille, au devant duquel se dessine le chapeau du portrait de dame pour arriver à donner du volume?

On voit tous les trucs Langaskens!

Ce seul fait les condamne!

J'aurais volontiers laissé passer toutes ces erreurs, si Langaskens n'était un artiste dont j'ai déjà dit tant de bien. Mais je crie gare, parce que sûrement, il se passe quelque chose dans les méthodes de travail, la psychologie, ou l'entourage de l'artiste...

LA GUIRLANDE, Cercle d'Art

Locaux de l'école de dessin, rue Mommaerts, 2, Molenbeek

(31 août au 31 septembre)

Oui, encore une Exposition dans des locaux d'Ecole. Locaux beaucoup meilleurs que ceux du cercle précédent. Ce sont, ici, salles et non pas gare de chemin de fer. Mais tout de même, voir pour l'en-



Dessin de P. ABATTUCCI.

semble une partie des considérations exposées dans le compte rendu de Schaerbeek. Et passons.

Il existe un homme qui s'appelle Edouard Voets, qui habite

rue Locquenghien, n° 27, ce qui est à Molenbeek. C'est dans ce milieu que cet homme, qui est peintre, a placé une scène de la vie de Jésus: le *Christ et ses disciples*. Des ouvriers d'usine, avec des regards d'apôtres soumis, écoutent un monsieur blond, en veston, parlant assis à une table sous l'ampoule de la lampe électrique. Interloqué, on regarde, on tâche de comprendre, d'admettre; on sent monter en soi quelque chose, et tout à coup on explose en un rire colère dont il faudrait longtemps pour creuser la nature, savoir si ce rire à tort, ou s'il fait justice...

Ce n'est pas tout! Après cela, on a beau être prêt au plus absolu modernisme, il est encore des surprises extravagantes. Voici la *Suzanne au bain*. Cette Suzanne c'est... ma sœur, si vous voulez; mais plutôt la vôtre, car je n'ai malheureusement pas de sœur, — dans la salle de bain; le dallage est de porcelaine, au mur, c'est l'incrusta, dernière nouveauté. Un gentleman en veston, des roses à la main, fait irruption, bien tranquillement, suivi du second « vieillard », même tenue et tous deux le chapeau sur la tête!

En faveur de telles interprétations, il ne faut pas m'objecter que nos anciens flamands ont peint, avec la Flandre et ses gens, les scènes de la vie de Jésus, etc. Quel goût, quelle composition, quel discernement, quel prestige ils y ont mis! Mais il y a plus à dire. Il ne me paraît pas juste qu'une psychologie soit changée de latitude; partant, qu'une scène soit changée de costume, elle devient fausse. Et ce n'est que par les ressources d'un art consommé et incomparablement adroit que l'on pourrait nous faire accepter avec naturel la transformation. Nous sommes ici, loin de ces qualités, — dans le grotesque! Plus raisonnable dans ses paysages, Voets nous y paraît disciple d'Abattucci.

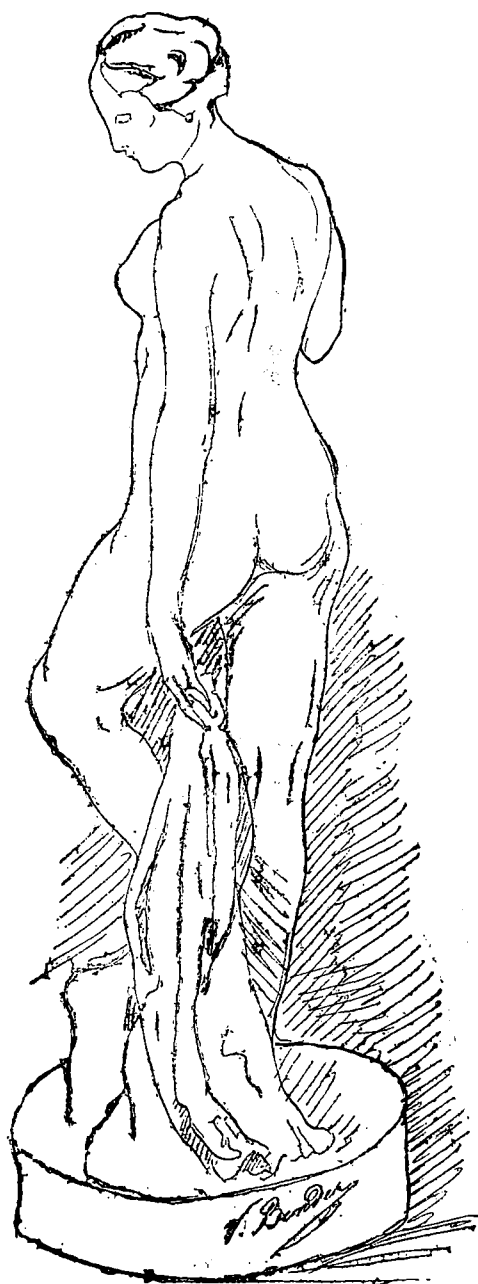
Bytebier, cette fois, nous semble moins intense qu'aux expositions précédentes. Il a, cependant, un fort impressionnant *Lever de Lune*. Jusqu'ici, le maître, chez nous, de la sincérité et de la profonde étude de cette grave et mélancolique heure, nous paraît être Richard Viandier. Il faut espérer qu'un jour, on donnera à cet artiste ému la place à laquelle il a droit dans l'attention du public.

Après Voets-Abattucci, je vois De Freyn-Stobbaerts, je vois même Tiébaud-Rubens, Meuwis-Permeke. Que dire de Vanden Brugge? Aujourd'hui, on expose jusqu'aux études, ce sont des études de plans. — Dricot, un architecte qui voudrait peindre. — Vankerckhoven, De Kleyn, Minnens, menacent de méningite le critique à la recherche de leurs qualités! Van Grinderbeek n'a guère de qualité sensible non plus pour le moment, si ce n'est qu'il ne craint pas les difficultés, verger sur verger, vert sur vert!

Marcel Smits a sérieusement progressé, témoins *gerbes* et la *grille* du jardin en automne, auxquelles on n'est pas indifférent; et surtout, le *coiteau sous la neige*, d'une fort délicate et fort large vision. La *Prière de Jésus* au Mont des Oliviers qui l'apparente à Minne et à Doudelet, nous annonce un artiste qui cherche sa voie, avec beaucoup de personnalité; il s'apparente, mais n'imité pas.

Clerens a plusieurs manières de peindre à l'aquarelle. Puisqu'il a le choix, conseillons-lui la manière employée pour la *Chaumière*, celle qui paraît donner le plus d'espérance et donne, en tous cas, le plus d'illusions...

Jamotte, peintre mi-grave, mi-humoriste. La *Lecture* est un petit pastel vivant et d'une facture assez libre.



Dessin de V. BENDER.

Nous avons revu avec plaisir Abattucci : *Temps gris à Uytkerke*, horizon vaste, ciel profond, qualités qui sont aussi celles de *l'Etang au matin de Septembre*. Les nuages sont toujours traités avec un particulier amour, ici roulés par le vent, là, glorieusement immobiles dans la lumière.

Laermans expose l'*Esquisse des Mendians*.

Henri Thomas, la *Rousse au tocquet bleu*.

Jacquet, toujours habile à piquer des tons vifs qui grouillent, chacun à son plan, avec vivacité sans démolir la construction, si multiple soit-elle, ce qui est du tour de force. De de Baugnies, de grandes toiles indifférentes et sans reproches.

En sculpture, citons Bija, avec des plaquettes d'un métier robuste, notamment le portrait de M. *Hanssens, bourgmestre de Molenbeek-Saint-Jean*.

De Soete expose un petit vase de bronze, dit *Hannetons*, quelque chose mi-japonais, mi-sauvage, fort intéressant, un de ces hasards uniques et très heureux, — un de ces bibelots qu'on ne recommence pas !

A PROPOS D'ÉMILE CLAUS

Encore le salissement des tableaux

Une correspondante de Russie a bien voulu s'intéresser à nos chroniques sur les couleurs qui se ternissent. Elle nous adresse la lettre suivante que les possesseurs de tableaux liront avec intérêt :

« Kieff, le 13/26 août 1913.

» Monsieur,

» Vous voudrez bien m'excuser n'est-ce pas? si je vous fais perdre quelques parcelles de votre temps précieux à vous faire remarquer que les lignes consacrées à la peinture de M. Emile Claus dans votre étude du 15 août de *La Belgique Artistique et Littéraire* contiennent une observation erronée — constatation erronée, je m'empresse de l'ajouter, qui ne saurait compromettre en rien la perfection d'une chronique picturale, car elle n'a trait qu'à un détail d'à-côté, et si peu digne de la compétence d'un critique d'art !

» Voici, en fin de compte, de quoi il s'agit : Reproduisant la réponse de M. Claus à l'article où vous déploriez récemment la technique de coloris de son tableau : *Vaches traversant la Lys*, vous faites cette observation : Comment les *Vaches, etc.* peuvent-elles bien se salir tellement dans cette salle? Les salles du Musée possèdent le chauffage central, le parquet est ciré, sans tapis, etc., etc. Or, voulez-vous que je vous dise? J'habite un appartement qui est pourvu du chauffage central et dont l'électricité est le seul éclairage; or, il faudrait voir mes rideaux, tentures, bibelots, l'hiver fini! Sur les murs, tous les objets qui y sont appendus dessinent, lorsqu'on les enlève, leurs traces claires sur un fond de crasse noire impalpable. Au-dessus des tuyaux, les traces de fumée s'étalent en belles traînées noires. J'ai

constaté la même chose dans un précédent appartement qui était, lui aussi, pourvu du chauffage central à la vapeur, tandis que celui-ci a le chauffage central à l'eau chaude, et mes connaissances qui ont le même mode de chauffage ont les mêmes murailles encrassées... C'est donc une erreur de croire que le chauffage central dans les musées mette les tableaux à l'abri du salissement.

» Comme vous le voyez, Monsieur, ma rectification est bien innocente; mais puisqu'elle peut réfuter en partie les doutes que vous exprimez sur la cause que M. Claus donne de l'altération du coloris constatée sur son tableau *Les Vaches traversant la Lys*, elle m'a paru devoir être faite.

» Acceptez sans trop d'impatience cette lettre d'une personne qui a un peu l'air de se mêler de ce qui ne la regarde pas, n'est-il pas vrai? et je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments les plus distingués.

» LÉONIA SIENICKA. »

Comme on le voit, par l'accueil que nous avons fait à cette lettre, en lui donnant tout de suite la publicité, nous avons été le premier à reconnaître l'intérêt de la communication.

Mais il reste vrai, comme je l'ai dit, que le calorifère du Musée de Bruxelles n'est pour rien, ou presque pour rien, dans l'apparence terne des *Vaches traversant la Lys*.

Je suis en mesure de le certifier.

La parole est à M. Fierens-Gevaert. Si le conservateur ordonne un lavage, je demande le bouillon!

RAY NYST.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome XXXII

CHARLES ANCIAUX: <i>Poèmes en prose</i>	336
PAUL ANDRE: <i>Camille Lemonnier</i>	5
» <i>Léon Tricot</i>	350
» <i>La Prose et les Vers</i>	149, 307, 463
CHARLES-HENRY: <i>La Faute</i>	435
VICTOR CLAIRVAUX: <i>Un Ami d'autrefois</i>	13
GENERAL BARON DE HEUSCH: <i>Le Recrutement des Armées</i>	22
CH. DE KEYSER: <i>Notes Roumaines</i>	167
» <i>Littérature néfaste</i>	343
LOUIS DELATTRE: <i>L'Odeur</i>	102
ARTHUR DE RUDDER: <i>Les Peuples et la Vie</i> .. 48, 127, 217, 286, 373, 445	
GEORGES EKHOUD: <i>Peter Benoit</i>	245
MAURICE GAUCHEZ: <i>Les Vivants et les Morts</i> .. 54, 134, 223, 292, 380, 451	
FERNAND GERMAIN: <i>Les Champions et les Records</i>	81, 321
IWAN GILKIN: <i>Les Faits et les Idées</i>	123, 442
ARNOLD GOFFIN: <i>Poussières du Chemin</i>	89
HENRI GUILBEAUX: <i>L'Influence des écrivains belges sur les rapports littéraires entre la France et l'Allemagne</i>	423
ANDRE KAMINKER: <i>Lettre d'Anvers</i>	85
FERNAND LARCIER: <i>La Saison à Spa</i>	325
FRANÇOIS LEONARD: <i>Les Foules</i>	365
J.-P. LIPPERT: <i>La Belgique devant un grand devoir international</i>	34
R.-E. MELOT: <i>En relisant</i>	211
» <i>Couleurs sans danger</i>	348
» <i>Les Journaux et les Revues</i>	69, 155, 311, 466
F.-C. MORISSEAUX: <i>Lou ou la Rencontre inattendue</i>	175, 270
RAY NYST: <i>Les Salons et les Ateliers</i>	73, 160, 239, 313, 388, 469
ALIX PASQUIER: <i>La Chapelle des Médicis</i>	352
GEORGES RAMAEKERS: <i>Lu Châsse du Brabant</i>	408
FERNAND SEVERIN: <i>La Jeunesse de Weustenraad</i>	397
WILLIAM SPETH: <i>Camille Lemonnier et l'écllosion de la littérature belge</i>	262
WILLIAM SPETH: <i>Paris et les Parisiens</i>	456
OSCAR THIRY: <i>Comment le wallon Charles De Coster devint écrivain flamand</i>	114
LEON TRICOT: <i>Scalp</i>	121
» <i>Les Gens de Paris</i>	60, 140, 228, 298
J.-J. VAN DOOREN: <i>Et voici du soleil</i>	439
EMILE VERHAEREN: <i>Camille Lemonnier</i>	9
» <i>Les Flamands qui travaillent à Versailles</i>	327
AUG. VIERSET: <i>Les Faits et les Idées</i>	43, 213, 368
MARIE VIESSELOVSKA: <i>Georges Rodenbach et les Ecrivains russes</i> ...	201
GEORGES WILLIAME: <i>Odélard</i>	282
GEORGES WILLIAME: <i>Odélard</i>	282

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

FÉLICIEN CHAMPSAUR : *Le Mal de Paris* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — C'est chose peu banale que de voir M. Félicien Champsaur, le poète aux évocations troublantes, de *Lulu*, de la *Faute des Roses*, de la *Caravane en Folie* et de tant d'œuvres où, avec un art si parfait, il chante l'orgie, la passion, les désirs exacerbés et les ruts fous, c'est chose curieuse, dis-je, que de le voir, cette fois, célébrer le sol natal, la vie calme et douce de la province, de sa Provence, la vie quiète sous le beau soleil du Midi, aux côtés d'une femme aimante et bonne ménagère. Mais tout cela, l'orientation habituelle de son esprit et de son talent ne lui permettait de le prouver que par l'absurde, c'est-à-dire en montrant tout ce qu'il y a de faux, de clinquant, d'artificiel et aussi de peu propre dans le monde de la noce parisienne. Ne craignez rien, toutefois, il n'offre à ses lecteurs aucun spectacle vilain ou répugnant ; comme toujours son livre est un poème d'élégance et de Beauté qui ira, comme ses aînés et à plus juste titre que d'aucuns parmi eux, au grand succès.

* * *

FERDINAND BAC : *Vieille France* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Amoureux des traditions grandes et nobles laissées par un passé glorieux à deux classes de la Société, les aristocrates et les paysans, ou tout au moins à certains parmi les ci-devants et à certaines régions campagnardes, M. Ferdinand Bac a choisi un moyen assez original pour nous faire toucher du doigt, opposées à de nombreux défauts certes, les qualités durables et solides conservées intactes dans maintes grandes maisons. Son héros, Fructidor Colinet, lauréat de l'Ecole des Chartes, fils, petis-fils et arrière-petit-fils de révolutionnaires farouches, a hérité de leur haine irrédactable du noble, encore que, pour son compte, il ne tire pas une mince gloire de pareille ascendance. Et voilà que sa profession le met en contact, pendant de longs mois, avec des grands seigneurs et des grandes dames authentiques. Dans un château historique, au fond de la Bretagne, au milieu de gens élégants, raffinés, polis sans affectation, charitables sans ostentation, spirituels sans roserie, il vit un certain temps de leur existence fastueuse. Ses convictions n'en sont ni ébranlées, ni diminuées, mais la haine disparaît de son cœur, contre son gré, car, malgré la parfaite bonne grâce de ses hôtes, il n'évite pas certaines

humiliations et certaines blessures d'amour-propre. Au moins cette cure de *Vieille France* savamment graduée par l'auteur lui apprend-elle qu'avant de hair les gens il faut s'efforcer de les connaître.

Chez Ollendorff.

GEORGES OHNET : *Le Partisan* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Des *Batailles de la Vie* qui forment la partie la plus considérable et la plus fameuse de son œuvre, M. Georges Ohnet se délasse en écrivant les *Batailles de l'Histoire*, une nouvelle série qu'il intitule : *La Légende et l'Histoire*. Après, *Pour tuer Bonaparte* et *La Serre de l'Aigle* où il traite des conspirations ourdies dans le but de débarasser la France du Premier Consul, puis de l'Empereur, il saute à la monarchie de juillet, aux Carbonari de romantique mémoire et aux événements qui suivirent l'insurrection vendéenne de la duchesse de Berry. Ses héros sont, cette fois, un comte de Valvius farouche légitimiste et Michel Rouvray, ardent républicain, qui préparent, dans les catacombes parisiennes, en des conciliabules mystérieux, un complot qui aboutit aux fusillades sanglantes de 1834 dont le trône de Louis-Philippe sort singulièrement affermi. Il y a encore un vieux maréchal de France qui a servi fidèlement tous les régimes, sa femme, une aristocrate de vingt ans qui conspire avec les ultras et qui aime le comte de Valvius, enfin la petite modiste obligée, maîtresse de Michel Rouvray, qui sauve, au moment voulu, tout le monde des griffes policières. Tout le personnel nécessaire, en un mot, pour rendre la vérité historique aussi attachante, aussi émouvante qu'un beau roman.

* * *

BINET VALMER : *La Créature* (un vol. in 12 à fr. 3.50). — Les lecteurs assidus de M. Binet Valmer connaissent, de longue date, le docteur Batchano, le véritable héros de ce livre qui comptera parmi les meilleurs et les plus profonds de cette année, et même mieux que cela encore. Fils de paysans roumains, venu à Paris pour y acquérir le peu de science nécessaire à l'exercice de la médecine en son lointain Orient, Batchano s'est donné tout entier à la science. Guidé par un éminent neurologue, François Vigier, que nous connaissons aussi, il s'est fait rapidement une situation en vue dans le traitement de la névrose. Les

clientes ne lui manquent pas, car, outre les succès qui lui ont fait sa réputation, sa manière, dédaigneuse des ordinaires moyens thérapeutiques, n'a rien de désagréable. Bel homme, causeur élégant, psychologue très fin, il fait la cour aux détraquées qui se confient à lui, se fait aimer et, quand il est ainsi devenu le maître de leur personnalité, sous sa direction énergique, elles reviennent à la vie normale et à la santé, sans qu'il ait jamais été pour elles autre chose que leur ami. Il en agit de même avec la fille, hystérique jusqu'à l'érotomanie, d'une tragédienne célèbre. La cure semble réussir merveilleusement; d'une enfant arriérée et vraiment folle, il fait une femme accomplie. Malheureusement, il a un instant de faiblesse; il devient son amant! Il l'aime profondément et c'est lui qui est sa chose. Elle le trompe et le bafoue. Un moment d'énergie lui permet de s'évader de ce cauchemar, mais désemparé au point d'être attiré, lui, athée convaincu, vers la Prière et vers la Foi.

Les premiers romans de M. Binet-Valmer étaient mieux déjà que des promesses; cette fois, il s'est surpassé. Magistralement écrite, *La Créature* est alors un chef-d'œuvre, direz-vous? Le mot est bien gros, et pourtant...

Chez Calmann-Lévy.

GYP: *Napoléonette* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Voilà Gyp qui abandonne ses snobs de la République troisième, pour remonter le cours des âges et s'arrêter, certes, à l'époque la plus embêtante — je ne m'excuse pas, nous parlons de Gyp et certains termes sont alors permis — à l'époque donc la plus morne de l'histoire, en pleine Restauration! Elle nous introduit tout droit aux Tuileries, à cette Cour de Louis XVIII, formaliste à l'excès, plus ennuyeuse encore que formaliste, mais elle y fait pénétrer, en même temps que nous, la gaieté et la vie, grâce à *Napoléonette*, une jeune fille de seize ans, filleule du premier consul et de M^{me} Bonaparte qui, sous des habits masculins a fait les dernières campagnes de l'Empire, aux côtés de son père, colonel des lanciers. Celui-ci, tué à Waterloo, la petite reprend les jupes, rentre chez sa tante, dame de la duchesse d'Angoulême. Malgré les fureurs de son entourage, elle obtient du monarque, podagre et quinteux, mais homme d'esprit, beaucoup d'autres choses encore que vous apprendrez en lisant le nouveau roman de Gyp, auquel peut-être un grincheux reprochera peut-être de faire parler *Napoléonette* comme parle *Chiffon*. Mais qu'importe...

Chez Plon-Nourrit.

GEORGES DELAQUYS: *Le Beau couchant* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Il eût fallu, en sous-titre: ... ou les amours de deux préhistoriens. Je vous en prie, ne lisez pas: *préhistoriques*, car ni Gérard Handrillon, ni Madeleine Javard ne sont de l'âge de pierre, ils sont bien de notre temps, mais c'est leur commun intérêt des mystères de la préhistoire qui leur fit commencer d'un bout de la France à l'autre bout, une correspondance purement scientifique d'abord, qui rapidement tourna à l'entretien sympathique, puis sentimental, pour finir par la conversation résolument amoureuse. Et pourtant, jamais ils ne s'étaient vus. Tous deux pensaient d'ailleurs n'avoir plus à attendre de l'amour la moindre satisfaction effective. Lui, quinquagénaire, avait dès longtemps renoncé à ces choses-là et vivait en dilettante et en philosophe. Elle, la quarantaine sonnée, après une existence de sacrifice, se croyait tout à fait vieille. Et comme l'un et l'autre avait pudiquement caché son âge, ils n'étaient pas enthousiastes d'une rencontre. Celle-ci se produisit cependant et leur affection n'en regut nulle atteinte, au contraire. Leur idylle contée avec beaucoup de charme et un sens raffiné des nuances par un poète délicat, finit par un mariage. Et l'on ne peut qu'envier ces vieux amants de commencer une durable période de bonheur, à l'âge où les autres ont déjà connu toutes les amertumes et les désillusions.

Chez Louis-Michaud.

GASTON DERYS: *Les Grandes Amoureuses* (un vol. in 18 ill. à fr. 3.50). — Pour la quatrième fois, sous un titre que M. Jean Richepin adopta naguère pour le même objet, M. Gaston Derys fait défiler devant nous, sous forme d'attachantes biographies anecdotiques, les physionomies célèbres de quelques femmes dont l'Histoire enregistre le nom parce qu'elles surent aimer et se faire aimer.

Que de grandes actions, que de tragédies aussi, et de crimes et d'émouvants poèmes eurent pour héros ces couples d'amants immortalisés par leur liaison autant que par leurs propres personnalités.

Depuis Adam et Ève en passant par tous les Samson, les Dalila, les Judith, les Holopherne, les Antoine, les Cléopâtre, les Arétin, les Péline, les Roméo, les Juliette, les Dante et les Béatrice jusqu'aux Musset et aux Sand, — tous les amants de la légende et ceux de la vie authentique, combien de duos ont été chantés sur toutes les modes lyriques, plaisants, douloureux, exaltés!

M. Derys évoque le souvenir, cette fois, de deux *Grandes Amoureuses* du XVIII^e siècle, et de deux autres du XIX^e.

C'est Aimée de Coigny, celle que le mélancolique et touchant André Chénier chanta, à la veille de mourir, dans son poème de la *Jeune Captive*, et qui fut l'amie du favori de Marie-Antoinette, l'élégant et passionné Lauzun.

C'est la duchesse de Fallary, que M^{me} de Labrau, elle-même, fit succéder à sa propre faveur dans le cœur inconstant du Régent.

C'est Rachel, la juive merveilleuse qui mena de pair l'amour de la tragédie et la tragédie de l'amour, et éblouit le Paris des théâtres au temps de Musset qui l'adora, — après tant d'autres.

C'est Louise Colet, enfin, charmante mais gourmande, qui révéla la Femme au grand Flaubert, lui inspira quelques-unes des lettres passionnées qui sont les plus belles d'entre toutes celles sorties d'une plume artiste, mais qui fut la maîtresse aussi de Cousin, de Musset et *tuti quanti*...

Ces quatre portraits attachants sont dessinés d'après une documentation abondante et fidèle. M. Derys les a fait riches en intérêt et en pittoresque.

Chez Lemerre.

EUGÈNE JOLICLERC : *Graine de Roi* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Sacrifiée à l'ambition du vieux duc, son père, la duchesse Francisca, toute gracieuse et toute menue, est mariée au royal lourdaud qu'est le souverain de Gothie. Accueillie avec allégresse par le peuple goth, qui voit en elle la mère de son futur Roi, la petite Reine ne répond malheureusement pas, quant à ce dernier point, au vœu de ses sujets. Sa popularité baisse et sa stérilité favorise les menées socialistes et républicaines presque autant que le despotisme imbécile du Roi. Celui-ci désireux, à tout prix, de sauver la Couronne, s'avise d'un expédient peu ordinaire. Sourd aux supplications désespérées de la Reine, il la force à accepter les caresses d'un jeune officier qui ignore naturellement la haute qualité des faveurs qu'il reçoit. Cette nuit, par bonheur, ne laisse pas de souvenirs pénibles à Francisca et elle donne, en outre, un prince héritier, ce qui permet à la monarchie gothe de vivre encore une quinzaine d'années. Une nuit, le Roi est tué au cours d'une orgie crapuleuse ; le peuple et l'armée se soulèvent, proclament la République et la Reine avec son fils n'échappent au massacre que grâce à l'intervention de l'un des chefs du mouvement, ministre de la guerre, sous le nouveau régime, qui ne pense pas sauver ainsi, en même temps que son enfant, son amante d'une nuit.

L'antigermanisme de *Graine de Roi* — car Charles-Louis de Gothie incarne évidemment toute la lourdeur, toute la brutalité, tout le caporalisme prussiens — et sa sentimentalité compliquée vaudront, j'en suis sûr, à son auteur, un beau succès en France.

Chez Nelson.

ALEXANDRE DUMAS : *La Tulipe Noire* (un vol. in 12 relié à fr. 1.25). — La scène de ce curieux roman, un des chefs-d'œuvre de Dumas, est en Hollande au XVII^e siècle. La recherche de la tulipe noire sans défaut, l'intérêt suscité par cette fleur fabuleuse, les malheurs qui en assaillent le possesseur et son triomphe final constituent un cadre tout particulier bien digne de l'action passionnante qui s'y déroule. Emportez la *Tulipe Noire* en vacances, elle charmera vos soirées et fera paraître courtes les journées pluvieuses.

Et puis, ce joli conte sentimental et pittoresque a, pour les lettrés, l'intérêt tout spécial qui s'attache aux œuvres d'exception des maîtres un instant sortis du genre qui fut leur spécialité. On reconnaît ici bien peu, dans cette histoire familière, le romantique auteur de tant de romans de cape et d'épée que fut le père des *Trois Mousquetaires* !

* * *

VICTOR HUGO : *Choses Vues* (un vol. in 12 relié à fr. 1.25). — Cet intéressant ouvrage est formé de notes éparées prises au hasard des lectures, des promenades, ou des rêveries, et se rapportant aux sujets les plus divers. Ces notes n'étaient sans doute pas destinées à être publiées ; elles n'en sont que plus précieuses, puisqu'elles nous montrent la personnalité vraie du poète, saisie sur le vif et pour ainsi dire à son insu.

Et puis, elles complètent un ensemble qui doit, dans la coquette Collection Nelson, nous donner, dans son entier, la gigantesque production du Maître.

Chez E. Sansot et C^{ie}

MAURICE DONNAY : *Le Cœur et la Tête* (un vol. in 12 à 1 franc). — C'est une bien jolie et piquante collection que celle de ces petits volumes des « Glanes françaises » dans lesquels des compilateurs avisés réunissent des pensées choisies dans l'œuvre de tel ou tel de nos plus notoires contemporains.

La moisson de M. Georges Oudard fut particulièrement riche : ne récoltait-il pas sur ce champ entre tous fertile en esprit, en philo-

sophie aimablement moderniste, en à-propos que sont les livres et les pièces du plus parisien des académiciens de notre temps?

Boutades, définitions, répliques, paroles sur l'Amour, sur l'Epoque, sur les sentiments, tout est à lire et à méditer. Même ce qui a l'air superficiel, paradoxal et badin y est profond et vrai.

Chez Bernard Grasset.

HENRY BARBY : *Les Victoires serbes* (un vol. in 18 ill. à fr. 3.50). — Les conquêtes coloniales que le XIX^e et le XX^e siècles ont vu se multiplier sans répit, ont eu, parmi d'autres, cette conséquence de provoquer l'éclosion d'une littérature exotique affectant toutes les formes d'expression : descriptifs, impressionnistes, anecdotiques, critiques, lyriques, héroïques les livres nous ont donné toutes les évocations possibles de la vie, des mœurs, des décors les plus lointains. Au théâtre, dans le roman, la nouvelle, le poème ou l'étude documentaire de l'humanité toutes les latitudes nous ont été racontées.

Les guerres ne sont pas moins fertiles en transpositions littéraires. Imagine-t-on quel bilan peuvent représenter, pour ne citer que ceux-là, les écrits suggérés par l'épopée napoléonienne et la campagne de 1870-71?

Le long conflit qui ensanglanta les Balkans est à peine terminé et déjà ne se comptent plus les ouvrages qu'il a inspirés. Nous verrons Turcs, Bulgares, Grecs et autres devenir personnages de drames et de romans. Déjà voici les historiographes de la guerre au jour le jour qui publient leur tragiques ou pittoresques carnets de route en attendant que les techniciens commentent savamment les opérations des armées.

Ce sont les *Victoires serbes* que M. Henry Barby chante dans les passionnantes pages qu'il a écrites sur place comme correspondant de guerre du *Journal*. Elles sont émouvantes

et témoignent de l'enthousiasme de l'auteur pour la bravoure des soldats parmi lesquels il a vécu pendant de longs mois.

Chez E. Figuière et C^{ie}.

MARCEL SEMBAT : *Faites un roi sinon faites la paix* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — La France traverse une crise qui doit lui être fatale si quelque événement n'y met un terme. Cette dissolution est le produit de l'incohérence gouvernementale. Mais heureusement il y a des remèdes certains. Le tout est de les appliquer à temps avec énergie.

Tel est du moins l'avis alarmé de M. Marcel Sembat. La politique belliqueuse des républicains est, selon lui, la cause du péril grandissant.

On ira à la guerre, mais sans préparation, sans commandement solide. Et, dans le moment d'affolement il suffira du toupet d'un aventurier pour que la France à nouveau se donne un fatal dictateur.

Il n'y a à cette situation qu'un remède : Se donner un Roi, un vrai, celui de la descendance, de l'histoire, de la tradition. Lui seul pourra conduire la France à la guerre victorieuse.

Le Roi et la guerre ou la République et la paix, mais forcément c'est l'un ou l'autre des deux couples et jamais l'un avec l'autre.

Telle est la thèse de M. Sembat. On la prend pour ce qu'elle vaut, selon ses convictions et ses préférences personnelles.

Rendons grâce du moins au brillant polémiste de ce qu'il accorde, malgré tout, son suffrage à la Paix. Mais il ne la voit réalisable que sur une solide base d'entente franco-allemande.

Il n'est pas le premier ni le seul à rêver ce beau rêve...

MEMENTO

🎭 *Spectacles de réouverture à la Monnaie.* — En attendant qu'ils nous fassent connaître les premières des nouveautés qu'ils ont, en nombre respectable, inscrites au programme de la saison qui commence, MM. Kufferath et Guidé nous présentent leurs nouvelles recrues dans des rôles qui permettent, grâce au jeu, d'ailleurs souvent injuste, des comparaisons, de porter des jugements plus ou moins indulgents ou sévères.

Je me hâte de dire que l'impression traduite par les trois ou quatre artistes, inconnus à Bruxelles, qui ont débuté sur la scène de la Monnaie ces derniers soirs est, pour la plupart, nettement favorable et, en ce qui concerne le ténor M. Martel, excellente jusqu'à l'enthousiasme.

C'est dans le personnage, sympathique, et flatteur au surplus, de l'héroïque chevalier Cavaradosi que M. Martel nous est apparu. Il s'y est montré comédien élégant et sûr de soi, adroit, et aussi naturel qu'il est possible dans un pareil rôle tout d'artifice et de convention.

Mais c'est le chanteur surtout qui a fait merveille, pour sa voix jeune, fraîche, douce et puissante à la fois, pour sa diction impeccable et ses chaleureux élans.

Cette reprise de la *Tosca* fut du reste de tous points excellente. M^{lle} Panis, soprano dramatique qui avait débuté avec un gros succès dans Valentine des *Huguenots*, a trouvé meilleure occasion encore, sous les traits de l'amoureuse Floria Tosca, de mettre en valeur un organe admirable. Elle aussi se fait comprendre ; il y a longtemps qu'à Bruxelles cette satisfaction ne nous avait plus été réservée... Il ne manque à M^{lle} Panis que de « vivre » plus intensément les drames de joie, de douleur ou de passion dont elle sera la protagoniste, belle et bien chantante, pour mériter toutes les louanges. Nous serons tous heureux de les lui offrir alors sans marchand.

Mais c'est un peu aussi parce qu'elle était la partenaire de cet émouvant et superbe artiste qu'est M. Rouard, Scarpia impressionnant comme il avait été la veille un Nevers plein d'altièrre et juvénile noblesse, que M^{lle} Panis ne parut peut-être pas donner au 2^e acte de la *Tosca* tout le dramatisme qu'il commande.

M. Laskin, basse chantante entendue dans le rôle peu favorable de Saint-Bris et dans celui, trop épisodique, du fugitif Angelotti, mérite qu'on attende pour le juger définitivement de plus catégoriques épreuves.

M^{me} Reine d'Avanzy, une de nos concitoyennes appréciée au Concert avant que,

sous son majestueux nom de guerre, elle ne fit la tournée de quelques théâtres importants de province, s'efforça d'être aimable et touchante sous les nattes blondes et le cotillon bleu de la timide Micaëla de *Carmen*.

Quelques artistes de naguère ont pris possession de rôles qui leur valurent un incontestable succès : M^{lle} Symiane, trop tenue jusqu'ici dans l'ombre, fut une Carmen des plus louable ; M^{lle} Heldy, de qui le charme ne cesse de plaire, chanta la *Traviata* en grande cantatrice et sut faire couler des larmes sincères.

M^{lle} Pornot égrena avec la plus cristalline limpidité les trilles et les gammes que Meyerbeer mit dans le gosier rossignolesque de la reine de Navarre, tandis que, vieux soudard d'image d'Epinal, M. Grommen trouva les creux les plus profonds pour traduire l'ennuyeuse austérité du vieux huguenot Marcel.

M. Ponzio est toujours le séduisant Escamillo maintes fois applaudi. M^{lle} Callemien met sa bonne volonté à camper un page Urbain suffisamment désinvolte. M. Girod fait oublier la plupart des Don José qui désertèrent en notre présence et jouèrent farouchement du couteau sur la place de Séville...

Des mises en scène, toujours chatoyantes et si vivantes réalisées sur la scène de la Monnaie chacun ne peut formuler que de éloges. Et si M. Lauweryns recherche avec une minutie quelquefois un peu affectée les moindres expressions des plus infimes nuances et des sine avec intensité les contrastes les plus opposés, M. De Thoran, méprisant ces excès d'intentions, déchaîne à tours de bras de sonores tempêtes symphoniques, — ce qui n'empêche que l'orchestre de notre opéra demeure un des plus parfaits qui soient.

P. A.

🎭 *Music Hall de Luna-Park.* — La note artistique, comme toujours, figure au programme de cette quinzaine. C'est une étrange et captivante danseuse hindoue qui la fournit. Dans un décor impressionnant, la Radjah, énigmatique et passionnée, mime la « Mort de Cléopâtre », enlaçant son buste nu dans les anneaux inquiétants d'un reptile aux longs replis.

Avant et après cette jolie apparition, danses, facéties et prouesses diverses ont fait la joie ou l'émerveillement de chacun : Dohn est un hercule étonnant ; les Apollo campent, à peu près nus sous leur enduit de bronze, des poses plastiques et des attitudes d'athlètes déconcertantes ; deux fantaisistes jouent un « Sketch » ingénieux et drôle : le *Miroir*

brisé où l'un fait, dans le cadre d'une glace privée de sa vitre à reflet la réplique fidèle du moindre geste de l'autre; douze « Célestes » d'une adresse prodigieuse jonglent, escamotent et pirouettent pendant vingt affolantes minutes.

🎭 *Le Vieux-Bruxelles.* — D'une salle de Brasserie-Cinéma on vient de faire un théâtre. L'ouverture a eu lieu avec un grand succès. Le local, d'un archaïsme adroitement reconstitué, est d'un joli pittoresque. Désormais, l'après-midi et le soir, se succèdent sur la scène du Théâtre du Vieux-Bruxelles, l'écran aux films, des numéros de music-hall et des attractions artistiques. C'est varié, intéressant et l'original et vaste établissement de la rue de Malines connaîtra la vogue.

🎭 *Accusé de réception.* — Georges Rens: *Les Entravés.* — Marcel Vanderauwera: *Un rêve dans les fleurs.*

🎭 Faisant allusion à un bilan établi dans une de ses dernières chroniques par notre attentif et ponctuel « salonnier » M. Ray Nyst, l'*Art Moderne* constate :

« On se plaint de la surabondance des expositions de peinture, et un critique a même fait le compte des tableaux exposés à Bruxelles, pendant l'hiver dernier: le chiffre était prodigieux et n'avait jamais été atteint jusqu'ici.

» Mais que dire des concerts et auditions musicales? Les statisticiens constatent qu'il ne s'est pas donné moins de 1,210 concerts à Berlin, l'hiver dernier! Et il s'y est produit 146 pianistes hommes et 76 femmes; 64 violonistes du sexe fort et 26 du sexe faible, sans compter 13 violoncellistes... »

🎭 Le monde musical bruxellois a été douloureusement affecté par la mort de Léopold Wallner, professeur, critique et compositeur du talent le plus fin.

Russe d'origine Wallner habitait ici depuis longtemps. Il fut mêlé au mouvement des *Jeune-Belgique*; il écrivit plusieurs mélodies d'une inspiration originale et d'un tour délicat sur des poèmes de Verhaeren, de Gilkin, de Rodenbach, de Giraud. On regrettera l'artiste et l'homme charmant que fut cet érudit et cet ami très sympathique.

🎭 *Scola-Musica, 90, rue Gallait.* — Institut supérieur de Hautes études Musicales (9^{me} année). Directeur-fondateur: Théo Charlier.

La réouverture des cours aura lieu le mardi 30 septembre 1913.

Aux cours instrumentaux: Piano, violon, violoncelle, orgue, musique de chambre, in-

struments à anche et à embouchure, etc. Aux cours vocaux: chant, chant d'ensemble, déclamation, répertoire théâtral; théoriques: solfège, harmonie, contre-point, fugue et composition se joignent les cours spéciaux d'histoire et esthétiques musicales.

Les inscriptions peuvent être prises à partir du 20 septembre.

Abonnements scolaires aux chemins de fer de l'Etat et aux tramways bruxellois.

🎭 *Concerts classiques et modernes.* — Jeudi 2 octobre 1913, Fritz Kreisler, violoniste; mardi 11 novembre 1913, Jacques Thibaud, violoniste; mercredi 3 décembre 1913, Victor Buesst, pianiste; mercredi 4 février 1914, M^{me} Mysy Gmeiner, cantatrice; jeudi 19 mars 1914, Raoul Pugno, pianiste.

Location à la maison Breitkopf et Haertel.

🎭 Le peintre Georges Lemmers, qui, de puis quelques années consacre une partie de son activité à l'enseignement des arts du dessin et de la peinture, nous prie d'annoncer la reprise de ses cours pour le mois d'octobre prochain.

Les inscriptions seront reçues, au domicile de l'artiste, 28, rue du Marteau, Bruxelles, dès la fin de septembre.

🎭 Le 15 septembre, au *Théâtre des Galeries Saint-Hubert*, première des représentations que la Comédie Française donnera officiellement à Bruxelles, tous les jours, jusqu'au 30 septembre.

A l'affiche: *Polyeucte* et *Les Jeux de l'Amour et du Hasard.*

🎭 Pour faire aimer davantage les monuments et sites de la pittoresque cité de Huy. Léon Tombu a gravé dix planches d'eau fortes représentant les principaux d'entre-eux. Les Hutois se sont disputé les tirages, heureux de retrouver sur les planches de l'artiste le sentiment qui caractérise certains endroits de cette cité, appelée par Louis Delattre: La Perle du Condroz.

🎭 M. Fernand Scribe un amateur d'art très délicat et possesseur d'une galerie d'art importante, a légué à la ville de Gand ses collections de tableaux et d'objets d'art anciens.

🎭 MM. De Rycker et Mendel viennent d'achever la publication de la Collection d'estampes décoratives entreprise sur les conseils et d'après les avis de la ville de Bruxelles. Ces estampes sont au nombre de vingt et une et passent en revue les aspects les plus divers de notre pays. Elles sont destinées surtout à orner les classes et les préaux d'écoles,

mais elles ne conviennent pas moins à la décoration des villas et des halls des maisons urbaines. MM. De Rycker et Mendel se sont adressés à d'excellents artistes, à MM. Casiers, Toussaint, Van Acker, Henri Meunier, Wagemaker, Amédée Lynen et Paulus. La collection est à la fois variée et synthétique.

☞ *A Mons.* — Le Roi répondant au discours wallonnisant de M. Maurice Des Ombiaux, à l'inauguration du Salon des Artistes Wallons, nous paraît avoir exprimé sagement la meilleure façon de penser sur cette nouvelle phase du séparatisme flamand-wallon, gagnant les sphères de l'art.

S'adressant à MM. François André, président du Conseil provincial du Hainaut, et Maurice Des Ombiaux, le Roi a dit :

Messieurs,

Je vous remercie très vivement, en mon nom et au nom de la Reine, des sentiments de dévouement que votre président nous a exprimés.

Il s'est fait l'interprète de votre confiance et de votre enthousiasme, de cet enthousiasme, Messieurs, sans lequel les artistes, ces mandataires inspirés de la nation, ne peuvent réaliser l'idéal qu'ils s'efforcent de synthétiser, ni rendre l'âme du pays que doivent traduire leurs œuvres.

L'art wallon, qui exalte le génie d'une race et s'affirme sur un sol surpeuplé par l'industrie, doit rester fidèle à une belle tradition : sur la terre wallonne s'est épanouie une floraison artistique dont la Belgique peut être fière, et les recherches que le folklore a faites montrent combien le souci du beau était autrefois naturel.

Dans les sphères de l'art, l'élévation doit écarter tout antagonisme ; le fait que la manière de comprendre la nature et de rendre ce que l'œil voit n'est pas partout la même dans notre cher pays, vous fera trouver un ferment puissant pour votre belle activité.

Les artistes belges forment une grande famille et l'école belge jouit d'un prestige envié. Votre ambition est de continuer à l'accroître, en apportant à nos trésors artistiques, ces œuvres qui constituent vraiment les archives les plus belles et toujours vivantes, et qui font l'orgueil d'un peuple ».

☞ Le succès de cette exposition de l'art wallon semble, au surplus, être assuré. Nous reparlerons des œuvres nombreuses qui y ont été envoyées par de nombreux artistes dont quelques-uns ne sont pas les moindres, encore que les toiles et les sculptures les plus intéressantes aient figuré déjà dans plusieurs Salons antérieurs.

Victor Rousseau, Donnay, Fabry, Rassen-

fosse, Anna Boch, Motte, Marcette, G. M. Stevens, C. Lambert, Paulus, Houben, Waetelet, Firmin Baes, de Gouves de Nuncques, Levêque, Gaspar, Léon Dubois, Sturbelle, Bonnetain, Charlier, Berthe Art, etc., assurent la vogue certaine de cette exposition significative.

Celle-ci restera ouverte jusqu'aux 31 octobre. Des conférences et des auditions musicales seront organisées.

☞ *Expositions actuelles et prochaines :*
MUNICH. — XI^e exposition internationale des Beaux Arts, ouverte jusqu'au 30 octobre.

PARIS. — Le Salon d'Automne s'ouvrira en novembre.

ROUBAIX. — Une exposition des Beaux Arts s'est ouverte le 14 courant. Fermeture le 31 octobre.

STUTTGARD. — Art allemand avec section internationale, ouverte jusqu'en octobre.

NIEUPORT. — Exposition du Cercle Artistique, ouverte jusqu'au 25 septembre.

L'OURNAI. — XXIX^e exposition des Beaux Arts, ouverte jusqu'en octobre.

MONS. — Fédération des artistes wallons, exposition ouverte jusqu'au 31 octobre.

HUY. — Exposition annuelle de peinture, ouverte du 26 octobre au 9 novembre.

☞ *Ibsen intime.* — M. Georges Brandès, dans le *Mercure de France*, consacre une étude fort curieuse à la psychologie d'Ibsen, à la manière dont les événements de la vie réagissaient sur son talent et sur la genèse de ses ouvrages. On y trouvera aussi de nombreuses anecdotes. En 1891, la critique danoise se trouvait à Sandviken, près de Christiania, avec des peintres norvégiens. « Ce pauvre Ibsen, leur dit-il, reste tout le temps seul, enfermé dans son hôtel. Si on l'invitait ? — Qui oserait l'inviter ? — Je le vois tous les jours ; je tenterai la chose ». Brandès, en effet, exprima à Ibsen le désir que des peintres aient de le recevoir. « Combien et qui ? — Nous sommes neuf et voici les noms. — Dîner avec tant de gens serait contraire à mes habitudes ». Après bien des difficultés, le misanthrope consentit pourtant à s'amadouer ; le dîner aurait lieu dans son hôtel, à l'heure qu'il choisirait. Mais déjà le bruit s'était répandu qu'on organisait un banquet en l'honneur d'Ibsen ; tout le monde voulait en être. Pour tâter le terrain, M. Brandès parla d'abord d'une dame : « Jamais de la vie ! répondit le dramaturge. — Mais elle est jeune et jolie. — Je n'aime pas les jolies femmes. — Il paraît que vous avez été amoureux de sa tante. — Alors, c'est différent ; qu'elle vienne ». A l'heure fixée, Brandès frappe à la porte d'Ibsen, qui ouvre en manche de chemise : « Comment ! vous êtes en habit ? Je n'en ai pas dans ma

malle. — Eh bien, vous dînerez en veston. — M^{me} X... sera là? — Oui, elle a quelques amis. — Combien? Vingt-deux. — C'est une trahison. Vous m'aviez dit neuf. Je n'y vais pas ». Il fallut user de beaucoup de persuasion pour le faire descendre dans la salle à manger. Il y entra d'un air farouche; le silence devint si pénible qu'on dut verser le champagne dès le poisson et entamer tout de suite les discours. Ibsen interrompit Brandès à différentes reprises et dit ensuite: « Il y aurait des objections à faire, mais je préfère ne pas les formuler. — Au contraire, parlez: vous nous ferez plaisir. — Je préfère ne pas les formuler ». À ce moment, un journaliste essaya de rompre la glace en transmettant au maître les remerciements de sa voisine, la jolie actrice Constance Brunn, pour les beaux rôles que celle-ci lui devait. « J'observerai, dit Ibsen, d'une façon générale, que je n'écris pas de rôles; je peins des hommes. Et jamais de ma vie, il ne m'est arrivé d'avoir une actrice ou un acteur en vue en composant une pièce ». Pas un instant, Ibsen ne se rendit compte du froid qu'avait jeté son humeur et sa trop grande franchise, car il dit en sortant de table: « C'est un banquet tout à fait réussi ».

☪ *Un nouveau roman de Gorki.* — Les journaux italiens relatent que Maxime Gorki travaille à un roman, dans le calme recueilli et lumineux de sa villa de Capri.

Après ses nouvelles si essentiellement russes, le grand écrivain veut payer son tribut de gratitude à cette île enchantée et hospitalière.

Il a choisi comme scène de son roman le coin qu'il aime. Non la Capri des grands hôtels et des somptueuses villas, mais la partie de l'île qu'habitent des pêcheurs et des vigneron, des artistes et des écrivains aussi, étudiant, travaillant dans ce décor radieux.

Ce sera, cette œuvre nouvelle de Gorki, d'après des indications, un récit délicat, suggestif d'amour, de nostalgie et de tristesse. L'île de Capri prête son fond de verdure luxuriante et de flots d'un bleu intense, la vie de ses habitants simples et robustes, leurs cérémonies caractéristiques, leurs traditions religieuses, surtout la fête du patron de l'île, saint Constantin.

Gorki nous révélera ainsi un côté tout nouveau de son talent.

CAISSE CENTRALE

de Change et Fonds Publics (S. A^m)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES
Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746
Rédaction : » A. 6868

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☞ M. Raoul Warocqué a été nommé administrateur des *Ateliers du Thiriau* en remplacement de feu Jules Thiriar.

☞ M. Pierre Marraud, conseiller d'Etat à Paris remplace M. Armand Dresse comme administrateur de la Compagnie Générale de *Railways et Electricité*.

☞ Nous avons appris avec grand regret le décès soudain de M. Camille André, chevalier de l'Ordre de Léopold, l'un des directeurs du *Crédit Général de Belgique*.

M. André était très aimé de tous ses collègues des autres banques et des nombreux clients du *Crédit Général*.

Une grande modestie jointe à une exquise urbanité lui avait conquis la sympathie générale.

Nous prions sa famille, et en particulier son frère, l'avocat Louis André, d'accepter nos condoléances.

☞ On annonce que M. Paul Mottart, agent de change, a été créé Chevalier de la Légion d'honneur.

☞ Le personnel de la *Banque Matthieu* et de la *Compagnie d'Assurances de Bruxelles*, a récemment fêté le 50^{me} anniversaire de l'entrée dans ces bureaux, de M. Plugge, chef des services de la réassurance. Nous joignons nos félicitations à celles de la grande famille que constitue le personnel de la banque Matthieu.

☪ L'*Iron and Steel Institute* tient sa réunion d'automne à Bruxelles.

Les sidérurgistes anglais et étrangers se sont réunis dès le 1^{er} septembre pour discuter les questions qui ont été soumises à leur examen. Il est très intéressant de noter, en passant, que ce sont les travaux des Belges qui sont en majorité. Sur dix-neuf études présentées, il y en a sept qui viennent de nos principaux ingénieurs et chefs d'usine.

Au début de la séance et après les congratulations réciproques entre Anglais et Belges, on procéda à la nomination du nouveau président de l'« *Iron and Steel Institute* ».

M. Ad. Greiner, directeur général de la Société Cockerill, a été élu. Il prendra ses fonctions en 1914.

Depuis que cette institution existe, c'est la deuxième fois seulement que la présidence en est confiée à un étranger. Le premier président non anglais fut M. Carnegie. C'est un honneur pour l'industrie belge de voir l'un de ses chefs choisi pour remplir ces hautes fonctions.

C'est le beau et juste couronnement de la belle carrière d'un travailleur infatigable, d'un esprit supérieur.

Toute la matinée fut consacrée aux travaux de l'Institut et il fut surtout question des combustibles.

L'après-midi fut consacré aux excursions, aux réceptions.

La Société des ingénieurs et industriels a reçu l'Institut. Réception faite de grande cordialité, et dans le vieil hôtel Ravenstein, les sidérurgistes belges et anglais rivalisèrent d'amabilité auprès des dames invitées.

Sa Majesté, qui d'ailleurs est depuis l'an dernier membre d'honneur de cet important Institut, a reçu ses délégués, qui lui furent présentés par M. Greiner. Le Roi eut un mot aimable pour chacun, et tous admirèrent sa compétence.

Il a, de plus, reçu à sa table M. Carnegie pour lequel il eut des prévenances royales en le traitant pour ainsi dire d'égal à égal.

ECHOS FINANCIERS

LA FINANCE ET LA POLITIQUE INTERNATIONALE.

— La direction parallèle que suivent le *Quai d'Orsay* et *Downing Street* serait du plus heureux effet pour développer l'harmonie du concert européen, si toutefois la *Wilhemstrasse*, qui se joint, comme on le sait, à la *Ballplatz* ne barricadait la libre circulation du *Pont-aux-Chantres* déjà obstrué par l'inertie d'*Ildiz Kiosque*.

Il en est résulté un certain affaissement *Wall-Street*, d'autant plus profond que depuis quelque temps les hauts-fourneaux y piétinent sur place.

C'est pourquoi, comme le dit un de nos plus éminents confrères « quelques devises spéculatives sont travaillées sérieusement, et » quelques valeurs sérieuses sont travaillées spéculativement. »

Les **VALEURS DE PÈRES DE FAMILLE ET DE TOUT REPOS** ne sont pas constituées uniquement par de la Rente d'Etat. La petite épargne considère comme telles les lots de ville et obligations analogues.

Voici leurs cours comparés :

	Cours en 1906	Cours actuels
Anvers 1887 2 1/2 p. c.	108.75	83.75
Anvers 1903 2 p. c.	104.25	71.75
Bruxelles 1902 2 1/2 p. c.	110.50	86 »
Bruxelles 1905 2 p. c.	97.75	70.50
Bruxelles-Maritime 2 p. c.	89.75	68.75
Communal 1868 3 p. c.	106.87	97.25
Vicinaux 1885 2 1/2 p. c.	114.75	95.25
Gand 1896 2 p. c.	90.50	68 »
Liège 1897 2 p. c.	92.87	67.25
Liège 1905 2 p. c.	99 »	72.50
Ostende 1898 2 p. c.	87.75	64 »
Schaerbeek 1897 2 p. c.	85.75	79.25
Verviers 1873 3 p. c.	110.87	100 5/8

Il convient d'ajouter que cette baisse de nos valeurs communales ne doit nullement être attribuée à un état précaire de nos finances municipales mais uniquement à l'élévation du taux général de l'intérêt.

La **NATIONALE** (de Paris), compagnie d'assurances sur la vie a réalisé en 1912 un bénéfice net de fr. 6,412,565.50.

Son capital est de 15,000,000 versés entièrement.

Ses richesses considérables, ses garanties immenses, l'honorabilité de ses dirigeants, la scrupuleuse exactitude et la promptitude qu'elle apporte toujours dans l'exécution de ses engagements ont depuis longtemps classé « La Nationale », à la tête des grandes institutions françaises d'assurances sur la vie.

Elle est, du reste, considérée partout comme un organisme « modèle » d'assurances sur la vie et de rentes viagères.

NOUVEAUX CHEMINS DE FER EN BOLIVIE. — On mande de New-York à la *Gazette de Francfort* : « D'après un rapport consulaire, la Société « Bolivian Development and Colonisation Company », fondée aux Etats-Unis, au capital de 25,000,000 \$, et qui a des attaches très étroites avec le syndicat Pearson-Farquhar, vient d'obtenir du gouvernement bolivien la concession des lignes de chemins de fer suivantes :

1° De La Paz à Puerto-Brais ou un autre point plus favorable sur le fleuve Beni ;

2° De Santa-Cruz ou d'un autre endroit mieux approprié, à la ligne Puerto-Rojas vers Puerto-Suarez, ou une autre localité paraissant plus favorable à la compagnie, sur le fleuve Paraguay ;

3° De Potosi à Sucre.

Par suite de la cherté de l'argent en Europe, la Compagnie avait retardé les travaux de la construction proprement dits. Le gouvernement bolivien garantira une partie de la première hypothèque à créer, mais la compagnie devra tout d'abord verser une caution de 389,000 dollars comme garantie de la prompte exécution du travail. Cela n'a pas encore eu lieu.

La COMPAGNIE DES TRAMWAYS DE BUENOS-AYRES crée 30,000,000 de francs d'obligations dont le type n'est pas encore déterminé.

TRAMWAYS DE KHARKOFF — L'assemblée a approuvé les bases du contrat à intervenir pour la reprise des Tramways de Kharkoff et en conséquence donné au Conseil tous les pouvoirs pour arrêter les clauses du contrat définitif à intervenir à cet effet avec la municipalité de Kharkoff.

TRAMWAYS DE TIFLIS — Après une discussion fort longue où le Conseil d'administration fut mis sur la sellette et supporta de nombreux reproches, le bilan fut adopté, le 4 septembre, à une très forte majorité. La situation de l'entreprise n'est pas révélée sous un jour serein, et le Conseil convoquera dans deux mois, actionnaires et obligataires pour examiner l'état de l'affaire, dans tous ses détails.

CHARBONNAGE DE NOEL-SART-CULPART — L'an dernier le solde bénéficiaire s'est élevé à fr. 1,483,927.53 et le dividende octroyé a été de 225 francs, laissant ainsi pour les amortissements et prélèvements statutaires une somme de fr. 358,927.53.

Le bénéfice réalisé, pour l'exercice clos le 30 juin 1913, atteint fr. 1,997,204.18; il sera proposé la distribution d'un dividende de 275 francs, par action, ce qui absorbera 1,375,000 francs, de sorte qu'il restera, pour les amortissements et prélèvements statutaires, fr. 622,024.18.

Dans le but de modifier ses statuts, le charbonnage de la **GRANDE-BACNURE** convoque ses actionnaires pour le 19 septembre en une seconde assemblée extraordinaire qui pourra délibérer quel que soit le quorum.

La première assemblée des **CHARBONNAGES DE MARIE-MONT** n'ayant pas réuni le quorum, une seconde assemblée aura lieu le 22 courant. Les actionnaires de **BASCOUP** sont convoqués pour le même jour et dans un but identique.

Pour l'exercice 1912-1913, clos le 30 juin dernier, les **USINES GILSON** ont réalisé un produit net de fabrication de 766,591 francs, contre 472,743 francs en 1911-1912. Son bénéfice net ressort à 596 mille 591 francs, au lieu de 321,864 francs précédemment. Le conseil d'administration proposera, à la prochaine assemblée des actionnaires convoquée pour le 20 septembre prochain, de répartir un dividende de

25 francs à toutes les actions, alors que l'an dernier les 5,000 actions anciennes seules avaient reçu cette répartition et que les 2,000 nouvelles n'avaient touché que fr. 12.50 chacune.

Les actionnaires de la **PROVIDENCE** se réuniront le 22 septembre pour modifier leurs statuts. Ils délibéreront quel que soit le nombre de titres représentés.

Les **ATELIERS VEUVE MATH. SNOECK** se proposent de fusionner avec la société *Blaise Gohy et Cie*.

La Société d'**ECLAIRAGE ELECTRIQUE DE ST-PETERS-BOURG** a réalisé, pour le premier semestre de 1913, un total de recettes de 5,592,919 roubles contre 4,610,952 roubles pour le premier semestre de 1912.

SOCIÉTÉ LIGURE TOSCANA D'ELECTRICITÉ — Les recettes du mois de juillet 1913 s'élèvent àfr. 197,885.28 contre, en 1912 170,503.25

soit une augmentation defr. 27,382.03

Les sept premiers mois de l'exercice accusent . .fr. 1,328,266.04 contre, en 1912 1,097,787.38

laissant, en faveur de 1913, une plus-value de . . .fr. 230,478.66

PÉTROLE DE TUSTANOWICE — La Société a encaissé, pour la période du 1^{er} au 30 juin 1913, fr. 22,544.15, représentant le produit net de la vente des huiles lui revenant du chef de ses participations dans les mines pétrolifères de la Galicie.

Le produit des ventes a atteint pour :

	1911	1912	1913
Janvier	fr. —	5,058.11	21,452.26
Février	—	5,751.43	22,199.26
Mars	—	5,760.12	23,596.80
Avril	1,101.17	5,797.02	24,027.65
Mai	1,281.—	7,484.76	24,626.83
Juin	2,608.70	7,555.17	22,544.15
Total.	4,990.87	37,436.61	138,436.95

La Société des **PÉTROLES STEAUA ROMANA** porte son dividende de 9 à 10 p. c. Elle va augmenter son capital de 50 à 100 millions de lei. Le nouveau capital sera libéré de 25 p. c. pour acquérir de la Société pétrolifère allemande 15,000,000 de marks de parts complètement libérées de la Société *Union pétrolifère européenne*.

Les bénéfices bruts de la Steauna Romana se sont élevés à 17 millions 478,000 lei contre 14,567,000 lei l'année dernière; les bénéfices nets à 5,740,000 lei contre 4,120,000 lei.

COMPAGNIE NORVEGIENNE DE L'AZOTE — L'assemblée des actionnaires a eu lieu le 23 août.

L'année 1912-13 a été le premier exercice correspondant à une exploitation normale et ayant à faire face, par contre, au service d'intérêt du capital à peu près total.

Les résultats obtenus ont été superbes et donnent raison aux espérances conçues naguère.

Les bénéfices des usines de Svaelgfos-Notodden, qui avaient été de 1,882,606 kr. en 1911-1912, se sont élevés à 3,094,574 kr. en 1912-1913.

Le solde créditeur du compte de profits et pertes se chiffre par 5,214,970 kr., contre 1,180,979 kr. au 30 juin 1912.

L'augmentation provient non seulement de l'accroissement des bénéfices des usines, mais aussi des dividendes encaissés des filiales, qui ont atteint 2,814,127 kr., soit 7.77 p. c. des capitaux engagés.

La Société des **BRASSERIES DE L'ÉTOILE** a été déclarée en faillite d'office.

Appel est interjeté de ce jugement.

LÉGISLATION

Voici les principales dispositions votées par les Chambres au sujet de la patente des sociétés commerciales :

A. Art. 1. — La taxe est appliquée sur les revenus et profits réels, savoir :

1° Sur les revenus des actions ou parts quelconques ainsi que des obligations dans les sociétés par actions, civiles ou commerciales, ayant en Belgique leur siège social ou leur principal établissement administratif ;

2° Sur les bénéfices de sociétés de même espèce, soit étrangères, soit de la colonie, ayant en Belgique un ou plusieurs établissements quelconques tels que sièges d'opérations, succursales ou agences ;

3° Sur les traitements des administrateurs, commissaires et liquidateurs exerçant en Belgique près des sociétés par actions, belges, étrangères ou de la colonie ;

4° Sur les bénéfices des particuliers ainsi que des sociétés autres que celles par actions, qui se livrent en Belgique à l'exploitation des mines ou y exercent la profession d'assureur.

Art. 2. — Les sociétés acquittent la taxe, mais ont le droit de la retenir sur les sommes qu'elles payent aux intéressés sous forme de coupons, traitements, etc.

B. Art. 3 § 1. — Les revenus passibles de la taxe sont :

a) Les dividendes, intérêts, parts d'intérêts et tous autres profits attribués aux actionnaires à quelque titre et sous quelque forme que ce soit, y compris les remboursements totaux ou partiels du capital social, opérés en cas de bénéfices ;

b) Les sommes versées à la réserve légale, les primes d'émission d'actions ou d'obligations au-dessus du pair et les réserves résultant des rachats d'actions ou des remboursements d'obligations opérés au moyen des bénéfices nets ;

c) Les intérêts des obligations, quelle que soit la durée de celles-ci, et les primes ou lots attribués aux obligataires.

§ 2. Ne tombent pas sous l'application du § 1^{er} les revenus distribués au moyen de sommes déjà taxées, si les bénéfices ont été affectés au rétablissement de réserves déjà taxées.

§ 3. En cas de partage de l'avoir social par suite de liquidation ou de toute autre cause, la taxe est basée sur l'ensemble des sommes réparties aux actionnaires, en espèces, en titres ou autrement, déduction faite du capital social réellement libéré restant à rembourser, ainsi que des réserves ou autres sommes déjà taxées en vertu du § 1^{er} et des réserves légales antérieurement soumises au droit de patente.

C. Art. 7. § 1^{er}. — La taxe est fixée à 4 p. c. des revenus, bénéfiques ou traitements imposables.

§ 2. Ce taux est réduit de moitié pour la partie des revenus, autres que les intérêts, primes ou lots d'obligations qui correspond proportionnellement aux bénéfices réalisés dans des établissements distincts situés à l'étranger ou dans la colonie.

Sont réputés établissements distincts ceux qui ont une direction et un personnel particuliers, ainsi qu'une comptabilité séparée.

§ 3. La réduction visée au § 2 ne s'applique pas aux traitements des administrateurs, commissaires ou liquidateurs.

D. Art. 18. — A partir de l'exercice 1915 les additionnels provinciaux et communaux ne pourront respectivement dépasser 50 p. c. de la taxe au profit de l'Etat.

Toutefois la province et la commune ne peuvent appliquer d'additionnels ni sur les intérêts des obligations ni sur les bénéfices réalisés dans les établissements situés dans la colonie ou à l'étranger.

En d'autres termes, cumulés, les additionnels pourront atteindre à partir de 1915 le montant de cette taxe et former avec celle-ci un impôt total de 8 p. c.

Jusqu'aujourd'hui, le principal de l'Etat est de 2 p. c. et les additionnels de la province de Brabant et de la commune de Bruxelles s'élèvent à 3.24 p. c. soit en tout 5.24 p. c.

F. Art. 20. — Indépendamment du droit de patente ordinaire, les agents de change, courtiers, commissionnaires, banquiers, négociants, capitalistes et autres, admis à fréquenter une ou plusieurs bourses de commerce en fonds publics, sont assujettis annuellement dans la principale

commune, siège de ces bourses, à un droit de patente spécial de 200 francs, plus éventuellement:

200 francs pour un premier délégué; 500 francs pour un second délégué; 1,000 francs pour chaque délégué au delà de deux.

Par dérogation à l'alinéa qui précède, le droit est fixé à 50 francs pour chaque liquidateur personnellement.

Ces droits comprennent les centimes additionnels au profit de l'Etat; ils sont exempts des additionnels provinciaux et communaux.

G. La loi est applicable depuis le 15 juin 1913 en ce qui concerne les bénéfices et traitements.

La taxe sur les revenus des obligations sera appliquée à partir du 19 septembre 1913.

La loi sur l'enregistrement et le timbre intéresse les sociétés anonymes parce que les actes qui les constituent, en augmentent le capital social ou en prorogent la durée sont frappés d'un droit d'enregistrement de 5 francs par mille, savoir: sur les apports, sur le montant de l'augmentation ou sur le montant du capital de la société prorogée.

Jusqu'ici ce droit était fixe; il était de 7 francs.

Les opérations de bourse sont frappées d'une taxe de 15 centimes par 1,000 francs réduite à 10 centimes pour les rentes d'Etat, des provinces, des communes et diverses sociétés d'intérêt public.

A dater du 5 mars 1914, les titres étrangers supporteront un droit de timbre de 1 franc pour cent (calculé d'après le dernier § de l'article 14 de la loi du 25 mars 1891) lorsqu'ils sont l'objet d'une déclaration devant une autorité ou d'une négociation par un intermédiaire.

BIBLIOGRAPHIE

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

LE RECUEIL FINANCIER.— Annuaire des valeurs cotées aux Bourses de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Deux vol. in-4^e de 2300 pages, reliés (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles). — Prix: 20 francs.

LE CODE FINANCIER, par H. Creten, contient toutes les lois civiles qui intéressent le financier. Un vol. in-32 rel. mar. souple, des presses de l'Echo de la Bourse. — Prix: 5 francs.

M. V. D. M.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



ÇA ET LÀ

LES RECOLTES RUSSES. — D'après les rapports fournis par les inspecteurs des contributions, les perspectives des récoltes en Russie à la date du 15/28 juillet se présentaient ainsi :

Blés d'hiver : 38 districts ou 6.3 p. c., au-dessous de la moyenne; 267 districts ou 44.2 p. c, satisfaisant, et 267 districts ou 42.2 p. c., bon.

Les renseignements manquent ou sont insuffisants pour 32 districts ou 5.3 p. c.

Blés de printemps : 23 districts ou 3.8 p. c., état médiocre; 276 districts ou 45.7 p. c., satisfaisant, et 273 districts ou 45.2 p. c., bon.

Suivant les renseignements recueillis par l'Office de l'agriculture, la nouvelle récolte de la Russie d'Europe, comparativement à la précédente, est évaluée comme suit :

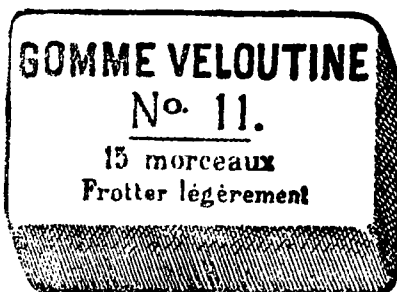
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encrée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Froment	1,036	1,311 + 275
Seigle	1,568	1,433 — 135
Orge	607	709 + 102
Mais	123	95 — 28
Avoine	862	912 + 50
Total.	4,196	4,460 + 264

WELKENRAEDT. — La recette nette du mois de mai 1913 s'est élevée à 84,235 francs, contre 73,916 francs en mai 1912, ce qui porte à 498,612 francs le total des cinq premiers mois de 1913, contre 393,616 francs en 1912, soit une augmentation de 104,996 francs ou près de 27 p. c.

LIVOURNE. — Les recettes de la première quinzaine d'août se sont élevées à fr. 82 mille 662.65, contre fr. 69,939.15 en 1912, soit une augmentation de fr. 12,723.50.

LE CHARBON. — Les exploitations houillères du monde occupent bien près de 7 millions de travailleurs. Dans ce chiffre, la France n'entre que pour 200,000 ouvriers, tandis que l'Angleterre en compte 1 million 027,000 occupés tant au fond de la mine que sur le carreau.

La production mondiale, qui était, en 1860, de 150 millions de tonnes, est actuellement évaluée à 1,350 millions de tonnes, ainsi répartis entre les différents pays :

En tête, et de très loin, viennent les Etats-Unis, dont on remarquera les prodigieux progrès en cinquante ans; leur production, en 1912, était de 500 millions de tonnes, contre 13 millions en 1860. Puis viennent l'Angleterre, avec 260 millions (81 en 1860); l'Alle-

tagne, avec 260 millions (17 en 1860); la France, avec 40 millions (8 en 1860); la Belgique avec 23 millions (10 en 1860); la Russie avec 23 millions; l'Autriche-Hongrie avec 45 millions et le Japon avec 15 millions. Les 184 millions de tonnes restant sont fournis par divers pays de production plus restreinte.

La part proportionnelle de chacun des pays, dans cette production mondiale, se présente ainsi: Etats-Unis, 38 p. c.; Angleterre, 20; Allemagne, 20; Autriche-Hongrie, 4; France, 3; Belgique, 2; pays divers, 13.

Voici quelques chiffres fixant la consommation individuelle moyenne en 1912: Etats-Unis, 4.60 tonnes par tête d'habitant; Angleterre, 4.15; Allemagne, 3.32; Belgique, 3.25; Canada, 3.22; France, 1.47; Autriche-Hongrie, 1.02.

Nous trouvons la consommation en 1911: Etats-Unis, 425,422,000 tonnes; Angleterre, 184,859,000 tonnes; Allemagne, 133,437,000 tonnes; France, 57,133,000 tonnes; Russie, 28,298,000 tonnes; Autriche-Hongrie, 25 millions de tonnes; Belgique, 24,126,000 tonnes.



 **Spécialité de Découpage
et Collage d'Echantillons d'Etoffes**

**ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR-
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE**

*Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux*

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1368

Rue Pacheco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

Pays exportateurs :

Angleterre, 87,040,000 tonnes ; Allemagne,
24,727,000 ; Etats-Unis, 17,603,000 ; Japon,
5,000,000.

Pays importateurs :

France, 19,110,000 ; Canada, 11,718,000 ;
Autriche-Hongrie, 10,692,000 ; Russie, 5 mil-
lions 474,000 ; Suède, 4,437,000 ; Espagne,
2,532,000 ; Belgique, 1,443,000.

Un examen attentif de ces chiffres nous
montre que les Etats-Unis, malgré leur im-
mense production (500 millions de tonnes),
emploient à peu près tout le charbon extrait
actuellement de leurs mines, puisqu'ils n'en
exportent pas même 18,000,000 de tonnes.

Nous voyons aussi que l'Angleterre, expor-
tant le tiers de sa production, est le principal
fournisseur de charbon du monde ; que l'Alle-
magne, malgré l'importance de son industrie,

peut encore livrer à l'étranger près de 25 mil-
lions de tonnes, environ le dixième de sa pro-
duction qui est égale à celle de l'Angleterre ;
le progrès y a été rapide.

Quant à la France, elle est obligée d'im-
porter le tiers du charbon qu'elle consomme,
tandis que la Belgique a pu, jusqu'ici, à peu
de chose près, couvrir ses besoins par sa
production propre ; cependant elle devra bien-
tôt avoir recours à une plus forte importation,
tant son industrie se développe. L'exploita-
tion des mines belges, déjà fort ancienne, est
depuis longtemps intensive ; elle ne semble
plus devoir s'augmenter, l'extraction s'y
faisant déjà à de grandes profondeurs dans
tous ses bassins houillers.

On signale que des accords intervenus entre
l'UNION MINIERE ET METALLURGI-
QUE DE RUSSIE ET LA SOCIETE DE
TUBES ET DE FORGES DE SOSNO-
WICE viennent d'être conclus définitivement.
Cette dernière société s'était rendue acquéreur
de 10,000 actions de l'Union Minière et deux
des administrateurs entrent au conseil de
l'Union Minière, tandis que l'administrateur
délégué de cette dernière entre au conseil de
la Société des Tubes de Sosnowice.

Les profits d'exploitation des mois de mai
et de juin, de l'Union Minière, confirment le
développement graduel de l'affaire.

L'Union ayant maintenant presque achevé
son programme de travaux neufs et ses accords
avec la Société des Tubes de Sosnowice préci-
sant sa politique future, elle envisage, dès
maintenant, le rachat d'une partie des do-
maines jusqu'ici affermés, notamment de l'a-
ciérie de Makeewka. En vue de cette opération
qui fera réaliser une sérieuse économie sur
le prix du fermage actuellement versé à
Makeewka, l'Union Minière sera probable-
ment amenée à augmenter son capital dans
une proportion suffisante pour rendre possible
la cotation à terme de ses actions et ainsi
élargir leur marché.

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

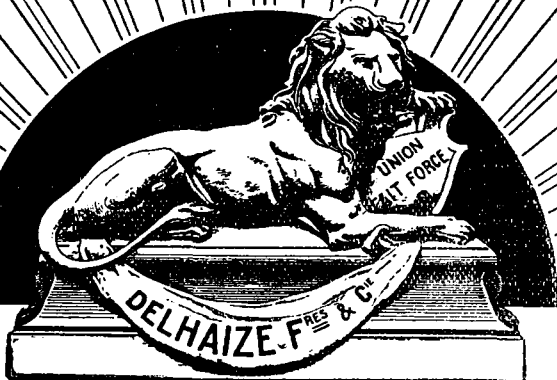
Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

DELHAIZE FRÈRES & C^{IE}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

La SOCIÉTÉ CAMPINOISE POUR FA-
VORISER L'INDUSTRIE MINIERE, à
Tessenderloo, demande la concession de mines
de houille gisant sous une étendue de 3,640
hectares 46 ares dépendant des communes de
Oostham, Quaedmehelen, Tessenderloo et
Heppen, dans la province de Limbourg, et de
Vorst, Merrhout et Olmen, dans la province
d'Anvers.

Cette demande de concession est à l'examen.

* * *

On vient de communiquer à l'Académie de
médecine de Belgique un rapport sur l'anémie
des mineurs en Belgique. On sait que cette
anémie, qui peut conduire à la mort en quel-
ques mois, est due à un petit parasite de l'in-
testin, l'ankylostome duodénal, qui ravage

quantité de bassins miniers. Dans la province
de Liège, un dispensaire du mineur a été créé,
en 1903, pour lutter contre le parasite par le
contrôle microscopique et périodique du per-
sonnel des charbonnages et le traitement d'of-
fice des porteurs d'ankylostomes ainsi décelés.
Grâce à cette surveillance et à ce traitement
systématique, au bout de cette période de dix
ans, pendant laquelle 8,898 porteurs de vers
ont été traités, le nombre de mineurs para-
sités est tombé de 23 p. c. en 1902 à 2 p. c.
en 1912.

Le rapport fait ressortir que cette dispari-
tion de l'ankylostomiase, dans le bassin de
Liège, entraîne de grandes économies dans les
œuvres d'assistance de cette région.

* * *

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.
Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.
Encaissement d'effets de commerce.
Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.
Comptes. — Joints.
Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

COMPAGNIE ITALO-BELGE DES

Tramways Electriques de Vérone-Ville

Société anonyme

23, rue Royale, à Bruxelles.

RECETTES DU 1^{er} AU 31 AOUT 1913.

LIGNES	Exercice courant		Exercice précédent	
	Recettes	Moyenne journalière	Recettes	Moyenne journalière
Ligne des deux gares	26,372.35	850.72	20,678.85	667.07
Ligne de Borgo-Trento-San Zéno	12,710.50	410.12	9,847.75	317.66
Ligne de Léoncino	11,348.35	366.07	8,277.80	267.01
Abonnements.	3,865.00	124.03	3,189.00	102.88
Total du réseau	54,296.20	1,750.94	41,993.40	1,354.62
Recettes dn 1 au 31 août 1913	Lrs		54,296.20	
Recettes du 1 au 31 août 1912	Lrs		41,993.40	
Excédent en faveur de 1913	Lrs		12,302.80	
Recettes du 1 janvier 1913 au 31 août 1913	Lrs		341,812.65	
Recettes du 1 janvier 1912 au 31 août 1912	Lrs		324,159.05	
Excédent en faveur de 1913	Lrs		17,653.60	

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

La question de la fabrication d'acide azotique est en ce moment à l'ordre du jour dans les cokeries. C'est le procédé Hausser dont la licence pour la France a été récemment acquise par un groupe de charbonnages français pour la somme de 1 million de francs qui est expérimenté actuellement à Hamm, à la mine de MM. de Wendel, pour la fabrication de l'acide azotique. Ce système est basé sur une propriété connue depuis fort longtemps, que l'acide incorporé dans un mélange explosif d'air et de gaz, soit d'éclairage, soit de fours à coke, faisant explosion en vase clos, se combine avec l'oxygène. Le rendement de cette réaction avait paru jusqu'ici trop faible pour donner lieu à une application indus-

trielle; mais les expériences de M. Hauser ont précisément démontré que le rendement en acide azotique augmente lorsque la réaction se produit dans un vaste récipient et lorsque les gaz sont refroidis brusquement après l'explosion.

La question principale doit être l'obtention d'oxygène pur à bon marché.

* * *

Le 12^e Congrès géologique international, tenu à Toronto (Canada) du 7 au 14 août, auquel assistaient plus de 600 membres, s'est occupé spécialement de l'évaluation des réserves de charbon à travers le monde, tout comme le précédent Congrès de Stockholm

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES

avait institué une enquête sur les réserves de minerai de fer. Voici quelques données générales pour l'ensemble des pays du globe.

D'après les rapports présentés, l'estimation globale des ressources du monde en charbon peut être chiffrée environ 7,500 milliards de tonnes, dont 4,000 de charbons gras, 3,000 de lignites divers et 500 d'antracite.

Comme la consommation annuelle internationale est actuellement de 1 1/4 milliard de tonnes, on voit que, même avec une augmentation de taux de l'extraction et en tenant compte des surfaces qui ne pourront être économiquement exploitées, il y a encore assez de charbon pour suffire à la consommation générale pendant plusieurs siècles, en admettant que les riches gisements d'Asie ou d'Amérique puissent alimenter économiquement les vieux pays d'Europe qui seront les premiers épuisés.

Très peu de contrées, du reste, sont sans ressources acunes et l'on finira par utiliser tous les combustibles, même ceux qui sont les plus inférieurs comme qualité.

En anthracite, l'Asie avec les grands bassins chinois, accuse les plus fortes réserves, comparativement aux principales divisions continentales, avec 407 milliards de tonnes.

Les actionnaires des BOULONNERIES DE LA LOUVIERE sont convoqués en assemblée générale ordinaire pour le 9 octobre prochain.

Immédiatement après se tiendra une assemblée extraordinaire, en vue de prendre certaines décisions d'ordre administratif, ainsi que de se prononcer sur une proposition d'interprétation ou d'extension de l'objet social, la constitution d'un fonds de prévision, etc.

La liquidation de la Société LA BRUGEOISE vient de décider une première répartition aux actionnaires de deux actions de capital de 250 francs chacune de la Société La Brugeoise et Nicaise-Delcuve, contre une action de la Brugeoise en liquidation.

Un confrère annonce qu'une répartition d'actions ordinaires se fera ultérieurement et que, suivant les résultats de la liquidation, les liquidateurs espèrent pouvoir éventuellement répartir également une légère soulte en espèces.

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. - Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par ÉMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès, les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre ces notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

ABONNEMENTS :

Belgique 12 francs

Étranger 15 francs

4, rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros
de la **BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE**

Chroniques de la Quinzaine,

15 JUILLET 1913

- Arnold Goffin :** *Poussières du chemin.*
Louis Delattre : *L'Odeur.*
Oscar Thiry : *Comment le wallon Charles de Coster devint un écrivain flamand.*
Léon Tricot : *Scalp.*
Iwan Gilkin : *La renaissance catholique en France*
Arthur De Rudder : *Aux Portes de l'Orient.*
Maurice Gauchez : *Henri Rochefort. — Julien Nahant.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} AOUT 1913

- Édouard de Keyser :** *Notes Roumaines.*
F.-Ch. Morisseaux : *Lou ou la Rencontre innattendue.*
Marie Viessélovská : *Georges Rodenbach et les Ecrivains russes.*
R.-E. Mélot : *En relisant.*
Aug. Vierset : *Distribution de Prix.*
Arthur De Rudder : *A propos de l'Art suisse.*
Maurice Gauchez : *Grétry. — Carmen Sylva.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 AOUT 1913

- Georges Eekhoud :** *Peter Benoit.*
William Speth : *Camille Lemonnier et l'Écllosion de la littérature belge d'Expression française.*
F.-Charles Morisseaux : *Lou ou la Rencontre inattendue (suite).*
Georges Willame : *Odélard.*
Arthur De Rudder : *Impressions d'Espagne. — Burgos et sa Cathédrale.*
Maurice Gauchez : *Philippe Thys. — N.-D. d'Hanswijk.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} SEPTEMBRE 1913

- Emile Verhaeren :** *Les Flamands qui travaillèrent à Versailles.*
Charles Anciaux : *Poèmes en Prose.*
Édouard de Keyser : *Littérature néfaste.*
R.-E. Mélot : *Couleurs sans danger.*
Paul André : *Léon Tricot.*
Alix Pasquier : *La Chapelle mystérieuse des Médicis.*
François Léonard : *Les Foules.*
Auguste Vierset : *Aventuriers et Aventurières.*
Arthur De Rudder : *Un Romancier autrichien; Peter Rosegger.*
Maurice Gauchez : *Léon Tricot.*

Chroniques de la Quinzaine.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.